

LISTE MÉLUSINE JANVIER-FÉVRIER 2007

SEMAINE_1 (1-8 JANVIER 2007)

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

La première semaine de l'année nous apporte (sur la toile) peu d'informations dans les domaines qui nous intéressent. Aussi me permettrai-je d'attirer à nouveau votre attention sur l'exposition « Charles Filiger-André Breton. À la recherche de l'art magique » présentée au Musée des Beaux-Arts de Quimper jusqu'au 5 février 2007. Elle met en valeur les acquisitions de ce musée lors de la vente Breton, et surtout le don, par Aube et Oona Elléouët, du dossier constitué par André Breton sur Filiger, qui n'avait pas été mis en vente. Dossier d'autant plus singulier qu'il était le seul du genre, et contenait 6 gouaches et lavis, 8 lettres de Filiger à Schuffenecker, des souvenirs recueillis par Breton à Plougastel-Daoulas sur le peintre et un cahier de 52 études de « notations chromatiques ».

L'exposition s'étend sur 2 salles : la première montre la collection de Breton en totalité (à une exception près), avant sa dispersion, depuis Les Chardons (1890) et Le Cheval blanc de l'apocalypse (1894-95) apposé au dessus de son lit, jusqu'à la Composition symbolique ou Architecture symbolique aux deux taureaux verts (1900-1914) reproduite dans La Clé des champs et Le Surréalisme et la peinture et, bien entendu, les compositions chromatiques. La seconde salle réunit quelques autres œuvres de Filiger, du Paysage du Pouldu, prodigieuse gouache de 1892, acquise par le Musée, à la Famille de pêcheurs (1894) mentionnée par Jarry dans son article du Mercure de France, jusqu'à la Tête d'homme roux (1915-1928) qu'Hubert de Phalèse a naguère cru devoir associer au Tête d'or de Claudel. Sans oublier le très naïf Génie à la guirlande (1892) dessus-de-porte ornant la salle à manger de la Buvette de la plage, la bonne auberge de Marie Henry, au Pouldu, visible dans la salle de l'école de Pont-Aven. Exhaustif, le catalogue reproduit toutes ces œuvres, en y ajoutant les textes capitaux de Jarry, de Breton (« Jarry, initiateur et éclairer dans les arts plastiques »), une présentation de Filiger et de Breton en « Breton de cœur » ainsi qu'une étude sur la passion de Breton pour Filiger, par André Cariou, remarquables pour leur précision dépouillée. Marc Le Gros y formule l'hypothèse que Filiger aurait travaillé ses recherches chromatiques en fonction de L'Archéomètre de Saint-Yves d'Alveydre, ouvrage que Breton connaissait si bien qu'il entendait mentionner son auteur dans L'Art magique, comme le montre le manuscrit. Pourquoi s'en est-il abstenu ? N'y aurait-il pas de la synarchie là-dessous ? Je veux dire que les auteurs de L'Art magique se seraient mis d'accord pour éviter tout risque de confusion avec l'équivoque vichyssoise.

I. Jodorowsky : La Montagne sacrée

<http://www.iletaitunefoislecinema.com/critique/9747/La-Montagne-sacrée>

Flamboyant, baroque, coloré, dérangeant, psychédélique, violent, magique, absurde. Les adjectifs ne peuvent que manquer pour qualifier l'ovni d'Alejandro, film de science-fiction métaphysique tourné entre le Mexique, les Etats-Unis et le Chili. Écrit durant son voyage à travers le Mexique et aidé par John Lennon pour réaliser son film, Jodorowsky souhaitait créer une oeuvre singulière ayant la profondeur d'un Évangile ou d'un texte bouddhiste. La Montagne sacrée est une oeuvre mystique dans le vrai sens du terme, où aucune religion n'est plus vraie qu'une autre et où seule la croyance en soi et aux possibilités du monde permet à l'individu d'atteindre la plénitude. C'est un parcours initiatique, un voyage intergalactique à la recherche de l'absolu auquel nous convie l'hallucinant chilien, homme aux talents multiples : marionnettiste, metteur en scène de théâtre, dresseur de lion, cartomancien, scénariste de BD, etc. Un homme accompli, qui met tous ses talents au service de ses visions délirantes et de ses pellicules surréalistes. Troisième réalisation après Fando & Lis (1968) et El Topo (1970), film déjà psychédélique aux confins d'un mysticisme violent et

anti-religieux, La Montagne Sacrée appuie sa réputation sulfureuse avec ses délires psychotropiques, ses audaces graphiques et ses personnages hors normes. Investi d'une mission pour éveiller la conscience de l'homme, Jodorowsky expose une vision du monde libéré de toute contrainte. Un monde où des crapauds rejouent l'invasion du Mexique, où des lapins écorchés paradent en ville, où une machine à orgasme côtoie un parterre de secrétaires masculins tandis qu'un dictateur collectionne les testicules de ses soldats. Un monde libre, mais aussi fou et irréel, chaque plan irradiant la pupille du spectateur avec ses formes kaléidoscopiques, ses freaks et ses symboles cabalistiques. Film inclassable et insaisissable, les angles de lecture du film s'additionnent au fil des images que Jodorowsky concocte tel un alchimiste. Ode à la vie, à la différence entre les êtres ; mystère de la transsubstantiation, éloge du surréalisme érigé en tant qu'art de vivre, absurdité de la guerre, le film embrasse les dérives et les rêves d'un monde qui n'existe que par la diversité des espèces vivant sur son sol. Humaniste, voire philanthrope, Jodorowsky convoque un bestiaire hallucinant pour recréer une arche de Noé improbable.

Si déluge il y a, il vient avant tout d'une imagination débordante, foisonnante, brisant les carcans de la réalité et explosant les codes du cinéma traditionnel. La mise en scène, sobre et assez classique, aucune expérimentation particulière de mouvement de caméra, pas de fish-eye (objectif spécial ayant une distance focale très courte et donc un angle de champ très grand) ou de zoom avant intempestif, se veut le témoin de situations extravagantes, elle n'est que le socle d'une œuvre dépassant les règles de la cinématographie pour s'envoler dans des contrées picturales et magiques. Le film en lui-même n'est qu'une excuse pour Jodorowsky afin de construire une illusion grandeur nature. Ses décors, ses couleurs, sa musique (composée par Jodorowsky, entre la transe chamanique, la musique bruitiste et les flûtes de pan péruviennes) et ses personnages se suffisent en tant que tel sans que la caméra se sente obligée de s'attarder sur eux. D'ailleurs elle n'en a pas le temps.

A l'homme tronc observant un Jésus s'urinant dessus succède un jaguar hurlant, d'un temple païen aux couleurs de l'arc-en-ciel on débouche sur une salle de bain octogonale avec un hippopotame blasé. Mais cette avalanche de visions felliniennes n'est pas pour autant synonyme de rapidité et d'emballage de scènes fantasques, cette succession n'étant que la conséquence du fourmillement cérébral de leur auteur. Le cadre d'un film est presque trop étroit pour contenir tous les thèmes et les visions du cinéaste. En cela, il se rapproche des films tentaculaires de Fellini comme La Cité des femmes (1980) ou Roma (1972), qui eux aussi sont victimes de la puissance imaginaire du génie italien. Rapprochement accentué par les acteurs protéiformes qui parsèment le film, enfants, nains, aveugles, femmes aux gros seins, homme tronc. Diversité dont Fellini et Jodorowsky raffolent et qui témoigne d'une vie aux mille facettes.

Au croisement d'Un chien Andalou (Luis Bunuel, 1929) et de Freaks (Tod Browning, 1932) à la sauce chamanique, mâtiné de peintures daliesques et de borborygmes à la Artaud, La Montagne sacrée est tout cela et bien plus encore. Sans oublier un pied de nez final, incroyable d'audace et qui donne au film un ton résolument à part. Une perle, une rareté, dont l'occasion de la redécouvrir en salles, comme El Topo d'ailleurs, ne peut être manquée.

Denis BARON

2. Joyce Mansour

Le label Vouir et la collection S annonce la sortie du DVD Le grand jamais réalisé à partir d'une sélection de textes de Joyce Mansour.

... Textes dits et choisis par Frédérique Bruyas & wall°ich : mise en son et en images...

En savoir plus sur : <http://artitoo.free.fr/cqpts> & <http://artitoo.free.fr/vouir>

3. Les frères de la cote : L'École de New York

http://www.artmarketinsight.com/fr/art_article.aspx?id=364

Après la seconde guerre mondiale, de jeunes artistes ont renouvelé la peinture américaine. Influencés par le surréalisme, ils s'émancipent de la réalité pour s'engager dans une peinture libre dont on distingue deux tendances : "l'Action painting" et la "Colorfield painting". Le terme d'"Action painting" désigne l'importance de la gestualité chez certains expressionnistes abstraits. Cette peinture d'action s'invente de façon pulsionnelle, témoignant de l'énergie vitale et du corps en mouvement de l'artiste, comme dans les drippings de Pollock ou les coups de brosses agressifs de Kline. La "Colorfield painting" se décline en champs colorés, comme autant d'espaces vibratoires propices à la méditation. Le spectateur est absorbé par les environnements sensibles de Barnett Newman ou de Mark Rothko. D'autres artistes sont difficiles à classer mais participent à cette aventure abstraite : citons Adolph GOTTLIEB, Arshile GORKY, Ad REINHARDT et Clyfford STILL.

Les expressionnistes abstraits sont actuellement les artistes d'après-guerre les plus cotés du marché. Willem de KOONING détient la plus haute enchère en ventes publiques. Il a établi son nouveau record le 15 novembre 2006, avec Untitled XXV, arraché pour 24,2 millions de dollars au marteau (Christie's, NY). Lors des dernières ventes d'automne, la maison Christie's n'a dispersé pas moins de 12 œuvres signées de Kooning, dont des huiles de la fin des années 50 et 60 accessibles entre 150 000 et 250 000 € (16 novembre, NY).

En 1947, Jackson POLLOCK abandonne l'utilisation classique du pinceau pour le dripping (projection de peinture sur la toile). Pollock est l'un des artistes les plus chers en ventes avec Number 12 (1949) partie pour 10,4 millions de dollars chez Christie's NY le 11 mai 2004. Il signait alors sa plus haute enchère, mais ce record fut détrôné par la transaction privée annoncée à grand battage médiatique en novembre dernier : Number 5 de 1948 aurait changé de main pour 140 millions de \$!

Les collectionneurs s'arrachent aussi les œuvres antérieures aux drippings, comme le 14 novembre dernier ou Blue, white & orange Composition (1945) doublait son estimation basse pour s'envoler à 1,6 million de dollars (Sotheby's, NY). Les dessins atteignent également des sommets : en novembre toujours, la petite encre P12, estimée entre 60 000 et 80 000 \$ par la maison Christie's, s'envolait pour 270 000 \$. A l'heure actuelle, seules ses gravures sont accessibles pour moins de 10 000 \$.

En 2005, Franz KLINE décrochait l'une des plus hautes enchères de l'année avec Crow Dancer (1958) qui décrochait 5,7 millions de \$ (Christie's NY, 11 mai 2005). Les pièces maîtresses sont dispersées à Londres et à New-York mais il demeure possible d'accéder à des œuvres moins prestigieuses et moins onéreuses dans des maisons de ventes plus confidentielles : citons la technique mixte proposée par Lempertz à Cologne le 2 juin dernier qui partait pour 14 000 €.

Comme Kline, Robert MOTHERWELL a privilégié le noir et le blanc comme base chromatique. En 2006, 25 toiles furent soumises aux enchères : pas de record millionnaire cette année mais des œuvres accessibles comme son « Drawing » de 1958, qui trouvait preneur pour 10 000 £ (Sotheby's, Londres, juin 2006).

Mark ROTHKO a développé une approche méditative de la peinture grâce à ses « champs colorés ». En novembre 2005, il signait un nouveau record de 20 millions de dollars pour Homage to Matisse (1954, Christie's NY). Depuis, aucune œuvre de cette envergure n'a été proposée. Aujourd'hui, il faut compter plus d'un million de dollars pour une belle toile, tandis que 10 ans avant son record, certaines étaient accessibles autour de 100 000 \$, à l'image de l'acrylique de format 100x65 cm adjudgé 85 000 £ lors de la vente du 28 juin 1995 chez Sotheby's Londres.

Le marché de Barnett NEWMAN demeure ténu. Seules 18 peintures ont été proposées en 20 ans et deux huiles furent présentées en 2006 (Tajan, Paris). Ces deux toiles étaient des œuvres mineures (moins de 20 cm de côté) qui ne trouvèrent pas preneur malgré leur date historique (vers 1945). Des petites peintures de Newman sont abordables pour moins de 5 000 € : en juin

2005, un heureux amateur emportait une huile de l'artiste pour 4 800 \$ (Swann Galleries, NY). Les collectionneurs sont exigeants et les prix s'envolent pour les œuvres abouties : citons par exemple l'encre proposée par Christie's NY en novembre dernier qui s'est vendue pour 300 000 \$ au marteau, renouant avec sa cote de 1990, au pic de la bulle spéculative. Pour Newman comme pour les autres artistes de l'école de New York, le marché est asséché en formats monumentaux, qui participent au prestige des plus grandes collections muséales et privées au monde. En 2006, leur cote a encore progressé de 12%, atteignant le double du niveau de 1990.

4. Alfred Pellán

<http://www.voir.ca/artsvisuels/fichespectacle.aspx?iIDSpectacle=35005>

1 mars 2007 au 26 fév 2009 [!!!] : Musée des beaux-arts de Montréal, 1380, rue Sherbrooke O., Mtl

Rens. (514) 285-1600

Genre : Galeries — Huile — Dessin

Pellán éclaire la grande noirceur

Imaginez, nous sommes en pleine grande noirceur au Québec (vraiment, en sommes-nous jamais complètement sortis ?), théocratie ultramontaine duplessiste. Après avoir multiplié les honneurs (premier prix de l'École des Beaux-Arts de Paris en 1928, puis toute une suite d'autres prix), après avoir frayé avec les plus grands artistes du cubisme et du surréalisme de l'époque, Pellán, qui vit à Paris depuis un bon bout, est pourtant refusé comme professeur en 1935 par l'École des Beaux-Arts de Québec qui le trouvait trop moderne: dominé par le clergé, le Québec de l'époque favorisait les artistes néoclassiques peignant de belles petites toiles religieuses, le gros des œuvres de commande provenant du clergé...

La guerre arrive et Pellán revient. Après l'esprit libertaire Parisien, Pellán goûte au contexte rétrograde, réactionnaire et arriéré Montréalais qui favorise les genres traditionnels, au détriment des "nouveaux" courants déjà installés en Europe depuis le début du siècle !

Avec une forte personnalité et indépendance d'esprit, et un curriculum difficilement contestable, Pellán pousse, tire et brusque le milieu. À un directeur des beaux-arts cautionnant une demande de "censure" d'œuvres d'étudiants jugées trop osées, Pellán participera d'une opposition farouche qui fera la une des journaux de l'époque, avec comme résultat la démission du directeur rétrograde ! Quelques mois avant "Le refus global", de Borduas et ses amis, Pellán y va de son propre brûlot, "Prisme d'yeux"...

Ébloui par les magnifiques toiles et sérigraphies de Pellán (chacune étant un voyage en soi) dans la galerie canadienne du MBAM, une a particulièrement capté mon attention. Elle porte une inscription, massive et inévitable:

"J'aime mieux passer pour fou
que de passer tout droit"

Et c'est signé: Alfred Pellán

Yves ROUSSEAU

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

LUNDI 8 JANVIER 2007 18:53

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

Transmise par Frédérique Joseph-Lowery, une information pouvant aussi servir de documentation:

America Fantastica: Art, Literature, and the Surrealist Legacy in Experimental Publishing, 1938-1968

November 6, 2006–January 22, 2007

<http://www.moma.org/exhibitions/2006/americafantastica.html>

The Lewis B. and Dorothy Cullman Education and Research Building, mezzanine level
This installation, drawn from the Library of The Museum of Modern Art, presents a sampling of mid-twentieth-century Surrealist-inspired artist's journals and books published in the Americas. It features work created by exiled European Surrealists and sympathetic Americans during the World War II era, as well as artist-run magazines from the 1950s and 1960s that drew on Surrealist publishing practices.

Organized by May Castleberry, Editor, Contemporary Editions, Library Council of The Museum of Modern Art.

Support provided by The Contemporary Arts Council of The Museum of Modern Art.
Conceived as a distributable form of artistic and literary expression, these New World publications served as ongoing platforms for new ideas, new artworks, and typographic experiments. Their striking graphics, their emphasis on the simultaneity of the arts, and their fragmentary or disjunctive presentation of art and text all descend from early European modernism—particularly Surrealism and the Dada movement from which it hatched in 1924. These artists' preoccupation with myth, the unconscious, and ethnography, as well as their use of mismatched typefaces and vernacular printed sources, comes directly from Surrealist-associated publications of the 1920s and 1930s. Magazines such as *La Révolution surréaliste* (Paris, 1924–29) and *Minotaure* (Paris, 1933–39), both edited by André Breton, the movement's acknowledged founder, offered a portable cache of original art made specifically for covers and interior pages, where it appeared alongside fiction, poetry, and essays on architecture, ethnography, music, mythology, and psychoanalysis.

While many European art magazines were folding in the later 1930s and the 1940s, the publishing impulse in the western hemisphere grew. Representing and reaching dislocated cultural communities at a time of enormous upheaval, New World magazines transferred European experimental publishing practices to American shores during and following World War II. Many of the publications displayed in this exhibition represent Surrealism's (if not Dada's) "second wind," a result of the arrival of wartime émigrés from Europe in the Americas. Literary Surrealism was already well established in cosmopolitan Latin American cities, through magazines such as *Mandrágora* (Santiago, 1938–41), published by a Chilean group with Surrealist connections, and *Tropiques* (Fort-de-France, Martinique, 1941–45), co-founded by the Martinican poet Aimé Césaire, of the Négritude movement. (During the war, Césaire became close to Breton and the Surrealists in exile, contributing to an ongoing exchange between European, Caribbean, and other American artists and writers rooted in Surrealism.) Among the first magazines to host both literary and artistic Surrealism in the Americas was *Sur*, an influential, internationally focused journal published from 1931 to 1954 in Buenos Aires, edited by Victoria Ocampo and a circle of friends including Jorge Luis Borges. In the early 1940s, *Sur*'s associated publishing house issued a series of remarkable editions of works by European and Latin American writers and artists—most prominently Borges, Breton, Wifredo Lam, and Henri Michaux—and in so doing bridged indigenous art and imagery and the European avant-garde.

The early 1940s saw the founding of three journals of note in the Americas: *View* (New York, 1940–47), an eclectic magazine edited by the Mississippi-born poet and former expatriate Charles Henri Ford, gave extensive voice to exiled Surrealists, including Breton, Yves Tanguy, and Max Ernst, and to artists connected to Surrealism, such as Lam, Joseph Cornell, Marcel Duchamp, and Frederick Kiesler. *VVV* (New York, 1942–44), the official stateside organ of Surrealism, modeled on *Minotaure*, was directed by Breton, who was temporarily exiled in New York. *Dyn* (Coyoacán, Mexico, 1942–44), published and edited by Austrian-born Wolfgang Paalen, a former disciple of Breton's who immigrated to Mexico in 1938,

devoted itself to seeking a route beyond Surrealism, in part through the study of Amerindian art and culture.

In their publications, as they responded to the diverse lands in which they were displaced, the European exiles projected a Surrealist vision of a mythic “ur-America” in images of primordial landscapes, Amerindian art, and exotic flora and fauna from across North and South America. They looked for a “new myth” to supplant the “hyperrationalism” to which Breton and other Surrealists attributed two world wars. Latin America and the Caribbean had been claimed for Surrealism’s exotic geography before the war. Most notably, Breton visited Mexico in 1938, declaring it a Surrealist country, and published his impressions in a special section of *Minotaure* titled “Souvenir du Mexique,” accompanied by photographs by Manuel Alvarez Bravo. Surrealism’s (almost inevitably colonizing) embrace of Latin America’s ancient past, its folkloric traditions, and its diverse landscapes, myths, and cultures found a rich vein. At the same time, Surrealism helped intensify the region’s consciousness of its non-European (and non-North American) identity.

In comparison, the capitalist engine that was the United States—and New York in particular—initially inspired few Surrealist exiles. Declaring a preference for New York’s butterflies to its skyscrapers in an interview published in *View*, Breton faintly acknowledged the city’s modernity. Wrenched from Europe, Breton and his compatriots were among the least urban of cultural emissaries. Though settled in New York for the war years, Breton traveled to the Southwest, where he visited Hopi villages, adding to his collection a number of Hopi kachina dolls (one of which was photographed for publication in *VVV* by Berenice Abbott), and became entranced with the horizonless desert landscape photography of the Austrian émigré Frederick Sommers (also published in *VVV*). Paalen quickly passed over New York, later documenting tribal art and his travels through the Pacific Northwest in *Dyn*. The Surrealists addressed New York City and its modern surroundings obliquely. Some scoured antique shops and flea markets for anachronistic treasures, publishing some of the results in *VVV* and *View*. Duchamp, though never an official Surrealist (he said that he had been borrowed from the ordinary world by the Surrealists), was extremely fond of Americana, which he incorporated in endlessly inventive printed contributions to *View* and *VVV*. In other issues Duchamp and the Austrian-born designer Frederick Kiesler presented antirational visions of modern architecture in elaborate cut-paper constructions. The American editors of *View* further expanded the search for fabulous homegrown “curiosa” with a special issue called *Americana Fantastica*, largely designed by Joseph Cornell.

Surrealism’s graphic sensibility and its publishing ideas persisted in pockets of North and South America after the war, through the 1950s and 1960s. Surrealism’s fantasy, its occultism, and its fascination with secret exchanges and inner chambers of the imagination remained a touchstone for West Coast countercultural and small press magazines such as *Semina* (Los Angeles and San Francisco, 1955-64). The lavishly produced Pop/neo-Surrealist periodical *S.M.S.* (New York, 1968) and the Andy Warhol and David Dalton–designed issue of *Aspen* (New York, 1966) offered a campy mix of the vernacular and the marvelous, as did a special issue of Edgardo Antonio Vigo’s *Diagonal cero* (Buenos Aires, 1968). A number of other Latin American magazines, like *Las Moradas* (Lima, 1947-49), tapped a variety of European modernist and Surrealist work in their pages, featuring studies of Latin America’s profound archaeological and anthropological heritage alongside new and experimental art and literature. All of these magazines continued to explore an iconography of the New World as they adapted, absorbed, or rejected the Surrealist publishing principles that had inspired this exploration.

May Castleberry, Editor, Contemporary Editions, Library Council of The Museum of Modern Art

Journals and Books in the Exhibition

Unless otherwise noted, all publications in this exhibition are held in the Library of The Museum of Modern Art, New York.

Aspen: The Magazine in a Box

New York, 1965–71

Vol. 1, no. 3, December 1966

Editor: Phyllis Johnson; cover design by Andy Warhol and David Dalton

Diagonal cero: Movimiento

Buenos Aires, 1968

Editor and designer: Edgardo Antonio Vigo

Gift of Agnes Gund

A pioneer of Concrete poetry and Conceptual art in Argentina, Vigo worked in a neo-Dadaist vein, advocating for a “no-art” that would embody the act of creation, be accessible and tactile, and embrace humor, chance, and play. This catalogue for an exhibition at Galería Scheinsohn expands on visual themes explored in Vigo’s journal, *Diagonal cero* (La Plata, 1962-68).

Dyn

Coyoacán, Mexico, 1942–44

No. 1, April–May 1942

No. 3, fall 1942

Editor: Wolfgang Paalen

Through *Dyn* (in Greek meaning “power,” “strength,” or—more significantly—“possibility”), Paalen sought a path to a unity of artistic, social, and political expression beyond the exoticism of Surrealism.

Dyn

Coyoacán, Mexico, 1942–44

No. 4–5, December 1943

Editor: Wolfgang Paalen; cover design by James Speck

This double-issue of *Dyn* is dedicated to the ancient and Amerindian cultures of the Americas, and features reproductions of and essays on art, architecture, and artifacts from the northwest coasts of the United States, Canada, Mexico, and Peru.

Fata Morgana

By André Breton

Illustrated by Wifredo Lam

Buenos Aires: Sur, 1942

This illustrated poem is the result of a collaboration between Lam and Breton, who met in Marseilles while they awaited passage from occupied France to America.

Las Moradas

Lima, Peru, 1947-49

Vol. 1, no. 1, May 1947

Editors: Emilio Adolfo Westphalen and César Moro

Edited by the most important promoters of Surrealism in Peru, *Las Moradas* brought together Surrealists like Moro, Wolfgang Paalen, and Benjamin Péret with local avant-garde artists and writers such as Martín Adán and Fernando de Szyszlo.

Minotaure

Paris, 1933–39

Third series, no. 12–13, May 1939

Editor: André Breton; cover design by André Masson; interior cover design by Diego Rivera

Copy two: Collection of Elaine Lustig Cohen

Retorno al país natal

By Aimé Césaire

Illustrated by Wifredo Lam; translated by Lydia Cabrera

Havana: Molina y Cia, 1943

Originally authored by Césaire in French, this book-length poem evokes the ambivalence of returning from exile to one's country of origin, in this case the island of Martinique. This first edition in Spanish points to a new sensibility, portraying African sources as central to the heritage of the Caribbean.

Semina

Los Angeles and San Francisco, 1955-64

No. 7, 1961

Editor: Wallace Berman; cover design by Wallace Berman

Copy one: Collection of Philip E. Aarons

Copy two: Facsimile by L.A. Louver, 1992

S.M.S.

New York, February–December 1968

No. 2, 1968

Editor: William Copley; cover design by Marcel Duchamp

S.M.S. (Shit Must Stop) was published in six folios with more than seventy original contributions by artists. This issue includes works by Bruce Connor, Ray Johnson, and Meret Oppenheim.

View

New York, 1940–47

Second series, no. 4, January 1943: *Americana Fantastica*

Edited by Charles Henri Ford; cover design by Joseph Cornell

Gift of Alexandra Anderson-Spivy

The *Americana Fantastica* issue of *View* includes a cover and extended portfolios designed by Joseph Cornell, type-sample poems by the Workers of the American Type Foundry and “Portrait of Florine Stettheimer by Virgil Thomson”—a musical composition by Thomson, printed on four pink pages.

View

New York, 1940–47

Series V, no. 1, March 1945: Marcel Duchamp Number

Editor: Charles Henri Ford; cover design by Marcel Duchamp

The Duchamp issue of *View* was organized largely by André Breton. Frederick Kiesler, an Austrian-born architect and designer, worked with Duchamp to create the elaborate hand-cut graphics inside this issue.

View

New York, 1940–47

Series V, no. 2, May 1945: *Tropical Americana*

Editor: Charles Henri Ford; cover design by Wifredo Lam

This issue includes a cover by the Cuban-born, European-educated painter Wifredo Lam, an introduction by the Morocco-based American writer Paul Bowles, translations of Aztec poems, and a series of photographs by Rudy Burckhardt titled *Scrapbook: Tropical Americana*.

VVV: poetry, plastic arts, anthropology, sociology, psychology

New York, 1942–44

No. 1, June 1942

Editor: David Hare, with André Breton and Max Ernst; cover design by Max Ernst

The title of the journal refers to its triple dictum of victory “over Fascism, over human oppression, over the alienated spirit.”

VVV: poetry, plastic arts, anthropology, sociology, psychology

New York, 1942–44

No. 4, February 1944

Editor: David Hare, with André Breton, Marcel Duchamp, and Max Ernst; cover design by Matta

Young Cherry Trees Secured Against Hares. Jeunes Cerisiers Garantis Contre les Lièvres
By André Breton

Translated by Edouard Roditi; cover design by Marcel Duchamp; illustrations by Arshile Gorky

New York: View Editions, 1946

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

MARDI 9 JANVIER 2007 11:06

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
très réactif, André G. Bourassa m'envoie ce message relatif à l'exposition du MOMA:
"Il est vrai que cette exposition sur les revues et publications
surréalistes est supportée par une très bonne recherche. Mais il en
manque, tout de même, à moins que j'aie mal lu pour l'une ou l'autre.
Dans les publications: _Refus global_, avec, entre autres, le manifeste du
même nom, trois "objets dramatiques de Claude Gauvbreau et deux lithos de
Riopelle (1948).

Le Vierge incendié, recueil de poésies automatistes de Paul-Marie
Lapointe, avec litho de Pierre Gauvreau (1948).

Les deux publications dans des cartonnages artisanaux.

Quant aux revues, je note l'absence de l'_Unicorn Folio_ de San Francisco
et de _Hémisphères_ (cette dernière, pas très graphique, publiée à New
York par Yvan Goll).

Roland Giguère, de Montréal, a publié des poèmes dans certaines revues
proches du surréalisme non mentionnées dans ce document:

Cobra, Documento Sud, Edda, Phases, Phantomas, Temps mêlés."

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

MERCREDI 10 JANVIER 2007 14:52

Antonin Artaud

Bonjour à toutes et à tous,

Profitant aussi du regain d'intérêt envers Artaud, je me permets de vous
signaler la parution d'un essai tiré de mon travail de recherche concernant
le lien entre l'écriture Artaudienne et les arts visuels:

Giuliana PRUCCA, Antonin Artaud. Evocations plastiques et picturales dans
les écrits des années Vingt, Aracne, Rome 2005

Pour ceux qui seraient éventuellement intéressés, vous pouvez trouver les
références sur le Net et quelques exemplaires à la librairie de la BNF.

En vous remerciant de votre attention, je souhaite à toutes et à tous une
très bonne année.

Giuliana

MERCREDI 10 JANVIER 2007 01:12

La Lettre Avbqueneau (janvier 2007)

La Lettre Avbqueneau

Janvier 2007

(290 abonnés)

Chers Queniennes, chers Queniens,

L'année commence studieusement... Je vous la souhaite bonne !

Journées d'étude

A Paris

L'Equipe de Recherche "L'Esprit Nouveau en poésie" de l'Université de Paris 3 (UMR 7171)

et l'Association des Amis de Valentin Brû proposent une neuvième Journée Raymond

Queneau

au Centre Universitaire Censier, le samedi 27 janvier 2007.

Le thème directeur de cette journée dirigée par Daniel Delbreil est "Pléiade +".

Au programme :

9h30 : "Infoqueneau", par Bertrand Tassou, Secrétaire de l' Association des Amis de Valentin Brû ;

10h : "Plus près de Rueil", par Daniel Delbreil ;

11h : "Les Exercices de style dans la Pléiade", par Claude Debon ;

11h30 : "MaizoucrèchedonkGaby", par Frédéric Descouturelle.

12h30 : Déjeuner en commun pour les participants qui le désirent.

14h30 : "Zazie vraiment dans le métro", par Paul Gayot ;

15h30 : "Une séance au Rueil Palace", par Marie-Claude Cherqui.

Fin des travaux vers 17h30.

Contact :

UMR 7171 "Ecritures de la modernité" (CNRS / Paris 3)

Coordonnées du Centre Censier :

13 rue de Santeuil, 75005 Paris.

La Journée Queneau se déroulera au 4e étage, en salle 410.

Entrée libre.

A Rome

Sylvie Tournadre nous informe qu'un colloque "Queneau : la scrittura e i suoi multipli.

Storie, grafi, scienze e fiori", organisé par l'Association Sigismondo Malatesta et dirigé par

Chetro De Carolis, Maria Sebregondi et Delia Gambelli se tiendra à Castello di Torre in Pietra

les 26 et 27 janvier.

Vous trouverez le programme détaillé et les différentes informations utiles (coordonnées, contacts...)

à l'adresse www.sigismondomalatesta.it

Spectacles (rappels)

A Vincennes

- Le Théâtre de l'Eveil continue à jouer Exercices de style au Théâtre Daniel Sorano

(16, rue Charles Pathé 94300 Vincennes) jusqu'au 13 janvier, les vendredis et samedis

à 19h.

Mise en scène de Michel Abécassis.

Avec Pierre Ollier, Michel Abécassis, Guillaume Van't Hoff.

Plan d'accès :

RER A : Vincennes.

Bus : 118 arrêt Vincennes RER ou 115 arrêt Rue de Montreuil.

Parking : 168 rue Fontenay.

Tarifs : 25 € tarif plein ou 21 € tarif adhérent (réserver).

Réservation au 01-43-74-46-88.

A Paris

- La Compagnie Esperluète and Co présente toujours En passant, dans une mise en scène de Sylvie Mandier, au Théâtre Darius Milhaud, (80, allée Darius Milhaud , 75019 Paris, Métro Porte de Pantin). Prochaines représentations : les 9, 10 et 13 janvier, à 18h00 le dimanche et à 21h00 les autres soirs.

Avec : David Mallet, Sylvie Mandier, Francisca Rosell Garcia, Jean Selesko.

Costumes : Hubert Arvet-Thouvet.

Lumières : Julien Jedliczka.

Durée du spectacle: 1 heure

Prix des places : 16 € ; tarif réduit : 12 € (étudiants, chômeurs, retraités).

Réservations : 01-40-21-90-57 ou 06-82-36-74-06.

Coordonnées de la compagnie : 187 rue du Temple, 75003 Paris.

<http://esperluète.asso.free.fr>

La rédaction de la revue Les Amis de Valentin Brû maintient son appel à comptes rendus. Si vous assistez à l'une des manifestations annoncées dans cette lettre ou dans les suivantes, et si vous souhaitez écrire quelques lignes sur le sujet, vous êtes les très bienvenus. Suivant le nombre de comptes rendus reçus, la rédaction des AVB se réserve le choix de publier in extenso lesdits textes ou d'en faire paraître seulement un florilège... Merci d'avance à tous.

Amitiés brûtes,

Astrid Bouygues

Vice-Présidente de l'Association des AVB

69/71 rue d'Alleray

75015 Paris

01-45-33-23-35

JEUDI 11 JANVIER 2007 12:44

Antonin Artaud et la pensée dite "traditionnelle"

Je me permets alors de signaler également plusieurs chapitres de mon livre "Guénon ou le renversement des clartés" (Paris, Edidit, nov. 2005) qui apportent une perspective nouvelle sur le voyage d'Artaud au Mexique, à la fois sur un plan "spirituel" et sur un plan politique. Mais également sur ses relations avec Paulhan et Daumal dans le petit groupe de Châtenay.

Xavier Accart

DIMANCHE 14 JANVIER 2007 11:39

Duchamp

Mercredi 17 janvier 2007 à 17 h à l'amphithéâtre du Quai

« Marcel Duchamp mis à nu, peut-être » par

Spécialiste de l'artiste qui inventa une grande partie de l'art du XXe siècle, fait le portrait d'un homme insaisissable.

école supérieure d'art de Mulhouse.

Pour tous renseignements

vous pouvez nous contacter par téléphone au 03.69.77.77.20, à l'adresse ecoleart@lequai.fr

VENDREDI 19 JANVIER 2007 14:39

exposition Salvador Dali

Je voudrais faire part à tous les Mélusins et Mélusines de cet article publié dans la revue grecque *Athinorama* du 18 janvier :

« Salvador Dali au musée byzantin

Un surréaliste âgé de 102 ans

Douze sculptures originales de bronze grandeur nature de Dali, dont certaines dépassent les deux mètres, ainsi que de nombreuses lithographies, font escale à Athènes dans le cadre d'une exposition internationale. Attendez – vous à voir des queues avenue Vassilissis Sofias.

Quelques années après l'exposition Dali organisé par le Musée de l'art cycladique, une exposition ambulante – dans le cadre des manifestations culturelles à l'occasion de la célébration (il y a deux ans) du centenaire de la naissance de l'artiste – arrive au musée byzantin d'Athènes.

L'exposition « Salvador Dali – un mythe du surréalisme », inaugurée le 11 janvier et qui dure jusqu'au 18 février comprend douze sculptures originales de bronze grandeur nature ainsi que 21 lithographies. L'exposition entend présenter une facette de Dali moins connue au public en exposant un ensemble de sculptures provenant de collections privées. L'organisateur est *Art et culture* en collaboration avec le Musée byzantin et sous l'égide du Ministère de la culture. Pick Keobandith, de la Maison QuArt de Bruxelles, ainsi que l'historienne – critique d'art Athina Schina, en sont les coordinateurs.

Plusieurs expositions ont vu le jour en Europe (France, Allemagne, Hollande, Espagne, Portugal et Belgique) et aux Etats – Unis (New York, Chicago et Miami) à l'occasion de la célébration du centenaire de la naissance de Dali (1904 – 1989) en 2004. L'exposition en question voyagera par la suite à Chypre et à Dubai. »

Musée byzantin d'Athènes – 22, avenue Vassilissis Sofias, Kolonaki.

Site Athinorama : www.athinorama.gr/articles/print.asp?i=1580&c=dali

LUNDI 22 JANVIER 2007 18:27

ce soir à 22h16 sur France culture SURPRIS PAR LA NUIT émission du lundi 22 janvier 2007

Contresens

par Alain Veinstein

Réalisation: Gaël Gillon

Actualité de la poésie: Henri Béhar présente la "Collection Dada".

Monny de Bouilly "

Je lis dans le Dictionnaire du surréalisme de Biro et Passeron, 1982 :

Bouilly, Monny de [1904, Terasije (près de Belgrade) – 1962, Paris]

Sur Wikipedia :

Monny de Bouilly (Belgrade, 1904 — Paris, 1968), écrivain et poète franco-bulgare

A l'adresse <http://www.serbiansurrealism.com/be1.htm>:

*en serbe (?) : Salmon Moni de Buli (Monny de Bouilly) Beograd, 1904 – Pariz, 1968.

* en français : Salmon Monny de Bouilly Belgrade 1904 – Paris 1968

Sur la tombe, au cimetière du Montparnasse, division 5 :

Monny de BOULLY 1904-1968

D'où mes questions (oublions le « bulgare » de Wikipedia) :

–quels sont les nom et prénom(s), et le classement alphabétique correct est-il bien, comme il semble, à la lettre B ?

– quels sont les lieux et dates exacts (y compris jour et mois) de naissance et de décès ?

Merci à qui saura répondre à ces questions capitales.

Roland Brasseur." Roland BRASSEUR roland.brasseur@wanadoo.fr SMTP LISTE
MELUSINE melusine@mbox.univ-paris3.fr SMTP

Normal(e)

Re: Monny de Bouilly "Roland BRASSEUR a écrit:

>

> Je lis dans le Dictionnaire du surréalisme de Biro et Passeron, 1982 :

>

> Bouilly, Monny de [1904, Terasije (près de Belgrade) – 1962, Paris]

>

> Sur Wikipedia :

>

> Monny de Bouilly (Belgrade, 1904 — Paris, 1968), écrivain et poète

> franco-bulgare

>

> A l'adresse <http://www.serbiansurrealism.com/be1.htm>:

>

> *en serbe (?) : Salmon Moni de Buli (Monny de Bouilly) Beograd, 1904 –

> Pariz, 1968.

>

> * en français : Salmon Monny de Bouilly Belgrade 1904 – Paris 1968

>

> Sur la tombe, au cimetière du Montparnasse, division 5 :

>

> Monny de BOULLY 1904-1968

>

> D'où mes questions (oublions le « bulgare » de Wikipedia) :

>

> –quels sont les nom et prénom(s), et le classement alphabétique

> correct est-il bien, comme il semble, à la lettre B ?

>

> – quels sont les lieux et dates exacts (y compris jour et mois) de

> naissance et de décès ?

>

> Merci à qui saura répondre à ces questions capitales.

>

> Roland Brasseur.

>

Date et lieu de naissance: 27 septembre 1904, à Belgrade.

Source: Michel Random, Le Grand Jeu, Denoël, 1970, vol. 1, p. 243.

Basarab Nicolescu

--

Basarab Nicolescu

Re: Monny de Bouilly

"Son vrai nom était Solomon Buli, il venait d'une

famille juif de Belgrade, riche et bien connue. Il est né à Belgrade, à Terazije (une place au centre de la ville; Terazije = "balance").

Il n'était jamais accepté par le groupe surréaliste de Belgrade, il était une figure isolée et spécifique.

Après, il quitte Belgrade et il vient à Paris.

En ce moment-là, je ne sais pas les dates exactes de naissance et de décès, mais, probablement je pourrais les trouver...

Cordialement,

Dimitrije Tadic

Re: Monny de Bouilly

"Cher Roland Brasseur,

Selon Monny de Bouilly, Au-delà de la mémoire, publié chez Samuel Tastet Editeur en 1991, et l'"Agenda" qui ouvre le livre, élaboré par H. J. Maxwell, Monny de Bouilly serait -- né le 27 septembre 1904, à Terazije, quartier résidentiel de Belgrade". Son père s'appelait "Jacques Bully". Mais je ne vois pas de précision relative au changement de nom, ni aux prénoms.

-- mort à Paris le 29 mars 1968, d'une crise cardiaque.

Cordialement,

Emmanuel Rubio

Re: Monny de Bouilly

"Merci à tous, et tout particulièrement à Emmanuel Rubio qui fournit les dates, auxquelles je me tiendrai s'il n'y a pas de version différente. De toute façon, toutes les sources consultées, y compris le catalogue en ligne Bn-opale de la BNF, donnent 1968 comme année de décès.

L'orthographe d'origine reste problématique. Bn-opale indique :

Bouilly, Monny de (1904-1968) forme internationale

Nationalité(s) : Yougoslavie

Langue(s) : français / croate

Forme(s) rejetée(s) :

< De Bouilly, Monny (1904-1968)

< Bouli, Solomon (1904-1968)

< Bouli, Moni de (1904-1968)

et on peut sans peine imaginer une francisation du nom après l'arrivée en France en 1925.

Mézalor, l'original du prénom est-il Solomon (selon Dimitrije Tadic) ou Salmon (site serbiansurrealism, version serbe) ?

Salmon est-il d'ailleurs un prénom à Belgrade ?

Questions auxquelles le service d'état civil de la Mairie de Paris n'est sans doute pas en mesure de donner des réponses certaines, s'il en donne.

Roland Brasseur."

SEMAINE_2 (8-14 JANVIER 2007)

"Chers Mélusins, Chères Mélusines,

À propos du groupe Le Grand Jeu, dont il est question dans le premier article récolté cette semaine, je signale aux intéressés que les actes du colloque de Reims, réunis par Olivier Penot-Lacassagne et Emmanuel Rubio sous le titre « LE GRAND JEU EN MOUVEMENT », qui auraient dû paraître avant la fin 2006, sont prêts à l'impression. Ils sortiront sous peu, dès que les éditions L'Age d'Homme auront retrouvé un diffuseur fiable.

Excusez-moi, à nouveau, de reproduire intégralement ces articles, qui parfois ne nous apprennent rien de neuf. Mais les centres d'intérêt des 500 abonnés de cette liste étant des plus variés, j'hésite à couper dans la masse. D'autant plus que l'expérience m'apprend que les URL de référence ne renvoient plus à rien au bout de quelques jours.

Les Années folles

<http://www.humanite.presse.fr/journal/2007-01-08/2007-01-08-843390>

(Article paru dans l'édition du 8 janvier 2007)

De sages années folles

À Reims, les années qui suivent la Première Guerre mondiale sont celles de la reconstruction et peut-être de l'oubli. Les Années folles vont y être une fête de l'Art déco où le champagne se boit en smoking et robe du soir.

En 1918, Reims est une ville détruite à 80 % et la célèbre cathédrale elle-même a été frappée. Du champ de ruines laissé par la guerre — nous sommes dans la Marne sur les lignes du front — naîtront deux mondes contradictoires. L'un, marginal est celui de quatre jeunes gens, brillants élèves, férus de littérature et de poésie. Ils s'appellent René Daumal, Roger-Gilbert Lecomte, Robert Meyrat et Roger Vaillant. Ils seront rejoints bientôt par le peintre Joseph Sima. Ils lancent le grand jeu.

« Le grand jeu est irrémédiable ; il ne se joue qu'une fois. Nous voulons le jouer à tous les instants de notre vie », écrit René Daumal. Exactement contemporain du surréalisme, à la suite de Dada, le grand jeu est aussi une insurrection de l'esprit, une révolte presque nihiliste contre l'ordre bourgeois, nous dirions aussi aujourd'hui le politiquement correct, accoucheur de massacres et d'oppression. De décembre 2003 à avril 2004, une grande manifestation, en divers points de la ville dont le musée des Beaux-Arts et la médiathèque, avait rendu hommage aux poètes et artistes du grand jeu. Cette année et jusqu'au 11 février, Reims revient de nouveau sur son histoire mais d'une toute autre manière avec un ensemble de manifestations cette fois encore, sous le thème général de « l'Art déco, de Reims à New York », complété par cette assertion pertinente « Années folles, années d'ordre ».

Car la bourgeoisie rémoise est bien loin du négativisme. Il s'agit de reconstruire la ville, il s'agit aussi d'oublier, de s'étourdir, de jouir à nouveau de ces fortunes nées du champagne, de retrouver les chemins d'une foi conservatrice et point trop tyrannique, de nature à se donner la bonne conscience qui convient. « Société, tout est rétabli », aurait pu écrire Rimbaud comme il l'avait écrit après la Commune. Tout est rétabli mais les temps ont changé. Des dizaines d'architectes, de décorateurs, d'artistes vont se côtoyer à Reims. Ils vont bâtir et décorer bâtiments publics et églises, maisons privées et temple protestant. L'architecte Ernest Kalas qui préside l'Union rémoise des arts décoratifs » créée en 1922 peut écrire alors : « On reconstruit des maisons par milliers, mais l'homme ne vit pas seulement de pain. Nos villes, nos villages doivent renaître en beauté. C'est l'art, ce sont les arts qui constituent le charme de l'existence. » La cause est entendue. Reims sera bien une capitale de l'art insurgé et qui interpelle, mais de l'art qui décore et qui plaît. Une capitale de l'Art déco. De manière tout à fait consciente vont donc se mêler les mondes de la création et du luxe, de la culture, du commerce et de l'industrie. En 1926 un cortège historique est organisé dans les rues de la ville, « Reims magnifique ». Il n'y a pas, pour autant, un seul style Art déco à Reims. — Bien au contraire et on peut y passer des mondes exubérants d'arbres et de fleurs des cartons de tapisserie de François Louis Schmied aux abstractions des coffrets de Jean Goulden qui ne sont pas sans rappeler celles d'Alberto Magnelli. En architecture, la belle sobriété de la bibliothèque Carnegie côtoie les fantaisies de la Maison cubiste de Raymond Duchamp Villon. Les guéridons minimalistes de Charlotte Perriand, les meubles laués incrustés de coquilles d'oeufs de Jean Dunand, les chaises de Robert Mallet-Stevens. Tout est possible, les influences se croisent et c'est bien un champagne du beau qui se déguste alors non sans conflits parfois — celui qui oppose la Société des artistes décorateurs, tournée vers le luxe, et

l'Union des artistes modernes, partisans d'une standardisation qui fait écho au Bauhaus et à sa vocation politique et sociale. Dans ce même temps apparaissent la publicité, le goût des voyages sur les grands paquebots de l'époque qui font rêver et qui sont à leur tour un lieu de création sans égal. L'automobile fait découvrir la vitesse, les écharpes au vent dans les Delage, les Bugatti. Le Reims aisé va vouloir vivre, dans ces années d'ordre, au rythme des années folles. Mais l'oubli n'est jamais total. Ainsi David Liot, le directeur du musée des Beaux-Arts de Reims peut-il écrire dans un beau texte du catalogue ces lignes sombres en déchiffrant entre autres les exubérances décoratives d'alors dans les façades des immeubles : « La pulsion de vie des Années folles et la mort se mêlent et cohabitent dans la résurrection de la ville. »

Musée des Beaux-Arts de Reims, jusqu'au 11 février.

Catalogue édité par Hazan et la ville de Reims. 254 pages. 39 euros.

Maurice ULRICH

Adolf Hoffmeister

Lettres françaises

Adolf Hoffmeister, homme de plumes et d'encre

Adolf Hoffmeister, visages et collages, galerie Le Minotaure, Paris, jusqu'au 9 janvier.

Catalogue : 100 pages, 20 euros.

À consulter :

le numéro 25 de l'excellente revue *Faites entrer l'infini* (42, rue du Stade, 78120 Rambouillet).

Adolf Hoffmeister (1902-1973) est sans aucun doute l'un des plus grands caricaturistes du siècle passé. Mais ce terme n'est-il pas impropre et ne réduit-il pas la valeur de son oeuvre ?

Bien sûr, après une période expérimentale (d'ailleurs des plus intéressantes), il a renoncé au langage avant-gardiste. Il a alors concentré toute son attention sur l'apparence de ses contemporains, pour l'essentiel des artistes, des musiciens et des écrivains. Comme l'a souligné Philippe Soupault en 1928 à propos de ses dessins : « Lorsqu'on les regarde pour la première fois (ils) surprennent par leur étrange cruauté. On n'imagine d'abord qu'ils représentent les hommes tels qu'ils devraient être, avec leurs tares, leurs vices, leurs verrues. Et puis, au second abord, on s'aperçoit qu'ils sont moins cruels que profonds. » C'est probablement vrai car il a surtout été un grand collectionneur d'êtres d'exception : Zadkine, Martinu, H. G. Wells, Cendrars, Marinetti, Tzara, Chagall, Picasso, Karel Teige, Cocteau, Joyce, Karel Capek, Dali, Josef Sima, Max Ernst, Aragon et j'en passe. Il avait une prédilection particulière, une sorte d'attachement obsessionnel pour Franz Kafka, qu'il n'a cessé de représenter en train de déambuler de manière burlesque dans les rues du vieux Prague comme s'il n'était le génie malicieux et mélancolique.

Hoffmeister n'a jamais oublié les leçons de ses amis de jeunesse, ceux qu'il a fréquentés au temps du poétisme et du groupe Devetsil jusqu'à celui de l'artificialisme et du surréalisme : il a souvent eu recours au collage, devenant l'un des maîtres de ce procédé. C'est grâce à ce procédé qu'il illustre Alice au pays des merveilles et Jules Verne. Quand il fait son éloge, Louis Aragon affirme que, par ses collages, il renoue avec « cette imagination véritable de la nature qui invente le cactus, la tortue, l'escargot et les critiques d'art, dont je défie au grand jamais les peintres d'imagination de trouver les équivalents lunaires ».

La riche exposition que nous offre la galerie Le Minotaure nous rappelle qu'Adolf Hoffmeister a été pour la culture tchèque ce que fut Max Beerbaum pour l'Angleterre victorienne — de plus, ils sont à la fois artistes et écrivains — c'est-à-dire un homme de plume dans tous les sens du terme avec l'idée d'introduire l'esprit du grand art dans un genre mineur et de rendre mémorables tous ces visages d'hommes qui, comme lui, ont sacrifié toute leur existence à la création.

Justine LACOSTE

La collection Perlstein

Le beau, toujours bizarre

L'Humanité (Article paru dans l'édition du 9 janvier 2007)

Voyage . Avec 400 oeuvres de la collection Perlstein, la Maison rouge à Paris invite à une aventure de l'esprit dans l'art, du XXe siècle et de nos jours.

C'est à haute dose, comme un parcours en accéléré de l'art du XXe siècle. À la Maison rouge à Paris, l'exposition de quelque 400 œuvres de la collection privée de Sylvio Perlstein est sans doute une occasion unique d'entrer en communication avec la création et la passion. Ils sont tous là, les plus grands. Plus de 200 noms, du dadaïsme et du surréalisme au minimalisme, du nouveau réalisme à l'Arte Povera. Objets, peinture, photographie. Tous, en fait pas vraiment. Sylvio Perlstein semble avoir peu recherché la peinture. On ne trouvera ici ni Picasso, ni Matisse, ni même Pollock, Rauschenberg. S'il y a des peintres, il s'agit de Brice =arden avec un monochrome dans les gris plombé, il s'agit d'une icône du pop art, La fille qui pleure de Roy Lichtenstein, détournement de la BD chez un artiste qui n'était pas que pop et pour qui le choc visuel qu'il disait rechercher était aussi un choc, comme chez Warhol, une confrontation avec le rêve américain.

La singularité de cette collection, dont moins de la moitié est ici exposée, tient bien évidemment à la personnalité de celui qui l'a constituée, sur des années. Né au Brésil, installé en Belgique depuis les années soixante, Sylvio Perlstein est un bijoutier et diamantaire de soixante-dix ans, fortuné cela va de soi. « Diamantaire, précise-t-il lui-même, c'est un métier des plus quelconques, qui n'a aucun rapport avec la beauté. » C'est dire que « la beauté », il va la chercher ailleurs, dans le monde, car il voyage beaucoup, dans le compagnonnage des artistes de la scène internationale avec qui il noue le plus souvent des liens réellement amicaux en avouant, dans un entretien avec le commissaire de l'exposition, David Rosenberg, une certaine nostalgie : « Tous ces artistes étaient extrêmement accessibles, à la différence de ceux d'aujourd'hui. Il suffisait de dîner avec l'un d'eux pour qu'il vous offre des dessins qui n'avaient pour eux alors aucune valeur. Je me souviens très bien d'Andy Warhol, qui signait à la volée des billets d'un dollars- ceux qui valent aujourd'hui des fortunes. » Diamantaire par profession, il n'est pas devenu pour autant collectionneur par vocation, mais de fait. Dans les rencontres, les coups de coeur pour des objets bizarres, de ceux qui provoquent l'étonnement ou le sourire, de ceux qui se situent précisément aux frontières de l'art, de ceux qui ne représentent pas le visible mais qui rendent visible, comme le disait Klee, de ceux qui ne sont pas là pour décorer les appartements, comme le disait Picasso. Ceux qui déroutent, nous contraignent à sortir des chemins déjà connus, nous égarent.

Si l'on fait souvent de ce point de vue une distinction généralement pertinente entre l'art moderne, jusqu'aux années quatre-vingt, et l'art contemporain, la collection Persltein en revanche efface cette coupure. Dans les années vingt comme dans les années du pop, dans le nouveau-réalisme, dans le minimalisme, il semble avoir cherché, trouvé avec un regard déjà contemporain. Et de fait il y a bien de Marcel Duchamp à Donald Judd, qui pose contre les murs ses tiroirs en métal, de Marcel Broodthaer , avec ses sculptures de coquelles de moules, à Ernesto Neto, avec ses sculptures en pneus une forme d'unité, une continuité que l'on peut dire au fond, dadaïste.

« Le beau est toujours bizarre, écrivait Baudelaire en 1868, dans ses Curiosités esthétiques... Je dis qu'il contient toujours un peu de bizarrerie naïve, non voulue, inconsciente, et que c'est cette bizarrerie qui de fait être particulièrement beau. C'est son immatriculation, sa caractéristique. » On ne saurait oublier en citant l'auteur des Fleurs du mal qu'il rimera sur une charogne, que Rimbaud à la suite invitera les Parnassiens à rimer sur « le mal des pommes de terre ». L'art moderne, inauguré selon Malraux par Goya avec un tableau comme le Tres de mayo, car lui considère qu'un tel tableau pourrait être décoratif va décoller au vingtième siècle en se libérant des esclavages de la représentation et du bon goût, le goût même, selon Baudelaire encore, de ceux qui demandent « du poète rôti au petit-déjeuner ». La collection

P=rlstein, de ce point de vue, n'a rien à voir avec un musée d'art moderne et contemporain, pas davantage avec « une collection de collectionneurs». Elle est une sorte d'aventure de l'esprit. La Maison rouge. Fondation Antoine-de-Galbert (Paris, 12e). Jusqu'au 14 jan=vier.

Maurice ULRICH

Collage

Atelier Cardenas Bellanger

http://www.paris-art.com/ann_detail-8042.html

Communiqué de presse

«Tous les livres sur Dada racontent l'histoire de Kurt Schwitters ratisant les rues de Hanovre à la recherche de mégots et de tickets de concerts usagés pour ses collages; la théorie Dada de base qui veut que l'art puisse être fait à partir de n'importe quoi égalait la théorie de base du punk selon laquelle tout le monde pouvait faire de l'art.»

Greil Marcus: Lipstick traces Allia, Paris 1998.

C'est bien sûr une des raisons, mais on en trouverait bien d'autres, pour laquelle on retrouve régulièrement le terme de collage dans toute l'histoire du XXème siècle. Du cubisme à aujourd'hui, en passant par le dadaïsme, le futurisme, le surréalisme... jusqu'à l'incontournable *Just what is it that makes today's home so different, so appealing* de Richard Hamilton en 1956, il y a quelques unes des œuvres incontournables et toujours terriblement contemporaines par cette idée de juxtaposition d'images, de matières, de sources différentes et qui, re agencées créent une situation» nouvelle et toujours inattendue.

Dans cette introduction, on surlignera l'espèce d'aura qui entoure désormais toutes ces œuvres historiques, aura que soulignait déjà André Breton dans *Point du jour* en évoquant les années «qui ont fait jaunir des bouts de journaux dont l'encre toute fraîche ne contribuait pas peu à l'insolence des magnifiques papiers collés de 1913», on surlignera aussi la similitude de méthode dans le temps entre *Tatlin at home* de Raoul Hausmann en 1920 et Richard Hamilton qui, quarante ans plus tard, avait établi pour son travail de collages une sorte de classement «programmatique»: homme, femme, nourriture, histoire, journaux, cinéma, instruments domestiques, voitures, espace, bandes dessinées, télévision, téléphone, information.

On ne fera volontairement pas de distinction entre collage, papier collé, montage, assemblage... au contraire, dans son élaboration, ce projet a peut-être pointé d'autres questions: quelles images, quelles provenances, quelles constructions? Le titre n'est autre que la première question posée lors d'une interview à un de ces artistes anglais qui ont toujours travaillé le collage: John Stezaker.

L'exposition sur le collage à l'Atelier Cardenas Bellanger s'est construite comme un collage. Différentes personnes: artistes, galeristes, commissaires... ont été invitées à proposer un axe et aussi des noms d'artistes pour ce projet. On devrait donc y voir différentes perceptions de l'actualité mais aussi des techniques ce que Jean Clay appelait «cette véritable machine infernale» dont partout on murmure la grande vitalité aujourd'hui.

Remerciements : Olivier Antoine, Kyle Field, Michel François, Laurent God=n, Florence Bonnefous et Keren Detton.

Les Artistes

Dianne Bellino, Brian Belott, Erik Bluhm, Aline Bouvy/John Gillis, Sebastien Bruggeman, Richard Fauguet, Christian Holstad, Aleksandra Mir, Javier Pi=F lon, Kirstine Roepstorff, Amy Sarkisian, Leonor Scherrer, Frieda Schumann, Josh Smith, Robert Suermondt, Marnie Weber.

Artaud

http://www.lcr-rouge.org/article.php3?id_article=5221

Antonin Artaud (1896-1948)

Le poète insurgé

La Bibliothèque nationale de France consacre une exposition à Antonin Artaud, avec de nombreux manuscrits originaux, lettres, sorts et grigris, dessins, extraits de film, émissions de radio, preuves de l'intense activité du poète.

Symptômes de méningite dès 5 ans, de syphilis héréditaire et de neurasthénie dès ses 19 ans, Artaud connaît la maladie tôt. Alors que les jeunes gens de sa génération affrontent la guerre de 1914-1918, le poète va de maison de santé en maison de santé, et il s'accoutume à l'usage de drogues diverses et dures dont il dépendra toute sa vie.

De la correspondance entre Artaud et Jacques Rivière, suite au refus du second d'éditer le poète, naît une formidable aventure de l'écriture. À travers ce qu'Artaud désigne comme son impuissance à écrire en raison de la fragmentation de son être, les lettres ouvrent à la réappropriation de soi — le grand combat du poète — et révèlent la genèse et le processus d'une des écritures les plus fertiles du *xxe* siècle, poésie, théâtre, dessin, création sonore, critique d'art... : « Je souffre d'une effroyable maladie de l'esprit. Ma pensée m'abandonne à tous les degrés. Depuis le fait simple de la pensée jusqu'au fait extérieur de sa matérialisation dans les mots. Mots, formes de phrases, directions intérieures de la pensée, réactions simples de l'esprit, je suis à la poursuite constante de mon être intellectuel. Lors donc que je peux saisir une forme, si imparfaite soit-elle, je la fixe, dans la crainte de perdre toute la pensée. » (L'Ombilic des Limbes, Gallimard, 6 euros). Artaud se plaint de n'avoir rien à dire avec la rage d'une expression lucide disant son beau « pèse-nerfs ».

Le pèse-nerfs

Physique, sa création par le geste et l'insurrection franchit les limites du corps et de l'esprit, témoignant dans son œuvre de la violence sociale, médicale et politique par un cri, une langue d'extrême puissance, à la limite du soutenable.

Qui a entendu la voix d'Antonin Artaud ne l'oublie pas. Ses incarnations au cinéma de Marat (Napoléon, d'Abel Gance, version sonorisée), de Savonarole (Lucrece Borgia, de Gance), sa création à la radio de Pour en finir avec le jugement de Dieu (censurée durant 25 ans) sont les preuves d'une incroyable présence due à l'immense travail de composition de l'auteur. Artaud joue d'un formidable spectre sonore, allant du grave à l'aigu, de l'ironie à l'invective, du sarcasme au souffle de l'anathème. Chants saccadés, cris et modulations étonnantes des voix, Artaud s'est exercé à répéter, marteler, ânonner, scander, détacher, souffler pour une scansion unique qui traduit la douleur intérieure dans un langage faisant fi de l'ordre de la langue et de la grammaire. Sa langue vient du ventre, passe par la gorge et le geste et contamine la surface de toute sa création poétique, graphique et théâtrale. Un son fait naître un autre son, se prolonge par le geste, puis le trait crée un espace où tout s'engendre simultanément sans pouvoir être séparé.

Après avoir été acteur, décorateur, costumier chez Charles Dullin, Artaud fonde, avec Vitrac, le théâtre Alfred Jarry, en 1926, et il monte quatre spectacles. Sa création des Cenci fait date dans l'histoire du théâtre. Plus tard, la pensée théâtrale d'Artaud se cristallise autour d'une science des énergies qui rejette le texte et toute psychologie au profit d'une théâtralité physique créée par le corps, la lumière, l'espace scénique, les objets, les sons (Le Théâtre et son double). Artaud s'inspire du théâtre balinais, où « tout est calculé avec une adorable et mathématique minutie », où les danseurs deviennent de véritables « hiéroglyphes vivants », où les grandes peurs ancestrales et les sentiments d'ordre cosmogonique se jouent, rythmés par les clochettes de cuivre, xylophones, cymbales et gongs.

Affirmant que « nous ne sommes pas libres. Et le ciel peut encore nous tomber sur la tête. Et le théâtre est fait pour nous apprendre d'abord cela », la pensée théâtrale d'Artaud annonce le théâtre de l'absurde (Beckett, Ionesco, Adamov), du rituel et de la cérémonie (Ghelderode, Genet) et son impact est considérable sur Grotowski, le Living Theater, Peter Brook.

Fin de l'ère chrétienne

Artaud rejoint les surréalistes et dirige, en 1925, le Bureau de recherches surréalistes. Il sera responsable du véhément *Fin de l'ère chrétienne*, n°3 de *La Révolution surréaliste*. « C'est Artaud qui nous avait entraînés sur la voie d'une révolte d'un nouveau genre », raconte Naville dans *Le Temps du surréel*. Artaud ne croit qu'à « la révolution de l'esprit » et rompt avec les surréalistes lors de leur adhésion au Parti communiste. Les surréalistes le soutiendront pourtant en dénonçant *La Coquille et le Clergyman*, film de G. Dulac qui trahit le scénario du poète.

Si le surréalisme expérimente l'automatisme et veut, comme dans *Les Champs magnétiques* (Breton-Soupault), laisser libre cours à l'imaginaire afin de libérer le langage, hors toute règle et contrôle de la raison, alors l'œuvre d'Artaud (*Cahiers de Rodez* et derniers cahiers) est l'une de ses manifestations éclatantes.

Artaud a connu d'intenses phases de transe mystique puis un violent rejet de toute religiosité. Interné d'office, peu avant la guerre, quand ses amis doivent s'exiler (Masson, Breton) ou résister (Paulhan), il reste neuf ans dans les asiles, où les malades ont faim (plus de 40 000 morts de faim) et où l'usage de l'électrochoc se généralise. Entre juin 1943 et janvier 1945, Artaud subit 58 électrochocs à l'asile de Rodez, entraînant fracture vertébrale, amnésie, aphasie... Dubuffet, Henri Thomas, Adamov lui rendent visite, découvrant un Artaud édenté, dans un état physique effroyable.

Ils organisent une vente aux enchères d'œuvres originales (Duchamp, Paulhan, Joyce, Picasso, Breton, Gide, entre autres, y participent), dont les fonds servent à sortir Artaud de l'asile. Le poète entame alors une période de création intense malgré une souffrance amplifiée par un cancer de l'anus en phase finale. Artaud a vu en Van Gogh, le suicidé de la société, et reconnu là sa propre souffrance et, par-delà, celle de l'humanité entière. Antonin Artaud ne voulait pas naître, n'était pas certain de mourir et aura passé de nombreuses années à récuser son nom et son état civil ordinaire. Pour cela, on l'a enfermé. Il s'est insurgé avec son arme, la poésie.

Laura LAUFER

Gaston Chaissac

«Je suis un Picasso en sabots»

http://www.lefigaro.fr/magazine/20070112.MAG000000465_je_suis_un_picasso_en=sabots.html

Longtemps, on a vu en lui un bricoleur de génie. Mais Chaissac est un peintre subtil, l'initiateur d'un art libre et spontané qui a ses amateurs passionnés et dont le musée des Sables-d'Olonne possède un fonds capital. On le redécouvre aujourd'hui.

Apprenti quincaillier, marmiton, charretier, aide jardinier, bourrelier, cordonnier : Gaston Chaissac (1910-1964) avait multiplié les petits boulots avant de se lancer dans la carrière d'artiste. Une carrière commencée de manière bizarre puisqu'il sera officiellement reconnu artiste... sur un certificat médical qui lui sera délivré après un séjour en sanatorium pour cause de tuberculose. Le ton est donné : longtemps, l'œuvre de Chaissac sera occultée par sa drôle de vie, digne d'un roman de Zola : le père, brutal et buveur, qui quitte le foyer peu après la naissance de Gaston, les deux frères qui ne valent pas mieux : l'un est syphilitique, l'autre est fou et doit être interné, la mère enfin, douce et attentive, mais qui meurt en abandonnant ce gamin chétif et souffreteux à lui-même.

En 1937, Chaissac monte à Paris pour chercher du travail. Logé rue Henri-Barbusse, il rencontre le peintre Otto Freundlich et sa compagne Jeanne K=snick-Kloss, artiste elle aussi, qui habitent un atelier dans la cour de l'immeuble. Ils lui prêtent du papier et des crayons. Devant les premiers dessins de Chaissac, Freundlich s'enthousiasme : «Un maître nous est né.» Gaston fait aussi la connaissance d'Albert Gleizes, bel artiste qui écrira le premier livre sur le cubisme. Dans sa bibliothèque, Chaissac découvre l'œuvre de Van Gogh, Matisse, Braque, Picasso. Dans son atelier, il retrouve ce milieu artistique qui, il en est maintenant sûr, le comble pleinement. Dans son salon, il rencontre un homme de grande culture, André Lhote

; il croise aussi Aimé Maeght, qui ne pense pas encore à sa Fondation de Saint-Paul-de-Vence, et André Bloc, directeur de la plus importante revue d'art de l'époque, qui achète à Chaissac ses premières gouaches et qui ne cessera jamais de le recommander à des critiques, des amateurs, des marchands. Dieu sait que le peintre en aura besoin : dans une lettre au collectionneur Jean le Guillou, il écrit lucidement : «Je n'ai pas le don de savoir m'y prendre avec les autres, et on ne sait pas s'y prendre avec moi. Je ne puis prétendre occuper dans le monde des arts plastiques la place que je mérite. J'en avais déjà conscience lorsque' André Bloc ne parvint pas à convaincre la galeriste Jeanne Bucher que des dessins étaient autre chose que des dessins d'enfants.»

Une amitié difficile

Le voilà, le grand malentendu, qui n'est pas dissipé aujourd'hui : en quête, comme tant d'artistes alors, d'une peinture nouvelle, en liberté, hors des voies académiques, Chaissac est à la recherche d'une sorte d'enfance de l'art, qu'il ne faut évidemment pas confondre avec l'art des enfants, des peintres naïfs ou des tenants de l'«art brut» parmi lesquels l'artiste détestait qu'on le place. Parce que la peinture de Chaissac prend des airs de spontanéité, on lui a collé l'étiquette de bric, leur alors qu'il n'est qu'un grand artiste qui revendique sa différence. Parce qu'il était autodidacte, on l'a dit sans culture artistique. C'est faux. A ses débuts, en 1937-1938, tenté par l'abstraction, il dessine à l'encre de Chine des spirales qui s'imbriquent les unes dans les autres=à la manière d'un puzzle capricieux et fantaisiste. On y trouve déjà deux caractéristiques qui resteront à jamais les siennes : le cloisonnement des formes et l'espace à deux dimensions. Cette période est brève et, dès 1940, le travail de Chaissac se concentre sur la représentation de la figure humaine. Les personnages, fortement stylisés, évoquent parfois l'art populaire russe et les toutes premières oeuvres de Kandinsky. D'ailleurs, dans ces années 1940-1950, on se demande quel artiste Chaissac n'a pas observé. Tantôt il est bluffé par les jeux de déformation auxquels se livre Picasso, tantôt il est ému par la solitude qu'expriment les toiles de Van Gogh. Certains de ses portraits font songer à Paul Klee, d'autres montrent qu'il connaissait bien le surréalisme. Et puis, bien sûr, il y a la grande ombre de Dubuffet qui plane tout autour de Chaissac. Dubuffet et Chaissac. Chaissac et Dubuffet. Leur histoire est celle d'une amitié profonde, mais difficile. Dubuffet est tombé sous le charme de Chaissac, en qui il voit le peintre marginal par excellence, libéré des doctrines et des traditions, prêt à se lancer dans des techniques novatrices, un artiste aussi dont l'oeuvre spontanée est sans cesse en quête de renouvellement. Plongé dans l'aventure de l'art brut, qu'il oppose à un art occidental moribond, Dubuffet est à la recherche d'expressions inédites : graffiti, griffonnage, l'art des naïfs, des enfants, des aliénés qui, tous, témoignent de cette «candeur barbare » qu'il retrouve dans l'oeuvre de Chaissac. Aveuglé par son admiration, il réalisera plus tard que le peintre ne l'a pas attendu pour mener, avec quelques longueurs d'avance, une vraie réflexion sur l'art. A l'affût de nouvelles découvertes, Chaissac explore mille moyens d'échapper à la routine : il peint sur tout ce qui lui tombe sous la main, coquilles d'huîtres, vieilles gamelles rouillées, meubles délabrés, tuyaux cabossés. Même un balai peut devenir oeuvre d'art : il lui suffit de peindre un visage sur les poils pour que ceux-ci se transforment en chevelure et de poser l'objet à l'envers pour que le manche simule le corps. Pour obtenir des formes «imprévues», Chaissac dessine de la main gauche afin de cultiver une maladresse voulue, de développer un «désapprentissage » des règles traditionnelles.

Entre 1961 et 1964, l'année de sa mort, Chaissac s'établit à Vix, en Vendée, où le grand-père de sa femme leur a légué une petite maison. Ce qui explique que ce soit au musée vendéen des Sables-d'Olonne, qui a bénéficié d'un don de la fille du peintre, que l'on puisse voir la plus grande collection publique de ses oeuvres : des huiles, des dessins, des collages, des sculptures totems, en tout 47 pièces majeures qui viennent d'être restaurées grâce à la fondation BNP Paribas et qui sont désormais présentées dans des salles spécialement aménagées pour elles. En les découvrant, il n'est plus question de voir en Chaissac =n

innocent aux mains pleines. Son oeuvre, aux allures de spontanéité, bel et bien initié une nouvelle façon d'exprimer la liberté en peinture. Une oeuvre sans grammaire, certes, mais tellement expressive. Chassac en avait conscience : «Pour faire de la peinture, affirmait-il, il faut s'asseoir sur la raison.»

Musée de l'abbaye Sainte-Croix, rue de Verdun, 85100 Les Sables-d'Olonne.

Véronique PRAT

Bien cordialement,

L'administrateur provisoire

Henri Béhar

Offrir/s'offrir

"Chers Mélusins, Chères Mélusines,

1. Offrir:

Une petite fille cherche Pandine dans tous les coins d'une grande maison [de vacances ?]. Lorsqu'elle retrouve enfin son panda en peluche, elle comprend que c'est « le dernier soir de l'été » — et sans doute aussi la fin de son enfance.

Le mélusin, ou la mélusine, n'a peut-être plus le coeur de vagabonder dans un album pour enfants. Elle/il pourrait pourtant goûter au charme d'un court récit dont les illustrations convoquent sous forme d'hommages graphiques — par ordre alphabétique — des oeuvres de Hans Bellmer, Claude Cahun, Giorgio De Chirico, Joseph Cornell, Salvador Dali, Max Ernst, René Magritte, Joan Miró, Nadja, Roland Penrose.

Les personnes sérieuses pourront sans danger s'aventurer dans cet univers de la citation en prétextant de la présence d'un enfant, ou d'un petit-enfant.

Martine Laffon, Fabienne Burckel, /Une journée sans Max/, Seuil jeunesse, 2004, un album non paginé [32 p.], illustrations en couleurs, couverture illustrée en couleurs, 37 cm, 14 ?.

Jean-Pierre Goldenstein

2. S'offrir:

Dans la collection Dada, reproduite à l'identique par les éditions Dilecta, vient de paraître le formidable recueil de Tristan Tzara, illustré par Arp : Vingt-cinq Poèmes (1918). L'ouvrage, imprimé à partir de l'exemplaire personnel de Tristan Tzara, est disponible en deux versions : une édition courante à 700 exemplaires sur bouffant ivoire (20 euros, pour vous 19 euros), et une édition numérotée sur vergé blanc et sous jaquette cristal, augmentée d'un calligramme rarissime de Tzara (45 euro). Un cadeau idéal pour Noël. Informations (au recto, page une) et bon de commande (au verso, page 2) figurent sur le document joint, qui peut également être téléchargé en cliquant sur ce lien : <http://www.editions-dilecta.com/TRANSFERT/VINGTCINQPOEMES/Tzara25Poemes.pdf>

Pour découvrir l'ensemble de la collection Dada ou pour commander en ligne, le site des éditions Dilecta : <http://www.editions-dilecta.com>

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

La Lettre Avbqueneau : rectificatif "

Chères Queniennes, chers Queniens,

Elisabeth Chamontin, dont je citai le blog dans ma dernière lettre, nous fait savoir que

l'adresse en a changé :

<http://blogotobo.blogspot.com> <<http://blogotobo.blogspot.com/>>

L'adresse du post concernant Matt Madden est donc désormais :

<http://blogotobo.blogspot.com/2006/11/propos-de-matt-maden.html>

Amitiés brûtes,

Astrid Bouygues

Vice-Présidente de l'Association des AVB

69/71 rue d'Alleray

75015 Paris

01-45-33-23-35

expo A. Scjwarz en Israel

"Chers Mélusins, Chères Mélusines,

L'ami Haïm Finkelstein nous informe d'une exposition qu'il organise dans son université, en Israël:

""The exhibition I have curated is titled ""Dada & Surrealism: Works on Paper"" from the Arturo Schwarz Collection""; it opened last week at Ben-Gurion University of the Negev in the presence of Arturo Schwarz, a well-known Gallery owner, collector and art publisher who wrote important books on Duchamp and Man Ray.

The Arturo Schwarz Collection, donated to Ben-Gurion University of the Negev, includes some 500 works, primarily original prints and etchings published by the Galleria Schwarz in Milan from the late 1950s to mid-1970s. The majority of works were created for the series of portfolios and albums published under the general heading of The International Anthology of Contemporary Etching. This large-scale enterprise consisted of albums devoted to the art of the ""precursors of the avant-garde,"" -one series comprising the Futurists, Dadaists and artists of the abstract, the other the Surrealists. There were also albums devoted to the ""international avant-garde.""/> Galleria Schwarz also published editions of livres d'artiste or print series (for example, Man Ray's De l'origine des espèces par voie de sélection irrationnelle, 1971) or limited-edition books of poetry, -several by Arturo Schwarz himself, -containing original prints (for example, Schwarz's Il reale assoluto, 1964, with 10 lithographs by Man Ray, or his Meta.morphoses, 1975, with 10 etchings by André Masson). In addition to the publications of Galleria Schwarz, the collection contains numerous prints and artists' books published elsewhere, as well as several drawings and collages (including very nice collages by Georges Hugnet). The collection also contains works by René Magritte, Victor Brauner, Hans Bellmer, André Masson, and Roberto Matta as well as some of the finest works in graphic media by Duchamp, Man Ray, Jean Arp and Hans Richter. The representation of Marcel Duchamp is especially rich, with the 18 original etchings made for the two volumes of Schwarz's monumental study of Duchamp, The Large Glass and Related Works (Milan 1967-8). The exhibition also marks the publication of a catalogue raisonné of the collection which I have edited.""/>""

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

LUNDI 15 JANVIER 2007 13:29

Rappel :

la prochaine séance du séminaire du Centre de recherches sur le surréalisme « Ralentir travaux » La fabrique surréaliste aura lieu le 19 janvier 2007 de 16h à 18h avec une intervention d'Alain CHEVRIER « Sur la genèse du poème anagrammatique chez Nora Mitrani et Hans Bellmer »

Les séances ont lieu à l'Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle — Centre Censier, 13 rue de Santeuil, 75005-PARIS (Métro Censier-Daubenton), salle 410 (4e étage) le vendredi de 16h à 18h.

Consultez le Programme du séminaire 2006-2007 :
<http://melusine.univ-paris3.fr/sem2006-2007.html>

VENDREDI 19 JANVIER 2007 11:39

Jean-Pierre BRISSET

donnera une conférence intitulée :
De la période phocéano-natatoire de Jean-Pierre Brisset
à son développement linguistico-ferroviaire.
à Marseille, à l'occasion du vernissage de l'exposition
'Pataphysique, Langage & Machines
le vendredi 26 janvier 2007 de l'ère vulgaire à 18h30
Centre International de Poésie,
2, rue de la Charité
13 326 MARSEILLE
Œuvres natatoires
2002

(Les Presses du réel — L'écart absolu — poche)
L'art de nager appris seul en moins d'une heure, "la natation mène à tout", la ceinture-caleçon
aériefère de natation à double réservoir compensateur, avec dessins, plans, exemples, et la
théorie de la filiation entre la langue française et le coassement.

Jean-Pierre Brisset
Prince des penseurs, inventeur, grammairien et prophète
(voir tous les titres)

Cet ouvrage présente le panorama le plus complet sur la figure étonnante de Brisset, écrivain
méconnu, grammairien, cosmologue et inventeur. Tout ensemble : une biographie, une étude
linguistique et philosophique sur le grammairien et le penseur, et quasiment tous les textes
critiques publiés : Jules Romains, Marcel Duchamp, André Breton, Robert Desnos, Michel
Leiris, Raymond Queneau, Michel Foucault.

Œuvres complètes
2001

(Les Presses du réel — L'écart absolu)
La Grammaire logique du « Prince des penseurs » rassemblée dans son entier pour la première
fois : un monument pour la linguistique et pour les écrivains.

SEMAINE_3 (15-21 JANVIER 2007)

"Chers Mélusins, Chères Mélusines,
faut-il le préciser? si je m'amuse souvent à récolter des informations relatives à nos
mouvements favoris, si j'espère parfois que l'une ou l'un de mes lecteurs ira vérifier ce que
l'échotier en dit (et nous en fera part), je ne partage pas nécessairement les commentaires
critiques, tel celui que nous livre Le Nouvel Observateur sur Duchamp (ci-dessous). Guy
Dumur, qui le premier me commanda un article, se retourne dans sa tombe. Mais qu'en dit
Jean Daniel?

Max Aub

La danse témoin à la barre

<http://www.humanite.presse.fr/journal/2007-01-13/2007-01-13-844017>

ABBESSES . Roser Montllo Guberna et Brigitte Seth présentent jusqu'à ce soir, dans le cadre
du Théâtre de la Ville, Récitatifs toxiques.

Roser Montllo Guberna et Brigitte Seth présentent *Récitatifs toxiques*, une manière de concert théâtre dansé, aux Abbesses (1). Ces deux chorégraphes, de morphologie opposée (l'une mince, l'autre pas) sont inséparables. Elles achèvent là un triptyque (consacré à Max Aub — 1903-1972) et au compositeur Heinrich I. F. von Biber (1644-1704), entamé avec *Epilogos*, confessions sans importance (2004) et *Je te tue, tu me tues*, le premier de nous deux qui rira... L'argument de la danse, qui n'est ici jamais vraiment muette, ce sont les *Crimes exemplaires*, recueil de textes féroces imaginés par l'écrivain. Cet auteur allemand, né en France, contraint à l'exil en Espagne durant la Première Guerre mondiale, jusqu'à la guerre civile, est devenu l'un des piliers du surréalisme ibérique. Proche de Picasso, à qui il suggère de peindre *Guernica* pour l'exposition internationale de Paris en 1937, co-scénariste avec André Malraux du film *l'Espoir*, Max Aub, devenu représentant culturel de la République espagnole à Paris, sera interné dans un camp français en Ariège puis déporté à Alger. Réfugié au Mexique après son évasion, il y écrit la majeure partie de son oeuvre.

APRÈS LES MOTS, LES MOUVEMENTS

Crimes exemplaires est une série de confessions assassines. La pulsion de meurtre y est décrite à travers des situations souvent banales. Elle s'empare de petits-bourgeois très ordinaires. Ces derniers, passés aux aveux, décrivent sans sourciller les raisons qui les ont poussés à tuer leur prochain. Un tel a trucidé untel parce qu'il lui a souri, parce qu'il avait des boutons, parce qu'il a refusé de discuter, parce qu'il ne croit pas en Dieu...

La scénographe Claudine Brahem a imaginé une sorte de prétoire avec bancs pour les accusés, la partie civile, le juge, les jurés. Une barre, postée à l'avant-scène, est censée séparer, nous, le public, du lieu du procès. Nous sommes donc au tribunal. À cour et à jardin, les cinq musiciens de l'Ensemble Quam Dilecta, font chorus.

Jean-Pierre Drouet (percussionniste) vient « déposer » à la barre, sous forme de gestes censés lancer les premières notes d'une partition baroque, « désaccordée » à dessein. Puis l'une des danseuses y fait la relation de ce qui a dicté son geste. Elle sera suivie d'une autre et ainsi de suite. Ils sont trois (les deux chorégraphes assortis de Jean-Baptiste Veyret-Logerias) à endosser le rôle de l'assassin. Après les mots, dits d'une voix morne ou offusquée, vient le temps du mouvement. Ils accusent le coup. Le corps parle davantage que la parole. Il trahit l'état des nerfs, simule le repentir : l'une des danseuses se prend la tête à deux mains ; un homme se recroqueville sur la barre comme s'il avait été roué de coups ; deux femmes font l'autruche, la tête en bas tandis que leurs doigts de pieds se tordent. L'une essaie de chasser d'un revers de main la mémoire de son crime. Pas de grand procès bien sûr sans suspension de séance. Et c'est bien ce qui sauve la pièce et lui donne tout son sel, que ce changement de registre à point nommé sur scène **DES IMPULSIONS INCONTRÔLÉES**

La représentation en somme serait donc elle-même soumise à des impulsions incontrôlées. De retour à l'audience, quelqu'un fait tomber la barre. Exit la justice. Exit aussi la barre classique. C'est alors que, sous les accents guerriers des percussions, des silhouettes sombres, insidieuses et fatales, — on songe au corps tubulaire de Martha Graham dans *Lamentation* (1930) — se glissent dans les allées du prétoire. On apprécie *Récitatifs toxiques* qui, sous une forme dûment maîtrisée, invente un univers bizarre à base d'humour noir simple qui tend à signifier le pire, lequel est toujours certain.

Muriel STEINMETZ

(1) Aux Abbesses, à 20 h 30, jusqu'à ce soir. Location au : 01 42 74 22=77

DUCHAMP

http://artspectacles.nouvelobs.com/parutions/p2202/a2202_053.html

Un livre raconte son aventure : Duchamp, pipi dada

Le Nouvel Observateur 18/01/2007

[.]

Duchamp, dame pipi de génie. Il avait acheté l'urinoir en 1917 dans un magasin de sanitaires à New York. Refusé au Salon des Indépendants, ce monument phallocrate sera exposé pour la première fois, en 1950, à New York, dans « Challenge et Défi », une rétrospective dévolue au dadaïsme. L'urinoir originel ayant disparu, Duchamp en acheta un autre. En 1964, il le fait reproduire à douze exemplaires. Pinoncelli, artiste-marteau, a donc abîmé la copie d'une oeuvre dont il n'existe pas d'original, dans la mesure où son aura procède de son concept. L'idée du frappeur était de « prolonger le geste de Duchamp ». Il a attaqué la « Fontaine » deux fois, en 1993 et 2006. Comme Duchamp, il devra sans doute attendre plusieurs années avant que le Centre Pompidou, dans sa magnanimité, récompense la valeur artistique de l'attentat et lui verse — pourquoi pas ? — 200 000 euros pour iconoclastie créatrice, au lieu de le suicider de la société.

Quelle est la différence entre un notaire et un artiste contemporain ? Une génération. Fils d'un notaire normand, Marcel Duchamp est né en 1887 à Blainville-Crevon, raconte Judith Housez, dans sa biographie minutieuse autant qu'attendrie de l'homme qui mit une moustache à la Joconde. Après de médiocres débuts impressionnistes, le dandy médite l'héritage du Salon des Incohérents des années 1880 où l'on présentait, entre autres, une sculpture en gruyère, un « Bas relief » (un bas de soie réel cloué sur une planche) et un monochrome blanc d'Alphonse Allais, intitulé « Première Communion de jeunes filles chlorotiques par un temps de neige ». Ayant échoué au concours des Beaux-Arts, Duchamp passe l'examen d'ouvrier graveur. Séduit par le cubisme et sa volonté de rompre avec l'imitation de la nature, il se voit avec tristesse blackboulé par l'avant-garde, qui refuse son « Nu descendant un escalier » au salon des Indépendants de Paris. Las de la « peinture rétinienne », Duchamp se plonge dans « Ainsi parlait Zarathoustra », son livre de chevet, et Raymond Roussel.

« La peinture est morte. Qui pourra faire mieux que cette hélice ? » dit-il au sculpteur Brancusi, au Salon de la Locomotion aérienne de 1912. Il trouve un poste de bibliothécaire à Sainte-Geneviève et cultive dans ses notes la notion de « beauté d'indifférence ». « Peut-on faire un oeuvre qui ne soit pas d'art ? » écrit-il en 1913. Au BHV, il s'amourache d'un sèche-bouteilles, dont il fera plus tard un ready-made. Le 1er août 1914, ses deux frères sont mobilisés. Quoique tennisman, Marcel est réformé pour un souffle au cour. Sa condition de planqué devient inconfortable : un jour, on lui jette des pierres. Il fuit Paris pour New York. Là, l'obscur bibliothécaire onaniste découvre avec ravissement qu'il est devenu une célébrité, presque une marque, depuis le scandale de son « Nu descendant l'escalier », à l'Armory Show de 1913. Il tourne la tête aux Américaines, avec une préférence artiste pour les femmes laides. André Breton, le Monsieur Homais du surréalisme, vénère jusqu'au moindre de ses calembours. Duchamp oeuvre deux heures par jour, avec un ennui infini, à « la Mariée mise à nu par ses célibataires-même », son oeuvre sur verre, en regrettant de ne pas pouvoir soustraire ce pensum à « quelque immigré chinois ». En guise d'honoraires, il offre à son dentiste, amateur d'art moderne, un chèque fictif d'une valeur de 115 dollars : nouveau ready-made. Bientôt, le Français semble se lasser de l'art. Il voue une passion monomaniaque au jeu d'échecs et devient champion de Normandie. « Je me considère comme un artiste défroqué après 1923 », dira-t-il par la suite. Marcel est sans le sou. Dadaïste vénal, il propose à Tzara de commercialiser un insigne DADA à destination « de tous les gens de province ». Aux Etats-Unis, il se fait courtier d'art. En France, il épouse une « fat girl », l'héritière des automobiles Panhard et Levassor, puis divorce. En 1966, Warhol le filme dans « Screen Test : Marcel Duchamp ». Il meurt en 1968. « Le Figaro » annonce sa mort dans la rubrique « Jeu d'échecs ».

« Marcel Duchamp », par Judith Housez, Grasset, 544p., 21,90 euros.

Fabrice PLISKIN

Architecture

http://www.paris16.org/2007/Janvier/16/le_surrealisme_urbain_a_deux_pas_du_16e.html

16/01/2007

Le surréalisme Urbain à deux pas du 16e

La rédaction de Paris16.org a été conviée au lancement d'un nouveau phénomène urbain : le surréalisme, il ne laisse personne indifférent, à en juger par ces photos de passants ! Présent pendant un an c'est le nouveau coup de la société de communication grand format Athem (www=athem.fr).

L'oeuvre est si impressionnante que cela créé quelques bouchons ! Un si éphémère nous parle du concept ! à suivre...

Exposition : objets

<http://www.francebillet.com/place-spectacle/manifestation/Exposition>

Exposition du 29/03/2007 au 22/07/2007. VICTORIA ET ALBERT MUSEUM

Cromwell Road

LONDRES SW7 2RL

ROYAUME-UNI

17,40 ?

Foire de Bruxelles

<http://www.lefigaro.fr/culture/20070119.FIG000000132>

La foire de Bruxelles joue la carte française

[.] Hormis Ronny Van de Velde de Berchem, qui dépasse de loin tous ses confrères avec un stand époustouflant (hommage à Picabia de la période Dada avec sept dessins mécaniques proposés à 1,25 Meur et un autoportrait à l'encre sur papier à 55 000 eur), le renouveau XXe vient de Paris. Il emporte tout avec Benoît Sapiro, de la galerie Le Minotaure, et son accrochage sur l'abstraction en traversant les mouvements géométriques des années 1930 (950 000 eur l'huile de Kupka Ensemble statique, de 19=4). Avec Antoine Laurentin, qui étonne avec le Joueur de balle, peint par Alfred Reth en 1920, à son retour de Budapest (20 000 eur). Avec Darga, Lansberg et son hommage à Vasarely (165 000 eur, Vega Rey P 1382A, de 1=87), Wesselmann avec des pièces venant de la succession (950 000 eur pour le Grand Nu bleu à la Matisse de 2003) ou Yan Pei-Ming dont le grand Ma= rouge, superbe, n'est pas à vendre. Avec la galerie des Modernes, où le connaisseur remarque un Paul Klee de 1939, Les Animaux endormis, à la limite de l'abstraction (235 000 eur). Ou encore avec Axel Vervoordt et son immense Drapeau pour un monde meilleur fait de capsules découpées de bouteilles de rhum par l'artiste ghanéen El Anatsui (110 000 eur). [.]

Jusqu'au 28 janvier 2007, Tour & Taxis, avenue du Port 86C/B, 1000 Bruxelles.

www.antiques-fair.be

Le cinéma de Dali

<http://www.ledevoir.com/2007/01/19/127908.html>

En bref — Une exposition sur la place de Dalí dans le cinéma à Londres

Londres -- La Tate Modern de Londres a présenté hier la première exposition sur l'oeuvre cinématographique du peintre espagnol Salvador Dalí, qui s'ouvrira le 1er juin. Elle débute sur la fameuse vue de l'oeil d'une femme tranché par un rasoir dans Un chien andalou, un film-symbole du surréalisme, écrit avec Luis Buñuel et tourné par le réalisateur espagnol en 1929. L'exposition revient ensuite sur la «séquence du rêve» dans le film La Maison du docteur Edwardes, du cinéaste britannique Alfred Hitchcock, un thriller de 1945 où un jeune psychiatre, joué par Gregory Peck, est victime d'hallucinations. La même année, Dalí avait commencé à travailler en collaboration avec l'Américain Walt Disney sur un court dessin animé, Destino, qui ne sortira qu'en 2003. «Il est important de souligner que l'intérêt de Dalí pour le cinéma remonte à loin», a expliqué lors d'une conférence de presse le curateur de l'exposition Matthew Gale, qui a notamment évoqué l'amitié liant Dalí à l'acteur Harpo Marx des Marx Brothers.

Dali au cinéma

http://www.kweb.be/index.php?option=com_content&task=view&id=655&Item=d=9

Malgré l'échec lamentable de Simone, Al Pacino renoue avec Andrew Nicco= qui le dirigera dans le rôle de Salvador Dali.

Le film, bien que centré sur le peintre abordera également le contexte du surréalisme à son heure de gloire...

DALI & I : THE SURREAL STORY sera tourné à New York (Pacino tourne TOUJOURS à NY et il rentre chez lui à midi) et en Espagne à partir du mois de Juin.

Victor ou les enfants au pouvoir (Tours)

<http://www.ruedutheatre.info/article-5327269.html>

LES 400 COUPS D'UN ENFANT TERRIBLE

Succès de fait pour le Centre Dramatique Régional (CDR) de Tours avec Victor ou les enfants au pouvoir. Une création de qualité qui met en opposition clarté des apparences et noirceurs des âmes, rires et effrois. Mais qui laisse pourtant un arrière goût d'inabouti.

Ce soir, Victor fête ses neuf ans. Du haut de son mètre quatre-vingt-un et de son vécu d'enfant modèle, Victor va être le roi de la fête. Et mener la danse tout au long de la nuit. Car ce soir, Victor a décidé de changer l'ordre des choses. Les passer dans la moulinette de sa terrible intelligence pour les resservir en amuse-bouche, plat principal et dessert. Pour trinquer au vitriol à la santé de ses proches. Balancer bien soigneusement deux trois coups de pieds dans la fourmilière. Histoire de voir ce qu'il s'y passe. Histoire de lever le voile de la bienséance bourgeoise et des habitudes. Et montrer crûment les choses telles qu'elles sont. Pour dénoncer, pour rire. Et mieux désespérer.

Rite de passage par excellence, les fêtes d'anniversaire célèbrent la fin d'un état et le début d'un autre. Et si la ferveur de la fête donne souvent la primeur à la porte qui s'ouvre pour masquer celle qui se ferme, l'anniversaire marque toujours la rupture. C'est autour de cette idée de rupture que se construit le spectacle. Une rupture assez habilement mise en espace, avec l'utilisation de l'arrière-scène représentant à la fois le jardin et la dimension onirique de la pièce. Rupture aussi entre la blanche apparence du décor et la noirceur des sentiments. Entre la légèreté du piano (joué sur scène) et la froideur des lumières. Entre la supposée naïve candeur de l'enfance et le machiavélisme affiché de Victor. Entre le texte enfin et le jeu des comédiens, oscillant entre burlesque et tragédie.

EN QUÊTE DE RUPTURE

Ces ruptures, qui jalonnent donc la pièce, conduisent les personnages au bord des gouffres de la folie et les ramènent dans le cadre rassurant des usages mondains. Pour mieux les faire basculer dans les affres du désespoir. Le tout dans la joyeuse agitation du rire. Car le but est bien ici de rire. Rire des prétentions, de l'adultère, de l'inceste, de la folie, du patriotisme. Mais rire aussi de l'échec — échecs éducatifs, amoureux, filiaux et sociaux — pour le rendre plus pitoyable. Plus miséreux. Profondément humain.

Sans doute, le propos est-il daté. Écrite en 1928, la pièce met en scène des relations sociales bourgeoises qui ne sont plus vraiment de mise aujourd'hui. Mais le message de Vitrac garde pourtant toute sa pertinence. sur l'enfant roi. L'enfant clairvoyant, l'enfant manipulateur. L'enfant grandi trop vite. Sur les apparences trop lisses qui cachent des vérités houleuses. Sur les mensonges confortables et les certitudes bancales. Sur l'envie de tout envoyer paître parfois. Loin des conventions. Et sur la fonction à la fois salvatrice et destructrice du rire. D'autant que l'aura surréaliste de la pièce lui rend accessible toutes les époques. Et que la mise en scène accentue le côté irréel des choses.

PETIT GOÛT D'INABOUTI

La première demi-heure de représentation peine pourtant à trouver les grâces du public. Il faut attendre l'entrée en scène d'Antoine Magne=u (magistralement interprété par Samuel Bodin) pour que l'ensemble décolle vraiment. Envolée absurde et grisante qui entraîne l'intrigue dans un tourbillon jubilatoire. Mais un tourbillon qui s'affaiblit parfois, la mise en scène semblant

par endroits inégale. Ici encore, l'effet recherché est vraisemblablement la rupture. Mais on ne la trouve pas vraiment. Car si les envolées délirantes sont fort adroitement conduites, les passages posés manquent de consistance. Ni complètement normalisés, si tout à fait caricaturaux. Un peu comme si Bouillon n'avait pas su trancher entre deux tendances. Et c'est dommage.

Une hésitation que l'on retrouve également dans le décor, au demeurant fort beau. Mais qui aurait porté plus loin le surréalisme en gagnant en épure. En évoquant plus qu'en montrant. En faisant disparaître l'objet fonctionnel (qu'il soit chaise, cadeau, poste de télévision, vivier ou coiffeuse) au profit d'un ressenti plus fugace et plus porteur.

Bien sûr, la pièce n'en est encore qu'à ses balbutiements et tout n'a pas encore trouvé sa place. Bien sûr, la création est risquée et les soirs de premières ne peuvent pas offrir un spectacle mature. Bien sûr aussi, les comédiens portent la pièce avec brio. Mais au final subsiste une impression d'inabouti. Une frustration liée à cette idée tenace que la création aurait pu tenir du grandiose. Et qu'elle ne fait que flirter avec...

Karine PROST (Tours)

Victor ou les enfants au pouvoir, de Roger Vitrac, mise en scène de Gilles Bouillon

Avec : Alice Benoit, Mathilde Martineau, Aurélie Poirier, Hélène Stad=icki, Julie Timmerman, Samuel Bodin, Bertrand Fieret, Gaëtan Guérin, Christophe Reymond et Alain Bruel

Centre Dramatique Régional de Tours, Nouvel Olympia, 7 rue Lucé — Tours=-
02.47.64.50.50

Du 12 janvier au 03 février à 20h30 sauf les mercredi et jeudi à 19 h relâche les dimanche et lundi.

Théâtre de Chatillon (Paris) du 9 au 24 mars — tous les soirs à 20h30 sauf le jeudi 15 à 19h.
Poésie sonore

Performance de poésie sonore -Jaap Blonk & Terrie Ex (Montpellier)

http://www.larevuedesressources.org/breve.php3?id_breve=591

Jeudi 25 janvier à 19h La vignette Théâtre de l'Université Paul Valéry à Montpellier

Performance de poésie sonore n°8

Jaap Blonk & Terrie Ex (The Ex)

Jaap Blonk (voix) Amsterdam — Hollande

Né en 1953, Jaap Blonk est compositeur, performeur et poète sonore. Après des études, inachevées, de physique, de musicologie et de mathématique, il découvre le mouvement Dada. A la fin des années 1970, Jaap Blonk se saisit d'un saxophone et compose avant de découvrir les potentialités de sa voix. Depuis, il a développé cet « organe » et compte parmi les plus importants poètes sonores. Invité partout dans le monde, il se produit aussi bien en solo qu'accompagné de musiciens, tels que Pa=l Lytton, Mats Gustafsson, Michael Zerang, Fred Lonberg-Holm, Melvyn Poore, Paul Dutton, Nicolas Collins, lors de concert improvisés. Récemment, il s'est mis à l'électronique toujours dans la perspective d'un rapprochement entre poésie sonore et musique.

Terrie Ex (guitare) Amsterdam — Hollande

En 1979, Terrie Ex fonde le mythique groupe de rock-punk The EX. Plus que les chiffres, 25 ans de scène, 1200 concerts, 21 albums, The EX est avant tout une recherche incessante en formation ou avec la complicité d'autres musiciens tels que Tom Cora, Sonic Youth, Getatchew Mekurya ou plus récemment les Têtes Raides. Entre temps et au contact des scènes de musiques improvisées, la guitare de Terrie Ex s'est déglinguée. Un tournevis, une éponge, un bout de moquette, tout ce qui tombe sous la main du musicien vient nourrir sa frénésie de son qu'il ne cesse d'alimenter en compagnie de nombreux musiciens, Han Bennink (batterie), Ab Baars (saxophone), Rosemarie Heggen (Contrebasse) ou encore Paul Lovens (batterie).

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

mystère Antipyrine "ce soir à 22h16 sur France culture SURPRIS PAR LA NUIT émission du lundi 22 janvier 2007

Contresens

par Alain Veinstein

Réalisation: Gaël Gillon

Actualité de la poésie: Henri Béhar présente la ""Collection Dada"".

Association "Chères amies, chers amis,

Permettez-moi de vous entretenir de l'Association pour l'étude du surréalisme, que je préside. Mélusine XXVII, sous-titré « Le Surréalisme et la science » est sous presse. Cette livraison, qui réserve des surprises au lecteur le plus averti, sera immédiatement servie aux adhérents de l'Association dès qu'ils auront renouvelé leur cotisation auprès de la trésorière.

L'aide aux revues procurée par le Centre National des Lettres s'amenuisant d'année en année, le meilleur soutien que vous puissiez lui apporter est encore d'adhérer à l'Association qui, en achetant des volumes, assure sa pérennité auprès de l'éditeur.

Par ailleurs, dans la mesure où le Centre de recherches sur le surréalisme (Université Paris III) tend vers son terme, il me semble nécessaire d'assurer le maintien de certaines de ses activités, notamment tout ce qui concerne la maintenance informatique. Ce que l'Association est en mesure de faire, pourvu que, par le nombre de ses adhérents, elle s'en donne les moyens.

Comme chaque année, ses activités vont reprendre, avec les Promenades surréalistes, les Rencontres, Cafés ou Entretiens, et même une nouvelle initiative, les Visites d'ateliers.

J'attire votre attention sur le fait que les adhérents bénéficieront d'une réduction d'impôt ramenant à 15,2 % l'adhésion+revue à domicile.

Association pour l'Étude du Surréalisme

Bulletin d'adhésion

à retourner à la Trésorière :

Mme Françoise Py, 5 rue Fleury Panckouke, 92190 Meudon
accompagné de votre chèque libellé à l'ordre de l'Association
(pour l'étranger, paiement par virement bancaire, RIB ci-dessous)

Nom : _____ Prénom : _____ =

Adresse : _____ =

Téléphone : _____ e-mail _____ =

Adhère à l'Association pour l'Étude du Surréalisme au titre de l'année 2007

Et joins un chèque de :

? Adhésion simple : 18 ?

? Adhésion étudiant : 11 ?

? Adhésion comprenant le service de la revue Mélusine : 38 ?

? Adhésion de soutien : 150 ?

? Je souhaite recevoir une attestation permettant de déduire 60% de ma cotisation (CGI, art. 200 et 238b)

Date et signature : _____ =

Complément à La Lettre de janvier "

Chères Queniennes, chers Queniens,

Voici une information que nous fait passer Bertrand Tassou : vendredi

19 janvier (soit après-demain), Alain Veinstein recevra Henri Godard dans l'émission ""Du jour au lendemain"", sur France-Culture (23h30-0h10). La discussion portera sur Le roman, modes d'emploi (Folio Gallimard, oct. 2006) et sur le tome 2 des romans de Queneau en Pléiade.

RQ fait par ailleurs la une de La Quinzaine littéraire parue hier, avec un long article dans les pages du milieu.

Amitiés brutes,

Astrid Bouygues

Vice-Présidente de l'Association des AVB

69/71 rue d'Alleray

75015 Paris

01-45-33-23-35

--

"exposition Salvador Dali " "

Je voudrais faire part à tous les Mélusins et Mélusines de cet article publié dans la revue grecque Athinorama du 18 janvier :

« Salvador Dali au musée byzantin

Un surréaliste âgé de 102 ans

Douze sculptures originales de bronze grandeur nature de Dali, dont certaines dépassent les deux mètres, ainsi que de nombreuses lithographies, font escale à Athènes dans le cadre d'une exposition internationale.

Attendez – vous à voir des queues avenue Vassilissis Sofias.

Quelques années après l'exposition Dali organisé par le Musée de l'art cycladique, une exposition ambulante – dans le cadre des manifestations culturelles à l'occasion de la célébration (il y a deux ans) du centenaire de la naissance de l'artiste – arrive au musée byzantin d'Athènes.

L'exposition « Salvador Dali – un mythe du surréalisme », inaugurée le 11 janvier et qui dure jusqu'au 18 février comprend douze sculptures originales de bronze grandeur nature ainsi que 21 lithographies. L'exposition entend présenter une facette de Dali moins connue au public en exposant un ensemble de sculptures provenant de collections privées. L'organisateur est Art et culture en collaboration avec le Musée byzantin et sous l'égide du Ministère de la culture. Pick Keobandith, de la Maison QuArt de Bruxelles, ainsi que l'historienne – critique d'art Athina Schina, en sont les coordinateurs. Plusieurs expositions ont vu le jour en Europe (France, Allemagne, Hollande, Espagne, Portugal et Belgique) et aux Etats – Unis (New York, Chicago et Miami) à l'occasion de la célébration du centenaire de la naissance de Dali (1904 – 1989) en 2004. L'exposition en question voyagera par la suite à Chypre et à Dubai. »

Musée byzantin d'Athènes – 22, avenue Vassilissis Sofias, Kolonaki.

Site Athinorama :

<<http://www.athinorama.gr/articles/print.asp?i=1580&c=dali>>

www.athinorama.gr/articles/print.asp?i=1580&c=dali

" IOANNA PAPASPIRIDOU

Jean-Pierre BRISSET" donnera une conférence intitulée :

De la période phocéano-natatoire de Jean-Pierre Brisset à son développement linguistico-ferroviaire.

à Marseille, à l'occasion du vernissage de l'exposition

'Pataphysique, Langage & Machines

le vendredi 26 janvier 2007 de l'ère vulgaire à 18h30

Centre International de Poésie,
2, rue de la Charité
13 326 MARSEILLE

Œuvres natatoires
2002

(Les Presses du réel — L'écart absolu — poche)

L'art de nager appris seul en moins d'une heure, ""la natation mène à tout"",
la ceinture-caleçon aérifère de natation à double réservoir compensateur, avec
dessins, plans, exemples, et la théorie de la filiation entre la langue
française et le coassement.

Jean-Pierre Brisset

Prince des penseurs, inventeur, grammairien et prophète
(voir tous les titres)

Cet ouvrage présente le panorama le plus complet sur la figure étonnante
de Brisset, écrivain méconnu, grammairien, cosmologue et inventeur. Tout
ensemble : une biographie, une étude linguistique et philosophique sur le
grammairien et le penseur, et quasiment tous les textes critiques publiés : Jules
Romains, Marcel Duchamp, André Breton, Robert Desnos, Michel Leiris, Raymond
Queneau, Michel Foucault.

Œuvres complètes
2001

(Les Presses du réel — L'écart absolu)

La Grammaire logique du « Prince des penseurs » rassemblée dans son entier
pour la première fois : un monument pour la linguistique et pour les écrivains.

SAMEDI 27 JANVIER 2007 18:57

Association

Chères amies, chers amis,

Permettez-moi de vous entretenir de l'Association pour l'étude du surréalisme, que je préside.
Mélusine XXVII, sous-titré « Le Surréalisme et la science » est sous presse. Cette livraison,
qui réserve des surprises au lecteur le plus averti, sera immédiatement servie aux adhérents de
l'Association dès qu'ils auront renouvelé leur cotisation auprès de la trésorière.

L'aide aux revues procurée par le Centre National des Lettres s'amenuisant d'année en année,
le meilleur soutien que vous puissiez lui apporter est encore d'adhérer à l'Association qui, en
achetant des volumes, assure sa pérennité auprès de l'éditeur.

Par ailleurs, dans la mesure où le Centre de recherches sur le surréalisme (Université Paris III)
tend vers son terme, il me semble nécessaire d'assurer le maintien de certaines de ses
activités, notamment tout ce qui concerne la maintenance informatique. Ce que l'Association
est en mesure de faire, pourvu que, par le nombre de ses adhérents, elle s'en donne les
moyens.

Comme chaque année, ses activités vont reprendre, avec les Promenades surréalistes, les
Rencontres, Cafés ou Entretiens, et même une nouvelle initiative, les Visites d'ateliers.
J'attire votre attention sur le fait que les adhérents bénéficieront d'une réduction d'impôt
ramenant à 15,2 € l'adhésion+revue à domicile.

Association pour l'Étude du Surréalisme

Bulletin d'adhésion

à retourner à la Trésorière :

Mme Françoise Py, 5 rue Fleury Panckouke, 92190 Meudon
accompagné de votre chèque libellé à l'ordre de l'Association
(pour l'étranger, paiement par virement bancaire, RIB ci-dessous)

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Téléphone : _____ e-mail _____

Adhère à l'Association pour l'Étude du Surréalisme au titre de l'année 2007

Et joins un chèque de :

Adhésion simple : 18 €

Adhésion étudiant : 11 €

Adhésion comprenant le service de la revue *Mélusine* : 38 €

Adhésion de soutien : 150 €

Je souhaite recevoir une attestation permettant de déduire 60% de ma cotisation (CGI, art. 200 et 238b)

Date et signature : _____

SEMAINE_4 (22-28 JANVIER 2007)

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
revue la plus brève des informations de la semaine:

1. Avis de recherche

Sébastien Arfouilloux recherche toute information sur Marguerite Buffet, pianiste française connue pour avoir interprété des oeuvres pour piano lors des manifestations dada. Elle était la cousine de Gabrielle Buffet, la première femme de Francis Picabia, elle aussi musicienne. Elle est présentée ainsi par Tzara, dans des notes biographiques destinées à l'anthologie Dadaglobe :

BUFFET, Margueritte. Née à Paris, le 22 janvier 1895, taille 1,42 m, poids 52 kgs, cheveux bruns et rouges, yeux noirs, dents blanches, teint marron, visage ovoïdal. Signes particuliers : doigts de pieds longs, fait de la gymnastique rythmique, jazz-bande très bien, brillante interprète des oeuvres dada au piano, a donné des signes de courage à la salle Gaveaux(23 mars 1920). Personne très discrète. [1]

[1] TZARA, Ouvres complètes, t. 1 / t. édit. par Henri Béhar, Flammarion, p. 582.

2. À lire :

deux articles à lire sur le réseau, et deux livres en anglais qui mériteraient une recension, si nous les avons reçus !

1. Hölderlin et la tentation de l'immédiat par Alban Lefranc

http://www.larevuedesressources.org/article.php3?id_article=677

2. «Marx débordait son temps et anticipait sur le nôtre» par Daniel Bensaïd

http://www.alencontre.org/debats/BensaHeritageMarx01_07.htm

[...] Or, la réaction stalinienne à l'échelle internationale et les défaites du mouvement ouvrier ont eu pour résultat un divorce durable entre la théorie et la pratique. C'est la question qui était au centre du petit livre de Perry Anderson sur Le marxisme occidental paru dans les années

70. Pour préserver une liberté de pensée et d'activité théorique, les intellectuels — à quelques exceptions honorables près — se sont pour la plupart tenus à distance prudente de l'engagement militant, et quand ils ont choisi cet engagement, ils ont souvent dû sacrifier leur conscience et leur travail théorique. L'histoire des intellectuels français dans leur rapport au mouvement communiste est l'histoire de cette tragédie: celle de Paul Nizan, de Henri Lefebvre, des surréalistes, de Pierre Naville, d'Aragon, de nombreux «compagnons de route». Dans les années 60, pour libérer la recherche théorique de la tutelle et de l'orthodoxie partisane, Althusser en vint à théoriser une rigoureuse division du travail entre théorie et pratique. [.]

Le marxisme orthodoxe, érigé en raison d'État dès les années 30 par la bureaucratie stalinienne triomphante, a profité de cet état de choses, pour établir l'emprise de son «diamat» [matérialisme-dialectique], dogmatisé et canonisé. Ce fut une seconde mise à mort de la dialectique, une sorte de Thermidor dans la théorie, dont les prémisses étaient évidentes dès la condamnation de la psychanalyse et du surréalisme lors du sinistre congrès de Kharkov [en 1930], et dont l'immortelle brochure de Staline Matérialisme historique et matérialisme dialectique [1938] fixe la doctrine. La « dialectique » devint alors une méta-logique formelle, une sophistique d'État bonne à tout, et notamment à briser les hommes. La dialectique de la conscience critique (celle de Lukacs, de Korsch) recule alors devant l'impératif de la Raison d'État.]

3. Everyday Life : Theories And Practices from Surrealism to the Present de Michael Sheringham

Description du livre :

In the last twenty years the concept of the quotidien, or the everyday, has been prominent in contemporary French culture and in British and American cultural studies. This book provides the first comprehensive analytical survey of the whole field of approaches to the everyday. It offers, firstly, a historical perspective, demonstrating the importance of mainstream and dissident Surrealism; the indispensable contribution, over a 20-year period (1960-80), of four major figures: Henri Lefebvre, Roland Barthes, Michel de Certeau, and Georges Perec; and the recent proliferation of works that investigate everyday experience. Secondly, it establishes the framework of philological ideas on which discourses on the everyday depend, but which they characteristically subvert. Thirdly, it comprises searching analyses of works in a variety of genres, including fiction, the essay, poetry, theatre, film, photography, and the visual arts, consistently stressing how explorations of the everyday tend to question and combine genres in richly creative ways.

By demonstrating the enduring contribution of Perec and others, and exploring the Surrealist inheritance, the book proposes a genealogy for the remarkable upsurge of interest in the everyday since the 1980s. A second main objective is to raise questions about the dimension of experience addressed by artists and thinkers when they invoke the quotidien or related concepts. Does the 'everyday' refer to an objective content defined by particular activities, or is it best thought of in terms of rhythm, repetition, festivity, ordinariness, the generic, the obvious, the given? Are there events or acts that are uniquely 'everyday', or is the quotidien a way of thinking about events and acts in the 'here and now' as opposed to the longer term? What techniques or genres are best suited to conveying the nature of everyday life? The book explores these questions in a comparative spirit, drawing new parallels between the work of numerous writers and artists, including André Breton, Raymond Queneau, Walter Benjamin, Michel Leiris, Maurice Blanchot, Michel Foucault, Stanley Cavell, Annie Ernaux, Jacques Réda, and Sophie Calle.

Relié: 384 pages

Éditeur : Oxford University Press, USA (avril 2006)

ISBN-10: 0199273952

4. Pop Surrealism: The Rise Of Underground Art, sous la direction de Robert Williams, Kirsten Anderson.

First comprehensive survey of the Pop Surrealism/Lowbrow art movement. With its origins in 1960's hot rod culture and underground comics, Pop Surrealism has evolved into a vilified, vital, and exciting art movement. Includes: * informative essays by art luminaries Robert Williams, Carlo McCormick, and Larry Reid * a forward by Kirsten Anderson * images from twenty-three of the movement's top artists including: Anthony Ausgang, Glenn Barr, Tim Biskop, Kalynn Campbell, The Clayton Brothers, Joe Coleman, Camille Rose Garcia, Alex Gross, Charles Krafft, Liz McGrath, Scott Musgrove, Niagara, The Piz, Lisa Petrucci, Mark Ryden, Isabel Samaras, Todd Schorr, Shag, Robert Williams, and Eric White.

Relié: 156 pages

Editeur : Last Gasp (septembre 2004)

ISBN-10: 0867196181

ISBN-13: 978-0867196184

3. Trois expositions

la Belgique moderne et contemporaine à Lausanne, Man Ray à Madrid, Domea à Strasbourg :

http://www.24heures.ch/vqhome/le_journal/culture/xxagenda_hermitage250106.edition=ls.html

«La Belgique dévoilée» Lausanne, Fondation de l'Hermitage jusqu'au 8 mai, mardi 10 h-18 h, je jusqu'à 21 h. 021 320 50 01.

<http://www.lepetitjournal.com/content/view/11248/302/>

EXPO — Man Ray sous les projecteurs Man Ray — Luces y Sueños

La fondation Carlos Amberes expose, du 11 au 25 février, des tirages inédits, photos vintage et films expérimentaux du célèbre artiste américain Man Ray. 85 pièces, fraîchement débarquées de la collection Goldberg / D'Afflitto de New York nous plongent au cœur de l'entre-deux guerres, à l'heure où l'art a entamé une rupture décisive avec ses contemporains. Comment Man Ray, génie prolifique et protéiforme du surréalisme sublime les basiques de la photographie.

Avec Marcel Duchamp, Erik Satie, Paul Eluard ou encore Tristan Tzara, le premier espace de l'exposition dévoile les secrets de famille. Indissociable de ses compères dadaïstes parisiens, Man Ray, dès les années 20, en profite pour leur tirer le portrait. Peu apprécié de la critique, le portrait devient pour le photographe un des premiers espaces d'expérimentation artistique et technique. Sur les traces de Picasso, dans le sud de la France, Man Ray réalise la Venus naturalis, instantané en chair et en os d'Ady Fidelin, danseuse métisse et muse au naturel de l'artiste. Partageant la même passion pour le jeu d'échec, le cinéma et l'optique, Man Ray et Marcel Duchamp convergent vers la rupture avec le mouvement impressionniste. A l'image d'un jeu d'échec, espace surréaliste de représentation de la vie et de la mort, Man Ray se sert de l'objet pour valoriser l'art de la métaphore du quotidien.

Rien ne lui échappe

Pilar Parcerisas, commissaire de l'exposition, rappelle que Man Ray a consacré la majorité de son œuvre au dépassement de la vision traditionnelle de la photographie. Inventeur du radiogramme, procédé par lequel l'image est obtenue à partir de l'exposition à la lumière d'un objet directement déposé sur le papier photo, Man Ray a souvent eu recours à la double exposition et à la création d'un jeu de lumière pour sublimer le corps des femmes. Pourtant, "l'exhibitionnisme de Man Ray n'est jamais devenu pornographique" rappelle Pilar Parcerisas. Photographe de mode, dans les années trente, ses œuvres furent parmi les premières à illustrer des textes surréalistes.

Son attrait pour les arts primitifs est moins connu. L'une des originalités de l'exposition est de l'évoquer, avec en clôture, des travaux rappelant l'imaginaire inexploré des objets rituels.

Elsa HELIAU (www.lepetitjournal.com)

Du 11 au 25 février — Fundación Carlos Amberes — www.fcamberes.org/ — =/ Claudio Coello, 99

<http://www.etapes.com/blog/?q=node/1639>

CESAR DOMELA Expositions | Graphisme | du 16/02/07 au 27/05/07

D'abord inspiré par le mouvement Dada et les constructivistes, Cesar Dome=a adhère ensuite au mouvement du Stijl et s'intéresse particulièrement au photomontage, à la typographie ainsi qu'au graphisme publicitaire. La rétrospective présentée au musée d'art moderne et contemporain de Strasbourg s'attache principalement à cette dernière période dans la carrière de l'artiste.

. Musée d'Art moderne et contemporain, 1 Place Hans Arp. 67000 Strasbourg

4. Duchamp

Biographie : Le sphinx démasqué

<http://www.lepoint.fr/litterature/document.html?did=188597>

Les aventures matérielles d'un urinoir

<http://www.lemonde.fr/web/article/0,1-0@2-3246,36-859684@51-857419,0.html>

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

LUNDI 5 FÉVRIER 2007 20:03

un groupe surréaliste a Athènes

Une information intéressante pour tous les Mélusins et les Mélusines

Le Groupe Surréaliste d'Athènes vient de publier le premier numéro de la revue *Klidonas* (traduction : jeu de devinettes). Rédacteur en chef et coordinateur, Diamandis Karavolas. Le groupe estime que le surréalisme est ignoré exprès après la mort de Breton ; il publie par conséquent des textes fondateurs écrits par les membres des groupes thèque, slovaque, celui de Paris et de Chicago. On y trouve notamment la traduction en grec d'un extrait du *Déshonneur des poètes* de Benjamin Péret, un article sur le jeu du Cadavre exquis ainsi que des dessins et des collages surréalistes. Enfin, la revue nous met au courant de l'exposition d'œuvres surréalistes tchécoslovaques en octobre dernier à Athènes (Technopolis, Gazi). Les intéressés pourront consulter la nouvelle revue sur le site www.greek-surrealism-tripod.com qui publie également la Déclaration du Groupe surréaliste d'Athènes, ainsi que celle du Groupe surréaliste de Jannina (ville grecque d'Épire).

Cela bouge en Grèce !

Et deux traductions intéressantes :

ANDRÉ BRETON, CLAIR DE TERRE, TRAD. PAR SOTIRIS LIONDOS, ÉD. YPSILON

BRETON – ELUARD – CHAR, RALENTIR TRAVAUX, TRAD. PAR SOTIRIS LIONDOS, ÉD. YPSILON (ÉGALEMENT)

A suivre...

Ioanna Papaspyridou

MARDI 20 FÉVRIER 2007 15:20

colloque Jarry à Laval

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

veuillez trouver, en fichier joint et ci-dessous (pour le cas où votre serveur bloquerait les fichiers joints), le programme définitif du colloque Jarry à Laval, ainsi que le résumé des communications prévues.

Les auditeurs sont invités à prendre directement contact avec l'office de tourisme du Pays de Laval qui est en mesure de les renseigner sur tous les aspects pratiques liés à leur séjour
Office de tourisme du Pays de Laval — 1, allée du Vieux St Louis — 53000 LAVAL — tél. : 02 43 49 46 46 — fax : 02 43 49 46 21

courriel : office.tourisme@mairie-laval.fr site web : www.laval-tourisme.com

L'année Alfred Jarry

Programme du colloque

Jarry et les arts, Laval, 30 mars-31 mars 2007

Organisé par la SAAJ et la ville de Laval, dans le cadre des Célébrations Nationales

Les séances auront lieu dans la salle d'honneur du Vieux Château

On compte 30' par intervenant, discussion comprise (qu'elle intervienne aussitôt après l'exposé ou par groupement d'exposés)

Jeudi 29 mars 20h30

Spectacle au Vieux Château : « Une heure impertinente avec Alfred Jarry », par le Théâtre de la Folle Pensée (Saint-Brieuc).

(Les participants arrivant au plus tard par le train de 20 h 10 pourront y assister sans difficulté.)

Vendredi 30 mars, matin 9h30-12h30

Ouverture par François d'Aubert, maire de Laval

1. André CARIOU, Jos PENNEC : « Filiger et quelques artistes amis de Jarry vers 1894 »

2. Patrick BESNIER : Jarry vu par...

3. Paul EDWARDS: *Les Minutes de sable mémorial* et Joseph Sattler

Déjeuner au restaurant organisé par la ville de Laval.

Vendredi 30 mars, après-midi, 14h30-18h

4. Diana BEAUME : Albrecht Dürer vu par Alfred Jarry. La mathématique de l'éternité

5. Julien SCHUH : Jarry synthétiste

6. Matthieu GOSZTOLA : Jarry peintre, dessinateur et graveur

7. Jill FELL : Jarry & Gerhard Munthe

Soirée organisée par la Ville de Laval.

Samedi 31 mars, matin, 9h30-12h30

8. Isabelle KRZIWKOWSKI : *Faustroll* et la peinture

9. Marieke DUBBELBOER : L'écriture visuelle dans les *Almanachs du Père Ubu* : Alfred Jarry et Pierre Bonnard

10. Françoise LUCBERT : L'anti-critique d'art

11. Barbara PASCAREL : Du Docteur Festus à Homoblicus : Jarry en bande dessinée.

Déjeuner au restaurant organisé par la Ville de Laval.

Samedi 31 mars, après-midi, 14h30-18h

12. Maria VEGA « Sur le chemin dallé de l'art populaire »

13. Jean-Paul MOREL : De hue à dia : en avant la musique !

14. Henri BÉHAR : Jarry et les arts de la rue

15. Maria GONZALEZ MENENDEZ : 1907 : « *La Place de l'Arlequin est à prendre* »

L'héritage d'Alfred Jarry dans l'art du XXe siècle

18 h 30 : Promenade commentée : Jarry à Laval (expositions « Le corps du roi : Ubu dans le livre d'artiste » et « L'agité du bocal : collections pataphysiques »)

21 h : Dîner de gala organisé par la Ville de Laval

Dimanche 1^{er} avril, 10h-12h,

Assemblée Générale de la SAAJ, à Laval, salle d'honneur du Vieux Château.

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

DIMANCHE 25 FÉVRIER 2007 11:49

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

Comme je vous l'ai annoncé au cours de cette semaine, la réaction populaire ayant été favorable, vous trouverez, progressivement mises en ligne, les œuvres complètes de René Crevel sur le site du Centre de recherches, à l'adresse suivante :

<http://melusine.univ-paris3.fr/CrevelMenuTextes.htm>

Dominique Rabourdin me demande de faire circuler le message suivant : « Une étudiante, fille d'un de mes amis, travaille sur le problème **drogue et surréalisme**. J'essaie de l'aider en lui suggérant quelques lectures moins

évidentes que Desnos, Artaud ou R.G.Lecomte. Quelqu'un de la liste Mélusine aurait-il travaillé la question et pourrait-il me donner quelques informations ? »

D'autre part, vous trouverez en fichier attaché un article transmis par Frédérique Joseph-Lowery sur Kiki Smith et les artistes contemporains paru dans *Art in America* ce mois-ci.

<http://www.encyclopedia.com/printable.aspx?id=1G1:17803655>

Elle a elle-même publié un article sur Kiki Smith dans *Art Press* : www.artpress.fr

Enfin, ci-dessous, la revue de presse numérique de la semaine.

1. Unica Zürn, La femme encre

<http://www.liberation.fr/culture/235838.FR.php>

Compagne de Hans Bellmer, Unica Zürn, peintre et écrivaine, a laissé une oeuvre tourmentée. Exposition à Paris de ses dessins, entre folie et surréalisme.

Par Brigitte OLLIER

QUOTIDIEN : lundi 19 février 2007

Unica Zürn Halle Saint Pierre, 2, rue Ronsard, 75018 Paris (01 42 58 72 89), jusqu'au 4 mars. Catalogue (40 €). www.hallesaintpierre.org

Comme par magie renaît aujourd'hui Unica Zürn (1916-1970), à la Halle Saint-Pierre, avec une centaine d'œuvres singulières, nombre de dessins, des cartes postales animées, dont une partie a été imaginée à l'hôpital Sainte-Anne, à Paris, alors qu'Unica Zürn y est internée.

Araignée. Est-elle folle ? Obsédée du chiffre 99, elle rêve trop, elle a des hallucinations : « Des objets apparaissent et disparaissent. Un objet interne se met à bouger. Des sons inhumains se font entendre. Voilà les raisons pour lesquelles elle adore sa maladie. Son désir de vivre le délire et la passion pour l'extraordinaire : et si c'étaient là les raisons de ses rechutes si fréquentes dans la maladie... » (1) C'est ainsi qu'Unica Zürn se décrit à la troisième personne. Elle est extralucide, trouvant des mots effervescents pour raconter ses « espoirs impossibles » et ses angoisses d'araignée, qui la mèneront au suicide. Le 19 octobre 1970, alors qu'elle a une permission de sortie, elle se jette du balcon de l'appartement de son compagnon, Hans Bellmer.

Bellmer est le créateur révolutionnaire de la Poupée, avec qui elle a vécu la passion dès le premier instant (« la plupart du temps, ils restent muets de bonheur »), et la suite de ses émois artistiques, anagrammes, et décalcomanies. Elle posera aussi, nue et ficelée, pour lui. Quand ils se rencontrent, en 1953, Unica Zürn a derrière elle un ex-mari, deux enfants et quelques années de travail comme scénariste à l'UFA (Universum Film AG). Quittant ensemble l'Allemagne, ils s'installent dans un Paris épris de surréalisme où trône André Breton, parmi des peintres magnifiques et quelques poètes rescapés. Plus tard, certains lui viendront en aide comme Henri Michaux, qui lui fournira des pinces, de l'encre et du papier lorsqu'elle sera soignée à Sainte-Anne, où « on lui permet de fumer au lit ».

Qu'est-ce qu'elle dessine ? D'étranges visages aux yeux globuleux qui considèrent le spectateur avec un rien de perplexité. Et qui ressemblent tantôt à des calmars échoués sur la plage, tantôt à des morceaux choisis de danseuses balinaises en pleine convulsion érotique. Il

y a des autoportraits, bien sûr ainsi quand on reconnaît Unica elle-même, avec des plumes sur la tête comme sur la photo de ses 16 printemps.

Infini. Parfois le motif se répète, on a l'impression qu'elle ne vient pas à bout de son sujet ; mais non, elle l'a confié autrefois à un médecin l'interrogeant : «Je ne voulais pas cesser d'y travailler ou ne le pouvais pas, parce que j'ai éprouvé en le faisant un plaisir sans fin. Je souhaitais que ce dessin se prolongeât bien au-delà des bords du papier jusqu'à l'infini.» Plus que la peinture à l'huile, l'encre de Chine convient à son plaisir de la répétition : insectes, petits scorpions ou autres créatures fantasmagoriques qui se lovent dans un creux comme des fantômes. Ou occupent toute la feuille et se parent de couleurs multicolores. En 1970, elle a une vision d'enfer : son Château d'Espagne, avec son escalier de travers, est gardé par une sirène aux dents de requin. En crise, dans un hôtel parisien, elle déchirera «une grande partie de ses dessins et de textes publiés à Berlin». Dans *l'Homme-Jasmin*, son livre culte préfacé par André Pieyre de Mandiargues, elle notera combien cet acte l'avait libérée : «L'idée de ne plus vouloir rien posséder, de ne plus rien devoir porter, de vider les valises !» Dans l'intervalle, Unica Zürn, par sa trajectoire tragique, a eu le temps de sidérer ses contemporains dont Marcel Duchamp, qui se plut à lui offrir des cerises.

(1) *Vacances à Maison-Blanche*, éditions Joëlle Losfeld.

2. Daniil Harms

Figures obligées et figures libres

http://www.concertonet.com/scripts/review.php?ID_review=3839

Paris ; Maison de Radio France

[...] Figures libres, ensuite, avec une création de Krystof Maratka. D'un an plus jeune qu'Adès, le Tchèque (né en 1972) a conçu avec *Le Corbeau à quatre pattes* (2006) une partition très développée (soixante-dix minutes), dont la nature laissera perplexe l'amateur de classifications: cantate? théâtre musical? mélodrame? cycle de mélodies? happening? Il y a un peu de tout cela dans cette «farce mélodramatique», une qualification qui rappelle le «drame comique» (La Leçon) ou la «farce tragique» (Les Chaises) à la Ionesco. De fait, l'absurde règne en maître dans l'univers de Daniil Harms (1905-1942), même si la sélection que Maratka a lui-même effectuée parmi ses textes – traduits, pour l'essentiel, en français – révèle progressivement, par une habile montée de la tension, un arrière-plan de plus en plus tragique. Le dispositif vocal et instrumental se caractérise également par son originalité. De part et d'autre du chef, qui n'est autre que le compositeur, deux récitants, en même temps acteurs, mimes, chanteurs et musiciens de fortune (harmonica, kazou); face à lui, neuf membres de l'Ensemble Calliopée: entre chants, cris et chuchotements, ils recourent à tout un bric-à-brac en partie dissimulé dans de grandes enveloppes, dont les mystères progressivement révélés ramènent aux grandes heures des années 1970 – sacs à papier qui éclatent, plastiques froissés, sonnette de vélo, appeaux, mirlitons, coups de feu, flûtes à coulisses, galets qui s'entrechoquent, ballon en caoutchouc qui couine et qui fuse en se dégonflant, rien ne manque dans cet attirail dérisoire – l'écriture s'acharnant en outre à faire en sorte qu'ils ne recourent que rarement aux modes de jeu ordinaires de leurs instruments d'élection respectifs (hautbois, clarinette, cor, accordéon, percussions, piano, alto et contrebasse), à l'image du pianiste, qui intervient plus souvent debout de façon directe sur les cordes qu'assis à son clavier. Dans un premier temps, c'est le côté potache qui semble devoir l'emporter. Finissant de s'installer après un bref entracte, le public ne se rend pas immédiatement compte que Vincent Figuri s'est installé, croquant une pomme et lisant un livre en silence, et quelques applaudissements indécis éclatent donc lorsque Maratka paraît et salue le récitant: celui-ci enfle un bonnet rouge et se saisit d'un sifflet à roulette pour convoquer les musiciens, que le compositeur lui présente cérémonieusement l'un après l'autre, bientôt rejoints par le second récitant, Alain Carré. Cette entrée en matière donne le la d'une première partie de pur délire

verbal et sonore: surréalisme et humour (noir) côté textes, bribes et bruitages côté musique, même si quelques nuances plus inquiétantes surgissent ici ou là.

Au fil de trois «pauses» fictives – le récitant reprend la mastication ostentatoire de sa pomme et la lecture de son livre, l'altiste se remaquille, le corniste a sorti son téléphone portable et le chef quitte le podium en faisant mine à chaque fois de poser le pied sur une matière dont on dit qu'elle porte bonheur – le ton s'assombrit, le destin tragique de l'écrivain russe, persécuté par le régime stalinien, ressort de façon de plus en plus poignante, jusqu'à une conclusion difficilement soutenable: les musiciens passent la cagoule dont on revêt les condamnés à mort avant leur exécution et s'affaissent sur leur chaise, puis Vincent Figuri couvre à son tour la tête d'Alain Carré et le conduit lentement vers les coulisses.

Les applaudissements qui saluent ce spectacle hors norme en paraîtraient presque indécents, mais tout a été prévu, même pour les saluts: l'humour étant bel et bien la politesse du désespoir, c'est aux sons d'une marche grotesque et dérisoire, à la Chostakovitch, que le compositeur et les récitants quittent la scène, au pas, après un caricatural salut militaire.
Simon CORLEY

3. ELT Mesens chez Magritte au Rendez-vous des surréalistes

<http://www.quefaire.be/ELT-Mesens-chez-Magritte-au-Rendez-vous-des-surréalistes-55485.shtml>

Le Musée René Magritte, installé dans la maison du surréaliste belge, nous replonge dans l'ambiance des réunions surréalistes hebdomadaires qui avaient lieu chez le peintre. Il nous propose en effet pendant trois mois l'exposition d'une vingtaine de collages de ELT Mesens. Ce surréaliste bruxellois qui fut avant tout galeriste, éditeur et animateur d'art, fut une figure importante du Surréalisme belge et international. Il se présente ici sous son côté le plus sensible, avec ces collages des années 50 et 60 qu'il parvient à remplir de musique et de poésie, deux formes d'art auxquelles il s'est également essayé. Dans la tradition dada, Mesens y assemble des déchets de l'homme moderne (tickets de bus, nappes, etc.) pour créer des images toujours bien ancrées dans le quotidien. C'est donc à un homme aux multiples facettes, à la fois homme d'affaires et artiste de talent, que le Musée René Magritte rend hommage en ce début d'année 2007. Outre les collages, l'exposition donne également un aperçu des autres activités de ce surréaliste qui fut proche de Breton, Dali et Picasso, à travers une série de documents originaux.

Lieu: Musée René Magritte, Bruxelles (Jette)

Adresse: Rue Essegheem 135, 1090 Jette

Du 21 février au 15 avril

4. Duchamp

Dandy dada

<http://livres.lexpress.fr/critique.asp/idC=12478/idR=12/idG=8>

Le livre que Bernard Marcadé consacre à Marcel Duchamp dévoile l'homme qui se cachait derrière l'esthète provocateur

On le connaît comme l'inventeur du ready-made, qui propulsa au rang d'œuvre d'art urinoir et porte-bouteilles. Mais que sait-on de son existence? Le critique Bernard Marcadé a exploré la vie de Marcel Duchamp, persuadé qu'elle permettrait de mieux comprendre une démarche considérée encore aujourd'hui comme l'une des plus provocatrices. Cette biographie minutieuse — parfois trop — brosse donc le portrait d'un homme énigmatique. Ceux qui le côtoyaient ont souvent loué le charisme de ce dandy tout en insolence et détachement.

Duchamp, joueur d'échecs obsessionnel, ne cessa de cultiver le paradoxe.

Fils d'un notaire normand, né en 1887, il démarre sa carrière comme peintre mais affirmera bientôt préférer «utiliser [son] esprit que [son] pinceau», se référant, par goût des mots et du

calembour, à Roussel, Jarry et Laforgue. De Paris à New York, où, pacifiste convaincu et réformé pour un souffle au cœur, il émigre en 1915, il accompagnera les aventures esthétiques du siècle, sans jamais en épouser aucune, par mépris des rivalités et crainte de l'embrigadement. Auréolé de succès dès son arrivée dans le Nouveau Monde, il fréquente l'intelligentsia de l'époque, proche d'artistes tels que Picabia, Man Ray ou Breton et de collectionneurs comme Peggy Guggenheim. Et n'en fuira pas moins les mondanités, dénonçant le mercantilisme ambiant, ce qui ne l'empêchera pas d'autoriser, plus tard, la reproduction de certains de ses ready-made... Un jour, Duchamp achète une carte postale représentant La Joconde, puis, l'ayant affublée d'une moustache, il l'intitule L.H.O.O.Q. A l'instar de la vie, l'art n'avait, selon lui, aucune raison de se prendre au sérieux.
Annick COLONNA-CÉSARI

5. Décor urbain

Les marques se donnent en spectacle

[22/02/07]

<http://www.lesechos.fr/info/metiers/4541284.htm>

Des façades de bâtiments aux animations, les entreprises utilisent de plus en plus la communication grand format pour faire parler d'elles.

Sur l'avenue George-V à Paris, le passant arrivant à la hauteur du numéro 39 a le sentiment d'avoir la berlue. La façade d'un des immeubles se contorsionne à la manière des montres molles de Dali. Le trompe-l'oeil intrigant habille le futur siège, en chantier, du groupe foncier Bleecker. Attirer le regard sur un bâtiment lorsque l'on s'occupe d'immobilier semble logique. « Il faut étonner pour gagner l'attention. C'est aussi une façon d'apporter de l'émotion dans la rue à un endroit où on ne l'attend pas », souligne Christophe Bourgois, directeur associé d'Athem, société spécialisée dans la communication grand format, qui a monté l'opération. Non loin de là, sur les Champs-Élysées, une gigantesque fermeture à glissière dont chaque cran se compose d'une capsule de café cache la devanture d'une boutique Nespresso devant ouvrir à l'automne. Dopé par le développement de nouveaux matériaux et d'effets visuels inédits, l'habillage spectaculaire des lieux est devenu un vrai outil marketing. Au début du mois, pour marquer la rénovation de son agence sur les Champs-Élysées, la banque LCL a recouvert, à la nuit tombée, la façade d'un jardin virtuel, une création numérique haute de 12 mètres et large de 32. Ce paysage bougeait au gré des mouvements des passants.

Une table de nuit géante

Le phénomène touche aussi les animations autour d'un produit. A New York, un M&M géant déguisé en statue de la Liberté et pesant 12 tonnes a descendu en janvier l'Hudson River pour promouvoir un nouveau site Internet, où il est possible de transformer la friandise en personnage. En France, le parvis de la Défense, vaste et très fréquenté, est en train de devenir un lieu privilégié pour des opérations de ce type. En décembre, Nike y a installé de gigantesques plaques de métal travaillées au laser pour accompagner le lancement de son pack Laser. Cette semaine, c'est au tour de Philips d'occuper le terrain avec une table de nuit géante sur laquelle figure, à côté de lunettes grand format et de livres gargantuesques, son réveil simulateur d'aube en version de 8 mètres de haut. En dessous, des « coachs » se proposent de donner des conseils sur la manière d'aménager sa chambre et de faire essayer l'appareil. « Nous voulons faire toucher du doigt au consommateur notre positionnement «sense & simplicity» en mettant le produit entre ses mains. Dans un lieu de passage comme la Défense, il faut créer de la visibilité. Le dispositif doit surprendre. Mais aussi montrer que nous sommes une marque moderne et créative », précise Pascale Dubouis, directrice marketing de Philips France.

Animations ou façades étonnantes ont un même effet de bouche-à-oreille. Avec ses malles géantes masquant durant environ deux ans la façade de son magasin des Champs-Élysées et

renouvelées en fonction des nouvelles collections, Louis Vuitton a beaucoup fait parler de lui. Des Japonais cherchaient même la nuit à arracher au cutter des morceaux pour en faire des collecteurs. Un riche habitant du pays du Soleil-Levant a même cherché à les acheter.

L'opération, réalisée par Athem, a d'ailleurs fait le tour du Web. Pour ne rien laisser au hasard et essayer d'emblée sur la Toile, l'habillage de l'immeuble de Bleecker donne lieu à un site Internet propre, 39georgeV.com, autour du surréalisme urbain.

« Patrimoine vertical »

« L'habillage de lieu laisse une empreinte durable. Moins on en dit et plus on montre, plus on parle de vous », affirme Christophe Bourgois. Pour donner des éléments de mesure, son agence va tester un système de comptabilisation des passages à l'aide d'une sonde optique. Au vu du nombre de projets en cours d'élaboration, il estime que l'usage du grand format s'accélère nettement. En outre, de plus en plus de groupes — AXA, Gaz de France... - font réaliser des audits de leur « patrimoine vertical » pour voir comment l'exploiter sur un plan institutionnel. Les entreprises ne sont pas les seules à avoir compris l'intérêt d'être aussi visibles. Les organisations non gouvernementales se prennent également au jeu, se passant souvent d'autorisation. En son temps, Act-up avait déroulé un préservatif géant sur l'obélisque de la Concorde. Plus récemment, fin janvier, au moment de la réunion à Paris du Groupe intergouvernemental d'experts sur l'évolution du climat (GIEC), Greenpeace avait fait poser un thermomètre géant sur la tour Eiffel.

Mais les prochaines opérations spectaculaires devraient revenir aux marques et tourner autour du sport. La Coupe du monde de rugby a de bonnes chances d'être une source de surprises grand format.

Clotilde BRIARD

6. Domela

info@e-storming.com

Cesar Domela (1900-1992) occupe une place à part dans l'histoire de l'art moderne. D'abord peintre figuratif, puis néoplastique, il trouve sa voie dans la création de reliefs aux géométries baroques auxquels s'identifie aujourd'hui encore son œuvre. Autodidacte, initié à la peinture au début des années vingt lors d'une expérience communautaire à Ascona, il peint en 1923 ses premières toiles abstraites. La rencontre avec Mondrian et Van Doesburg à Paris à la fin de 1924 introduit dans l'œuvre de Domela une rigueur et une pureté accrues. Ses premières toiles néoplastiques prouvent qu'il assimile très vite la doctrine du groupe De Stijl : couleurs primaires associées au noir, au blanc et au gris, plans rectangulaires déterminés par l'intersection de lignes horizontales et verticales. Il rompt cependant dès 1925 l'orthogonalité des compositions néoplastiques par l'introduction de la diagonale, avant d'employer dans ses œuvres, à partir de 1928, des matériaux non picturaux. C'est ainsi qu'apparaissent ses premiers reliefs, intégrant des bandes de laiton, des plaques de verre et des grilles de fonte. Suivent des compositions aux lignes courbes, jouant sur l'opposition du sombre et du clair, du froid et du chaud, des pleins et ! des vides, qui confèrent leurs lettres de noblesse au plexiglas et au duralumin, associés à des bois et matériaux précieux, ébène ou macassar, cuirs et écailles.

Domela a également déployé une activité importante dans le domaine du photomontage et de la typographie publicitaires. Il réalise ainsi de 1928 à 1932 diverses brochures, encarts, prospectus, imprimés de toutes sortes pour les firmes industrielles comme AEG, Osram, Ruthsspeicher, des maisons d'édition, des syndicats, ou encore des villes comme Hambourg. Domela participe à plein titre à cette famille d'artistes, tels El Lissitsky, Piet Zwart et Jan Tschichold, qui ont consacré une part non négligeable de leur activité aux travaux publicitaires, conçus comme une manière de faire passer dans la vie une certaine esthétique, de forger une nouvelle sensibilité. À Berlin, il fréquente Raoul Hausmann et Naum Gabo, assiste aux

représentations du théâtre de Piscator, est proche de Schwitters et de Friedrich Vordemberge-Gildewart – eux aussi grands typographes –, de Carl Buchheister, des membres du groupe « Die Abstrakten » de Hanovre, de Kandinsky et de Moholy-Nagy. Son intérêt marqué! pour le photomontage se traduit par l'organisation en 1931 de l'exposition la plus complète sur ce sujet, présentée à la bibliothèque de l'ancien musée des Arts appliqués de Berlin sous le titre Fotomontage.

L'exposition du musée d'Art moderne et contemporain de Strasbourg s'attache tout particulièrement à présenter les œuvres des années de formation de Cesar Domela, ses recherches dans le domaine du photomontage et du graphisme publicitaire (le plus important ensemble présenté à ce jour), ainsi qu'une sélection des reliefs montrant l'évolution de son œuvre.

Elle sera accompagnée d'un catalogue rassemblant, à côté des essais d'Emmanuel Guigon (« Une mosaïque du toucher »), Evert van Straaten (« Domela et De Stijl »), Roxane Jubert (« Dimensions graphiques de l'œuvre de Domela ») et Guitemie Maldonado (« 1, 2, 3 Domela »), des extraits d'entretien de Cesar Domela avec Giovanni Battista Martini et Alberto Ronchetti et le texte d'une conférence de Cesar Domela portant sur sa conception du photomontage (isbn : 978-2-35125-048-8, prix provisoire : 32 euros).

Musée d'Art moderne et contemporain de Strasbourg

Palais Rohan, 2, place du Château

F-67000 Strasbourg

7. Léon Bellefleur

Léon Bellefleur (1910-2007) — Le dernier héritier des surréalistes québécois est mort.

<http://www.ledevoir.com/2007/02/23/132167.html>

Édition du vendredi 23 février 2007

Le peintre Léon Bellefleur, un des derniers héritiers québécois du mouvement surréaliste, s'est éteint hier à Montréal à l'âge de 97 ans.

Souvent surnommé le peintre de l'abstraction lyrique tant sa manière de peindre était nimbée de poésie, Léon Bellefleur a vu toute son œuvre profondément marquée par sa rencontre avec les surréalistes, notamment André Breton, avec qui il se lia d'amitié lors de fréquents séjours en France entre 1954 et 1964.

Bien qu'il se soit défendu d'être un «vrai surréaliste» et opposé à toute forme d'«embrigadement artistique», Léon Bellefleur s'est toujours abreuvé aux principes du surréalisme et en a propagé les idées et les couleurs au Québec avec son grand ami, le peintre Alfred Pellon (1906-1988).

En réaction aux automatistes purs et durs, dont il jugeait parfois les principes trop radicaux, le peintre-graveur fut d'ailleurs en 1948 un des signataires du manifeste Prisme d'Yeux, rédigé par le peintre Jacques de Tonnancour, réclamant une liberté d'expression totale en art. Mais ce mouvement fut vite relégué dans l'ombre par la publication, quelques mois plus tard, du désormais célèbre manifeste Refus global, porté haut et fort par le peintre automatiste Paul-Émile Borduas et ses émules.

Né à Montréal le 8 février 1910, Léon Bellefleur compléta toutes ses études à l'École normale à l'insistance de son père, qui refusait catégoriquement que son fils étudie aux Beaux-Arts. Il fut donc professeur pendant 25 ans avant de se consacrer totalement à son art, qu'il maîtrisa grâce à des cours du soir à l'École des beaux-arts, suivis en marge de son métier d'instituteur. D'abord très inspirée par Paul Klee, l'œuvre de Léon Bellefleur évolua rapidement vers l'abstraction lyrique, favorisant l'expression libre et spontanée du subconscient, autant dans ses huiles, ses gouaches et ses aquarelles que dans ses gravures. «Quand je peins, je suis nu», déclarait le peintre dans une entrevue accordée à Vie des arts en 1993 à l'occasion d'une importante rétrospective organisée au Centre d'art Morency à Montréal. «Quand j'arrive

devant ma toile ou ma feuille, je n'ai rien préparé. Je suis nu. Je suis complètement libre: je n'ai pas de sujet en tête, ni de titre, pas même une harmonie de couleurs. Rien.»

L'œuvre de Léon Bellefleur sera surtout remarquée pour ses explosions de couleurs, sa palette lumineuse travaillée à la spatule et ses fines projections de peinture. Ami des poètes Roland Giguère et Gilles Hénault, le lyrisme du peintre se traduira d'ailleurs dans les titres donnés à ses oeuvres, comme Vaguement amérindien, Hippocampe satin ou Bientôt le printemps.

Dès 1950, le peintre a gagné en renommée et son travail a été exposé à la Biennale de São Paulo, au Brésil, en 1951. En 1960, il connaît son heure de gloire au Musée Guggenheim à New York en participant, avec les peintres Alleyn, Borduas, Riopelle et Town, à la délégation canadienne.

Il faudra attendre 1968 avant que la Galerie nationale du Canada ne lui consacre une rétrospective. Ironiquement, en 1977, il fut le premier lauréat du prix Paul-Émile Borduas, créé par le gouvernement du Québec pour saluer l'ensemble de l'oeuvre d'un artiste du domaine des arts visuels. En 1985, il avait reçu de la Société Saint-Jean-Baptiste le prix Louis-Philippe Hébert décerné aux grands peintres québécois, qu'avaient reçu avant lui plusieurs de ses amis proches, dont Pellan et de Tonnancour.

Isabelle PARÉ

Tutundjian

<http://www.lemonde.fr/web/article/0,1-0@2-3238,36-875894@51-866033,0.html>

[...]

En 1926, Tutundjian s'orienta vers le tachisme et l'automatisme linéaire. Du mélange des deux naîtra un surréalisme abstrait. Dans le même temps, il s'est laissé séduire par l'abstraction géométrique, en participant à la création de mouvements-manifestes comme Art concret ou Abstraction-Création.

Ce créateur s'est toutefois démarqué de ses collègues en restituant une illusion de la profondeur par un système de dégradés de points. Il a aussi fabriqué des reliefs de texture grise, composés de coupelles ou de cylindres inversés. En 1932, Tutundjian prit un nouveau virage vers la figuration surréaliste, avant de renouer en 1959 avec l'abstraction. [...]

Bien cordialement,

L'administrateur toujours provisoire

Henri Béhar

encyclopedia.com

West Coast Surreal. (various artists, UCLA-Armand Hammer Museum, Los Angeles, California)

From: Art in America | Date: 1/1/1996 | Author: Duncan, Michael

'Pacific Dreams: Currents of Surrealism and Fantasy in California Art, 1934-1957' explores how West Coast artists interpreted this popular art movement. Artists discussed include Harold Lehman, Gerrie von Pribosic Gutmann, Charles Howard and Adaline Kent.

Our culture's assimilation of psychoanalytic principles seems to have guaranteed a lasting interest in psychologically charged, dream-like imagery. Many contemporary artists — including Robert Gober, Louise Bourgeois, Cindy Sherman, Jim Shaw and Jane Hammond — continue to mine subject matter seemingly wrested from the unconscious, using forms not dissimilar to those of the classic '20s and '30s Surrealists. The recent revival of figurative art in works by artists such as Kiki Smith and Mike Kelley seems to have made its impact through reconfiguring surrealistic ideas about the fragmented body and fracture identity.

As MTV videos, advertising and movie dream sequences can attest, the definition of surrealism long ago lost touch with Andre Breton's original dicta circumscribing its limits. Of all 20th-century movements, it is the most free-form and open, inspiring regional adherents

around the world. The last decade has seen surveys of surrealist Belgians, Spaniards, Czechs, Mexicans and Britons. In this country, Jeffrey Wechsler's 1977 exhibition at Rutgers University, "Surrealism and American Art 1931-1947," reintroduced a wildly diverse group of artists who still seem ripe for reappraisal, including Jared French, Louis Guglielmi, Frederico Castellon, Enrico Donati, Julia Thecla, Leon Kelly and Kurt Seligmann.

Recently, with only a few overlapping inclusions, curator Susan Ehrlich gathered a fascinating crew of mostly lesser-known West Coast practitioners in "Pacific Dreams: Currents of Surrealism and Fantasy in California Art, 1934-1957" at the UCLA-Armand Hammer Museum. Despite the relative isolation of California from art-world centers during these years, West Coast artists were eager to stay abreast of international currents and avidly followed the development of Dadaism and Surrealism through catalogues and magazines. Most of the work in Ehrlich's show reflected their familiarity with artists such as de Chirico, Miro, Picasso and Ernst. However, California artists did eventually, develop certain stylistic traits which seem unique to the region.

Ehrlich was wisely circumspect in her generalizations about California as a natural landscape for surrealism. Obviously, the movie industry in Los Angeles makes the realization of fantasy seem an everyday occurrence. Fantastic architecture exists not only in the movie studios and at Disneyland but in the amazing variety of structural styles offered in commercial and residential districts, all artificially implanted in a basin that was, only a century ago, a desert. Northern California has its own tradition of self-sufficiency—a homespun, organic idiosyncrasy that seems temperamentally in tune with the Bay Area.

Underlying the L.A. surrealist work was the presence of the renowned connection of Walter and Louise Arensberg, whose tenure in Los Angeles (1927-54) roughly matched the time span of this exhibition. Without the benefit of supportive museums or galleries, select local artists were able to see works by Brancusi, Duchamp, de Chirico, Magritte, Dali, Tanguy and Pierre Roy. Although they remained somewhat aloof from local activities, the Arensbergs befriended Lorser Feitelson and Edward Weston and bought several paintings by Knud Merrill.

In 1934 Feitelson and painter Helen Lundeberg, his wife, ambitiously proclaimed themselves ringleaders of a new movement, Post-surrealism, begun seemingly as a reaction against the wilder, psychosexually charged imagery of Dali and others. Post-Surrealism intended to rein in the outlandishness of the European movement, tempering dreamlike imagery with rational thought. As described by Lundeberg, it was based upon "the normal functioning of the mind ... ordered, pleasurable introspective activity." Post-Surrealism doesn't seem interested in employing or depicting elements taken from the unconscious; its thoughtful arrays of symbols are like poetic rebuses which spell out complex psychological messages.

The clunky symbolic structures of these hardedge paintings may be contemplative and esthetically ordered, but their subject matter can be just as kinky as that of Dali. Feitelson's *Genesis #2* (1934) presents a logically connected chain of bizarre symbols of religious, sexual and intellectual births. These overripe, burgeoning images include a bird's nest, a dove signalling the Annunciation, a mask sucking at the Virgin's breast, and a vaginal seashell and halved cantaloupe. In *Plant and Animal Analogies* (1934), Lundeberg creates tension between the organic and the schematic by juxtaposing illusionistic painting with diagrammatic textbook drawings. With their cool execution, her paintings seem like illustrations for some esoteric sect, demonstrating odd relationships between the real and the fictive, the object and its symbol.

With his classical training and first-hand exposure to European modernism—he had lived for extended periods in Paris and exhibited in the Salon d'Automne—Feitelson quickly became the kingpin of the tiny local art scene. For younger artists, Feitelson and Lundeberg seemed to be in touch with international currents. The Post-Surrealists quickly gained acolytes, including the young Philip Guston and Harold Lehman (both high-school classmates of Jackson

Pollock). In the crisply executed *Nude Philosopher in Space Time* (1935), painted when he was only 22, Guston surrounds a nude with an array of elements cribbed from his mentors: a pelvic skeleton, an egg, a hanging light bulb and an assortment of elliptical shadows. Lehman's previously little-known paintings are the first of several intriguing rediscoveries in this exhibition. As a young man, Pollock was reportedly even more in awe of Lehman's draftsmanship than Guston's. Lehman's beautifully rendered painting *Portrait of a Dancer Plus a Sculptor* (1934) reveals an intensity and psychological complexity that seem shocking coming from a 20-year-old. Lehman narrates his weird battle of the sexes through a complicated mingling of art and life; a sculpted marble hand reaches out of the painting's interior self-portrait to hold dancing maquette of the unhappy woman whose profile the artist has painted in the foreground. With their insularity and bizarre sexual tension, Lehman's works seem haunting forerunners of Jared French's mysterious allegorical paintings.

Another fringe member of group, Ben Berlin, created formally experimental allegorical works. In synch with European modernists such as Masson and Ernst, Berhn worked stylized human forms into fractured landscapes. *Profiles* (ca. 1937) contrasts a variety of geometric planes with a tabletop and several silhouettes of the artist's face.

Post-surrealism lost its momentum through unfortunate timing. A traveling exhibition organized by the San Francisco Museum of Art reached the Brooklyn Museum in April 1936, only to be totally eclipsed in December of that year by the opening of Alfred Barr's vast survey "Fantastic Art, Dada, Surrealism" at the Museum Modem Art. The all-inclusiveness of that show — which contained "Post-surrealist" works by Feitelson, Lundeberg and Merrild — made the Los Angeles movement seem peripheral

Although Merrild participated in Post-Surrealist exhibitions, his work has little to do with the movement's announced tenets. This Danishborn artist is perhaps the most accomplished California modernist, working with an experimental ingenuity in collage, abstract constructions and painting. *Exhilaration* (1935), his color collage of magazine photos and wallpaper fragments, is a complex California still life organized around a bathing beauty, a diver in mid-flight and strategically placed yellow canary.

Merrild is perhaps best known for his free-form "Flux" abstractions of the '40s. Precursors of Pollock's drip paintings, these small works use splashed and puddled skeins of enamel in browns, reds and greens — the shades of desert sand paintings — to create organic-loolndg swirls and smears. Without the expressionistic fervor of Pollock, Merrild incorporates chance as a key element in the creation of these intense abstractions. Although esteemed by such figures as Man Ray and Henry Miller, his work has never gotten the attention it deserves and seems due for a comprehensive museum survey.

"Pacific Dreams" included two better-known European artists who settled in Los Angeles in the 1940s. Several commissions led Eugene Berman — previously associated with the Neo-Romantic movement that included Pavel Tchelitchev [see A.I.A., June '95] and Christian Berard — to settle in L.A. near his friend Igor Stravinsky, for whose productions he designed sets and costumes. In Southern California, Berman's bleak, ruined landscapes became heightened with intense light, suffusing the drapery of his muselike models with a madly hallucinogenic, gold-orange vermilion. Two 1943 paintings, *Nike* and *Muse of the Western World*, show Berman's technical precision at its best. The strange melancholic portrayal of a female muse — modeled on the artist's wife, the actress Ona Munson (Belle Watling in *Gone with the Wind*) — conveys a kind of Technicolor hauteur that seems genuinely felt.

Salvador Dali breezed in and out of L.A. in the '40s, looking for commissions and pushing various projects with the movie studios. The exhibition included several of the painted sketches Dali executed for a never-completed live action/animated film for Disney called *Destino* (1946), as well as a fabulous pencil portrait of the artist's friend Harpo Marx. The mute comedian is depicted with his curly top adorned with a lobster and his harp crowned

with an errant tongue. Dali worked briefly with Harpo on a proposal for a film called *Giraffes on Horseback Salad*; he also gave the Marx brother a specially designed harp strung with barbed wire.

Even more perverse is Dali's commissioned portrait of studio head Jack Warner, one of Hollywood's most infamous vulgarians. One eyebrow rakishly raised, Jack smiles cheesily, while patting a terrier whose sensitivity and intelligence obviously surpasses his master's. With an insouciant guile worthy of Goya, Dali bites the manicured hand that feeds him, making Warner seem the epitome of smarmy Hollywood corruption. This is tough-minded satire that belies the self-out reputation of "Avida Dollars" — the infamous anagram-nickname coined by Andre Breton.

Whitney Chadwick, in her ground-breaking book *Women Artists and the Surrealist Movement* (1985), analyzed the peculiar role of women as the adored muses of the European Surrealists; she also confirmed the artistic power of women surrealists such as Frida Kahlo, Leonora Carrington, Dorothea Tanning and Remedios Varo. Works by a number of California women artists share those surrealists' penchant for creating private, insular worlds. In *The Primrose Path* (1938), L.A. painter Dorr Bothwell celebrates a particularly feminine vision, offering an intense close-up of a giant gray cat who studies a Japanese geisha figurine poised on a curved yellow ribbon. In *Family Portrait* (1940), Bothwell depicts her younger brother literally split into two personalities: half Victorian baby-doll, half feral child.

Similarly eccentric are staged photographs by Ruth Bernhard that use dolls and mannequin parts for eerie effects. In *Dead Sparrow* (1946), two female dolls in party dresses lay out a real bird's corpse with a kind of tender compassion. Unlike the tortured doll photographs of Hans Bellmer, Bernhard's work seems at peace with the uncanny. With a real taste for the macabre, Gerrie von Pribosic Gutmann offers *Jan* (1950), a meticulously drawn pencil portrait of a child whom she had lost to her first husband in a custody battle. The seven-year-old stands next to a tree trunk which contains a fantasy scene; a branch extends in front of the boy, seemingly piercing his face. In the background, the anguished artist stands clutching a sketchy infant version of her child.

In Gutmann's fabulously rendered *Self-Portrait* (1946), the mannered artist sits in a romantic dress amid creepy symbols that are all connected with spidery string. One of the symbols, a doll with the top of its head cut off, recurs in Gutmann's work. She caned this found object *Father Doll*, relating it to her own troubled upbringing as well as to the loss of her son. In a weird twist on Bellmer's erotic attachment to his doll, Gutmann reportedly battered and mutilated hers, acting out a kind of revenge on the father who had deserted her as a child. Her agonizing life included alcoholism and mental instability and ended in suicide. A kind of art-world Sylvia Plath, Gutmann and her eerily gothic work merit wider attention.

Gutmann and her *Father Doll* appear in an intense 1951 photo portrait by her second husband, John Gutmann, a German refugee from Hitler's Germany who moved to San Francisco in 1934. Trained as an artist in Weimar Berlin, Gutmann used his camera as a way of getting to know his new surroundings. His photographs offer an energetic portrait of the city and demonstrate his eye for surrealistic and even campy detail. Other photographers in "*Pacific Dreams*" offer a wide range of approaches. Rose Mandel's crisply composed street scenes rival those of Berenice Abbott as they juxtapose shop window reflections and symbolic objects. Minor White and Edmund Teske [see *A.i.A.*, Nov. '93] both explore sensual, often homoerotic content but in wildly different ways. Teske's darkroom manipulations of negatives create haunted, dreamlike evocations of desire. The playful nature of surrealism crops up in several Edward Weston works, especially some photographs of his wife Charis, who blithely indulges in a mock fashion shoot wearing only a gas mask. Bizarrely, these off-the-wall shots were taken in 1942, in the midst of World War II.

The California surrealists seem on the whole to have been rather oblivious to the war. In 1940 Man Ray arrived in L.A. from France. He brought with him his new wife, the dancer Juliet Browner, and settled into a fresh and productive period of art-making. The exhibition presented a selection of Man Ray's Dada objects as well as a selection of Rayographs and dramatically manipulated photo portraits of Juliet. His sojourn in Hollywood also gave Man Ray the opportunity to return to painting. His series "Shakespeare Equations" (1948) consists of geometric abstractions that conjure up the heady atmosphere of the plays. Macbeth includes a central portal and menacing cubelike form that seem appropriate props for the murderous thane and his wife.

The spirit of Dada is also represented in the show by two fanciful works by Beatrice Wood, the intimate of Duchamp and the legendary potter of Ojai. Less familiar but equally compelling are the works of San Francisco Dadaist Clay Spohn. His 1949 exhibition "Museum of Unknown and Little Known Objects" featured assemblages made from junk and detritus that seem precursors of many later Fluxus pieces. Precious Objects (ca. 1949) is a gum dispenser filled with layers of trash and topped with a cloth rose. Recurring dreams after the attack on Pearl Harbor prompted Spohn's series of Fantastic War Machines," Miro-like drawings of warriors and intricate battle contraptions. Although not included in the show, Spohn's surrealist landscape paintings are subtle and fanciful manipulations of desert light and color.

Surrealism in the Bay Area was dominated by the two Howard brothers and their wives. Living in London before the war, Charles Howard was associated with Unit One, a group of artists that included Barbara Hepworth, Henry Moore and Ben Nicholson. The intense color contrasts of his biomorphic abstractions vibrate with energy, making his small canvases seem sophisticated, modernist machines. Howard's abstractions resemble tendriled turbines that seem to have power-lifted their way out of a primordial test tube. First Hypothesis (1946) suggests a creature with flat, sectionally colored wings, from whose lumpish maroon heart emanates a tangle of spidery viens. The wonderful fussiness, vivid color combinations and organic effulgence of Howard's paintings make them seem precursors of the early works of Lari Pittman.

Charles's wife, the painter Madge Knight, was a more conventional abstract painter whose works are playful, spontaneous juxtapositions of biomorphic and geometric forms. The organic abstract sculptures of Robert Howard and his wife, Adaline Kent, share an awkward and upbeat independence. Robert Howard's large abstract bird sculptures are stripped-down, spindly creatures of wood and metal that sometimes wobble and peck from their mobile perches. Though inspired by the animal forms of Miro, Picasso and Calder, these odd birds have a starker air, seeming likely denizens of some primordial Big Sur tor.

Adaline Kent's more abstract sculpture builds on the inventions of Calder. Using synthetic compounds such as magnesite and Hydrocal, she carved and rebuilt smooth, plasterlike surfaces which she then painted in irregularly sized stripes black and white. Never Fear (1948), a complex, acrobatic form that toys with positive and negative space, seems an ancestor of Niki de Saint Phalle's jolly creations. The next generation of San Franciscan sculptors is represented by Jeremy Anderson, whose small, carved wooden constructions share the organicism of the Howards and the whimsical mechanics of Spohn's assemblages. Anderson's totemic forms also have a sly sexuality that adds drama to their quirky compositions.

The Bay Area's one self-proclaimed movement was Dynaton (Greek for "the possible"), which culminated in a 1951 exhibition at the San Francisco Museum of Art featuring work by its three members: Wolfgang Paalen, Gordon Onslow-Ford (both of whom had lived in Mexico) and Lee Mullican. Inspired by the metaphysical writings of Paalen, the group attempted to rebut the more individualistic painting of New York School Abstract

Expressionism with work that alluded to "inner space" and "universal concerns." Drawing on Native American and pre-Columbian art as well as the rhetoric of up-to-the-minute physics, these artists claimed that their abstractions heralded a kind of New Age cosmic space. While Paalen's stained-glass, mosaic-style paintings were not well represented in "Pacific Dreams," Mullican's canvases looked stronger than ever. His masterful *Ninnekah* (1951) appears to pull gogeous desert and sand colors into its powerful sunlike orb. Mullican fully incorporated Navaho sand painting and weaving into his unique abstract style. Onslow-Ford's patterns of circles, lines and dots read as both macrocosmic and microcosmic forms, suggesting the energized abstract structures that Dynaton sought to explore.

The last section of "Pacific Dreams" was reserved for artists associated with the San Francisco Beats. Jess's collages [see *A.i.A.*, Nov. '94] take off from the technique of Max Ernst's *Une Semaine de Bonte*, adding gay puns, double entendres and a romantic poetics to the mix. With their "beachcomber" esthetic, Gordon Wagner's sly junk assemblages celebrate the mysterious forms of their found materials. The exhibition concluded with two of Wallace Berman's bizarre portrait drawings of Jimmy Durante and Louis Armstrong. Seeming like the collaborative products of Dali and some virtuosic junior-high-school heavy-metal fan, these oddball drawings endow "the Schnoz" with a nose ring and baboon headgear, and provide Armstrong with a hypodermic trumpet that injects a naked fleeing vixen.

For viewers accustomed to the often simplistic content of recent neo-conceptual pieces, surrealist works from the past often seem to have a surprising energy and complexity. While our contemporary emphasis on pilitical oppression and familial abuse has diffused responsibility for personal psychological problems, Post-Surrealist paintings, in particular, seem to offer frank admissions of their creators' own sexual and social neuroses. Effective surrealist art seems to relish that confessional mode.

Surrealism often employs classic (and refreshingly old-fashioned) forms of psychological subterfuge: sublimation, repression, idealization, displacement. For this reason, second- or third-generation surrealist works can sometimes hold our interest in a way that later Cubist or Abstract-Expressionist paintings don't. In Jim Shaw's exhibition of thrift-store paintings by unknown artists [see *A.i.A.*, Dec. '91], the ersatz surrealist canvases displayed an uncanny weirdness that — no matter how clumsy the execution — many critics found impossible to dismiss outright. Similarly, the surrealist-inspired morphs and montages used in episodes of Monty Python and in many MTV videos often tap into surprisingly complex psychological realms.

Surrealism seems, then, an oddly open, almost egalitarian genre. Exhibitions of regional surrealism encourage us to set aside our usual esthetic judgments and indulge unexpected glimpses of the oddities of the human psyche. When the doors of the unconscious inch open, the categories of major and minor art blur, and art-historical precedents seem temporarily to fade away.

"Pacific Dreams: Currents of Surrealism and Fantasy in California Art, 1934-1957" opened at the Oakland Museum of California [Feb. 25-June 11, 1995]; it traveled to the Armand Hammer Museum of Art and Cultural Center at UCLA [July 11-Sept. 17, 1995] and the Nora Eccles Harrison Museum of Art, Utah State University at Logan [Oct. 10-Dec. 11, 1995]. The exhibition was accompanied by a 207-page catalogue.

COPYRIGHT 1996 Brant Publications, Inc. Copyright 1996, Gale Group. All rights reserved. Gale Group is a Thomson Corporation Company. For permission to reuse this article, contact Copyright Clearance Center.

Encyclopedia.com is a service of HighBeam Research, Inc. Copyright © 2007. All rights reserved.

SEMAINE_5 (29 FÉVRIER-4 MARS 2007)

Chers Mélusins, Chères Mélusines,
voici, regroupées en un seul bulletin, toutes les informations reçues cette semaine. Il serait souhaitable que chacun des abonnés à cette liste use de la possibilité offerte par le logiciel d'envoyer soi-même avis de publication, conseil de lecture, spectacle en cours.... Voyez l'adresse in fine. Et n'oubliez pas de visiter le site du Centre, constamment mis à jour.

1. APPEL A COMMUNICATION

Colloque international 21-22 juin 2007 Université de Bourgogne Dijon
Carl Einstein et Benjamin Fondane : avant-gardes et émigration dans le Paris des années 20-30

Ce colloque international est consacré à Carl Einstein et Benjamin Fondane, l'un Allemand, l'autre Roumain, tous deux émigrés et porteurs des ferments d'avant-garde dans le Paris des années 20-30. Il s'agira d'étudier leurs relations aux milieux de l'art (arts plastiques, primitivisme...), de l'écriture, de la création littéraire et cinématographique, leurs positions philosophiques et politiques, leurs échanges et apports dans le contexte de l'époque.

Les langues du colloque sont le français et l'allemand, la durée des communications ne doit pas excéder 30 minutes. Les propositions de communication (une page maximum) devront parvenir avant fin mars 2007 à :

Liliane Meffre, responsable scientifique du colloque

Professeur au département d'allemand, UFR langues et communication, Université de Bourgogne, 2 boulevard Gabriel, F-21000 Dijon.

Comité d'organisation : Michel Reffet, Professeur à l'Université de Bourgogne, membre du groupe de recherche « Interactions culturelles européennes », Liliane Meffre et Klaus H. Kiefer, Professeur à l'Université de Munich, coprésidents de la société franco-allemande Carl Einstein, Olivier Salazar-Ferrer, spécialiste de Benjamin Fondane, Université de Glasgow.

2. paru : *Moi, Antonin Artaud, homme de la terre*

annonce de publication sur Fabula — France

<http://www.fabula.org/actualites/article17129.php>

De ses premiers écrits, marqués par le surréalisme, aux essais du Théâtre et son double, des Nouvelles Révélation de l'être, contemporain de l'effondrement ...

Olivier Penot-Lacassagne, " Moi, Antonin Artaud, homme de la terre "

Éditions Aden, Collection "Le cercle des poètes disparus"

Isbn: 2-84840-084-6 ; Ean 13 : 9782848400846

3. *L'année Jarry*

- Dans le cadre des Lundis de l'Arsenal, organisés par la BNF, M. Patrick Besnier prononcera une conférence intitulée « Listes et catalogues d'Alfred Jarry » le lundi 12 mars 2007 de 18h30 à 20h à la Bibliothèque de l'Arsenal. La conférence sera agrémentée de lectures par Milie von Bariter. Réservations au 01 53 79 49 49.

- La Société des Amis d'Alfred Jarry (SAAJ) organise un colloque « Jarry et les arts » à Laval les 30 et 31 mars 2007. Vous trouverez le programme, les renseignements et les formulaires d'inscription à l'adresse suivante :

<http://www.alfredjarry2007.fr/amisjarry/actualite/actualitecalendrier.htm>

- Un colloque consacré à « Alfred Jarry dans la culture tchèque » se tiendra à Ostrava (Rép. Tchèque) du 18 au 21 octobre 2007. Je ne manquerai pas de vous envoyer l'appel à communication lorsqu'il sera fixé.

4. Festival Manifesten

Olivier Roller pour Télérama — Laurent Cauwet, le chercheur d'or langagier créateur du festival, et le poète allumé Julien Blaine.

<http://www.telerrama.fr/livres/M0701301557190.html>

Les trublions du Parnasse

Ils grognent, délirent, gesticulent... Le festival Manifesten exhibe les performances d'auteurs-explorateurs. Une poésie à vivre. Debout.

[...] Autant être clair : il faut oublier vos récitations d'école, la versification et les métaphores. Les poètes invités à Limoges – les totems (Heidsieck, Blaine), comme leurs héritiers fervents (Charles Pennequin, Christophe Hanna, Laurence Denimal) – sont des illuminés, des oracles, des charlots pourquoi pas, des terroristes parfois, des expérimentateurs à coup sûr. Leur matière première n'est pas forcément le mot. Pour certains, cela peut être la lettre et même avant la lettre n'importe quel son émis par la voix, onomatopée, grognement, sifflement, etc. – la poésie est alors sonore, bruitiste, très physique. Chez d'autres, le travail passe par des incantations répétitives, des délires qui remontent à la source de la pensée et de l'énonciation – par exemple, le plongeon vertigineux au fond du moi, façon Charles Pennequin. Archaïque ou postmoderne, chamanique ou concrète, légère ou psychotique, cette poésie n'est pas facile à décrire. Il faut la vivre, la voir s'écrire par terre ou sur les murs, entendre son tohu-bohu, l'éprouver en direct. « "Maintenant qu'on les a vus, on comprend mieux", c'est toujours ce que les gens me disent à la fin des performances », résume Cauwet. S'agit-il d'avant-garde ? Il préfère parler de créateurs ayant un « statut d'observation ». « Tous réfléchissent sur les nouveaux codes de langage. Ils peuvent décrire des situations. Ou parasiter les écritures affirmatives de type publicitaire. »

Politique alors, la « poésie-action » ? « Oui, mais non plus de manière centralisée. Aujourd'hui il n'existe plus d'écoles, de mouvements, mais des individus venus de tous horizons qui travaillent en réseau et des projets qui mutent très vite. » D'où l'envie de multiplier les modes et les lieux d'intervention à travers la ville : galeries (Olga, Lavitrine), médiathèque (la BFM), Théâtre de l'Union, école d'art (l'Ensa)... D'où aussi l'envie de créer du lien et de favoriser une interactivité avec les publics, en proposant des rencontres, des débats théoriques, des ateliers d'écriture. Faire de Limoges – où a longtemps vécu Raoul Hausmann, un des créateurs de dada et possible figure tutélaire – un laboratoire dynamique et durable de création, de pensée mais aussi d'échanges. Un programme ambitieux et exigeant, mais accueilli très favorablement par la plupart des acteurs culturels de la ville. Cauwet se réjouit de la mobilisation. « A Paris, il y a trop d'enjeux de pouvoir. On y vient pour se vendre, montrer son travail. Pour travailler, mieux vaut la province... »

Jacques MORICE

Manifesten, du 31 janvier au 6 mars, à Limoges. Contact : manifesten@gmail.com

Arturo Ripstein, un grand maître mexicain à redécouvrir en quelques films

http://www.tdg.ch/tghome/loisirs/sortir/ripstein__01_02_.html

Cinéaste baroque, démesuré, protéiforme, Arturo Ripstein est aujourd'hui l'un des rares auteurs mexicains à jouir d'une reconnaissance mondiale. Ses films restent malheureusement trop souvent confinés à des circuits confidentiels.

La rétrospective qui lui est dédiée (inscrite dans un hommage au cinéma mexicain actuel de 21 films) inclut sept longs-métrages, dont l'inédit *Los héroes y el tiempo*, signé en 2005. Il

s'agit d'un documentaire, le seul de sa carrière avec *Lecumberri, el palacio negro* (1976). Parmi ses titres les plus célèbres, *Le château de la pureté*, qui l'avait plus ou moins révélé en 1972, et *Carmin profond*, l'une des œuvres de la maturité sorties en 1996, figurent au programme.

Pour comprendre et apprécier l'univers du cinéaste, il faut rappeler l'influence prépondérante de Buñuel. Né en 1943, Ripstein le rencontre très jeune, et devient même son assistant sur *L'Ange exterminateur* (1962), chef-d'œuvre absolu du maître s'il en est. Surréalisme virant parfois au sulfureux, construction mentale dont l'architecture demeure impossible à démanteler: on peut parier que les prémices du Ripstein à venir viennent de là.

En 1965, après des études de cinéma, de droit et d'histoire de l'art à Mexico, il réalise son premier film, *Tiempo de morir*, d'après Garcia Marquez. L'écriture est belle, mais la facture encore classique. Puis, déçu par l'industrie du cinéma au Mexique, Ripstein crée un groupe dédié au cinéma expérimental. Dès les années 70, le style se met en place et les grands films se succèdent. Parmi ses obsessions, le thème de l'enfermement, de la claustration, surgissent dans des œuvres comme *Ce lieu sans limites* (1997).

Avec en prime ce sens de la subversion commun à tous ses longs métrages. Fatalement pourtant, sa filmographie ne comporte pas non plus que des chefs-d'œuvre. *La Reine de la nuit* (1994), *Pas de lettre pour le colonel* (1999), *Divine, l'évangile des merveilles* (2000) ou *La Vierge de la luxure* (2003) paraissent même plus faibles que d'autres films.

Mais son univers s'y déploie entièrement, le sens du baroque y croise avec une espèce d'ironie sociale qui permet à Ripstein d'être au-dessus des choses, d'imposer son cinéma à la surface du monde.

Contrairement à d'autres, il n'a jamais quitté le Mexique pour aller bricoler à Hollywood. Impossible pour lui de s'inscrire dans cette hiérarchie absurde du cinéma dit commercial. La principale qualité de Ripstein reste sa liberté, de penser comme de filmer. Son cinéma respire et communique, il nous force à ouvrir les yeux. En un mot, il est nécessaire. Pascal GAVILLET

Surreal Things: Surrealism and design

[Exposition déjà annoncée, en français, semaine_3]

http://www.vam.ac.uk/exhibitions/future_exhibs/surreal_things/index.html

29 March – 22 July 2007

While many exhibitions have explored Surrealism as a movement in literature and the fine arts, *Surreal Things* will be the first to examine its impact on architecture, design and the decorative arts. It will present a new approach to the subject, focusing on the creation of surrealist objects, whether unique works of art or examples of modern design.

From the sensuality of Dali's Mae West Lips sofa to Schiaparelli's disturbing Tear dress, Surrealism produced some of the most extraordinary objects ever created. This exhibition will bring together many of these rarely seen works for the very first time.

The exhibition will explore how Surrealism evolved from radical avant-garde beginnings to become one of the most influential movements of the century and a common visual language of modernity. It will trace the development of Surrealism from the creation of the first objects in the 1920s to its commercialisation after World War II, as the movement was absorbed into the worlds of fashion, commercial design, graphics and film.

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

7 FÉVRIER 2007

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

Bref rappel:

le séminaire du Centre de recherches sur le surréalisme tiendra séance ce **vendredi 9 février de 16h à 18h** salle 410 au Centre Censier. Sylvie André (Université de la Polynésie française) y traitera de: Breton et l'art océanien.

<http://melusine.univ-paris3.fr/sem2006-2007.html>

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

SEMAINE_6 (5-11 FÉVRIER 2007)

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

Ce matin, sur France Culture,

<http://www.radiofrance.fr/chaines/france-culture2/emissions/israel/>

un humoriste profondément grave, comme ils le sont tous, Jean-François Derec, se voit un moment interrogé sur l'humour juif. Il cite en passant la célèbre formule : « l'humour, c'est la politesse du désespoir » et se fait interrompre par le journaliste qui assure : « c'est d'André Breton ! ». Tiens, c'est nouveau, on ne me l'avait jamais faite celle-la ! Doutant de ma mémoire, je m'en vais vérifier dans *Les Pensées d'André Breton*, éditées en 1988 dans la Bibliothèque Mélusine. Rien qui y ressemble. Pour sa part, Wikipedia indique : « L'humour est la politesse du désespoir » (citation attribuée selon les auteurs à Achille Chavée, Oscar Wilde, Georges Duhamel, Boris Vian, et parfois même, bien qu'elle ne soit pas du tout de son style, Pierre Dac). Chavée a écrit : « L'humour noir est la politesse du désespoir », réécrivant ainsi un propos antérieur. De qui est-ce ?

I. Expositions

Odilon Redon, rêveur ultime

Hommage à Francfort au peintre français, fantaisiste fantomatique.

Par Gérard DUPUY

<http://www.liberation.fr/culture/234037.FR.php>

Odilon Redon «Wie im Traum» («Comme en rêve»), à la Schirn Kunsthalle de Francfort, jusqu'au 27 avril.

S'il est un peintre français qu'on n'irait pas chercher à l'ombre de la Banque centrale européenne, c'est bien Odilon Redon (1840-1916). Pourtant, c'est à Francfort qu'il faut se rendre pour découvrir l'exposition complète que cet artiste n'a pas eue en France depuis très longtemps. La Schirn Kunsthalle, connue pour la qualité et l'originalité de ses manifestations, justifie ainsi à nouveau sa réputation. Mais n'est-ce pas une façon de rappeler que Redon, artiste discret, a connu de son vivant un réel succès international... et qu'il était déjà montré en Allemagne à la veille de la déclaration de guerre d'août 1914 ? Et que, comme tant d'autres de ses compagnons, à commencer par Mallarmé dont il a fréquenté le cercle, il était wagnérien ? Quitte à rester fidèle, quant à lui, à son frêle solo singulier. [...]

On prononce presque inévitablement, à son propos, le mot de surréalisme, mais André Masson était plus précis quand il écrivait que Redon «est grand par son fantastique biologique. Il s'intéresse aux phénomènes d'éclosion, de germination, ce qu'aucun peintre n'avait fait avant lui». Il faudrait décliner : fantasque fantaisiste et fantasmatique fantomatique. Cet univers n'est pas noir seulement de couleur, et diverses représentations

carcérales reprennent le vieux thème de l'âme prisonnière. Ainsi ce personnage, le Prisonnier, devant une sorte de mappemonde trois fois plus grosse que lui : son «boulet», autre titre du dessin. Ces oeuvres, surnommées «les Noirs» de Redon, sont réalisées à la mine de plomb ou au fusain (malgré son admiration pour Goya, Redon n'a pas pratiqué la gravure), dans un format parfois assez grand. Achievées, elles sont destinées à être montrées telles quelles, dûment encadrées, comme celles que collectionne Des Esseintes dans le roman de Huysmans. [...]

Épilogue Duchamp

Sanction alléguée pour la dégradation de l'urinoir de Duchamp

<http://www.lexpress.fr/info/infojour/reuters.asp?id=37110&1034>

Pierre Pinoncelli, 78 ans, a été condamné à trois mois de prison avec sursis et deux ans de mise à l'épreuve pour avoir dégradé à coups de marteau un urinoir de l'artiste Marcel Duchamp, oeuvre emblématique du courant dada exposée au Centre Pompidou à Paris.

La cour d'appel de Paris a ainsi confirmé la peine prononcée en première instance en janvier 2006. Elle a en outre condamné le prévenu à payer au Centre Pompidou les frais de réparation de l'oeuvre, soit 14.352 euros.

En revanche, elle a annulé sa condamnation à verser 214.000 euros de dommages et intérêts à l'institution, prononcée en première instance, en raison d'un problème de droit. L'Etat est propriétaire de l'oeuvre et non le Centre Pompidou.

Le 4 janvier 2006, Pierre Pinoncelli avait frappé à coups de marteau l'urinoir baptisé "Fontaine", imaginé en 1917 par Marcel Duchamp, qui se réclamait du dadaïsme. Huit versions en ont été réalisées. La céramique a été légèrement fendue mais l'oeuvre figure toujours dans les collections d'art contemporain du Centre Pompidou. [...]

Exposition Tetsumi Kudo

La Montagne que nous cherchons est dans la serre de Tetsumi Kudo.

Artiste Japonais venu s'installer en France en 1962, Tetsumi Kudo travailla tout d'abord dans la mouvance des groupes Néo-Dada qui, à Tokyo, dans les années 50, cherchèrent un accord entre des performances et des installations offrant une importance nouvelle à l'objet.

La Maison rouge

Fondation Antoine de Galbert

10 bd de la bastille. 75012 Paris

M° Quai de la Rapée

Horaires : de 18h à 21h

Contact : T. 01 40 01 08 81

info@lamaisonrouge.org

II. Publications

Joyce Mansour/ S. Caron

Réinventer le lyrisme. Le surréalisme de Joyce Mansour

<http://www.fabula.org/actualites/article17312.php>

Stéphanie Caron, spécialiste de Joyce Mansour et du surréalisme, vient de faire paraître aux éditions Droz la première monographie sur l'oeuvre complète de la poétesse surréaliste Joyce Mansour (1928-1986). Les textes (récits, poèmes, théâtre) y sont abordés sous l'angle unificateur du lyrisme, prenant en compte les plus récentes recherches sur la question.

Réinventer le lyrisme. Le surréalisme de Joyce Mansour, 350 p., Genève, Droz, coll. "Histoire des idées et critique littéraire", février 2007.

Roman : *Gazelle*

Rikki Ducornet : le récit surgi du souvenir

<http://www.lemonde.fr/web/article/0,1-0@2-3260,36-864906,0.html>

Elle parle un français impeccable, quelques mots d'américain ici et là, a un accent très doux et l'assurance que donne une longue fréquentation de la langue. Ce n'est pas pour la publication de *Gazelle*, son quatrième roman traduit en français, que Rikki Ducornet est venue à Paris, mais pour ouvrir à la Sorbonne un colloque sur le thème de l'obscurité. Elle y a parlé de Sade, l'un de ses maîtres à penser — "Ne pas lire Sade est une grosse erreur. Il a montré la nécessité pour l'imagination de ne s'arrêter à aucun tabou ; les tyrannies sont là, l'Holocauste aussi..." Elle y a évoqué ces recoins sombres de la vie enfantine, greniers et placards, comme cette obscurité en nous qui nous aide à créer : souvenirs remontés de l'inconscient, images recomposées, qui donnent naissance à un livre.

" *Gazelle* a surgi d'un souvenir, d'une silhouette de femme à peine vêtue qui se déhanchait en haut d'un escalier", raconte Rikki Ducornet. Dans ce roman, cette femme devient le personnage de la mère, fascinée par sa propre beauté stupéfiante, terrifiée par le temps qui la dégrade. Les rêves, l'inconscient, le souvenir. [...]

GAZELLE (GAZELLE, A NOVEL) DE RIKKI DUCORNET. TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR GUY DUCORNET, ÉD. JOËLLE LOSFELD, 176 P., 17,90 €.

Christine JORDIS

III. Pamphlet

[Toujours pour alléger le fichier, voici au format txt la 4^e de couverture d'un livre annoncé pour ce mois-ci]

Guy DUCORNET

GINKGOéditeur

Surréalisme & Athéisme

« À la niche les glapisseurs de dieu »

GINKGOéditeur

Collection « Idées fixes »

Surréalisme & Athéisme

La lutte antireligieuse des surréalistes s'est affirmée par tous les modes d'expression : textes, dessins, peintures, déclarations, films (comme l'Âge d'Or, de Buñuel)... Elle s'est toujours faite en défendant une approche sensible du « sacré » – accaparé par les principales religions monothéistes –, ce que Breton appelait « le merveilleux », c'est-à-dire la liberté absolue de l'imaginaire, de l'amour, du désir et de la poésie.

À la niche les glapisseurs de dieu, le manifeste d'André Breton qui donne son nom à l'ouvrage, date de 1948. Il fut signé à l'époque par cinquante de ses compagnons. Contresigné en 2006 par 175 surréalistes de tous pays, il est publié ici pour la première fois dans plusieurs langues.

À l'heure où l'on vient de célébrer le centenaire de la laïcité française et de la séparation des Églises et de l'État, à l'heure où l'on menace de rétablir le délit de blasphème et de sacrilège dans la République française, à l'heure où les libertés d'expression et de satire sont menacées, ce livre présente, sous forme de florilège, les textes fondateurs qui ont contribué aux combats menés par le Surréalisme, le plus influent des mouvements « d'avant-garde » du XX^e siècle, au service de la poésie, de l'amour et de la liberté.

L'auteur Thiérachien d'origine, plasticien, potier, poète, pédagogue et traducteur, Guy Ducornet a partagé son temps entre les États-Unis, le Canada, l'Algérie nouvellement indépendante, le Val de Loire et la rue Fontaine à Paris. Membre du mouvement surréaliste américain depuis 1967 et de Phases depuis 1972, il a publié trois recueils de poèmes dont *Oblique Shocks* (Syllepse, 2001), des essais : *le Punching-Ball & la Vache à lait*

(Deleatur/Actual, 1992) ; Ça Va Chauffer ! et les Parasites du Surréalisme (Talus d'approche, 2001 & 2002) ; ainsi que des traductions de Noam Chomsky et de Rikki Ducornet (Deleatur, Serpent à Plumes, Joëlle Losfeld). ISBN 2-84679-043-4 (ISBN 13) 9782846790437 Diffusion CDE — Distribution Sodis 718 204 8 Prix : 13 € En couverture: Jean Benoît, Bris

Collage, boîte, 1995. DR

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

Appel à communication/ Jarry

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

vous voudrez bien trouver en fichier joint un appel à communication, dont je reproduis ici le texte:

appel A communication

Université d'Ostrava, République tchèque

Société des amis d'Alfred Jarry, France

en coopération avec

L'Ambassade de France en République tchèque:

L'Institut français de Prague

L'Alliance française d'Ostrava

Gallica, association des enseignants universitaires de français en République tchèque organisent à Ostrava

du jeudi 18 au dimanche 21 octobre

le colloque international

ALFRED JARRY et

LA CULTURE TCHEQUE

“...avait noté une toute partie du Beau qu'il savait, et une toute partie du Vrai qu'il savait, durant la syzygie des mots; et on aurait pu par cette petite facette reconstruire tout art et toute science, c'est-à-dire Tout; mais sait-on si Tout est un cristal régulier, ou pas plus vraisemblablement un monstre (Faustroll définissait l'univers *ce qui est l'exception de soi*)?”
Faustroll, “De la ligne”

Le colloque se propose d'interroger «tout art et toute science» chers à Jarry, et l'inspiration que ce personnage représente pour la culture tchèque. Il s'agira notamment de ces disciplines:

théâtre, littérature, philosophie,

théorie de la traduction

Langues de travail: FRANÇAIS, TCHÈQUE

Un interprétariat sera assuré pour toutes les interventions.

date limite de l'inscription: 15 avril 2007

Le Surmâle du théâtre et de la littérature modernes a disparu le 1^{er} novembre 1907.

A l'occasion du centenaire de sa mort, le colloque se propose de s'intéresser à un sujet resté jusqu'à présent inédit: l'inspiration que ce personnage représente pour la culture tchèque.

Prague, un des foyers les plus novateurs d'expérimentation théâtrale dans les années 20 et 30 du 20e siècle, met en scène cet auteur parmi les premiers du continent. L'héritage de Jarry accompagne d'ailleurs la culture tchèque tout au long du 20e siècle, et ne se manifeste d'une forme guère moins intensive à présent: un des exemples possibles en est *Faustroll* (spectacle conçu par Števo Capko), créé au théâtre «*Alfred ve dvoře*», en 2005.

L'objectif du colloque sera de réfléchir, dans un premier temps, au rôle de Jarry en tant qu'auteur à résonance internationale, et aux nouvelles approches de son oeuvre. La partie essentielle sera consacrée à la présence de Jarry dans la culture tchèque selon ces grands axes-**théâtre, littérature, philosophie, théorie de la traduction**. Quelques défis: avant-gardes; "le

nouveau théâtre"; samizdat; dernier quart du 20e siècle et création contemporaine; personnages d'Ubu, Faustroll, Surmâle et leurs variantes tchèques; les prolongements tchèques de la 'pataphysique; le comique de l'absurde; Jarry et la culture tchèque: héritage ? coïncidence ?; la traduction est-elle possible ?

Le colloque accueillera approximativement 25 chercheurs, dont un tiers pour le premier volet (Jarry en tant que tel) et deux tiers pour le second (Jarry dans la culture tchèque).

Durée des interventions: 20 minutes

Responsable: Mariana Kunešová, Département des études romanes, Université d'Ostrava, République tchèque

Adresse: Čs. legií 9, 701 03 Ostrava, tél.: (+420) 597 460 499, 597 460 471

Comité scientifique:

Henri Béhar (Université Paris III-Sorbonne Nouvelle)

David Drozd (JAMU, Brno)

Petr Christov (Université Charles, Prague)

Daniela Jobertová (DAMU, Prague)

Mariana Kunešová (Université d'Ostrava)

Les propositions de communication (un résumé de 20 lignes) doivent parvenir avant le 15 avril 2007 à Mariana Kunešová.

Les résumés seront publiés dans le programme du colloque.

Les contributions apparaîtront dans les *Actes du colloque*, au printemps 2008.

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

SEMAINE 7 (12-18 FÉVRIER 2007)

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

Cette semaine nous ayant apporté peu d'informations notables (je vous épargne toutes les occurrences qui, de fait, ne sont qu'une vulgarisation du vocabulaire des avant-gardes), j'en profite pour résumer les réponses qui me sont parvenues sur l'attribution à Breton de la formule « L'humour est la politesse du désespoir ».

Sur le champ, Claude Debon ajoute : « Ça n'avancera pas beaucoup, mais dans Jean L'Anselme, *Pensées et Proverbes de Maxime Dicton* (Rougerie, 1991), p. 122, la phrase célèbre sur l'humour est attribuée à Chris Marker, malheureusement sans référence, et avec une note : "D'autres attribuent cette citation à Boris Vian." »

Myriam Boucharenc accroît la confusion, non sans suggérer au Père Ubu une prochaine invention : « Tristan Maya dans le numéro 7 de la revue *Manifeste jeune littérature* (1964) intitulé *Anthologie de l'humour noir*, attribue à Chris Marker cette formule : "L'humour noir est la politesse du désespoir"... ce qui ne vaut pas pour preuve mais ajoute encore à l'inflation des paternités. A quand le test ADN pour les citations ! »

Ensuite, Marc Dachy confirme la notice de Wikipedia : « Ce serait de Georges Duhamel dans *Défense des Lettres* mais souvent attribué à Boris Vian, selon le *Dictionnaire des citations* de Claude Gagnière, Paris, Laffont, "Bouquins", 1997 et 2000, p. 260. »

Sur la liste LITOR, Ch. Dufour confirme : « Ce serait (?) de Chris Marker, sous cette forme : « l'humour : la politesse du désespoir » dans le numéro 71-72 de la *NEF* (déc. 50 — jan. 51) consacré à l'humour poétique. On peut en voir la couverture ici : <http://www.livre-rare-book.com/cgi-bin/lrbcgi> »

Jean-Marie Viprey, grand chercheur de vérités computationnelles, nous assure : « Entre 1898 et 1901, Edith Nesbit écrit dans *The Wouldbegoods*, Chap.12 : 'Perhaps you'll tell me,' said the gentle knight, with the politeness of despair, 'why on earth you've played the goat like this?' D'après mes investigations, il n'existe pas d'attestation antérieure, même chez Oscar Wilde,

dans les sources du Gutenberg Project (sinon bien sûr cet auteur aurait l'antériorité sur un texte de 1901...). En tout cas, bien que cette locution "de papillote" (*dixit* ma fille) fasse très "français", il semble qu'elle soit d'abord anglaise. Mais elle est sûrement beaucoup plus ancienne. Cela dit, Edith Nesbit peut l'avoir codifiée et elle a eu une audience suffisante pour justifier une diffusion à partir de là... Il est cocasse que même dans les sources anglophones de Google, la locution est attribuée à Boris Vian, à "Émil Allais" (*sic*), et en général à "A French novelist". Une source prétend "Irony is the politeness of espair". Et justement, le plus intéressant, c'est que si la locution est de Nesbit, elle est sémantiquement ouverte. Il n'est pas dit explicitement si c'est "humour", "ironie", ou quoi que ce soit de refermé... C'est d'ailleurs beaucoup plus émouvant ainsi que sur une papillote, même insérée dans un essai ou un autre texte. Non ? »

Pour finir, Jean-Jacques Dorio cite le poème fort connu de Breton. Mais ce n'est pas une sentence, et il ne mentionne pas la politesse :

" Je connais le désespoir dans ses grandes lignes...C'est le désespoir et ce n'est pas le retour d'une quantité de petits faits comme des graines qui quittent à la nuit tombante un sillon pour un autre...Je connais le désespoir dans ses grandes lignes. Une forme très petite, délimitée par des bijoux de cheveux. C'est le désespoir." André BRETON (Le verbe être) *Le revolver à cheveux blancs*, 1932

Conclusion : il semble bien qu'en français, la formule ait été d'abord écrite par Duhamel, avec un tel succès qu'elle a été clonée ou transformée à satiété. Mais Breton ne l'a pas employée telle quelle. Peut-être Victor Malka serait-il en mesure de nous éclairer ?

1. Desnos

Le site de l'Association des Amis de Robert Desnos a été réhabilité:
<http://www.robertdesnos.asso.fr/index.php>

2. Un surréalisme de façade

<http://www.lepoint.fr/spectacles/document.html?did=189544>

Il vit à Paris, dans un ancien temple protestant aux murs épais parfaitement rectilignes. Et, de prime abord, Pierre Delavie semble d'aplomb. Sauf que cet artiste plasticien est responsable de l'hallucination collective dont sont victimes les passants de l'avenue George-V. Au n° 39, le fier bâtiment haussmannien se déforme, se contorsionne, se dilate et grimace. L'effet est saisissant. Mirage, magie, surnaturel ? Chacun se frotte les yeux. « Les immeubles, je les vois tous comme celui-là ! » s'amuse l'artiste, qui se sent proche de l'univers de Gaudi. Huit toiles, dont certaines de plus de 350 mètres carrés, enveloppent, pendant les travaux, l'immeuble du groupe foncier Bleecker. Pour coller au plus près du bâtiment original et renforcer l'effet visuel, des corbeaux et des corniches en polystyrène, sculptés par Frédéric Beaudouin, de taille réelle mais déformés, ornent les toiles. Delavie sourit de ce trompe-l'oeil qui — espère-t-il — déstabilise son monde. Dans ce quartier emblématique du luxe et du confort, il aime l'idée d'avoir instillé le doute : « Et si, peut-être, tout n'était pas si figé, si inaltérable ? »

Valérie BOUVART

3. Jirí Menzel et la magie du cinéma

<http://www.cineuropa.org/newsdetail.aspx?lang=fr&documentID=73294>

Le cinéaste tchèque Jirí Menzel, déjà lauréat de l'Ours d'or en 1990 avec *Larks on a String*, a de nouveau ensorcelé la presse présente à Berlin. *I Served the King of England*, nouvelle adaptation d'un roman de son ami Hrabal, est un film enchanteur dont le héros est un serveur de restaurant, Jan Díte, qui rêve d'être millionnaire.

C'est un Díte vieilli (interprété par Oldrich Kaiser qui nous conte lui-même son étonnant destin (où l'ironie du sort a sa part) sous forme de réminiscence, au sortir de quinze ans

d'incarcération (pour avoir accompli son rêve), et son récit a pour toile de fond l'histoire de la Tchéquie, des années folles au déclin du communisme.

Le contenu du récit se reflète dans sa forme : *I Served the King of England* est un tissu de jeux de miroirs et d'anecdotes récurrentes (car le hasard fait bien les choses pour le petit héros) servies à merveille par le malicieux acteur bulgare Ivan Barnev, qui incarne Díte dans sa jeunesse. Ces motifs renvoient avant tout au rêve capitaliste de ce dernier, à travers les notions de profusion et de transformation des biens en richesse, gaiement illustrées par des femmes papillonnantes, des batailles de boules de neige en été, des flots d'alcool et de sperme et des tapis de billets de banques... le tout dans un style mâtiné de surréalisme lui aussi débordant d'énergie qui emprunte, entre autres, tantôt au cinéma muet à la Buster Keaton, tantôt au ballet. Comme l'a souligné Menzel lors de la conférence de presse, il se moque ici de tout et de tous, des nazis aux communistes. Les acteurs, dont l'Allemande Julia Jentsch (que Menzel a rencontrée par hasard dans un restaurant de Prague!), ont d'ailleurs confirmé le grand humour du cinéaste.

Bénédicte PROT

4. Crevel/Dali

Sur le site de Psychanalyse-paris.com :

<http://www.psychanalyse-paris.com/922-Dali-ou-l-anti-obscurantisme.html>

vous trouverez le texte intégral de *Dali ou l'anti-obscurantisme*. Cela me fait penser que la totalité de l'œuvre de René Crevel étant dans le domaine public, vous pourrez la lire, à partir de la semaine prochaine, dans une version numérisée par Loïc Le Bail, sur le site du Centre de recherches sur le surréalisme.

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

MARDI 20 FÉVRIER 2007 15:13

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

vous trouverez le texte intégral de *Mon corps et moi* de René Crevel sur le site du Centre, à l'adresse suivante: <http://melusine.univ-paris3.fr/CrevelMonCorps.html>

Je vous serai obligé de me dire si le mode d'affichage vous convient, et s'il vous semble utile de poursuivre la mise en ligne de l'ensemble des oeuvres de Crevel.

A signaler que j'ai fourni ces mêmes textes, depuis un lustre, sur la base de données textuelle Frantext, qui est accessible dans toutes les universités.

Bien cordialement,

L'administrateur:

Henri Béhar

AG du GDR

Ce message s'adresse uniquement aux membres du GDR 2223 "Recherches surréalistes" (CNRS)

Les autres abonnés de la liste Melusine sont priés de n'en pas tenir compte.

AG du GDR 2223

Convocation

L'assemblée générale annuelle du GDR se tiendra le vendredi 9 mars de 16h30 à 18h30 salle 410 à Censier.

Ordre du jour : (entre parenthèses, le nom du rapporteur)

I. Rapport d'activités en 2006 :

1. Recherches en cours, d'après les fiches Labintel (H. Béhar)

2. Séminaire (M. Vassevière & F. Py)

3. Colloques :

-- Le Surréalisme en héritage (E. Rubio & O. Penot-Lacassagne)

-- Surréalisme et contraintes formelles (H. Béhar & E. Rubio)

-- Journée Aragon (M. Vassevière)

4. Publications

-- Mélusine XXVII, Le Surréalisme et la science (H. Béhar)

-- Le Grand Jeu en mouvement (E. Rubio & O. Penot-Lacassagne)

-- Gilbert Lely (E. Rubio)

-- Bibliothèque Mélusine (H. Béhar)

5. Internet

-- Rubrique LU (Catherine Dufour)

-- Maintenance du site, mise en ligne (H. Béhar) : il est urgent de trouver un/e responsable

-- Liste de discussion (H. Béhar) : il est urgent de trouver un/e responsable

II. Rapport final et prospective :

Discussion sur un projet de GDRI (I=International), présentation H. Béhar.

NB : les crédits pour 2007 ne nous ayant pas encore été notifiés, j'établirai sur place l'ordre de mission des chercheurs résidant en province qui sont invités à conserver leurs billets de transport en vue du remboursement.

Henri Béhar

SEMAINE_8 (19-25 FÉVRIER 2007)

Chers Mélusins, Chères Mélusines,

Comme je vous l'ai annoncé au cours de cette semaine, la réaction populaire ayant été favorable, vous trouverez, progressivement mises en ligne, les œuvres complètes de René Crevel sur le site du Centre de recherches, à l'adresse suivante :

<http://melusine.univ-paris3.fr/CrevelMenuTextes.htm>

Dominique Rabourdin me demande de faire circuler le message suivant : « Une étudiante, fille d'un de mes amis, travaille sur le problème **drogue et surréalisme**. J'essaie de l'aider en lui suggérant quelques lectures moins

évidentes que Desnos, Artaud ou R.G.Lecomte. Quelqu'un de la liste Mélusine aurait-il travaillé la question et pourrait-il me donner quelques informations ? »

D'autre part, vous trouverez en fichier attaché un article transmis par Frédérique Joseph-Lowery sur Kiki Smith et les artistes contemporains paru dans *Art in America* ce mois-ci.

<http://www.encyclopedia.com/printable.aspx?id=1G1:17803655>

Elle a elle-même publié un article sur Kiki Smith dans *Art Press* : www.artpress.fr

Enfin, ci-dessous, la revue de presse numérique de la semaine.

1. *Unica Zürn, La femme encre*

<http://www.liberation.fr/culture/235838.FR.php>

Compagne de Hans Bellmer, Unica Zürn, peintre et écrivaine, a laissé une oeuvre tourmentée. Exposition à Paris de ses dessins, entre folie et surréalisme.

Par Brigitte OLLIER

QUOTIDIEN : lundi 19 février 2007

Unica Zürn Halle Saint Pierre, 2, rue Ronsard, 75018 Paris (01 42 58 72 89), jusqu'au 4 mars. Catalogue (40 €). www.hallesaintpierre.org

Comme par magie renaît aujourd'hui Unica Zürn (1916-1970), à la Halle Saint-Pierre, avec une centaine d'œuvres singulières, nombre de dessins, des cartes postales animées, dont une partie a été imaginée à l'hôpital Sainte-Anne, à Paris, alors qu'Unica Zürn y est internée.

Araignée. Est-elle folle ? Obsédée du chiffre 99, elle rêve trop, elle a des hallucinations : « Des objets apparaissent et disparaissent. Un objet interne se met à bouger. Des sons inhumains se

font entendre. Voilà les raisons pour lesquelles elle adore sa maladie. Son désir de vivre le délire et la passion pour l'extraordinaire : et si c'étaient là les raisons de ses rechutes si fréquentes dans la maladie...» (1) C'est ainsi qu'Unica Zürn se décrit à la troisième personne. Elle est extralucide, trouvant des mots effervescents pour raconter ses «espoirs impossibles» et ses angoisses d'araignée, qui la mèneront au suicide. Le 19 octobre 1970, alors qu'elle a une permission de sortie, elle se jette du balcon de l'appartement de son compagnon, Hans Bellmer.

Bellmer est le créateur révolutionnaire de la Poupée, avec qui elle a vécu la passion dès le premier instant («la plupart du temps, ils restent muets de bonheur»), et la suite de ses émois artistiques, anagrammes, et décalcomanies. Elle posera aussi, nue et ficelée, pour lui. Quand ils se rencontrent, en 1953, Unica Zürn a derrière elle un ex-mari, deux enfants et quelques années de travail comme scénariste à l'UFA (Universum Film AG). Quittant ensemble l'Allemagne, ils s'installent dans un Paris épris de surréalisme où trône André Breton, parmi des peintres magnifiques et quelques poètes rescapés. Plus tard, certains lui viendront en aide comme Henri Michaux, qui lui fournira des pinceaux, de l'encre et du papier lorsqu'elle sera soignée à Sainte-Anne, où «on lui permet de fumer au lit».

Qu'est-ce qu'elle dessine ? D'étranges visages aux yeux globuleux qui considèrent le spectateur avec un rien de perplexité. Et qui ressemblent tantôt à des calmars échoués sur la plage, tantôt à des morceaux choisis de danseuses balinaises en pleine convulsion érotique. Il y a des autoportraits, bien sûr ainsi quand on reconnaît Unica elle-même, avec des plumes sur la tête comme sur la photo de ses 16 printemps.

Infini. Parfois le motif se répète, on a l'impression qu'elle ne vient pas à bout de son sujet ; mais non, elle l'a confié autrefois à un médecin l'interrogeant : «Je ne voulais pas cesser d'y travailler ou ne le pouvais pas, parce que j'ai éprouvé en le faisant un plaisir sans fin. Je souhaitais que ce dessin se prolongeât bien au-delà des bords du papier jusqu'à l'infini.» Plus que la peinture à l'huile, l'encre de Chine convient à son plaisir de la répétition : insectes, petits scorpions ou autres créatures fantasmagoriques qui se lovent dans un creux comme des fantômes. Ou occupent toute la feuille et se parent de couleurs multicolores. En 1970, elle a une vision d'enfer : son Château d'Espagne, avec son escalier de travers, est gardé par une sirène aux dents de requin. En crise, dans un hôtel parisien, elle déchirera «une grande partie de ses dessins et de textes publiés à Berlin». Dans *l'Homme-Jasmin*, son livre culte préfacé par André Pieyre de Mandiargues, elle notera combien cet acte l'avait libérée : «L'idée de ne plus vouloir rien posséder, de ne plus rien devoir porter, de vider les valises !» Dans l'intervalle, Unica Zürn, par sa trajectoire tragique, a eu le temps de sidérer ses contemporains dont Marcel Duchamp, qui se plut à lui offrir des cerises.

(1) *Vacances à Maison-Blanche*, éditions Joëlle Losfeld.

2. Daniil Harms

Figures obligées et figures libres

http://www.concertonet.com/scripts/review.php?ID_review=3839

Paris ; Maison de Radio France

[...] Figures libres, ensuite, avec une création de Krystof Maratka. D'un an plus jeune qu'Adès, le Tchèque (né en 1972) a conçu avec *Le Corbeau à quatre pattes* (2006) une partition très développée (soixante-dix minutes), dont la nature laissera perplexe l'amateur de classifications: cantate? théâtre musical? mélodrame? cycle de mélodies? happening? Il y a un peu de tout cela dans cette «farce mélodramatique», une qualification qui rappelle le «drame comique» (La Leçon) ou la «farce tragique» (Les Chaises) à la Ionesco. De fait, l'absurde règne en maître dans l'univers de Daniil Harms (1905-1942), même si la sélection que Maratka a lui-même effectuée parmi ses textes – traduits, pour l'essentiel, en français – révèle progressivement, par une habile montée de la tension, un arrière-plan de plus en plus tragique.

Le dispositif vocal et instrumental se caractérise également par son originalité. De part et d'autre du chef, qui n'est autre que le compositeur, deux récitants, en même temps acteurs, mimes, chanteurs et musiciens de fortune (harmonica, kazou); face à lui, neuf membres de l'Ensemble Calliopée: entre chants, cris et chuchotements, ils recourent à tout un bric-à-brac en partie dissimulé dans de grandes enveloppes, dont les mystères progressivement révélés ramènent aux grandes heures des années 1970 – sacs à papier qui éclatent, plastiques froissés, sonnette de vélo, appeaux, mirlitons, coups de feu, flûtes à coulisses, galets qui s'entrechoquent, ballon en caoutchouc qui couine et qui fuse en se dégonflant, rien ne manque dans cet attirail dérisoire – l'écriture s'acharnant en outre à faire en sorte qu'ils ne recourent que rarement aux modes de jeu ordinaires de leurs instruments d'élection respectifs (hautbois, clarinette, cor, accordéon, percussions, piano, alto et contrebasse), à l'image du pianiste, qui intervient plus souvent debout de façon directe sur les cordes qu'assis à son clavier.

Dans un premier temps, c'est le côté potache qui semble devoir l'emporter. Finissant de s'installer après un bref entracte, le public ne se rend pas immédiatement compte que Vincent Figuri s'est installé, croquant une pomme et lisant un livre en silence, et quelques applaudissements indécis éclatent donc lorsque Maratka paraît et salue le récitant: celui-ci enfle un bonnet rouge et se saisit d'un sifflet à roulette pour convoquer les musiciens, que le compositeur lui présente cérémonieusement l'un après l'autre, bientôt rejoints par le second récitant, Alain Carré. Cette entrée en matière donne le la d'une première partie de pur délire verbal et sonore: surréalisme et humour (noir) côté textes, bribes et bruitages côté musique, même si quelques nuances plus inquiétantes surgissent ici ou là.

Au fil de trois «pauses» fictives – le récitant reprend la mastication ostentatoire de sa pomme et la lecture de son livre, l'altiste se remaquille, le corniste a sorti son téléphone portable et le chef quitte le podium en faisant mine à chaque fois de poser le pied sur une matière dont on dit qu'elle porte bonheur – le ton s'assombrit, le destin tragique de l'écrivain russe, persécuté par le régime stalinien, ressort de façon de plus en plus poignante, jusqu'à une conclusion difficilement soutenable: les musiciens passent la cagoule dont on revêt les condamnés à mort avant leur exécution et s'affaissent sur leur chaise, puis Vincent Figuri couvre à son tour la tête d'Alain Carré et le conduit lentement vers les coulisses.

Les applaudissements qui saluent ce spectacle hors norme en paraîtraient presque indécents, mais tout a été prévu, même pour les saluts: l'humour étant bel et bien la politesse du désespoir, c'est aux sons d'une marche grotesque et dérisoire, à la Chostakovitch, que le compositeur et les récitants quittent la scène, au pas, après un caricatural salut militaire.

Simon CORLEY

3. ELT Mesens chez Magritte au Rendez-vous des surréalistes

<http://www.quefaire.be/ELT-Mesens-chez-Magritte-au-Rendez-vous-des-surréalistes-55485.shtml>

Le Musée René Magritte, installé dans la maison du surréaliste belge, nous replonge dans l'ambiance des réunions surréalistes hebdomadaires qui avaient lieu chez le peintre. Il nous propose en effet pendant trois mois l'exposition d'une vingtaine de collages de ELT Mesens. Ce surréaliste bruxellois qui fut avant tout galeriste, éditeur et animateur d'art, fut une figure importante du Surréalisme belge et international. Il se présente ici sous son côté le plus sensible, avec ces collages des années 50 et 60 qu'il parvient à remplir de musique et de poésie, deux formes d'art auxquelles il s'est également essayé. Dans la tradition dada, Mesens y assemble des déchets de l'homme moderne (tickets de bus, nappes, etc.) pour créer des images toujours bien ancrées dans le quotidien. C'est donc à un homme aux multiples facettes, à la fois homme d'affaires et artiste de talent, que le Musée René Magritte rend hommage en ce début d'année 2007. Outre les collages, l'exposition donne également un aperçu des autres activités de ce surréaliste qui fut proche de Breton, Dali et Picasso, à travers une série de documents originaux.

Lieu: Musée René Magritte, Bruxelles (Jette)

Adresse: Rue Essegheem 135, 1090 Jette

Du 21 février au 15 avril

4. Duchamp

Dandy dada

<http://livres.lexpress.fr/critique.asp/idC=12478/idR=12/idG=8>

Le livre que Bernard Marcadé consacre à Marcel Duchamp dévoile l'homme qui se cachait derrière l'esthète provocateur

On le connaît comme l'inventeur du ready-made, qui propulsa au rang d'œuvre d'art urinoir et porte-bouteilles. Mais que sait-on de son existence? Le critique Bernard Marcadé a exploré la vie de Marcel Duchamp, persuadé qu'elle permettrait de mieux comprendre une démarche considérée encore aujourd'hui comme l'une des plus provocatrices. Cette biographie minutieuse — parfois trop — brosse donc le portrait d'un homme énigmatique. Ceux qui le côtoyaient ont souvent loué le charisme de ce dandy tout en insolence et détachement.

Duchamp, joueur d'échecs obsessionnel, ne cessa de cultiver le paradoxe.

Fils d'un notaire normand, né en 1887, il démarre sa carrière comme peintre mais affirmera bientôt préférer «utiliser [son] esprit que [son] pinceau», se référant, par goût des mots et du calembour, à Roussel, Jarry et Laforgue. De Paris à New York, où, pacifiste convaincu et réformé pour un souffle au cœur, il émigre en 1915, il accompagnera les aventures esthétiques du siècle, sans jamais en épouser aucune, par mépris des rivalités et crainte de l'embrigadement. Auréolé de succès dès son arrivée dans le Nouveau Monde, il fréquente l'intelligentsia de l'époque, proche d'artistes tels que Picabia, Man Ray ou Breton et de collectionneurs comme Peggy Guggenheim. Et n'en fuira pas moins les mondanités, dénonçant le mercantilisme ambiant, ce qui ne l'empêchera pas d'autoriser, plus tard, la reproduction de certains de ses ready-made... Un jour, Duchamp achète une carte postale représentant La Joconde, puis, l'ayant affublée d'une moustache, il l'intitule L.H.O.O.Q. A l'instar de la vie, l'art n'avait, selon lui, aucune raison de se prendre au sérieux.

Annick COLONNA-CÉSARI

5. Décor urbain

Les marques se donnent en spectacle

[22/02/07]

<http://www.lesechos.fr/info/metiers/4541284.htm>

Des façades de bâtiments aux animations, les entreprises utilisent de plus en plus la communication grand format pour faire parler d'elles.

Sur l'avenue George-V à Paris, le passant arrivant à la hauteur du numéro 39 a le sentiment d'avoir la berlue. La façade d'un des immeubles se contorsionne à la manière des montres molles de Dali. Le trompe-l'œil intrigant habille le futur siège, en chantier, du groupe foncier Bleecker. Attirer le regard sur un bâtiment lorsque l'on s'occupe d'immobilier semble logique. « Il faut étonner pour gagner l'attention. C'est aussi une façon d'apporter de l'émotion dans la rue à un endroit où on ne l'attend pas », souligne Christophe Bourgois, directeur associé d'Athem, société spécialisée dans la communication grand format, qui a monté l'opération. Non loin de là, sur les Champs-Élysées, une gigantesque fermeture à glissière dont chaque cran se compose d'une capsule de café cache la devanture d'une boutique Nespresso devant ouvrir à l'automne. Dopé par le développement de nouveaux matériaux et d'effets visuels inédits, l'habillage spectaculaire des lieux est devenu un vrai outil marketing. Au début du mois, pour marquer la rénovation de son agence sur les Champs-Élysées, la banque LCL a recouvert, à la nuit tombée, la façade d'un jardin virtuel, une création numérique haute de 12 mètres et large de 32. Ce paysage bougeait au gré des mouvements des passants.

Une table de nuit géante

Le phénomène touche aussi les animations autour d'un produit. A New York, un M&M géant déguisé en statue de la Liberté et pesant 12 tonnes a descendu en janvier l'Hudson River pour promouvoir un nouveau site Internet, où il est possible de transformer la friandise en personnage. En France, le parvis de la Défense, vaste et très fréquenté, est en train de devenir un lieu privilégié pour des opérations de ce type. En décembre, Nike y a installé de gigantesques plaques de métal travaillées au laser pour accompagner le lancement de son pack Laser. Cette semaine, c'est au tour de Philips d'occuper le terrain avec une table de nuit géante sur laquelle figure, à côté de lunettes grand format et de livres gargantuesques, son réveil simulateur d'aube en version de 8 mètres de haut. En dessous, des « coachs » se proposent de donner des conseils sur la manière d'aménager sa chambre et de faire essayer l'appareil. « Nous voulons faire toucher du doigt au consommateur notre positionnement «sense & simplicity» en mettant le produit entre ses mains. Dans un lieu de passage comme la Défense, il faut créer de la visibilité. Le dispositif doit surprendre. Mais aussi montrer que nous sommes une marque moderne et créative », précise Pascale Dubouis, directrice marketing de Philips France.

Animations ou façades étonnantes ont un même effet de bouche-à-oreille. Avec ses malles géantes masquant durant environ deux ans la façade de son magasin des Champs-Élysées et renouvelées en fonction des nouvelles collections, Louis Vuitton a beaucoup fait parler de lui. Des Japonais cherchaient même la nuit à arracher au cutter des morceaux pour en faire des collecteurs. Un riche habitant du pays du Soleil-Levant a même cherché à les acheter. L'opération, réalisée par Athem, a d'ailleurs fait le tour du Web. Pour ne rien laisser au hasard et essaimer d'emblée sur la Toile, l'habillage de l'immeuble de Bleecker donne lieu à un site Internet propre, 39georgeV.com, autour du surréalisme urbain.

« Patrimoine vertical »

« L'habillage de lieu laisse une empreinte durable. Moins on en dit et plus on montre, plus on parle de vous », affirme Christophe Bourgois. Pour donner des éléments de mesure, son agence va tester un système de comptabilisation des passages à l'aide d'une sonde optique. Au vu du nombre de projets en cours d'élaboration, il estime que l'usage du grand format s'accélère nettement. En outre, de plus en plus de groupes — AXA, Gaz de France... - font réaliser des audits de leur « patrimoine vertical » pour voir comment l'exploiter sur un plan institutionnel. Les entreprises ne sont pas les seules à avoir compris l'intérêt d'être aussi visibles. Les organisations non gouvernementales se prennent également au jeu, se passant souvent d'autorisation. En son temps, Act-up avait déroulé un préservatif géant sur l'obélisque de la Concorde. Plus récemment, fin janvier, au moment de la réunion à Paris du Groupe intergouvernemental d'experts sur l'évolution du climat (GIEC), Greenpeace avait fait poser un thermomètre géant sur la tour Eiffel.

Mais les prochaines opérations spectaculaires devraient revenir aux marques et tourner autour du sport. La Coupe du monde de rugby a de bonnes chances d'être une source de surprises grand format.

Clotilde BRIARD

6. *Domela*

info@e-storming.com

Cesar Domela (1900-1992) occupe une place à part dans l'histoire de l'art moderne. D'abord peintre figuratif, puis néoplastique, il trouve sa voie dans la création de reliefs aux géométries baroques auxquels s'identifie aujourd'hui encore son œuvre. Autodidacte, initié à la peinture au début des années vingt lors d'une expérience communautaire à Ascona, il peint en 1923 ses premières toiles abstraites. La rencontre avec Mondrian et Van Doesburg à Paris à la fin de 1924 introduit dans l'œuvre de Domela une rigueur et une pureté accrues. Ses premières toiles néoplastiques prouvent qu'il assimile très vite la doctrine du groupe De Stijl : couleurs primaires associées au noir, au blanc et au gris, plans rectangulaires déterminés par

l'intersection de lignes horizontales et verticales. Il rompt cependant dès 1925 l'orthogonalité des compositions néoplastiques par l'introduction de la diagonale, avant d'employer dans ses œuvres, à partir de 1928, des matériaux non picturaux. C'est ainsi qu'apparaissent ses premiers reliefs, intégrant des bandes de laiton, des plaques de verre et des grilles de fonte. Suivent des compositions aux lignes courbes, jouant sur l'opposition du sombre et du clair, du froid et du chaud, des pleins et des vides, qui confèrent leurs lettres de noblesse au plexiglas et au duralumin, associés à des bois et matériaux précieux, ébène ou macassar, cuirs et écailles.

Domela a également déployé une activité importante dans le domaine du photomontage et de la typographie publicitaires. Il réalise ainsi de 1928 à 1932 diverses brochures, encarts, prospectus, imprimés de toutes sortes pour les firmes industrielles comme AEG, Osram, Ruthsspeicher, des maisons d'édition, des syndicats, ou encore des villes comme Hambourg. Domela participe à plein titre à cette famille d'artistes, tels El Lissitzky, Piet Zwart et Jan Tschichold, qui ont consacré une part non négligeable de leur activité aux travaux publicitaires, conçus comme une manière de faire passer dans la vie une certaine esthétique, de forger une nouvelle sensibilité. À Berlin, il fréquente Raoul Hausmann et Naum Gabo, assiste aux représentations du théâtre de Piscator, est proche de Schwitters et de Friedrich Vordemberge-Gildewart – eux aussi grands typographes –, de Carl Buchheister, des membres du groupe « Die Abstrakten » de Hanovre, de Kandinsky et de Moholy-Nagy. Son intérêt marqué pour le photomontage se traduit par l'organisation en 1931 de l'exposition la plus complète sur ce sujet, présentée à la bibliothèque de l'ancien musée des Arts appliqués de Berlin sous le titre Fotomontage.

L'exposition du musée d'Art moderne et contemporain de Strasbourg s'attache tout particulièrement à présenter les œuvres des années de formation de Cesar Domela, ses recherches dans le domaine du photomontage et du graphisme publicitaire (le plus important ensemble présenté à ce jour), ainsi qu'une sélection des reliefs montrant l'évolution de son œuvre.

Elle sera accompagnée d'un catalogue rassemblant, à côté des essais d'Emmanuel Guigon (« Une mosaïque du toucher »), Evert van Straaten (« Domela et De Stijl »), Roxane Jubert (« Dimensions graphiques de l'œuvre de Domela ») et Guitemie Maldonado (« 1, 2, 3 Domela »), des extraits d'entretien de Cesar Domela avec Giovanni Battista Martini et Alberto Ronchetti et le texte d'une conférence de Cesar Domela portant sur sa conception du photomontage (isbn : 978-2-35125-048-8, prix provisoire : 32 euros).

Musée d'Art moderne et contemporain de Strasbourg
Palais Rohan, 2, place du Château
F-67000 Strasbourg

7. Léon Bellefleur

Léon Bellefleur (1910-2007) — Le dernier héritier des surréalistes québécois est mort.

<http://www.ledevoir.com/2007/02/23/132167.html>

Édition du vendredi 23 février 2007

Le peintre Léon Bellefleur, un des derniers héritiers québécois du mouvement surréaliste, s'est éteint hier à Montréal à l'âge de 97 ans.

Souvent surnommé le peintre de l'abstraction lyrique tant sa manière de peindre était nimbée de poésie, Léon Bellefleur a vu toute son œuvre profondément marquée par sa rencontre avec les surréalistes, notamment André Breton, avec qui il se lia d'amitié lors de fréquents séjours en France entre 1954 et 1964.

Bien qu'il se soit défendu d'être un «vrai surréaliste» et opposé à toute forme d'«embrigadement artistique», Léon Bellefleur s'est toujours abreuvé aux principes du surréalisme et en a propagé les idées et les couleurs au Québec avec son grand ami, le peintre Alfred Pellan (1906-1988).

En réaction aux automatistes purs et durs, dont il jugeait parfois les principes trop radicaux, le peintre-graveur fut d'ailleurs en 1948 un des signataires du manifeste Prisme d'Yeux, rédigé par le peintre Jacques de Tonnancour, réclamant une liberté d'expression totale en art. Mais ce mouvement fut vite relégué dans l'ombre par la publication, quelques mois plus tard, du désormais célèbre manifeste Refus global, porté haut et fort par le peintre automatiste Paul-Émile Borduas et ses émules.

Né à Montréal le 8 février 1910, Léon Bellefleur compléta toutes ses études à l'École normale à l'insistance de son père, qui refusait catégoriquement que son fils étudie aux Beaux-Arts. Il fut donc professeur pendant 25 ans avant de se consacrer totalement à son art, qu'il maîtrisa grâce à des cours du soir à l'École des beaux-arts, suivis en marge de son métier d'instituteur. D'abord très inspirée par Paul Klee, l'œuvre de Léon Bellefleur évolua rapidement vers l'abstraction lyrique, favorisant l'expression libre et spontanée du subconscient, autant dans ses huiles, ses gouaches et ses aquarelles que dans ses gravures. «Quand je peins, je suis nu», déclarait le peintre dans une entrevue accordée à Vie des arts en 1993 à l'occasion d'une importante rétrospective organisée au Centre d'art Morency à Montréal. «Quand j'arrive devant ma toile ou ma feuille, je n'ai rien préparé. Je suis nu. Je suis complètement libre: je n'ai pas de sujet en tête, ni de titre, pas même une harmonie de couleurs. Rien.»

L'œuvre de Léon Bellefleur sera surtout remarquée pour ses explosions de couleurs, sa palette lumineuse travaillée à la spatule et ses fines projections de peinture. Ami des poètes Roland Giguère et Gilles Hénault, le lyrisme du peintre se traduira d'ailleurs dans les titres donnés à ses oeuvres, comme Vaguement amérindien, Hippocampe satin ou Bientôt le printemps. Dès 1950, le peintre a gagné en renommée et son travail a été exposé à la Biennale de São Paulo, au Brésil, en 1951. En 1960, il connaît son heure de gloire au Musée Guggenheim à New York en participant, avec les peintres Alleyn, Borduas, Riopelle et Town, à la délégation canadienne.

Il faudra attendre 1968 avant que la Galerie nationale du Canada ne lui consacre une rétrospective. Ironiquement, en 1977, il fut le premier lauréat du prix Paul-Émile Borduas, créé par le gouvernement du Québec pour saluer l'ensemble de l'oeuvre d'un artiste du domaine des arts visuels. En 1985, il avait reçu de la Société Saint-Jean-Baptiste le prix Louis-Philippe Hébert décerné aux grands peintres québécois, qu'avaient reçu avant lui plusieurs de ses amis proches, dont Pellan et de Tonnancour.

Isabelle PARÉ

Tutundjian

<http://www.lemonde.fr/web/article/0,1-0@2-3238,36-875894@51-866033,0.html>

[...]

En 1926, Tutundjian s'orienta vers le tachisme et l'automatisme linéaire. Du mélange des deux naîtra un surréalisme abstrait. Dans le même temps, il s'est laissé séduire par l'abstraction géométrique, en participant à la création de mouvements-manifestes comme Art concret ou Abstraction-Création.

Ce créateur s'est toutefois démarqué de ses collègues en restituant une illusion de la profondeur par un système de dégradés de points. Il a aussi fabriqué des reliefs de texture grise, composés de coupelles ou de cylindres inversés. En 1932, Tutundjian prit un nouveau virage vers la figuration surréaliste, avant de renouer en 1959 avec l'abstraction. [...]

Bien cordialement,

L'administrateur toujours provisoire

Henri Béhar

Drogue et surréalisme

J'ai un peu abordé cette question dans deux articles qui traitent du discours sur la drogue chez Aragon (*Traité du style*) :

- « Des Paradis artificiels au stupéfiant image : Baudelaire au miroir aragonien », in *L'Atelier d'un écrivain Le XIX^e siècle d'Aragon*, Publications de l'Université de Provence, p. 179-194, 2003

et du rapport Aragon/Lecomte

- « *GRAND JEU / FOLIE : L'ÉQUATION GILBERT-LECOMTE* », *COLLOQUE "LE GRAND JEU AUJOURD'HUI"*, REIMS, 2004, GENÈVE, DROZ, 2007.

Alain Trouvé

Université de Reims

Vient de paraître

SALVADOR DALÍ À LA CROISÉE DES SAVOIRS, SOUS LA DIRECTION DE A. RUFFA, PH. KAENEL, D. CHAPERON, PARIS, ED. DESJONQUÈRES, 2007.

Si l'excentricité avec laquelle Salvador Dalí s'est mis publiquement en scène a contribué à sa réputation internationale, elle lui a aussi nuï en masquant la profondeur de ses vues et l'originalité de son imaginaire comme de sa production. Parmi les hommes les mieux informés de son temps, Dalí fait preuve d'un esprit créatif, puisant sans cesse dans les connaissances et les découvertes de son époque.

Cette singularité d'une œuvre qui s'enracine dans une multitude de savoirs est étudiée à la lumière des écrits de l'artiste qui, par-delà ses intérêts picturaux, photographiques ou cinématographiques, traduisent sa fascination pour l'optique, les mathématiques ou la physique nucléaire.

Quelques-uns des meilleurs spécialistes de l'œuvre du maître catalan ont contribué à cette publication, à la suite du centenaire de la naissance de celui qui reste, dans la mémoire du XX^e siècle, comme l'artiste surréaliste par excellence dont l'œuvre transgresse sans cesse les frontières entre le rêve et la science.

Astrid Ruffa, Philippe Kaenel, Danielle Chaperon éd.

Salvador Dalí à la croisée des savoirs

Paris, Editions Desjonquères, 2006

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS (Astrid Ruffa, Philippe Kaenel, Danielle Chaperon)

PREFACE Le surréalisme et la science (Henri Béhar)

S. Dalí, «Le mystère surréaliste et phénoménal de la table de nuit»: un texte à la croisée du surréalisme et de la physique. Présenté par Astrid Ruffa et traduit du catalan en français par S Costa-Paillet et J. Costa à l'occasion du colloque

1. CULTURE SCIENTIFIQUE

Elliott H. King (Université de Essex)

Le temps dalinien fait mouche: réflexions sur les «montres molles»

Astrid Ruffa (Université de Lausanne)

Les «espèces d'espaces» de Dalí surréaliste: vers une réappropriation de la physique einsteinienne

Frédérique Joseph-Lowery

Le code pseudo-génétique de Salvador Dalí

Myriam Watthee-Delmotte (Université catholique de Louvain)

Des savoirs scientifiques à la création artistique: le rite de construction identitaire dalinien

2. CULTURE POLITIQUE

Carole Reynaud-Paligot (Université de Franche-Comté)

La politisation du jeune Dalí, 1918-1928

William Jeffett (Musée Salvador Dalí de St. Petersburg, Floride)

Dalí et la politique

Jack J. Spector (Rutgers, Université de l'Etat du New-Jersey)
Dalí et Hitler: entre fascisme surréaliste et surréalisme fascisant
Vincent Antoine (Université Paul Valéry Montpellier III)
Dalí face aux convulsions de l'Europe

3. DOCTUS PICTOR

Haim Finkelstein (Université Ben-Gurion du Negev)

Dalí: espace et perspective

David Lomas (Université de Manchester)

Dalí et Léonard: l'art, les sciences et l'homme de la Renaissance

Michael R. Taylor (Musée d'art de Philadelphie)

Pères et fils: Dalí, Giacometti et la légende de Guillaume Tell

Dario Gamboni (Université de Genève)

Dalí, souvenirs d'enfance, perception imaginative et publications pour la jeunesse

4. MODELES OPTIQUES

Dominique Kunz Westerhoff (Université de Genève)

Les phosphènes daliniens, ou le simulacre physiologique

Guillaume Le Gall (Ecole supérieure des Beaux-Arts de Monaco)

Apparition de l'objet errant: document photographique et activité paranoïaque-critique chez Salvador Dalí

Marc Aufraise (Paris I – Panthéon-Sorbonne)

L'esthétique photographique «clinique» chez Salvador Dalí

Mireille Berton (Université de Lausanne)

Salvador Dalí et le modèle cinématographique: de la Sainte Objectivité à la méthode paranoïaque-critique

5. Références bibliographiques des études

6. BIBLIOGRAPHIE DALINIENNE (Luca Notari)

7. Liste des auteurs

SEMAINE_9 (26 FÉVRIER-4 MARS 2007)

"Amies, amis

Avant lire, je vous recommande l'exposition « Philippe Soupault, le surréalisme et quelques amis » qui se tient au Musée du Montparnasse, 21 Av. du Maine, 75015 Paris, du 2 au 18 mars 2007. Il s'agit là de livres, autographes, manuscrits, peintures, aquarelles et dessins de Philippe Soupault ou lui ayant appartenu (coll. Lydie Lachenal) et, plus inattendus, de divers documents légués par Suzanne Muzard à ses amis Charles et Thérèse W. dont le témoignage est l'objet d'un tirage limité à 50 ex. Tous les éléments figurant à l'exposition seront mis en vente publique le 21 mars à 14h à Drouot-Richelieu. Pour ceux qui ne connaissent pas ce musée, ce sera l'occasion de découvrir un espace du vieux Paris miraculeusement préservé au pied de la Tour Montparnasse.

La semaine est particulièrement riche en documents, qu'il m'a paru impossible d'abrégé (sauf à donner l'adresse seulement. On en connaît le risque!).

Elle a aussi donné lieu à un vif courant d'informations au sujet de Monny de Bouilly, que Roland Brasseur a résumées, comme il est d'usage dans les listes de discussion. Puis-je lui suggérer de demander un extrait d'état-civil après de la mairie de décès (c'est gratuit et il n'est même pas nécessaire de joindre un timbre pour la réponse) et de nous en communiquer la teneur?

1. Saint-John Perse : La face en Ouest, par Kenneth White

<http://www.republique-des-lettres.fr:80/1444-saint-john-perse.php>

[.] C'est vers l'âge de seize ans, sur la côte ouest fragmentée et lumineuse de l'Ecosse, que j'ai lu Oiseaux:

""L'oiseau, de tous nos consanguins le plus ardent à vivre... ascétisme du vol... ce non-lieu très sûr et très vertigineux... leur vol est connaissance...""

Il y avait pour moi une poésie de l'acte (le ""coup d'aile"", disait André Breton), une poésie physique et nue, et une poésie du réel (""du réel qu'ils sont, non de la fable d'aucun conte, ils emplissent l'espace poétique de l'homme, portés d'un trait réel jusqu'aux bords du surréel"").

André Breton et Saint-John Perse (lus après Victor Hugo, Charles Baudelaire et Arthur Rimbaud)... Il est vrai que la première page d'Arcane 17 (l'évocation des fous de Bassan de l'île Bonaventure en Gaspésie) est proche de tel poème de Perse.

Surréalisme et... américanisme (et Saint-John Perse, comme il se doit, sur-américanise l'Amérique, en ajoutant au répertoire ornithologique d'Audubon le Ramier migrateur, le Courlis boréal et le Grand auk).

En fait, je suis tenté de parler d'Atlantisme. [.]

2. A la recherche de l'ADN de Dali

<http://www.guardian.co.uk/science/story/0,,2020383,00.html?gusrc=rss&feed=18>

3. La question biographique en littérature: histoire, méthodologies, fictions

Mardi 27 mars 2007, Université Libre de Bruxelles (Salle Van Buuren, 48 av. Franklin Roosevelt, B-1050 Bruxelles)

<http://www.fabula.org:80/actualites/article17603.php>

11h40: David Vrydaghs (FNRS-ULg): Vivre ensemble. Usages du matériau biographique dans l'étude des groupes littéraires (le cas du surréalisme français)

4. 5 Films autour de Nelly Kaplan

Editions Opening, collection Les Films de ma vie (Février 2007)

<http://www.iletaitunefoislecinema.com/dvd/13/5-Films-de-Nelly-Kaplan>

La Fiancée du pirate (1969) Critique du film par Virginie Aulnette

Papa les petits bateaux (1971) Critique du film par Virginie Aulnette

Il faut vivre dangereusement de Claude Makovski, Scénario de Nelly Kaplan (1975) Critique du film par Virginie Aulnette

Charles et Lucie (1979) Critique du film par Virginie Aulnette

Plaisir d'amour (1990) Critique du film par Virginie Aulnette

[.] Surtout connue comme réalisatrice, cette touche-à-tout du cinéma français marque le cinéma de son argentine empreinte depuis les années cinquante.

Elle arrive en France alors qu'elle n'a que dix-huit ans. Autodidacte, elle apprend toute seule à parler le français, dans une petite chambre du Havre. Et très vite commence à écumer les salles de cinéma. Elle est timide, introvertie. Elle ne connaît que peu de gens. On lui présente Abel Gance.

La bonne rencontre au bon moment. Il va s'arrêter un temps dans sa vie et lui apprendre tout ce qu'il sait sur le cinéma. Il lui fait confiance, elle lui redonne des idées, la force de se battre, d'aller chercher de l'argent, d'essayer. Ensemble, ils réalisent quelques films (elle est alors assistante). Elle n'a peur de rien, ne renonce pas, jamais. Plus qu'une muse, elle s'investit corps et âme dans chacune des œuvres. Elle réalisera en 1963 un court-métrage sur l'œuvre de son Pygmalion, Abel, hier et demain.

Cette rencontre donc avec Abel Gance, cinéaste peu ou mal compris, la fit entrer dans le monde du cinéma pour qu'elle n'en sorte plus jamais. Un peu misanthrope, elle sait pourtant s'entourer d'une équipe, composée de Claude Makowski et Jean Chapot, avec laquelle elle va s'essayer à tout en étant tour à tour scénariste ou dialoguiste pour ses films et d'autres, productrice de Claude Makowski quand celui-ci réalise Il faut vivre dangereusement. Elle est technicienne (forcée par le manque de moyen financier, il fallait être polyvalente !).

Évidemment, elle est réalisatrice. D'abord de courts-métrages tels que Magirama (1956) et

Austerlitz (1960). Puis un premier long métrage, en 1969, *La Fiancée du pirate* qui devient un film « culte ». Changeant de registre, elle réalise en 1971 *Papa les p'tits bateaux*. Le succès n'est pas au rendez-vous (au moins pas en France). Dommage. Elle ne reste pas sur cet échec. De toute façon elle a d'autres champs d'investigation. Partagée entre son amour pour le cinéma et pour la littérature, elle n'a pas à choisir mais s'essaye aux deux. Alors entre-temps, elle écrit. Nelly Kaplan est aussi ou plutôt également écrivain. Sous le pseudonyme de Bellen, elle écrit notamment *Le Réservoir des sens*, publié en 1966. Férue de peinture, elle s'intéresse aux peintres, Masson illustre un de ses ouvrages et elle réalise un reportage sur Picasso, au surréalisme (courant qui marque d'ailleurs son œuvre cinématographique). [.]

Virginie AULNETTE

5. Image et photo surréalistes

Compte rendu de ""L'image au service de la révolution"", de Michel Poivert

<http://www.arhv.lhivic.org:80/index.php/2007/02/27/335-compte-rendu-de-limage-au-service-de-la-revolution>

Michel Poivert, *L'image au service de la révolution*. Photographie, surréalisme, politique, Cherbourg, Le Point du Jour, 2006, 128 p, 30 ill., 19 ?.

Avec ce livre bref et dense qui rassemble cinq essais publiés au fil des douze dernières années (dont trois dans *Études photographiques*), auxquels s'ajoute le texte inédit d'une conférence sur ""Walter Benjamin et le repère surréaliste"", Michel Poivert dresse le bilan de l'un des plus importants chapitres de l'histoire de la culture visuelle moderne. Reconfigurant certains éléments centraux de son champ d'investigation, il ouvre en même temps de nouvelles perspectives à l'étude du surréalisme. Celui-ci, on le sait, n'avait pas pour seule ambition de transformer l'art: c'est la vie elle-même qu'il aspirait à bouleverser de fond en comble. Fol espoir résumé alors sous le mot de ""révolution"", présent ici dès le titre. Ce serait en effet ne rien comprendre aux plus marquantes des propositions surréalistes, et à leur force de déflagration supérieure, que de ne pas voir qu'elles procéderaient toujours d'un désir de nature politique autant qu'esthétique. L'auteur y insiste d'emblée dans la préface qu'il donne à son recueil, intitulée ""L'au-delà de l'usage"", où la photographie, par son ancrage à embranchements multiples au sein de la culture et, en un mot, parce qu'elle «n'était pas de l'art» (p. 8), apparaît comme le médium le mieux adapté à incarner cette double dimension. Déplaçant sur le terrain de l'art, à la suite de Dada, des images dont les raisons et les fins lui étaient parfaitement étrangères, les surréalistes firent de la photographie l'instrument d'une conversion du regard qui, dans toute sa portée, constitue sans doute leur legs le plus ""révolutionnaire"".

«Ce regard d'anthropologue que le surréalisme jette sur les images et, à travers elles, sur notre civilisation, forme la clé des usages qu'il leur réserve», écrit ainsi Poivert (p. 12). Usages, et ""mésusages"", qui s'exercèrent au premier chef sur un matériau déjà là: la remise en circulation de photographies existantes — qui vaut comme une véritable relecture — compte parmi les opérations cardinales du surréalisme, et c'est l'un des traits distinctifs de cet ouvrage, qui en détaille diverses occurrences, que d'y revenir à nouveaux frais. On mentionne souvent la surdétermination du sens de la vue propre aux œuvres surréalistes, cette sorte d'érection de l'œil campée sur le mode fétichiste par nombre d'images et de textes — avec pour corollaire obligé d'une telle hystérisation du monde visuel (et Poivert rappelle à point nommé que Breton et Aragon, en 1928, formulèrent le projet de célébrer «le cinquantenaire de l'hystérie») la crainte de la cécité, de l'aveuglement, autrement dit de la castration, que manifeste entre autres, de façon fort éloquente, la sculpture de Giacometti baptisée ""La Pointe à l'œil"". Mais on saisit à la lecture de ces pages combien la suspension du regard entrait également dans une stratégie de régénération de celui-ci. De même que Goethe, à propos du *Laocoon*, avait pu conseiller de baisser d'abord les paupières, puis de les relever soudainement pour voir le marbre s'animer, les surréalistes, renversant le procédé de l'appareil photo (ouvrir, puis

obturer), fermèrent maintes fois les yeux afin de mieux les rouvrir sur des apparences métamorphosées. Poivert analyse à cet égard le photomontage publié en décembre 1929 dans le n° 12 de *La Révolution surréaliste*, qui montre les principaux protagonistes du mouvement les yeux clos tout autour d'un nu féminin peint par Magritte ("Je ne vois pas la . cachée dans la forêt"), ainsi que cet autre dû à Dali, "Le phénomène de l'extase" (*Minotaure*, n° 3-4, 1933), qui s'organise en spirale autour du visage d'une femme au regard dérobé (mais à la bouche entrouverte). Dans les deux cas, l'interruption est la condition d'une visualité neuve, revivifiée.

Après les travaux de Rosalind Krauss et de Georges Didi-Huberman, qui mirent l'accent sur le rôle éminent, mais jusque-là peu commenté, de Georges Bataille dans la pensée de l'image au temps du surréalisme, Poivert entreprend un indispensable réexamen de l'apport propre à Breton et démontre comment une conscience critique de la photographie alla chez celui-ci de pair avec la valorisation de l'automatisme. Rapprochant écriture automatique et rayogramme, il souligne à quel point l'un et l'autre, à l'instar du recours aux photographies trouvées, participaient d'un rêve du geste artistique en tant que pure virtualité, la projection et l'enregistrement (du verbe ou de l'objet) se confondant en une seule et même action dépourvue d'intermédiaire technique. Le tout, de surcroît, et de manière quelque peu extravagante, au confluent de l'occultisme et de la politique: «La tentative de construction conceptuelle de l'automatisme psychique par André Breton s'inscrit dans une voie bien particulière: le choix de la culture médiumnique comme modèle révolutionnaire. On peut dès lors observer, à travers la réception des œuvres de Man Ray, comment la photographie contribue à établir la notion d'automatisme comme processus de création, et comment elle accompagne, tout au long des années 1920, le médiumnisme comme combat contre "le règne de la logique"» (p. 54). En 1928, dans *Nadja* (où la photo occupe une place déterminante), Breton, afin de qualifier «une femme adorable» entrevue sur la scène d'un théâtre, évoquait «ce rien de "déclassé" que nous aimons tant». C'est sans doute quelque chose de semblable qui le retenait aussi dans l'image photographique. Le chapitre IV de Poivert, "Politique de l'éclair. André Breton et la photographie", très riche et très argumenté, permet de prendre pleinement la mesure de ce sujet aussi passionnant que complexe.

S'il fallait récapituler d'un terme ce qui fonde la photographie aux yeux du surréalisme, c'est peut-être le titre du livre écrit conjointement par Breton et Éluard en 1930 qui fournirait la moins mauvaise approximation. *L'Immaculée Conception*, l'un des grands textes de la littérature moderne, ne comporte aucune illustration mais tout s'y accorde au régime de vision prôné par les usages surréalistes de l'image photographique: l'automatisme, le sens de la rencontre, du détournement et du montage, le goût du rire sacrilège et de l'inquiétante étrangeté, l'alliance du merveilleux et du quotidien. Quant au dogme religieux de l'immaculée conception, il date de l'ère de la photographie. Le pape Pie IX le proclama en 1854, soit quinze ans après le brevet de Daguerre, et quatorze avant que le pape suivant, Léon XIII, ne chante dans un poème en latin, *Ars photographica*, les louanges de cette «claire image produite par les rayons du soleil» (*expressa solis spiculo nitens imago* — le souvenir de l'œuvre modeste de Léon ne survit guère que grâce aux *Dubliners* de Joyce, où l'un des personnages y fait une allusion désintéressée). Qui ne verrait là une manigance du hasard objectif, à laquelle il serait inutile de se soustraire? Quoi qu'il en soit, il y a encore beaucoup à apprendre et à méditer de l'expérience que les surréalistes firent de la photographie. L'Image au service de la révolution en apporte brillamment la preuve.

Jean-Pierre CRIQUI

Préprint *Études photographiques*, n° 20, 2007 (à paraître).

6. Césaire par Depestre

« Le petit matin d'Aimé Césaire », par René Despestre

<http://www.republique-des-lettres.fr:80/248-aime-cesaire.php>

En 1944, jeunes gens en colère à Port-au-Prince (Haïti), où en étions-nous aux jours qui précéderent l'arrivée d'Aimé Césaire dans notre vie ? Jusque-là on avait vécu en vase clos, dans un ghetto insulaire, une moitié d'île coupée de la Caraïbe et du monde, et mise atrocement en coupe réglée par les profiteurs de ses épreuves. On manquait d'idées et de livres capables d'éclairer notre révolte. Cheminant seuls, en temps de guerre mondiale, on avançait à tâtons dans le black-out étouffant de nos incertitudes.

En littérature, le Mouvement indigéniste de la fin des années 20 avait légué à notre génération les enseignements admirables de Jean Price-Mars, Jacques Roumain, Carl Brouard, Emile Roumer, Magloire Saint-Aude. Ils représentaient — avec ceux de Léon Laleau, Jean F. Brière, Roussan Camille — l'essentiel du fonds de connaissances qui orientaient nos doutes, tempéraient nos angoisses, et nous laissaient quelque espérance de pouvoir un jour "descendre du cheval en sueur de nos contradictions historiques", selon un raccourci hardi du poète Georges Castéra fils.

Outre les écrits de nos aînés haïtiens, il y eût d'autres signes avant-coureurs du changement de cap que Césaire allait proposer à notre imagination. Un soir de 1942, Alejo Carpentier prononça dans un ciné une conférence sur les origines du réel merveilleux américain. Le futur auteur de *Un royaume de ce monde*, avec des exemples pris dans l'histoire d'Haïti qu'il découvrait, nous apprit à réévaluer la part considérable que le merveilleux occupe dans la structure psychologique et morale de la Caraïbe et de l'Amérique latine.

Peu de temps après la leçon d'Alejo Carpentier, on bénéficia du magistère intellectuel de Pierre Mabilille. Esprit très proche du surréalisme et d'André Breton, il avait publié à Paris, dans les années 30, des livres d'une forte originalité: *Le miroir du merveilleux*, *Initiation à la connaissance de l'homme*, *Egrégories ou la vie des civilisations*. A ses yeux l'aventure surréaliste était bien plus qu'une tentative de renouvellement du romantisme européen, et notamment du rôle que celui-ci attribuait au sacré dans les relations humaines. Le surréalisme permettrait l'élaboration d'une anthropologie critique dans la voie d'une compréhension synthétique de l'histoire des sociétés.

Savant et visionnaire, Mabilille trouvait des arguments à vous occuper le souffle, pour parler des réalités, des rêves, des savoirs et des civilisations de la planète. Sa capacité de survol des connaissances paraissait sans limites. Mabilille nous prépara ainsi à rencontrer Aimé Césaire, à nous émerveiller de sa personne et des profondeurs de sa pensée, et à nous rouler par terre de jubilation à la découverte du poète génial du *Cahier d'un retour au pays natal*!

Près de cinquante ans après l'éblouissant effet-Césaire, le parcours de ce nous paraît l'un des plus exemplaires de l'intelligentsia mondiale du vingtième siècle. Son oeuvre aura été le journal de bord de plusieurs générations d'Antillais et d'Africains. En nous invitant, en 1944, à réfléchir sur la poésie et la connaissance, à partir de Lautréamont, Rimbaud, Apollinaire, Breton, et à partir de sa propre expérience de poète et de penseur, il nous aura aidés à voyager en nous-mêmes, à la récupération du moi que la colonisation avait enfoui sous des épaisseurs de mensonges, de poncifs et d'idées reçues.

Le regard que Césaire jeta sur le passé des Haïtiens nous a permis de le redécouvrir dans sa vraie dimension épique. Il nous a délivrés d'une tare de l'historiographie haïtienne: la manie de diminuer un pour grandir un autre. Tantôt on rabaissait Toussaint Louverture pour porter aux nues J.J. Dessalines, peint sous les traits d'un sans paille dans son acier; tantôt on descendait en flammes Alexandre Pétion afin de mieux hisser sur le pavois son rival Henri Christophe. Césaire trancha d'un seul mot ce vain débat: au commencement de l'histoire décoloniale, à l'échelle d'Haïti et du monde, il y a le génie de Toussaint Louverture. Ses intuitions firent monter à un étiage sans précédent le niveau de conscience de ses compagnons d'esclavage. Sans son articulation historique l'insurrection victorieuse des Noirs de Saint-Domingue (1791-1804) n'aurait pas été l'un des événements majeurs des temps modernes.

En effet, le faux universalisme des idées de la Révolution française avait mis les droits de l'homme hors de la portée des Noirs. La famille humaine doit à Toussaint Louverture le premier effort, couronné de succès, d'universalisation des principes démocratiques de 1789. L'histoire du droit et des idées politiques doit à Toussaint une autre contribution qui traduit l'exceptionnelle précocité de sa vision des choses de la décolonisation. La Constitution qu'il élaborait et fit proclamer à Saint-Domingue, un siècle et demi avant le modèle britannique aux colonies, proposait à la France l'établissement d'un dans sa possession antillaise. Napoléon devait, à St. Hélène, regretter amèrement de n'avoir pas sauté sur l'occasion que lui offrait le leader noir de constituer, dès lors, un commonwealth à la française, ce qui eût représenté, en 1801, un progrès décisif de la justice, comme de la culture et de la liberté, dans les relations internationales.

Après l'historien, le dramaturge Césaire allait à son tour situer les expériences de notre pays à leur vraie place. Personne, avant La tragédie du roi Christophe n'avait mis un tel doigt de maître sur les vicissitudes dramatiques où l'histoire haïtienne s'est empêtrée au début du dix-neuvième siècle; et où, jusqu'à nos jours, elle ne finit pas de se déprendre. La négritude qui en Haïti se mit debout pour la première fois continue d'échouer dans la mission de forger un Etat de droit, une société civile, une légitimité favorable à l'épanouissement d'une nation moderne digne de l'héritage louvertureurien.

A travers la métaphore élisabéthaine que lui inspira le sort des Haïtiens, c'est la tragédie générale des révolutions du siècle que Césaire devait analyser de façon magistrale. Il lançait un cri d'alarme en direction des chefs africains de mouvements de libération: Sékou Touré, Modibo Keita, Ben Bella, Cabral, Patrice Lumumba. Au-delà de l'Afrique combattante, l'avertissement de Césaire pouvait aussi être utile aux entreprises révolutionnaires conduites à la Mao, Ho Chi Minh, Che Guevara, Fidel Castro. Plus au-delà encore des soulèvements du , la parole prophétique de Césaire, à travers l'évocation d'un royaume noir des Caraïbes de 1820, préfigurait les naufrages contemporains des Staline, Ceausescu, Honecker, et tant d'autres despotes qui, sans daigner regarder aux principes de la démocratie, se sont, toute honte bue, livrés au plus terroriste détournement de rêve et d'espérance d'émancipation que connaisse l'histoire de l'humanité.

Césaire a rendu nos réalités plus intelligibles, en recourant à des thèmes à la fois spécifiques et universels. Son intelligence théorique, et sa force d'invention poétique, donnent toujours, dans l'essai comme sur la scène, une analyse approfondie des dynamiques complexes de la décolonisation. Il aura été le premier à souligner que le mouvement décolonial n'était pas une création irréversible. On pouvait s'attendre à voir des structures de l'ancien régime se reconstituer au sein de tout pays imparfaitement décolonisé. La conquête de l'indépendance ne mettrait pas automatiquement un peuple à l'abri des phénomènes de récurrence du colonialisme. Comme cela s'est passé en Haïti, d'entrepreneurs épigones noirs s'emploieraient, aussitôt les colons partis, à indigéniser avec rage les outillages mentaux et les méthodes d'oppression du temps de la colonisation.

De même, dès 1956, soit trente-trois ans avant l'effondrement du mur de Berlin, Césaire comprit qu'on n'avait rien de bon à attendre de l'URSS et du mouvement communiste internationale. Les pouvoirs, prétendument prolétariens, avaient accommodé à des réalités nouvelles les pires traditions du despotisme. A Moscou, Prague, Budapest, Varsovie, Bucarest, Tirana, (avant que la contagion totalitaire ne s'étende à Pékin, Hanoï, La Havane), ce que l'on entendait par n'était autre qu'un processus récurrent d'intériorisation des formes historiques les plus barbares d'assujettissement des peuples à la tyrannie d'un homme ou d'un Parti. Aux yeux de Césaire le communisme .

La rupture de Césaire avec le PCF lui fournit l'occasion de rappeler à Moscou, comme au stalinisme à la française, que ""la question coloniale ne peut être traitée comme une partie d'un ensemble plus important, une partie sur laquelle d'autres pourront transiger ou passer tel

compromis qu'il leur semblera, eu égard à une situation générale qu'ils auront seuls à apprécier".

On trouve chez Césaire longtemps avant l'éclatement du pseudo-socialisme soviétique, les critiques les mieux fondées qu'on ait portées contre ses errements hors de l'Europe. Les griefs les mieux articulés qu'on ait formulés contre l'exportation de son dogme et de ses méthodes policières ont trait à son ignorance des singularités de l'histoire de l'Afrique subaharienne et de la Caraïbe:

- 1) La lutte contre l'oppression "se circonstancie", se singularise, selon l'histoire, la culture, l'idiosyncrasie religieuse et psychologique de chaque famille de sociétés, en tenant compte également des conditions écologiques et géographiques.
- 2) La colonisation, en s'appuyant sur le mythe d'une que conditionneraient de prétendus facteurs, ajouta aux malheurs physiques du joug colonial une sorte de "difficulté d'être", un système de frustrations culturelles, qui ont rendu plus complexe la lutte des Noirs pour leur libération.
- 3) Le communisme s'est révélé incapable de comprendre ce double niveau de dévalorisation des hommes; d'identifier correctement les voies spécifiques du combat des Nègres; et moins encore il a saisi que la négritude était de tout autre nature que l'idéologie pseudo-révolutionnaire qui mobilisait le mouvement ouvrier européen.

La critique de Césaire ne se limita pas à relever le peu de place que les occupaient dans la stratégie européocentriste des PC, elle poussa l'analyse jusqu'à l'identification plus générale des tares qui devaient conduire le communisme à son fantastique échec. Parmi elles, Césaire ne pouvait manquer de retenir le trop bon marché que le marxisme à la soviétique a fait du drame intérieur des hommes. En voulant tout ramener, dans la vie en société, à la transformation des seules conditions matérielles, il avança sur la formation de des thèses qui faisaient cavalièrement l'impasse sur le sens du sacré dont a besoin de s'alimenter la part la plus intime de l'imaginaire humain chez l'individu.

Au lieu d'un agrandissement des échelles du rêve et de la réalité, comme il nous est offert dans la pensée d'Aimé Césaire, sous ses formes soviétique, yougoslave, chinoise, vietnamienne, cubaine, la a imposé au monde une parodie sinistre du message évangélique; une caricature carnavalesque de l'état de compassion et de solidarité qui aurait dû féconder la situation affective et morale des individus et des groupes sociaux. Elle s'est essoufflée jusqu'à l'extrême épuisement dans le traitement du petit nombre de vieux conflits qui continuent de torturer le cœur humain: le passage de l'enfance à l'âge adulte, la sexualité, la solitude, la peur du vieillissement et de la mort inéluctables, les énigmes du cosmos, les troubles appels du désir et de l'inquiétude, la disposition des êtres à jouir du mal et à souffrir du bien, et tant d'autres phénomènes mystérieux de la vie que le pouvoir ouvrier préféra traiter en qu'il abandonna aux bas-côtés des routes de l'Histoire.

Soumis au vibrion tragique de son déterminisme aux abois, le système stalinien s'empessa de délester l'envers énigmatique de la vie intérieure des gens pour porter le seul fardeau de son matérialiste règlement de comptes avec. L'oeuvre entière de Césaire, à ses divers registres, prend acte de l'incapacité du socialisme à faire éclore et prospérer la charge d'une nouvelle civilisation qui eût été en mesure de réussir une percée jamais vue dans la voie de la démocratie grâce à une synthèse du savoir le plus moderne et des grands élans spirituels hérités des religions et des anciennes sagesse dont l'or court en filigrane dans la pâte des cultures de la planète.

Aujourd'hui à quelle échelle peut-on mesurer l'oeuvre d'Aimé Césaire? Sûrement pas à l'aune de la seule théorie de la négritude. Le lyrisme de Césaire, en effet, déborde l'étroitesse conceptuelle et les ambiguïtés que la notion de négritude doit à ses origines anthropologiques. Dans l'univers césarien, en prose comme en poésie, on a toujours affaire à une négritude que féconde la fraîcheur des sensations vécues. La grise théorie est vivifiée, transcendée, irriguée

d'humour et de ses du sacré. Césaire sait à la perfection faire sauter les verrous et les instances sans grâce de l'idéologie. Son langage en effervescence est débarrassé de la fonction parodique où le carnaval de la plantation coloniale avait pendant longtemps confiné le bon usage que la femme et l'homme de la Caraïbe peuvent faire des langues créole et française. Chez le barde martiniquais poésie et connaissance jouent à la fois en virtuose accompli le grand jeu de nos particularismes nègres, et la belle aventure d'un universel humain enrichi de la bonne sève créole de nos singularités: l'île minuscule des Antilles et la vaste terre-patrie, l'ensoleillé chez-soi martiniquais et le des autres côtés de la mer, où l'on peut tout aussi bien , et écouter les trilles des rossignols de la poésie et de la liberté.

S'il fallait célébrer en Aimé Césaire , en compagnie de ses frères de Léopold Sedar Senghor, Léon Damas, Alioune Diop, je dirais que leur éclatant mérite -- et celui de la revue Présence Africaine qui fut longtemps leur tribune -- est d'avoir maintenu l'anthropologie de la négritude dans une perspective seulement esthétique et morale. C'est d'avoir évité de l'ériger en idéologie d'Etat ou en opération politique à caractère messianique. Leur sagesse à l'africaine aura permis à tous ceux qui se reconnaissaient dans leur parole de faire l'économie des horreurs du pan-négrisme totalitaire à la Papa Doc Duvalier. On doit leur être reconnaissant de n'avoir pas profité de leur influence en Afrique et aux Antilles pour ouvrir avec la négritude une école écumante de haine: église de combat, mosquée armée jusqu'aux dents, temple vaudou (houmfor) où officierait l'ocuménisme terrifiant des tontons-macoutes de l'infamie universelle.

La montée en force des intégrismes et des nationalismes de tous bords montre le danger qu'eût représenté pour l'Afrique et la Caraïbe un programme d'émancipation articulé à l'absolu d'une qui, existant préalablement à l'histoire de nos peuples respectifs, en serait le développement à travers le temps de nos combats de décolonisation. Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor (tout comme Alioune Diop dans sa revue) devaient tenir notre soif de justice et de solidarité loin des bornes ethniques, religieuses, fondamentalistes, qui encombrant maintenant les veilles routes sans issue où le nationalisme et l'intégrisme sans foi ni loi emmènent leurs hordes d'excitateurs fanatiques faire du surplace historique.

Et que faites-vous de la violence qui est propre à la poésie et au discours décolonial d'Aimé Césaire ?

J'invite mon interpellateur à célébrer avec moi la violence de l'esprit d'enfance et du merveilleux, la violence de l'innocence et de la vérité. En effet, Césaire rejoint fraternellement le courant principal de la culture mondiale, quand son embrasement de poète fait à tout être humain le don généreux de la paix. C'est pourquoi il serait absolument vain de faire à Césaire un procès pour crime de lèse-créolité sous le prétexte que sa force d'émerveillement nous parvient dans une langue française de rêve. Césaire n'est-il pas la créolité plus le sens du sacré ? La créolité plus le drame historique des peuples noirs ? La créolité plus Arthur Rimbaud, Guillaume Apollinaire, André Breton, Paul Claudel; enfin la créolité en mouvement marin dans la qui, selon Charles Baudelaire, soulève les grands états de poésie et de miséricorde avec à la fois le malheur et la beauté qu'il y a dans le monde!

A l'heure des mutations d'identité qui accompagnent la civilisation planétaire, le Commonwealth à la française qu'on finira par édifier existe déjà dans l'oeuvre du poète souverain de la Martinique qui vivifie le soir d'une tendresse enceinte de son étoile du petit matin.

Copyright © René Depestre / La République des Lettres, vendredi 1 juillet 1994

7. Dada & Cie

Busy Going Crazy. Collection Sylvio Perlstein. Art & photographie de Dada à aujourd'hui De Dada à l'art conceptuel, en passant par le surréalisme et le Nouveau Réalisme, le catalogue de l'exposition des oeuvres de la collection Sylvio Perlstein à La maison rouge propose plusieurs analyses des choix imparables du collectionneur anversois.

http://www.paris-art.com:80/livre_detail-3899-collectif.html

Présentation

«Je n'ai pas le goût des objets ou de l'art, c'est-à-dire que je ne me considère pas comme un expert et encore moins comme un historien. [...] J'éprouve de la passion pour ce qui me dérange, m'intrigue, me gêne [...]. En portugais, nous avons le mot "esquisito" [le terme désigne ce qui est déroutant, singulier, excentrique] pour décrire à peu près ce que je ressens. Peut-être est-ce cela qui fait le lien entre tout ce que je collectionne ? Enfin, si on veut à tout prix faire un lien, trouver un fil conducteur...» - Sylvio Perlstein

Au cours des quarante dernières années le collectionneur belgo-brésilien Sylvio Perlstein, a réuni, en suivant son intuition et au gré des rencontres et des découvertes, un exceptionnel ensemble d'œuvres comptant des pièces majeures des avant-gardes du XXe siècle : Dada, surréalisme, photographie des années 1920-1950, Nouveau Réalisme, art conceptuel, art minimal...

Cet ouvrage a été publié à l'occasion de l'exposition «Busy Going Crazy» à La maison rouge-fondation Antoine de Galbert, à Paris, du 29 octobre 2006 au 14 janvier 2007. L'exposition a rassemblé plus de 400 photographies, peintures, sculptures, installations de Arman, Bêcher, Bochner, Breton, Broodthaers, Buren, Ernst, Calzolari, Cartier-Bresson, Christo, Dali, Doisneau, Duchamp, Flavin, Joostens, Judd, Kawara, Klein, Kosuth, Kruger, LeWitt, Lichtenstein, Marden, Man Ray, Merz, Nauman, Ryman, Spoerri, Pistoletto, Tinguely, Weiner... Vous pouvez lire à ce sujet l'article de Pierre Juhasz sur notre site.

Sommaire

- . Avant-propos — Antoine de Galbert
- . Introduction — David Rosenberg
- . Esquisito ! Entretien avec Sylvio Perlstein — David Rosenberg
- . Inquiétudes sensuelles dans le désert — Marc Dachy
- . DE SYLVIONIS PERLSTEINIS COLLECTIONE. A la manière de Spinoza et d'Alfred Jarry — Emmanuel Guigon et Georges Sebbag
- . Secrets d'alcôve — Xavier Canonne
- . La collection contemporaine de Sylvio Perlstein. Essai d'interprétation — Bernard Blistène
- . Fragments de la collection
- . Inventaire

8. Pellan

Alfred Pellan élit domicile au MNBA de Québec

<http://www.cyberpresse.ca:80/article/20070301/CPARTS/703010836/1019/CPACTUALITES>

En art, la meilleure façon de ne pas mourir est de ne pas vieillir! Cette lapalissade se révèle pleine de sens dans le cas de l'œuvre d'Alfred Pellan, dont la fraîcheur, la vitalité et la jeunesse ne finiront jamais de captiver les jeunes yeux autant que les regards avertis. Voilà pourquoi le Musée national des beaux-arts du Québec se devait de lui ouvrir une salle permanente. C'est chose faite, et bien faite.

Le nom de cet explorateur des contrées vierges de l'art, dans le Québec sauvage d'après-guerre, est plus que jamais lié à celui du Musée national des beaux-arts du Québec.

Après avoir logé son Mini-bestiaire, en 2005, l'institution achetait sa maison-atelier-œuvre-d'art, à Laval, l'an dernier. De plus, la cour intérieure du musée est devenue le Jardin Pellan, où l'on voit des représentations magnifiées de quelques-unes des bibites fabuleuses sorties du cerveau de l'artiste.

Cette prédilection de notre musée national pour Alfred Pellan ne date pas d'hier. Déjà, en 1940, au retour de l'artiste prodige, après 14 années à Paris, l'institution avait aussitôt exposé 161 de ses œuvres, en acquérant plusieurs au passage. Subséquemment, les murs du musée des Plaines ont accueilli deux rétrospectives Pellan, en 1972 et 1993.

Les toiles exposées dans la nouvelle salle permanente sont tirées de la précieuse collection du musée, qui regorge de trésors portant la griffe de Pellan.

Des Fraises (1920), le tout premier tableau peint par l'artiste à 16 ans, jusqu'à l'ultime Bestiaire 24, réalisé en 1981, la trajectoire Pellan, qui ressemble à un arc-en-ciel, parcourt les murs de la salle 12 du Pavillon Baillargé, y chassant les visions presque monochromes de Jean Paul Lemieux, qui en perd sa salle permanente. Mais ce sera pour mieux faire une tournée des musées du Québec, en 2008.

En faisant cette annonce, hier, M. John R. Porter, le directeur-général du MNBAQ, n'a pas manqué d'ajouter : «Voilà une nouvelle preuve que notre musée est trop à l'étroit : la pression sur nos collections est à la limite du supportable.»

Mariant de façon inusitée le figuratif et l'abstrait, le faux naïf et le vrai surréalisme, Alfred Pellan (1906-1988) s'est amusé à faire des clin d'oeil à Picasso (L'Homme A grave, 1948-50) et à Miro (Jardin vert, 1958), tout en libérant son génie propre dans des grands formats atypiques, tels Citrons ultra-violets (1947) et La Chouette (1954), où foisonnent et s'entrelacent, dans une luxuriance de détails et de coloris, formes géométriques et silhouettes humaines ou animales.

Chef-d'oeuvre absolu de Pellan, Citrons ultra-violets date de l'époque la plus dramatique et la plus conséquente de Pellan. En cette même année 1948, il signe, avec 14 autres artistes, le manifeste Prisme d'yeux, qui réclame plus de lumière et plus d'air, dans un Québec confiné et plongé dans ce qui devait être appelé beaucoup plus tard «la grande noirceur».

Régis TREMBLAY

Bien cordialement,

L'administrateur toujours provisoire

Henri Béhar

Pour envoyer un message à tous:

melusine@mbox.univ-paris3.fr

Site du Centre de Recherches sur le Surréalisme de Paris III/Sorbonne Nouvelle

<http://melusine.univ-paris3.fr/>

Grand Jeu

"Chers amis,

les actes du colloque de Reims viennent de paraître, dans la Bibliothèque Mélusine. J'ai négocié un accord avec l'éditeur pour que les abonnés de cette liste, et eux seuls, bénéficient d'une réduction substantielle pendant la période de souscription, c'est-à-dire un mois. Vous pouvez vous procurer l'ouvrage au prix de 24 Euro, frais de port compris, en utilisant le bon de commande ci-joint (PDF) ou ci-dessous, en précisant: ""liste mélusine"".

Bonne lecture

Bien cordialement,

L'administrateur toujours provisoire

Henri Béhar

Pour envoyer un message à tous:

melusine@mbox.univ-paris3.fr

Site du Centre de Recherches sur le Surréalisme de Paris III/Sorbonne Nouvelle

<http://melusine.univ-paris3.fr/>

LE GRAND JEU EN MOUVEMENT, Sous la direction

d'Olivier Penot-Lacassagne et d'Emmanuel Rubio

« Le Grand Jeu est irrémédiable ; il ne se joue qu'une fois. » Et

vite. De 1928 à 1932, le Grand Jeu prend la main, pour une partie dont

la brièveté n'a d'égale que la singulière clarté qui l'illumine. La modernité

semble parfois faite de ces comètes insaisissables, et de Rimbaud au Grand

Jeu frappe d'abord le retour d'un certain rythme, comme d'un parcours pressé dont l'impatience, l'intransigeance, font le prix.

Le Grand Jeu en mouvement, donc, mais aux deux sens du terme. Car de la fugue rimbaldienne à l'aventure collective, il s'agit bien de fonder un groupe à même d'accélérer l'Histoire. S'il unit les traditions poétiques et occultes sous un seul signe, le Grand Jeu est aussi bien décidé à faire de son refus du monde une force d'action dans le monde. Impossible de l'étudier sans lui restituer son contexte, sans lui prêter une dimension proprement politique.

Comment d'ailleurs saisir le Grand Jeu hors de ses paradoxes ? Ses membres auront sans cesse associé les termes les plus incompatibles : révolution et révélation, marxisme et mystique, exaltation du Non, pataphysique et formes hermétiques les plus diverses. Renonçant à leur temps, prétendant forger leur époque, ils auront ainsi exploré sans mesure ces paysages dangereux où la poésie trouve son point d'incandescence, et ne peut plus se dissocier d'une vie à gagner, d'une vie à perdre.

Le Grand Jeu en mouvement donne à lire les interventions du colloque de Reims (2004) réunies par Olivier Penot-Lacassagne et Emmanuel Rubio selon trois axes : « Le Grand Jeu en contexte », « Vivre/écrire le Grand Jeu », « Entrée des artistes ».

Contributions de : Bernard Baillaud, Henri Béhar, Mauricette Berne, Zéno Bianu, Guillaume Bridet, Stéphanie Caron, Nelly Feuerhahn, Marcello Gallucci, Anne-Elisabeth Halpern, Valéry Hugotte, Christian Le Mellec, Danièle Méaux, Jean-Louis Meunier, Olivier Penot-Lacassagne, Christian Petr, Marie-Hélène Popelard, Michel Random, Donna Roberts, Emmanuel Rubio, Alain Trouvé, Alain Virmaux

Correspondance inédite entre Roger Gilbert-Lecomte et Léon Pierre-Quint. Articles d'André Rolland de Renéville sur le surréalisme.

Reproduction en fac-similé (réduit) de Discontinuité.

LE GRAND JEU EN MOUVEMENT, BIBLIOTHÈQUE MÉLUSINE, L'ÂGE D'HOMME, ISBN 978-2-8251-3726-0, 336 PAGES. FORMAT 15,5 X 22,5 CM

Prix: EUR 30 .-

"".....

BON DE COMMANDE

Je commande :

. ex. de *Le Grand Jeu en mouvement*
(à EUR 30 .- franco de port).

. ex. de _____

Je désire également recevoir : . votre catalogue (gratuit)

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Localité : _____ e-mail : _____

Date, Signature : _____

Paiement par CB

Carte type : . Visa . Mastercard . American Express . Autre :

Carte n° : []

Expiration : __ / __ (MM/AA)

Remplir et renvoyer avec votre règlement à l'ordre
des Editions L'Age d'Homme, 5 rue Férou, 75006 Paris

e-mail : lagedhomme@aol.com

www.lagedhomme.com

Re: Monny de Bouilly " <<< Salmon est-il d ailleurs un prenom aÂ Belgrade ?

Non, il etait juif, donc son prenom n'est pas tipique en Serbie.

Quant a l'orthographe, en serbe ""u"" donne en francais ""ou"" — je suppose c'est pourquoi il a change bUli a bOUlly. Il sagit de la prononciation. Et ""lly"" au lieu de ""li"" — je suppose il sagit de la francisation.

Ca c'est mon opinion modeste, je suis un artiste inspire par surrealisme et dada, je ne m'occupe pas de la langue et de la litterature. Ma tante qui connait personnellement presque tous les surrealistes serbes et les livres sont mes sources...

Dimitrije Tadic

Artiste

Conseiller, Arts visuels et multimedia

Departement pour les arts contemporains, industries et relations culturelles

Ministere de la culture, Republique de Serbie

LISTE MÉLUSINE MARS-AVRIL 2007

SEMAINE_9 (26 FÉVRIER-4 MARS 2007)

"Amies, amis

Avant lire, je vous recommande l'exposition « Philippe Soupault, le surréalisme et quelques amis » qui se tient au Musée du Montparnasse, 21 Av. du Maine, 75015 Paris, du 2 au 18 mars 2007. Il s'agit là de livres, autographes, manuscrits, peintures, aquarelles et dessins de Philippe Soupault ou lui ayant appartenu (coll. Lydie Lachenal) et, plus inattendus, de divers documents légués par Suzanne Muzard à ses amis Charles et Thérèse W. dont le témoignage est l'objet d'un tirage limité à 50 ex. Tous les éléments figurant à l'exposition seront mis en vente publique le 21 mars à 14h à Drouot-Richelieu. Pour ceux qui ne connaissent pas ce musée, ce sera l'occasion de découvrir un espace du vieux Paris miraculeusement préservé au pied de la Tour Montparnasse.

La semaine est particulièrement riche en documents, qu'il m'a paru impossible d'abrèger (sauf à donner l'adresse seulement. On en connaît le risque!).

Elle a aussi donné lieu à un vif courant d'informations au sujet de Monny de Bouilly, que Roland Brasseur a résumées, comme il est d'usage dans les listes de discussion. Puis-je lui suggérer de demander un extrait d'état-civil après de la mairie de décès (c'est gratuit et il n'est même pas nécessaire de joindre un timbre pour la réponse) et de nous en communiquer la teneur?

1. Saint-John Perse : La face en Ouest, par Kenneth White

<http://www.republique-des-lettres.fr:80/1444-saint-john-perse.php>

[.] C'est vers l'âge de seize ans, sur la côte ouest fragmentée et lumineuse de l'Ecosse, que j'ai lu Oiseaux:

""L'oiseau, de tous nos consanguins le plus ardent à vivre... ascétisme du vol... ce non-lieu très sûr et très vertigineux... leur vol est connaissance...""

Il y avait pour moi une poésie de l'acte (le ""coup d'aile"", disait André Breton), une poésie physique et nue, et une poésie du réel (""du réel qu'ils sont, non de la fable d'aucun conte, ils emplissent l'espace poétique de l'homme, portés d'un trait réel jusqu'aux bords du surréel"").

André Breton et Saint-John Perse (lus après Victor Hugo, Charles Baudelaire et Arthur Rimbaud)... Il est vrai que la première page d'Arcane 17 (l'évocation des fous de Bassan de l'île Bonaventure en Gaspésie) est proche de tel poème de Perse.

Surréalisme et... américanisme (et Saint-John Perse, comme il se doit, sur-américanise l'Amérique, en ajoutant au répertoire ornithologique d'Audubon le Ramier migrateur, le Courlis boréal et le Grand auk).

En fait, je suis tenté de parler d'Atlantisme. [.]

2. A la recherche de l'ADN de Dali

<http://www.guardian.co.uk/science/story/0,,2020383,00.html?gusrc=rss&feed=18>

3. La question biographique en littérature: histoire, méthodologies, fictions

Mardi 27 mars 2007, Université Libre de Bruxelles (Salle Van Buuren, 48 av. Franklin Roosevelt, B-1050 Bruxelles)

<http://www.fabula.org:80/actualites/article17603.php>

11h40: David Vrydaghs (FNRS-ULg): Vivre ensemble. Usages du matériau biographique dans l'étude des groupes littéraires (le cas du surréalisme français)

4. 5 Films autour de Nelly Kaplan

Editions Opening, collection Les Films de ma vie (Février 2007)

<http://www.iletaitunefoislecinema.com/dvd/13/5-Films-de-Nelly-Kaplan>

La Fiancée du pirate (1969) Critique du film par Virginie Aulnette

Papa les petits bateaux (1971) Critique du film par Virginie Aulnette

Il faut vivre dangereusement de Claude Makovski, Scénario de Nelly Kaplan (1975) Critique du film par Virginie Aulnette

Charles et Lucie (1979) Critique du film par Virginie Aulnette

Plaisir d'amour (1990) Critique du film par Virginie Aulnette

[.] Surtout connue comme réalisatrice, cette touche-à-tout du cinéma français marque le cinéma de son argentine empreinte depuis les années cinquante.

Elle arrive en France alors qu'elle n'a que dix-huit ans. Autodidacte, elle apprend toute seule à parler le français, dans une petite chambre du Havre. Et très vite commence à écumer les salles de cinéma. Elle est timide, introvertie. Elle ne connaît que peu de gens. On lui présente Abel Gance.

La bonne rencontre au bon moment. Il va s'arrêter un temps dans sa vie et lui apprendre tout ce qu'il sait sur le cinéma. Il lui fait confiance, elle lui redonne des idées, la force de se battre, d'aller chercher de l'argent, d'essayer. Ensemble, ils réalisent quelques films (elle est alors assistante). Elle n'a peur de rien, ne renonce pas, jamais. Plus qu'une muse, elle s'investit corps et âme dans chacune des œuvres. Elle réalisera en 1963 un court-métrage sur l'œuvre de son Pygmalion, Abel, hier et demain.

Cette rencontre donc avec Abel Gance, cinéaste peu ou mal compris, la fit entrer dans le monde du cinéma pour qu'elle n'en sorte plus jamais. Un peu misanthrope, elle sait pourtant s'entourer d'une équipe, composée de Claude Makowski et Jean Chapot, avec laquelle elle va s'essayer à tout en étant tour à tour scénariste ou dialoguiste pour ses films et d'autres, productrice de Claude Makowski quand celui-ci réalise *Il faut vivre dangereusement*. Elle est technicienne (forcée par le manque de moyen financier, il fallait être polyvalente !).

Évidemment, elle est réalisatrice. D'abord de courts-métrages tels que *Magirama* (1956) et *Austerlitz* (1960). Puis un premier long métrage, en 1969, *La Fiancée du pirate* qui devient un film « culte ». Changeant de registre, elle réalise en 1971 *Papa les p'tits bateaux*. Le succès n'est pas au rendez-vous (au moins pas en France). Dommage. Elle ne reste pas sur cet échec. De toute façon elle a d'autres champs d'investigation. Partagée entre son amour pour le cinéma et pour la littérature, elle n'a pas à choisir mais s'essaye aux deux. Alors entre-temps, elle écrit. Nelly Kaplan est aussi ou plutôt également écrivain. Sous le pseudonyme de Bellen, elle écrit notamment *Le Réservoir des sens*, publié en 1966. Férée de peinture, elle s'intéresse aux peintres, Masson illustre un de ses ouvrages et elle réalise un reportage sur Picasso, au surréalisme (courant qui marque d'ailleurs son œuvre cinématographique). [.]

Virginie AULNETTE

5. Image et photo surréalistes

Compte rendu de ""L'image au service de la révolution"", de Michel Poivert

<http://www.arhv.lhivic.org:80/index.php/2007/02/27/335-compte-rendu-de-limage-au-service-de-la-revolution>

Michel Poivert, *L'image au service de la révolution*. Photographie, surréalisme, politique, Cherbourg, Le Point du Jour, 2006, 128 p, 30 ill., 19 ?.

Avec ce livre bref et dense qui rassemble cinq essais publiés au fil des douze dernières années (dont trois dans *Études photographiques*), auxquels s'ajoute le texte inédit d'une conférence sur ""Walter Benjamin et le repère surréaliste"", Michel Poivert dresse le bilan de l'un des plus importants chapitres de l'histoire de la culture visuelle moderne. Reconfigurant certains éléments centraux de son champ d'investigation, il ouvre en même temps de nouvelles perspectives à l'étude du surréalisme. Celui-ci, on le sait, n'avait pas pour seule ambition de transformer l'art: c'est la vie elle-même qu'il aspirait à bouleverser de fond en comble. Fol espoir résumé alors sous le mot de ""révolution"", présent ici dès le titre. Ce serait en effet ne rien comprendre aux plus marquantes des propositions surréalistes, et à leur force de déflagration supérieure, que de ne pas voir qu'elles procédèrent toujours d'un désir de nature politique autant qu'esthétique. L'auteur y insiste d'emblée dans la préface qu'il donne à son

recueil, intitulée ""L'au-delà de l'usage"", où la photographie, par son ancrage à embranchements multiples au sein de la culture et, en un mot, parce qu'elle «n'était pas de l'art» (p. 8), apparaît comme le médium le mieux adapté à incarner cette double dimension. Déplaçant sur le terrain de l'art, à la suite de Dada, des images dont les raisons et les fins lui étaient parfaitement étrangères, les surréalistes firent de la photographie l'instrument d'une conversion du regard qui, dans toute sa portée, constitue sans doute leur legs le plus ""révolutionnaire"".

«Ce regard d'anthropologue que le surréalisme jette sur les images et, à travers elles, sur notre civilisation, forme la clé des usages qu'il leur réserve», écrit ainsi Poivert (p. 12). Usages, et ""mésusages"", qui s'exercèrent au premier chef sur un matériau déjà là: la remise en circulation de photographies existantes — qui vaut comme une véritable relecture — compte parmi les opérations cardinales du surréalisme, et c'est l'un des traits distinctifs de cet ouvrage, qui en détaille diverses occurrences, que d'y revenir à nouveaux frais. On mentionne souvent la surdétermination du sens de la vue propre aux œuvres surréalistes, cette sorte d'érection de l'œil campée sur le mode fétichiste par nombre d'images et de textes — avec pour corollaire obligé d'une telle hystérisation du monde visuel (et Poivert rappelle à point nommé que Breton et Aragon, en 1928, formulèrent le projet de célébrer «le cinquantenaire de l'hystérie») la crainte de la cécité, de l'aveuglement, autrement dit de la castration, que manifeste entre autres, de façon fort éloquente, la sculpture de Giacometti baptisée ""La Pointe à l'œil"". Mais on saisit à la lecture de ces pages combien la suspension du regard entraine également dans une stratégie de régénération de celui-ci. De même que Goethe, à propos du Laocoon, avait pu conseiller de baisser d'abord les paupières, puis de les relever soudainement pour voir le marbre s'animer, les surréalistes, renversant le procédé de l'appareil photo (ouvrir, puis obturer), fermèrent maintes fois les yeux afin de mieux les rouvrir sur des apparences métamorphosées. Poivert analyse à cet égard le photomontage publié en décembre 1929 dans le n° 12 de La Révolution surréaliste, qui montre les principaux protagonistes du mouvement les yeux clos tout autour d'un nu féminin peint par Magritte (""Je ne vois pas la . cachée dans la forêt""), ainsi que cet autre dû à Dalí, ""Le phénomène de l'extase"" (Minotaure, n° 3-4, 1933), qui s'organise en spirale autour du visage d'une femme au regard dérobé (mais à la bouche entrouverte). Dans les deux cas, l'interruption est la condition d'une visualité neuve, revivifiée.

Après les travaux de Rosalind Krauss et de Georges Didi-Huberman, qui mirent l'accent sur le rôle éminent, mais jusque-là peu commenté, de Georges Bataille dans la pensée de l'image au temps du surréalisme, Poivert entreprend un indispensable réexamen de l'apport propre à Breton et démontre comment une conscience critique de la photographie alla chez celui-ci de pair avec la valorisation de l'automatisme. Rapprochant écriture automatique et rayogramme, il souligne à quel point l'un et l'autre, à l'instar du recours aux photographies trouvées, participaient d'un rêve du geste artistique en tant que pure virtualité, la projection et l'enregistrement (du verbe ou de l'objet) se confondant en une seule et même action dépourvue d'intermédiaire technique. Le tout, de surcroît, et de manière quelque peu extravagante, au confluent de l'occultisme et de la politique: «La tentative de construction conceptuelle de l'automatisme psychique par André Breton s'inscrit dans une voie bien particulière: le choix de la culture médiumnique comme modèle révolutionnaire. On peut dès lors observer, à travers la réception des œuvres de Man Ray, comment la photographie contribue à établir la notion d'automatisme comme processus de création, et comment elle accompagne, tout au long des années 1920, le médiumnisme comme combat contre ""le règne de la logique""» (p. 54). En 1928, dans Nadja (où la photo occupe une place déterminante), Breton, afin de qualifier «une femme adorable» entrevue sur la scène d'un théâtre, évoquait «ce rien de ""déclassé"" que nous aimons tant». C'est sans doute quelque chose de semblable qui le retenait aussi dans l'image photographique. Le chapitre IV de Poivert, ""Politique de l'éclair.

André Breton et la photographie"" , très riche et très argumenté, permet de prendre pleinement la mesure de ce sujet aussi passionnant que complexe.

S'il fallait récapituler d'un terme ce qui fonde la photographie aux yeux du surréalisme, c'est peut-être le titre du livre écrit conjointement par Breton et Éluard en 1930 qui fournirait la moins mauvaise approximation. L'Immaculée Conception, l'un des grands textes de la littérature moderne, ne comporte aucune illustration mais tout s'y accorde au régime de vision prôné par les usages surréalistes de l'image photographique: l'automatisme, le sens de la rencontre, du détournement et du montage, le goût du rire sacrilège et de l'inquiétante étrangeté, l'alliance du merveilleux et du quotidien. Quant au dogme religieux de l'immaculée conception, il date de l'ère de la photographie. Le pape Pie IX le proclama en 1854, soit quinze ans après le brevet de Daguerre, et quatorze avant que le pape suivant, Léon XIII, ne chante dans un poème en latin, *Ars photographica*, les louanges de cette «claire image produite par les rayons du soleil» (*expressa solis spiculo nitens imago* — le souvenir de l'ouvre modeste de Léon ne survit guère que grâce aux *Dubliners* de Joyce, où l'un des personnages y fait une allusion désintéressée). Qui ne verrait là une manigance du hasard objectif, à laquelle il serait inutile de se soustraire? Quoi qu'il en soit, il y a encore beaucoup à apprendre et à méditer de l'expérience que les surréalistes firent de la photographie. L'Image au service de la révolution en apporte brillamment la preuve.

Jean-Pierre CRIQUI

Préprint *Études photographiques*, n° 20, 2007 (à paraître).

6. Césaire par Depestre

« Le petit matin d'Aimé Césaire », par René Despestre

<http://www.republique-des-lettres.fr:80/248-aime-cesaire.php>

En 1944, jeunes gens en colère à Port-au-Prince (Haïti), où en étions-nous aux jours qui précédèrent l'arrivée d'Aimé Césaire dans notre vie ? Jusque-là on avait vécu en vase clos, dans un ghetto insulaire, une moitié d'île coupée de la Caraïbe et du monde, et mise atrocement en coupe réglée par les profiteurs de ses épreuves. On manquait d'idées et de livres capables d'éclairer notre révolte. Cheminant seuls, en temps de guerre mondiale, on avançait à tâtons dans le black-out étouffant de nos incertitudes.

En littérature, le Mouvement indigéniste de la fin des années 20 avait légué à notre génération les enseignements admirables de Jean Price-Mars, Jacques Roumain, Carl Brouard, Emile Roumer, Magloire Saint-Aude. Ils représentaient — avec ceux de Léon Laleau, Jean F. Brierre, Roussan Camille — l'essentiel du fonds de connaissances qui orientaient nos doutes, tempéraient nos angoisses, et nous laissaient quelque espérance de pouvoir un jour ""descendre du cheval en sueur de nos contradictions historiques"", selon un raccourci hardi du poète Georges Castéra fils.

Outre les écrits de nos aînés haïtiens, il y eût d'autres signes avant-coureurs du changement de cap que Césaire allait proposer à notre imagination. Un soir de 1942, Alejo Carpentier prononça dans un ciné une conférence sur les origines du réel merveilleux américain. Le futur auteur de *Un royaume de ce monde*, avec des exemples pris dans l'histoire d'Haïti qu'il découvrait, nous apprit à réévaluer la part considérable que le merveilleux occupe dans la structure psychologique et morale de la Caraïbe et de l'Amérique latine.

Peu de temps après la leçon d'Alejo Carpentier, on bénéficia du magistère intellectuel de Pierre Mabille. Esprit très proche du surréalisme et d'André Breton, il avait publié à Paris, dans les années 30, des livres d'une forte originalité: *Le miroir du merveilleux*, *Initiation à la connaissance de l'homme*, *Egrégories* ou *la vie des civilisations*. A ses yeux l'aventure surréaliste était bien plus qu'une tentative de renouvellement du romantisme européen, et notamment du rôle que celui-ci attribuait au sacré dans les relations humaines. Le surréalisme permettrait l'élaboration d'une anthropologie critique dans la voie d'une compréhension synthétique de l'histoire des sociétés.

Savant et visionnaire, Mabilille trouvait des arguments à vous occuper le souffle, pour parler des réalités, des rêves, des savoirs et des civilisations de la planète. Sa capacité de survol des connaissances paraissait sans limites. Mabilille nous prépara ainsi à rencontrer Aimé Césaire, à nous émerveiller de sa personne et des profondeurs de sa pensée, et à nous rouler par terre de jubilation à la découverte du poète génial du Cahier d'un retour au pays natal!

Près de cinquante ans après l'éblouissant effet-Césaire, le parcours de ce nous paraît l'un des plus exemplaires de l'intelligentsia mondiale du vingtième siècle. Son oeuvre aura été le journal de bord de plusieurs générations d'Antillais et d'Africains. En nous invitant, en 1944, à réfléchir sur la poésie et la connaissance, à partir de Lautréamont, Rimbaud, Apollinaire, Breton, et à partir de sa propre expérience de poète et de penseur, il nous aura aidés à voyager en nous-mêmes, à la récupération du moi que la colonisation avait enfoui sous des épaisseurs de mensonges, de poncifs et d'idées reçues.

Le regard que Césaire jeta sur le passé des Haïtiens nous a permis de le redécouvrir dans sa vraie dimension épique. Il nous a délivrés d'une tare de l'historiographie haïtienne: la manie de diminuer un pour grandir un autre. Tantôt on rabaissait Toussaint Louverture pour porter aux nues J.J. Dessalines, peint sous les traits d'un sans paille dans son acier; tantôt on descendait en flammes Alexandre Pétion afin de mieux hisser sur le pavois son rival Henri Christophe. Césaire trancha d'un seul mot ce vain débat: au commencement de l'histoire décoloniale, à l'échelle d'Haïti et du monde, il y a le génie de Toussaint Louverture. Ses intuitions firent monter à un étiage sans précédent le niveau de conscience de ses compagnons d'esclavage. Sans son articulation historique l'insurrection victorieuse des Noirs de Saint-Domingue (1791-1804) n'aurait pas été l'un des événements majeurs des temps modernes. En effet, le faux universalisme des idées de la Révolution française avait mis les droits de l'homme hors de la portée des Noirs. La famille humaine doit à Toussaint Louverture le premier effort, couronné de succès, d'universalisation des principes démocratiques de 1789. L'histoire du droit et des idées politiques doit à Toussaint une autre contribution qui traduit l'exceptionnelle précocité de sa vision des choses de la décolonisation. La Constitution qu'il élaborait et fit proclamer à Saint-Domingue, un siècle et demi avant le modèle britannique aux colonies, proposait à la France l'établissement d'un dans sa possession antillaise. Napoléon devait, à St. Hélène, regretter amèrement de n'avoir pas sauté sur l'occasion que lui offrait le leader noir de constituer, dès lors, un commonwealth à la française, ce qui eût représenté, en 1801, un progrès décisif de la justice, comme de la culture et de la liberté, dans les relations internationales.

Après l'historien, le dramaturge Césaire allait à son tour situer les expériences de notre pays à leur vraie place. Personne, avant La tragédie du roi Christophe n'avait mis un tel doigt de maître sur les vicissitudes dramatiques où l'histoire haïtienne s'est empêtrée au début du dix-neuvième siècle; et où, jusqu'à nos jours, elle ne finit pas de se déprendre. La négritude qui en Haïti se mit debout pour la première fois continue d'échouer dans la mission de forger un Etat de droit, une société civile, une légitimité favorable à l'épanouissement d'une nation moderne digne de l'héritage louvertureurien.

A travers la métaphore élisabéthaine que lui inspira le sort des Haïtiens, c'est la tragédie générale des révolutions du siècle que Césaire devait analyser de façon magistrale. Il lançait un cri d'alarme en direction des chefs africains de mouvements de libération: Sékou Touré, Modibo Keita, Ben Bella, Cabral, Patrice Lumumba. Au-delà de l'Afrique combattante, l'avertissement de Césaire pouvait aussi être utile aux entreprises révolutionnaires conduites à la Mao, Ho Chi Minh, Che Guevara, Fidel Castro. Plus au-delà encore des soulèvements du , la parole prophétique de Césaire, à travers l'évocation d'un royaume noir des Caraïbes de 1820, préfigurait les naufrages contemporains des Staline, Ceausescu, Honecker, et tant d'autres despotes qui, sans daigner regarder aux principes de la démocratie, se sont, toute

honte bue, livrés au plus terroriste détournement de rêve et d'espérance d'émancipation que connaisse l'histoire de l'humanité.

Césaire a rendu nos réalités plus intelligibles, en recourant à des thèmes à la fois spécifiques et universels. Son intelligence théorique, et sa force d'invention poétique, donnent toujours, dans l'essai comme sur la scène, une analyse approfondie des dynamiques complexes de la décolonisation. Il aura été le premier à souligner que le mouvement décolonial n'était pas une création irréversible. On pouvait s'attendre à voir des structures de l'ancien régime se reconstituer au sein de tout pays imparfaitement décolonisé. La conquête de l'indépendance ne mettrait pas automatiquement un peuple à l'abri des phénomènes de récurrence du colonialisme. Comme cela s'est passé en Haïti, d'entrepreneurs épigones noirs s'emploieraient, aussitôt les colons partis, à indigéniser avec rage les outillages mentaux et les méthodes d'oppression du temps de la colonisation.

De même, dès 1956, soit trente-trois ans avant l'effondrement du mur de Berlin, Césaire comprit qu'on n'avait rien de bon à attendre de l'URSS et du mouvement communiste internationale. Les pouvoirs, prétendument prolétariens, avaient accommodé à des réalités nouvelles les pires traditions du despotisme. A Moscou, Prague, Budapest, Varsovie, Bucarest, Tirana, (avant que la contagion totalitaire ne s'étende à Pékin, Hanoï, La Havane), ce que l'on entendait par n'était autre qu'un processus récurrent d'intériorisation des formes historiques les plus barbares d'assujettissement des peuples à la tyrannie d'un homme ou d'un Parti. Aux yeux de Césaire le communisme .

La rupture de Césaire avec le PCF lui fournit l'occasion de rappeler à Moscou, comme au stalinisme à la française, que ""la question coloniale ne peut être traitée comme une partie d'un ensemble plus important, une partie sur laquelle d'autres pourront transiger ou passer tel compromis qu'il leur semblera, eu égard à une situation générale qu'ils auront seuls à apprécier"".

On trouve chez Césaire longtemps avant l'éclatement du pseudo-socialisme soviétique, les critiques les mieux fondées qu'on ait portées contre ses errements hors de l'Europe. Les griefs les mieux articulés qu'on ait formulés contre l'exportation de son dogme et de ses méthodes policières ont trait à son ignorance des singularités de l'histoire de l'Afrique subaharienne et de la Caraïbe:

- 1) La lutte contre l'oppression ""se circonstancie"", se singularise, selon l'histoire, la culture, l'idiosyncrasie religieuse et psychologique de chaque famille de sociétés, en tenant compte également des conditions écologiques et géographiques.
- 2) La colonisation, en s'appuyant sur le mythe d'une que conditionneraient de prétendus facteurs , ajouta aux malheurs physiques du joug colonial une sorte de ""difficulté d'être"", un système de frustrations culturelles, qui ont rendu plus complexe la lutte des Noirs pour leur libération.
- 3) Le communisme s'est révélé incapable de comprendre ce double niveau de dévalorisation des hommes; d'identifier correctement les voies spécifiques du combat des Nègres; et moins encore il a saisi que la négritude était de tout autre nature que l'idéologie pseudo-révolutionnaire qui mobilisait le mouvement ouvrier européen.

La critique de Césaire ne se limita pas à relever le peu de place que les occupaient dans la stratégie européocentriste des PC, elle poussa l'analyse jusqu'à l'identification plus générale des tares qui devaient conduire le communisme à son fantastique échec. Parmi elles, Césaire ne pouvait manquer de retenir le trop bon marché que le marxisme à la soviétique a fait du drame intérieur des hommes. En voulant tout ramener, dans la vie en société, à la transformation des seules conditions matérielles, il avança sur la formation de des thèses qui faisaient cavalièrement l'impasse sur le sens du sacré dont a besoin de s'alimenter la part la plus intime de l'imaginaire humain chez l'individu.

Au lieu d'un agrandissement des échelles du rêve et de la réalité, comme il nous est offert dans la pensée d'Aimé Césaire, sous ses formes soviétique, yougoslave, chinoise, vietnamienne, cubaine, la a imposé au monde une parodie sinistre du message évangélique; une caricature carnavalesque de l'état de compassion et de solidarité qui aurait dû féconder la situation affective et morale des individus et des groupes sociaux. Elle s'est essouffée jusqu'à l'extrême épuisement dans le traitement du petit nombre de vieux conflits qui continuent de torturer le cœur humain: le passage de l'enfance à l'âge adulte, la sexualité, la solitude, la peur du vieillissement et de la mort inéluctables, les énigmes du cosmos, les troubles appels du désir et de l'inquiétude, la disposition des êtres à jouir du mal et à souffrir du bien, et tant d'autres phénomènes mystérieux de la vie que le pouvoir ouvrier préféra traiter en qu'il abandonna aux bas-côtés des routes de l'Histoire.

Soumis au vibrion tragique de son déterminisme aux abois, le système stalinien s'empessa de délester l'envers énigmatique de la vie intérieure des gens pour porter le seul fardeau de son matérialiste règlement de comptes avec . L'oeuvre entière de Césaire, à ses divers registres, prend acte de l'incapacité du socialisme à faire éclore et prospérer la charge d'une nouvelle civilisation qui eût été en mesure de réussir une percée jamais vue dans la voie de la démocratie grâce à une synthèse du savoir le plus moderne et des grands élans spirituels hérités des religions et des anciennes sagesse dont l'or court en filigrane dans la pâte des cultures de la planète.

Aujourd'hui à quelle échelle peut-on mesurer l'oeuvre d'Aimé Césaire? Sûrement pas à l'aune de la seule théorie de la négritude. Le lyrisme de Césaire, en effet, déborde l'étroitesse conceptuelle et les ambiguïtés que la notion de négritude doit à ses origines anthropologiques. Dans l'univers césarien, en prose comme en poésie, on a toujours affaire à une négritude que féconde la fraîcheur des sensations vécues. La grise théorie est vivifiée, transcendée, irriguée d'humour et de ses du sacré. Césaire sait à la perfection faire sauter les verrous et les instances sans grâce de l'idéologie. Son langage en effervescence est débarrassé de la fonction parodique où le carnaval de la plantation coloniale avait pendant longtemps confiné le bon usage que la femme et l'homme de la Caraïbe peuvent faire des langues créole et française. Chez le barde martiniquais poésie et connaissance jouent à la fois en virtuose accompli le grand jeu de nos particularismes nègres, et la belle aventure d'un universel humain enrichi de la bonne sève créole de nos singularités: l'île minuscule des Antilles et la vaste terre-patrie, l'ensoleillé chez-soi martiniquais et le des autres côtés de la mer, où l'on peut tout aussi bien , et écouter les trilles des rossignols de la poésie et de la liberté.

S'il fallait célébrer en Aimé Césaire , en compagnie de ses frères de Léopold Sédar Senghor, Léon Damas, Alioune Diop, je dirais que leur éclatant mérite -- et celui de la revue Présence Africaine qui fut longtemps leur tribune -- est d'avoir maintenu l'anthropologie de la négritude dans une perspective seulement esthétique et morale. C'est d'avoir évité de l'ériger en idéologie d'Etat ou en opération politique à caractère messianique. Leur sagesse à l'africaine aura permis à tous ceux qui se reconnaissaient dans leur parole de faire l'économie des horreurs du pan-négrisme totalitaire à la Papa Doc Duvalier. On doit leur être reconnaissant de n'avoir pas profité de leur influence en Afrique et aux Antilles pour ouvrir avec la négritude une école écumante de haine: église de combat, mosquée armée jusqu'aux dents, temple vaudou (houmfor) où officierait l'ocuménisme terrifiant des tontons-macoutes de l'infamie universelle.

La montée en force des intégrismes et des nationalismes de tous bords montre le danger qu'eût représenté pour l'Afrique et la Caraïbe un programme d'émancipation articulé à l'absolu d'une qui, existant préalablement à l'histoire de nos peuples respectifs, en serait le développement à travers le temps de nos combats de décolonisation. Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor (tout comme Alioune Diop dans sa revue) devaient tenir notre soif de justice et de solidarité loin des bornes ethniques, religieuses, fondamentalistes, qui encombrant maintenant les

veilles routes sans issue où le nationalisme et l'intégrisme sans foi ni loi emmènent leurs hordes d'excitateurs fanatiques faire du surplace historique.

Et que faites-vous de la violence qui est propre à la poésie et au discours décolonial d'Aimé Césaire ?

J'invite mon interpellateur à célébrer avec moi la violence de l'esprit d'enfance et du merveilleux, la violence de l'innocence et de la vérité. En effet, Césaire rejoint fraternellement le courant principal de la culture mondiale, quand son embrasement de poète fait à tout être humain le don généreux de la paix. C'est pourquoi il serait absolument vain de faire à Césaire un procès pour crime de lèse-créolité sous le prétexte que sa force d'émerveillement nous parvient dans une langue française de rêve. Césaire n'est-il pas la créolité plus le sens du sacré ? La créolité plus le drame historique des peuples noirs ? La créolité plus Arthur Rimbaud, Guillaume Apollinaire, André Breton, Paul Claudel; enfin la créolité en mouvement marin dans la qui, selon Charles Baudelaire, soulève les grands états de poésie et de miséricorde avec à la fois le malheur et la beauté qu'il y a dans le monde!

A l'heure des mutations d'identité qui accompagnent la civilisation planétaire, le Commonwealth à la française qu'on finira par édifier existe déjà dans l'oeuvre du poète souverain de la Martinique qui vivifie le soir d'une tendresse enceinte de son étoile du petit matin.

Copyright © René Depestre / La République des Lettres, vendredi 1 juillet 1994

7. Dada & Cie

Busy Going Crazy. Collection Sylvio Perlstein. Art & photographie de Dada à aujourd'hui De Dada à l'art conceptuel, en passant par le surréalisme et le Nouveau Réalisme, le catalogue de l'exposition des oeuvres de la collection Sylvio Perlstein à La maison rouge propose plusieurs analyses des choix imparables du collectionneur anversois.

http://www.paris-art.com:80/livre_detail-3899-collectif.html

Présentation

«Je n'ai pas le goût des objets ou de l'art, c'est-à-dire que je ne me considère pas comme un expert et encore moins comme un historien. [...] J'éprouve de la passion pour ce qui me dérange, m'intrigue, me gêne [...]. En portugais, nous avons le mot ""esquisito"" [le terme désigne ce qui est déroutant, singulier, excentrique] pour décrire à peu près ce que je ressens. Peut-être est-ce cela qui fait le lien entre tout ce que je collectionne ? Enfin, si on veut à tout prix faire un lien, trouver un fil conducteur...» - Sylvio Perlstein

Au cours des quarante dernières années le collectionneur belgo-brésilien Sylvio Perlstein, a réuni, en suivant son intuition et au gré des rencontres et des découvertes, un exceptionnel ensemble d'oeuvres comptant des pièces majeures des avant-gardes du XXe siècle : Dada, surréalisme, photographie des années 1920-1950, Nouveau Réalisme, art conceptuel, art minimal...

Cet ouvrage a été publié à l'occasion de l'exposition «Busy Going Crazy» à La maison rouge-fondation Antoine de Galbert, à Paris, du 29 octobre 2006 au 14 janvier 2007. L'exposition a rassemblé plus de 400 photographies, peintures, sculptures, installations de Arman, Bêcher, Bchner, Breton, Broodthaers, Buren, Ernst, Calzolari, Cartier-Bresson, Christo, Dali, Doisneau, Duchamp, Flavin, Joostens, Judd, Kawara, Klein, Kosuth, Kruger, LeWitt, Lichtenstein, Marden, Man Ray, Merz, Nauman, Ryman, Spoerri, Pistoletto, Tinguely, Weiner... Vous pouvez lire à ce sujet l'article de Pierre Juhasz sur notre site.

Sommaire

- . Avant-propos — Antoine de Galbert
- . Introduction — David Rosenberg
- . Esquisito ! Entretien avec Sylvio Perlstein — David Rosenberg
- . Inquiétudes sensuelles dans le désert — Marc Dachy

- . DE SYLVIONIS PERLSTEINIS COLLECTIONE. A la manière de Spinoza et d'Alfred Jarry — Emmanuel Guigon et Georges Sebbag
- . Secrets d'alcôve — Xavier Canonne
- . La collection contemporaine de Sylvio Perlstein. Essai d'interprétation — Bernard Blistène
- . Fragments de la collection
- . Inventaire

8. Pellan

Alfred Pellan élit domicile au MNBA de Québec

<http://www.cyberpresse.ca:80/article/20070301/CPARTS/703010836/1019/CPACTUALITES>

En art, la meilleure façon de ne pas mourir est de ne pas vieillir! Cette lapalissade se révèle pleine de sens dans le cas de l'œuvre d'Alfred Pellan, dont la fraîcheur, la vitalité et la juvénilité ne finiront jamais de captiver les jeunes yeux autant que les regards avertis. Voilà pourquoi le Musée national des beaux-arts du Québec se devait de lui ouvrir une salle permanente. C'est chose faite, et bien faite.

Le nom de cet explorateur des contrées vierges de l'art, dans le Québec sauvage d'après-guerre, est plus que jamais lié à celui du Musée national des beaux-arts du Québec.

Après avoir logé son Mini-bestiaire, en 2005, l'institution achetait sa maison-atelier-œuvre-d'art, à Laval, l'an dernier. De plus, la cour intérieure du musée est devenue le Jardin Pellan, où l'on voit des représentations magnifiées de quelques-unes des bibites fabuleuses sorties du cerveau de l'artiste.

Cette prédilection de notre musée national pour Alfred Pellan ne date pas d'hier. Déjà, en 1940, au retour de l'artiste prodige, après 14 années à Paris, l'institution avait aussitôt exposé 161 de ses œuvres, en acquérant plusieurs au passage. Subséquemment, les murs du musée des Plaines ont accueilli deux rétrospectives Pellan, en 1972 et 1993.

Les toiles exposées dans la nouvelle salle permanente sont tirées de la précieuse collection du musée, qui regorge de trésors portant la griffe de Pellan.

Des Fraises (1920), le tout premier tableau peint par l'artiste à 16 ans, jusqu'à l'ultime Bestiaire 24, réalisé en 1981, la trajectoire Pellan, qui ressemble à un arc-en-ciel, parcourt les murs de la salle 12 du Pavillon Baillargé, y chassant les visions presque monochromes de Jean Paul Lemieux, qui en perd sa salle permanente. Mais ce sera pour mieux faire une tournée des musées du Québec, en 2008.

En faisant cette annonce, hier, M. John R. Porter, le directeur-général du MNBAQ, n'a pas manqué d'ajouter : «Voilà une nouvelle preuve que notre musée est trop à l'étroit : la pression sur nos collections est à la limite du supportable.»

Mariant de façon inusitée le figuratif et l'abstrait, le faux naïf et le vrai surréalisme, Alfred Pellan (1906-1988) s'est amusé à faire des clin d'œil à Picasso (L'Homme A grave, 1948-50) et à Miro (Jardin vert, 1958), tout en libérant son génie propre dans des grands formats atypiques, tels Citrons ultra-violets (1947) et La Chouette (1954), où foisonnent et s'entrelacent, dans une luxuriance de détails et de coloris, formes géométriques et silhouettes humaines ou animales.

Chef-d'œuvre absolu de Pellan, Citrons ultra-violets date de l'époque la plus dramatique et la plus conséquente de Pellan. En cette même année 1948, il signe, avec 14 autres artistes, le manifeste Prisme d'yeux, qui réclame plus de lumière et plus d'air, dans un Québec confiné et plongé dans ce qui devait être appelé beaucoup plus tard «la grande noirceur».

Régis TREMBLAY

Bien cordialement,

L'administrateur toujours provisoire

Henri Béhar

Pour envoyer un message à tous:

melusine@mbox.univ-paris3.fr

Site du Centre de Recherches sur le Surréalisme de Paris III/Sorbonne Nouvelle
<http://melusine.univ-paris3.fr/>

Grand Jeu

"Chers amis,

les actes du colloque de Reims viennent de paraître, dans la Bibliothèque Mélusine. J'ai négocié un accord avec l'éditeur pour que les abonnés de cette liste, et eux seuls, bénéficient d'une réduction substantielle pendant la période de souscription, c'est-à-dire un mois. Vous pouvez vous procurer l'ouvrage au prix de 24 Euro, frais de port compris, en utilisant le bon de commande ci-joint (PDF) ou ci-dessous, en précisant: ""liste mélusine"".

Bonne lecture

Bien cordialement,

L'administrateur toujours provisoire

Henri Béhar

Pour envoyer un message à tous:

melusine@mbox.univ-paris3.fr

Site du Centre de Recherches sur le Surréalisme de Paris III/Sorbonne Nouvelle

<http://melusine.univ-paris3.fr/>

LE GRAND JEU EN MOUVEMENT, Sous la direction

d'Olivier Penot-Lacassagne et d'Emmanuel Rubio

« Le Grand Jeu est irrémédiable ; il ne se joue qu'une fois. » Et

vite. De 1928 à 1932, le Grand Jeu prend la main, pour une partie dont la brièveté n'a d'égale que la singulière clarté qui l'illumine. La modernité semble parfois faite de ces comètes insaisissables, et de Rimbaud au Grand Jeu frappe d'abord le retour d'un certain rythme, comme d'un parcours pressé dont l'impatience, l'intransigeance, font le prix.

Le Grand Jeu en mouvement, donc, mais aux deux sens du terme. Car de la fugue rimbaldienne à l'aventure collective, il s'agit bien de fonder un groupe à même d'accélérer l'Histoire. S'il unit les traditions poétiques et occultes sous un seul signe, le Grand Jeu est aussi bien décidé à faire de son refus du monde une force d'action dans le monde. Impossible de l'étudier sans lui restituer son contexte, sans lui prêter une dimension proprement politique.

Comment d'ailleurs saisir le Grand Jeu hors de ses paradoxes ? Ses membres auront sans cesse associé les termes les plus incompatibles : révolution et révélation, marxisme et mystique, exaltation du Non, pataphysique et formes hermétiques les plus diverses. Renonçant à leur temps, prétendant forger leur époque, ils auront ainsi exploré sans mesure ces paysages dangereux où la poésie trouve son point d'incandescence, et ne peut plus se dissocier d'une vie à gagner, d'une vie à perdre.

Le Grand Jeu en mouvement donne à lire les interventions du colloque de Reims (2004) réunies par Olivier Penot-Lacassagne et Emmanuel Rubio selon trois axes : « Le Grand Jeu en contexte », « Vivre/écrire le Grand Jeu », « Entrée des artistes ».

Contributions de : Bernard Baillaud, Henri Béhar, Mauricette Berne, Zéno Bianu, Guillaume Bridet, Stéphanie Caron, Nelly Feuerhahn, Marcello Gallucci, Anne-Elisabeth Halpern, Valéry Hugotte, Christian Le Mellec, Danièle Méaux, Jean-Louis Meunier, Olivier Penot-Lacassagne, Christian Petr, Marie-Hélène Popelard, Michel Random, Donna Roberts, Emmanuel Rubio, Alain Trouvé, Alain Virmaux

Correspondance inédite entre Roger Gilbert-Lecomte et Léon Pierre-
Quint. Articles d'André Rolland de Renéville sur le surréalisme.
Reproduction en fac-similé (réduit) de Discontinuité.

*LE GRAND JEU EN MOUVEMENT, BIBLIOTHÈQUE MÉLUSINE, L'ÂGE D'HOMME, ISBN 978-2-8251-
3726-0, 336 PAGES. FORMAT 15,5 X 22,5 CM*

Prix: EUR 30 .-

""

BON DE COMMANDE

Je commande :

. ex. de Le Grand Jeu en mouvement
(à EUR 30 .- franco de port).

. ex. de _____

Je désire également recevoir : . votre catalogue (gratuit)

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Localité : _____ e-mail : _____

Date, Signature : _____

Paiement par CB

Carte type : . Visa . Mastercard . American Express . Autre :

Carte n° : |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Expiration : __ / __ (MM/AA)

Remplir et renvoyer avec votre règlement à l'ordre
des Editions L'Age d'Homme, 5 rue Férou, 75006 Paris

e-mail : lagedhomme@aol.com

www.lagedhomme.com

Re: Monny de Bouilly "<<< Salmon est-il d ailleurs un prenom aÂ Belgrade ?

Non, il etait juif, donc son prenom n'est pas tipique
en Serbie.

Quant a l'orthographe, en serbe ""u"" donne en francais
""ou"" — je suppose c'est pourquoi il a change bUli a
bOUlly. Il sagit de la prononciation. Et ""lly"" au lieu
de ""li"" — je suppose il sagit de la francisation.

Ca c'est mon opinion modeste, je suis un artiste
inspire par surrealisme et dada, je ne m'occupe pas de
la langue et de la litterature. Ma tante qui connait
personnellement presque tous les surrealistes serbes et
les livres sont mes sources...

Dimitrije Tadic

Artiste

Conseiller, Arts visuels et multimedia

Departement pour les arts contemporains, industries et
relations culturelles

Ministere de la culture, Republique de Serbie

RE: SEMAINE_9

"Contrairement à ce qui est affirmé dans le compte rendu de Jean-Pierre Criqui, le poème de
Léon XIII sur la photographie ne se trouve pas que dans Dubliners.

Il a été cité, traduit et commenté dans les revues photographiques

pour amateurs (Photo Pêle-Mêle, 1904, par exemple) puis par les historiens de la photographie (B. Spear, History of Photography, avril 1981). On le trouve aussi – O mira virtus ingeni novumque monstrum ! – dans l'anthologie de votre serviteur (Je Hais les photographes, Anabet, 2006, pp. 382-384).

Paul Edwards

" Paul Edwards paul.edwards@mageos.com SMTP

Tout sur Prévert/Printemps des Poètes/Dunkerque

"Chères Mélusiennes, Chers Mélusiens, *

*Tout sur Prévert

Printemps des Poètes

Ville de Dunkerque

*

Mardi 6 mars

*18 h 30 — Maison Pour Tous — Leffrinckoucke

René Char, Jacques Prévert : des mots d'amour

Tout juste née, la Maison Pour Tous de Leffrinckoucke adopte Le Printemps des Poètes. Nous assistons à la restitution du travail d'écriture mené avec les habitants, par la Maison Régionale de la Poésie du Nord — Pas de Calais. Lettres dédiées et mots accroche-coeurs sont accompagnés par le chant subtil du Trio Etwien.

*

Mercredi 7 mars *

15 h 30 — Bibliothèque de Petite-Synthe

Souvenirs de famille...

Des grands-parents aux petits-enfants (à partir de 10 ans) et à partir de quelques textes : « Il faut passer le temps », « Drôle d'immeuble » et ... « Souvenirs de Famille », Diane la conteuse, vous invite à une rencontre intergénérationnelle autour de Jacques Prévert.

*

A partir du 9 mars *

« Prévert dans la Ville ou un Siècle de Prévert »

C'est la grande exposition Prévert. L'ASPIC au regard de ses liens historiques et privilégiés avec la famille Prévert et sa Société Fatras - Succession Jacques Prévert, en partenariat avec la Ville de Dunkerque accueille cette importante exposition, véritable tour d'horizon de la vie, de l'oeuvre et de l'homme Prévert. Déclinée sous forme de parcours dans la ville, elle permet à chacun, trois semaines durant de retrouver ou découvrir l'un des plus populaires auteurs français.

1 — *MJC de Rosendaël*

Jacques Prévert — Présentation du poète.

Prévert et l'Engagement

2 — *Cercle de la Jeune France*

« Intimité : Les Amis, la Famille, les Correspondances.

3 — *Bibliothèque de la Basse-Ville

*Jacques Prévert et le Cinéma.

4 — *Bibliothèque de Petite-Synthe*

Jacques Prévert : Textes et Chansons.

5 — *Espace-Expo André Devynck*

Prévert, les Peintres et les Photographes.

Horaires d'ouverture : du mardi au samedi de 14 h à 17 h

*

Vendredi 9 mars*

18 h 30 — Maison de quartier Soubise

Viens donc avec nous mon... Prévert !

Chorale, poèmes, éveil musical : ce titre ne vous rappelle rien ? Comme il a si bien su le faire déjà, le Quartier Soubise, s'illustre à nouveau par un savoureux mélange tirant vers la comédie musicale, en invitant Prévert...

*Samedi 10 mars*

Rendez-vous à 14 h 30 — Espace-Expo André Devynck (retour même lieu)

Promenade dans l'univers... de Prévert !

DK'BUS Marine vous emmène de place en place retrouver l'exposition « Prévert dans la Ville ou Un Siècle de Prévert ». En compagnie et avec les commentaires de Monsieur Jean-Paul Liégeois, ami de Jacques Prévert qui évoque la dimension de l'homme, du poète, de l'écrivain, des contes aux scénarii de cinéma, en passant par la chanson... Et à chaque étape, Diane, la conteuse vous accueille...

Réservation indispensable dans la mesure des places disponibles — 03 28 26 25 55

*

Dimanche 11 mars*

16 h — Musée des Beaux-Arts

Promenade poétique colorée

Un dialogue entre le texte et la mélancolie mis en scène autour des couleurs.

C'est la suite logique du stage. Le comédien Hervé Leroy et le percussionniste Eric Navet s'approprient la très ludique exposition « Eloge de la Couleur » pour y poser les mots de Prévert.

Cie Les Arts Ménagés

Tarif : 4 EUR 50 / Tarif réduit : 3 EUR / Tarif 18-25 ans : 1 EUR 50 / Gratuit pour les moins de 18 ans.

*

Du lundi 12 au mardi 27 mars*

Studio 43

Jacques Prévert et le cinéma

Durant ce Printemps, le Studio 43 propose la redécouverte de quelques chefs-d'oeuvre auxquels a collaboré le poète, en écrivant dialogues et scénarii : « Le crime de Monsieur Lange » de Jean Renoir, « Les enfants du paradis », « Quais des brumes », « Drôle de drame » de Marcel Carné. Voir programme du mois de mars du Studio 43.

Séance au tarif habituel / Tarif normal : 6 EUR / Carnet de 10 tickets : 45 EUR / Etudiants, lycéens, demandeurs d'emploi, Rmistes : 5 EUR / Enfants de moins de 14 ans : 3 EUR / Tarif groupes scolaires sur réservation : 2,50 EUR

*Lundi 12 mars*

18 h 30

« Peut-on parler de Jacques Prévert sans évoquer le cinéma ? »

En ouverture de cette quinzaine, le Studio 43 accueille Carole Aurouet, écrivain, universitaire. « Le crime de Monsieur Lange » et « Carnet de

nauffrage », documentaire sur ce qui aurait pu être la dernière collaboration avec Marcel Carné, serviront d'argument pour une rencontre qui s'annonce passionnante avec cette grande spécialiste du cinéma de Prévert.

Carole Aurouet vient de publier deux monographies sur Jacques Prévert aux éditions Naïve, et Ramsay et dédicacera son ouvrage.

Conférence au tarif habituel des séances de cinéma

21 h -- Studio 43

Le Crime de M. Lange

Tarif habituel des séances

La soirée comprenant la conférence et la séance de cinéma : 9 EUR

*

Mardi 13 mars*

18 h 30 — Espace-Expo « André Devynck »

Vernissage de l'exposition « Prévert dans la Ville » ou « Un siècle de Prévert » et du Printemps des Poètes avec la participation de Bernard Taquet, Président de l'ASPIC qui s'essaye au Jeu de Prévert.

*Jeudi 15 mars*

18 h 30 — Hall du lycée Jean-Bart

« Echos de Prévert »

Sur des thèmes contemporains qui les touchent, les élèves du lycée Jean-Bart feront une lecture animée des poèmes qu'ils ont écrits, à la manière de Prévert. Certains textes seront mis en espace par des élèves-danseurs de hip-hop.

*

Vendredi 16 mars*

18 h 30 — Salle des Fêtes de Fort-Mardyck

Cabaret Prévert

Comme au cabaret où l'on mange et où l'on boit, Fort-Mardyck se propose de mettre en jeu les deux thèmes de ce Printemps en s'appuyant sur ses forces vives, artistiques et associatives.

Avec la participation du duo Passé-Composé.

*

Samedi 17 mars*

De 9 h 30 à 11 h — Fort-Mardyck

En sortant de l'école...

Les élèves accompagnés des parents lisent des poèmes dans différents lieux ... (de Fort-Mardyck).

*Samedi 17 mars*

15 h 30 — Maison de quartier Pasteur

Des mots pour le dire

Les enfants du périscolaire chantent Prévert, les « ados » le traduisent en théâtre d'ombre. Hervé Leroy et la Cie Les Arts Ménagés invitent ensuite le public à jongler avec les mots facétieux du poète : mots cases, mots-valises, cadavres exquis... Et hop... les mots se mettent à danser... !

*Dimanche 18 mars*

15 h — Studio 43

Goûter Prévert

Les enfants retrouveront avec plaisir « Le Roi et l'oiseau », le

chef-d'oeuvre de Paul Grimault sur le texte de Jacques Prévert.
Tarif : 3 EUR (prix identique pour les enfants et les adultes).

*

Dimanche 18 mars *

17 h 30 — Cercle de La Jeune France

Lettres d'amour du monde

La Lecture de lettres d'amour par l'association pour le développement des langues sur le littoral dunkerquois (ADLLD) et le comédien Hervé Degunst

Samedi 24 mars

10 h (scolaires) et 15 h 30 — Auditorium Georges Bizet

« Prévert un homme de paroles : récital en quatre saisons »

Dans un square parisien, les personnages de l'oeuvre poétique de Prévert se croisent, au gré des quatre saisons, pour vous faire découvrir, en textes et musiques, le monde de l'artiste. Un univers à la fois plein de vie, de folie et de révolte.

Cie du Hérisson.

* Dimanche 25 mars

*17 h 30 — Cercle de La Jeune France

Prévert en chœur

La Jeune France interprète le poète et invite tous ceux qui souhaitent chanter Prévert (amenez vos partitions !).

Bien cordialement,

Carole Aurouet

Maître de conférences

Université de Marne-la-Vallée

" Carole AUROUET

Re: averse recherche

"Ernest Jones, ""La conception de la vierge par l'oreille. contribution à la relation entre l'esthétique et la religion"". [Jahrbuch der Psychoanalyse, 1914, Band VI.

Longue étude avec au sommaire :

Introduction. La légende de la Fécondation de la Vierge Marie par l'oreille. — Souffle et Fécondation. — La Colombe de l'Annonciation. — L'Oreille, organe réceptif. — Conclusion.

Trad. française très accessible ; Ernest Jones, Psychanalyse, Folklore, Religion. Payot, ""Science d l'Homme"", 1973, p. 226-299.

Ed. anglaise originale. : Essays in applied psychoanalysis, vol. II, The Hogarth Press, London, 1964.

C'est un classique de la psychanalyse appliquée, par un des pionniers.

Article ""édifiant"" : les raisonnements visant à élucider les mystères de Marie par ce gallois rationaliste sont encore plus tirés par les cheveux que ceux de Dali pastichant les psychanalystes !

A compléter par l'étude qui suit : ""Psychanalyse de l'Esprit-Saint"".

Amusez-vous bien.

AC

La Lettre Avbqueneau (février-mars 2007)

>> La Lettre Avbqueneau

>> Février-mars 2007

>> (299 abonnés)

>> Chers Queniennes, chers Queniens,
>> ³Unn fois n'est pas coutume², il n'y avait aucune date à retenir en
>> février, et il y en a peu pour le mois
>> de mars. Les autres informations n'étant pas périssables, j'ai choisi de les
>> regrouper en une seule lettre
>> couvrant la période février-mars.
>> Beaucoup de ces informations ont été échangées le 27 janvier à
>> l'Université de Paris 3, lors de la Journée
>> d'études sur Raymond Queneau qui a réuni une cinquantaine de personnes.
>> Quelques-unes de ces ³nouvelles²
>> dataient alors déjà un peu, mais c'est aussi le propre de ces Journées
>> d'études que de permettre les remises à
>> jour... En tout état de cause, la moisson est abondante : je vous en souhaite
>> bonne réception.

>>

>> Agenda

>>

- Un rappel, pour les membres de l'Association des Amis de
Valentin Brû : l'Assemblée Générale annuelle aura
lieu mercredi 7 mars, à 18h, au Centre Censier (13, rue de
Santeuil, 75005 Paris), au 4e étage, salle 424.

— Cécile de Bary fera au séminaire Percec, le samedi 17 mars
2007, une intervention intitulée : « Je ne me considère
pas comme héritier de Queneau³ ». Le séminaire a lieu à
Jussieu-Paris VII, tour 34/44, 2e étage, salle du fond,
de 10h30 à 12h30.

>>

>> Publications 100% queniennes

>>

- Le n°45 des Amis de Valentin Brû nouvelle série, Claude Rameil
en sa revue, est paru fin janvier.

Au sommaire :

* Avant-propos par Daniel Delbreil

* ³A rebrousse-poil², texte inédit de Claude Rameil

* Hommages à Claude Rameil, par Anne et Georges-Emmanuel
Clancier, Bernard Baillaud, Jacques et Margo

Birnberg, Paul Braffort, Guillaume Houin, Michel Lécureur,
Jacques Carbou, Marc Lapprand, Claude

Debon, Jean-Pierre Pagliano, André Lagrange et Philippe
Normand

* Etudes : ³Les Exercices de style : interprétation linéaire
et interprétation tabulaire², par Kanako Goto ;

³Une source humoristique possible d'un titre quenellien :
l'Encyclopédie des sciences inexactes², par Alain

Chevrier ; ³L'Effilochement célinien et l'émiettement
quenien : l'expression des déstructurations dans Voyage
au bout de la nuit de Céline et dans quelques romans de
Raymond Queneau², par Pascal Ibrahim Lefèvre

* Comptes rendus : du colloque de Nancy, par Roland Brasseur et Frédéric Descouturelle ; du livre Curiosités de Raymond Queneau, d'Evert van der Starre, par François Naudin

* Echos, par Bertrand Tassou

— Arlette Albert-Birot nous apprend la parution, à 70 exemplaires, des textes de la version radiophonique (1958 et 1959) des Exercices in Style by Raymond Queneau de Barbara Wright (First Edition 2006
OBSCURE PUBLICATIONS Paul Rosheim, Series Editor, 307 River Street, Ap 18, Black River Falls,

Wisconsin 54615), avec une introduction de Barbara Wright (août 2006) et des images de Stefan Themerson.

>> - Curiosités de Raymond Queneau : de ""l'Encyclopédie des Sciences inexactes""

>> aux jeux de la création romanesque,

>> d'Evert van der Starre, est sorti à Genève, chez Droz, en 2006, dans la

>> collection ³Histoire des idées et critique littéraire², dont il constitue le

>> volume 425.

>> Outre le compte rendu proposé dans le dernier numéro des AVB nouvelle série,

>> on peut lire une présentation de

>> l'ouvrage sur le site Fabula, à l'adresse :

>> <http://www.fabula.org/actualites/article15487.ph>

>> Publications au pourcentage quenien plus ou moins élevé

>> - On trouve un texte inédit de François Le Lionnais sur Raymond Queneau dans

>> le n° 25 de Viridis Candela,

Carnets trimestriels du Collège de ŒPataphysique, 1er absolu
134 EP (vulg. 8 sept. 2006).

>> - Les Actes du colloque international ³Le Voyage en Grèce 1934-1939 : du

>> périodique de tourisme à la revue

>> artistique² sont parus, édités par Sophie Basch et Alexandre Farnoux. Pour

>> davantage d'informations

>> sur cet ouvrage qui retrace l'histoire de la revue à laquelle collabora

>> Queneau, on peut se rendre sur le site Fabula :

>> <http://www.fabula.org/actualites/article17078.php>

>>

>> - Laurence Pescot nous fait savoir qu'Elvire Perego a publié en novembre 2006

>> : Je ne suis pas photographe

>> (Photo Poche N°100, Actes Sud, textes d'Elvire Perego, choix des images par

>> Robert Delpire et Elvire Perego).

>> Les auteurs ont sélectionné les photographies de 85 artistes ou intellectuels

>> de la deuxième moitié du dix-neuvième

>> siècle ou du vingtième siècle qui, n'étant pas photographes (mais peintres,

>> écrivains, sculpteurs, architectes, poètes...)

>> se sont adonnés à la photo en amateurs : passés derrière l'objectif, Victor

>> Hugo, Brancusi, Picasso, Ernesto Guevara, Degas, Delacroix, Pierre Louys,

>> Malaparte, Matisse, Sagan, Toulouse-Lautrec... ont réalisé des autoportraits,

>> des prises

>> de vue de leur modèle, de leur famille ou de leurs amis. En regard de chaque

>> image, Elvire Perego propose une page d'analyse. Non seulement ces

>> photographies se révèlent aujourd'hui précieuses pour ce qu'elles nous

>> apprennent de l'univers et de l'époque de ces créateurs, mais encore nous
>> permettent-elles de constater que la façon dont s'exprime le penchant de
>> chacun d'entre eux pour la photographie est intimement liée au reste de ses
>> activités créatrices.
>> Parmi les clichés retenus figurent les célèbres photomatons de Raymond
>> Queneau.
>>

- François Caradec a fait paraître Dans l'Sperluette et 50
variations nouvelles sur un thème connu, n°154 de
La Bibliothèque Oulipienne, en décembre 2006. On peut se
procurer cet ouvrage dans les soirées de l'Oulipo.

— Thierry Lenain, l'auteur de Mademoiselle Zazie a-t-elle un
zizi ? et de Mademoiselle Zazie veut un bébé,
vient de faire sortir Mademoiselle Zazie et les femmes nues,
avec des photographies de Magali Schmitzler,
aux éditions ³Où sont les enfants ?².

On peut feuilleter le livre à l'adresse :

<http://thierrylenain.free.fr/zazieetlesfemmesnues.html>

On trouvera un article le concernant, signé Blandine Longre, sur
Sitarmag :

<http://www.sitarmag.com/thierrylenain6.htm>

— Le n°26 de Viridis Candela, Carnets trimestriels du Collège de
ŒPataphysique, 15 sable 134 EP (vulg. 15
décembre 2006), présente sous forme de dossier les premiers
travaux du jeune Ouvroir de Politique Potentielle
(Oupolpot). On y apprend entre autres, sous la plume d'Yves
Frémion, que l'oulipienne méthode S+7 inventée
par Jean Lescure et beaucoup travaillée, revue, enrichie par
Queneau, aurait été plagiée par anticipation : de
dangereux anarchistes de la Belle Epoque auraient fait le coup.

>>

>> - Un ABC du collage a paru en 2006 aux éditions Le Renard pâle, dans la
>> collection ³Art en Mécénie²

>> (³Entremetteuse en oeuvre² : Patricia Dupouy, conception graphique :

>> Jean-Pierre Borezée, avec la

>> collaboration artistique de Jean-Paul Kahn). A la lettre ³S², on trouve le

>> collage ³Songe², d'Aube Elleouët,

>> et le texte ³Surréalisme², de Jean-Michel Goutier, qui commence ainsi : ³

>> ³Kèkséxa que le collage surréaliste?²,

>> me demanda un jour Zazie, affalée sur une banquette de métro, ³j'espère que

>> ce n'est pas une cochonneté?² (...)².

>>

>> Publications en ligne

>> - Le texte de Claude Debon : ³Lire Queneau : entrer dans le labyrinthe ?² (La
>> Lecture, une pratique impensable ?,

Actes des journées d'études organisées en novembre 2003 par

l'IL, Observatoire de l'Écriture, de l'Interprétation

et de la Lecture, sous la présidence d'Albert Fachler), est

consultable sur le site de la revue Europe, à l'adresse :

http://www.europe-revue.info/marginalia/actes/colloque_lecture/debon.htm

>>

>> - Sur le site des éditions de l'Amourier, Cécile de Bary évoque Queneau dans

>> une brève ³Histoire de la poésie

>> numérique²:

>> http://www.amourier.com/cgi-bin/pg-shoppro.cgi?ORD=viewproduct&id_product=315

>> &id_category=103

>>

>> En souscription

- La revue Papilles, éditée par l'Association des Bibliothèques Gourmandes, va faire paraître courant 2007, sur le modèle de L'Abécédaire porcino-phile déjà publié en 2003, un Abécédaire liquidophile... Il coulera de tout dans les textes réunis par Jean-Pierre Fournier et André-Pierre Syren : de la ³Bière² à la lettre B (Claude Villers), du ³Fernet-Branca² à la lettre F (Frédéric Tristan), de la ³Tequila² à la lettre T (Gérard Oberlé), ou encore de l'¹³Urine² à la lettre U (Jacques Jouet)... Quant à la lettre E, elle proposera pour sa part de l'¹³Essence de fenouil² (Astrid Bouygues). Vous pouvez télécharger le document de présentation et le bulletin de souscription pour le tirage de tête à l'adresse :

<http://www.cepdivin.org/actu/actu.html>

>>

>> Disparitions

— Marie-Claude Cherqui nous informe du décès de Sylvain Caresmel, survenu le 12 janvier 2007.

Artiste plasticien, Sylvain Caresmel avait conçu et réalisé, en mars-avril 2003, une exposition en hommage à Raymond Queneau à la Médiathèque L'île aux Trésors de Brie-Comte-Robert. Il était membre de notre Association et abonné à cette liste de diffusion. Les Amis de Valentin Brû présentent toutes leurs condoléances à sa famille et à ses amis.

— Paul Souffrin nous rappelle le décès de Jean Vodaine, survenu l'été dernier. Poète, peintre, éditeur et typographe, il était notamment l'auteur de Variations typographiques sur deux poèmes de Raymond Queneau (³C'était le lendemain² et ³De l'information nulle à une certaine espèce de poésie² du Chien à la mandoline, avec des gravures de Fernand Michel, Paris, Dire, 1964).

Un hommage lui est rendu sur le site remue.net, à l'adresse:

<http://remue.net/spip.php?article1913>

On en apprend également beaucoup sur lui en se rendant à la page

http://ingirum.blogspot.com/vodaine_jean/

et davantage encore sur ses rapports à l'oeuvre de Queneau en

lisant l'article de Bernard Pluche, ³Vodaine et Queneau², revue Plein chant, vol.57-58, (hiver -printemps 1995), pp.25-26.

>>

La rédaction de la revue Les Amis de Valentin Brû maintient son appel à comptes rendus. Si vous assistez à l'une des manifestations annoncées dans cette lettre ou dans les suivantes, ou encore si vous lisez l'un des ouvrages mentionnés, et si vous souhaitez écrire quelques lignes sur le sujet, vous êtes les très bienvenus. Suivant le nombre de comptes rendus reçus, la rédaction des AVB se réserve le choix de publier in extenso lesdits textes ou d'en faire paraître seulement un florilège... Merci d'avance à tous.

Amitiés brutes,
Astrid Bouygues
Vice-Présidente de l'Association des AVB
69/71 rue d'Alleray
75015 Paris
01-45-33-23-35
" Astrid Bouygues

12 MARS 2007

Bonjour

Je prépare une communication sur la *Lettre à Benjamin Fondane* de Roger Gilbert-Lecomte. Cette missive se termine par "Répondez-moi un jour"...or, malgré mes recherches, j'ignore si Fondane a finalement fait suite à ce courrier.

Est-ce que quelqu'un pourrait me donner quelques informations?

D'avance merci
Eléonore Antzenberger

14 MARS 2007

Séminaire du Centre de recherche sur le surréalisme

16 mars 07	Sophie BASTIEN	La participation photographique dans les « grandes proses » de Breton
------------	----------------	---

salle 410, Centre Censier, Paris V°

SEMAINE_10 (5-11 MARS 2007)

"Chères Mélusines, Chers Mélusins,

J'avais, en son temps, signalé la mise en scène de *Victor ou Les Enfants au pouvoir* à Tours. Ce spectacle, mis en scène par Gilles Bouillon, se donne maintenant dans la région parisienne, au Théâtre à Châtillon (sic), du 9 au 24 mars, à 20h30. Relâche le dimanche et le mercredi. J'ai revu avec grand plaisir ce drame surréaliste de Vitrac, toujours aussi fort, dans une interprétation moderne, qui n'enlève rien au caractère explosif de la pièce. Vaut le déplacement.

1. Saison surréaliste au musée d'Israël

<http://www.fr.jpost.com:80/bin/en.jsp?enDispWho>

Par Sandrine Ben David

Depuis ses origines, au commencement du mouvement dadaïste en 1916 et jusqu'à ses applications les plus récentes dans l'art contemporain international, le surréalisme fait l'objet d'une grande exposition, actuellement visible au musée d'Israël.

2. Photographie

Photographie et institution(s). Échanges transatlantiques entre Paris et New York (19e-20e siècles)

Par Gaëlle Morel, mercredi 7 mars 2007 à 00:03 :: Colloques, conférences :: #142 :: rss
<http://www.sfp.asso.fr:80/vitevu/index.php>

Journée d'études organisée dans le cadre de l'École Doctorale ""Langue, littérature, image, civilisation"" par François Brunet (professeur, art et littérature des États-Unis, Laboratoire de recherches sur les cultures anglophones — LARCA, université Paris 7-Denis Diderot), Nathalie Boulouch (maîtresse de conférences, histoire de l'art contemporain, Équipe d'accueil Histoire et Critique des Arts, UFR ALC, université Rennes 2-Haute Bretagne) et Gaëlle Morel (ATER, histoire de l'art contemporain, université Rennes 2-Haute Bretagne).

Vendredi 23 mars 2007 de 9h à 19h

Université Paris 7-Denis Diderot

Institut Charles V

UFR Études Anglophones

10, rue Charles V

75004 Paris

Métro : Saint-Paul ou Sully-Morland

Salle A 11 (1e étage bâtiment A)

Sans réservation

Pour tout renseignement, merci de contacter : Brunet

LES GALERISTES COMME PASSEURS.

11h-11h30 : Gaëlle Morel, ATER, histoire de l'art contemporain, université Rennes 2.

Tradition française et modernité américaine. Julien Levy et la photographie dans les années 1930.

Souvent comparé à Alfred Stieglitz, le galeriste américain Julien Levy (1906-1981) est avant tout connu pour son action de « passeur » en faveur du surréalisme de la France vers les États-Unis. Il convient néanmoins de révéler un aspect méconnu de son histoire et son importance dans la reconnaissance de la photographie comme un art autonome. Ce rôle de pionnier dans l'élévation de la photographie au rang d'art moderne passe notamment par la défense de deux figures historiques, Eugène Atget et Nadar. En célébrant l'œuvre de ces deux photographes, Levy tente de faire valoir et d'inscrire une certaine modernité photographique américaine dans une tradition française. [...]

3. D. Lynch : exposition

L'univers pictural d'un rêveur en plein jour

<http://www.lemonde.fr/web/article/0,1-0,36-878420,0.html>

[.] Il restera tout aussi énigmatique sur le beau titre de l'exposition, ""The Air Is on Fire"" (""L'Air est en feu""). ""Ce sont juste quelques mots que j'avais écrits sur un dessin, et qui peuvent faire surgir mille images chez chacun. Aujourd'hui, on peut même, si l'on veut, y voir une allusion au réchauffement climatique.""

La force de ne rien expliquer, de ne ressembler à rien d'autre : c'est sans doute ce qui caractérise toute sa production, cinématographique comme plastique. S'écarter des chemins de la mode, trafiquer l'intime pour engendrer des propositions énigmatiques. A chacun de les lire à sa façon, en les reliant aux méandres de son propre inconscient.

Son œuvre n'est guère à considérer au regard des critères de l'histoire de l'art. Même si elle assume quelques références évidentes : l'expressionnisme de Van Gogh ou d'Oskar Kokoschka, l'onirisme réaliste d'Edward Hopper, le surréalisme de Magritte. Sans oublier le peintre britannique Francis Bacon, premier choc esthétique : ""Il est tout pour moi : la douleur, l'espace, le lent et le rapide en parfait équilibre, le sujet et la texture. C'est une danse

de perfection. Ses peintures sont le point de départ parfait pour un rêve, qui pourrait ne jamais s'arrêter. C'est vraiment magique. ""

Mais d'autres influences plus sourdes viennent travailler au corps son oeuvre : notamment celle de Vassily Kandinsky, un des inventeurs de l'abstraction, grand maître de l'école du Bauhaus qui fascine tant David Lynch. Dans un entretien réalisé avec le philosophe Boris Groys pour le catalogue de l'exposition de la Fondation Cartier, l'artiste Andrei Ujica définit ainsi son apport essentiel : ""C'est dans la mesure où Lynch transposa dans le cinéma tout son inventaire plastique européen qu'il y devint un avant-gardiste. Nous le savons tous, Hollywood, à la différence de ce qui se passait en peinture, avait toujours été un système totalement américain au sein duquel toute référence à l'art européen représentait une pure rébellion. Et, dans ces circonstances, Lynch ne pouvait que prendre la position d'un solitaire radical. ""

C'est cette originalité sans doute qui explique la place que tient cette oeuvre dans l'inspiration de nombreux plasticiens contemporains, du photographe américain Gregory Crewdson au conceptuel français Philippe Parreno. Sa capacité à être monde à part, oeuvre d'art totale.

The Air Is on Fire, David Lynch

Fondation Cartier pour l'art contemporain, 261, boulevard Raspail, Paris 14e. M° Denfert-Rochereau. Tél. : 01-42-18-56-50. www.fondation.cartier.com

Du 3 mars au 27 mai. Catalogue, éd. Xavier Barral et Fondation Cartier, 50 euros.

Bérénice BAILLY

4. Lynch : Surréalité ou Réel ?

A propos du cinéma de David Lynch

<http://www.surlering.com:80/article.php/id/5133>

[Très très longue étude, à lire dans toutes ses nuances. Je n'en donne que l'introduction et la conclusion]

[...] Si son cinéma a, en effet, tout à voir avec le surréalisme, il faut éviter de réduire le surréalisme à l'exploration d'une « surréalité » à côté ou au-delà du réel, lui-même hâtivement assimilé à la réalité empirique. Le partage tranché entre réalité et surréalité imaginaire, repose sur l'identification abusive du réel à la réalité empirique immédiatement accessible, comme ce avec quoi nous entrons en interaction concrète dans le quotidien de nos vies. Or cette adhésion ontologique à la réalité comme instance capable d'incarner l'intégralité du « réel », par opposition à la surréalité imaginaire des films de Lynch, nous paraît à la fois extrêmement réductrice, ce qui ne serait pas si grave si elle n'agissait pas comme un principe d'inertie intellectuelle et de résistance radicale quant à la saisie authentique de ce que le cinéma de Lynch met en scène. Le partage entre réalité et surréalité (permettant à bon compte de ne plus se poser la question du sens radical des films de Lynch) congédie à peu de frais, les avancées fondamentales de la psychanalyse au XXe siècle, et la singularité absolue que constitue dans ce champ, la pensée de Jacques Lacan.

Il n'est pas du tout certain, en effet, que la découverte de l'inconscient par Freud et l'élaboration qu'elle rend possible de la notion de Réel chez Lacan, ne provoquent l'érosion de nos repères ontologiques traditionnels. A partir du moment où la catégorie de réalité, entendue en son sens ordinaire, est désactivée, on peut comprendre pour quelle raison le cinéma de Lynch ne relève pas de l'expression d'une surréalité imaginaire, mais bien au contraire, et à l'opposé de ce qu'on en dit, de la représentation du Réel lui-même.

[...]

La pulsion remplaçant le fantasme de l'Autre, celle-ci repose dans le consentement subjectif à la jouissance procurée par l'objet a, en tant qu'il incarne cet au-delà de l'Autre, et par là même l'objet-cause de la jouissance à quoi le fantasme de l'Autre ne pourra jamais donner sens. C'est sans doute pour cette raison que ce film reste moins facilement rationalisable que les précédents, Lynch met le spectateur face à la condition même du sujet du désir : un sujet

radicalement en proie à une jouissance (ici esthétique) dont il ne maîtrise jamais herméneutiquement les tenants et les aboutissants.

Raoul MOATI

5. Théâtre : Daniil Harms

Une explosion qui fait Bam!

[http://www.latribune.fr:80/info/Une-explosion-qui-fait-Bam---](http://www.latribune.fr:80/info/Une-explosion-qui-fait-Bam---IDF77F32A6C88CC83FC1257299005D0721-$Db=Tribune/Articles.nsf)

[IDF77F32A6C88CC83FC1257299005D0721-\\$Db=Tribune/Articles.nsf](http://www.latribune.fr:80/info/Une-explosion-qui-fait-Bam---IDF77F32A6C88CC83FC1257299005D0721-$Db=Tribune/Articles.nsf)

Alexis Forestier met en scène ""Elizavieta Bam"" du Russe Daniil Harms. Un spectacle musical énervé, entre punk et Dada.

Daniil Harms est peu connu en France. Ses écrits au sein de l'""Oberiou"" — mouvement avant-gardiste créé en 1927, inscrit dans l'héritage du futurisme russe en opposition au réalisme socialiste soviétique — l'ont conduit en prison en 1932 puis à l'exil. Avec ""Elizavieta Bam"", il sonde la psyché d'une femme arbitrairement accusée d'avoir égorgé un certain Piotr Nikolaïevitch. Un voyage angoissant mais aussi et surtout une grande plongée dans l'absurde qui s'affranchit de toute obligeance envers la narration.

Pas étonnant qu'Alexis Forestier se soit penché sur cette pièce, tant elle autorise une généreuse liberté d'invention. De ""Cabaret Voltaire"", sa première mise en scène qui évoquait la naissance du mouvement Dada, jusqu'à ""Faust ou la fête électrique"" de Gertrude Stein, en passant par Kafka, le metteur en scène n'a de cesse depuis 1993, avec sa troupe des ""Endimanchés"", d'explorer de nouvelles voies scénographiques.

Dans ses meilleurs moments, ""Elizavieta Bam"" fait sourire par son joyeux ""n'importe quoi"" libre et explosif. A d'autres moments, elle fatigue par la fièvre sonore qu'elle fait subir sans interruption. Car Alexis Forestier enchaîne les tableaux dans le bruit et la fureur. Les cinq acteurs transformés en groupe punk énervé (l'un deux, Thomas Heuer alias Masto, fait d'ailleurs partie des ""Bérurier Noir"" s'en donnent à coeur joie. Les guitares électriques crachent leurs crissements infernaux, les tambours explosent, les sirènes vrombissent. Oreilles sensibles s'abstenir.

""Elizavieta Bam"", mis en scène par Alexis Forestier au Théâtre de la Bastille à Paris, jusqu'au 25 mars. Tél: 01 43 57 42 14, www.theatre-bastille.com

Olivier LE FLOC'H

Bien cordialement,

L'administrateur toujours provisoire

Henri Béhar

Re: Fondane

Cher Monsieur,

Je l'ignore, mais je vous signale à toute fins utiles une étude que j'avais fait paraître dans les cahiers Benjamin fondane (sur Guénon et Fondane) et dans laquelle je resitue rapidement l'amitié de Fondane avec Artaud et le Grand Jeu.

Il est en bibliographie dans ma thèse. Gilbert-Lecomte et fondane avait en commun un intérêt pour La Crise du monde moderne. J'ai consulté l'exemplaire très souligné de fondane à l'Université de Marne La Vallée.

Bien amicalement à vous.

Xavier Accart

"Roger Caillois:

Traversing Art and Science, one-day interdisciplinary conference, University of Essex"

"Roger Caillois: Traversing Art and Science, one-day interdisciplinary conference, 30 March 2007, University of Essex

The conference is FREE but booking is essential. For further details and to book a place, please contact:

This conference brings together an international panel of speakers to discuss the writings of the social theorist Roger Caillois (1913-1978). Caillois' involvement in the French avant-garde of the 1930s ranged from his early association with Le Grand Jeu, to André Breton's surrealist group, and to the establishing of the College of Sociology with Georges Bataille and Michel Leiris, and although he became a rigorous critic of surrealism, Caillois' approach to the fields of ethnography, sociology, myth, psychology, biology, and poetry continued to be inflected with the ideas that had been generated in the surrealist environs of this turbulent decade. In his search for general laws that could be seen to unite the seemingly disparate products of the imagination with social and psychological structures and an apparent natural order — defined in later years through the image of a chess board — Caillois' studies ranged from as diverse phenomena as the sacred, the spirit of play in man and nature, the study of stones, folklore, and science fiction. Taking as our starting point Caillois' notion of a 'diagonal science,' we aim to reflect upon the multi-faceted character of his thought within an interdisciplinary context.

Speakers:

Tiina Arppe, Department of Sociology, University of Helsinki

Claudine Frank, independent scholar, Paris

Gary Genosko, Department of Sociology, Lakehead University, Ontario

Paul Hegarty, Department of French, University College Cork

Ian James, Department of French, University of Cambridge

Gavin Parkinson, Department of Art History, University of Oxford

Donna Roberts, Department of Art History and Theory, University of Essex

Karel Stibral, Department of Philosophy and History of Science, Charles University, Prague

Organised by Dr Donna Roberts in collaboration with the AHRC Research Centre for Studies of Surrealism and its Legacies

AHRC Research Centre for Studies of Surrealism and its Legacies

Department of Art History & Theory

University of Essex

Tel: 01206 872600

Fax: 01206 873003

" "Berry, Emma"

Activités printanières

"Chères Mélusines, Chers Mélusins,

Veillez trouver en fichier joint et ci-dessous le programme d'activités transmis par Myriam Debodard et Françoise PY:

l'Association pour l'étude du Surréalisme

a le plaisir de vous communiquer son

Programme des activités du Printemps-été 2007

Après les rencontres de 2006, lors desquelles auteurs, artistes, universitaires furent conviés, au Bateau-Lavoir, à dialoguer autour du thème de l'érotisme surréaliste, l'Association diversifie

cette année ses activités et vous propose des visites d'ateliers, des conférences, des promenades artistiques et littéraires.

Samedi 24 mars 2007, 15h, Visites d'ateliers au Bateau-Lavoir :

Virginia TENTINDO, José MANGANI (pour l'oeuvre d'Endre ROZSDA, dont il est le légataire) et Gérard LARGUIER nous feront découvrir trois approches d'un art de l'imaginaire étroitement lié au surréalisme.

Les visiteurs auront ensuite la possibilité de se rendre, sous la conduite de Virginia Tentindo, au Musée de l'Erotisme tout proche où ils seront accueillis gracieusement.

ATTENTION : le nombre de visiteurs pour les ateliers est limité à 30 personnes, il est impératif de se pré-inscrire auprès de Myriam Debodard (voir coordonnées en bas de page).

a.. Vendredi 6 avril 2007, 18h, Visite de l'atelier de LJUBA :

LJUBA nous ouvre son atelier et nous dévoile ses tableaux fantasmagoriques qui, comme l'écrit Sarane Alexandrian dans la monographie qu'il lui consacre, sont « imprégnés de ses méditations dans les deux sens : celle qui va de lui à la toile et celle qui va de la toile à lui ».

ATTENTION : le nombre de visiteurs pour cet ateliers est limité à 10 personnes, il est impératif de se pré-inscrire auprès de Myriam Debodard (voir coordonnées en bas de page).

a.. Samedi 28 avril 2007, 15h, Promenade André BRETON, RV à la sortie du Métro Place Blanche :

Emmanuel RUBIO nous entraîne « Sur les pas de Breton » pour une promenade d'environ deux heures.

a.. Samedi 12 mai 2007, 15h-17h30, Conférence-discussion sur « Trois Femmes surréalistes » à la Halle Saint Pierre :

Georgiana COLVILE nous parlera de « L'univers insolite de Marianne VAN HIRTUM » et Marie-Francine MANSOUR de « La rencontre de Joyce MANSOUR avec l'érotisme et la 'beauté convulsive' » ; Frédérique DUPLAIX, psychanalyste, évoquera le « cas » Unica ZÜRN.

a.. Samedi 26 mai 2007, 10h, Promenade GIACOMETTI, RV à La Coupole :

En avant-première avant la manifestation que La Coupole consacrera à l'artiste en septembre 2007, Georges VIAUD (historien, chargé des activités culturelles à La Coupole) nous guide sur les traces d'Alberto Giacometti, pour une journée de promenade dans les 14ème, 6ème et 15ème arrondissements (environ quatre heures, coupées par un déjeuner, fin de la promenade prévue aux environs de 17h).

Vous êtes bien entendu libres de ne faire qu'une partie de la promenade, à votre convenance :

- Matinée : RV à 10h à La Coupole

- Déjeuner : 12h30-14h30 (possibilité de déjeuner à La Coupole avec une remise de 20%)

- Après-Midi : RV à 14h30 à La Coupole.

NOTE : l'Assemblée Générale de l'Association aura très certainement lieu courant juin au Bateau-Lavoir, la date vous sera communiquée ultérieurement.

INFORMATIONS PRATIQUES

Renseignements et pré-inscriptions :

Myriam Debodard et Françoise Py

Adresses :

- Bateau-Lavoir : 6 rue Garreau, 75018, codes 7502 & 3485, métro Abbesses

- Ljuba : 9 rue du Val de Grâce, bât. B 5ème étage, 75005, rer Port Royal

- Halle Saint Pierre : 2 rue Ronsard, 75018, métro Abbesses/Anvers

- La Coupole : 102 bd du Montparnasse, 75014, métro Vavin

Bien cordialement,

L'administrateur toujours provisoire

Henri Béhar

Re: avide de recherche

"Juan José Lahuerta aborde la question de la fécondation de la Vierge Marie par l'oreille et la réappropriation de cette thématique par les surréalistes (Dali et Breton en particulier) dans El fenómeno del éxtasis. Dalí ca. 1933, Madrid, Siruela, 2004.

Il s'agit d'une étude riche, très informée et extrêmement suggestive que je ne peux que vous conseiller : en prenant comme point de départ ""Le phénomène de l'extase de Dalí"" (le texte et le montage photographique), Lahuerta reconstruit le contexte de l'oeuvre en mettant à jour les sources les plus variées et l'emploi qui en est fait. Il souligne ainsi, entre autres, l'importance de l'iconographie religieuse de l'immaculée conception de Jésus par Marie pour les surréalistes.

Dali se réfère au motif de l'oreille comme organe de création une première fois en 1933 mais il le reprendra par la suite aussi (comme dans La symbolique de l'oreille à la Madone) en fonction des intérêts du moment et du contexte socioculturel.

Bonne recherche!

Astrid Ruffa

Rappel_Séminaire

"Séminaire du Centre de recherche sur le surréalisme

16 mars 07

Sophie BASTIEN

La participation photographique dans les « grandes proses » de Breton
salle 410, Centre Censier, Paris V°

LISTE MELUSINE

"Re: Roger Caillois: Traversing Art and Science, one-day interdisciplinary conference, University of Essex" "Madame,

Je me permets de vous envoyer les références d'un volume que nous avons publié et dans lequel figurent des articles susceptibles de vous intéresser.

I send you the references of a book about Caillois and the ""sciences diagonales"", echoing to your conference. Have a nice 30th of march !

(I got your announcement via Melusine mailing list)

With my best regards

Anne-Elisabeth Halpern

Complément à la lettre de février-mars2007

Chères Queniennes, chers Queniens,

Voici quelques brûtalités supplémentaires :

- Henri Godard présentera le volume III des Oeuvres complètes de Raymond Queneau

en Pléiade à la Bibliothèque Universitaire Droit-Lettres, (4, avenue Alain Savary à Dijon,

sur le campus), le mardi 27 mars à 18 h, dans le cadre du fonds Queneau conservé à la

Bibliothèque.

Contact : Jean-François Seron : 03-80-39-51-22.

- L'ouvrage de Marie-Claire Bancquart, Paris dans la littérature française après 1945, paru en 2006 aux éditions de la Différence (coll. Les Essais), consacre une bonne dizaine de pages à ³Courir les rues : tendresse et catastrophisme chez Queneau² (pp. 235-248), dans le chapitre ³De l'avant-guerre à l'après-guerre : quelques notables ³Piétons de Paris² (Jacques Prévert, Raymond Queneau, Jean Follain, André Frénaud, Eugène Guillevic)² de la partie ³Poètes et auteurs de récits poétiques². Dans le compte rendu qu'il fait de cet ouvrage pour le n° 933-934 d'Europe (janvier-février 2007), Charles Dobzynski évoque le passage sur Queneau.

- La liste amie Mélusine, qui couvre l'actualité concernant le surréalisme entendu au sens large et sans distinction de tendances, continue à diffuser les messages de la Lettre Avbqueneau.

Si vous souhaitez recevoir les autres informations de cette liste, qui ne laissent pas d'apporter un éclairage sur l'environnement intellectuel et artistique qui fut celui de Queneau à une époque, il vous suffit d'envoyer un message à Henri Béhar :

Vous pouvez également visiter le site du Centre de Recherches sur le Surréalisme de Paris III/

Sorbonne Nouvelle à l'adresse : <http://melusine.univ-paris3.fr/>

Bien à vous,

Astrid Bouygues

Vice-Présidente de l'Association des AVB

69/71 rue d'Alleray

75015 Paris

SEMAINE_11 (12-18 MARS 2007)

"Chères Mélusines, Chers Mélusins,

La collecte hebdomadaire étant peu productive, j'en profite pour transmettre un avis de recherche et vous signaler deux publications récentes émanant de notre centre de recherche, puis une exposition à Berlin. Enfin, les œuvres de René Crevel continuent de s'afficher en ligne sur le site du centre! Allez-y voir vous-mêmes.

1. Avis de recherche

J'ai trouvé, dans une revue de vulgarisation scientifique de la fin du XIXe un article contenant une reproduction d'une figure à double forme : deux enfants jouant sur une table qui peuvent figurer une tête de mort (leurs têtes font les orbites). Il me semble avoir lu quelque part un artiste en parler comme d'une troublante lecture d'enfance (Dali ? un autre peintre ou poète ?), mais je ne parviens pas à le retrouver.

Merci à qui pourra me donner des infos sur ce point

Alain Chevrier

2. *MÉLUSINE XXVII LE SURRÉALISME ET LA SCIENCE*

(bon de commande ci-dessous)

L'histoire qu'on lira dans le présent dossier commence par la rencontre au Val-de-Grâce, autour d'une table à dissection, de deux étudiants en médecine, poètes à leurs heures. Le surréalisme n'aurait pas pris l'orientation que nous lui connaissons, notamment dans ses rapports avec la science, si deux de ses principaux animateurs, Aragon et Breton, n'avaient

pas eux-mêmes pratiqué la médecine en temps de guerre et, parce qu'ils avaient une complexion de poètes, en étaient ressortis avec d'intenses frustrations.

De là leur enthousiasme non dissimulé pour Dada qui avait le mérite, à leurs yeux, de balayer tous les principes ayant conduit à ces ruines ambiantes. Ils approuvent absolument le dédain qu'exprime Tristan Tzara envers l'esprit scientifique dans son Manifeste Dada 1918 : « La science me répugne dès qu'elle devient spéculative-système, perd son caractère d'utilité – tellement inutile – mais au moins individuel. »

Dégagé de ses langes, le surréalisme continue d'affirmer le même mépris pour une civilisation qui n'a pas su prévenir un tel désastre intellectuel et humain. À son habitude, Aragon surenchérit au cours d'une conférence madrilène: « Je maudis la science, cette soeur jumelle du travail. » Il faut dire, à sa décharge, qu'il avait été dépassé, et de loin, par Antonin Artaud dans sa Lettre aux Médecins-Chefs des Asiles de Fous.

Cette attitude offensive, visant les pouvoirs d'établissement, comme aurait dit Pascal, et particulièrement les forces positivistes, était sans doute nécessaire au sortir du carnage. Il fallait absolument redonner au rêve, à l'imagination, à la pensée analogique même, la place qu'on leur avait confisquée. C'est ainsi que Breton fera état, dans le Second Manifeste du surréalisme, d'une prédiction du Commandant Choissnard selon lequel une conjonction d'Uranus et de Saturne, serait susceptible d'engendrer une « une école nouvelle en fait de science ». Or, précise-t-il, cette conjonction caractérise le ciel de naissance d'Aragon, d'Éluard et le sien.

Contributions : Maxime ABOLGASSEMI, Anne-Marie AMIOT, Jean ARROUYE, Henri BÉHAR, Guillaume BRIDET, Arnaud BUCHS, Alain CHEVRIER, Estrella DE LA TORRE, Catherine DUFOR, Fabrice FLAHUTEZ, Émilie FREMOND, Sjef HOUPPERMANS, Jean-Pierre LASSALLE, Agnès LHERMITTE, Alessandra MARANGONI, Jean-Claude MARCEAU, Basarab NICOLESCU, Graziella PHOTINI-CASTELLANOU, Astrid RUFFA, Georges SEBBAG, Iveta SLAVKOVA, Stephen STEELE et Anne-Françoise BOURREAU-STEEL, Jean VOVELLE, John WESTBROOK.

Illustration de couverture : Ernest Haeckel, Kunstformen der Natur (1899-1904), Radiolaires, pl. 71. © Muséum National d'Histoire Naturelle.

ISBN : 2-8251

MÉLUSINE N° XXVII , LE SURRÉALISME ET LA SCIENCE

324 pages. Format 15,5 x 22,5 cm

Prix: EUR 30 .–

""

BON DE COMMANDE

Je commande :

. ex. de MÉLUSINE N° XXVII Le surréalisme et la science

(à EUR 30 .– franco de port).

. ex. de _____

Je désire également recevoir : . votre catalogue (gratuit)

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Localité : _____ e-mail : _____

Date, Signature : _____

Paiement par CB

Carte type : . Visa . Mastercard . American Express . Autre :

Carte n° : | | | | | | | | | | | | | | | |

Expiration : __ / __ (MM/AA)

Remplir et renvoyer avec votre règlement à l'ordre des Éditions L'Age d'Homme, 5 rue Férou, 75006 Paris

e-mail : lagedhomme@aol.com

www.lagedhomme.com

3. Artaud/Olivier Penot-Lacassagne

BON DE COMMANDE

Je commande :

... ex. de Antonin Artaud

(à EUR 25 .- franco de port).

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Localité : _____ e-mail : _____

Date, Signature : _____

Paiement par CB

Carte type : . Visa . Mastercard . American Express . Autre :

Carte n° : | | | | | | | | | | | | | | | |

Expiration : __ / __ (MM/AA)

Remplir et renvoyer avec votre règlement à l'ordre

des Editions Aden, 52 rue d'Emerainville – 77183 Croissy-Beaubourg — France

e-mail : edaden@wanadoo.fr

4. Brassai (1899-1984) La grande rétrospective

http://www.actuphoto.com:80/photographie_4567

Organisateurs : Berliner Festspiele.

Une exposition du Centre Pompidou, Paris

Brassai naquit en 1899 à Brassó, alors en Hongrie. Il immigra d'abord à Berlin en 1920, où il étudia à l'Académie des beaux-arts de Charlottenburg et rencontra les artistes Wassily Kandinsky, Oskar Kokoschka et László Moholy-Nagy. En 1924, il s'installa à Paris et démarra sa carrière non pas en tant que photographe, mais comme journaliste, principalement pour des périodiques germanophones. Les photos qui accompagnaient ses articles étaient prises par son ami André Kertész. C'est par la voie du journalisme qu'il arriva à la photographie.

Mais à cette période, il s'intéressait tout autant à la littérature et à la sculpture. À Paris, il adopta en 1932 le pseudonyme de « Brassai » qui dérive du nom de sa ville natale.

La même année, Brassai publia un livre qui fit sa renommée mondiale: « Paris de nuit ». Le Musée d'art moderne de New York exposa ses œuvres dans sa grande rétrospective pour le centenaire de la photo : « Photographie : 1839–1937. » Avec son appareil photo Voigtländer, il fut l'un des premiers parmi ses contemporains à maîtriser la photographie de nuit. Brassai continua à pratiquer ses diverses disciplines artistiques tout au long de sa vie. Il réalisa des sculptures, des dessins, des graphiques, écrivit des œuvres littéraires et fit des films. En 1956, il remporta avec « Tant qu'il y aura des bêtes » le prix du « Film le plus original » au festival de Cannes.

Picasso était particulièrement impressionné par ses dessins. Les « Conversations avec Picasso » (1964) comptent parmi les publications majeures de Brassai, qui comprennent 25 livres et d'innombrables articles.

Brassai prit ses premières photos au moment où le surréalisme avait une énorme influence en France. L'impact du surréalisme fut particulièrement marquant dans le domaine de la photographie, car on attribuait à ce médium un rôle décisif dans la perception de la réalité. L'exposition présente des photos et des dessins datant de 1932 à 1960 et elle est divisée en six chapitres. Elle présente entre autres « Paris de nuit » (1932), les travaux de Brassai pour le périodique Minotaure (1933–1989), les « Transmutations », des dessins, des illustrations pour le livre de photographies Camera in Paris et la série « Graffiti » (1960). Brassai devint célèbre grâce à ses clichés de Paris la nuit. Dans les années 1930, il arpenta la ville de nuit, seul ou

accompagné d'écrivains tels qu'Henry Miller ou Raymond Queneau. Le succès remporté par ces prises de vue l'encouragea à photographier des scènes de rues de Paris le jour. Ses affinités avec les surréalistes éveillèrent de surcroît son intérêt pour les «Primitifs» et débouchèrent sur la série de photographies des «sculptures involontaires.» Il prit pour thèmes des objets trouvés tels que des tickets de transport, du savon, des pochettes d'allumettes ou encore des dés à coudre et les éleva au rang de sculptures. Pour les «Transmutations», Brassai utilisa des négatifs de verre exposés comme matière première de dessins qu'il grava à même la plaque, pour ensuite les exposer une deuxième fois. Il attribua principalement des formes graphiques à des nus féminins en les métamorphosant en femme guitare, violon ou mandoline, signe de l'influence de Picasso. Pour la série «Graffiti», Brassai trouva ses motifs sur les murs délabrés de la ville et ses surfaces abîmées et couvertes de graffitis. Il vit un lien entre cette forme d'expression spontanée et anarchique et les peintures troglodytes. Ainsi, son œuvre s'apparente clairement aux positions artistiques telles que celles de l'art brut de Jean Dubuffet et Jean Fautrier.

Outre ses travaux photographiques, Brassai réalisa régulièrement des dessins et sculpta de plus en plus. Son credo artistique était de « faire quelque chose de neuf et de captivant avec du banal et de l'ordinaire pour représenter le quotidien comme si on le voyait pour la première fois. » Brassai, lauréat de nombreux prix et récompenses, s'éteignit le 7 juillet 1984 à Beaulieu-sur-Mer.

L'exposition a été conçue et réalisée par le Centre Georges Pompidou à Paris. Le catalogue d'Alain Sayag et d'Annick Lionel-Marie comprend des contributions de Jean-Jacques Aillagon, Brassai, Gilberte Brassai, Roger Grenier, Henry Miller, Jacques Prévert, Klaus Albrecht Schröder et Werner Spies.

Catalogue « Brassai », sous la dir. d'Alain Sayag et d'Annick Lionel-Marie, 319 pages, Édition Brandstätter, exemplaire en librairie : € 69

ISBN : 978-3-85498-259-3

Bien cordialement,

L'administrateur toujours provisoire

Henri Béhar

rubrique LU

"Chers amis,

Je tiens à votre disposition 2 ouvrages publiés en 2006, susceptibles d'un compte rendu pour la rubrique LU :

* *MANIFESTO 24, EN ITALIEN ET FRANÇAIS, SOUS LA DIR. DE B. POMPILI, AVEC DES ARTICLES DE H. BÉHAR, L. SEBBAG, J. DUWA, M. POLIZZETTI, ETC.*

* *AVANT-GARDE CRITICAL STUDIES N° 28 : DADA CULTURE, CRITICAL TEXTS ON THE AVANT-GARDE.*

Y aurait-il par ailleurs des volontaires pour recenser les ouvrages suivants :

OLIVIER PENOT-LACASSAGNE, ANTONIN ARTAUD

STÉPHANIE CARON, RÉINVENTER LE LYRISME, LE SURREALISME DE JOYCE MANSOUR

MÉLUSINE N° 27, LE SURREALISME ET LA SCIENCE.

Me contacter,

Catherine.Dufour

"petit lu, grand LU" "

Je suis en train de lire l'Artaud de Penot-Lacassagne. Why not ?

Pour Mélusine, j'espère qu'il n'y a pas de date de remise de la copie.

bien à vous,

Bernard Baillaud

Nouveau complément à la lettre de février-mars

Chères Queniennes, chers Queniens,

Par Philippe Normand, nous apprenons la parution d'un ouvrage collectif où il est beaucoup question de Queneau :

Balade en Seine-Maritime, aux éditions Alexandrines, dans la collection "Sur les pas des écrivains", avec une préface de Philippe Delerm (23,50€).

Pour en savoir plus sur cet ouvrage qui "longe la Seine la descendant de Rouen au Havre puis suit, du Havre au Tréport, les contours et les falaises du pays de Caux", sur les pas de Flaubert et de Maupassant, mais aussi d'Armand Salacrou, de Maurice Leblanc, de Gaston Leroux et bien sûr de Raymond Queneau, rendez-vous à l'adresse :

http://www.alexandrines.fr/article.php3?id_article=76

Éditions Alexandrines

31, rue Ducoüédic — 75014 PARIS

Tel: 01.45.44.21.40 — Fax : 01.45 38 51 40

alexandrines@wanadoo.fr — www.alexandrines.fr <<http://www.alexandrines.fr>>

France 3 Normandie consacrera un reportage à ce livre le samedi 24 mars à 19 heures (Journal). Leur ouvrage à la main,

les auteurs de Balade en Seine-Maritime emmèneront les téléspectateurs de Rouen, sur les pas de Simone de Beauvoir, à Villequier, visiter la maison Vacquerie-Hugo ; puis ils iront revoir le Havre de Queneau, et enfin termineront cette brève balade sur les pas de Maupassant et de Dumas, à Fécamp, Etretat et Saint-Jouin.

Pour accéder aux journaux télévisés en ligne :

<http://normandie.france3.fr/videojt/>

Amitiés brutes,

Astrid Bouygues

Vice-Présidente de l'Association des AVB

69/71 rue d'Alleray

75015 Paris

01-45-33-23-35

--

Chiendent

"Bonjour, Astrid.

Lors de la vente du 28 mars à Richelieu-Drouot,

http://www.bibliore.com/cat-vent_drouot28-03-07.htm

on trouve de nombreuses merveilles, dont (numéro 88) un tapuscrit de Partage de midi et bien d'autres choses, de Rimbaud à saint Augustin en passant par Un cadavre.

J'ai détaché du catalogue les quatre pages qui concernent le numéro 92, lequel devrait intéresser les queniens, fortunés ou non.

Amitiés.

Roland Brasseur.

SEMAINE_12 (19-25 MARS 2007)

"Chères Mélusines, Chers Mélusins,

« Chaque année, au premier jour du printemps, Pizzighini voyait ses pores se dilater sous l'influence climatérique du renouveau, et son corps entier suait du sang » R. Roussel, Locus Solus, p. 143.

En ma qualité de président de l'Association des Amis d'Alfred Jarry, je serais très honoré de votre présence au colloque « Alfred Jarry et les arts », organisé avec la ville de Laval (Mayenne, France), dont vous trouverez le programme en pièce jointe.

1. Le surréalisme et la science

Annonce de publication : Mélusine XXVII

Source : <http://www.fabula.org:80/actualites/article17958.php>

2. Tetsumi Kudo (1935 — 1990)

la montagne que nous cherchons est dans la serre

La maison rouge

jusqu'au 13 mai 2007

Dans le monde de Tetsumi Kudo, l'homme et la technologie ne sont pas en relation d'opposition. Elevés ensemble, ils donnent naissance à une nouvelle culture, désignée par ses soins comme "La nouvelle écologie".

Cette exposition, qui est la première d'importance en France, est l'occasion de revoir le parcours de cet artiste japonais qui vécut en France de 1962 à 1989.

commissaire : Anne Tronche

édition : A l'occasion de l'exposition, Anne Tronche publie La montagne que nous cherchons est dans la serre, aux éditions Fage dans la collection Varia (en vente à la librairie, prix : 20 euros)

Autour de l'exposition :

visite d'Anne Tronche samedi 24 mars à 16h (réservations info@lamaisonrouge.org)

Mutatis, mutandis Extraits de la collection Antoine de Galbert

Pour la première fois, Antoine de Galbert dévoile quelques oeuvres de sa collection, qui de manière formelle, intellectuelle ou subjective font écho à l'oeuvre de Tetsumi Kudo.

Quelques artistes : Erwin Wurm, Mark Dion, John Isaacs, Michel Blazy, Daniel Firman, Gelatin, Peter Buggenhout, Elsa Sahal, et.

mounir fatmi (dans le patio), J'aime l'Amérique

une production de l'association des amis de la maison rouge.

J'aime l'Amérique est une construction-déconstruction du drapeau américain à la manière de Jacques Derrida. En revisitant l'histoire de l'art, passant de Jasper Johns à Joseph Beuys, du Pop art à l'Arte povera, de l'art tout court à la politique, mounir fatmi transforme la bannière étoilée en un immense obstacle impossible à surmonter.

Avec le soutien de FABA Fundacion Almine y Bernard Ruiz-Picasso para el arte

Le vestibule : Hélène Delprat W.O.R.K.S & D.A.Y.S, jusqu' au 25 mars accès libre

La maison rouge — fondation Antoine de Galbert

10, bd de la bastille

75012 Paris, France

<http://www.lamaisonrouge.org>

tel/+33 (0)1 40 01 08 81

fax/+33 (0)1 40 01 08 83

la maison rouge est ouverte du mercredi au dimanche de 11h à 19h,

nocturne le jeudi jusqu'à 21h.

Plein tarif : 6.50 euros ;

Tarif réduit : 4.50 euros

Expo Tetsumi Kudo « La montagne que nous cherchons est dans la serre »

Source : <http://www.contrepoint.info:80/?p=333>

Par Émilie Carrere

Tetsumi Kudo (Osaka, 1935 — Tokyo, 1990) est un artiste de la génération « post-Hiroshima ». Les traumatismes subis par le Japon depuis les années 60 (défaite de 1945, bombes atomiques, séismes, crise économique, etc.) ont fortement influencé son œuvre riche, originale et peu connue en France. « Il considère les événements de Nagasaki et d'Hiroshima comme l'année artistique zéro et en fait un point constant de référence dans son travail » peut-on lire sur le site de la galerie Albert Benamou. Tetsumi Kudo travaille tout d'abord dans la mouvance du groupe « Néo-Dada Organizers » à Tokyo. Dès son arrivée en France, il se crée un univers très personnel en traitant comme sujet de prédilection à la fois de façon cruelle et humoristique : la « métamorphose organique de l'homme moderne ».

Kudo synthétise l'idée forte selon laquelle l'homme, contrairement à ce que l'on croit, n'est pas maître de son destin, celui-ci lui est attribué par hasard — un hasard biologique qu'il met en boîtes. Ses œuvres plastiques telles que les séries de cages démontrent la relation biologique entre la nature polluée, l'homme décomposé et la technologie transformée. Selon lui « . on naît dans une boîte (matrice), vit dans une boîte (appartement) et finit après la mort dans une boîte (cercueil) » (exposition collective au Musée d'Art Moderne — 1976).

L'homme élevé avec la technologie donnent naissance à la « nouvelle écologie ». Dès 1960, il envisage l'écologie comme une urgence absolue devant les menaces de la radioactivité et de toutes les autres atteintes à l'environnement. Il nous montre les conséquences de la pollution mondiale et les troubles de l'impuissance sexuelle. Il nous rappelle aussi que la nature est en réalité conditionnée par les comportements généraux de l'espèce, qui ne laissent en aucun cas à l'individu le pouvoir du libre arbitre. Belle prémonition écolo !

© ContrePoint 2006

3. Gravures à Saint-Cyprien

Source : paris-art.com <technique@paris-art.com>

L'œuvre gravé est souvent l'accompagnement discret et le contrepoint irremplaçable des œuvres de grands peintres.

Aimé Maeght fut l'un des plus grands éditeurs d'art du XXe siècle. Les artistes prestigieux dont les noms figurent dans la collection Maeght ont composé avec un soin spécifique ces œuvres parfois considérées à tort comme secondaires. Miro disait lui-même: ""Une gravure comme ça, ça a toute la dignité d'un tableau!"". Le parcours à travers cette belle collection qui est proposé ici retrace à lui seul une bonne partie des intentions et des réussites des icônes de l'art moderne: Braque, Calder, Chagall, Chillida, Giacometti, Miro. La taille imposante de certaines de ces œuvres (celles de Miro en particulier) balance avec la délicatesse d'autres (les élégantes études de mains de Chillida). Ce sont ainsi 70 œuvres qui composent cette exposition singulière, guidée en vidéo par les témoignages d'Adrien Maeght, Isabelle Maeght et Michel Henrici, directeur de la Fondation Maeght. Il faut remercier la fondation Maeght d'avoir accepté ce projet rare, aux Collections de Saint-Cyprien.

Sébastien Planas directeur des collections de Saint-Cyprien

De nombreuses informations et vidéos inédites sur www.collectionsdesaintcyprien.com

4. Exposition sur le surréalisme en Belgique aux Beaux-Arts Mons

Source : <http://www.levif.be:80/belga/BelgaNieuws.asp?ArticleID>

La Ville de Mons a présenté vendredi à la presse l'exposition ""Le surréalisme en Belgique 1924-2000"", sous le patronage de la ministre de la Culture, Fadila Laanan, et du bourgmestre en titre, Elio Di Rupo. Cet événement culturel inaugure la réouverture du musée des Beaux-Arts, dénommé ""Beaux-Arts Mons"" (BAM), et rassemble plus de 500 œuvres et 600 documents d'archives. Le BAM, entièrement rénové au terme de deux années de travaux, accueille cette première exposition temporaire, qui s'inscrit dans le cadre de la candidature montoise comme Capitale européenne de la Culture en 2015, a indiqué M. Di Rupo. (NLE)

Bien cordialement,
L'administrateur toujours provisoire

Henri Béhar

SEMAINE_13 (25 MARS-1^{ER} AVRIL 2007)

Chères Mélusines, Chers Mélusins,

avant de vous donner une sythèse de la semaine écoulée riche en informations, je vous retransmets un appel à contribution bilingue, qui vous est déjà parvenu directement et sans doute mystérieusement:

Le premier numéro du Journal du surréalisme et les Amériques, journal universitaire en ligne qui se consacre à la publication des articles sur la conjonction du surréalisme et les cultures du Nouveau Monde.

Des contributions en langue étrangère (français, allemand, espagnol) sont admises accompagnées obligatoirement d'un résumé de deux pages au format d'interligne double.

Date limite de remise d'article: le 1er mai 2007. Pour d'avantage d'informations:

<http://artists.hc.asu.edu/surrealismwest/journal.htm>.

The Journal of Surrealism and the Americas focuses on the subject of modern European and American intellectuals' obsession with the ""New World."" The editors would like to announce a call for papers for a general topics issue on any aspect of visual culture or literature that engages with surrealism in the Americas, or, that deals with the reception and legacy of the Surrealist movement in the Americas.

Foreign language contributions (in French, German and Spanish) are accepted, but we require a two-page, double-spaced English language abstract with any foreign language submission.

Deadline for submissions is May 1, 2007. The JSA is a refereed e-journal, published

biannually, and is supported by a grant from the Terra Foundation for American Art.

Further information/CFP details at: <http://artists.hc.asu.edu/surrealismwest/journal.htm>.

I. De la musique avant toute chose

Parallel worlds — Obsessive Surrealism

http://www.gutsofdarkness.com/god/objet.php?objet=9550&session_god_new=8a407ee656e6cbf909f53714eb911ef3

Une onde sonore sombre et bourdonnante sautille en ouverture de Beneath Fear. Une intro bigarrée, qui laisse émerger une fine mélodie pianotée, figée dans une faune sonore dense.

Cette douce mélodie partage ses harmonies avec une nuée de tonalités aussi variées que la peur peut avoir ses raisons; flûtes, synthé sifflotant à la thématique mélodieuse, percussions sautillantes et saccadées dans une ambiance légère et lugubre.

Si le tempo est d'apparence égale, il devient plus implusif en toute fin, martelant le rythme avec la force de l'effroi.

Intéressant? Bigrement! Parallel Worlds est le nom que le musicien d'origine grecque, Bakis Sirros, a choisi pour nous présenter l'étonnant Obsessive Surrealism; la fusion parfaite entre la

MÉ et l'électronica Un monde aux textures sonores riches et aux tempos déroutants, qui se moulent parfaitement aux effets sonores et aux échantillonnages méticuleusement dosés de

Bakis Sirros. Ce défenseur des sonorités analogiques créent ainsi un extraordinaire effet de richesse et de dimension juxtaposée, comme dans un monde parallèle, qui émerveille et qui

change bien des données dans un monde musical où les "machines à sons" n'ont pas de frontières. Ce qui donne des effets langoureux supplémentaires sur des titres comme Different

Pathways et l'agressif Into the Caves of the Mind où les candides lignes principales sont

absorbées par des effets sonores qui propagent un rythme contraire. Un moulage incroyable et subtil, comme si mon clone invisible marcherait en avant de moi et m'absorberait au

passage..je me moule à lui et suis ses formes. Tout a fait génial. Ces coups de génie pullulent sur Obsessive Surrealism, de l'avant-gardiste maison d'édition Din Records, qui se spécialise

dans la Musique Électronique Contemporaine. Avec ses jets gazeux vaporeux, Empty Human

Cells présente une intro statique. Graduellement, un tempo circulaire s'installe appuyé sur une basse difforme et des effets sonores percussifs qui voltigent, alors que l'ambiance devient intrigante, sur de courtes strates symphoniques. Avec un titre aussi frappant que Increasing Complexity, on s'attend à un tourbillon insane. Mais nous avons droit à un petit beat des îles, aux percussions xylophonistes. La beauté de la pièce est cette ligne de percussions électroniques distordue, qui se moule à un tempo suave et coulant. Un beau tempo lancinant éveille les sens de Reflective. Lent, comme une pulsation hypnotique, une séquence ronde oscille au travers des nappes synthétiques qui flottent doucement, sur une séquence de plus en plus sautillante. Une étrange cascade, aux synthés violonés, traverse ce mouvement tressaillant qui prend une forme de jazz ondulant aux strates envoûtantes et aux percussions très efficace. Alors que Mindmists nous fait visiter les couloirs aussi déviants que Empty Human Cells, avec plus de variances dans les rythmes, Pale Yellow Sky est une belle rencontre piano/cello, dans une ambiance lounge des percussions amplifiées. Encore, le tempo est solitaire et sculpté autour d'effets sonores et de samplings. Agressive et savoureuse Distracted nous frappe de plein fouet avec une approche électronique lourde, comme si Ramp se serait conformé à ce mouvement. Un titre puissant qui est une effervescence synthétique absolue, dans une ambiance lourde, aux limites de Mark Shreeve et Ramp. Ne lâchant pas d'un souffle, Crying Spells a l'air de son titre. Un intense boléro paranoïaque, aux chœurs rébarbatifs sur des pulsations lucifériennes. Tout un opus! De la première à la dernière note, on est sidéré par l'approche musicale de Parallel Worlds sur Obsessive Surrealism, qui me donne le même impact que Brian Eno avec Nerve Net. Partout, les samplers et les effets sonores tapissent les pièces de long en large, surdimensionnement des structures, tout en leurs donnant une profondeur artistique au paradoxe étonnant. Très bon, très rafraîchissant, on perçoit l'intrusion parallélisme avec une subtilité stupéfiante, signe d'une symbiose parfaite. DISPONIBLE chez : <http://www.din.org.uk/>

Magister : le cri d'un homme-chien engagé

Source : <http://www.fragil.org:80/musique/focus/554>

Rencontre avec Albert Magister à l'occasion de la sortie de son album live et de son set à la Bernardière le jeudi 15 mars 2007.

[Magister chante Marat, non le révolutionnaire mais un Nantais contemporain] Les textes de Marat nous transportent dans l'univers des romans noirs du XIXe, des romans populaires du début du vingtième siècle, et du surréalisme. Magister chante des hommages à Desnos, Corbière, Gaston Couté. Tous ces auteurs qui ont fait la légende de la poésie et de la chanson populaire française.

[.] Magister serait-il un porte-parole, un peu à la manière de Prévert qui disait qu'il écrivait « pour ceux qui ont trop de choses à dire pour pouvoir les dire » ? Il opine du chef, « c'est ça, c'est carrément ça. Quand on a joué la Houille à Liévin, dans le Nord, dans les terrils et les montagnes de charbon, il y a des gens qui ont chialé. On leur chante une chanson sur les mineurs, avec ce côté un peu java, et ça produit une grande émotion. Et c'est ça la chanson. Regarde des mecs comme Ferré... Il faut s'engager ! J'ai quarante balais maintenant. A quarante ans on a plus envie de dire les choses, on pense peut-être plus aux autres que quand on a vingt ans ».

Nicolas CORBARD

II. Peinture

Jean Fournier, galeriste fou de couleurs et ses peintres à Montpellier

Philippe DAGEN

Peu avant sa mort, le 22 mars 2006, le galeriste parisien Jean Fournier avait pour la première fois accepté qu'un musée consacre une exposition à son demi-siècle d'activité. Malgré sa disparition, le projet a été poursuivi. Il est devenu la manifestation inaugurale des espaces d'exposition temporaire du nouveau Musée Fabre, rouvert après des années de travaux,

révélant aussi la très complète donation d'oeuvres de Pierre Soulages au musée qui fait des salles Soulages de Montpellier le plus bel ensemble consacré à l'artiste (Le Monde du 3 février).

Pourquoi Fournier à Montpellier ? Parce qu'il fut très lié à partir de 1971, au groupe Supports/Surfaces, où dominaient les Languedociens. L'histoire est racontée par chapitres chronologiques, un par décennie, des années 1950 aux années 2000. Soit une centaine de peintures d'une quinzaine d'artistes, du surréaliste Joseph Sima, montré en 1954 dans la librairie-galerie Kléber, à Nathalie Leroy-Fiévée et Julien Gardair, les derniers arrivés. [.] Lire la suite : <http://www.lemonde.fr:80/web/article/0,1-0@2-3246,36-887491@51-887692,0.html>

""La couleur toujours recommencée"" , Musée Fabre, 39, boulevard Bonne-Nouvelle, Montpellier (Hérault). Tél. : 04-64-14-83-00. Du mardi au dimanche de 10 heures à 18 heures, le mercredi de 13 heures à 21 heures. Jusqu'au 6 mai. Entrée : 6 ?.

Titus-Carmel

Tunisie: Textes, peintures, dessins le vertige Titus-Carmel
<http://fr.allafrica.com:80/stories/200703261296.html>

En partenariat avec la ville de Tunis, l'Institut français de coopération (IFC) organise (du 28 mars au 3 mai) une exposition d'un artiste considéré comme l'un des plus significatifs de la seconde moitié du vingtième siècle en France : Gérard Titus-Carmel.

L'exposition qui se déroulera au musée de la ville de Tunis, réunit plus d'une centaine d'oeuvres, peintures et dessins, depuis les Fôrets de 1995, jusqu'aux dernières grandes toiles de sa dernière série intitulée Jungles exécutée en 2005.

Gérard Titus-Carmel est né en 1942, il s'initie à l'art moderne après des études à l'école Boule et se passionne pour le surréalisme et la poésie. Dès ses premières expositions, dans les années soixante, ses toiles et ses dessins, ses lithographies et ses gravures révèlent un goût puissant pour la littérature, comme en témoignent aussi les titres et les dédicaces de ses tableaux, volontiers voués aux grands romantiques, tels que Young ou Coleridge. Il commence par illustrer des poètes qu'il aime, de Jacques Dupin à Philippe Jaccotet, avant de donner ses propres recueils de poèmes, qu'il enlumine souvent, en des livres rares, tout en publiant des réflexions sur la peinture. Exposé dans le monde entier, cet artiste amoureux des mots travaille sans relâche

Gérard Titus-Carmel développe une réflexion sur l'une des vocations premières du peintre : réaliser des images. Des objets anodins, inventés ou recomposés par lui-même pour servir de modèle, des signes allusifs ou des références littéraires sont pour lui autant de prétextes et d'outils pour poursuivre à l'infini cette interrogation. De la représentation mimétique aux frontières de l'abstraction, de la pièce unique à la série dont le principe de déclinaison transforme et recrée le motif, son oeuvre ne cesse de relancer la question du rapport à la réalité, de la figure et de son modèle, de l'image et de la fiction. Les nombreuses oeuvres de Gérard Titus-Carmel démontrent le souci de l'artiste de suivre et de rendre compte des moments et des étapes d'une production artistique développée en séries successives. Peintre, dessinateur, poète et essayiste, Titus-Carmel est tout à la fois, utilisant systématiquement les fragments, il les organise et donne forme aux objets, à la poésie ; un extrait pour saisir dans la mesure du saisissable et du compréhensible, le sens de sa démarche. «J'accueille les bribes éparses d'un discours sans ordre et les assemble dans le projet d'une forme qui leur fera avouer du sens. Je pense ici, incidemment, à cette phrase de Novalis : ""C'est sous sa forme du fragment que l'incomplet apparaît encore le plus supportable""».

Surréalisme et design au Albert et Victoria Museum

Source : <http://cultureetloisirs.france2.fr:80/artetexposition/expos/29548218-fr.php>

Un téléphone-homard de Salvador Dali au Victoria et Albert Museum. — AFP/Chris Young

""Choses surréelles: le surréalisme et le design"", une expo qui met en scène l'influence du mouvement sur le design

Jusqu'au 22 juillet, le Victoria et Albert Museum de Londres présente au public quelque 300 oeuvres et créations, dont une partie est inédite.

L'exposition part des premiers pas du surréalisme dans le design grâce aux ballets russes dont les décors et costumes ont été réalisés par Max Ernst, Joan Miro, Chirico ou André Masson. Décoration intérieure, architecture, cinéma, mode mais aussi publicité ou encore stylisme et bijouterie, le surréalisme s'est insinué au plus profond de la société.

L'artiste surréaliste devient un véritable touche-à-tout à l'instar de Salvador Dali qui, le premier, transforme les objets du quotidien dans des juxtapositions inhabituelles guidées par les rêves et les désirs mais aussi par une critique de la consommation.

Exploration des rêves et de l'irrationnel, ce mouvement donne toute latitude à la créativité et représente un véritable exutoire de l'inconscient.

Avec cette exposition, ""nous avons voulu explorer le phénomène culturel, la façon dont le surréalisme a été 'commercialisé'", a expliqué mardi à la presse Ghislaine Wood, la commissaire de l'exposition.

Parmi les créations présentées, mobilier, peinture, sculpture, vaisselle, vêtements, films, photographies et livres qui proviennent de collections privées.

Pour ses créations fantasmagoriques, le mouvement artistique s'est largement inspiré de la nature, ressource inépuisable de formes et de matières, qui donna lieu à la vague du biomorphisme, et de la mythologie qui regorge d'histoires fantastiques.

Si Dali est particulièrement présent avec notamment une Venus à tiroirs, son Veston aphrodisiaque, le Divan-lèvres de Mae West et le Téléphone blanc aphrodisiaque"", une des versions du téléphone-homard, le musée expose également des oeuvres d'styliste Elsa Schiaparelli, Man Ray, René Magritte, Marcel Jean, Meret Oppenheim, Alberto Giacometti. Mais le mouvement n'aurait pas pris l'essor qu'il a connu sans ses bienfaiteurs. Ainsi, l'exposition rend hommage au millionnaire Edward James qui avait une prédilection pour Magritte et Dali, dont la maison de Monkton, dans le Sussex, est un monument dédié au surréalisme, et au milliardaire mexicain Charles de Beistegui.

Hommage à Arshile Gorky

Source: <http://www.armenie-mon-amie.com/Peinture-americaine-Arshile-Gorky.html>

Paris — Centre Calouste Gulbenkian / Paris — Centre Georges Pompidou /

En partenariat avec la Fondation Calouste Gulbenkian à Lisbonne, le Centre Georges Pompidou — Musée national d'art moderne rend hommage à Arshile Gorky (1904-1948), dans le cadre des manifestations qui marquent le 30e anniversaire du Centre en 2007.

Grande figure de la peinture américaine, né au bord du lac de Van et émigré aux Etats-Unis en 1920, Gorky a construit à travers son oeuvre un « pont » remarquable entre les cultures moyen-orientales et occidentales, dès les années 1930 et surtout au sortir de la seconde guerre mondiale. Formé très tôt à l'école de De Chirico et de Picasso, puis à celle de Kandinsky et de Miro (entre autres), reconnu bientôt par les surréalistes comme un des leurs, Arshile Gorky a été également un exemple pour la jeune génération new-yorkaise. Son oeuvre, hantée par la mémoire de ses racines et par ses admirations artistiques, a néanmoins ouvert un espace d'expression singulier et produit une écriture formelle fondatrice de l'expressionnisme abstrait américain.

Une douzaine de chefs-d'œuvre, peintures et dessins, de la « grande » période 1943-1947 du peintre sera ainsi réunie au Centre Pompidou, en provenance des collections et des institutions les plus prestigieuses (Fondation Gulbenkian à Lisbonne ; Museum of Modern Art, Guggenheim Museum, Whitney Museum à New-York.). A ce déploiement d'oeuvres de la maturité viendra se joindre celui qui sera réalisé au Centre Gulbenkian de Paris, avec une

trentaine de dessins d'avant les années 1940, particulièrement éclairants sur les racines arméniennes de l'oeuvre de Gorky.

III. Brèves

Réinventer le lyrisme. Le Surréalisme de Joyce Mansour

À signaler : Fabula rediffuse l'information concernant la publication de l'ouvrage de Stéphanie Caron

<http://www.fabula.org:80/actualites/article18056.php>

Petr Kral:

Je ne me reconnais plus dans les villes mais plutôt dans le souvenir de ce que les villes étaient [31-03-2007] Par Vaclav Richter

Source : <http://www.radio.cz:80/fr/edition/89827>

« Je suis un passant dans les villes, » dit le poète Petr Kral et en effet le paysage urbain est pour lui une importante source d'inspiration. Né en 1941 à Prague, il a vécu à partir de 1968 à Paris et est devenu poète tchèque de langue française. Influencé par le surréalisme, cet amateur du cinéma et de Buster Keaton s'est mis à édifier une oeuvre poétique discrète qui se nourrit du quotidien et rafraîchit la réalité par un regard à la fois pénétrant et distant. Le poème n'est pas pour lui un simple objet esthétique à admirer, mais un moyen pour révéler quelque chose qui permet aux autres de repenser voire prolonger certaines expériences. Il publie successivement toute une série de recueils de poésies et de livres prosaïques qui reflètent entre autres ses nombreux voyages. Aujourd'hui Petr Kral vit de nouveau à Prague et ses rapports avec la littérature et la culture tchèque sont rétablis. Traducteur et auteur d'anthologies de poésie tchèque, il est un véritable ambassadeur de cette poésie en France. Ses livres, eux aussi, sont souvent publiés en français et en tchèque. Et les villes restent le thème privilégié de ses poèmes.

Petr Kral, Quelles sont les villes qui ont joué un rôle important dans votre vie ?

« Prague et Paris, parce que ce sont les villes où j'ai vécu assez longtemps, mais aussi des villes que je visitais avec une certaine régularité, qui m'attiraient au point que j'y revenais presque tous les ans, des villes européennes notamment. Et je ne sais pas pourquoi beaucoup de ces villes commencent par un B, Bruxelles, Barcelone, Brno, par exemple. »

Qu'est ce qu'une ville doit avoir pour vous inspirer un poème ?

« Ah... N'importe quelle ville peut inspirer un poème. Le poème peut être inspiré par un instant. Mais les villes qui ont une attirance plus stable, plus permanente pour moi sont sans doute les villes qui gardent un mystère, j'allais dire un mystère dans leurs structures mêmes. C'est à dire les villes richement articulées avec différents quartiers, différents mondes qu'elles enferment et avec suffisamment de caractère, de couleur, même si cette couleur peut être le gris d'une certaine intensité. » [.]

Vous avez récemment publié un recueil qui s'appelle « Enquête sur les Lieux », y est-t-il aussi question de villes ?

« Ce n'est pas un recueil, c'est une prose, même si elle comporte aussi quelques poèmes en supplément. Les villes sont importantes dans ce livre. C'est une sorte de trajectoire que je trace, des premiers lieux qui m'ont marqué jusqu'à d'autres qui sont plus récents, et ce sont presque toujours des lieux urbains. Pas seulement des maisons mais aussi des entrepôts, des hôtels, parfois de simples vitrines mais c'est pour la plupart dans les villes que cela se passe. » Peut-on être plus concret? De quelles villes s'agit-il ?

« Il y a Prague et Paris forcément, Paris où j'ai écrit ce livre. Mais il y a aussi un troisième P, cette fois Pilsen-Plzen où j'ai fait mon service militaire, et où, pour me libérer, pour respirer un peu plus librement que les casernes ne me le permettaient, je me suis inventé quelques explorations urbaines particulièrement troublantes peut-être. »

Vous avez vécu à Prague, puis vous êtes parti pour Paris, et puis vous êtes revenu à Prague. Comment expliquer ce grand retour ?

« Il n'y a pas tellement de mystère ou alors je l'ignore moi-même. Le temps avait mûri suffisamment pour que, un jour, je sente que ce retour était devenu naturel. Mon départ s'est fait avec une spontanéité semblable à celle, avec laquelle, il y a de longues années, j'avais pris la route de Paris. Je n'ai pas vraiment réfléchi, sinon pour des raisons pratiques, pour organiser mon déménagement. Je fais assez confiance à ces intuitions qui m'ont guidé pendant toute mon existence. »

Vous n'avez pas la nostalgie de Paris, maintenant ?

« Non, cela va peut-être venir, ça va venir sûrement pour certaines choses, mais dans l'ensemble je ne peux pas le dire, non. Je réapprends à vivre à Prague, ça m'occupe suffisamment, j'y trouve aussi suffisamment, comment dire, de points d'attrait ou d'attraction, donc je suis suffisamment occupé par Prague pour penser trop à Paris. »

La seconde partie de l'entretien avec le poète Petr Kral sera diffusé dans cette rubrique samedi prochain.

Les Eclaireurs du siècle

Source : <http://www.parutions.com:80/index.php?pid=3&rid=27&srid=232&ida=900>

Montparnasse 2007 / 20.20 ? — 132.31 ffr.

Durée film 216 mn.

DVD 1 : Rothko, un humaniste abstrait

Auteur : Isy Morgensztern, Durée du film : 51 mn

Bonus : Mark Rothko, vie et ouvre, une interview de Christopher Rothko (31 mn)

DVD 2 : Miró, l'homme qui a renversé la peinture

Auteur : Yves de Peretti , Durée du film : 52 mn

Bonus :

Entretiens avec Rémi Labrusse, historien d'art et Pere Portabella, cinéaste catalan (17 mn)

DVD 3 : Picasso érotique, Auteur : Valérie Manuel, Durée du film : 52 mn

DVD 4 : Balthus intime

Auteur : Christine Lenieff et Xavier Lefevre

Durée du film : 61 mn

Rothko, Picasso, Jeff Koons, Miró, Balthus : 5 DVD sur 5 grands peintres précurseurs.

Le Prix Franz Kafka 2007 a été attribué au poète Yves Bonnefoy

Source : <http://www.radio.cz/fr/article/89881>

Le Nouveau Réalisme raconté par ceux qui l'ont fait

Source: <http://www.lemonde.fr:80/web/article/0,1-0@2-3246,36-888893@51-888102,0.html>

Ils sont tous les deux nés un 27 mars. Jacques Villeglé en 1926 et Daniel Spoerri en 1930.

Tous deux ont signé le manifeste fondateur du Nouveau Réalisme, le 27 octobre 1960. Nous leur avons posé, séparément, les mêmes questions. [.]

Propos recueillis par Philippe Dagen

1er avril 1976: mort de Max Ernst

Source

:http://tempsreel.nouvelobs.com/depeches/international/20070401.FAP3248/lephemeride_du_dimanche_1er_avril_2007.html

Bien cordialement,

L'administrateur toujours provisoire

Henri Béhar

SEMAINE_14 (2-8 AVRIL 2007)

Chères Mélusines, Chers Mélusins,

Ne l'ayant pas eu en mains, je ne pense pas vous avoir signalé l'ouvrage d'Elza Adamowicz, intitulé Surrealism, tout simplement, dont vous trouverez le descriptif dans le fichier ci-joint.

Et par la même occasion, je ne saurais trop vous conseiller de consulter le site de la revue Avant-garde publiée principalement en anglais par les éditions Rodopi. Le dernier volume, intitulé « Avant-garde & criticism » est référencé à l'adresse suivante :

<http://www.rodopi.nl/senj.asp?BookId=AVANT+21>

Cette semaine, les informations sont abondantes. Je n'ai pu réduire l'article de Philippe Sollers sur Aragon, que vous voudrez lire bien complet, avec le coup de pied de l'âne final!

Les surréalistes [Belges] au quotidien

Source : <http://www.fabula.org:80/actualites/article18148.php>

CHRISTIAN BUSSY, "LES SURRÉALISTES AU QUOTIDIEN", (AVEC UNE PRÉFACE D'OLIVIER SMOLDERS)

LES IMPRESSIONS NOUVELLES, ISBN 978-2-87449-028-6, FORMAT 16 X 24 CM

NOMBREUSES ILLUSTRATIONS N&B, 256 PAGES, ? 22

www.lesimpressionsnouvelles.com

Journaliste à la radio et à la télévision belge, Christian Bussy a réalisé d'innombrables émissions radiophoniques et documentaires télévisés à la RTBF. Auteur de l'Anthologie du surréalisme en Belgique (Gallimard, 1971), il a surtout enregistré et filmé les écrivains les plus remarquables et souvent les plus rares, d'Aragon à Paulhan, de Queneau à Dali, de Mauriac à Leiris, de Julien Gracq à Nathalie Barney. Un autre de ses titres de gloire est d'avoir été le seul à filmer Cioran pour la télévision, en 1973.

Assez naturellement, il en vint à s'intéresser aux surréalistes, à les rencontrer, puis à les faire connaître à travers de nombreuses émissions de radio et de télévision. Subjugué par les personnalités fortes des écrivains et des artistes qu'il avait en face de lui (Magritte, Scutenaire et particulièrement Marcel Mariën), il devint ensuite pour plusieurs d'entre eux un ami généreux de son temps et de son talent, toujours prêt à mettre la main à la pâte, d'abord bien évidemment pour réaliser des entretiens filmés, mais aussi pour l'organisation d'expositions, les démarches auprès d'éditeurs pour défendre un manuscrit, la négociation de pièces rares auprès de collectionneurs. Bref, il fut partie prenante de mille événements liés à l'activité de ceux qui, de son propre avis, devaient "changer sa vie".

S'il ne prétend pas proposer une nouvelle histoire du surréalisme, ce livre s'attache aux « mille petits faits vrais » qui ont constitué la vie des surréalistes belges depuis la création des premiers groupes dans les années 20. Cependant, à travers l'évocation des surréalistes belges au quotidien, c'est un tout autre surréalisme que Christian Bussy fait émerger. Réduit à tort à la seule figure de Magritte, le surréalisme belge se distingue du surréalisme de Breton sur des points tout à fait essentiels, artistiques aussi bien que politiques. A la différence des auteurs français, les surréalistes belges ne poursuivaient nullement l'irruption de l'inconscient ou la surprise de l'objet trouvé. Construisant méticuleusement des objets qu'ils voulaient « bouleversants », ils aspiraient à une révolution tellement radicale qu'ils ne pouvaient la vivre qu'en marge de la société, loin de tout réformisme superficiel. Le surréalisme belge s'impose aussi comme une entreprise beaucoup plus collective qu'en France, où la collaboration entre auteurs reste relativement discrète. Le domaine où excelle le surréalisme belge est celui de l'invention collective (pour citer le titre d'une de leurs revues). Enfin, le surréalisme en Belgique ne s'est jamais embourgeoisé, il a su conserver jusqu'à nos jours un mordant et une inventivité que le surréalisme a vite perdus ailleurs. L'exemple des artistes-agitateurs que fait revivre Christian Bussy, montre qu'il est grand temps de récrire l'histoire du surréalisme même.

L'art de la récup emballe le Grand Palais

Source : <http://www.20minutes.fr:80/article/149476/20070402-Culture-L-art-de-la-recup-emballe-le-Grand-Palais.php>

Niki de Saint Phalle, Yves Klein, Jean Tinguely, Arman ou encore César... Ces artistes sont connus individuellement, mais on sait moins qu'emmenés par le critique d'art Pierre Restany,

ils ont formé entre 1958 et 1969 un courant révolutionnaire : le Nouveau Réalisme. A travers 180 pièces, vives et colorées, l'exposition qui se tient jusqu'au 2 juillet au Grand Palais (Paris 8e) revient sur ce mouvement clé de l'histoire de l'art. Alors que le pop art triomphe à la même époque aux États-Unis, le Nouveau Réalisme donne un coup de vieux à l'abstraction qui domine alors la scène artistique française. Restes de repas pour Spoerri, compressions de voitures pour César, lacération d'affiches pour Hains et Villeglé, accumulation d'escarpins ou de cadrans de montres pour Arman... Ces descendants des dada ont intégré des objets symboles du quotidien, plébiscité les matériaux industriels et utilisé toutes les innovations offertes par la société de consommation (comme le néon ou le plastique), pour mieux la dénoncer et l'exorciser avec une certaine drôlerie. Daniel Spoerri reste sans doute le meilleur représentant de cette approche iconoclaste et loufoque. Sa collection de pièges à rats est intitulée Le Bonheur de ce monde (1960-1971) et sa poupée aux yeux crevés par des ciseaux : Ça crève les yeux que ça crève les yeux (1966). La provocation à tous crins qui caractérisait les nouveaux réalistes est peut-être aujourd'hui un peu dépassée, mais leur radicalité formelle a ouvert la voie aux installations et performances de nos artistes contemporains.

Jeanne DRÉAN

Sollers/Aragon : La folie d'Aragon

Source : http://livres.nouvelobs.com:80/parutions/p2213/a2213_037.html

Comment peut-on passer de l'extrême liberté surréaliste à l'académisme stalinien ? L'auteur de « Femmes » répond et se souvient du « Fou d'Elsa »

Il était une fois, au début du xxe siècle, en France, un jeune homme très beau, prodigieusement doué pour l'aventure métaphysique et le style. Écoutez ça : «Il m'arrive de perdre soudain tout le fil de ma vie : je me demande, assis dans quelque coin de l'univers, près d'un café fumant et noir, devant des morceaux polis de métal, au milieu des allées et venues de grandes femmes douces, par quel chemin de la folie j'échoue enfin sous cette arche, ce qu'est au vrai ce pont qu'ils ont nommé le ciel.»

Voilà, ça pourrait être écrit ce matin, ça s'appelle « Une vague de rêves », et nous sommes en 1924. Breton et le surréalisme sont là, tous les espoirs sont permis, une révolution est en marche, Lautréamont et Rimbaud sont les étoiles invisibles de ce nouveau jour. La boucherie de 1914-1918 a déclenché une crise générale de la pensée ; les idées, les systèmes, les vieilleries patriotiques et poétiques sont mortes, la vérité elle-même est mise en question par la mise en liberté des mots. «Il m'importe peu d'avoir raison. Je cherche le concret. C'est pourquoi je parle. Je n'admets pas qu'on discute les conditions de la parole, ou celles de l'expression. Le concret n'a d'autre expression que la poésie. Je n'admets pas qu'on discute les conditions de la poésie.»

Et vlan pour les philosophes, qui ont trop longtemps occupé la scène (ce n'est pas fini) ! Et vlan pour la société et ses mensonges ! Être ensemble ? Oui, peut-être, très vite, à quelques-uns, et toujours sur une ligne de risque. Ces déserteurs du social, que voulez-vous, viennent d'éprouver un surgissement inattendu de l'espace et du temps, un violent sentiment de la nature excluant toute sentimentalité : «Laissez toute sentimentalité. Le sentiment n'est pas affaire de parole, escrocs de toutes sortes. Envisagez le monde en dehors du sentiment. Quel beau temps.» Vous êtes ici dans « le Paysan de Paris », un des grands livres d'Aragon, avec « la Défense de l'infini », qui rappelle la fin d'« Une vague de rêves » : «Qui est là? Ah très bien : faites entrer l'infini.» L'infini implique une «science du particulier», et ne connaît qu'un seul dieu : le hasard. «Je vivais au hasard, à la poursuite du hasard, qui seul parmi les divinités avait su garder son prestige.» Mais qui veut vraiment laisser entrer l'infini et le hasard ? La police veille, la sécurité prépare sa vengeance.

Vérifiez donc, dans « Le passage de l'Opéra », ou dans « Le sentiment de la nature aux Buttes-Chaumont », comment une nouvelle «métaphysique des lieux» est possible. Vous ouvrez les yeux, et les affiches, la publicité, les vitrines, les plaques, les rues commencent à

vous parler autrement. Vous voyez à travers les visages et les murs, vous entendez à travers les voix ce qu'elles ne veulent pas dire. Aragon n'a pas froid aux yeux. «Le monde moderne, écrit-il, est celui qui épouse mes manières d'être.» Ou encore : «On vient d'ouvrir le couvercle de la boîte. Je ne suis plus mon maître tellement j'éprouve ma liberté.»

Aragon a-t-il eu peur de devenir fou ? C'est évident. On n'a pas encore tout dit sur son virage stalinien, son amour surjoué et obsessionnel d'Elsa, son trip soviétique, sa rééducation par Moscou, sa conversion à un monde prétendument réel, son lyrisme académique, son retour à l'alexandrin, son néo-hugolisme forcé. Quoi qu'il en soit, le voici d'un coup monothéiste, Dieu étant brutalement remplacé par une monogamie hallucinée. Masochisme profond ? Sans doute. Expiation ? Culpabilité ? Rédemption ? Quelque chose comme ça. Sa poésie, dès lors, devient intarissable et nostalgique, la mélancolie est partout, la plainte domine : «Il n'y a pas d'amour heureux»; «Toute fleur d'être nue est semblable aux captives»; «Le temps s'arrête en moi comme un sang qui fait grève, et je deviens pour moi comme un mot qui me fuit»; «Je me tiens sur le seuil de la vie et de la mort les yeux baissés, les mains vides»; «Cette vie aura passé comme un grand château triste que tous les vents traversent»; «Heureux celui qui meurt d'aimer », etc., etc. Le retour mécanique à la rime fait qu'il se brime et se grime, qu'il frime, trime, comme pour s'étourdir et oublier un crime, à moins de le transformer en prime. Il condamne «l'individualisme formel», et voilà resurgi le mot « national », qui, décidément, de gauche à droite, a encore de beaux jours devant lui. Voici, par exemple, une déclaration ahurissante de 1954 : «Passera à nouveau le grand tracteur français de l'alexandrin, le chant royal, comme on disait, le chant républicain.» Sous le long règne de l'épouvantable Staline, la poésie est donc devenue un tracteur. On comprend que des auteurs comme Miller ou Genet soient traités alors de «littérature de merde». Ce qui arrive à Aragon ? Il ne voit pas que la poésie n'est pas seulement une question de forme mais aussi de pensée. Sa poésie ne pense pas, elle rabâche. D'où la plainte, la ritournelle, la chanson navrée, l'incroyable narcissisme apeuré, l'idéalisation, la répétition intoxiquée du « je t'aime », l'idolâtrie, l'autolâtrie, l'angoisse de vieillir et de mourir, bref, toute la gamme.

Et ça n'en finit pas : «J'ai peur de cette chose en moi qui parle»; «Une science en moi brûle sans flammes, je guette l'univers en moi qui se détruit, le temps passe à regret sa main sur mon visage», etc. Finalement, c'est toujours la même histoire : «Les sanglots longs des violons de l'automne blessent mon cœur d'une langueur monotone.» Communisme plus matriarcat, quel dégât ! Les commentateurs d'Aragon n'ont pas tort de dire que son passage tardif à une homosexualité affichée n'aura été que la continuation d'une même fidélité. A quoi ? A la femme considérée comme LA. Dans Elsa, il faut entendre « elle s'a ». C'est toujours lui, et ce n'est pas elle. Impressionnante énergie d'Aragon à maintenir ce LA. «La femme est l'avenir de l'homme»? Voilà une religion où les femmes, au pluriel irréductible, pourraient enfin disparaître, et la liberté avec. On ne doit pas s'étonner si, dans « le Fou d'Elsa », Aragon esquisse un dérapage coranique. Il y a des beautés par-ci par-là, mais on s'endort vite.

Elsa Triolet, en 1929, décrivait Aragon comme «un joli garçon, une prima donna, né pour le jeu de l'amour». Ce jeu de l'amour, réfrigéré au Kremlin, s'est vite transformé en messes et en litanies d'un nouveau genre, et les enchantements de Paris en séances soporifiques au comité central. Aragon, quand je l'ai connu, se mettait aussitôt à déclamer ses vers sans se préoccuper de l'ennui de son auditeur otage. C'était cocasse et poignant, de même que cette dédicace écrite par Elsa pour un de ses livres : «A Ph. S., maternellement». Mauvais théâtre, mauvais roman. Il n'empêche : Aragon, qui n'était pas idiot, a rapidement perçu mon peu d'intérêt pour ces séances d'hypnose. Je lui sais gré d'avoir tracé ces mots sur un tirage à part, hors commerce, d'« Une vague de rêves » (pas de nom d'éditeur, pas de date, mais l'exemplaire, à couverture orange, est bien de 1924, à Paris) : «A Philippe Sollers, ce petit livre d'un de ses cadets, affectueusement, Aragon.» Il se trompait, puisque à 60 ans il venait soudain d'en avoir 27, alors que je n'en avais que 22. Mais quoi, la vérité anarchiste n'a pas d'âge.

«Ouvres poétiques complètes», par Aragon, la Pléiade/Gallimard, tome 1 et 2, 1 776 p. et 1 744 p., 62 euros et 63 euros, le coffret 125 euros (en librairie le 20 avril).

Philippe SOLLERS

Honoré le fantastique

Source :

http://www.lefigaro.fr/litteraire/20070405.FIG000000268_honore_le_fantastique.html

UNE CERTAINE tradition a volontiers réduit l'auteur de La Comédie humaine au statut de grand-père du réalisme et du naturalisme, jugeant ses emardées vers le fantastique, des toquades momentanées, des séquelles du romantisme ou le délassement d'un esprit aussi surchauffé que sa célèbre cafetière. Pourtant Baudelaire jugeait Balzac « visionnaire » et Hugo apercevait dans son œuvre « on ne sait quoi d'effaré et de terrible mêlé au réel ».

[.] On peut ne pas être passionné par Le Centenaire, qui ouvre le volume. C'est l'ouvrage d'un jeune Balzac qui signe d'un pseudonyme et semble surtout désireux d'exploiter la vogue commerciale du roman noir, liée aux noms de Radcliffe, Maturin et Walpole. Mais le reste de ce millier de pages révèle un Balzac étincelant, à l'imagination débridée, aux portes du surréalisme, et aussi, c'est à souligner, maître de la nouvelle. Voir L'Élixir de longue vie, saisissante incarnation de Don Juan, digne de Mérimée ; Les Deux Rêves, sombre et incorrecte méditation politique qui, sous l'égide de Cagliostro, met en présence Catherine de Médicis, Robespierre et Marat ; Jésus-Christ en Flandres, conte naïf et beau comme une légende belge (Ghelderode tout entier a dû sortir de là) ; Le Réquisitionnaire ou L'Auberge rouge, faits divers historiques traversés de télépathie ; Adieu, une histoire de folie amoureuse qu'on aurait aimé voir filmée par Kubrick avec Nicholson, comme Shining.

Entre cet univers proche de Hoffmann ou de Charles Nodier et le « monde réel » de La Comédie humaine, deux œuvres font ici la synthèse : La Peau de chagrin — un de ses grands succès — où l'on ne s'étonne pas de rencontrer, dans le Paris des banquiers, des lorettes et des lions, un marchand de talismans qui se vante d'avoir vécu plusieurs siècles. Et, moins connu, Melmoth réconcilié, où le mythe du Juif errant trouve une conclusion imprévue... à la Bourse. Car il y a aussi de l'ironie, voire de la parodie. Ouvre ultraromantique, La Peau de chagrin se place discrètement sous l'égide de Sterne et de Rabelais. Et quand il se veut sérieux ou édifiant (comme dans Ursule Mirouet, où des communications d'outre-tombe font convertir un médecin rationaliste), c'est là qu'on commence à ne plus y croire[.]

La Comédie des ténèbres : Balzac fantastique Romans et nouvelles choisis d'Honoré de Balzac et présentés par Francis Lacassin Omnibus, 1126 p., 28 ?.

Bien cordialement,

L'administrateur toujours provisoire

Henri Béhar

La Lettre Avbqueneau (avril 2007)

>> La Lettre Avbqueneau

>> Avril 2007

>> (301 abonnés)

>> Chers Queniennes, chers Queniens,

L'actualité quenienne de ce mois d'avril étant particulièrement pauvre, j'avais résolu de garder

pour le mois suivant les quelques nouvelles sans date de péremption que j'avais pu recueillir. J'ai

reçu ce matin une annonce de lecture qui m'a incitée à reprendre la souris.

Spectacles

— Simone Hérault*, de l'association "Lire Autrement", fera le

mardi 17 avril à 19h15, dans la
Galerie de l'Entrepôt, une lecture de textes de Raymond Queneau,
sous le titre : ""C'est en lisant
qu'on devient liseron"".

Libre participation.

*la voix de Fip, celle de la Sncf qui vous dit que votre train a
du retard et qui vous accompagne
depuis vingt ans...

L'entrepôt

7 rue Francis de Pressensé

75014 PARIS

Métro Pernety

Tél: 01 45 40 64 75

<http://www.lentrepot.fr/>

Parutions

— Le n°156 de La Bibliothèque Oulipienne, paru en janvier 2007,
est intitulé Oulipolets. Il s'agit

de l'édition de sonnets irrationnels inédits de Jacques Bens
retrouvés dans les papiers de Madeleine

Bens. Sur ces quinze poèmes inédits, trois sont dédiés à Raymond
Queneau. L'un d'entre eux raconte
comment Jacques Bens a "Découvert Chêne et chien, comme on fait
l'Amérique", un autre comment

Raymond Queneau lui a ouvert les portes de Paris. La quatrième
de couverture, enfin, reproduit une
carte postale envoyée par Queneau à François Le Lionnais en
1964. L'un des deux fondateurs de
l'Oulipo y suggère à l'autre de porter les sonnets irrationnels
de Bens, qu'il juge "dignes d'intérêt",
à l'ordre du jour de la prochaine séance de l'Ouvroir.

— Quoique l'ouvrage fonctionnât davantage sur le modèle de la
tirade du nez de Cyrano que
sur celui des Exercices de style, la quatrième de couverture de
Comment lui dire adieu de

Cécile Slanka (paru en janvier aux éditions Liana Levi, 112
pages, 12 €) fait appel à Raymond
Queneau :

"La rupture amoureuse peut être parée de longues explications
ou expédiée en quelques mots,
empreinte de cruauté ou de tendresse, de regrets ou de
soulagement... Faisant preuve d'un sens
de l'observation redoutable, Cécile Slanka met en scène la
séparation amoureuse, selon différents
points de vue. Un exercice de style à la Queneau dans lequel
chaque lettre – parfois un simple mot
comme griffonné sur un coin de table – est précédée d'un titre
donnant une indication sur la
personnalité du signataire. Un recueil de textes cruels ou
tendres, mais toujours drôles. Un livre-
cadeau tout trouvé pour la Saint-Valentin... et nécessaire tout

le reste de l'année."

Editions Liana Levi

1, place Paul Painlevé – 75005 Paris

Tél.: 01 44 32 19 34

a.guerand@lianalevi.fr

Amitiés brutes,

Astrid Bouygues

Vice-Présidente de l'Association des AVB

69/71 rue d'Alleray

75015 Paris

01-45-33-23-35

"Complément à la lettre d'avril " "

Chères Queniennes, chers Queniens

Franca Zanelli nous fait savoir que dans le n°995 du 13 avril 2007 de

Venerdì, Stefano Bartezzaghi

annonce la parution de Gli Ultimi giorni, première traduction italienne des

Derniers jours, effectuée par

Francesco Bergamasco. (Coll. Grandi Tascabili Economici n°546, avec une introduction d'Arnaldo

Colasanti, Newton Compton, 224 p., 6 €)

Newton Compton Editori

Via Portuense 1415,

00050 Roma, Italia

Tel. +39 06 65002553

Fax +39 06 65002892

info@newtoncompton.com

uff.stampa@newtoncompton.com

<http://www.newtoncompton.com/>

Brûtalement vôtre,

Astrid Bouygues

Vice-Présidente de l'Association des AVB

69/71 rue d'Alleray

75015 Paris

01-45-33-23-35

--

Melusinegr

Le Centre national du livre en collaboration avec le Ministère grec de la culture organise un nombre important de manifestations à l'occasion du centenaire de la naissance de Nikos Engonopoulos (1907- 1985), écrivain et peintre surréaliste, un des pionniers du surréalisme grec (avec Embiricos et Elytis notamment).

Nous signalons en particulier la publication de l'album ...l'amour est la seule voie (responsable de l'édition : Frangiski Abatzopoulou, professeur à l'université Aristote de Thessalonique), mais aussi l'exposition « Engonopoulos 2007 : beau comme un Grec » (20 février – 20 avril) à l'aéroport Vénizélos, une représentation théâtrale en l'honneur du poète (Mégaron, 16 mars), un congrès international au musée Benaki (23 – 24 novembre) intitulé « Engonopoulos 2007 : le poète et le peintre » et l'exposition au nouveau musée Benaki (avenue Pireos) du 13 novembre 2007 au 6

janvier 2008.

Les Athéniens pourront également entrer en contact avec des vers du poète affichés sur les bus et métros de la capitale à l'occasion notamment de la semaine internationale de la poésie (19 mars- 21 avril).

Des manifestations culturelles auront lieu aussi à Thessalonique pour honorer ce grand artiste à propos de qui le poète Miltos Sachtouris avait dit : « ... son œuvre poétique et picturale est grand et immortel ; les gens le comprendront de plus en plus au fil du temps ».

Pour de plus amples informations, les intéressés pourront se reporter au site du Centre national du livre : <<http://www.culture.gr/>> www.culture.gr

Voir aussi le site officiel du poète : <<http://www.enganopoulos.gr/>>

www.enganopoulos.gr

" IOANNA PAPASPIRIDOU

SEMAINE_15 (9-15 AVRIL 2007)

"Chères Mélusines, Chers Mélusins, avec un léger retard, dont je vous prie de m'excuser, voici les informations parvenues durant la quinzième semaine de l'année. Je reproduis les articles sans commentaires, ce qui ne signifie pas, loin de là, qu'ils aient tous mon approbation!

Avec le Facteur Cheval

http://www.rfi.fr/actufr/articles/088/article_50872.asp

Bernard Rancillac — Le facteur Cheval, 2006.

Nombreux ont été les artistes à faire le détour par le Palais Idéal d'Hauterives, dans le sud de la France, aussitôt après que son auteur, Ferdinand Cheval, facteur de son état, en eut achevé la construction, en 1912. Et l'attrait, la fascination pour le monument, édifié pierre à pierre en trente ans par celui qui serait désormais connu comme le Facteur Cheval, ne se dément pas. Des surréalistes, à la fin des années 1920, à des artistes contemporains, toutes formes d'expression confondues, nombreuses sont les œuvres qui se réfèrent explicitement ou portent l'empreinte de celui qui a bâti un palais sur ses rêves. Les pièces rassemblées au musée de la Poste en témoignent.

«J'avais dépassé depuis trois ans ce grand équinoxe de la vie qu'on appelle quarantaine. Cet âge n'est plus celui des folles entreprises et des châteaux en Espagne. Or au moment où mon Rêve semblait peu à peu dans les brouillards de l'oubli, un incident le raviva soudain, mon pied heurta une pierre qui faillit me faire tomber. Je voulus voir de près ma pierre d'achoppement. ». Tel est le récit que Ferdinand Cheval fait en décembre 1911 de l'événement survenu en avril 1879 et qui va transformer son existence. Car cette pierre «à la forme bizarre» qu'il enveloppe dans son mouchoir n'est pas seule de son espèce et, «à partir de ce moment, écrit-il, je n'eus plus de repos matin et soir. Je partais en chercher; quelquefois je faisais 5 à 6 kilomètres et quand ma charge était faite je la portais sur mon dos ». Des kilomètres qui viennent s'ajouter à la trentaine de sa tournée quotidienne de facteur.

De la tournée quotidienne au Palais Idéal

Né en 1836, fils de paysans, Cheval est d'abord ouvrier agricole, puis ouvrier boulanger à Lyon. «Une étape sans doute importante dans sa vie, fait remarquer Christophe Bonin, le directeur du Palais idéal, puisqu'il commence à façonner des formes avec ses mains, comme il le fera avec le Palais Idéal, façonné, pétri avec des mains qui seront brûlées par la chaux, et peut-être commence-t-il à rêver en pétrissant la pâte ?». Ce qui n'est pas exclu puisqu'il aura, paraît-il, laissé plus d'une fois brûler le pain dans le four. Comme il sait lire et écrire, il devient facteur, il y a exactement 140 ans. De quoi poursuivre sa rêverie. En effet, «que faire

en marchant perpétuellement dans le même décor, à moins que l'on ne songe? Pour distraire mes pensées, je construisais en rêve un palais féerique.» Un rêve que son «obstination invincible», comme il dit lui-même, va ancrer dans la réalité après la fameuse rencontre avec la «pierre d'achoppement», au terme d'une entreprise insensée, obsessionnelle qui va remplir plus de trente années de la vie du facteur et aboutir à «une œuvre d'art inclassable, exceptionnelle. Quelque chose de tellement singulier que ça fait de Cheval un très grand artiste», déclare Josette Rasle, la commissaire de l'exposition. Quelque chose de singulier dont Cheval a lui-même parfaitement conscience puisqu'il intitule la première relation écrite de son entreprise, en 1897, Un monument Seul au Monde. Une œuvre qu'en 1969 André Malraux, alors ministre de la Culture, décidera de classer «monument historique», considérant le Palais Idéal comme seul exemple d'architecture naïve.

Les poulains du Facteur Cheval

Les quelque deux cents œuvres rassemblées par Josette Rasle au musée de la Poste témoignent du retentissement de l'œuvre de Cheval, qu'elles lui rendent explicitement hommage, s'en inspirent où s'inscrivent dans une filiation implicite. Un retentissement qui a commencé très tôt, comme en témoigne le registre des visiteurs du Palais Idéal qu'on peut voir dans l'exposition et dans lequel, dès 1909 — les visites ont commencé avant l'achèvement du Palais —, on note les signatures de visiteurs étrangers venus d'Asie, d'Europe, d'Amérique, d'Australie, d'Égypte... Une dimension internationale qui ne se dément pas, comme en témoigne le travail actuel du photographe japonais Hideiko Nageshi qui a planté son appareil pendant des heures au Palais Idéal «pour guetter le nuage qui va passer dans le ciel, la couleur du ciel, sa vibration (.) donnant une impression de calme qui invite à la méditation, à la contemplation», commente Josette Rasle. «De plus, ajoute Christophe Bonin, Nageshi offre d'autres perspectives sur le Palais Idéal, donnant à voir dans ses photos le sens architectural de cette œuvre».

Moins explicite, mais flagrante, la relation qu'entretiennent les constructions en fil de coton durci au sucre et à la résine de Marie-Rose Lortet, avec la minutie et l'ambition architecturale de Cheval. Ou la relation qu'entretient l'accumulation de coquillages émaillés de couleurs vives, qui constitue le Roi Imaginaire de Paul Amar, avec la surcharge décorative du Palais Idéal. Un Roi aussi Kitsch qu'un Palais où coexistent un temple Hindou, une grotte de la vierge Marie, une «Tour de Barbarie», un monument égyptien, etc., bref «tout ce que le génie d'un humble peut concevoir (.) cherchant à faire renaître toutes les anciennes architectures des temps primitifs», comme l'écrivait le Facteur Cheval.

Rien d'étonnant à ce que les Surréalistes voient dans ce lieu la traduction parfaite de l'expression spontanée de l'inconscient qu'ils veulent privilégier dans la création artistique. C'est en 1931, six ans après la mort de Ferdinand Cheval, qu'André Breton se rend à Hauterives, entraînant à sa suite d'autres surréalistes et personnalités du monde de l'art et de la littérature, dont Picasso et Max Ernst. L'un et l'autre dédièrent une œuvre au Facteur Cheval. Lequel sera présent à la grande exposition sur les mouvements Dada et surréaliste, qui se tient en 1936 à New York. Les plus grands photographes, comme Doisneau, immortaliseront le Palais Idéal. Avant que le photographe-voyageur Manset parte, lui, sur les traces (ou les origines ?) du facteur Cheval en Asie, pour en rapporter des photos saisissantes de proximité, accompagnées de textes décalés qu'on peut voir au musée de la Poste.

Le blues du Facteur

Une autre rencontre artistique, plus inattendue, est évoquée dans cette exposition : celle du blues et de la musique de Jazz avec l'œuvre de Cheval. «Ferdinand Cheval promenait son blues sans doute sans en faire», dit Christophe Bonin, le directeur du Palais Idéal. Il ajoute : «Comme dans le blues, Ferdinand Cheval, homme de la terre, échappe à sa condition sociale par son art (.) il gagne une forme de liberté».

Disque, fruit de la rencontre de musiciens de jazz et le Palais idéal du Facteur Cheval. Rhoda Scott, l'organiste afro-américaine, s'est produite au Palais Idéal en 2006, dans le cadre des manifestations Jazz au Palais, comme Harrison Kennedy, le chanteur afro-américain de blues et de musique soul, avec une œuvre composée spécialement, *One Stone on the road* (Une pierre sur la route), qu'on peut entendre dans l'exposition. Tandis que les musiciens de jazz Edouard Bineau et Sébastien Texier viennent d'unir leurs talents au piano et à la clarinette dans un CD, *l'Obsessioniste*, un hommage au Palais Idéal du Facteur Cheval.[1] Pour composer cette musique, en harmonie avec le lieu, Édouard Bineau dit avoir «eu du mal à dissocier l'auteur de l'œuvre» et s'être «attaché autant à l'individu qu'à ce qu'il avait fait». Treize titres, qui tous ont à voir avec la vie ou l'œuvre de Cheval.

Ferdinand Cheval aurait aimé être enterré avec les siens (il en avait vu disparaître beaucoup : deux épouses et trois enfants) dans son Palais Idéal. Ce ne fut pas possible. Il mit huit ans à bâtir le Tombeau du Silence et du Repos sans Fin dans le cimetière d'Hauterives où il fut inhumé, le 19 août 1924.

par Danielle BIRCK

[1] CD produit par la ville d'Hauterives et Le chant du Monde

Une vidéo dada-expressionniste,

<http://www.orient->

[extreme.net:80/index.php?menu=mangas_animation&sub=actu&article=306](http://www.orient-extreme.net:80/index.php?menu=mangas_animation&sub=actu&article=306)

hommage au maître du manga-gore

On trouve parfois de véritables OVNI's sur les sites de partage de vidéos comme YouTube ou encore DailyMotion. Cette fois-ci, c'est une œuvre unique mettant en scène la bande dessinée japonaise *Vampyre* (éd. Le Lézard Noir, 2 volumes) de Suehiro MARUO, LE maître du gore !

Entre la présentation d'un film de Fritz Lang, et le côté collage inattendu du mouvement dada, cette vidéo, en français !, présente dans l'univers de Maruo une intrigue mettant en scène le maître lui-même, sur un air musical pour le moins bien senti.

Y a-t-il une vie après le surréalisme ?

Les LETTRES françaises

<http://www.humanite.presse.fr:80/journal/2007-04-07/2007-04-07-849245>

Le musée du Montparnasse a présenté du 2 au 18 mars les éditions originales ou rares, autographes, manuscrits et autres documents que Lydie Lachenal et Ken Ritter ont pu réunir. Toutes ces pièces ont été vendues au terme de cette brève présentation publique ainsi que de nombreuses photographies et quelques œuvres (surtout des estampes) des artistes qui ont accompagné la vie du poète : Giorgio de Chirico, Max Ernst, Félix Labisse, Georges Rouault, Jacques Lipchitz, Sergio Ceccotti, qui a illustré certaines de ses rééditions, et surtout André Masson. Les Éditions Lachenal & Ritter qui ont vu le jour en 1976 ont entrepris de rééditer l'essentiel des écrits de l'un des pères fondateurs du groupe surréaliste. Pas moins de 24 ouvrages sont sortis des presses, en particulier *le Roi de la vie*, *En joue !*, *les Mémoires de l'oubli* et le manuscrit des *Champs magnétiques*, poème rédigé à quatre mains avec André Breton, miraculeusement retrouvé dans des circonstances extraordinaires.

Parmi toutes les pièces réunies dans les vitrines installées dans ce beau musée créé par le grand photographe Roger Pic, on a pu avoir la surprise de découvrir une lettre adressée à Louis Aragon par Suzanne Muzard le 20 novembre 1971. Cette dernière protestait contre des propos qu'il était censé avoir tenu dans les pages de *France Soir*, où il aurait insinué qu'elle saurait soutirer des choses offertes par son mari pour les revendre afin de subvenir aux besoins d'André Breton. Aragon lui avait répondu trois jours plus tard pour lui affirmer qu'il n'avait jamais tenu de tels propos. L'intérêt de cette correspondance réside dans le fait que Suzanne Muzard n'était autre que la Nadja de la fiction éponyme de Breton. Celle-ci avait rencontré l'homme de lettres en compagnie d'Emmanuel Berl au café Cyrano, fief des

surréalistes à la fin des années vingt. Breton s'était aussitôt épris de la jeune femme et l'avait « enlevée » peu après. Mais leur passion n'était pas exempte de complexité, puisque la véritable Nadja rejoignit Berl pour l'épouser. Ce qui ne l'avait pas empêchée de prolonger sa relation avec l'écrivain. Aragon lui apprit alors qu'il craignait que, désespéré de voir partir l'amour de sa vie, Breton ait songé à mettre fin à ses jours.

Parmi les curiosités que peut révéler ce genre d'événement, il y a les cartes et billets d'Ezra Pound, de Joyce et de T. S. Eliot, qui nous obligent à nous souvenir que Soupault a été un bon connaisseur de la littérature anglo-saxonne, des pages de son manuscrit sur Lautréamont, auteur qui l'a fasciné et aussi des dessins automatiques, qui ne datent de l'époque de la Centrale surréaliste, mais de 1948, qui ont été reproduits pour le tirage de tête de ses livres de souvenirs. En définitive, chaque fois qu'une collection est sur le point d'être dispersée, se met en marche la terrible machine de l'histoire et de la nostalgie.

Londres, Victoria and Albert Museum

Ceci n'est pas une exposition sur le design surréaliste

Par Sean James ROSE

<http://www.liberation.fr/culture/247514.FR.php>

Surreal Things : Surrealism and Design. Victoria and Albert Museum, Cromwell road, London SW7 2RL. Tél. : +44 (0) 20 7942 2000. www.vam.ac.uk Entrée : 9 £ ; réduit : 7 £, 5 £ . Catalogue, 364 p., 40 £. Jusqu'au 22 juillet.

Paris 1926, les Ballets russes donnent Roméo et Juliette. La direction artistique est signée Serge Diaghilev, les décors, Max Ernst et Joan Miró. Armé de sifflets, un groupe d'intervention artistique distribue des tracts : «Il n'est pas admissible que la pensée soit aux ordres de l'argent.» La Protestation orchestrée par André Breton et Louis Aragon rappelle qu'un artiste se réclamant du surréalisme (le premier Manifeste date de 1924) ne se compromet pas avec la vénalité du commerce, fût-ce pour la création d'un décor. Car les forces de la poésie et de l'imaginaire ne sauraient être livrées aux mains des marchands. Érotisme. La grande exposition de printemps du Victoria and Albert (V & A) Museum de Londres démontre tout le contraire. La récupération de l'esthétique surréaliste, mêlant rêve, érotisme et sens de l'absurde, n'a pas attendu la société du spectacle et de la consommation de masse. Les «collusions» furent quasi immédiates et souvent fructueuses. Si les malheureux Ernst et Miró eurent droit à l'excommunication, ce ne fut pas le cas de Man Ray qui, dès le début, utilisa le médium photographique à des fins publicitaires. La distribution des anathèmes était quelque peu arbitraire, voire de mauvaise foi. Malgré une critique sociale d'inspiration marxiste sous-tendant le projet, le pontife du surréalisme, Breton, était conseiller du collectionneur Jacques Doucet et avait collaboré avec Marie Cuttoli pour sa production de tapis.

Aussi l'ironie n'est-elle pas des moindres lorsque la commissaire Ghislaine Wood (à qui l'on doit dans le musée londonien l'exposition «Art Deco») fait commencer le parcours de «Surreal Things» («Objets surréalistes») par le spectacle. Théâtre des illusions de pureté artistique. Le visiteur assiste à une véritable levée de rideau sur les amours du design et du surréalisme. D'emblée, une scène reconstituée avec décor et costumes de De Chirico réalisés pour une pièce à Monte-Carlo en 1929. Le héraut de la *pittura metafisica*, naguère admiré, est taxé de forfaiture par Breton dès 1928 (le Surréalisme et la Peinture). Ouvres et esquisses de ceux par qui le scandale arriva : Ernst, Miró... Dans le ballet incriminé de Diaghilev, l'abstraction en noir et blanc de la Nuit d'Ernst suspend le spectateur en une apesanteur mélancolique ; quant au rideau peint par Miró, avec ses formes tubulaires et vaginales, il déploie un symbolisme sexuel ludique.

L'intérêt de l'exposition du V & A (tout est dans le titre) réside surtout dans l'objet, pas tant l'objet d'art surréaliste mâtiné de dérision dada que la chose, usuelle, pratique oserait-on dire, dessinée dans l'esprit du mouvement.

Bien sûr, on admirera sourire en coin l'Énigme d'Isidore Ducasse, alias comte de Lautréamont : une machine à coudre emballée dans une couverture de laine avec la pancarte «Ne pas déranger» (un hommage de Man Ray à l'auteur des Chants de Maldoror, où l'on trouve la comparaison «beau comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie»). Mais on sera plus intrigué encore de voir à quel point le surréalisme a agi sur l'espace et le corps. La partie dédiée à «l'Intérieur imaginaire» est fort réussie. Maison moderne-fantastique du mécène Edward James à Monkton, dans le Sussex, ou appartement à ciel ouvert sur les Champs-Élysées pour Carlos de Beistegui, c'est la courbe rêveuse surréaliste qui s'oppose à l'angle rationnel du modernisme.

Le mobilier devient foire fantastique ou onirique : Table à pattes d'oiseau de Meret Oppenheim (celle qui exposa, à l'«Exposition surréaliste d'objets» à la galerie Charles-Ratton, en 1936, sa tasse et cuillère tout en poils, le Déjeuner en fourrure), meubles biomorphiques du Nippon-Américain Isamu Noguchi, ou tête de lit de Calder pour Peggy Guggenheim, une rêverie d'argent où flottent parmi les volutes végétales poissons et insectes.

Monty Python. Avec Dalí et Edward James (dont les archives prouvent une collaboration effective dans la réalisation), l'objet oscille entre fantasme outré et fantaisie kitsch. Pour preuve : la chaise anthropomorphique avec deux bras dressés en dossier ; le canapé Mae West à la forme de la bouche pulpeuse de l'égérie dalinienne, ou le Téléphone-homard digne de figurer dans un sketch des Monty Python.

Non moins emblématique, cette Brouette d'Oscar Domínguez, à l'intérieur molletonné de satin rouge, exposée à la galerie Gradiva ouverte par Breton. A la fois ouvre d'art et meuble chic, elle est bientôt photographiée dans la salle de bains de Marie-Laure de Noailles pour le Harper's Bazaar d'avril 1938. Le véhicule a bien transporté le surréalisme de la galerie à la boutique.

a.. Frédérique Joseph-Lowery signale à ce propos l'émission de France Culture :

<http://www.radiofrance.fr/chaines/france-culture2/emissions/peinture/>

Marcel Duchamp

La vie à crédit

Conférences — débats — rencontres

[http://www.cnac-](http://www.cnac-gp.fr/Pompidou/Manifs.nsf/0/C661B7D280E2326EC125729000340DFF?OpenDocument&sessionM=2.6.2&L=1)

[gp.fr/Pompidou/Manifs.nsf/0/C661B7D280E2326EC125729000340DFF?OpenDocument&sessionM=2.6.2&L=1](http://www.cnac-gp.fr/Pompidou/Manifs.nsf/0/C661B7D280E2326EC125729000340DFF?OpenDocument&sessionM=2.6.2&L=1)

Cycle : Acquérir, Préserver, Montrer

19 avril 2007 , 19h30

Petite salle entrée libre

Bernard Marcadé publie une nouvelle biographie de Marcel Duchamp (éd. Flammarion 2007), dont nous citons les premières lignes : « Le 31 janvier 1977, le Centre Pompidou est inauguré en grande pompe avec la première rétrospective de Marcel Duchamp organisée par Pontus Hulten et Jean Clair. Depuis sa mort en 1968, l'oeuvre et l'influence de celui qu'André Breton qualifiait d'«homme le plus intelligent du 20e siècle» n'ont cessé de s'imposer dans le paysage de l'art contemporain occidental. La contribution de l'oeuvre de Marcel Duchamp à l'art du 20e est décisive. Du futurisme au cubisme, de Dada au surréalisme, l'art de Duchamp accompagne les grandes aventures esthétiques du 20e siècle. Jamais pourtant, l'artiste ne sera un suiveur. Sa contribution est à chaque fois profondément originale et singulière. Si Picasso perpétue dans ce siècle la figure démiurgique de l'artiste, inaugurée à la Renaissance, il revient à Duchamp de constituer l'emblème par excellence de l'artiste contemporain. »

On a beaucoup écrit sur Marcel Duchamp, on a beaucoup glosé sur ses oeuvres, on s'est très peu intéressé à sa vie. Henri-Pierre Roché a écrit que « la plus belle oeuvre de M .D. (était) l'emploi de son temps ». Cette biographie veut développer cette hypothèse, avec la forte

conviction que l'examen circonstancié de la vie de Marcel Duchamp fournit un accès privilégié à son œuvre.

La soirée organisée autour de cette magistrale biographie offrira également l'occasion de mieux connaître la revue « Étant donné Marcel Duchamp ».

Avec Bernard Marcadé, Paul B. Franklin, Herbert Molderings

Le Jeudi 19 avril, à 19 h 30, Petite salle, niveau -1

Entrée libre dans la limite des places disponibles

Renseignements :

Christine Bolron,

Christian d'Orgeix

à la Galerie Christian ARNOUX 42 rue de Seine à Paris 75006. Vernissage le jeudi 26 avril 2007 de 18h à 21 heures ; l'exposition durera jusqu'au 13 mai 2007, de 14h30 à 19 heures.

Christian d'Orgeix, né en 1927 à Foix d'une vieille famille de la noblesse locale, est un peintre français rattaché au surréalisme. D'abord proche du post-cubisme, il s'inspire d'Albert Gleizes. Monté à Paris à la fin des années 40, il y travaille avec Hans Bellmer et l'assiste dans la création de sa seconde "Poupée" (1949). Cette rencontre sera décisive car elle permet à Christian d'Orgeix de fréquenter les surréalistes à Paris. Il côtoie en outre la vicomtesse de Noailles et Henri-Pierre Roché. Exposé en Allemagne avant de l'être en France (dès 1955) il découvre à Berlin la peinture de Friedrich Schröder Sonnenstern et de Richard Oelze. Plus tard, il se lie d'amitié avec Wols, Sam Francis et devient le mentor de Konrad Klapheck. Il était également proche de Roberto Matta et de Simon Hantaï, son ancien camarade de chambre. Dans le contexte d'après-guerre, d'Orgeix ne choisit ni vraiment l'appartenance au surréalisme ni vraiment l'engagement auprès des artistes de l'informel. Ce non-choix laissera la peinture de Christian d'Orgeix un peu en dehors d'une histoire de l'art attendue mais elle incarne au mieux les enjeux picturaux qui s'élaborent dans le Paris des années 50-60.

Christian d'Orgeix a participé à la documenta II (1959) et à la documenta III (1964) de Kassel. Il participe également au groupe "Phases".

Clovis Trouille

au musée de Picardie à Amiens (48 rue de la République, tel: 03 22 97 14 00). Exposition du 14 avril au 26 août 2007 de 10h00 à 18h00 sauf le lundi.

L'exposition regroupe, outre sa bibliothèque, une quarantaine de toiles et dessins ainsi que de nombreux documents écrits, correspondances avec André Breton, René Crevel, Paul Eluard... [ces 2 dernières informations procurées par Fabrice Flahutez, que je remercie]

Bien cordialement,

L'administrateur toujours provisoire

Henri Béhar

SEMAINE_16 (16-22 AVRIL 2007)

"Chères Mélusines, Chers Mélusins,

Cette semaine, une seule information nouvelle, les autres articles parlant d'expositions déjà signalées. J'en profite pour rappeler la constitution, sur notre site, d'une BNS (Bibliothèque Numérique Surréaliste) contenant les textes en mode image et en mode texte. Je vous invite à consulter l'édition originale de Locus Solus à l'adresse ci-dessous :

<http://melusine.univ-paris3.fr/RousselMenuTextes.htm>

Il s'agit du microfilm de la BNF (Gallica) travaillé de telle sorte qu'on peut effectuer des recherches de mots, voire en recopier des pages entières en mode texte. Il n'est pas question d'annexer Roussel au surréalisme, mais de fournir un ouvrage de base dans la bibliothèque de l'amateur. Je serais heureux d'avoir votre sentiment sur ce genre de productions.

La poursuite du vent

Théâtre — Tragi-comédie

http://www.fra.webcity.fr/theatre_clichy-sur-seine/la-poursuite-du-vent_186099/Profil-Eve

Par Jan Lauwers

Dans ses mémoires ""La Poursuite du vent"", l'épouse du poète Yvan Goll raconte sa vie entre fresque historique et commérages vindicatifs. Le style direct, incisif et abrupt de l'auteur décrit la naissance et l'évolution du mouvement dada auquel elle a participé au quotidien et ses nombreuses rencontres ou liaisons avec les plus grands artistes de son temps, Joyce, Rilke, Breton, Picasso, Satie, Dali, Cocteau, Chagall et bien d'autres. Largement controversée à sa sortie, du fait de ses appréciations et commentaires très personnels, la publication du livre de Claire Goll, muse amoureuse, orgueilleuse et destructrice, a déclenché de nombreux débats.

Comédien : Cie Needcompany.

Metteur en Scène : Jan Lauwers (scénographie).

Auteur : Claire Goll.

Acteur : Viviane De Muynck.

Théâtre aux Abbesses

31, Rue des Abbesses - 75018 Paris Plan d'accès

Tel : 01 48 87 54 42 - Fax : 01 48 87 61 11

Réservations : 01 42 74 22 77

Dates et heures :

Du 03/05/2007 au 05/05/2007 à 20:30 : Jeudi, Vendredi, Samedi

Entrée :

03/05/2007 — 05/05/2007 : Plein tarif : 16.50 ? — 23.00 ?

03/05/2007 — 05/05/2007 : Tarif Jeune (-26 ans) : 12.00 ?

Ceci n'est pas une exposition sur le design surréaliste

Par Sean James ROSE

QUOTIDIEN : samedi 14 avril 2007

Surreal Things : Surrealism and Design. Victoria and Albert Museum, Cromwell road, London SW7 2RL. Tél. : +44 (0) 20 7942 2000. www.vam.ac.uk Entrée : 9 £ ; réduit : 7 £, 5 £ . Catalogue, 364 p., 40 £. Jusqu'au 22 juillet.

Paris 1926, les Ballets russes donnent Roméo et Juliette. La direction artistique est signée Serge Diaghilev, les décors, Max Ernst et Joan Miró. Armé de sifflets, un groupe d'intervention artistique distribue des tracts : «Il n'est pas admissible que la pensée soit aux ordres de l'argent.» La Protestation orchestrée par André Breton et Louis Aragon rappelle qu'un artiste se réclamant du surréalisme (le premier Manifeste date de 1924) ne se compromet pas avec la vénalité du commerce, fût-ce pour la création d'un décor. Car les forces de la poésie et de l'imaginaire ne sauraient être livrées aux mains des marchands. Érotisme. La grande exposition de printemps du Victoria and Albert (V & A) Museum de Londres démontre tout le contraire. La récupération de l'esthétique surréaliste, mêlant rêve, érotisme et sens de l'absurde, n'a pas attendu la société du spectacle et de la consommation de masse. Les «collusions» furent quasi immédiates et souvent fructueuses. Si les malheureux Ernst et Miró eurent droit à l'excommunication, ce ne fut pas le cas de Man Ray qui, dès le début, utilisa le médium photographique à des fins publicitaires. La distribution des anathèmes était quelque peu arbitraire, voire de mauvaise foi. Malgré une critique sociale d'inspiration marxiste sous-tendant le projet, le pontife du surréalisme, Breton, était conseiller du collectionneur Jacques Doucet et avait collaboré avec Marie Cuttoli pour sa production de tapis.

Aussi l'ironie n'est-elle pas des moindres lorsque la commissaire Ghislaine Wood (à qui l'on doit dans le musée londonien l'exposition «Art Deco») fait commencer le parcours de «Surreal Things» («Objets surréalistes») par le spectacle. Théâtre des illusions de pureté

artistique. Le visiteur assiste à une véritable levée de rideau sur les amours du design et du surréalisme. D'emblée, une scène reconstituée avec décor et costumes de De Chirico réalisés pour une pièce à Monte-Carlo en 1929. Le héraut de la *pittura metafisica*, naguère admiré, est taxé de forfaiture par Breton dès 1928 (*Le Surréalisme et la Peinture*). Ouvres et esquisses de ceux par qui le scandale arriva : Ernst, Miró... Dans le ballet incriminé de Diaghilev, l'abstraction en noir et blanc de la *Nuit d'Ernst* suspend le spectateur en une apesanteur mélancolique ; quant au rideau peint par Miró, avec ses formes tubulaires et vaginales, il déploie un symbolisme sexuel ludique.

L'intérêt de l'exposition du V & A (tout est dans le titre) réside surtout dans l'objet, pas tant l'objet d'art surréaliste mâtiné de dérision dada que la chose, usuelle, pratique oserait-on dire, dessinée dans l'esprit du mouvement.

Bien sûr, on admirera sourire en coin l'Énigme d'Isidore Ducasse, alias comte de Lautréamont : une machine à coudre emballée dans une couverture de laine avec la pancarte «Ne pas déranger» (un hommage de Man Ray à l'auteur des *Chants de Maldoror*, où l'on trouve la comparaison «beau comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie»). Mais on sera plus intrigué encore de voir à quel point le surréalisme a agi sur l'espace et le corps. La partie dédiée à «l'Intérieur imaginaire» est fort réussie. Maison moderne-fantastique du mécène Edward James à Monkton, dans le Sussex, ou appartement à ciel ouvert sur les Champs-Élysées pour Carlos de Beistegui, c'est la courbe rêveuse surréaliste qui s'oppose à l'angle rationnel du modernisme.

Le mobilier devient foire fantastique ou onirique : Table à pattes d'oiseau de Meret Oppenheim (celle qui exposa, à l'«Exposition surréaliste d'objets» à la galerie Charles-Ratton, en 1936, sa tasse et cuillère tout en poils, le *Déjeuner en fourrure*), meubles biomorphiques du Nippon-Américain Isamu Noguchi, ou tête de lit de Calder pour Peggy Guggenheim, une rêverie d'argent où flottent parmi les volutes végétales poissons et insectes.

Monty Python. Avec Dalí et Edward James (dont les archives prouvent une collaboration effective dans la réalisation), l'objet oscille entre fantasme outré et fantaisie kitsch. Pour preuve : la chaise anthropomorphe avec deux bras dressés en dossier ; le canapé Mae West à la forme de la bouche pulpeuse de l'égérie dalinienne, ou le Téléphone-homard digne de figurer dans un sketch des Monty Python.

Non moins emblématique, cette Brouette d'Oscar Domínguez, à l'intérieur molletonné de satin rouge, exposée à la galerie Gradiva ouverte par Breton. A la fois ouvre d'art et meuble chic, elle est bientôt photographiée dans la salle de bains de Marie-Laure de Noailles pour le *Harper's Bazaar* d'avril 1938. Le véhicule a bien transporté le surréalisme de la galerie à la boutique.

Le nouveau réalisme en manque de mouvement

Par Henri-François DEBAILLEUX

Source : <http://www.liberation.fr/culture/248771.FR.php>

Le nouveau réalisme Galeries nationales du Grand Palais, entrée square Jean-Perrin, 75008.

Rens. : 01 44 13 17 30, jusqu'au 2 juillet. Catalogue, 352 pp., 45 euros.

«L e jeudi 27 octobre 1960, les nouveaux réalistes ont pris conscience de leur singularité collective. Nouveau réalisme = nouvelles approches perspectives du réel.» Cette «déclaration constitutive du nouveau réalisme» est signée, au domicile d'Yves Klein, 14, rue Campagne-Première, à Paris (XIVe), par huit artistes : Arman, Dufrêne, Hains, Klein, Raysse, Spoerri, Tinguely, Villeglé et Pierre Restany, critique d'art, historien et théoricien du mouvement.

César et Rotella sont absents, mais vont très vite se joindre au groupe dont feront également partie Niki de Saint Phalle et Gérard Deschamps en 1961, puis Christo en 1963.

Paradoxe. Le manifeste est signé à neuf exemplaires - sept sur papier bleu, un sur papier rose et un sur papier doré, les trois couleurs emblématiques de Klein. L'un de ces papiers bleus I.K.B. (International Klein Blue), encadré, est accroché dans la troisième salle de l'exposition

«Le nouveau réalisme», organisée par la Réunion des musées nationaux, le centre Pompidou et le Sprengel Museum Hannover, à Hanovre (où elle sera présentée de septembre à janvier). Parmi tous les signataires, seuls Raysse, Spoerri et Villeglé sont encore en vie. Restany et Tinguely doivent, eux, se retourner dans leur tombe. Parmi les plus virulents, ils se seraient certainement ennuyés ici. Non que l'ensemble soit raté, ou de mauvaise qualité. Mais il est triste et anesthésiant. Ce qui constitue un sacré paradoxe pour un mouvement artistique (le plus important en France depuis la Seconde Guerre) qui, festif voire déconnant, a toujours mis en avant la vie et le mouvement, justement.

Cela fait plus de vingt ans qu'il n'y avait eu d'expo consacrée au nouveau réalisme, depuis celle de 1986 au musée d'Art moderne de la ville de Paris. A l'époque, Restany (1930-2003) avait veillé au grain. Le commissariat général de la manifestation a cette fois été confié à Cécile Debray. Elle a pris le parti d'un parcours à la fois thématique et historique, regroupant 180 oeuvres articulées selon trois grands axes : «Après l'abstraction», «Néo-dada ?» et «Hygiène de la vision».

Rupture radicale. Avec des affiches lacérées de François Dufrêne, Mimmo Rotella, Raymond Hains, Jacques Villeglé, la première salle donne le ton : celui d'une rupture radicale avec l'abstraction qui régnait alors et l'utilisation d'un nouveau vocabulaire plastique, de la ville et des objets de consommation, qui voit les artistes non plus représenter le réel mais le présenter directement. Juste après, une petite salle consacrée à Yves Klein et la suivante, «Le geste et l'empreinte», montrent comment les artistes remettent en cause le geste pictural pour en inventer de nouveaux. Notamment les «actions spectacles» (équivalent du happening conçu par Kaprow aux Etats-Unis), comme le rappelle la quatrième salle avec films et photos. Plus loin, l'évocation de la filiation à dada et Marcel Duchamp (père du ready made) - qui accueille différents membres du groupe à New York, assiste aux repas piégés de Spoerri, joue aux échecs avec Arman - permet d'évoquer la mélancolie de certaines oeuvres, à l'exemple de la salle «Pompéi mental» (selon les mots d'Alain Jouffroy), et de montrer les amitiés et parentés plastiques que les nouveaux réalistes ont entretenues avec d'autres artistes, tels les Américains Jasper Johns ou Robert Rauschenberg, dont certaines oeuvres sont ici accrochées, mais aussi Daniel Pommereulle, Jean-Pierre Raynaud, Robert Malaval, Wolf Vostell...

Passage en revue. On les retrouve dans la troisième partie, qui passe en revue la «grammaire de l'objet» et la découpe en moult sous-parties, «l'analyse», «l'assemblage», «la trouvaille». Le tout d'une façon sérieuse, institutionnelle, statique, que même les Eléments du Raysse Beach, joyeuse installation de Martial Raysse présentée non loin, échouent à égayer. Certes, l'expo rassemble des pièces de qualité, donne des axes d'interprétation et résume bien le mouvement, mais jamais n'en rend l'état d'esprit. On aurait envie d'entendre les machines de Tinguely grincer.

Bien cordialement,

L'administrateur toujours provisoire

Henri Béhar

Jacques Prévert "Chères Méhysiennes, Chers Méhysiens,

Je me permets de vous signaler ces deux ouvrages consacrés à Jacques Prévert, à l'occasion des trente ans de sa disparition.

PRÉVERT, L'HUMOUR DE L'ART PRÉFACE DE JACQUELINE DUHÈME LÉGENDES DE CAROLE AUROUET EDITIONS NAÏVE 39 EUROS

IVème de couverture : ""De 'clope' à 'silence on tourne' de 'feuilles mortes' à 'graffiti', Jacques Prévert l'humour de l'art dresse ul'inventaire-abécédaire farfelu des facettes parfois méconnues de l'artiste Prévert. Tout à la fois scénariste de cinéma, paroliers de chansons et poète, écrivain 'rouge' engagé, antimilitariste et anticlérical, créateur d'aphorismes calligraphiés, comédien à l'occasion et modèle pour ses amis photographes, Jacques Prévert compose aussi des collages

surprenants, assemblages d'images détournées et surréalistes. Au fil des pages de sa vie, nourrissant sa création d'expériences, de rencontres et de jeux, Prévert travaille et s'amuse toujours. Et c'est toute une époque que l'on voit ressurgir, une époque où Prévert déjeune avec Chaplin, Braque ou Miro à la Colombe d'or, où l'on chante sur la guitare de l'ami Crolla, où Simone Signoret, complice, sourit à sa manière inimitable... - une époque où il fait bon créer ensemble, partager, croire en l'homme.""

PRÉVERT, PORTRAIT D'UNE VIE PRÉFACE DE BERNARD CHARDÈRE CAROLE AUROUET EDITIONS RAMSAY 45 EUROS

IVème de couverture : "Le 11 avril 2007 marque le trentième anniversaire de la mort de Jacques Prévert. Eugénie Bachelot Prévert, sa petite fille, a ouvert l'ensemble de ses archives à l'auteur, qui lui consacre cet album richement documenté. Collages, manuscrits, correspondances, tableaux et photographies — dont de nombreux inédits — illustrent ce livre qui lui confèrent son caractère exceptionnel. Premier album biographique en grand format consacré à Jacques Prévert, cet ouvrage rend compte de sa vie et de son oeuvre multiforme : les créations théâtrales, cinématographiques, graphiques et poétiques, sont traitées suivant un parcours chronologique et thématique où la personnalité et l'oeuvre de mêlent intimement. De son enfance buissonnière à ses rencontres avec les surréalistes, de ses premières expériences théâtrales au sein du groupe Octobre à sa grande aventure dans le cinéma avec son frère Pierre, avec Marcel Carné, pour qui il écrit les dialogues de films devenus des chefs-d'oeuvre (Drôle de drame, Le Quai des brumes, Les Enfants du paradis...), jusqu'à l'écriture poétique avec Paroles, à la chanson et aux collages, c'est toujours la plume qui guide ses créations et l'amitié qui guide ses pas : Brassai, Izis, Willy Ronis, Joan Miro, Pablo Picasso, Max Ernst, Marc Chagall, Georges Braque, Boris Vian, Alexandre Trauner, Joseph Kosma, Paul Grimault, Marcel Carné, Pierre Brasseur, Jean Gabin... telles sont les personnalités qui concourent à ce tableau exhaustif à travers des photographies, des témoignages et des correspondances inédits. Ce livre hommage fait redécouvrir l'extraordinaire palette d'expressions de cet artisan du langage. En lutte contre les icônes et la morale établie, Jacques Prévert nous parle encore avec ses mots souvent crus, toujours naturels, d'une saine et nécessaire révolte poétique.""

Le premier se trouve dans toutes les bonnes librairies, comme on dit ; quant au second, il sera disponible à partir du 28 avril prochain.

Bien cordialement,

Carole Aurouet

Maître de conférences

Université de Marne-la-Vallée

Rendez-vous "Chères Mélusines, Chers Mélusins,

1. ce vendredi 27 avril à 16h30, salle 410 au Centre Censier (13 rue Santeuil, 75005 Paris) , le séminaire "Recherches surréalistes" recevra M. Paolo Scopelliti qui traitera des avant-textes de L'Immaculée Conception.

2. le samedi 28 avril, à 15h, Emmanuel Rubio nous entraîne "Sur les pas d'André Breton". Rendez-vous à la sortie du métro Blanche.

3. La revue numérique Astu publie un article de Renée Mabin sur la Galerie à l'étoile scellée: <http://melusine.univ-paris3.fr/astu/Mabin.htm>

Bien cordialement,

L'administrateur toujours provisoire

Henri Béhar

Pour envoyer un message à tous:

melusine@mbox.univ-paris3.fr

Site du Centre de Recherches sur le Surréalisme de Paris III/Sorbonne Nouvelle

Re: Jacques Prévert "Juste une petite rectification concernant la quatrième de couverture de

Prévert, portrait d'une vie : il ne s'agit pas ""du premier album biographique en grand format consacré à Jacques Prévert"" . Les éditions Ramsay devraient le savoir puisqu'elles ont elles-mêmes fait paraître en 1981 un album intitulé Jacques Prévert, Drôle de vie, signé Michel Rachline (très contestable et contesté). J'ai publié moi-même en 1986 chez Séguier une biographie de Prévert sous la forme d'un album grand format (22,5 x 30, 5 cm) abondamment illustré. Cet album biographique a ensuite été repris en moins grand format dans une version revue et augmentée en 1994 sous le titre Jacques Prévert, ""celui qui rouge de coeur"". Comme dirait Prévert, le temps nous trépassé... Mais je suppose que cette erreur est due à l'éditeur — les éditeurs faisant souvent, comme on le sait, les quatrièmes de couverture - et pas à l'auteur.

Cordiales salutations à Carole ainsi qu'aux Mélusiennes et Mélusiens,
Danièle Gasiglia-Laster

----- Original Message -----

" Danièle Gasiglia-Laster

"Invitation à visiter le site Fabula, portail de la recherche en littérature,!" "

Bonjour !

PAPASPYRIDOU IOANNA vous a convié à visiter le site Fabula, portail de la recherche en littérature, et en particulier la page ""Picasso surréaliste"" située à l'adresse :

<http://www.fabula.org/actualites/article18182.php>

Fabula est le portail pour la communauté des chercheurs en littérature, visant à la mise en commun des ressources intellectuelles et à la diffusion de l'information scientifique.

Le site Fabula diffuse une lettre d'information gratuite et propose des informations actualisées plusieurs fois par semaine :

nouvelles parutions, colloques, appels à contribution, etc.

Notre adresse : <http://www.fabula.org>

" PAPASPYRIDOU IOANNA

Promenade André Breton "Bonjour,

Merci pour cette belle promenade avec Andre Breton et Nadja.

Nadja ou le fantôme de Nadja. La relecture des premières pages de Nadja n'en prend que plus de sens. Qui est-elle? (L?). Léona ou Nadjedja, ""parce que en russe c'est le commencement du mot espérance et que ce n'en est que le commencement"" . (Régis Debray disait la même chose du mot rêve-olution).

A bientôt, donc, le 1er Mai avec Hans Bellmer et Unica Zürn, et la lettre d'André Breton, de 1936, à Bellmer, sur la figure de la Poupée.

Je vous joins cette invitation pour mon séminaire sur La Gradiva, autre figure du double énigmatique pour Freud, Jensen et Norbert Hanold.

Bien à vous.

Jean-François Rabain.

SEMAINE_17 (23-29 AVRIL 2007)

"Chères Mélusines, Chers Mélusins,

Outre la sortie des 2 livres de Carole Aurouet sur Jacques Prévert, mentionnés dans les courriers précédents, l'événement, cette semaine, est la publication des Ouvres poétiques

complètes d'Aragon. Pour ne pas me faire accuser sottement de partialité (il est vrai que je n'aime pas le ton donneur de leçons de ce pauvre Lançon qui n'atteint pas la cheville de son illustre homonyme), je reproduis à la suite, intégralement, les articles de Libération et de L'Humanité.

Suivent quelques références utiles à tous, je l'espère.

1. Aragon, OPC

Le royaume d'Aragon

Autobiographie poétique sans étiquette. Louis Aragon et ses vers, en deux tomes de Pléiade.

Par LANÇON Philippe

<http://www.liberation.fr/culture/livre/250094.FR.php>

jeudi 26 avril 2007

Louis Aragon œuvres poétiques complètes Préface de Jean Ristat. Edition établie sous la direction d'Olivier Barbarant. Gallimard, «la Pléiade», deux volumes, 1 639 pp., 62 ?, et 1 700 pp., 63 ? (70 ? chaque après le 31 décembre).

Il y a des vies qui ne riment à rien. Celle d'Aragon rime à presque tout. On trouve dans ses poèmes beaucoup de fleurs, de chevilles, d'enjambements, de grands maux, de plus grands remèdes, de virtuosité spontanée et de piano mécanique. La beauté est rarement l'absente du bouquet. C'est elle plutôt qui le fait fleurir, accrochée «comme les fleurs des champs à des fleurs de serre», dans la tristesse, l'ostentation - et avec rage.

Aragon, c'est d'abord ça : une colère vive, splendide, intacte, surréaliste, de lévrier dans un jeu de quilles. Début de «Faiblement dit» : «Je n'aime pas les gens qui crachent dans la soupe/Je n'aime pas les gens qu'un rien fait parler/Ou sourire/Je n'aime pas les gens qui lèchent les pages des livres/Sous le prétexte de les tourner/Je n'aime pas les gens qui me demandent/Où j'ai l'intention de passer la soirée/Je n'aime pas les gens.» Le poème est tiré de la Grande Gaîté . Le recueil, peu connu, date de 1929. L'année précédente, son auteur a tenté de se tuer, rompu avec Nancy Cunard, brûlé une partie du manuscrit de Défense de l'infini . Il a aussi rencontré Elsa Triolet, elle-même désespérée. Voilà son état : «Plus rien ne m'est cher pas même/La douceur étrange de l'été/Pas même/La colère et sa soeur la brebis/Je ne veux plus rêver je déteste/Le sommeil je ne veux plus/Rêver.» C'est chez lui un état fréquent.

La vie du neurasthénique au travail, comme il l'écrira dans les Poètes en 1960, est «un grand château triste que tous les vents traversent» - les vents et les phrases. Autrement dit : «Quand il faudra fermer le livre/Ce sera sans regretter rien/J'ai vu tant de gens si mal vivre/Et tant de gens mourir si bien.» (le Nouveau Crève-cœur, 1948). On peut citer Aragon dans le désordre, mélanger les poèmes et les dates : les thèmes de l'enchantement et de la désillusion reviennent sans cesse, sans fin, en variations plus ou moins abouties, ouverts par des clés de fureur ou de mélancolie, comme si la langue pouvait seule démentir le poids d'un homme et du monde - et l'odeur qui s'en dégage : «Sur le sépulcre un rossignol fait l'intérim.»

La Grande Gaîté ne manque pas de tristesse : «Comme il allait de con en con/Il devint terriblement triste/Comme il allait de con en con/ Terriblement triste.» Ni de gaîté : «Quand il vint la chercher/Que de paille devant la porte/Où est où est où est/Pas un mot de plus elle est morte.» Ni d'aveu probable : «Il y a ceux qui bandent/Il y a ceux qui ne bandent pas/Généralement je me range/Dans la seconde catégorie.» (Le poème s'appelle «Cinéma»).

La tension du surréaliste est encore là : lyrisme et contre-lyrisme se nourrissent et s'étranglent.

La Grande gaîté est l'une des surprises des Oeuvres poétiques complètes publiées en deux tomes dans «La Pléiade». Trois volumes d'œuvres romanesques avaient déjà paru. Les poésies rejoignent enfin dans la collection les œuvres d'Apollinaire, qu'Aragon admire et parfois détourne, mais aussi d'André Breton, son ennemi le plus intime. D'autres surréalistes mériteraient de l'y suivre, à commencer par Robert Desnos et Benjamin Péret.

Mais la Grande Gaîté n'est pas une surprise gratuite. C'est une charnière, la feuille de température d'un bouleversement. Après lui, Aragon entre en communisme et en Elsa, «Celle

sans qui pour moi tout n'est que sable aride» (Le Fou d'Elsa , 1963). Les recueils suivants chantent le Guépéou, Staline, les usines, le prolétariat et la valeur travail. «Front Rouge» : «La pioche fait une trouée au coeur des docilités anciennes» , et trois vers plus bas : «L'éclat des fusillades ajoute au paysage/Une gaîté jusqu'alors inconnue/Ce sont des ingénieurs des médecins qu'on exécute/Mort à ceux qui mettent en danger la propagande.» La même violence, presque le même grain, mais dégradés par ce qu'ils chantent - le prestige des bourreaux : le génie d'un homme prend des tunnels comme pour s'y venger de lui-même. «J'ai la méchanceté d'un homme qui se noie» écrira-t-il en 1956, dans le Roman inachevé . Il se noie depuis l'enfance et les tranchées. Ensuite, après l'épouvantable Hourra L'Oural (1934), viennent six ans de silence poétique : Aragon écrit des articles et les romans du cycle le Monde réel .

Le Crève-coeur affiche en 1940 le renouveau lyrique par la cadence et la rime. Naissance du troubadour de la Résistance et de la Femme, chanté par Ferré, Ferrat et tant d'autres : «J'élève la voix et je dis qu'il n'est pas vrai qu'il n'est point de rimes nouvelles, quand il est un monde nouveau.» Cette rime «est le chaînon qui lie les choses à la chanson, et qui fait que les choses chantent.» Il tisse les mots et les choses dans «cette tapisserie à verdure banales/Où dorment la licorne et le chardonneret» ; où «Ma mémoire est un chant sans appoggiatures/Un manège qui tourne avec ses chevaliers/Et le refrain qu'il moud vient du cycle d'Arthur.» Elsa est une créature-prétexte. La femme pousse les mots qui semblent la dire vers autre chose qu'elle-même : vers les mots, justement. «Je ferai de ces mots notre trésor unique/Les bouquets joyeux qu'on dépose au pied des saintes.» Le poète entre sous eux en cathédrale : vitraux, encens, pompe et statues. Il ne cessera plus de refaire la vieille langue qu'à vingt ans il voulait détruire, de sonnets en versets. Elle est son miroir déformant et poli. Il y réinvente de très anciens poètes.

Le Musset des Nuits et de Namouna , dont toute la modernité rejette le sentimentalisme et la facilité, est, pour quelques vers parfaits «comme le tintement du cristal» , mis au panthéon : «Si un jeune homme a le vague à l'âme d'écrire, écrit Aragon devenu vieux (1), et se trouve dans les miroirs les cheveux d'un poète, venait me demander comment, avait la naïveté de venir me demander comment il peut apprendre ce qu'il ignore, ce qui lui manque, ce qui peut lui donner le la de lui-même, je ne lui dirais jamais : ""Lisez donc 'la Grande Carabagne' de M. Henri Michaux, ou 'Comment ça s'appelle-t-il donc ?' de M. René Char.» Je ne lui donnerais ni les Illuminations ni la Légende des siècles. Je le mènerais sur la montagne et je lui dirais : ""Regarde !"" , et je lui ferais lire Namouna .» L'éloge s'amuse de sa provocation. Il a sa coquetterie et ses préciosités. Quand Aragon écrit : «Vise un peu cette folle et ses souliers montants» , c'est de lui qu'il parle. Il pénètre dans la poésie en talons hauts. Mais la sincérité est à l'ombre des pas : Aragon est une pop-star. Il donne de sa personne, il ment comme il s'inspire, et tout finit du pire au meilleur en chantant. Après tout, «Le mois d'avril est le mois des chansons.»

La Grande Gaîté annonce ces changements : on lit l'agitation d'un homme qui s'éloigne peu à peu du surréalisme et des couteaux de sa jeunesse. Rien n'est plus imparfait ni plus intense. L'insolence fouette le poète - elle qui semble n'avoir été inventée que par et pour l'auteur du Traité du style . Le deuil éclatant de l'amour jaillit sur la fin, dans «Poème à crier dans les ruines» : «Crachons sur l'amour/Sur nos lits défaits/Sur notre silence et sur les mots balbutiés/Sur les étoiles fussent-elles/Tes yeux/Sur le soleil fût-il/tes dents/Sur l'éternité fût-elle/Ta bouche/Et sur notre amour/Fût-il/TON amour/Crachons veux-tu bien.»

Plus tard, la beauté d'Aragon a ses refrains, ses rengaines, ses redoublements. Dix vers sont de trop, mais le onzième les fait oublier. Il y a quelque chose d'héroïque dans ce flux à contre-courant du siècle. Au moment où la poésie française entre en pudeur et en austérité, se refait par le silence et dans la honte des mots, Monsieur Louis, désespéré perpétuel, affirme qu'il «ne faut pas désespérer du langage» . Il déploie donc son ciel, ses larmes, son orchestre, ses

heumes et ses redingotes. Le Crève-cœur, toujours : «Ce refrain peut paraître un tradéridéra [...] C'est que sans croire même au printemps dès l'automne/J'aurai dit tradéridéra comme personne.»

«J'aurai dit tradéridéra comme personne» : pourquoi Aragon serait-il modeste ? Les mots ne viennent-ils pas «manger le pain sur son épaule» ? Ses instruments sont tellement au point qu'il en tire n'importe quoi, de l'amour, de la chevalerie, de la description, de la propagande, de l'insolence, de la soumission, le plus grand courage et la plus profonde lâcheté. Une existence entière dépose ainsi, dans ces deux tomes, les splendeurs et les bassesses d'un écrivain plus doué que les autres - et dont la facilité n'a cessé de déranger ceux qui en avaient moins, soit parce qu'il s'en servait trop bien, soit parce qu'il s'en servait si mal. Pourquoi Aragon est-il antipathique à tant de gens ? Parce qu'il perturbe les idées de grandeur, de modestie et de mérite : beaucoup auraient aimé que l'homme soit à la hauteur de son génie ; qu'il ne le place pas sous l'oeil de Moscou et d'un Parti qui, par ailleurs, le maltraitait volontiers ; qu'il ne fasse pas si grand spectacle de ses angoisses et de sa misère.

L'introduction d'Olivier Barbarant est, sur ce point, assez comique. Pour défendre le héros contre des ennemis désormais imaginaires ou sans importance, elle cherche à l'améliorer, à compenser ceci par cela. Mais la faiblesse d'Aragon n'est qu'un scandale de plus, et une raison supplémentaire d'aimer l'écrivain : sa lecture échappe à toute tentation morale, même quand lui ne cesse d'en faire. Il est l'antidote à son propre poison. Le rendre à la littérature, comme le suggère Barbarant ? Mais il n'a jamais cessé de lui appartenir.

L'introduction s'obstine à l'enfermer pour le défendre. On lit des choses comme : «Il se pourrait qu'Aragon se caractérise d'abord, plus que par le mélange de la politique et de la poésie à quoi on a fini par le réduire, par l'intensité de son lyrisme.» Ce charabia rappelle que certains universitaires, comme tant de critiques, demeurent obsédés par les étiquettes qu'ils prétendent dénoncer. Quant aux rengaines staliniennes et thoreziennes du maître, voilà le genre d'euphémismes qu'elles inspirent : «L'heure n'est peut-être plus au décompte des nombreux courages et des quelques imprudences de l'auteur, de ses choix et silences, de ses justes combats dans une époque particulièrement intense ou de ses possibles aveuglements.» «Quelques imprudences», «possibles aveuglements» ? En voici, au hasard, tirés de Hourra l'Oural - au moment où Staline ouvre ses camps de travail : «Ce qu'il y a de merveilleux/Ouvrez braves gens les oreilles/Ce qu'il y a de merveilleux/Ouvrez braves gens vos grands yeux/C'est que le travail ne soit plus/dans le monde socialiste/C'est que le travail ne soit plus/Une honte un poids comme il fut.» Sur ce thème, on lui préférera, publié en 1925, le surréaliste «Fantôme de l'honnête» : «Quand on a peiné tout le jour/Fait son devoir gagné son pain/Tour à tour/On est bien heureux de trouver son coin/Pour dormir jusqu'au lendemain/Afin de peiner son pain tout le jour/Gagner son devoir et perdre son tour/Coin-coin/Qui n'a pas son petit canard/Son petit pain/Son petit lupanar/Son petit bonheur son petit soleil/Son petit sommeil/Coin-coin.» Il est vrai que le Mouvement perpétuel, dont ce poème est tiré, n'est dédié ni au Parti, ni à Elsa, ni aux héros, ni à personne, mais «à la poésie, et merde à ceux qui la liront.» C'était quand même le bon temps.

On trouve bien sûr dans ces deux tomes les recueils qui firent la gloire de l'écrivain : le Crève-Cœur, la Diane française, le Nouveau Crève-Cœur, les Yeux d'Elsa, etc. Cet Aragon-là est le dernier pont entre vers écrits et chanson populaire. Il cède souvent aux réflexes métronomiques que son aisance lui donne. Sa relecture demeure patrimoniale ; son amour pour Elsa, d'une beauté rhétorique, un peu ennuyeuse. Puis vient le poète contemplant ses illusions, ses erreurs, sa vieillesse, directement ou par morts interposés, dans des oeuvres allongeant la cadence (le Roman inachevé, le Fou d'Elsa, les Poètes, les Adieux). Les vers s'étendent comme sous l'effet d'un crépuscule. La mélancolie et l'autocritique règnent : «J'entends ma propre chanson qui se fatigue de se plaindre/Je compte tout bas sur mes doigts les jours les mois les années.» On s'y perd dans la longueur. Il y a toujours un vers, une

strophe, pour clouer un sentiment qu'on vient d'éprouver : «Rien n'est tout à fait ce qu'il/Semble à raison/La vie est une maison/Sombre et tranquille [...] / Chaque bruit m'est comme un trouble/Qui vient de toi/Il n'est de plus terrible loi/Qu'à vivre double.»

Des dizaines de curiosités enchantent cette édition. Achéons la lecture par le Paysan de Paris, chef-d'œuvre surréaliste de théorie concrète, et sur un poème méconnu, «Madame Colette». Il fut écrit en 1954 à la mort de la Bourguignonne. Aragon aimait sa puissance, sa délicatesse. La Fin de Chéri était l'un de ses romans préférés. Le poème est trop long, comme presque toujours. Mais on lit ceci. Il observe les jardins du Palais-Royal, sur lesquels donnait l'appartement de Colette : «L'allée est solitaire où Colette passait/Dans le vent retombé toute poussière est cendre/Une aile va manquer au murmure français.» Il relit quelques phrases : «La morsure s'oublie et reste le frisson.» Il se souvient d'elle, blessée par des mots inutiles lors d'une représentation à la Comédie-Française : «La pudeur du langage est un dernier orgueil.» Et ça sonne brusquement comme un regret.

(1) dans Écrits sur la poésie, 1957.

Aragon l'irré récupérable

La Pléiade publie les œuvres poétiques complètes de Louis Aragon en une nouvelle édition qui fera référence.

<http://www.humanite.fr/journal/2007-04-26/2007-04-26-850280>

« Quel est celui qu'on prend pour moi ? » La question d'Aragon devant la tombe d'un inconnu, qui, en 1918, porte une plaque à son nom résonne étrangement devant les deux volumes de la Pléiade qui rassemblent tout le chant du poète. Il n'a jamais cessé de la poser, lui dont l'identité ne fut, dès la naissance, que mensonge, lui qui répondait dans le questionnaire de Proust à la question : « Qui auriez-vous aimé être ? — N'importe qui d'autre. » Vingt-cinq ans après sa mort, les trois mille cinq cents pages de son œuvre poétique nous obligent à y revenir. Que savons-nous du poète Aragon, aujourd'hui ? Ou plutôt que croyons-nous savoir ? Poser la question ainsi, c'est admettre que l'on se perdra d'emblée dans la forêt des mythes et des masques. Amis et ennemis, et l'auteur lui-même, en ont produit à foison, et parler d'Aragon tient du défi. Pourtant, celui qui disait : « Pesez mes mots, analysez mes phrases », celui qui saluait la naissance « d'un grand art nouveau, la recherche », méritait mieux qu'un culte, idolâtre ou de détestation. Peut-on dire qu'un quart de siècle après sa mort l'édition actuelle offre une chance de lire autrement Aragon ?

LE TEXTE ARAGONIEN, DENSE ET MASSIF

Le pari peut en être pris. D'abord parce qu'Aragon n'a cessé de passionner critiques et chercheurs, qui ont fait la clarté sur nombre de « contes et légendes » aragoniens, qui ont démêlé sources et influences, reconstruit le réseau des allusions, des correspondances internes à l'œuvre, porté un regard nouveau sur les choix esthétiques, les rapports de l'auteur à la littérature de son époque et des temps passés. Ensuite parce qu'Aragon, après un très bref purgatoire, est entré très vite parmi les classiques du XXe siècle. Un statut redoutable, mais qui, pour un auteur du calibre d'Aragon, oblige à ne pas se contenter de lieux communs. Enfin parce que la vision d'Aragon, saturée par la politique, a évolué au fur et à mesure que s'émoissaient les plus aigus de ses conflits. Aussi peut-on aborder la lecture (ou relecture) d'Aragon avec un peu de la sérénité de l'historien ou de la lucidité du critique. Que nous apprennent ces milliers de pages de textes, solidement étayées de notes et de notices ?

D'abord, elles restituent le caractère massif et dense du texte aragonien. Si « l'œuvre poétique complet » impressionne par le nombre et la taille de ses volumes, si on y sent l'intervention de l'auteur lui-même et de Jean Ristat à qui il a confié l'achèvement de la tâche, le rapprochement physique de textes qui s'étendent sur plus de soixante ans nous oblige à reconsidérer bien des acquis supposés, à commencer par la fameuse division en trois périodes de l'activité poétique d'Aragon (lire l'entretien avec Olivier Barbarant dans les pages suivantes). Si elle s'appuie sur une incontestable réalité, elle est cependant minée par une lecture plus attentive. Ainsi les

premiers recueils, Feu de joie ou le Mouvement perpétuel comptent nombre de poèmes rimés et mesurés, tandis qu'on retrouve parfois dans le Roman inachevé ou les Poètes la violence ou l'amertume de la Grande Gaîté. Même les textes en apparence les moins habités par le doute des années cinquante laissent transparaître une inquiétude quant aux destinées de sa poésie. Mais cette commode périodisation, à l'évidence surdéterminée par une lecture politique, vise à faire apparaître la mobilité d'Aragon comme une suite de reniements personnels et politiques. 1927-1930 : rupture avec le surréalisme, alignement moscoutaire, refuge dans le couple fusionnel, abandon de la poésie pour la tradition du roman réaliste. Retour à l'ordre sur toute la ligne, et quand il s'agira de poésie, elle sera hyperclassique, pseudo- hugolienne, nationaliste, militante, conjugale. 1956-1960 : échec du stalinisme, autobiographie autocritique, réincorporation libre des formes classiques dans une poésie éclectique et baroque. Bref, Aragon ne cesse de brûler ce qu'il a adoré, versatile au minimum, opportuniste à coup sûr.

LA MOBILITÉ DE L'ÉCRITURE, FRUIT D'UN REFUS DE L'ACQUIS

Le travail d'Olivier Barbarant et de son équipe est, s'il en était besoin, le meilleur des plaidoyers contre cette vision tenace du poète. Il montre d'abord que cette mobilité de l'écriture d'Aragon est le fruit d'un refus de l'acquis. Aragon n'est pas de ceux qui trouvent leur territoire et l'exploitent au-delà de l'épuisement. Il invente et passe à autre chose. Il ne sera jamais le rentier du surréalisme, l'académicien du vers libre ou du poème en prose. Toujours inquiet, même au sommet de sa gloire, il reste conscient du risque de l'immobilisme, et ne sera pas, ou pas longtemps, le tâcheron du tract en alexandrins. Ce mouvement le portera à s'approprier toute la poésie, de la plus décriée en son temps, l'alexandrin hugolien, le « traderidera », comme il le nomme lui-même, à la plus rare, le tercet d'onzains de Dante ou le « zadjal » andalou, qu'il trafique d'ailleurs sans scrupules pour les besoins du Fou d'Elsa. Comment s'y retrouver, dès lors ? Qu'est-ce qui fonde l'intuition qu'Aragon fait partie des plus grands poètes de son siècle ? Peut-être le fait que très tôt il a eu le sentiment que l'innovation ne se situait pas au niveau minimal de la phrase ou du vers, mais à celui de la composition à l'aide de l'ensemble des matériaux offerts par l'histoire de la poésie du monde entier. De la génération des grands créateurs de formes du XXe, il est le seul à avoir eu cette posture qui oblige à recomposer à chaque fois toute la poésie d'Homère à Desnos. Tout cela en ne renonçant à rien, en refusant, intempestif, les diktats proscrivant la présence du subjectif dans le poème, la musique, le lyrisme. Attitude risquée, qui le conduit parfois au bord de l'abîme. Son génie est de ne pas y sombrer, et de nous proposer ce texte infini dont chacun peut se croire le centre.

Alain NICOLAS

Consulter aussi la chronologie d'Aragon, à l'adresse suivante :

<http://www.humanite.fr/journal/2007-04-26/2007-04-26-850282>

2. Archives TXT :

À signaler la totalité des archives de la revue TXT mise en ligne à l'adresse suivante :

<http://www.le-terrier.net/TxT/>

3. «L'Affaire Makropoulos»

Le seul opéra dada

JACQUELINE THUILLEUX (mercredi 25 avril 2007)

Source : http://www.figaroscope.fr:80/opera_danse/2007042300024021.html

Une bien drôle d'affaire que Vec Makropoulos, avant-dernier opéra de Janacek, et à ce titre à peu près débarrassé des relents romantiques. On a depuis plusieurs années dépassé la crainte qu'inspirait sa prosodie si intimement tissée dans sa musique qu'on pensait que seuls les Tchèques pouvaient en percevoir l'intérêt. Jenufa, Katia Kabanova, abordables avec leurs grands drames humains, ont envahi les scènes. Puis la Petite Renarde rusée. Et voici aujourd'hui ce chef-d'oeuvre, pur et dur, avec une palette sonore qui racle, des rythmes

stressants, presque suffocants dans leur précipitation : le tout au service d'une histoire folle, qui en fait probablement le seul opéra dada de l'histoire lyrique. Surprenant chez le naturaliste Janacek, peu sophistiqué dans des choix qu'il voulait issus de la terre. La diva Makropoulos a plus de 300 ans, approche de son terme et cherche désespérément à récupérer la formule magique qui lui a donné cette longévité. Elle la trouvera, et la brûlera, au bout d'une route d'angoisses et d'un procès kafkaïen. À la clef : la vieille maxime philosophique qui dit que la vie n'a de prix qu'à cause de la mort.

Opéra Bastille : place de la Bastille (XIIe) Dates : 27 avril au 18 mai à 20 heures Loc. : 08 92 89 90 90 Places : 5 à 130 ?

[Lire la suite : INTERVIEW de Krzysztof Warlikowski : «Un opéra sur la tragédie de l'artiste»]

4. Les surréalistes aujourd'hui

Ioanna Papaspyridou nous signale un article intéressant dans le dernier numéro du Magazine littéraire (avril 2007). Intitulé « Les surréalistes aujourd'hui », il s'interroge sur le destin du groupe après la mort de Breton en insistant surtout sur le rôle joué en l'occurrence par Alain Joubert, Michel Zimbacca et la revue Surr (rédigé par Serge Sanchez, p. 22- 25).

Bien cordialement,

L'administrateur toujours provisoire

Henri Béhar

4 MAI 2007

Chères Mélusines, Chers Mélusins,

permettez-moi de vous rappeler les contraintes de cette liste de discussion.

Le logiciel dont nous nous servons, Sympa, est ainsi fait que lorsque vous utilisez un message envoyé à tous pour m'écrire personnellement (en cliquant sur: "Répondre à l'expéditeur"), c'est l'ensemble de la communauté qui le reçoit. Il faut donc vous servir de mon adresse systématiquement reproduite au bas de chaque message. En revanche, la procédure est bonne quand vous envoyez un message pour tous.

Si vous souhaitez retrouver d'anciens messages de la liste, rendez-vous à l'adresse indiquée lors de votre inscription (<http://sympa.univ-paris3.fr/www/suboptions/melusine>).

Enfin, si vous estimez que cette liste, par ses discussions, ses informations, ses échanges entre chercheurs et amateurs est utile, faites-en profiter vos amis, les étudiants de votre connaissance. Le serveur est assez puissant pour accueillir plus du double d'abonnés! Le mieux est de me communiquer directement leur adresse électronique.

Bien cordialement,

L'administrateur toujours provisoire

Henri Béhar

SEMAINE_18 (30 AVRIL-6 MAI)

"Chères Mélusines, Chers Mélusins,

Étrangement, cette semaine, peu d'informations concernant le surréalisme et les avant-gardes sur le réseau. En revanche, les livres se sont accumulés sur mon bureau, et la promenade sur les pas d'André Breton (et sous la houlette d'Emmanuel Rubio) fut pleine de découvertes. Le site Mélusine (adresse ci-dessous) s'accroît d'une nouvelle page consacrée aux activités de l'Association, avec un article de Françoise Py sur Ljuba.

Par ailleurs, permettez-moi de renouveler l'appel du 4 mai, qui n'a reçu aucun écho à ce jour : si vous estimez que cette liste, par ses discussions, ses informations, ses échanges entre chercheurs et amateurs est utile, faites-en profiter vos amis, les étudiants de votre

connaissance, vos correspondants. Le serveur est assez puissant pour accueillir plus du double d'abonnés!

L'idéal serait que chaque abonné(e) m'envoie l'adresse d'un(e) correspondant(e).

1. Femmes surréalistes

Dans le cadre de son programme d'activités pour l'année 2007, l'Association pour l'Étude du Surréalisme (AS&SURR) a le plaisir de vous convier le samedi 12 mai à 15 heures à la Halle Saint Pierre (auditorium) à une rencontre consacrée à « Trois femmes surréalistes » :

- « L'univers insolite de Marianne VAN HIRTUM » par Georgiana COLVILE

- « La rencontre de Joyce MANSOUR avec l'art plastique et la 'beauté convulsive' » par Marie-Francine MANSOUR

- « Unica Zürn : traces et écarts d'une anagrammartiste » par Frédérique DUPLAIX

2. Le Temps et l'Espace sont morts hier

Compte rendu sur Fabula <http://www.fabula.org:80/revue/document3129.php> de l'ouvrage d'Isabelle Krzywkowski, Le Temps et l'Espace sont morts hier, L'Improviste, 2006.

3. Jacques Vaché

Patrice Allain a réuni un ensemble de textes et de dessins de Jacques Vaché, presque tous inédits. Le recueil ainsi constitué avance un regard neuf sur ce "'dandy des tranchées'" qu'André Breton a tant admiré. Publié par les éditions Dilecta, (voir document joint en fichier RTF).

Bien cordialement,

L'administrateur toujours provisoire

Henri Béhar

L'avant-garde et l'Europe (appel a contribution)

Chères Mélusines, chers Mélusins

Je vous envoie l'appel à contribution du premier colloque "'Europe! Europe?'" de l'EAM (réseau Européen de recherche sur l'Avant-Garde et la Modernité). La première conférence de l'EAM aura lieu a l'Université de Gand (Belgique) de 29-31 Mai 2008, et aura pour thème la relation entre l'avant-garde et l'Europe. Pour plus de renseignements, veuillez consulter:

www.eam-europe.ugent.be

Bien à vous

Sascha Bru

S A S C H A B R U

Université de Gand

Faculté d'art et de philosophie

Rozier 44 --- B-9000 Gent

LISTE MÉLUSINE, MAI-JUIN 2007

SEMAINE_18 (30 AVRIL-6 MAI)

"Chères Mélusines, Chers Mélusins,

Étrangement, cette semaine, peu d'informations concernant le surréalisme et les avant-gardes sur le réseau. En revanche, les livres se sont accumulés sur mon bureau, et la promenade sur les pas d'André Breton (et sous la houlette d'Emmanuel Rubio) fut pleine de découvertes. Le site Mélusine (adresse ci-dessous) s'accroît d'une nouvelle page consacrée aux activités de l'Association, avec un article de Françoise Py sur Ljuba.

Par ailleurs, permettez-moi de renouveler l'appel du 4 mai, qui n'a reçu aucun écho à ce jour : si vous estimez que cette liste, par ses discussions, ses informations, ses échanges entre chercheurs et amateurs est utile, faites-en profiter vos amis, les étudiants de votre connaissance, vos correspondants. Le serveur est assez puissant pour accueillir plus du double d'abonnés!

L'idéal serait que chaque abonné(e) m'envoie l'adresse d'un(e) correspondant(e).

1. Femmes surréalistes

Dans le cadre de son programme d'activités pour l'année 2007, l'Association pour l'Étude du Surréalisme (AS&SURRE) a le plaisir de vous convier le samedi 12 mai à 15 heures à la Halle Saint Pierre (auditorium) à une rencontre consacrée à « Trois femmes surréalistes » :

- « L'univers insolite de Marianne VAN HIRTUM » par Georgiana COLVILE

- « La rencontre de Joyce MANSOUR avec l'art plastique et la 'beauté convulsive' » par Marie-Francine MANSOUR

- « Unica Zürn : traces et écarts d'une anagrammartiste » par Frédérique DUPLAIX

2. Le Temps et l'Espace sont morts hier

Compte rendu sur Fabula <http://www.fabula.org:80/revue/document3129.php> de l'ouvrage d'Isabelle Krzywkowski, Le Temps et l'Espace sont morts hier, L'Improviste, 2006.

3. Jacques Vaché

Patrice Allain a réuni un ensemble de textes et de dessins de Jacques Vaché, presque tous inédits. Le recueil ainsi constitué avance un regard neuf sur ce "'dandy des tranchées'" qu'André Breton a tant admiré. Publié par les éditions Dilecta, (voir document joint en fichier RTF).

Bien cordialement,

L'administrateur toujours provisoire

Henri Béhar

L'avant-garde et l'Europe (appel a contribution)

Chères Mélusines, chers Mélusins

Je vous envoie l'appel à contribution du premier colloque "'Europe! Europe?'" de l'EAM (réseau Européen de recherche sur l'Avant-Garde et la Modernité). La première conférence de l'EAM aura lieu à l'Université de Gand (Belgique) de 29-31 Mai 2008, et aura pour thème la relation entre l'avant-garde et l'Europe. Pour plus de renseignements, veuillez consulter:

www.eam-europe.ugent.be

Bien à vous

Sascha Bru

S A S C H A B R U

Université de Gand

Faculté d'art et de philosophie

Rozier 44 --- B-9000 Gent

SEMAINE_19 (7 MAI-13 MAI)

"Chères Mélusines, Chers Mélusins,

Il est temps qu'on me remplace ! cette semaine, je n'ai pas trouvé de documents intéressants sur la toile, en dehors de l'adjectif « surréaliste » qualifiant toutes sortes de situations. Heureusement, les échanges individuels prennent le relais sur notre liste. À ce propos, je vous demande à nouveau de répondre directement aux intéressés en recopiant leur adresse, sans passer par la liste.

Amérique Latine

On nous informe que Floriano Martins, directeur de la revue surréaliste *Agulha* achève une grande anthologie de la poésie surréaliste latino-américaine qui sera publiée à Monte Avila en juillet, et que Juan Calzadilla du groupe El Techo de la Ballena (Venezuela) prépare une grande exposition surréaliste pour l'année 2009.

Textes en performance

Fabula recense ce volume publié par l'université de Genève, contenant, notamment, des articles sur Dada, Georges Ribemont-Dessaignes, Artaud, Isou, Schwitters.

Source : <http://www.fabula.org:80/revue/document3176.php>

Bien cordialement,

L'administrateur toujours provisoire

Henri Béhar

Conférence : Joe Bousquet — René Iché destins croisés (18 mai 2007 à 20h30)

"Carcassonne célèbre son patrimoine : Joë Bousquet, René Iché : destins croisés

Lecture d'extraits de la ³Fiancée du vent² et du ³Médisant par bonté² de Joë Bousquet et évocation de son ami, le sculpteur René Iché, avec la participation du Centre Joë Bousquet.

Carcassonne, Auditorium, Chapelle des Jésuites, Rue des études : Vendredi 18 mai à 20h30 (entrée libre)

Joë Bousquet (1897-1950) consacre l'un de ses tout premiers livres, ³La fiancée du vent², au thème de la médiévalité. Il le publie à l'occasion des fêtes du millénaire de la Cité. Les paysages de l'Aude tiendront toujours, dans son oeuvre, une place considérable.

A l'occasion de la publication du ³Mal d'enfance² de Joë Bousquet en 1938, René Iché, qui vit à cette époque dans l'enceinte même de la Cité, réalise une médaille de son ami poète, oeuvre symbolisant, par delà les distances et le temps, l'amitié et l'union spirituelle de deux artistes qui, chacun dans leur domaine, ont marqué le XXème siècle.

Serge Bonnery, Président du centre Joë Bousquet

René Iché (1897-1954), sculpteur, est né à Sallèles d'Aude dans une maison située au bord du Canal du Midi et Joë Bousquet (1897-1950), poète, à Narbonne. Ils ont suivi ensemble toute leur scolarité à Narbonne puis au lycée de Carcassonne. Leurs destins les ont ensuite conduits sur les champs de bataille de la Grande Guerre au sortir de laquelle l'un et l'autre deviendront des créateurs résolument modernes.

René Iché s'est intéressé au patrimoine dès le début de sa carrière d'artiste en participant notamment à la restauration de la cathédrale de Reims. Il réalisera par la suite plusieurs monuments aux morts à la mémoire des soldats morts pour la France, dont le Monument de la Résistance de Carcassonne représentant des lutteurs.

Rose-Hélène Iché, petite fille de l'artiste

A noter : le monument à la Résistance d'Iché vient d'être réinstallé place d'Avila spécialement réaménagée, à 50 m du lieu de la conférence...

Contact : Service du Patrimoine — Tél : 04 68 77 73 23 / 04 68 77 73 24

<http://www.carcassonne-tourisme.com/carcassonne2.nsf/vueTous/66C7768E5CB54DECC12572CF00283157?OpenDocument&FR&Fonctions%20transversales&Agenda&-1&msqAge>

nda

" Ich é info@rene-iche.com SMTP Rose-H élène Iché

SOIREE POESIE ELECTRONIQUE "POÉSIE ÉLECTRONIQUE

samedi 2 juin 2007 de 20h à 22h

« Écrans de pensée »

Lectures sur projections

*- David Christoffel *

*- Norbert Godon *

*- Hélios Sabaté Beriain ***

soirée ""*poésie électronique*" à L' Orangerie de Cachan

*samedi **2 juin 2007** — de **20h** à **22h**

L'Orangerie — 15, rue Galliéni — 94230 Cachan — tél. 01 49 69 17 91

" David Christoffel

SEMAINE_20 (14-20 MAI 2007)

"Rendez-vous de la semaine prochaine

1. Allez la musique !

Sébastien Arfouilloux soutiendra sa thèse sur « La musique, entre pratiques et théorie littéraire, de Dada au surréalisme », le mercredi 23 mai 2007, 9 h 30-13 h 30, Maison de la Recherche de l'Université Paris-Sorbonne, salle de conférences D 035 (salle de conférences, rez-de-chaussée), 28 rue Serpente, Paris 6e, métro Saint-Michel ou Odéon.

Jury : Henri Béhar, Pierre Brunel, Michel Murat et Frédérique Toudoire-Surlapierre.

2. Séminaire : Giacometti

Le vendredi 25 mai, dans le cadre du séminaire « Ralentir travaux » La fabrique surréaliste animé par Françoise Py et Maryse Vassevière, Martine CRÉAC'H Autour de l'Objet invisible, de Giacometti.

Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle, Centre Censier, 13 rue Santeuil, 75005-PARIS (Métro Censier-Daubenton), salle 410 (4e étage) le vendredi de 16h à 18h.

3. Promenade : Giacometti

Dans le cadre de l'Association pour l'étude du surréalisme :

Samedi 26 mai 2007, 10h, Promenade GIACOMETTI, RV à La Coupole :

En avant-première avant la manifestation que La Coupole consacrera à l'artiste en septembre 2007, Georges VIAUD (historien, chargé des activités culturelles à La Coupole) nous guide sur les traces d'Alberto Giacometti, pour une journée de promenade dans les 14e, 6e et 15e arrondissements (environ quatre heures, coupées par un déjeuner, fin de la promenade prévue aux environs de 17h).

Vous êtes bien entendu libres de ne faire qu'une partie de la promenade, à votre convenance :

- Matinée : RV à 10h à La Coupole

- Déjeuner : 12h30-14h30 (possibilité de déjeuner à La Coupole avec une remise de 20%)

- Après-Midi : RV à 14h30 à La Coupole.

René Char

1. Laure Michel nous signale que sa thèse sur René Char va paraître le 30 mai, sous le titre René Char. Le poème et l'histoire. 1930-1950, aux éditions Champion.

2. René Char réincarné, en images et en mots

Source : w.lemonde.fr:80/web/article/0,1-0@2-3246,36-910279@51-905385,0.html

« Un poète doit laisser des traces de son passage, non des preuves, écrivait René Char. Seules les traces font rêver. » Des traces qui se font images : la lumière et les paysages de la Provence, l'extension que tous les peintres majeurs du XXe siècle ont apportée à sa poésie, le surréalisme, la Résistance, les amitiés décisives... L'addition de cette richesse visuelle justifiait l'exposition à la Bibliothèque nationale de France (BNF), dirigée par Antoine Coron, pour le centenaire de la naissance de l'écrivain — le 14 juin 1907.

Le parcours en treize chapitres — ponctué par des illustrations sonores, avec la voix si pleine et éloquente du poète — s'appuie sur la chronologie. On découvre beaucoup de tableaux, photos, dessins et gravures, des manuscrits et des éditions originales pour un poète qui accordait une haute importance à la matérialité de l'écriture. La démonstration est classique, mais dit avec clarté l'itinéraire visuel de René Char. A la différence d'autres poètes, l'espace qu'il habita est en grande partie visible.

Les ruptures dans la vie de l'écrivain furent nombreuses, souvent violentes, accompagnées d'anathèmes flamboyants. Dans le groupe surréaliste, auquel il adhéra entre 1929 et 1934, il ne fut pas le plus réservé. En juin 1930, par exemple, il appelle à la "destruction totale de l'édifice où vient périodiquement se pencher à une fenêtre condamnée la vieille fille tricolore".

La même année, il est blessé d'un coup de couteau lors du saccage d'un café qui avait eu l'audace de prendre le nom de Maldoror, outrageant la mémoire vénérée de Lautréamont. Avec la même démesure, René Char rompt avec le mouvement : dans une lettre à Benjamin Péret datée de décembre 1935, il constate que le surréalisme "s'est carrément engagé (...)" dans une voie qui le conduit infailliblement à la Maison de retraite des Belles-Lettres et de la violence réunies.

Cette véhémence n'est pas qu'un trait propre à la jeunesse du poète. On la retrouve décuplée, moins lors des combats de la Résistance qu'après, lorsque les idéaux de celle-ci seront abaissés. "Ne t'attarde pas à l'ornière des résultats", écrit-il pour prendre définitivement distance. "La Résistance avait fait de lui un autre homme mais avait laissé en lui des dévastations considérables", souligne Dominique Fourcade dans le superbe texte d'introduction du catalogue. La publication des grandes œuvres nées de cette période (Seuls demeurent en 1945, puis, l'année suivante, Feuillet d'Hypnos) donne au poète écho et autorité.

Mais l'exposition témoigne surtout de la fécondité du dialogue toujours libre que Char entretint avec ses "alliés substantiels". Qu'ils fussent écrivains ou philosophes (Albert Camus et Georges Bataille, Gilbert Lély ou Martin Heidegger), musiciens (Pierre Boulez électivement) et surtout peintres (de Giacometti à de Staël, de Braque et Picasso à Miro, sans oublier l'un des plus proches malgré les siècles : Georges de La Tour). Les femmes qu'il aima ou épousa, si présentes et inspirantes, ne sont pas oubliées, même si la stature de Char les éclipsa quelque peu. Mais, à chaque étape, c'est une inflexible, solidaire vision du monde et de la poésie qui se manifeste. "La rhétorique de René Char, écrit encore Dominique Fourcade, est très structurée, très insistante. Quand elle est lassante, elle émeut encore, comme celle de Mallarmé en pareil cas, elle le montre à nu..."

Patrick KÉCHICHIAN

René Char. Bibliothèque nationale de France, site François-Mitterrand, quai François-Mauriac, Paris-13e. M° Quai-de-la-Gare ou Bibliothèque. Tél. : 01-53-79-59-59. Du mardi au samedi de 10 heures à 19 heures ; dimanche de 13 heures à 19 heures. Entrée : 5 ? et 3,50 ?. Jusqu'au 29 juillet. Catalogue édité par la BNF et Gallimard, 264 p., 49 ?.

Robert Desnos

Source : Fabula, par Alexandre Gefen

Anne Egger, Robert Desnos, Fayard, 978-2-213-63187-5

Robert Desnos revisité au jour le jour ! Deux immenses yeux ouverts posés sur le monde qu'il traverse à grandes enjambées ! De quoi rompre définitivement avec l'image d'un poète si curieux de tout, qu'il passe pour désinvolte.

L'homme est étonnant et son caractère bien trempé. Secret et tonitruant, il déborde d'énergie et mène une vie exaltante dans le Paris d'entre les deux guerres. Une existence sans vide !

Autodidacte et érudit, Desnos est un titi parisien, fils de la Bastille et des Halles. Enfant, il aime la littérature et le cinéma. Ses idoles sont Hugo, Gustave Aimard et Musidora. Ce poète surréaliste, déclaré ""prophète"" du mouvement dès 1922, amoureux d'une diva qui le dédaigne, fait un voyage à Cuba en 1928 qui bouleverse sa vie.

Il s'ouvre au monde en traversant l'Atlantique et, pour l'amour d'une rumba et d'une île lointaine, se libère d'une passion malheureuse et d'un surréalisme alors préoccupé de politique, pour devenir un homme de média. La musique désormais gouverne sa vie. Tout à la fois moderne et visionnaire, il parle — ou chante (faux) — plus qu'il n'écrit. Journaliste, animateur et publicitaire à la TSF, critique de cinéma et de disques, chansonnier, créateur de scénario et de cantates, écrivain, peintre, Desnos explore tous les moyens d'expression et toutes les cultures de son époque, avec le secret espoir de les méttisser.

Aragon. Le medjnoun d'Elsa

Publication de l'ouvre poétique intégrale

Source : www.elwatan.com/spip.php?page=article&id_article=67704

Il est difficile de parler de Louis Aragon (Paris, 1897-1982) tant l'échelle immémoriale du temps révèle, un quart de siècle après sa mort, un célèbre inconnu, sinon un mythe.

Romancier et essayiste partisan du « mentir-vrai », journaliste redoutable et controversé dans des publications auxquelles il imprégna sa marque, poète entré dans la mémoire populaire grâce aux talents de chanteurs célèbres (Léo Ferré, Jean Ferrat, Georges Brassens, etc.), le grand public ne retient de cet écrivain aux dons multiples qu'un nom d'auteur, paradoxalement abondamment publié et très commenté, y compris par lui-même.

Jusqu'alors disséminé dans des recueils épuisés et d'autres constamment réédités en livres de poche ou en anthologies personnelles, l'ouvre poétique est enfin disponible dans son intégralité et dans son ordre chronologique initial dans deux forts volumes(*). On y retrouve aussi des écrits peu connus, de nombreux inédits, des textes théoriques sur la poésie et, plus inattendu et surprenant, des traductions du russe, de l'italien et de l'anglais. Préfacée par Jean Ristat, le dernier compagnon et exécuteur testamentaire de l'écrivain, cette belle édition critique est due à un autre spécialiste, Olivier Barbarant. Elle est à fêter car elle donne à lire à profusion un genre de prédilection où Aragon a excellé, inventé, découvert. Sans complaisance ni hagiographie, elle nous autorise à présenter l'itinéraire sinueux d'un poète dont l'unité d'inspiration — fort inégale mais véritable « mouvement perpétuel » — et la diversité de l'invention se confondent avec l'histoire de la littérature française du XXe siècle. On sait qu'Aragon a entamé la poésie par le dadaïsme pour devenir ensuite une figure de proue du surréalisme avant de rompre bruyamment avec André Breton, chef de file de ce mouvement, en 1932. De cette première période, les jeux et rébus textuels ne sont guère désopilants de nos jours. S'il y a encore quelques roses (Le Paysan de Paris, 1926), beaucoup d'épines demeurent. La seconde phase d'Aragon coïncide avec son adhésion au Parti communiste français en 1927. Avec un « réalisme socialiste » auquel il consacra un essai (1935), il chante le stalinisme (Hourra l'Oural, 1934), restant fidèle à « "son" parti, "son" maître et "sa" mémoire » en épousant ses crises et convulsions jusqu'au Printemps de Prague (1968). La remise en cause latente du communisme soviétique depuis 1956 (déstalinisation, insurrection en Hongrie et intervention de l'URSS) deviendra péremptoire après l'invasion de

la Tchécoslovaquie en août 1968, qualifiée par le poète de « Biafra de l'esprit », une formule vite célèbre et tant pastichée depuis. Cette démarcation vaut à l'hebdomadaire *Les Lettres françaises* qu'il dirige depuis 1953 une suspension des abonnements soviétiques, entraînant la disparition de la publication en 1972. Si Aragon a été maître et sans exemple dans ses deux premières périodes, il va profondément métamorphoser son art lorsque la France sera sous occupation allemande. C'est ainsi que voulant mettre la poésie à la portée de tous — vieux rêve occidental — il renouvelle savamment l'alexandrin et la rime, renouant avec d'illustres aînés parmi lesquels Victor Hugo à qui il rendra doublement hommage (*Avez-vous lu Victor Hugo ?*, anthologie commentée et *Victor Hugo, poète réaliste*, essai, tous deux datant de 1952). Sous le pseudonyme de François La Colère (tout un programme !), il entre en résistance avec *Le Crève-cour* (1941) tout en sonnant *La Diane française* (1945). Le temps ne semble pas avoir de prise pour cet amour éperdu de la patrie meurtrie confondue avec celui de la femme tant aimée, Elsa Triolet, elle-même femme de lettres. De cette poésie concrète et généreuse, son poids de chair est si rigoureux qu'il évoque parfois une prière. Le temps d'apprendre à vivre, il est déjà trop tard, enseigne, par exemple, une vérité peu consolante sur l'inutilité de la souffrance humaine. Après la libération, Aragon poursuit sa veine intimiste pour Elsa, pourvoyeuse de tous les rêves, devenant ainsi le « damné d'amour » d'une femme, à l'exemple de Pétrarque qu'il célèbre dans un recueil (*Cinq sonnets de Pétrarque*, 1945). D'une imagination créatrice toujours nouvelle, le poète aborde à nos yeux une quatrième période en imposant prodigieusement une diversité de formes et de mètres nouveaux (jusqu'à 20 pieds). De l'autobiographique *Roman inachevé* (1956) à l'autofiction des *Adieux* (1982), Aragon fait prévaloir avec virtuosité une exploration de soi de plus en plus dubitative, mêlée parfois étroitement aux sourds échos de l'Histoire, sans oublier le regard ascendant pour ses autres pairs (*Les Poètes*, 1960 et *Élégie à Pablo Neruda*, 1966), appelés à témoin, captivant leur essence et leur vérité. *Le Fou d'Elsa* (1963) valorise ces deux parcours indissociables, d'autant qu'il y a lieu de souligner que c'est la première fois, depuis les troubadours, qu'un poète français s'approprie et exploite un thème et une prosodie arabes. Ayant consulté plus de 200 ouvrages sur la culture arabo-musulmane d'Andalousie, y compris des traductions de cette aire, Aragon expérimente de nouveau en adaptant le vers souple arabe (notamment en ses formes typiquement andalouses que sont le *zejal* et le *mouwachah*) à l'orthodoxie de la métrique française. Il crée ainsi des formes morphologiques (intégration de mots arabes, remplacement du verbe et de l'adjectif) et des unités rythmiques (hémistiches irréguliers, associations phoniques et lexicales) tout à fait novatrices. Avec une force d'entraînement du vers ou de la phrase, le poète reconstitue, voire transfigure tellement la sensibilité musulmane, que l'on est au point de croire à une traduction directe de la langue arabe. *Le Fou d'Elsa* se veut un long « poème impie » mêlant vers et prose, légende dorée occidentale et histoire islamique, spiritualité et littérature occidentale (Saint Jean de la Croix, Châteaubriant, Goethe, Hugo, Garcia Lorca) avec la sagesse et les belles-lettres arabes (Ibn Rochd, Al Halladj, Al Maâri), stimulant au-dedans une véritable correspondance-convergence des cultures d'Occident et d'Orient dont les aires géopolitiques se sont affrontées au dehors à travers moult doctrines politiques et religieuses. Il narre l'histoire d'un personnage fictif, Keis, un poète fou, frère jumeau de Medjnoûn Leylâ et alter ego d'Aragon, chantant dans les rues de Grenade une femme aimée de l'avenir, Elsa. Poursuivi pour idolâtrie, il sera emprisonné, battu puis libéré pour aller se réfugier dans la montagne chez les Gitans et y mourir, dans cette Andalousie qui bascule en cette année 1492, de la veille de l'effondrement du royaume de Boabdil (janvier) au jour du triomphe de l'Inquisition et du départ des voiles de Christophe Colomb vers le Nouveau Monde (septembre). Certains ont remarqué une dimension politique de cette somme poétique écrite pendant la guerre d'Algérie, à un moment historique où le PCF découvre l'authentique culture algérienne (numéro 112 spécial de la revue *La Nouvelle Critique*, de janvier 1960, « saluant avec respect le peuple algérien »). Cependant, Aragon ne fut pas un

anticolonialiste notoire comme la plupart des intellectuels de gauche de sa génération, ne signant pas, par exemple, le fameux Manifeste des 121 (1961) sur l'insoumission, à l'instar d'autres intellectuels communistes, tel le linguiste Georges Mounin, pour ne citer qu'un (ndrl : lire encadré ci-joint). A sa décharge, il convient de noter qu'il s'est employé à recevoir et à encourager des écrivains algériens comme Kateb Yacine, Malek Haddad et surtout Mohamed Dib pour qui il préfaça et facilita la publication de son premier recueil, *Ombre gardienne* (1961). Ces auteurs et bien d'autres n'ont pas à rougir de leur influence du lyrisme autant épique que militant d'Aragon qui leur a appris « la vaste pensée de la Patrie », comme lui écrivit un jour Jean Sénac. Leurs entretiens, textes et ouvrages furent, en outre, toujours accueillis avec sympathie par Les Lettres françaises, notamment par le biais d'Aragon lui-même ou du critique attiré en poésie, René Lacôte. Notons l'exception de Mouloud Feraoun, toujours jugé pessimiste et manquant d'engagement politique, sauf pour son *Journal*, à qui la publication a fait amende honorable en lui réservant un numéro entier après son assassinat. Quant au rayonnement d'Aragon aujourd'hui en terre arabe, il est grand seulement parmi les écrivains arabes du Moyen-Orient. Par ailleurs, en dehors de l'amour de la femme et de ses effets pervers bien connus (la jalousie, le désespoir de l'homme amoureux), d'autres fils directeurs entrelacés ont été dégagés du Fou d'Elsa, tels la patrie trahie, le malheur des vaincus, une méditation sur le temps, une réflexion sur le particulier et l'universel où les valeurs culturelles sont supérieures aux religieuses, une théorie esthétique autour du réel et du fictif. Sait-on que cette œuvre magistrale a été enseignée pour la première fois par Jamel-Eddine Bencheikh à l'université d'Alger juste après l'indépendance, bien avant qu'elle fasse l'objet de critiques cultes, du marxiste Charles Haroche (1966) à l'arabisant Jacques Berque (1973), suivi d'un florilège de travaux universitaires dont celui de l'écrivain Rabah Belamri (1971), un des pionniers. C'est là un hommage non démerité à Aragon, un écrivain inclassable, hors mesure, irréductiblement singulier, qui reste pour nous — et on ne le dira jamais assez — essentiellement un poète, le lucide Medjnoûn d'Elsa.

(*) Louis Aragon, *Ouvres poétiques complètes*, tomes 1 et 2, Paris, Gallimard (coll. Bibliothèque de la Pléiade), avril 2007

Hamid NACER-KHODJA

Ubu

Théâtre — Montréal

Source : <http://www.radio-canada.ca/arts-spectacles/PlusArts/2007/05/10/010-ubu-sourd-deux.asp?ref=rss>

Ubu sourd la table

Une critique de Josée Bilodeau

Ubu sur la table (1998), une adaptation en théâtre d'objets libre et ludique d'Ubu roi d'Alfred Jarry, foisonnait déjà de gags et d'inventions. Eh bien, Ubu sourd la table, c'est pire! La réjouissante adaptation pour public sourd et entendant ne laisse aucun répit aux spectateurs, condamnés à s'amuser du début à la fin.

Les créateurs-manipulateurs du spectacle, Olivier Ducas et Francis Monty — et maintenant le comédien français malentendant Laurent Valo -, font parler aussi bien les objets usuels (pains, ustensiles, cafetière, marteau...) que les signes. Il ne s'agit pas pour Valo de faire simplement une traduction signée du spectacle. Le signe, élément qui occupe l'espace, devient par moments aussi important que l'objet.

Voilà ce qui impressionne le plus, et qui impressionnait déjà dans Ubu sur la table, cette inventivité, ce génie à donner vie aux personnages de la sombre farce de Jarry sous les traits rigides d'objets non modifiés, judicieusement choisis.

Deux publics dans la salle

Sans jamais perdre le fil du récit principal — la conquête sanglante du monde par un Ubu gros, sale et méchant représenté par une carafe pleine de soupe -, les trois manipulateurs font

avancer l'histoire avec un plaisir visible et contagieux. Forcément, pour le public, il est impossible de tout saisir en une seule représentation, et c'est d'autant plus vrai que ce qui est signé n'est pas nécessairement ce qui est dit. Les personnes bilingues ont donc accès à des réseaux de sens supplémentaires.

C'est aussi ce qui séduit dans cette adaptation. Les alliances rendues possibles sur scène, parce qu'il s'agit maintenant d'un trio de manipulateurs, débordent dans la salle, ce qui fait qu'une partie du public s'esclaffe tandis que l'autre n'a pas compris, et vice-versa. Les créateurs de la Pire Espèce visaient une rencontre entre deux communautés, tant sur scène que dans la salle. C'est réussi. Pour ceux qui le souhaitent, une discussion avec le public est prévue les mardis et mercredis soirs. Sympathique.

Programme double... et même triple!

Le Théâtre de la Pire Espèce a prévu, certains soirs, un programme double en présentant aussi M. Raticchon, le clown muet créé dans la rue par Marc Mauduit, dans son spectacle pour la scène élaboré avec Francis Monty: La vie est un match. Les quelques voix enregistrées — les interlocuteurs de Raticchon qui ne sont pas sur scène mais qu'on entend — sont sous-titrées les samedis soir. Pour les mordus de la Pire Espèce, les 25 et 26 mai, à 15 h, on prévoit en plus une représentation de Persée, un spectacle créé en 2005 dédié au regretté Félix Mirbt, maître québécois de la marionnette, et qui réunit les formes de prédilection de la Pire Espèce: théâtre d'objets et jeu clownesque. L'horaire est disponible au www.theatredaujourd'hui.qc.ca.

Ubu sourd la table, d'après Alfred Jarry. Adaptation, mise en scène et manipulation, Olivier Ducas, Francis Monty et Laurent Valo. Coproduction franco-québécoise du Théâtre de la Pire Espèce, C'est bon signe et Marionnettissimo.

Salle Jean-Claude Germain du Théâtre d'Aujourd'hui du 1er au 26 mai

http://www.agoravox.fr:80/article.php3?id_article=24329

Les Nouveaux Réalistes au Grand Palais

Source : Agoravox

Jusqu'au 2 juillet, les galeries nationales du Grand Palais à Paris présentent une rétrospective qui déchire des palissades des Nouveaux Réalistes des années 50-60. On connaît le Pop Art américain et sa star Warhol. On sait moins que les Nouveaux Réalistes en France ont été une sorte de Pop Art français qui connut son heure de gloire en prime time sur la chaîne unique de télévision de l'ORTF.

En effet, ce courant explosa en un véritable événement culturel et social. Par le biais du critique Alain Restany qui écrivit le manifeste du "Nouveau Réalisme". Quand il fédéra divers artistes engagés dans une même tendance d'expression, dont Yves Klein et Arman ou César qui furent les plus connus d'entre eux.

Restany dégagea un point commun à leurs démarches respectives souvent non concertées : le baptême des objets triviaux de notre modernité. Ainsi, chacun avait-il quitté les modes picturaux traditionnels pour assembler, coller, ou démonter les objets de notre environnement quotidien. C'est pourquoi on parle d'un mouvement post-dada ou néo-dada. Puisque c'est dada qui initia cette forme de non-art, au tout début du XXe siècle.

Aussi, les artistes du Nouveau Réalisme ont-ils fréquenté les néo-dadas américains dont Rauschenberg. Les temps étaient avancés pour qu'ils puissent investir toute la sphère artistique et médiatique, selon le programme dada. Et Yves Klein prit une part métaphysique quand, dans le même temps, il gagna le leadership artistique et people sur tout le mouvement. Durant les trente années qui suivirent cette première émission manifeste à la télévision, et les expositions du "vide" et du "plein" à la galerie Iris Clert (en illustration) qui firent scandale, les artistes de cette nébuleuse tinrent toute la boutique des arts. Jusqu'à leur disparition de la scène et de la vie simplement, l'un après l'autre dans la suite des ans.

Ce sont donc, plus de trente ans d'art et d'histoire du skandalon que nous pouvons arpenter, entre ces 180 postes exposés dans ces prestigieuses galeries du Grand Palais. C'est assez

amusant ! Quand on pense que, dès leur annonce qu'ils s'étaient formés en un groupe et qu'ils l'avaient baptisé, les "" Nouveaux Réalistes"", ils durent aussitôt louer une chambre d'hôtel pour disputer leurs rivalités d'artistes mouvementés loin des témoins occasionnels de la presse. Et pour en débattre dans tout le chaudron retourné de l'art du second XXe siècle. On dit ""Nouveau Réalisme"", en tant qu'il ne s'agit plus de représenter une réalité de façon réaliste, mais qu'il est question de montrer notre nouvelle réalité. Et qu'elle réside dans le statut que nous donnons aux ""objet plus"" qui nous entourent et qui font cette société des prothèses technoscientifiques et artistiques, dans le même temps. Aussi, le regard que nous portons sur notre environnement et ses designs est-il au cour de cette démarche du démontage néo-dada de notre temps, vers l'immatérialisation définitive.

Demian WEST

Bien cordialement,

L'administrateur toujours provisoire

Henri Béhar

Invitation Venaille (revue Europe)

vilar.montero

Artaud-Paule Thévenin

"Chers amis de Mélusine,

c'est un peu le dernier moment, mais pouvez-vous transmettre cette invitation à la journée d'études organisée par Hélène Milliex (la petite-fille de Paule Thévenin) avec ma collaboration?

Amitiés à toutes et à tous

Dominique Rabourdin

**PRÓLOGO DA EDIÇÃO ESPANHOLA — LOS CANTOS DE MALDORO —
FINALIZADO E DEFINITIVO.pdf**

"Meus caros amigos:

Tenho o prazer de enviar-lhes prólogo que escrevi para a edição espanhola de ""Les Chants de Maldoror"", do Conde de Lautréamont, obra que será lançada da Espanha para toda a América Latina, pela Ediciones Belacqva, em setembro próximo, juntamente com o ""Cantos de Outono, o romance da vida de Lautréamont"" de minha autoria.

Espero que apreciem o texto.

Um forte abraço

Ruy Câmara

www.ruycamara.com.br

SEMAINE_21 (21-27 MAI)

"Chères Mélusines, Chers Mélusins,

une semaine fort chargée pour le vaguemestre, dont vous trouverez les effets sur le site <http://melusine.univ-paris3.fr/> avec de nouveaux textes numérisés dans la BNS, des articles dans la revue numérique Astu, et diverses informations dans la nouvelle section ""L'Association"".

Si j'en crois les informations glanées cette semaine, il y a bien des visites à faire prochainement.

Avis divers

1. transition

Collaboratrice de Mélusine XXVI, Céline Mansanti soutiendra sa thèse sur la revue transition le samedi 2 juin 2007 à 14h, salle Bourjac, en Sorbonne, 17 rue de la Sorbonne, Paris V°.

Au jury : Hélène Aji, Antoine Cazé, M.-C. Lemardeley, C. Savinel, B. Sellin.

2. CARL EINSTEIN ET BENJAMIN FONDANE

Coorganisatrice, Liliane Meffre me prie de diffuser le programme du COLLOQUE INTERNATIONAL, 21-22 juin 2007, CARL EINSTEIN ET BENJAMIN FONDANE : AVANT-GARDES ET EMIGRATION DANS LE PARIS DES ANNEES 20-30.

Jeudi 21 juin

Salle de réunion du Conseil, UFR Lettres rez-de-chaussée, Université de Bourgogne

9h30 Allocution de bienvenue par

M. Le Consul Général de la République d'Allemagne

et M. Le Doyen de l'UFR Langues et communication

Présentation du projet par Liliane Meffre, responsable scientifique

et O. Salazar-Ferrer, coorganisateur

Arts et esthétique. Théories et pratiques

Président de séance : Michel Reffet

10h Ramona Fotiade (Glasgow) « B.Fondane/C.Einstein: écritures cinématographiques ».

10h30 Olivier Salazar-Ferrer (Glasgow) « B. Fondane: approche des arts plastiques ».

11h Janos Riesz (Bayreuth) « Carl Einstein et le milieu des artistes noirs dans le Paris des années 20 et 30 ».

11h30 Heike Neumeister (Birmingham) « Zwischen Negerplastik und 'Ethnologie du Blanc' — Notizen zu Carl Einsteins Bildstrategien und einer Poetik der unendlichen

Unvollkommenheit ».

Après-midi

Présidente de séance : Maryse Staiber

14h30 Jean-Pierre Faye (Paris) « Hommage aux proscrits: Carl Einstein, narratorium, musique de Juan Allende-Blin, Berlin, 1978 ».

15h Patrick Lhot (Aix-en-Provence) « La fiction du réel chez Carl Einstein ».

15h 30 Andreas Michel (Terre-Haute) « Die Fabrikation der Fiktionen: Das Ende des philosophischen Idealismus » .

16h Pause café

16h15 Liliane Meffre (Dijon) « Carl Einstein et le Dr René Allendy: un nouveau regard sur l'art? ».

16h45 Klaus H. Kiefer (Munich) « Carl Einstein und Eugène Jolas im Paris der 30er Jahre ».

17h30 Discussion

Vendredi 22 juin

Salle des Gardes, Hôtel de Voguë, rue de la Chouette, Dijon-centre

Médiations. Interactions. Création

Président de séance : Olivier Salazar-Ferrer

9h30 Maryse Staiber (Strasbourg) « Claude Vigée lecteur de Benjamin Fondane » .

10h Eléonore Antzenberger (Nîmes) « Fondane-Voronca: poétique de l'exil et exil de la parole » .

10h30 Yaël Hirsch (Paris) « Lire le poète en temps de détresse: Fondane et Benjamin commentateurs de Charles Baudelaire » .

11h Pause café

11h15 Mircea Martin (Bucarest) « Benjamin Fondane et le chemin vers le centre » .

11h45 Hélène Lenz (Strasbourg) « Fondane: un dramaturge venu de l'Est ».

Après-midi

Président de séance : Janos Riesz

14h30 Michel Carassou (Paris) « B. Fondane et Tristan Tzara » .

15h Nicolas Monseu (Louvain-la-Neuve) « Fondane et Levinas » .

15h30 Michel Reffet (Dijon) « Franz Werfel: un avant-gardiste repenté » .

16h Discussion.

17h Assemblée générale de la société franco-allemande Carl Einstein

Présidents: Klaus H. Kiefer et Liliane Meffre

Renseignements auprès des coorganisateur Michel Reffet et Liliane Meffre

Université de Bourgogne : Tél : 0380395658 ou secrétariat : 0380395674

2 Bd Gabriel F-21000 Dijon

Gare ou centre ville/Université : bus ligne 5, arrêt Erasme

Vient de paraître

1. La Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, archive de la modernité

Actes du colloque tenu en Sorbonne les 5, 6 et 7 février 2004

[Maryse Vassevière étant trop modeste sur ce point, je rappelle qu'elle avait organisé ce colloque au titre de notre équipe Recherches surréalistes (GDR 2223 du CNRS)]

Textes réunis et présentés par Michel Collot, Yves Peyré et Maryse Vassevière.

Ouvrage publié avec les concours du Centre National de la Recherche Scientifique de

l'Université Sorbonne Nouvelle — Paris 3, de la Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet et de l'Association Doucet Littérature.

Textes de: Ingrid Astier, Henri Béhar, Dominique Carlat, Michel Collot, Bruno Curatolo, Claude Debon, Beatrice Didier, Marie-Claire Dumas, Gérard Farasse, Murielle Gagnebin, Almuth Grésillon, Françoise Hamon, Noël Herpe, Étienne-Alain Hubert, Jean-Louis Jeannelle, Van Kelly, Dolorès Lyotard, Bertrand Marchal, Éric Marty, Catherine Maubon, Martin Mégevand, Denis Pernot, Yves Peyré, Emmanuel Rubio, Maryse Vassevière, Frédéric Worms.

Ce volume rend hommage à Jacques Doucet, créateur de la bibliothèque, et à tous ceux qui, depuis Suarès, Aragon, Reverdy et Breton, ses premiers conseillers, ont contribué à faire d'elle une mémoire vivante de la création contemporaine. Il présente quelques-uns des fonds les plus importants qui y sont conservés et permettent de mieux connaître, entre autres, Mallarmé, Apollinaire, Reverdy, Breton, Aragon, Tzara, Desnos, Char, Ponge, Luca, Du Bouchet, Bergson, Du Bos, Gide, Malraux, Calet, Gadenne, Guérin, Leiris, Cioran, Beckett, Pinget, René Clair, Nicolas de Stael et Lyotard.

Il dresse un bilan des travaux qui leur ont été consacrés mais propose aussi des méthodes et des pistes nouvelles pour des recherches futures. Un répertoire permet de se faire une idée plus complète des richesses de ce patrimoine en constante évolution. Des textes inédits de Bernard Noël, Silvia Baron Supervielle, Bernard Vargaftig et Pierre Lartigue en illustrent la vitalité.

480 p. (17 x 24) ; ISBN: 2-86742-144-6 (ed. des Cendres) ; 2007 ; 45 euros.

Nombreuses illustrations en couleurs

<http://site.voila.fr/cendres/tout.html>

2. Collective Inventions: Surrealism in Belgium

Georgiana Colvile, qui y a contribué, signale cette grande première :

Lieven Gevaert Series — volume 05

Editors: Patricia ALLMER, Hilde VAN GELDER

Collective Inventions constitutes the first collection and book-length publication on Surrealism in Belgium on which Belgian and Anglo-American scholars have collaborated.

Collective Inventions offers new writings by leading international scholars and experts on the movement's diverse manifestations in Belgium. The essays range from comparative analyses of Surrealism in Belgium with other versions of Surrealism, particularly French, to detailed critical engagements with individual oeuvres. The authors use contemporary theoretical and critical models to explore artistic production in a variety of media, including painting and photography, film and fashion, postcards and Perspex.

Collective Inventions significantly alters and widens current understandings of Surrealism.

Inhoudsopgave

Authors

Acknowledgements

Introduction: Surrealism in Belgium

1. Surrealist Structures

The Fashionable Surrealism of Variétés, An Paenhuysen

The End of Surrealism in Belgium, Steven Harris

2. Word and Image

Paul Nougé Constructing Absence, Silvano Levy

Magritte's Smoke and Mirrors: Reading, Writing, and Art-magic, Ben Stoltzfus

René Magritte and the Postcard, Patricia Allmer

3. Masculin/Feminine

He Who Has Never Dreamt of Mae West: Surrealist Masculinity and the Late Collages of E.L.T. Mesens, Neil Matheson

Color Plates, Evelyn Axell (1935-1972): a Belgian Surrealist Pop Artist?, Liesbeth Decan

4. Film and Photography

Automatic Photographs: Brussels, Breton and Surrealism, David Bate

The King Cophetua Legend, Synesthesia and Magic (Sur)realism in André Delvaux's Rendez-vous a bray (1971) and Benvenuta (1983), Georgiana Colvile

Christian Dotremont's Theory of Photography, Hilde Van Gelder

Index, Colophon

Technische Gegevens

2007 — 247 p. — 17 x 23 cm — sewn-paper — ill. — ISBN 978 90 5867 592 7 — EURO 24,50

Commandes : http://www.kuleuven.be/upers/catalogue/book_detail.php?Id=1310

Sur la toile

Baya Mahieddine

Source : <http://www.algeriades.com:80/news/previews/article205.htm>

Baya (1931, Bordj el-Kiffan — 1998, Blida) réalise très tôt des modelages et dessine des motifs sur la terre, avant d'être encouragée à s'essayer à la gouache. Lorsque, de passage à Alger, Aimé Maeght découvre le travail de cette autodidacte, il décide de l'exposer dans sa galerie de la rue de Téhéran à Paris.

Cela a eu lieu en novembre 1947 avec un catalogue réhaussé par un texte d'André Breton. En février 1948, l'édition française du magazine Vogue lui consacre sa couverture et un portrait signé d'Edmonde Charles-Roux.

Après une interruption d'une dizaine d'années, consécutive à son mariage avec le musicien Hadj Mahfoud, ses premiers travaux sont montrés au Musée national des Beaux-Arts d'Alger en 1963, puis à Paris l'année suivante. C'est alors qu'elle se remet à peindre.

Dans un foisonnement végétal et une liesse de couleurs vives, Baya a longtemps créé une féerie peuplée d'oiseaux de paradis, d'instruments de musique et de personnages féminins aux toilettes somptueuses.

Son oeuvre d'inspiration naïve est représentée dans une dizaine de collections publiques, du Musée national des Beaux-Arts d'Alger, du Musée des Arts décoratifs, du Fonds national d'Art contemporain, de l'Institut du Monde Arabe à Paris et du Musée de l'Art brut de Lausanne.

23 mai — 22 juin 2007, ""Baya : un appel singulier"", Musée national des Beaux-arts d'Alger, Le Hamma

Facteur Cheval

Tournée Parisienne du Facteur Cheval

par Demian West, le 20 mai 2007

<http://www.centpapiers.com:80/La-Tournee-Parisienne-du-Facteur,1542>

Jusqu'au 1er septembre 2007 à Paris, le Musée de la Poste vous déplaie une invite à visiter le Palais Idéal du Facteur Cheval. Au 34 rue de Vaugirard métro-Montparnasse, on peut entrer dans la porte du temple hindou fantaisiste du plus déjanté facteur qui voulut être boulanger, puis architecte de lui-même et de ses rêves. En effet, Joseph Ferdinand Cheval s'enrôla dans la Poste pour traverser sa vie sans trop buter sur des cailloux, ce qui lui arriva pourtant. Et ce fut le début d'une aventure artistique unique ou singulière. Car, sur cette première pierre, il a su construire pendant 30 ans de 1879 à 1912 : le premier chef-d'oeuvre de l'architecture naïve [.] Voir la vidéo : <http://www.facteurcheval.com/fr/video.php>

L'ode

Source : <http://www.fabula.org:80/actualites/article18918.php>

Didier ALEXANDRE, Geneviève CAMMAGRE, Marie-Catherine HUET-BRICHARD [dir.], L'ode, en cas de toute liberté poétique. Actes du colloque organisé à l'Université de Toulouse-Le Mirail les 14-15-16 janvier 2004, Oxford / Bern / Berlin / Bruxelles / Francfort-sur-le-Main / New York / Vienne, Peter Lang (Littératures de langue française), 2007, 331 p. ISBN 978-3-03910-980-7

[.] Ce recueil collectif, qui conjugue des approches générique, prosodique, diachronique, thématique, pragmatique de l'ode, illustre combien l'ode n'est pas une forme statique et comment elle peut se transformer pour demeurer un chant poétique moderne adressé par le sujet lyrique à la collectivité de ses contemporains.

Émilie FRÉMOND, « Écriture de l'ode. L'ode face à l'Histoire : André Breton, Philippe Soupault »

Pascale ALEXANDRE-BERGUES, « Ecrire l'ode avec un crayon de charpentier : Les Odes à Chacun de Henri Pichette »

Didier ALEXANDRE, « Quand y a-t-il ode ? Persistance ou épuisement de l'ode au XXe siècle »

Giacometti, avant-gardiste précoce

Source : <http://www.letemps.ch:80/template/culture.asp?page=10&article 7716>

EXPOSITION. Le Kunsthau de Zurich focalise l'attention sur une période clé de l'oeuvre du sculpteur, lorsqu'il fraya avec le cubisme et le surréalisme.

C'est une exposition qui se découvre presque religieusement, si l'on en croit le silence des nombreux visiteurs, concentrés dans la salle réservée aux pièces de la période surréaliste d'Alberto Giacometti. C'est à cette époque que l'artiste, sans donner encore dans l'élongation de la figure qui sera pour ainsi dire sa marque de fabrique, trouvera son propre style.

L'exposition du Kunsthau de Zurich se découvre en deux temps. Elle présente d'abord un moment de l'oeuvre, «à l'aube de l'avant-garde», comme le précise le titre. Et y ajoute un aperçu de l'ensemble, des premiers travaux de jeunesse, voire de l'enfance, jusqu'aux années de la maturité.

Procédons à une visite chronologique, ne serait-ce que pour mieux comprendre le caractère novateur de la sculpture de Giacometti. Les peintures, les dessins et les statues réalisés à Stampa, dont certains ne sont réapparus qu'en 2006 lors de la succession parisienne, restituent la manière grave et respectueuse avec laquelle l'artiste interprète le portrait.

Des peintures signées par le père, Giovanni Giacometti, contribuent à situer cette période de l'oeuvre dans le contexte familial, qui fournit à Alberto la plupart de ses modèles. Des peintures qui vont d'une vision tout à fait charmante d'Anna et Alberto datée de 1903 (l'enfant avait 2 ans) à un Sculpteur de 1923, où l'on reconnaît le jeune sculpteur réalisant un buste de sa mère. Lequel est également exposé.

Mais d'abord, des aquarelles et des dessins, dont le plus ancien est daté de 1911, donnent une idée de la précocité d'Alberto. Paysages, scène très simple d'un garçon au lit, le portrait du grand-père réalisé vers 11 ou 12 ans. Giacometti débute dans l'atelier de son père, avant de

connaître une période de doute, notamment lors de son séjour à l'Ecole des beaux-arts de Genève. Dans les bustes encore réalisés à Stampa, il martèle ses formes, écrase les têtes, les aplatit, ôte jusqu'à leurs traits. C'est ainsi qu'il s'approche du cubisme et du surréalisme. A Paris, dans l'atelier de Bourdelle à la Grande Chaumière, il opère des choix. Le choix de la sculpture, d'abord, sans renoncer toutefois au dessin. Le choix de l'avant-garde, ensuite. L'exposition a le mérite de juxtaposer les dessins et les sculptures, pour montrer cette évolution en parallèle, qui authentifie, en quelque sorte, sa radicalité. Entre 1925 et 1935, Alberto Giacometti, intéressé par les travaux cubistes et par la statuaire africaine ou océanique, schématise ses formes. Des portraits des parents, en trois dimensions, datés de 1927, montrent comment, tout en effaçant le dessin de la bouche, des yeux, du nez, le sculpteur accentue le sentiment de la présence du sujet, de sa force.

Puis viennent les œuvres expérimentales, liées non à des personnes, mais à des idées, des images. Fleur en danger, Pointe à l'œil ou les Compositions cubistes offrent une interprétation tout à fait originale du cubisme et du surréalisme. Jusqu'à cette Tête qui regarde au titre provocant, puisque les yeux sont absents, leur place tout juste suggérée par un creux.

Quelques pièces d'autres plasticiens, Brancusi, Lipchitz, sont placées en regard, pour évoquer une tendance générale vers la simplification, vers la suggestion, vers la réduction aux lignes de force. Comme les lignes des mains, avec leurs doigts fermés (Composition/Mains, 1927), ou ce S qui s'évase, s'allonge et finit par évoquer une Femme couchée (1929), ou la Femme cuillère de 1926-27, hiératique à l'instar des personnages longilignes ultérieurs.

Une salle documente l'œuvre de l'après-guerre, celle de la maturité. En contrepoint, on l'a vu, les dessins, légers et cristallins, où les lignes se croisent et s'entrecroisent, où le sujet, résolument la figure humaine, allant vers son destin, émerge de cette combinaison de traits. Le parcours est ainsi achevé, dans cette manifestation qui est une version élargie (aux années avant et après) de celle qui a été conçue à Mogliano Veneto par Casimiro Di Crescenzo, spécialiste de Giacometti.

Laurence CHAUVY

Kunsthau Zurich. Ma-je 10-21h, ve-di 10-17h. Jusqu'au 26 août.

Drôles d'objets !

Source :

http://www.lefigaro.fr:80/magazine/20070525.MAG000000702_drles_d_objets_.html

Entre les deux guerres, la plupart des grands artistes européens participent peu ou prou au mouvement surréaliste. Au Victoria and Albert Museum, une exposition est consacrée aux objets qu'ils ont inventés : des trouvailles qui ont dynamité les canons de l'art.

C'est une sculpture au titre étrange, L'Objet invisible : une femme écarte les doigts pour mieux tenir... un objet qui n'existe pas. Une autre sculpture représente la base d'un fer à repasser bardée de clous qui rendent celui-ci inutilisable. Une autre encore montre, posées sur une soucoupe, une tasse et une cuillère enveloppées de fourrure. Dans la même veine, plus connu, il y a aussi le téléphone-homard de Dali. Qu'il s'agisse de trouvailles nées du hasard, d'assemblages absurdes, de rapprochements aléatoires, les objets vont jouer un rôle important dans la création surréaliste. Chacun y va de sa petite phrase : Magritte veut les faire « hurler ». Ernst imagine « des crocodiles qui se réapproprient une valise faite avec leur peau », de même que Lautréamont évoquait un être « beau comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie ». Il n'est pas toujours facile de définir la peinture surréaliste. Et encore moins l'objet surréaliste, sorte de collage des objets les plus inattendus. S'ils occupent une place singulière dans l'aventure surréaliste, c'est que l'on y rencontre l'esprit de contestation et de provocation cher à André Breton et ses amis. On pouvait donc s'attendre à ce qu'une exposition leur soit un jour consacrée sur le modèle de celle qui avait eu lieu à Paris, en 1936, à la Galerie Charles Ratton. Ce sont les Anglais qui ont réagi les premiers : l'esprit surréaliste a toujours eu meilleure presse chez les Anglo-

Saxons que chez les Français. L'événement a donc lieu au Victoria and Albert Museum, qui vient tout juste d'être rénové.

C'est avec les premières natures mortes, à la fin du XVI^e siècle, que des objets sont représentés pour eux-mêmes dans la peinture. Instruments de musique, corbeilles de fleurs ou de fruits se multiplient dans l'art français où brillera, deux siècles plus tard, le génie incontesté de ce genre : Chardin. Mais c'est à Marcel Duchamp que revient le geste radical, véritablement novateur et révolutionnaire, de transformer, par la seule décision de l'artiste, l'objet quotidien en oeuvre d'art. L'épisode est bien connu : en 1913, Duchamp expose une «sculpture» qu'il intitule Roue de bicyclette. C'est une simple roue, à côté d'un tabouret. Ici, rien ne sort de la main de l'artiste, qui s'est contenté d'assembler deux objets usuels. Il récidive en 1914 avec le fameux Porte-bouteilles acheté au Bazar de l'Hôtel de Ville, «objet usuel promu à la dignité d'oeuvre d'art par la seule déclaration qu'en fait l'artiste», expliquera André Breton, qui baptisera ces pseudo-sculptures du nom de «ready made». Le plus célèbre d'entre eux sera le fameux Urinoir que Duchamp expose en 1917 au Salon des indépendants à New York. La trace du créateur se réduit ici au seul choix de l'objet manufacturé. Par ce geste radical, Duchamp sera à l'origine de la plupart des remises en cause de l'art du XX^e siècle. [.]

Véronique PRAT

Victoria and Albert Museum, Cromwell Road, Londres, jusqu'au 22 juillet 2007.

Bien cordialement,

L'administrateur toujours provisoire

Henri Béhar

rodanski

"Bonjour,

Je suis nouveau sur cette liste. Je fais actuellement des recherches sur Stanislas Rodanski, poète qui fit partie durant quelque temps du mouvement surréaliste, à l'après guerre.

Je cherche à savoir si un mémoire, écrit par Vanina Vaudey, intitulé ""lecture de Rodanski"", réalisé à l'université Paris IV-Sorbonne en 2001, est disponible quelque part. Ou quelqu'un aurait-il le contact de Vanina Vaudey?

Merci d'avance!

Cordialement,

Benoît Delaune

sociologie de l'utopie

"Bonjour,

J'ai réorienté récemment ma thèse de sociologie sur Walter Benjamin en direction de la refondation d'une sociologie de l'utopie. Je n'ai trouvé qu'un seul livre portant directement là-dessus, il est de Dubeau et date un peu (1961). Auriez-vous des références ou des idées qui toucheraient à une sorte de sociologie de l'utopie ?

Je vous remercie par avance de tout ce que vous pourrez me donner à grignoter sur ce sujet... Comme Bloch, j'ai faim !

Marc Berdet

Re: rodanski

"Bonjour,

Si vous travaillez sur Rodanski, une suggestion : contactez Georges Lavaudant, le metteur en scène de théâtre (ancien directeur du CDNA de, Grenoble, et, ces dernières années, du Théâtre de l'Odéon, Théâtre de l'Europe).

Il l'a connu, et l'avait mis en lumière au début des années 80 en montant ses textes. Notamment, La Victoire à l'ombre des ailes, avec Ariel Garcia Valdès, au Festival d'Avignon 1981.

Livre édité avec une préface de Julien Gracq édité en 1975 (Soleil noir), puis réédité en 1989 (Bourgeois).

Amicalement
Anne Laurent

Re: rodanski

"Cher monsieur,
je suppose que vous avez déjà cherché où était conservé ce qui reste des archives de Stanislas Rodanski, sur la base de données: "Manuscrits littéraires du XXe siècle", qui est abritée par le catalogue informatique de la BNF, section ""Opaline"" (cf. ci-dessous: il vous suffit de cliquer sur le lien pour voir la notice complète).

Avec mes sentiments dévoués,
Claire Paulhan

Titre, Institution, avec images
19

Cahiers et carnets de Stanislas Glucksmann..., BM de Lyon
19

Des Proies aux chimères, Bibliothèque littéra...
1954

Lettre de Stanislas Rodanski sans..., Bibliothèque littéra...
1945

18 lettres de Stanislas Rodanski à André..., Bibliothèque littéra...
1953

[Récit de rêves]
Bibliothèque littéra...
1953

Le Rosaire des voluptés épineuses, Bibliothèque littéra...
1950

La Victoire à l'ombre des ailes

Re: sociologie de l'utopie

"Bonjour,
Vous pouvez toujours jeter un coup d'œil sur la section sociologie de notre Bibliographie générale d'études théâtrales:
<<http://www.theatrales.uqam.ca/2j.html>>.

Cordialement,
André G. Bourassa
École supérieure de théâtre
Université du Québec à Montréal

Re: sociologie de l'utopie

"Bonsoir, allez voir parmi les derniers livres de Jean-Joseph Goux :

il a travaillé sur le sujet qui vous intéresse mais je n'ai pas cela sous la main pour être plus précis.

Cordialement

Bernard Noël

Re: sociologie de l'utopie

"L'art au XXème siècle et l'utopie ne comblera pas du tout une sérieuse faim sociologique mais il y est quand même question d'utopie!
collection ARTS 8 L'harmattan 2000

Re: sociologie de l'utopie

"Bonjour,

Je crois que vous pourriez tirer profit de la lecture de l'ouvrage collectif "Le Tournant esthétique de la philosophie", Anthropos, 1988 et des livres de (ou dirigés par)Gérard Raulet, en particulier :

- Walter Benjamin, 2000

-Utopie et culture politique

- Stratégies de l'utopie

Indispensable aussi sur l'utopie : L' Esprit de l'utopie de Ernst Bloch (bibliothèque des idées, Gallimard).

Cordialement,

> L'art au XXème siècle et l'utopie ne comblera pas du tout une sérieuse

> faim sociologique mais il y est quand même question d'utopie!

> collection ARTS 8 L'harmattan 2000

Michel COLLOMB

Professeur de Littérature comparée

Re: sociologie de l'utopie

"Bonjour,

Je pense que vous devez connaître si vous travaillez en socio, mais au cas où: il existe un ouvrage du sociologue/politiste Bernard Lacroix, qui s'appelle ""L'utopie communautaire, Mai 68, l'histoire sociale d'une révolte"", et qui a été réédité récemment. Je met en pièce jointe la présentation de cet ouvrage.

Cordialement,

Eric brun.

Re: sociologie de l'utopie

"Bonjour

sur le cas du fouriérisme, je recommande les travaux de Pierre Mercklé, sociologue à l'ENS-lsh de Lyon.

On peut lire sa thèse au format html à l'adresse suivante :

http://socio.ens-lsh.fr/merckle/merckle_docs.php

Et la liste de ses publications, dont certaines en accès libre internet

: http://socio.ens-lsh.fr/merckle/merckle_publications.php

Cordialement

Boris Gobille

Sur l'utopie

"Bonjour,

Je me permets de rappeler, au sujet des utopies, les excellents travaux de Simone Debout, qui a réédité toute l'oeuvre de Fourier et a étudié de près Le Nouveau monde amoureux. Simone Debout a pu examiner les archives du maître et en tirer des textes jusqu'alors méconnus. Encore alerte et pleine d'humour ce chercheur (j'hésite à utiliser ""chercheuse"") est joignable à Paris et serait certainement capable de vous donner les meilleurs renseignements sur le sujet. Cordialement,

André Ughetto, Marseille" ughetto.andre

utopie

"Peut-être si l'étudiant s'intéresse au domaine anglophone et théâtral, faut-il jeter un oeil sur la nouvelle trilogie de Tom Stoppard, *The Coast of Utopia*. J'ai vu il n'y a pas longtemps du tout une représentation à New York et le texte est disponible. Quite puzzling and problematique! Didier Girard"

Re: Sur l'utopie

"Pour changer (1) et compléter votre bibliographie, quelques ouvrages philosophiques ayant un point de vue critique sur l'utopie :

1) Point de vue d'extrême gauche (communiste anglais orthodoxe)

A. MORTON, L'UTOPIE ANGLAISE, MASPERO, 1964

2) Points de vue ""de droite"" ou d'extrême droite

RAYMOND RUYER, « L'UTOPIE ET LES UTOPIES », PARIS : PUF, 1950

et peut-être Louis Rougier, ""Du paradis à l'utopie"", Copernic, Paris, 1979

et bien sûr *CIORAN, HISTOIRE ET UTOPIE, 1960*

3) Récent :

PAUL RICOEUR, HISTOIRE ET UTOPIE, SEUIL, 1997 (discute de Marx, Manheim, Fourier etc)

Alain Chevrier

(1) ""La vérité n'est pas toujours révolutionnaire"" (Francesco Rosi, l'Affaire Mattei)

Re: utopie

L'utopie n'en finit pas de faire des vagues en nous, mais on peut

SIGNALER LE BEAU LIVRE TERMINUS D'UNE GRANDE BENJAMINIENNE: SUSAN

BUCK-MORSS, DREAMWORLD AND CATASTROPHE: THE PASSING OF MASS UTOPIA IN

EAST AND WEST (MIT PRESS, 2000).

Christophe Waall-Romana

SEMAINE_22 (28 MAI-3 JUIN)

Chères Mélusines, Chers Mélusins,

Cette 22e semaine a été marquée, sur la liste Melusine, par un tel courant de messages que j'ai reporté jusqu'à ce jour le moment de faire connaître les annonces qui vont suivre, et de diffuser le bon de commande ci-joint. Preuve du besoin d'utopie partagé par notre communauté !

D'autre part, je vous signale que de nouveaux textes, de nouveaux comptes rendus abondent régulièrement notre site, toujours à la même l'adresse : <http://melusine.univ-paris3.fr/> La moyenne de consultation s'établit à 200 lecteurs par jour.

Annonces

1. La dernière séance du séminaire du Centre de recherches sur le surréalisme, « Ralentir travaux » La fabrique surréaliste, animé par Françoise Py et Maryse Vassevière, sera avancée d'une demi-heure : le 15 juin 2007, à partir de 15h30, Henri Béhar traitera de « Breton soulève l'arcane 17 » à l'Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle Centre Censier, 13 rue de Santeuil, 75005-PARIS (Métro Censier-Daubenton), salle 410 (4ème étage). Entrée libre, les mains dans les poches.

2. Emma Berry, Executive Officer, AHRC Research Centre for Studies of Surrealism and its Legacies, Department of Art History & Theory, University of Essex, Tel: 01206 872600, Fax: 01206 873003, www.surrealismcentre.ac.uk, nous écrit :

As some of you will be aware, the AHRC Research Centre for Studies of Surrealism and its Legacies is now drawing to a close. The Centre's final event, the fifth annual PhD symposium, is taking place at Tate Modern and we would be delighted if you could join us to mark the end of five successful years of the Centre.

New Perspectives on Surrealism and its Legacies: Fifth Annual PhD Symposium

14.00 — 18.00 Friday 15 June 2007, Tate Modern (McAulay B Studio) Followed by drinks

The symposium is an opportunity for postgraduate students working on areas related to Dada, Surrealism and their legacies to discuss their research with other students as well as professional specialists.

Free event. All welcome.

Speakers include:

Vicky Clouston, 'André Breton and the Occult: or the gentle art of making enemies'

Karla Huebner, 'Mimicry and Fascination: Toyen and the Legendary Psychasthenia'

August Jordan Davis, 'The Visible Suppressed: Martha Rosler and Max Ernst'

Caroline Levitt, 'Screening Poetry: Guillaume Apollinaire, André Breton and experimental cinema'

Joanne Pawlik, 'From Rodez to California: Artaud among the Beats'

Abigail Susnik, 'Reclaiming the Outmoded for Surrealism: 'The Vertigo of the Modern' in Louis Aragon's *Le Paysan de Paris* (1923-26)'

To book a place contact Emma Berry

Tzara ; La Clé de l'horizon

Je reçois un monumental cahier trilingue (français, anglais, roumain) : La Clé de l'horizon, 21 compositeurs d'aujourd'hui à la rencontre de Dada. Musiques pour Tristan Tzara. Album international pour l'étude des avant-gardes musicales contemporaines. Ouvrage conçu et réalisé par Vasile Robciuc, président de l'Association culturelle et littéraire « Tristan Tzara », Moinesti, Roumanie. Faisant suite au CD-audio du même titre produite en 2002, réunissant les musiques de dix compositeurs interpellés par la poésie de Tzara, ce volume contient un Argument de V. Robciuc, une sérieuse étude de G. Firca, des extraits de poèmes de Tzara, la notice biographique de 21 compositeurs, suivie de leurs partitions.

Se renseigner : vasilerobciuccla@yahoo.com

L'Apocalypse par les héritiers de Dali

Le mouvement rénovateur ""Les Héritiers de Dali"" a été fondé en 2004 à Lyon. A l'époque, il fallait commémorer le Centenaire Salvador Dali. Dix peintres européens de la mouvance fantastique s'étaient réunis à l'initiative de l'écrivain dalinien Roger M. Erasmey pour présenter une exposition flamboyante conçue en hommage au génial surréaliste espagnol. Le 18 juin 2004, ils ont signé un manifeste intitulé ""L'Appel de Lyon"". Il s'agissait de définir les grandes lignes d'une ambitieuse stratégie destinée à réhabiliter la magie artistique de l'imaginaire dans l'esprit de l'héritage créatif des maîtres du Surréalisme que furent Dali, René Magritte et Max Ernst.. [.]

Voir la suite : <http://www.quefaire.be:80/L-Apocalypse-par-les-héritiers-de-Dali-65123.shtml>

Jörg Immendorff, peintre allemand

LE MONDE | 30.05.07

Si l'on veut se lancer dans les comparaisons historiques, l'alter ego de Jörg Immendorff dans la peinture allemande de la première moitié du XXe siècle, c'est évidemment le terrible George Grosz. Bien des points communs les rapprochent : des débuts sous le signe de la colère, le goût de la provocation et, surtout, la volonté féroce de peindre le passé et le présent de l'Allemagne sans rien en cacher. Pour Grosz, ce fut Dada, l'entre-deux-guerres, le nazisme ; pour Immendorff, le maoïsme, le mur de Berlin, la réunification. Ensemble, ils composent une chronique presque complète de leur siècle. C'est dire l'importance d'Immendorff. [...] Philippe DAGEN

voir la suite : <http://www.lemonde.fr:80/web/article/0,1-0@2-3382,36-916738@51-916836,0.html>

Trou d'air (de Paris)

http://www.paris-art.com:80/edito_detail-andre-rouille-196.html

Le Centre Pompidou a choisi de fêter son trentième anniversaire avec une grande exposition intitulée «Airs de Paris» placée sous la figure tutélaire de Marcel Duchamp et de sa célèbre œuvre Air de Paris: cette fiole de verre uniquement remplie d'air puis scellée qu'il a offerte à ses amis collectionneurs new-yorkais à son retour de Paris en 1919. Figure emblématique de l'art occidental du XXe siècle, relais entre l'art des deux rives de l'Atlantique à l'époque moderne, Marcel Duchamp a bénéficié de la belle rétrospective inaugurale du Centre Pompidou en 1977. [...]

Dans ce cadre, la petite fiole d'air de Paris, qui plane depuis près d'un siècle dans la haute atmosphère des œuvres paradigmatiques de l'histoire de l'art (ici un ready-made aidé), est venue à point nommé pour ancrer l'exposition du trentenaire dans une triple filiation : celle du célébrissime Marcel Duchamp, à la fois français et artiste du monde, celle de l'inauguration du Centre Pompidou en 1977, celle beaucoup plus hasardeuse du thème de la ville et de ses mutations contemporaines.

André ROUILLÉ.

Dali à Londres

[http://www.tdg.ch:80/pages/home/tribune_de_geneve/info_express/culture/depeches_culture/\(contenu\)/84642](http://www.tdg.ch:80/pages/home/tribune_de_geneve/info_express/culture/depeches_culture/(contenu)/84642)

La Tate Modern de Londres met en scène la relation entre Dali et le cinéma

La Tate Modern de Londres met un coup de projecteur sur la relation intime du génie espagnol du surréalisme Salvador Dali avec le cinéma, qui lui a permis de travailler avec Buñuel, Hitchcock et même Disney.

L'exposition ""Dali et le cinéma"", du 1er juin au 9 septembre, rassemble par ordre chronologique une centaine de tableaux, films, photographies et manuscrits. C'est une ""exploration sans précédent du rôle central du cinéma dans l'œuvre de Dali"", a expliqué le curateur Matthew Gale à la presse.

Une marque indélébile qui a été réciproque: ""Dali fait partie de la première génération d'artistes pour lesquels le cinéma a eu une influence sur la formation. Le cinéma a alimenté son imagination"", a souligné M. Gale.

De l'observation des techniques de tournage est née la ""marque"" Dali, à savoir l'association d'un paysage panoramique avec des éléments de nature morte, offrant une illusion ambiguë d'espace.

Un concept qu'il va utiliser à maintes reprises, notamment dans ""Les premiers jours du printemps"" (1929).

Dali a également puisé dans le cinéma son goût pour la superposition et le trompe-l'œil, appréciant tout particulièrement la double, voire davantage, lecture de ses toiles: dans ""L'Homme invisible"" (1930), l'épaule droite est un buste de femme, l'avant-bras gauche est une chute d'eau et les cheveux sont des nuages.

Dans ""Idylle atomique et uranique mélancolique"" (1945), Dali a semé la confusion entre les différents plans de sa toile, laissant une impression de vertige à l'observateur.

Si le cinéma a influencé le peintre, l'artiste a aussi apposé sa patte sur le grand écran.

Plusieurs des films auxquels Dali a collaboré sont projetés au fil de l'exposition.

Il a co-écrit les scénarios de ""Un chien Andalou"" (1929) et de ""L'Age d'or"" (1930) avec son ami le cinéaste espagnol Luis Buñuel, rencontré lorsqu'ils étaient étudiants à Madrid.

Fasciné par les États-Unis et surtout par la capitale mondiale du cinéma Hollywood, Dali a effectué de nombreux séjours outre-Atlantique, notamment pendant la Seconde guerre mondiale.

Il a écrit une scène de rêve de ""La maison du Docteur Edwardes"" (1945) d'Alfred Hitchcock, participé à ""La péniche de l'amour"" (1942) de Fritz Lang, travaillé avec les Marx Brothers et écrit des scénarios, dont ""Babouao"" (1932) jamais adapté à l'écran.

Début 1946, il a travaillé avec les studios Disney --il considérait Walt Disney comme ""un grand surréaliste américain""-- sur le film d'animation ""Destino"". Une salle entière est consacrée au film qui est projeté pour la première fois au Royaume-Uni.

""Dali a passé huit mois à travailler dessus"", a déclaré à l'AFP Roy Disney, neveu de Walt. Malgré ses nombreuses activités cinématographiques, Dali n'a pas abandonné son pinceau, produisant des œuvres largement sous influence comme ""Les arrangements du désir"" (1929), ""Métamorphose de Narcisse"" (1937) ou ""Rêve causé par le vol d'une abeille autour d'une pomme grenade, une seconde avant le l'éveil"" (1944).

En 1929, alors qu'il travaille sur le ""Chien andalou"", Dali peint ""Les plaisirs illuminés"" qui représente une série d'images compartimentées à la manière d'un story-board.

Dali a également porté son attention sur les personnalités du cinéma américain représentant une Shirley Temple en sphinx rouge sang, une chauve-souris sur la tête et entourée d'ossements humains (1939).

Sont aussi présentés ""Un portrait de Laurence Olivier dans le rôle de Richard III"" (1955), commande du producteur britannique Alexandre Korda pour promouvoir son film, un portrait du Colonel Jack Warner (1951), président des studios de cinéma Warner devenu son ami, et sa création ""Le mariage de Buster Keaton"".

Giacometti, à l'avant-garde

Source

:http://www.swissinfo.org:80/fre/magazine/detail/Giacometti_a_l_avant_garde.html?siteSect=108&sid=7845706&cKey=1180592782000

«Alberto Giacometti. L'aube de l'Avant-garde», c'est le titre d'une exposition que propose le Kunsthaus de Zurich.

Elle met en évidence la période durant laquelle le sculpteur suisse se rapprocha du cubisme, sur le plan formel, et du surréalisme, pour le caractère énigmatique des sculptures.

Déjà montrée à Mogliano Veneto, cette manifestation conçue par un spécialiste de l'œuvre de Giacometti est reprise à Zurich dans une version augmentée.

La période concernée se voit mise en contexte, grâce à la présence d'aquarelles qui remontent à l'adolescence de l'artiste, de portraits, peints ou sculptés, des années encore passées à Stampa, et d'œuvres de la maturité.

On peut ainsi suivre le parcours qui conduit le jeune Alberto à épurer ses formes, et à leur faire subir des torsions, des simplifications radicales. Les impressionnantes figures longilignes de l'après-guerre ont en effet été le fruit d'expérimentations très différentes.

Lignes de force

D'abord réaliste dans sa manière de saisir les traits de ses modèles, presque toujours les proches, les parents, les frères et sœurs, le sculpteur éloigne de plus en plus les visages, en efface les signes distinctifs, et expressifs, que sont les yeux, le nez, la bouche. Il finit par ne retenir qu'une masse, aplatie, carrée, et pourtant non moins expressive.

Puis, il dote ses sculptures les plus elliptiques de titres qui contribuent à les intégrer dans la famille surréaliste: «Fleur en danger» (1933) ou «Pointe à l'oil» (1932), ou cette «Tête qui regarde» et qui est dénuée d'yeux proprement figurés.

Alberto Giacometti s'attache aux lignes de force, par exemple ce jeu des doigts qui suggère l'entier des mains, courbées sur elles-mêmes, pliées, fermées.

Bouleversement artistique

La figure humaine n'est jamais tout à fait absente, même des pièces les plus abstraites, comme «Couple couché» ou «Femme couchée qui rêve», ou ce «Torse» de 1925. Des pièces d'autres sculpteurs de la même époque (comme Brancusi) viennent renforcer l'impression produite, d'un artiste en phase sur l'avant-garde, poussant sa recherche jusqu'à contredire, presque, ses premières créations, déjà très travaillées et achevées. On pense aux paysages peints par le très jeune homme, ou à un portrait du grand-père réalisé vers l'âge de onze ou douze ans.

Entrecoupées de périodes de doute, les phases les plus fructueuses de cette carrière ont vu naître des pièces qu'on n'oublie pas, parce qu'elles sont uniques en effet, et parce qu'elles bouleversent les données de la sculpture à l'aube du XXe siècle.

swissinfo, Laurence CHAUVY

Bien cordialement,

L'administrateur toujours provisoire

Henri Béhar

SEMAINE_23 (4-10 JUIN)

"Chères Mélusines, Chers Mélusins, cette 23e semaine nous apporte un lot important de nouvelles, enrichi par plusieurs abonnés, et si vous n'aviez rien prévu pour la semaine prochaine, votre agenda risque d'être bien rempli. En pièce jointe, vous trouverez un bon de commande pour un livre démystificateur sur Jacques Vaché, Les Solennels, dont je vous recommande la lecture.

I. Agenda

1. 13-15 juin, Char, Paris

« RENÉ CHAR EN SON Siècle »

René Char ne concevait pas que la poésie pût être séparée : séparée de la mémoire des poètes (frères ou ascendants), du dialogue avec les penseurs et philosophes, des échanges avec les arts, de l'action résistante lorsque l'histoire l'impose, du politique exigeant toutes les vigilances. Pour le centenaire de sa naissance, et presque vingt ans après sa mort, ce colloque scientifique international explorera toutes les dimensions d'une oeuvre capitale : René Char en son siècle situera d'abord le poète, sur le plan de l'histoire littéraire, dans ses filiations majeures, et sur le plan de l'histoire des idées, dans ses dialogues avec des penseurs et philosophes essentiels. Sur le plan de l'histoire des formes poétiques, il dégagera les apports spécifiques de cette oeuvre, qui en font l'une des grandes poétiques du XXe siècle — étendant l'enquête aux rapports aux autres arts, peinture, musique et cinéma. Aux rapports à l'histoire et au politique (à la fois action et réflexion) s'adjoindront enfin, dans le champ littéraire, les questions de réception et d'héritage, situant René Char aujourd'hui.

Mercredi 13 juin : Maison de la recherche de Paris IV, 28 rue Serpente, Paris 6ème

9 h 15 : Ouverture du colloque par Bernard Bosredon, Président de l'Université Paris III et par Pierre Brunel, Vice-Président de l'Université Paris IV ; Présentation du colloque, par Jean-Claude Mathieu (Université Paris VIII)

Contextes

« Page d'ascendants » par Jean-Claude Mathieu, Université Paris VIII

La mémoire littéraire de René Char par Didier Alexandre, Université Paris IV

Le romantisme de Char par Bertrand Marchal, Université Paris IV

Char et Breton, d'un surréalisme l'autre par Olivier Belin, Université Paris IV

14 h 30 : Penser en poésie

Nietzsche ascendant par Patrick Née, Université de Poitiers

Char et Camus par Michel Jarrety, Université Paris IV

Char et Heidegger : une rencontre ? par Françoise Dastur, Université de Nice

Char / Blanchot : itinéraires croisés par Christine Dupouy, Université de Metz

« Se rencontrer paysage » par Michel Collot, Université Paris III

Jeudi 14 juin

BnFrance, site François Mitterrand, petit auditorium Quai François Mauriac, Paris 13ème

9 h 30 : Ouverture par Bruno Racine, président de la BnF

Formes poétiques

Char dans l'histoire des formes par Michel Murat, Université Paris IV

Poésie et narrativité par Dominique Combe, Université Paris III

La question du recueil par Danièle Leclair, Université Paris VIII

Formule, fragment, carnet par Philippe Met, Université de Pennsylvanie

Le poème pulvérisé de René Char par Etienne-Alain Hubert, Université Paris IV

14 h 30 : Arts

Le Musée de René Char par Martine Creac'h, Université Paris VIII

L'oreille obstinée de la joie par P. Quillier, Université de Nice

La poésie au miroir de la musique par Haydée Charbagi, Université Paris III

Char et le cinéma par Antoine Coron, BnF

Vendredi 15 juin : Bibliothèque nationale de France, site François Mitterrand, petit auditorium

Quai François Mauriac, Paris 13ème

9 h 30 : Histoire et politique

Histoire et mythe par Pierre Brunel, Université Paris IV

« Sortir de l'histoire se peut » par Laure Michel, Université de Nice

Char, Bataille, la souveraineté par Jean-François Louette, Université Paris IV

Le lieu du politique par Éric Marty, Université Paris VII

14 h 30 : Réception et filiations

Char et les revues littéraires : étude de réception par Nathalie Froloff, Université de Tours

L'héritage du poète : une inadmissible grandeur ? par Stéphane Baquey, Université d'Arras

16 h 30 : Table ronde : les poètes d'aujourd'hui et René Char

Avec Gil Jouanard, Jean-Michel Maulpoix, poètes ; Laurent Fourcaut (IUFM Paris), à propos de Dominique Fourcade ; et Valéry Hugotte (Université Bordeaux III) à propos de Jacques Dupin.

Dominique Simon

2. 14 juin, Tanguy, Paris

Fabrice Maze nous signale la projection du film documentaire qu'il a réalisé : YVES

TANGUY, Derrière la grille de ses yeux bleus (90')

qui aura lieu le JEUDI 14 JUIN à 19 heures à la SCAM

5, avenue Vélasquez

75008 PARIS

La projection sera suivie d'un cocktail.

3. 14 juin Adélaïde Russo, Paris

Le peintre comme modèle, du surréalisme à l'extrême contemporain (Presses universitaires du Septentrion)

À l'occasion de la parution du volume, rencontre avec l'auteur :

jeudi 14 juin 2007 à partir de 19 heures

Librairie Michèle Ignazi

17, rue de Jouy

75004 Paris
01 42 71 17 00
4. 15 juin, Paris

Avancée d'une demi-heure, la dernière séance du séminaire du Centre de recherches sur le surréalisme, « Ralentir travaux » La fabrique surréaliste, animé par Françoise Py et Maryse Vassevière : à partir de 15h30, Henri Béhar traitera de « Breton soulève l'arcane 17 » à l'Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle Centre Censier, 13 rue de Santeuil, 75005-PARIS (Métro Censier-Daubenton), salle 410 (4ème étage).

5. 15 juin, Paris

De 18h à 18h20 précises, Sorbonne, Salle Bourjac (17 rue de la Sorbonne, Paris V°) : La Maison de l'Acteur et le Service culturel de l'Université Paris III présentent une piécette de Roger Vitrac, Les Passagers du Vanille XII, lecture-spectacle par Jean-Paul Zenacker & Cie et un sketch surprise par des étudiants de l'atelier théâtre d'Arnaud Laster (Amelia Bogliotti, Florence Valero, Orlando Duchamp, Julien Sabarots, Maud Bécu, Yukié Katayama).

II. Appel à communication

Bohème sans frontière, Production et internationalisation d'une posture

Colloque international, Université de Toronto

10-13 décembre 2008

La bohème littéraire et artistique des XIXe et XXe siècles a fait l'objet d'interprétations nombreuses et souvent inconciliables. Pour Murger, qui en fonde le mythe dans ses Scènes de la vie de Bohème, elle se borne à la faune des apprentis peintres et littérateurs parisiens, qui mangent de la vache enragée à chaque repas en attendant la gloire et la reconnaissance.

Quelques années plus tard, Karl Marx dégage la bohème du monde de l'art et la fait émerger de tout un sous-prolétariat urbain (filous, charlatans, joueurs, écrivassiers, chiffonniers, etc.) Walter Benjamin confère à la bohème parisienne un héroïsme typique de la modernité et l'érige en forme de résistance contre la culture bourgeoise. Un large courant critique a alors associé la bohème à de nombreuses mouvances contre-culturelles et anti-bourgeoises, depuis François Villon jusqu'à Andy Warhol et au-delà. Enfin, les sociologues Pierre Bourdieu et Nathalie Heinich ont plus récemment attribué à la bohème un rôle clé dans la généalogie des champs littéraire et artistique français en lui attribuant un art de vivre et de créer en rupture avec les pratiques dominantes.

Confrontés à cette abondance d'interprétations, les historiens de l'art et de la littérature ont généralement renoncé à interroger les tenants et les aboutissants du phénomène de la bohème pour mieux évoquer l'histoire des avatars, français et internationaux, de la bohème conçue par Murger (et relayée par l'opéra de Puccini). Mais de quelle bohème parlent-ils ? Qu'y a-t-il finalement de commun entre les bohèmes de l'impasse du Doyenné, de Verlaine, du Chat noir ou de Montmartre à la Belle Époque ? Hors de France, quelle bohème ont partagé Oscar Wilde, Willem Kloos, Rubén Dario, Émile Nelligan et d'autres ? Pour ce qui concerne la littérature française, on sait que la centralisation de l'activité intellectuelle à Paris, le développement d'un marché de l'édition et de la presse et l'explosion démographique des écrivains ont conduit au développement d'une espèce de prolétariat des lettres qui a servi de terreau social à la bohème. Sur cette configuration sociale s'est greffée la posture de la « vie de bohème », avec ses héros, ses looks, ses lieux et ses excentricités. De nombreuses questions restent cependant sans réponse : quelles figures, quelles positions, quels pouvoirs ont été conférés aux bohèmes parisiennes successives ? En va-t-il de la bohème littéraire comme de la bohème artistique, et jusqu'où pousser l'analogie ? Qu'en est-il, d'autre part, des métropoles comme Londres, Madrid, Bruxelles, Munich ou encore New York, Montréal et Toronto, qui ont connu leurs bohèmes : les mêmes causes ont-elles amené les mêmes effets ? C'est à ces questions que sera consacré le colloque international qui se tiendra à Toronto du 10 au 13 décembre 2008. Sans relancer la recherche d'une définition (toujours trop extensive ou

trop restrictive) ou d'antagonismes faussement évidents (bohème vs bourgeois), et renonçant d'emblée à toute tentative de recensement, ce colloque voudrait interroger les modes de constitution, de perpétuation et de représentation, d'un pays et d'une littérature à l'autre, du phénomène de la bohème. Le colloque mobilisera les points de vue de l'histoire culturelle, de la sociologie de la littérature et de la sociocritique, mais fera aussi place à d'autres approches méthodologiques (rhétorique, historique ou encore poétique). On couvrira la période allant de 1789 à 1968, ces deux dates étant considérées non comme des terminus (la bohème ne cesse de se réactiver et de se réactualiser ici et là) mais comme des bornes entre lesquelles le phénomène social, littéraire et artistique de la bohème a connu son expansion maximale.

Les communications pourront se situer dans l'un des quatre axes suivants :

1. Métropoles de la bohème. Si on peut être pleinement bourgeois en province et vivre bourgeoisement à la campagne aussi bien qu'à la ville, il n'en va pas de même de la vie de bohème qu'on imagine difficilement hors du cadre urbain. Quelles relations établir alors entre la vie de bohème et la métropole, lieu de centralisation de l'activité intellectuelle, lieu de multiplication des journaux et des entreprises éditoriales, lieu en un mot où les réussites littéraires se font et se défont? On explorera ici les lieux (mansardes, gargotes, cafés, tavernes, bureaux de rédaction) typiques de la vie de bohème, cette géographie urbaine qui a permis aux uns et aux autres à la fois de semer leurs créanciers et d'exhiber leur posture excentrique. On s'interrogera également sur le développement de quartiers bohèmes, de Montmartre à Schwabing, de Soho à Greenwich Village et au Quartier latin de Montréal.

2. Processus de légitimation. Si la bohème est le produit de la massification et de la stratification du champ littéraire, si elle relève originellement d'un prolétariat lettré, est-elle pour autant confinée dans l'illégitimité ? La pauvreté dont elle fait parade n'est pourtant plus, depuis Rousseau, un facteur de disqualification culturelle, et s'il n'a pas ses entrées dans les salons ou à l'Académie, le bohème n'en fascine pas moins tous les acteurs du monde des lettres. L'importance que prend la bohème dans l'imaginaire littéraire des XIXe et XXe siècles nous incite ainsi à repenser le rôle des mythes et postures dans les processus de légitimation culturelle et à nous demander si la bohème n'a pas suscité de nouveaux modes de qualification. Qui dira ce que l'iconisation d'un Rimbaud ou d'un Nelligan doit à l'imaginaire collectif de la bohème ?

3. Transferts culturels. « La bohème n'existe et n'est possible qu'à Paris », lançait Murger en ouverture de ses Scènes de la vie de Bohème. Et pourtant, il y a bien eu une bohème espagnole, belge, canadienne, alors même que, dans certains cas, les conditions sociales de son développement n'étaient pas réunies. Par quelles voies, grâce à quels passeurs la posture bohème a-t-elle pu se transmettre? S'il est certain que Paris a exercé pendant longtemps une fascination sur le personnel littéraire européen et américain, la capitale française a-t-elle servi de modèle unique, ou y a-t-il eu des transferts croisés, voire des effets boomerangs ? Et selon les sens de ces transferts culturels, sous quelles formes et au prix de quels aménagements se sont-ils opérés ?

4) Représentations. Si l'écrivain et l'existence bohèmes sont une construction collective, comment cette construction s'est-elle érigée ? Comment la bohème, ensemble bien compris de topoi, réalité fondée sur du discours et des représentations, s'est-elle exprimée dans les littératures allemande, française ou encore anglaise ? En quoi la littérature bohème ou la littérature de la bohème ont-elles contribué à la production d'une posture collective ?

Les chercheurs sont invités à adresser leurs propositions (un titre et un texte programmatique d'une dizaine de lignes, en français ou en anglais) avant le 1er septembre 2007 à Anthony Glinoyer et à Pascal Brissette. Les communications seront prononcées en français ou en anglais et ne devront pas dépasser 25 minutes. Une demande de subvention sera déposée en vue de ce colloque, mais les participants sont invités à obtenir auprès de leurs centres de recherche et organismes subventionnaires le remboursement de leurs frais de voyage et de séjour.

Anthony Glinoe, Professeur adjoint à l'Université de Toronto

Pascal Brissette, Professeur adjoint à l'Université McGill

[Information transmise par Caroline Lebec]

III. Informations, expositions, Publications

Le PCF vendra-t-il la Joconde de Duchamp ?

[.] L'immeuble du Colonel Fabien, souvent visité et désormais classé, "n'est pas hypothéqué", et "n'a pas été non plus estimé, puisqu'il n'est pas à vendre", a précisé le trésorier.

Le parti n'a pas non plus l'intention de céder la tapisserie de Léger ("Liberté j'écris ton nom") qui orne un mur du 5ème étage du siège, où se trouvent les bureaux de la direction, a-t-il souligné.

"Nous respectons ces œuvres offertes par les artistes au combat communiste, elles ne seront pas vendues", a affirmé mardi Mme Buffet sur Europe 1.

Le PCF a toutefois prêté pour trois ans renouvelables la célèbre "Joconde à la moustache" (L.H.O.O.Q.) de Marcel Duchamp au centre Georges Pompidou, mais à titre gracieux, a précisé M. Frostin.

Seule œuvre dont le parti envisageait de se défaire: un vitrail de Fernand Léger de trop grande dimension, impossible à exposer pour le parti, mais le musée d'art moderne de la ville de Paris n'en a pas voulu. » Agence France Presse [Information communiquée par Eddie Breuil]

Voyage surréaliste

<http://art-et-miss.blog.20minutes.fr:80/archive/2007/06/07/voyage-surrealiste.html>

[.] L'exposition qui aura lieu à la Galerie Art'et Miss durant le mois de juin regroupe des artistes d'horizons différents pour un voyage aux tréfonds de leur sensibilité.

Voyage dans un monde sous-marin, peuplé de nos civilisations écroulées, avec Adriana BAVARESCO, peintre italienne.

Voyage au cœur des interrogations existentielles avec Russell BONCEY, artiste anglais.

Ou interrogation sur notre remarquable unicité dans un univers de similitudes, guidé par Jean-Pierre CLAUZEL, peintre français.

Une toute jeune artiste turque, Ceren ILYASOGLU, ayant déjà un bon coup de crayon, révèle ses inquiétudes face à la vie.

Daniel JOUX, peintre français, aime à partager ses émotions, il nous invite à réfléchir sur la vie, ses bons côtés et ses absurdités.

Voyage exotique avec Brigitta ROSSETTI, artiste italienne, qui dans ses toiles parvient à nous faire ressentir ce sentiment confus d'éloignement et de rapprochement qui nous lie aux autres.

Eric SARRAUD, plasticien français, nous dévoile un univers de « rachizoïdes », un monde entre spermatozoïde et moelle épinière.

Roxana WILSON CRUTIU, de nationalité roumaine et canadienne, à la limite de l'abstraction, peuple ses tableaux d'êtres tout droit issus de son imaginaire.

Voyages que nous vous invitons à partager du 2 au 30 juin, rencontre avec les artistes au cours du vernissage samedi 9 juin à 18h

Florilège pour Baya

<http://www.lanouvellerepublique.com:80/actualite/lire.php?ida=51296&idc=9&refresh=1>

[.] Cette exposition est remarquable par le nombre et la qualité des œuvres présentées, dont plus de la moitié n'ont été que très peu vues, ainsi que par le versant documentaire qui l'accompagne : archives muséales, dossier de presse bien fourni, photos de l'artiste à différentes époques de sa vie, catalogue (en arabe et en français) abondamment illustré et bien documenté avec des contributions et des reproductions d'écrits de plumes célèbres. Un sans faute bien réussi.

André Breton, Picasso et les autres

L'examen du dossier de presse et du catalogue nous a permis de relever certaines signatures significatives qui ont su trouver les mots de la pertinence pour parler de Baya : André Breton, Jean Sénac, Rachid Boudjedra, Jean de Maisonseul, Tahar Djaout, Jean Pélégri, Henri Kréa, Assia Djebbar, Paul Balta, Ali Silem, et puis, tous ceux, écrivains, journalistes, cinéastes, qui ont eu l'occasion d'avoir des entretiens avec Baya et qui nous ont si bien et si fidèlement restitué des moments privilégiés. Après tant de plumes célèbres, il ne reste pas beaucoup à dire sinon qu'elles ont tant et tant dit sur cette «fusée» qui a traversé le ciel artistique au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, il serait opportun de tenter un florilège de ce qui a été écrit sur elle durant plus d'un demi-siècle. Les écrits sont nombreux et ils portent une puissance de verbe insoupçonnable. Leurs auteurs ont eu du plaisir à dire Baya parce qu'ils ont aimé ce qu'elle faisait. Ce qu'elle a continué à faire de manière inlassable sans craindre de tomber dans le stéréotype, c'est ce qui leur a plu et qu'ils ont unanimement apprécié.

Un logiciel sui générés

Consciente de cette demande, Baya a eu l'audace de garder une étonnante auto-orthodoxie pour mieux rester fidèle à elle-même et aux autres. Jour après jour, elle fait du Baya, encore du Baya, rien que du Baya. Elle n'a pas voulu changer car disait-elle : «Pourquoi vouloir le faire ? Si Baya change, elle ne sera plus Baya». Elle l'a fait avant tout par besoin de répondre à sa propre et légitime nécessité : «Ma peinture est le reflet, non du monde extérieur, mais de mon monde à moi, celui de l'intérieur». Cet intérieur lové sur son enfance. Car tout l'ouvre de la «Dame de Blida» n'est que l'autobiographie d'une artiste d'exception qui n'a eu de cesse de dépeindre une vie hors du commun, un destin qui nous émeut comme nous a ému le petit prince de Saint-Exupéry. Son ouvre est le dessin qui plairait — sans conteste — à tous les petits princes du monde.

Son langage pictural est fait d'un logiciel sui générés qui réinvente l'alphabet et la syntaxe des formes, de la lumière et des couleurs, faisant de son imagerie un interminable recommencement de la vie.

La sour de Shéhérazade

Tahar Djaout écrivait, en 1987, dans une de ses contributions à Algérie Actualité : «Baya est la sour de Shéhérazade, la tisserande des mots qui éloignent la mort. Nous voici donc dans le conte, avec ses univers merveilleux. Baya abroge les formes, les classifications et les dimensions : l'oiseau s'étire et devient serpent, arbres et cahutes poussent de guingois, les vases se ramifient, deviennent arborescents comme des queues ou des huppés d'oiseaux. De cette sorte de village des origines ou cases, arbres et oiseaux sont emmêlés, les paysages et objets baignent dans l'informulé et la liberté du monde placentaire. Aucun centre de gravité n'est admis. Tout l'effort de l'artiste est tendu vers la recherche d'une sorte d'harmonie prénatale que la découverte du monde normé, balisé, anguleux nous a fait perdre».

L'alchimiste Baya sort de son athanor toute une cohorte de personnages fabuleux qu'elle met en scène dans une combinatoire débridée où la candeur et la fraîcheur sont à l'aune d'une joie, d'une gaieté surgissantes de vitalité.

Les hybrides, les êtres siamois en pleine recomposition subsumante, fusent de partout, les individus, les espèces, les genres, les règnes se marient, le végétal se fond dans l'animal, l'animal dans le végétal : filles-fleurs, femmes-pétales, robes rosacées harnachées de plantes, de fleurs et de poissons, papillons, papillons-poissons, poissons-oiseaux marchant sur terre ou arpentant les airs, vases efflorescents, ruisseaux-aquariums, cruches, lions débonnaires caressant des serpents, nichées gazouillantes, cases africaines, dômes étoilés, grappes de raisin, tranches de pastèques, instruments de musique membrés à tête de gargouille, toute une succession de coalescences mystérieuses peuplant un monde fantastique qui convoque un refrain d'Hugues Aufray : «Les poissons seront fiers de nager sur la terre et les oiseaux auront le sourire». Monde fantastique, vie de cocagne, utopie merveilleuse, archétypale. Fusion amoureuse en ataraxie de chacun avec l'autre, de tout avec tout, dans un monde intemporel,

immémorial. On se délivre difficilement de cet embouteillage de formes, de rythmes et de couleurs.

Une grammaire matricielle

Cette imagerie d'Épinal revisitée a d'abord surgi sur la scène internationale et a été validée par des mentors patentés, dont l'emblématique André Breton, avant de faire l'objet d'une jalouse réappropriation de la part de nos institutions et de nos collectionneurs. Elle avait, en effet, défrayé la chronique artistique parisienne dès 1947, lors d'une première exposition à la galerie Maeght (une des plus cotées de Paris), qui fut chaleureusement accueillie et accompagnée par les têtes les plus connues du landerneau culturel de l'époque. André Breton, pape du surréalisme, incontournable figure de proue, observateur impénitent de la scène artistique et littéraire, s'est fait un plaisir de préfacier le catalogue et de signer un article dithyrambique dans la revue «Derrière le miroir» éditée par Adrien Maeght. On y lit notamment : «Une chance exceptionnelle veut qu'en la très gracieuse Baya se conjuguent sous nos yeux les deux courants qui alimentent la pensée poétique, qu'il nous soit donné pour une fois de leur découvrir une source commune en un être aussi frêle que privilégié. Un concours ultra favorable de circonstances permet, en effet, dans cette apparition étincelante sous le ciel anxieux d'un novembre 1947 à Paris — Baya rayonnant au dedans comme au dehors de tous les charmes de son pays — de cerner pour n'en faire qu'un, d'une part, ce que l'imagination berbère d'aujourd'hui a gardé vivace de la tradition de l'ancienne Egypte, d'autre part, ce qui, au terme des observations de Piaget, peut être mis au compte des sentiments de participation et des pratiques magiques chez l'enfant».

Pour Jean Pélégri, «Baya peint comme on raconte. Avec la même fraîcheur et la même invention. Et sous ses pinceaux, les êtres, les animaux, les plantes prennent des allures de fables et de légendes. Comme au temps de la genèse, Baya est celle qui définit et qui nomme dans leurs couleurs essentielles, les choses que nous ne savons plus voir. Et, les peignant, elle semble naturellement et du même geste les inventer». Mais c'est surtout un langage à nouveau qu'elle crée à travers une vision extraordinaire qui prendra la dimension d'une grammaire matricielle renversante, moulée — en même temps — dans le vécu et l'imaginaire, ces deux champs étant déclinés dans un continuum plastique d'une profonde sincérité, d'une évidente simplicité. «Mais pourquoi, s'interroge encore Pélégri, ces formes, nées de la couleur, nous rappellent-elle si fortement, des souvenirs lointains et des peintres proches ? C'est peut-être là une des fonctions de la peinture de Baya. Par ses formes et ses couleurs, elle nous donne une image du monde. Une autre image des êtres, de la nature — de la femme. Une autre image de nous-mêmes et de l'autre. Quel est donc le secret de Baya ?»

Un langage sans statut

Le secret de Baya est un exsudat qui coule de source et qui ne souffrirait pas de faire l'objet d'une quelconque captation aux fins d'institutionnalisation dans l'une ou l'autre des catégories du champ artistique. Comme celles inventoriées et rendues célèbres par Dubuffet et Prinzhorn, par exemple, ou toutes les classifications déclinées aux États-Unis : Art intuitif, Folk Art (notion recouvrant sous la même appellation l'Art Naïf, l'Art Brut, l'Art Populaire, largement amalgamés), Art Outsider (concept anglo-saxon créé par Roger Cardinal équivalent de la dénomination de l'Art Brut mais comprenant également toute forme d'art singulier, «forme de création populaire hors norme, fortement individualisée»). Si Baya fait un art marginal (par rapport à ce qui s'est fait), elle n'est pas pour autant une artiste marginale comme c'est le cas de la plupart des protagonistes mis en exergue ici ou là sous toutes formes d'étiquettes.

Dada shop

Une meurtrière doit-elle devenir le symbole d'un mode de vie?

ART PROVOC' Le Dada Shop de Zurich fait à nouveau dans la provocation avec des T-shirts à l'effigie de Brigitte Mohnhaupt, ex-membre de la Rote Armee Fraktion. L'UDC crie au scandale et exige que l'on retire les subventions municipales.

C'était «la femme la plus dangereuse d'Allemagne». Les yeux crayonnés de noir, un col de fourrure autour du cou, son visage a longtemps été placardé sur tous les murs de la «Bundesrepublik». Brigitte Mohnhaupt, ex-membre du groupe terroriste d'extrême gauche Rote Armee Fraktion, est sortie fin mars de prison, après avoir purgé vingt-cinq ans pour multiples assassinats et tentatives d'assassinat. La fameuse photo de l'avis de recherche trône depuis peu, imprimée sur un T-shirt, dans la vitrine du Dada Shop de Zurich. Le sous-titre est sobre: Brigitte. Il y a encore quelques jours, on pouvait aussi y voir un deuxième polo intitulé «Criminels anarchistes — bande Baader/Meinhof», représentant les pièces soigneusement rangées d'une arme à feu démontée. Mais le stock est épuisé.

L'UDC crie au scandale et exige qu'on retire la subvention municipale du magasin, qui se monte à 290 000 francs par année. Les autorités de la ville jugent quant à elles la démarche mal venue dans le contexte actuel. Le Dada Shop est déjà dans le collimateur de la droite pour avoir organisé des cours de graffiti sauvage. Côté vestimentaire, ils n'en sont pas non plus à leur coup d'essai: ils avaient déjà fait le polo I surfed the tsunami ou celui représentant les Twin Towers sur un tapis de prière.

«Cet endroit n'est pas une simple boutique de T-shirts, rappelle le directeur, Philipp Meier. C'est un magasin avec un concept et un curateur, où on essaie de transmettre de l'art. Et le thème, c'est radical chic.» On peut d'ailleurs y acheter de magnifiques keffieh à la Arafat mais version Givenchy, pour la modique somme de 159 francs. «La provocation a toujours été une des stratégies des dadaïstes pour faire sortir l'art des musées, poursuit le gérant. Quand quelqu'un achète de l'art provocateur, qu'il le porte, cela suscite des conversations, des réflexions que nous ne contrôlons plus.» (...)

Garcia Lorca

5 juin 1899: naissance de Federico Garcia Lorca

http://tempsreel.nouvelobs.com/depeches/international/20070605.FAP6814/lephemerie_du_mardi_5_juin_2007.html

Né à Grenade au sein de la bourgeoisie aisée, Federico Garcia Lorca, doué pour tous les arts - notamment la musique-, sut concilier dans son œuvre littéraire l'héritage populaire du folklore espagnol et un art plus moderne. Ses poèmes, très lyriques, procèdent à la fois des thèmes traditionnels andalous et de la poésie contemporaine plus "savante" teintée de surréalisme. En 1935, il fonda "La Baraca", une troupe théâtrale dont la vocation était de faire connaître les classiques dans les petites villes. Mais Garcia Lorca écrivit également pour elle des pièces pleines de fantaisie telles "L'amour de don Perlimplin avec Bélise en son jardin" ou "La savetière prodigieuse". On connaît mieux la trilogie "Noces de sang", "Yerma" et "La maison de Bernarda" dont la dramaturgie est proche de la tragédie grecque. Le poète fut fusillé par les franquistes aux premiers jours de la Guerre d'Espagne.

Dali

Source : http://www.businessportal24.com:80/fr/L_ESPACE_DAL_200842.html

Tous les jours à compter du 1er juillet 2007, l'ESPACE DALÍ fait nocturne jusqu'à 20h30 ! A compter du 1er juillet jusqu'au 31 août 2007, l'ESPACE DALÍ prolonge ses horaires d'ouverture avec des nocturnes quotidiennes ! Le musée sera ouvert de 10h à 20h30 (dernière entrée à 20h) tous les jours, même le week-end ! Prolongation de l'exposition temporaire : « Dali & la Mode » L'idée de cette exposition est née de la fascination que Dalí a eu pour la Mode, depuis sa rencontre en 1938 avec Coco Chanel. Il a même été élu l'« homme le plus élégant de France ».

L'ESPACE DALÍ a donc décidé, pour perpétuer cette relation entre Dalí et le monde de la Mode, de demander aux plus prestigieux noms de la Haute Couture française et internationale

d'imaginer une « robe-hommage » au Maître. Le résultat ? Des créations surprenantes, magiques, surréalistes signées Paco Rabanne, Sonia Rykiel, Loris Azzaro, Hanae Mori, Moschino, Paul Smith, Trussardi [.]

11 rue Poulbot — Montmartre — 75018 PARIS Téléphone : 01 42 64 40 10

Jindrich Styrsky,

artiste qui a lié son sort au surréalisme

Par Vaclav Richter

Source : <http://www.radio.cz:80/fr/article/92048>

C'est au peintre et poète Jindrich Styrsky qu'est réservée, ces jours-ci, toute la Maison à la cloche de pierre dans le centre de Prague. Il y a sept ans, une rétrospective de Marie Cerminova, mieux connue sous son célèbre pseudonyme Toyen, y avait été présentée.

Aujourd'hui, c'est au tour de son ami et collaborateur Jindrich Styrsky, artiste qui a été le prophète du surréalisme dans le milieu tchèque.

Bien que la vie de Jindrich Styrsky n'ait pas été longue, limitée par les dates 1899 et 1942, l'œuvre de cet homme extrêmement ouvert aux défis artistiques de son temps reste incontournable. L'exposition à la Maison de la cloche de pierre met en relief son évolution artistique mais aussi l'étonnante ampleur des méthodes, des procédés et des techniques qu'il utilisait. Pour l'inauguration de cette rétrospective, la poétesse et essayiste Annie le Brun et le poète Radovan Ivšić, son ami, ont été invités à Prague. Annie le Brun, elle aussi, avait participé à l'aventure surréaliste et avait été une amie et collaboratrice de Toyen. Cette spécialiste et interprète de l'œuvre du marquis de Sade a exprimé au micro de Radio Prague son admiration pour la création de Jindrich Styrsky : « Moi, je suis complètement éblouie. Évidemment, je connais une part de l'activité de Styrsky, parce que, étant donné l'amitié de Radovan Ivšić et la mienne avec Toyen, on a eu le privilège de voir beaucoup de choses avant les autres. Mais voir aujourd'hui la totalité de cette œuvre, je le trouve absolument bouleversant. Ici on n'a pas le temps de dire à quel point c'est extraordinaire, mais je voudrais attirer l'attention sur un tableau de 1937 qui s'appelle « Le Don ». Ce tableau est comme un livre. On y voit un profil indéterminé d'où sort un visage effacé. Je connaissais ce tableau sous le nom du Portrait de Sade. Toyen, qui avait ce tableau, me l'a montré et on en parlait souvent. Pour elle, c'était le Portrait de Sade. J'en suis d'autant plus bouleversée maintenant, parce que quand j'ai vu ce tableau chez Toyen, je n'avais pas encore véritablement travaillé sur Sade, et maintenant je m'aperçois à quel point il y a une vérité profonde dans ce tableau, que Styrsky a tout compris. Il a compris, à la fois, quelle était la sorte de tourment de Sade, qui essayait de donner corps à l'irréalité de l'imaginaire, et d'un autre côté à quel point le livre est quelque chose de vivant parce que ce livre-là est en train de devenir un visage, une oreille qui devient un visage. Rien que pour cela il faut aller voir cette exposition. Cela va peut-être aider le spectateur, comme cela m'a aidée, peut-être pas à comprendre mais surtout à ne pas faire de contresens sur la lecture de Sade. »

L'amitié pour Toyen a donc permis à Annie le Brun de découvrir aussi l'œuvre de Styrsky, disparu déjà en 1942 et qu'elle n'a pas pu connaître personnellement. C'est pourtant grâce au couple Styrsky-Toyen qu'elle a eu une révélation qui allait marquer sa vie :

« Je veux dire aussi que Toyen m'a beaucoup aidée parce qu'il y a son tableau du château de La Coste (château du marquis de Sade) et puis aussi j'ai vu des photos de Styrsky du voyage qu'ils ont fait ensemble, en 1932, au château de Sade. Ce sont des choses qui m'ont beaucoup aidée à échapper aux façons convenues de rentrer dans Sade. Et je leur suis très redevable de cette sorte de liberté que, grâce à eux, j'ai pu avoir sur cette question-là. »

La rétrospective Jindrich Styrsky à la Maison à la cloche de pierre (Dum u kamenneho zvonu) sera ouverte jusqu'au 9 septembre.

Le Festival des écrivains rend hommage au dadaïsme

Source : <http://www.radio.cz:80/fr/article/92083>

Par Vaclav Richter

Le « dada » constitue le thème principal du 17e Festival des écrivains qui se tient à Prague du 3 au 6 juin. Ses organisateurs ont réussi à réunir un groupe d'auteurs importants de plusieurs pays dont certains ne sont pas inconnus du public tchèque. Ils ont maintenant l'occasion de rencontrer leurs lecteurs et aussi d'échanger leurs idées lors des débats organisés au théâtre Minor, à la Bibliothèque municipale et au Centre américain de Prague.

Le mouvement dada ou le dadaïsme a vu le jour au cours de la Première Guerre mondiale dans des cafés suisses en tant que révolte contre la culture officielle qui se prenait trop au sérieux, contre tout ce qui défigurait la vie et l'âme de l'homme. Pour se libérer de cette culture artificielle et hypocrite, les dadaïstes ont eu recours au jeu, à la dérision et à l'humour. Le président du festival, Michael March, explique ce qui a attiré les écrivains au festival et quel est leur rapport vis-à-vis du dadaïsme :

« Nous avons tout simplement invité ces auteurs. Notre festival est bien connu et les auteurs savaient qu'ils allaient se retrouver en bonne compagnie. Quel est leur rapport vis-à-vis du dadaïsme ? Dans l'oeuvre de ses auteurs se manifestent évidemment diverses attitudes vis-à-vis de la vie et du monde. (...) Tous ces auteurs, de même que le dadaïsme, soutiennent l'idée de la non-violence, et le dadaïsme lutte par la non-violence contre la guerre, mais il est aussi contre la politique, contre la commercialisation, et surtout contre la commercialisation de mauvais goût. Il est pour l'humanité. »

Michael March de souligner que l'appel à la non-violence sous des formes diverses est le dénominateur commun des oeuvres et des vies des auteurs invités. Celui qui est probablement le plus connu d'entre eux, l'Américain Edgar Lawrence Doctorow, a situé son dernier roman intitulé « La Marche » aux États-Unis à l'époque de la guerre de Sécession. En décrivant la marche du général Sherman vers le Sud, il évoque les horreurs de la guerre et la destruction de la nature, et tout cela est une condamnation de la violence. Quant à Gary Snyder, autre invité américain du festival, c'est un adepte du bouddhisme qui se fait par conséquent défenseur de la non-violence, de l'écologie et de la recherche du bonheur dans le calme et la paix. Alexandar Hemon est né à Sarajevo en 1964 et a donc subi la violence, de même qu'un autre écrivain invité, l'Israélien Avraham B. Jehosua.

Parmi les auteurs invités figure aussi le Britannique James Meek, auteur du roman « Drame de Sibérie », qui décrit l'aventure des membres des légions tchécoslovaques et les pièges qui les guettaient lorsqu'ils cherchaient à regagner la Tchécoslovaquie libérée au lendemain de la Première Guerre mondiale. Le festival accueille également la poétesse Elena Stefoi, qui a fait partie, dans les années 1980 en Roumanie, des cercles dissidents luttant contre Ceausescu. La littérature tchèque est représentée par le poète surréaliste Pavel Reznicek, le dramaturge, poète et traducteur Ludvik Kundera, et le poète Miloslav Topinka.

Dans le cadre du festival, une exposition intitulée « Dada East ? » et retraçant l'histoire du dadaïsme a également été ouverte.

Le « Vampyr » contre-attaque

Le Danois Carl Theodor Dreyer signe en 1932 un film vampirique entre expressionnisme et surréalisme.

Source :

[http://www.tdg.ch:80/pages/home/tribune_de_geneve/loisirs/cinemas/detail_cinema/\(contenu\)/87769](http://www.tdg.ch:80/pages/home/tribune_de_geneve/loisirs/cinemas/detail_cinema/(contenu)/87769)

Le cinéma et les vampires, par définition pourtant réfractaires à la lumière, ont très tôt fait bon ménage. On peut citer Les vampires de Louis Feuillade (1915), le Nosferatu de Murnau (1922) ou encore le Dracula incarné par Bela Lugosi en 1931.

Une liste à laquelle il faut ajouter Vampyr. Un film rare de 1932 — les négatifs originaux perdus, il a été restauré à partir de copies françaises et allemandes pour cette édition — réalisé par le Danois Carl Theodor Dreyer.

Vampyr met en scène un jeune homme fasciné par l'occultisme, David Gray, qui échoue par hasard dans un village théâtre d'étranges phénomènes. C'est moins un film de vampires qu'un drôle de rêve éveillé, une plongée hallucinée, entre expressionnisme et accès surréalistes. Une vraie curiosité, marquée notamment par quelques audaces formelles ébouriffantes. Et MK2 nous livre ici une jolie édition (pas de miracle pour la qualité de l'image et du son, moyenne), agrémentée notamment d'un court-métrage de 1947 et d'un docu sur le réalisateur.

Chirico, Savinio, etc.

En collaboration avec l'Ambassade d'Italie à Monaco. Du 2 au 10 juin 2007, l'Association Monaco-Italie reçoit l'exposition Mythos: « Miti ed archetipi nel Mare della Conoscenza » dans l'Atrium du Casino de Monte-Carlo.""

L'exposition veut mettre en évidence l'existence d'un patrimoine culturel commun à tous les pays de la Méditerranée. Après une première section d'introduction avec des repères archéologiques (V-VI siècle A.C. récemment trouvés en Sicile), la présentation du Mythe est faite par des artistes contemporains, à partir de la fin du 19ème siècle à nos jours. Le parcours commence donc par l'apparition du Mythe avec les divinités grecques et romaines et se termine par sa personnification dans la peinture et sculpture modernes. L'exposition est composée de tableaux et sculptures d'artistes de renoms comme Chirico, Savinio, Sartorio, Kounellis, Levini, de Pisis etc qui dans leurs ouvres s'inspirant de la mer méditerranée, ont représenté différents mythes antiques grecs.

Source : <http://www.lepetitjournal.com/content/view/15404/1257/> [transmis par Sébastien Arfouillooux]

A paraître

- 28 juin : André Breton, Nadja, Folio plus classique, Gallimard. Dossier établi par Dominique Carlat (Professeur à l'Université Lyon 2). A paraître le 28 juin.

- une nouvelle traduction (espagnole) par Miguel de Torre y Borges du Dictionnaire abrégé du surréalisme d'André Breton et Paul Eluard est en préparation.

- sortie annoncée pour la mi-juin du n°45 de la revue Pleine Marge, dirigée par Jacqueline Chénieux-Gendron. Des précisions à cette adresse :

<http://www.fabula.org/actualites/article18951.php>

[communiqué par Eddie Breuil]

Bien cordialement,

L'administrateur toujours provisoire

Henri Béhar

Convocation AG

Convocation

l'Association pour l'étude du Surréalisme

tiendra son Assemblée Générale annuelle

le mardi 26 juin 2007 de 18h à 20h

au BATEAU LAVOIR (6 rue Garreau, 75018, métro Abbesses, Interphone de Virginia Tentindo)

Ordre du jour :

1. Rapport moral du Président
2. Rapport d'activités du Secrétaire Général
3. Rapport financier de la Trésorière
4. Programme des activités futures
5. Questions diverses
6. Élection du Bureau

Paris, le 11/06/2007

Le Président

Henri BÉHAR

Procuration (à adresser au mandataire de votre choix à l'un des membres du Bureau :

Henri Béhar : ; Emmanuel Rubio : rubio.emmanuel@laposte.net)

Je soussigné(e) demeurant.....

Donne pouvoir à M., Mme, Mlle.....

Pour me représenter et voter en mes lieu et place à l'AG de l'Association pour l'étude du surréalisme le 26 juin 2007.

Fait à le.....

Signature (précédée de la mention manuscrite « Bon pour pouvoir » :

Association pour l'Étude du Surréalisme

Bulletin d'adhésion ou de renouvellement

à retourner à la Trésorière :

Mme Françoise Py, 5 rue Fleury Panckouke, 92190 Meudon

accompagné de votre chèque libellé à l'ordre de l'Association

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Téléphone : _____ e-mail _____

Adhère à l'Association pour l'Étude du Surréalisme au titre de l'année 2005

Et joins un chèque de :

? Adhésion simple : 15 ?

? Adhésion étudiant : 10 ?

? Adhésion comprenant le service de la revue Mélusine : 35 ?

Date et signature : _____

" Henri Behar

Pleine Page au marché de la poésie

"Bonjour,

Trouvez dans ce courrier le programme de Pleine Page éditeur au marché de la poésie du 21 au 24 juin, place Saint-Sulpice à Paris.

Je vous y retrouverai avec plaisir.

Didier Periz

Pleine Page

12, rue Jacques Cartier

33300 Bordeaux

Tél. 05 56 50 61 16

Fax 05 56 39 26 08

www.pleinepage.com

Didier PERIZ pleinepage@wanadoo.fr

Marché de la poésie 21-24 juin

"Chères Mélusines, Chers Mélusins,

c'est le coup classique: j'ai diffusé l'information concernant les abonnés de notre liste qui tiendront un stand au Marché de la poésie, et j'ai omis de vous dire que Mélusine (la Revue et la Bibliothèque)

tiendra un demi-stand (avec ses amis de Formules) lors du 25e Marché de la Poésie qui aura lieu du jeudi 21 au dimanche 24 juin, place Saint-Sulpice, à Paris.

Stand : C3

Le plan du stand est disponible sur
<http://poesie.evous.fr/poesie.php?article422>

Horaires:

Jeudi 21 juin

Ouverture du Marché au Public: 13h

fermeture: 23h

Inauguration officielle de 17h30 à 18h30

Vendredi 22 juin:

Ouverture: 11h30

Fermeture : 23h30

Samedi 23 juin:

ouverture: 11h30

Fermeture : Minuit

Dimanche 24 juin:

Ouverture : 11h30

Fermeture: 20h

Toutes les informations sur les événements durant le Marché sont
disponibles sur le site <http://poesie.evous.fr>

Les animateurs de ces publications et moi-même, nous serons heureux de vous y rencontrer.

Bien cordialement,

L'administrateur toujours provisoire

Henri Béhar

13 JUIN 2007

Chères Mélusines, Chers Mélusins,

c'est le coup classique: j'ai diffusé l'information concernant les abonnés de notre liste qui
tiendront un stand au Marché de la poésie, et j'ai omis de vous dire que Mélusine (la Revue et
la Bibliothèque)

tiendra un demi-stand (avec ses amis de *Formules*) lors du 25e Marché de la Poésie qui aura
lieu du jeudi 21 au dimanche 24 juin, place Saint-Sulpice, à Paris.

Stand : C3

Le plan du stand est disponible sur

<http://poesie.evous.fr/poesie.php?article422>

Horaires:

Jeudi 21 juin

Ouverture du Marché au Public: 13h

fermeture: 23h

Inauguration officielle de 17h30 à 18h30

Vendredi 22 juin:

Ouverture: 11h30

Fermeture : 23h30

Samedi 23 juin:

ouverture: 11h30

Fermeture : Minuit

Dimanche 24 juin:

Ouverture : 11h30

Fermeture: 20h

Toutes les informations sur les événements durant le Marché sont
disponibles sur le site <http://poesie.evous.fr>

Les animateurs de ces publications et moi-même, nous serons heureux de vous y rencontrer.
Bien cordialement,
L'administrateur toujours provisoire
Henri Béhar

SEMAINE_24 (11-17 JUIN 2007)

"Chères Mélusines, Chers Mélusins,
Cette semaine, nous avons pu assister à la projection, en avant-première, du film sur Yves Tanguy, soigneusement documenté et réalisé par Fabrice Maze, disponible en DVD sur : www.sevendoc.com et, le lendemain, à la lecture-spectacle par Jean-Paul Zenacker & Cie de la courte pièce de Roger Vitrac, Les Passagers du Vanille XII, (publiée dans Mélusine XXV) dont on souhaite qu'elle puisse être jouée à la rentrée sur une scène appropriée. Je remercie chaleureusement celles et ceux qui se sont déplacés, parfois de très loin, pour y assister et, par la même occasion, me remettre un volume d'hommages, Mesures et démesures dans les Lettres françaises au XXe siècle (Paris, Champion, 525 p.) auquel je suis particulièrement sensible.

I. Agenda

19 juin Paris : Daumal

Par la compagnie PMVV le grain de sable, en partenariat avec la Halle Saint-Pierre

Le Mont Analogique / Soirée René Daumal

mardi 19 juin à Paris / 19h30 Halle Saint-Pierre

2 rue Ronsard (18ème) / Métro : Anvers / Entrée libre

Présentation : Basarab Nicolescu

(auteur, physicien, chercheur au CNRS,

directeur collection ""Transdisciplinarité"" éditions du Rocher)

Lecture-spectacle : ""Le Mont Analogique""

par Valentine Cohen, Philippe Müller et Vincent Vernillat

Réalisation : Valentine Cohen

« Je ne parlerai pas de la montagne mais par la montagne. Avec cette montagne comme langage, je parlerai d'une autre montagne, qui est la voie unissant la terre au ciel, et j'en parlerai non pas pour me résigner mais pour m'exhorter. » Le Mont Analogique.

21-24 juin : Marché de la poésie

Le marché de la poésie aura lieu du jeudi 21 au dimanche 24 juin. Parmi les participants, on trouvera Allia, Formules, Mélusine, ou encore Jean-Michel Place. La liste complète est disponible à cette adresse :

<http://poesie.evous.fr/poesie.php?rubrique12>

26 juin, Paris

l'Association pour l'étude du Surréalisme tiendra son Assemblée Générale annuelle

le mardi 26 juin 2007 de 18h à 20h

au BATEAU LAVOIR (6 rue Garreau, 75018, métro Abbesses, Interphone de Virginia Tentindo)

L'assemblée sera précédée d'un exposé de Sophie Lemaître sur « Les rêves érotiques surréalistes » et suivie d'un pot amical.

28 juin, Quimper

Inauguration de l'exposition Yves Tanguy au Musée des Beaux-arts de Quimper. L'exposition est présentée à Quimper du 29 juin au 30 septembre 2007, puis au Musée national des arts de Catalogne à Barcelone du 5 octobre 2007 au 13 janvier 2008.

II. Expositions, festivals, etc.

Nelly Kaplan

Le Festival de la Correspondance de Grignan

consacre le 8 Juillet 2007

une journée en hommage a

NELLY KAPLAN

Manifestations:

""Mon Signe, mon Cygne""

Lecture d'une sélection de lettres d'Abel Gance à Nelly Kaplan

par Samuel Labarthe, à 12 heures 15.

""De 1954, date de ma rencontre avec Abel Gance, à 1964, année de mon départ pour engager ma propre destinée créative, des centaines de lettres furent échangées, où travail et passion ont alterné avec une égale frénésie...""

RENCONTRES LITTERAIRES:

Nelly Kaplan, un parcours cinématographique et littéraire:

Rencontre avec le public, à 16 heures.

Exposition: (du 4 au 8 juillet)

Nelly Kaplan dans tous ses états:

Exposition des correspondances et photos de Nelly Kaplan.

Différents témoignages épistolaires et graphiques de ses rencontres littéraires et cinématographiques.

Festival de la Correspondance, 26230 Grignan, Tel. 04 75 46 55 83

Sophie Taeuber-Arp, dada à Clamart

La fondation Jean Arp à Clamart consacre ses cimaises à Sophie Taeuber-Arp jusqu'au 22 juillet 2007.

Cependant, il faut savoir que l'artiste est chez elle. Puisque l'exposition s'espace dans la maison-atelier du couple le plus fameux du dadaïsme. Si tant est qu'on osait encore se marier en pays dada.

En savoir plus : http://www.agoravox.fr:80/article.php3?id_article=25713

Atelier Hans Arp à Bâle

En marge de la foire de Bâle, l'atelier de Hans Arp :

""En réponse à l'aspect massif de l'ancienne Bourse, les architectes Robert Bischof et Hermann Weidel ont érigé en 1906, en face d'elle, une construction également massive dotée d'éléments art nouveau. Le peintre Hans Arp, décédé à Bâle en 1956 avait son atelier derrière l'immense fenêtre ménagée au dernier étage. Ce peintre et sculpteur a été l'un des cofondateurs du mouvement artistique des dadaïstes.""

http://www.basel.ch/fr/tourisme_loisir/curiosites_touristiques/personnes/hans_arp

René Char à la lettre et au pied du mur

Les bibliothèques de Bayonne célèbrent le centenaire du poète surréaliste

Les bibliothèques de Bayonne proposent cet été une exposition autour de René Char sur les deux sites du centre-ville et de Sainte Croix. Il s'agit d'une trentaine de photographies de murs réalisées par Georges Gondolo, accompagnées d'extraits de textes de René Char. Une façon de célébrer le poète dans ses mots et de se rappeler qu'il aurait célébré ses 100 ans aujourd'hui, comme il les célébrait déjà en 1946, lorsque Paul Eluard lui écrivait : ""nous n'aurons pas toujours cent ans"".

En savoir plus : <http://lejournal.euskalherria.com:80/idatzia/20070614/art202760.php>

III. Manifestations, spectacles...

Tristan Tzara, L'Homme Approximatif

Adaptation du texte de Tristan Tzara, représentée à Lyon :

- Adaptation mise en scène : Martial Rauch

- Musique original : Vivien Guillet

- Lumière et scénographie : Jean-Philippe Lambert

- Soutien artistique : Yannick Chapuis

""Après avoir fondé, avec quelques autres, Dada en 1916 à Zurich, Tristan Tzara rédige entre 1925 et 1930 L'Homme approximatif. Un des grands textes du XXe Siècle, d'une clairvoyance sur la condition humaine comparable à certains égards à celle de L'Homme sans qualité de Musil par exemple. Ce long poème crépite de mots, d'images et de sensations, brûlant sur son passage conventions et significations usuelles, et entraîne dans sa course disloquée le fragile reflet d'une figure humaine éclatée aux quatre vents de l'écriture et de la matérialité des choses. Le Collectif des Esprits Solubles en présente une sorte de lecture musicale mise en espace plutôt qu'une véritable adaptation théâtrale. Martial Rauch lit derrière un pupitre des extraits du texte de Tzara, se déplaçant de temps à autre parmi des spectateurs assis sur des chaises pliantes au milieu d'une scène jonchée de ballons. Sa performance est accompagnée ou entrecoupée d'une musique originale interprétée par un quatuor à cordes et un percussionniste. Cette mise en écho d'un texte et d'une composition sonore de même structure formelle ne fonctionne ici pas très bien et parasite finalement l'écoute plus qu'autre chose : son compositeur a voulu « déjouer » des thèmes musicaux connus à la manière dont Tzara tord les codes du langage, mais ne parvient souvent qu'à des effets dissonants. Les plus téméraires d'entre vous pourront néanmoins tenter l'aventure car, malgré ses défauts, ce spectacle-lecture reste l'occasion de (re)découvrir dans une ambiance sympathique et un peu loufoque le chef-d'oeuvre de Tzara."" (Jean-Emmanuel Denave — Le Petit Bulletin)

On trouvera sur le site une galerie de photographies et 22 partitions :

<http://espritssolubles.free.fr/specttzara/tzara4.html>

IV. Varia...

(Pour mémoire) Le marathon des mots (13-17 juin à Toulouse)

""Du 13 au 17 juin 2007 se tiendra, à Toulouse, la 3ème édition du Marathon des mots. Une manifestation, qui sera plus spectaculaire, plus riche, plus festive encore que les deux précédentes.

Une manifestation qui restera ouverte à tous, à la fois par son contenu en présentant la richesse et la diversité de la création littéraire d'hier et d'aujourd'hui, française et étrangère, par sa forme en s'intéressant à de nouvelles disciplines artistiques comme la peinture, la danse, la musique, le cirque et le théâtre de rue et par son accessibilité en proposant à nouveau plus de 80% d'événements gratuits.

Une manifestation qui se développera cette année en proposant pour la première fois un Marathon des mots Jeunesse en direction des lycéens, des collégiens et des étudiants du 23 au 27 avril 2007 et une journée d'ouverture pour les élèves du primaire le 13 juin prochain. Cette année après Umberto Eco, Russell Banks, Salman Rushdie, Mahmoud Darwich, Aharon Appelfeld, Isabelle Huppert, Carole Bouquet, Sami Frey, Jacques Higelin, Patrice Chéreau, Grand Corps Malade, Lambert Wilson, Dominique Blanc, JMG Le Clézio, Michel Tournier, Clémentine Célerié et tant d'autres encore en 2005 et 2006, près de 200 écrivains, acteurs, compagnies, musiciens et danseurs se retrouveront donc à nouveau pour la 3ème édition du Marathon des mots.

Des invités de renommée nationale et internationale — Londres sera la capitale culturelle invitée -, des auteurs avec notamment un hommage à Julien Gracq, des comédiens et des artistes moins connus aussi, mais tous animés de la même envie : celle de partager avec le public le plaisir des mots et de la lecture, celle de faire découvrir ou redécouvrir au plus grand nombre des textes classiques, inédits et contemporains, celle de faire de Toulouse une grande capitale culturelle !""

Parmi les textes lus : Aragon, Artaud, Gracq.

Plus d'informations : <http://www.lemarathondesmots.com/>

Dehors de Jacques Dupin

""Jacques Dupin est né le 4 mars 1927 en Ardèche — d'où le curieux titre chiffré du volume de ""mélanges"". Mais ce n'est donc pas seulement un anniversaire que l'on célèbre ni l'un des poètes les plus marquants de sa génération — celle des Bonnefoy, Jaccottet, Du Bouchet (mort en 2001). Une génération qui dut s'expliquer, d'une manière critique, avec le surréalisme ; René Char figurant comme passeur et témoin. L'ouvre de Dupin, si belle dans son âpreté et centrale dans le paysage poétique actuel, est un carrefour, un lieu ouvert de rencontres et d'échanges (pas forcément consensuels), avec les poètes mais aussi avec les peintres."" (Patrick Kéchichian)

La suite à cette adresse :

<http://www.lemonde.fr/web/article/0,1-0@2-3260,36-923228@51-905105,0.html>

Publications

Le Paris des Surréalistes

Dans Paris, cartographies littéraires (actes du colloque de l'Université Paris 7 Denis Diderot, tenu les 13-14 octobre 2005, sous la direction de Crystel Pinçonat et Chantal Liaroutzos), publié en avril 2007, on pourra trouver un article de Martine Bouchier, ""Visites, déambulations, dérives — Paris, une ville sans coordonnées"" consacré au Paris des dadaïstes, surréalistes et situationnistes. 25 ? 90

Plus d'informations sur le site :

<http://www.manuscrit.com>

Frog

La revue Frog (dirigée par Eric Troncy et Stéphanie Moisdon) sort son n°5, printemps-été 2007, aux éditions Presses du réel avec, entre autres, dans son sommaire, Marcel Duchamp. 200 pages, 12 ?.

Plus d'informations sur le site des Presses du Réel :

<http://www.lespressesdureel.com>

Bien cordialement,

L'administrateur toujours provisoire

Henri Béhar avec la collaboration d'Eddi Breuil

La Lettre Avbqueneau (mai-juin 2007)

>> La Lettre Avbqueneau

>> Mai-juin 2007

>> (306 abonnés)

>> Chères Queniennes, chers Queniens,

>> Un coquetèle de raisons techniques et de raisons personnelles a différé

>> l'envoi de cette lettre de mai-juin. C'est ainsi qu'elle arrive

>> trop tard, par exemple, pour les Queniens d'outre-Rhin ou qui, se trouvant

>> fin mai début juin outre-Rhin, auraient pu assister avec

>> plaisir à une représentation franco-allemande de Zazie dans le métro ou à la

>> conférence de Daniel Delbreil. Je bats ma coulpe devant

>> eux.

>> Fort heureusement toutefois, c'est essentiellement sur la toile et en

>> librairie que se déroulait l'actualité pour cette livraison de La

>> Lettre Avbqueneau. Je n'en ai pas retranché les informations désormais

>> caduques, me contentant d'y ajouter les nouvelles nouvelles.

>> Je vous en souhaite bonne lecture.

Internet

— Dans un message diffusé le 1er mai sur sa liste, le

Révérant Père Charles Kestermeier a annoncé sa décision de quitter le domaine des études queniennes. Il cesse donc non

seulement d'éditer son bulletin, mais encore de travailler à l'enrichissement

permanent de la bibliographie commentée de Raymond Queneau qu'il éditait en ligne depuis 1997. Ce travail de longue haleine ne sera toutefois pas perdu, puisque l'universitaire américain, désireux de continuer à en faire bénéficier la communauté internationale des chercheurs, a choisi de donner sa bibliographie à la Bibliothèque de l'Université de Bourgogne.

Toute l'équipe des Amis de Valentin Brû se joint à moi pour le remercier de l'énorme travail accompli et lui souhaiter bonne chance dans ses nouvelles entreprises.

— L'ouverture du site queneau.fr de la Bibliothèque de l'Université de Bourgogne a officiellement eu lieu le mardi 22 mai.

Outre l'imposante et précieuse bibliographie de Charles Kestermeier déjà mentionnée, le site propose :

-) l'inventaire sommaire du fonds Queneau, désormais conservé à la Bibliothèque de l'Université de Bourgogne (section Droit-Lettres).

. Le fonds (environ 30 000 feuillets répartis en 100 cartons) a pour origine les photocopies des manuscrits et notes de Raymond Queneau effectuées par Claude Debon. Il a été enrichi par le CIDRE de Limoges, où il était conservé dans les années 80 et 90.

-) un accès à tous les manuscrits de Queneau dont les photocopies étaient conservées à Limoges (à l'exception des inédits, de la correspondance et des documents pour lesquels une autorisation de publication est en cours) : numérisés, ils ont été mis en ligne.

-) un annuaire raisonné des queniens.

Contacts :

Jean-François Séron

Conservateur

Jean-Francois.Seron

Rodolphe Leroy

Conservateur

Rodolphe.Leroy

Frédéric Girard

Technicien informaticien

Frederic.Girard

— Sur simple demande à Florence Trocmé

vous pouvez recevoir chaque jour dans votre boîte aux lettres électronique l'anthologie permanente du blog Poezibao (<http://poezibao.typepad.com>). Le 21 avril

dernier, Queneau y était à la une avec "Murs musternés" et "Aller chercher au fond des mers" (Fendre les flots).

— Le site personnel d'Amancio Tenaguillo y Cortazar, "Marincazaou -Le Jardin Marin : littérature, art & vin" (<http://perso.orange.fr/marincazaou/index.htm>) comprend une page Queneau sur laquelle on peut retrouver, outre une notice bibliographique et différents liens, les Lettres Avbqueneau mises en ligne.

— Elisabeth Chamontin nous fournit l'adresse suivante :

<<http://www.youtube.com/watch?v=11UVg11XXpY>>

A condition d'être équipé d'une version récente de Flash Player, vous pouvez y brodequaster Arithmétique, le film de Pierre Kast.

Appel à fous

— Marc Ways, qui travaille à la création d'un Institut International de Recherches et d'Explorations sur les Fous Littéraires (avec bibliothèque, bulletin de liaison et maison d'édition), lance un appel à bonnes volontés. Pour en savoir plus, consulter la pièce jointe.

Si ce message vous est rerouté sans pièce jointe, si vous avez des suggestions, remarques et autres critiques, ou si vous souhaitez en savoir encore plus, vous pouvez contacter

Marc Ways :

Librairie-Galerie en vrac — L'Agité du bocal

1 rue du Tremblot

54122 Fontenoy-la-Joûte

Tél 06 88 74 58 68

www.artworldbooks.com

Spectacles

— Mardi 19 juin 2007 à 15H30 (zut ! trop tard !) sur la péniche "Pourquoi pas", l'Association « Scène sur Seine » proposait une lecture sur le thème de Paris, avec des textes de Jean-Jacques Rousseau, Charles Cros, Paul Verlaine, Victor Hugo, Henri Calet, Ludovic Janvier, François Caradec... et bien sûr Raymond Queneau. Textes lus par Simone Hérault.

10 Allée du Bord de l'eau 75016 PARIS

Tél 06 03 48 04 96

Métro Ligne 1 Porte Maillot puis Bus 244 Arrêt Les Moulins Camping.

— La troupe de théâtre étudiante franco-allemande "Le Pont", de l'Université de Sarrebruck, a représenté Zazie dans le métro en français, dans l'adaptation du Club-Théâtre du Lycée Van Gogh d'Ermont, les 20, 21 et 22 mai à 19h30 et le 23 mai 2007 à 20h, dans la Neue Aula de L'Université. Vous trouverez toutes les informations sur la troupe et son "projet Zazie" sur la page d'accueil de Madame le Professeur Patricia Oster-Stierle, à l'adresse suivante :

http://romanistik.phil.uni-sb.de/oster-stierle/sites/Theater/menu_fr.html

Conférences et colloques

— Toujours à l'Université de Sarrebruck, Daniel Delbreil a prononcé une conférence sur "La Théâtralité des romans de Queneau", le mardi 5 juin 2007, à 10h.

— On s'y attendait, mais Bertrand Tassou nous le confirme : il fut abondamment question de Queneau lors de la journée d'études « Autour de Paul Fournel », qui a eu lieu le

mercredi 13 juin à l'Université de Paris 3, Centre Censier (13 rue Santeuil, 75005 Paris), en présence de l'écrivain.

Parutions

— nous informe de la sortie d'un petit livre de Chloé Delaume intitulé : Pinaud. Chanson de geste & Opinions, fiction, MAC/VAL 2007 (3 €). On y trouve une Zazie, un duc d'Auge, un docteur Faustroll et d'autres personnages...

- La relecture de l'oeuvre par ses écrivains mêmes, sous la direction de Mireille Hilsum, vient de paraître aux éditions Kimé (coll. Les cahiers de Marge, 2007). Dans le tome II de cet ouvrage (Se relire contre l'oubli ? XXe siècle), on peut trouver la contribution de Jean-Pierre Longre : ""Raymond Queneau dubitatif et scrupuleux"" (pp. 159 à 168).

— Dans Les codes de la ville. Cultures, langues et formes d'expression urbaines (sous la direction de Christine Bierbach et Thierry Bulot, Paris, L'Harmattan, 2007), Karine Becker vient de publier l'article ""Le 'berlitzcoulien' et les 'langues forestières' :

Paris et ses touristes chez Raymond Queneau"" (pp. 111 à 137).

— Un album-CD intitulé Drôles d'oiseaux est sorti chez Didier Jeunesse (23.5 euros).

Le CD comporte 17 poèmes mis en musique par Thibault Maillé et interprétés par le chœur d'enfants Sainte-Geneviève, accompagné par Nicolas Baldeyrou à la clarinette, Alexis Descharmes au violoncelle, Emmanuel Curt aux percussions et Thibault Maillé au piano. Parmi les poèmes, des textes de Robert Desnos, Fernando Pessoa, Guillevic... et Raymond Queneau. (Durée du CD : 36 min).

Dans le livre, illustré par Martin Jarrie, le poète Alain Boudet a sélectionné en écho 19 textes pour partir à la rencontre des poètes d'aujourd'hui : Andrée Chérid, Valérie Rouzeau, Jean Pierre Siméon et beaucoup d'autres connus et moins connus...

- Le n°7 des Comptes rendus de lecture de Revue Formules (<revue.formules@wanadoo.fr>) signale Petits Chaperons dans le rouge, sous la direction de Pierre Jourde (L'Archange Minotaure, s. d. [2007], 144 p.) :

« À partir de la méthode développée par Queneau dans ses Exercices de style, mais avec quelques variantes, une équipe d'étudiants de l'université Stendhal, chaperonnée par Pierre Jourde, s'est livrée sans retenue à diverses voies de fait sur Le Petit Chaperon Rouge : réduit, allongé, vulgarisé, érotisé, psychanalysé, géométrisé, goûté, sitcomisé, litotisé... Rien ne lui a été épargné. À ne pas mettre entre toutes les mains ». (Quatrième de couverture).

Radio

— Sur France-Culture, "La Fabrique de l'histoire" du

lundi 11 juin 2007 (9h05), recevait Alain Corbin pour le premier volet d'une série consacrée à l'histoire des sensibilités.

Emmanuel Laurentin, producteur et présentateur de l'émission, a ouvert son entretien avec l'auteur du Miasme et la jonquille par la lecture de la première page de Zazie dans le métro.

Vente

— Par François Caradec, nous apprenons qu'au Salon international du Livre ancien, qui s'est tenu du 27 au 29 avril 2007 au Grand Palais, le libraire Jean-Claude Vrain (librairie 12, rue Saint-Sulpice, Paris 6ème) présentait l'intégralité des manuscrits et tapuscrits de Zazie dans le métro pour la somme de 300 000 euros.

>>

La rédaction de la revue Les Amis de Valentin Brû maintient son appel à comptes rendus. Si vous assistez à l'une des manifestations annoncées dans cette lettre ou dans les suivantes, et si vous souhaitez écrire quelques lignes sur le sujet, vous êtes les très bienvenus. Suivant le nombre de comptes rendus reçus, la rédaction des AVB se réserve le choix de publier in extenso lesdits textes ou d'en faire paraître seulement un florilège... Merci d'avance à tous.

Amitiés brutes,

Astrid Bouygues

Vice-Présidente de l'Association des AVB

69/71 rue d'Alleray

75015 Paris

01-45-33-23-35

Lautréamont-Breton-Debord

"Chers amis et collègues,

Pensant que l'approche pourrait vous intéresser, je me permets de vous signaler la publication de mon étude « Les bas fonds de l'esprit », consacrée à l'histoire des Chants de Maldoror telle qu'elle a croisé celle des surréalistes et des situationnistes, autour de la question de la « valeur » : « Les bas fonds de l'esprit », in L'art et la question de la Valeur, textes réunis par Dominique Rabaté, Presses Universitaires de Bordeaux, « Modernités », n°25, 2007, p.151-174.

Bien cordialement.

Valéry Hugotte

MERC. 20 JUIN 2007

Fw: Périphérie XXVIII – Estival de cinéma Jacques Prévert à L'Arlequin

From: Carole AUROUET

Bonjour à toutes et à tous,

Périphérie XXVIII – Estival de cinéma Jacques Prévert à L'Arlequin

Séances à 11h

Jeudi 21 juin, Les Portes de la nuit de Marcel Carné, présentation : Carole Aurouet

Vendredi 22 juin, Voyage surprise de Pierre Prévert, présentation : Eugénie Bachelot Prévert et Yann Tobin

Samedi 23 juin, Le Quai des brumes de Marcel Carné, présentation : Arnaud Laster
Dimanche 24 juin, Drôle de drame de Marcel Carné, présentation : Claude-Jean Philippe
(dans le cadre du Ciné-Club)

Dimanche 24 juin, Le Roi et l'Oiseau de Paul Grimault, présentation : Danièle Gasiglia-Laster

organisé avec Les Ecrans de Paris-L'Arlequin, la 30e Foire Saint-Germain et
Fratras/Succession Jacques Prévert

L'Arlequin 76 rue de Rennes 75006 Paris

M° Saint-Sulpice (4)

Entrée : 6 euros

Amicalement,

Carole Aurouet

MERC. 20 JUIN 2007

Fw: Mesures et démesure dans les lettres françaises au XXème siècle

From: Carole AUROUET

Bonjour à toutes et à tous,

Vient de paraître :

MESURES ET DÉMESURE DANS LES LETTRES FRANÇAISES AU XXÈME SIÈCLE

Hommage à Henri Béhar professeur à la Sorbonne Nouvelle

Etudes recueillies par Jean-Pierre Goldenstein et Michel Bernard

Avec des articles de Michel Corvin, Aleksander Wit Labuda, Anne-Marie Amiot, Danièle Gasiglia-Laster, Olivier Penot-Lacassagne, Catherine Dufour, Jeanne-Marie Baude, Simone Grahmann, Constantin Makris, Michel Pierssens, Paolo Scopelliti, Myriam Boucharec, Pierre Caizergues, Jean-Charles Gateau, Maryse Vassevière, Richard Spiteri, Wolfgang Klein, Emmanuel Rubio, Carole Aurouet, Arnaud Laster, Marc Kober, Daniel-Henri Pageaux, Masachika Tani, Danielle Bonnaud-Lamotte, Alain Vuillemin, Michel Bernard, Etienne brunet, Jean-Pierre Goldenstein, Bernard Magné, Joanna Papaspyridou, Christophe Reig, Jean-Pierre Balpe, Clément Moisan, Mireille Naturel, Nicole Racine et Pascaline Mourier-Casile.

Editions Honoré Champion 525 p.

Amicalement,

Carole

"Tanguy, émission"

"Chères Mélusines, Chers Mélusins,

une émission à ne pas manquer:

Émission spéciale sur l'exposition Yves Tanguy

<http://ouest.france3.fr:80/emissions/31959993-fr.php>

diffusée samedi 23 juin à 17h15

C'est l'événement culturel majeur de cet été 2007 : du 29 juin au 30 septembre, le Musée des Beaux-Arts de Quimper organise une rétrospective d'Yves Tanguy, l'un des maîtres de la peinture surréaliste.

Une première en Bretagne d'envergure mondiale pour celui qui est considéré comme le plus grand peintre breton, dont la notoriété s'est révélée surtout à l'étranger, notamment aux États-Unis. Né en 1900 d'un père Brestois et d'une mère de Locronan, Yves Tanguy participe avec le nantais André Breton à la naissance du surréalisme dans les années 20. Qualifié par celui-ci du "plus surréel des surréalistes", Yves Tanguy vécut aux États-Unis, et mourut en 1955.

Sur le marché de l'art, ses derniers tableaux vendus en 2005 chez Christie's à Londres ont atteint six millions de livres. Cette exposition en terre bretonne, qui réunira 50 peintures et 60 gouaches et encres venus de tous les coins du monde, a une importance considérable et a nécessité un travail gigantesque ! Les collections nationales ne possédaient en effet que huit de ses peintures et quatre dessins. Et la dernière exposition qui lui a été consacrée remonte à plus de vingt-cinq ans !

France 3 Ouest est partenaire de cette exposition et rend hommage au ""plus exemplaire peintre breton"" à travers un dossier dans l'émission C'est Mieux le Matin, de nombreux reportages diffusés dans le cadre des éditions locales Iroise et régionales du Midi Pile et du 19l20 ainsi que cette émission spéciale de 26' de Bernadette Bourvon programmée le 23 juin à 17h15.

Bien cordialement,
L'administrateur toujours provisoire
Henri Béhar

20 JUIN 2007

Chers spécialistes surréalistes,
il existe paraît-il une version de "L'Origine du monde" peinte par Magritte et qui aurait circulé au moment où l'original avait disparu; auriez-vous des lumières à ce propos?

Merci.
Miguel Egaña

Re: Origine du monde

"Le mieux serait d'interroger Christian Bussy dont je n'ai pas les coordonnées mais qui vient de publier un ouvrage chez Impressions nouvelles. Bien à vous, Marc Dachy

Re: Origine du monde

"Cher ami,
Cette idée d'un tableau qui "" circulerait"" pour remplacer le tableau d'un autre peintre est assez saugrenue. Je connais toutefois deux tableaux de Magritte qui pourraient s'intituler " L'Origine du monde", ce sont " Le Viol" de 1934, collection George Melly, Londres et surtout "La Représentation" de 1937, collection Penrose, Londres. Voir l'album "Magritte" edited by David Larkin, Pan/Ballantine, Londres, 1973.

Bien cordialement à vous,
Michel COLLOMB
Professeur de Littérature comparée, Université de Montpellier3

Re: Origine du monde / Magritte

"Bonjour.
Vous en trouverez la ... représentation au site suivant des Galeries nationales d'Ecosse:
http://www.nationalgalleries.org/index.php/collection/online_az/4:322/results/0/8582/
Mais ce n'est certes pas du tout comparable au fameux tableau de Courbet...

Cordialement,
Jean-Pierre Cauvin
Professeur

University of Texas at Austin

Re: Origine du monde

"Bonjour,

Pour la petite histoire, il existe un roman dans lequel le méchant vole ""L'Origine du monde"", le héros fabrique donc une copie, avec substitution (etc.) :

Claire Wolniewicz, Ubiquité, roman, Viviane Hamy, Paris, 2002.

Il n'y est pas question de Magritte.

Cordialement,

Paul Edwards

Re: Origine du monde

"La copie de l'Origine du Monde semble passer le monde!

Thierry Savatier lui consacre un chapitre dans son livre chez Bartillat, une enquête très pointilleuse sur le sujet.

Il conclut qu'on n'a jamais vu jusqu'ici que la reproduction photographique de cet hypothétique original de la copie de Magritte de l'Origine.

Il précise:...l'énigme reste (presque) entière. La copie, dont l'existence matérielle est attestée par des photographies et les ayants droit de Lo Duca, est sans doute conservée dans une collection particulière non identifiée.

J'ignore toujours, en dehors du témoignage de Lo Duca, si Magritte en fut bien l'auteur. Je n'ai qu'une certitude, sur le titre qu'on pourrait lui attribuer:

""Ceci n'est pas l'Origine du monde...""

Jean Faloux architecte

5 quai Rauba Capéu

Nice

SEMAINE_25 (18-24 JUIN 2007)

"Chères Mélusines, Chers Mélusins,

cette semaine, outre la Marché de la Poésie, où Mélusine (la revue et la collection) s'expose, Place Saint-Sulpice jusqu'à demain soir, le phénomène du faux Courbet par Magritte a suscité un vif courant de messages. En attendant la synthèse que ne manquera pas de nous envoyer Miguel Egaña, l'auteur de la requête, permettez-moi de rappeler que la question ne se poserait pas si Magritte n'avait été un faussaire réputé, dont certaines copies furent exposées lors de la grande rétrospective du Centre Pompidou.

Agenda

26 juin, Paris

l'Association pour l'étude du Surréalisme tiendra son Assemblée Générale annuelle

le mardi 26 juin 2007 de 18h à 20h

au BATEAU LAVOIR (6 rue Garreau, 75018, métro Abbesses, Interphone de Virginia Tentindo)

L'assemblée sera précédée d'un exposé de Sophie Lemaître sur « Les rêves érotiques surréalistes » et suivie d'un pot amical (ou l'inverse).

28 juin, Quimper

Inauguration de l'exposition Yves Tanguy au Musée des Beaux-arts de Quimper. L'exposition est présentée à Quimper du 29 juin au 30 septembre 2007, puis au Musée national des arts de Catalogne à Barcelone du 5 octobre 2007 au 13 janvier 2008

I. Expositions

Exposition surréaliste de Magritte à Pékin

Une rétrospective du travail de l'artiste Belge René Magritte (1898-1967) se tiendra au Musée d'Art National de Chine à Pékin jusqu'au 5 juillet 2007. Acclamé en tant qu'un maître du Surréalisme, les créations de Magritte sont construites en utilisant une variété de médias, et son exposition exhibe une variété de peintures, sculptures, musiques et films.

Sponsorisée par le Musée d'Art National de Chine et le Centre des Beaux-Arts de Bruxelles de Belgique, l'exposition expose plus de 230 ?uvres qui occuperont trois halls entiers du musée, dont 35 peintures sur huile, deux sculptures, 57 photographies, 22 lettres d'archives, 33 créations musicales et 69 peintures à l'eau, ainsi que des épures, fresques et affiches. Magritte était un artiste qui exprimait ses idées philosophiques à travers l'image. Avec une vision de poète et des comportements de philosophe, il a combiné des scènes ordinaires et des sujets d'une façon magique, et présentait la réalité de la vie opposée à un arrière plan imaginaire. Le but de ses créations était, selon ses mots, de présenter un sujet d'un point de vue qui ne serait jamais posé autrement.

Dans l'exposition, les figures géométriques accompagnées par de discrets blocs de couleurs sont utilisées pour transmettre un 'niveau' parmi l'imagerie de premier plan et dans l'architecture d'arrière plan.

Les céramiques de couleurs claires sont drapées de robes écarlates pour composer des formes évocatrices d'être humains. La peinture d'une femme nue transmet l'idée de l'élégance classique, mais sa moitié supérieure est teinte d'une nuance bleue similaire à l'arrière-plan. Sans aucune altération, Magritte reproduisait des événements et détails de la vie de tous les jours d'une façon inattendue, créant des moments qui semblent venir tout droit d'un réveil après un rêve, ou d'une illusion découlant d'un état d'esprit trouble.

Les théories Freudiennes de la psychanalyse qui sert de doctrine aux artistes surréalistes exposent la théorie comme quoi les pensées les plus vraies des êtres humains résident dans ces collages apparemment confus et absurdes. Magritte a visualisé les pensées inconscientes et le subconscientes et posent des questions avec chacune de ses créations. Armés de son imagination extraordinaire, il a créé un style unique parmi les surréalistes.

Le style surréaliste de Magritte a influencé beaucoup de ses pairs, dont Dali et de nombreux jeunes artistes britanniques et américains. Il a atteint le sommet de son art dans les années 1920 et 30 lorsque la plupart de ses travaux représentatifs étaient achevés.

Magritte s'appelait lui-même médiateur plutôt qu'artiste. Tel un explorateur, il se demande toujours : ""Qu'ai-je vu ? Est-ce la réalité devant mes yeux ? Qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce cela que je souhaite voir ? ""

Magritte a essayé de se poser ces questions, en utilisant des pinceaux. Et à travers ce processus, il a acquis une véritable liberté de penser.

Source: le Quotidien du Peuple en ligne

<http://french.peopledaily.com.cn:80/Culture/5871804.html>

Richard Jackson, la chute d'eau et le gaz d'éclairage

La nouvelle exposition de Richard Jackson se veut un hommage à l'un des chef-d'uvres de l'art moderne : Étant donnés : 1. La chute d'eau, 2. Le gaz d'éclairage de Marcel Duchamp. En fait, c'est tout à la fois une réplique fidèle de l'original (basée sur une lecture attentive des notes d'installation de l'artiste français) et une transformation de l'oeuvre de Duchamp, produite par l'utilisation de deux procédés parallèles. Le premier peut être décrit comme une extension de l'oeuvre de par l'effraction de l'enceinte hermétique de l'original et son ouverture sur un autre espace, ainsi que sur d'autres perspectives. Le nu de Jackson n'est pas un corps anonyme, c'est une femme de ménage. Quand on regarde par le trou aménagé dans la porte, c'est donc une chambre de bonne que l'on voit, avec une porte ouverte au fond sur sa salle de bain, et même (en référence aux origines françaises de Duchamp) sur un bidet. La chambre de

bonne donne aussi sur la salle à manger, dans laquelle la famille qui l'emploie (le père qui défèque partout, la mère qui allaite son enfant, le chien qui pisse) procède à un échange de fluides comique, des litres de peinture de différentes couleurs ayant giclé de leurs orifices sur les meubles environnants.

Cette extension thématique et architecturale de la pièce est reprise dans le dessin des personnages, qui évoque des choses aussi diverses que les mangas japonais, le symbole du smiley-face, et les sculptures hyper-réalistes de Duane Hanson. C'est aussi dans le dessin des personnages que le second procédé de transformation utilisé par Jackson se révèle : un changement de registre humoristique. Si l'œuvre de Duchamp repose sur un usage subtil et profond de l'ironie, celle de Jackson oscille entre l'humour pince-sans-rire et le grotesque. Ce dernier apparaît de prime abord dans la composition des personnages (la mère étant une pompe à peinture montée sur un corps de femme obèse, tandis que son enfant est un smiley-face gigantesque avec des pieds). Il est aussi présent dans la perspective acerbe de Jackson sur l'idéal de la famille dite « nucléaire ».

L'artiste y déploie une version profondément philosophique du grotesque, qui n'est pas sans rappeler celle du satiriste allemand Salomo Friedlander. Ce dernier, dans un texte signé de son pseudonyme Mynona (un acronyme de anonym ou anonyme en allemand), avait défini le genre du grotesque comme une manière de mettre à nu la corruption de la normalité et de ses conventions en les caricaturant à l'extrême. Comme le Grotteskenmacher ou «artisan du grotesque» de Friedlander, Jackson est un exterminateur (Kammerjäger ou «chasseur de chambre») de la «vermine» de «l'âme moderne». Tandis que Duchamp visait les rituels spéculaires et spectaculaires de l'art moderne, Jackson nous livre une comédie intime (Kammerspiel ou «pièce de chambre») de la vie moderne. Pour ce faire, il envahit les huis clos de *Étant donné* d'un ensemble de personnages monstrueux crachant de la peinture, telle de la bile ou de l'urine, sur les décors de son roman familial. C'est une adaptation de *Étant donné* pour l'époque de Jerry Springer (la télé-réalité), et de John Hughes, et c'est précisément sa distance et sa différence par rapport à l'œuvre duchampienne qui en fait une adaptation si éloquente et si fidèle.

Julien Bismuth (avril 2007)

Lieu : Galerie Georges-Philippe et Nathalie Vallois

36, rue de Seine. 75006 Paris

M° Saint-Germain-des-Prés

www.galerie-vallois.com

L'exposition est présentée jusqu'au 31 juillet 2007 .

La galerie est ouverte du lundi au samedi de 10h30 à 13h et de 14h à 19h.

<http://www.paris-art.com/prochainement/exposition/9362/vernissage-galerie-vallois-richard-jackson.html>

Frida Kahlo

À l'occasion du centenaire de la peintre Frida Kahlo, une exposition qui lui est consacrée vient de s'ouvrir à Mexico. L'exposition Frida Kahlo 1907-2007 Hommage national, est présentée jusqu'au 19 août au Musée du Palais des Beaux-arts de Mexico.

Les organisateurs ont voulu saluer l'importance de son travail et de sa contribution au monde de l'art.

Décédée en 1954, Frida Kahlo est une des représentantes les plus éminentes de la culture mexicaine.

Les multiples facettes de Frida, artiste, intellectuelle, militante sociale et politique, écrivaine et révolutionnaire sont évoquées dans le cadre de cette exposition unique.

Outre divers documents personnels, le plus grand nombre possible d'œuvres a été réuni, notamment celles peu accessibles au public mexicain.

Le public peut ainsi découvrir 354 pièces, parmi lesquelles 65 peintures à l'huile, 45 dessins, 11 aquarelles et cinq gravures, ainsi que des documents inédits et des manuscrits, en particulier des lettres et des photographies personnelles de cette artiste.

Cette exposition, la plus complète consacrée à Frida Kahlo jamais présentée au Mexique et dans le monde entier, a bénéficié de la collaboration de 69 institutions et collectionneurs mexicains comme étrangers, ainsi que du soutien de plusieurs organisations.

Le parcours de l'exposition dans le Palais des Beaux-arts suit une division thématique, en vue de rendre manifeste le processus créatif de Frida Kahlo.

En parallèle de l'exposition, des tables rondes et des conférences seront organisées.

Le catalogue de l'exposition réunit des textes de plus de 40 intellectuels et spécialistes de la vie et de l'œuvre de Frida Kahlo.?

<http://www.cyberpresse.ca/article/20070613/CPARTS/706131344>ion est présentée jusqu'au 31 juillet 2007 .

La galerie est ouverte du lundi au samedi de 10h30 à 13h et de 14h à 19h.?

<http://www.paris-art.com/prochainement/exposition/9362/vernissage-galerie-vallois-richard-jackson.html>

Jérôme Bosch

Source : <http://www.vivat.be/00-00.asp?articleID=1246#>

Bosch et le surréalisme

L'univers fantasmagorique de Bosch est comparable aux résultats de l'automatisme proposé par André Breton dans le ""Manifeste du surréalisme"" écrit en 1924 et qui marque le début du surréalisme. Ce ""Manifeste"" explique que le peintre doit enregistrer toute image qui se présente à la conscience. Breton définit Bosch comme étant ""le visionnaire intégral"", il lui confère le rôle de modèle historique : il annonce les ""peintres de l'inconscient"" dans la poétique de l'imagination sans limites.

A voir

Avec l'exposition ""D'Ensor à Bosch"", la vlaamsekunstcollectie (la collection d'art flamand), en partenariat entre le Musée Groeninge de Bruges, le Musée Royal des Beaux-Arts d'Anvers et le Musée des Beaux-Arts de Gand, illustre l'histoire des collections qui constituent un ensemble significatif des arts dans les Pays-Bas du sud du XVe au XXIe siècle. L'exposition souligne l'interaction entre le goût et l'art, la mode et la mentalité, l'art ancien et l'art moderne. Cette exposition au Palais des Beaux-Arts (rue Ravenstein, 23 — 1000 Bruxelles) jusqu'au 11 septembre 2005 (du mardi au dimanche de 10h à 18h, le jeudi jusqu'à 21h, le lundi sur réservation).

Tarif : 9 euros. Réductions pour les + 60 ans, les étudiants,...

Tél. 02.507.82.00 — Site web : www.bozar.be

Claire ALLARD

Le radeau des médusés

""A l'abbaye de Jumièges, une expo sur la légende des «Enervés». Jusqu'au 30 septembre.

Rens. : 02 35 37 24 02. Musée des beaux-arts de Rouen. Rens. : 02 35 71 28 40.

Salvador Dalí : «Stu-pé-fiant... Mille fois plus structuré que les circuits électriques imprimés... Une quantité de mystère et d'angoisse viscérale. Cette toile, c'est le fond, la surface, la superstructure des nouveaux circuits électroniques.» Nous sommes en 1966 et la scène est rapportée par le journal Paris-Normandie. Dalí, encore : «J'avais vu cette toile dans Larousse et lorsqu'on m'a dit qu'elle était à Rouen, j'ai tenu absolument à venir l'admirer.»

Multiplés lectures. Le tableau les Énervés de Jumièges a été peint en 1880 : deux corps sur un lit-radeau dérivant sur l'eau. «Un tableau culte qui fascine toujours autant, selon le conservateur du Musée des beaux-arts de Rouen, Laurent Salomé. Des visiteurs viennent le voir en pèlerinage.» Ces Énervés si dolents offrent une multiplicité de lectures possibles.

Fantastique selon Roger Caillois, psychanalytique pour d'autres. Un court ouvrage informatif

vient d'être édité (Cahiers du Temps), signé Dominique Bussillet, et l'abbaye de Jumièges propose une exposition sur le thème.

Histoire ou légende ? Selon un prier de l'abbaye, Adrien Langlois (1615), deux fils de Clovis II (le fils de Dagobert) et Bathilde auraient fomenté un complot contre leur royal père lors de son absence pour cause de pèlerinage en Terre sainte. La punition : le supplice de l'énervation, qui consiste à brûler les tendons. Placés sur un radeau, les deux frères (jumeaux ?) auraient dérivé sur la Seine. Échoués à Jumièges, ils auraient été recueillis par les moines de l'abbaye fondée en 654 par saint Philibert. Nenni, selon le moine Jean Mabillon (fin du XVIIe) : il s'agit du duc de Bavière, Tassilon, et de son fils, Théodon. Ayant comploté contre Charlemagne, ils auraient été exilés à Jumièges... Au Salon de 1880, voilà qu'un certain Evariste-Vital Luminais, fils de député connu pour ses peintures de Gaulois, expose à 59 ans les Énergés de Jumièges. Il en avait réalisé deux versions. L'une sera achetée six ans après par la National Gallery of New South Wales, à Sydney (Australie), l'autre, acquise par un particulier qui en fera don à l'État. Le peintre a sombré dans l'oubli. Pas le tableau.

Dérive. A Jumièges, l'exposition porte moins sur l'ouvre que sur la légende et ses différentes représentations. Côté peinture, on n'y verra que deux petites études du tableau, hélas invisible même en reproduction, «faute de place», admet l'administratrice Isabelle Roby. Une huile sur toile offre en touches violentes la version sanguinolente du supplice : corps nu, bourreau, deux silhouettes gesticulant. L'autre esquisse, huile sur carton, annonce la version finale : la représentation de la dérive du lit-bateau. Dont on ira, bien sûr, voir l'original au Musée des beaux-arts de Rouen.

Nathalie CASTETZ

<http://www.liberation.fr/culture/261780.FR.php>

Beuys et Barney, frères en enchantements

<http://www.lemonde.fr:80/web/article/0,1-0@2-3246,36-927008@51-927106,0.html>

[.] Peggy Guggenheim aime et défendit ardemment le surréalisme. Il est logique que son palais accueille aujourd'hui deux des artistes qui s'inscrivent le plus fortement dans la suite du mouvement. Comme lui, Beuys et Barney cherchent à réenchanter les choses et les êtres et à inventer de nouveaux mythes. [.] Philippe DAGEN

Peggy Guggenheim Collection, 701, Dorsoduro, Venise. Du mercredi au lundi, de 10 heures à 18 heures. 10 ? . Jusqu'au 2 septembre. Site Internet : www.guggenheim-venice.it.

Hans Erni: peintre acharné et engagé à 98 ans

http://www.lematin.ch/pages/home/actu/suisse/actu_suisse__1?contenu=271481

[.] — Est-ce que peindre à toujours été facile?

- Non, à l'époque, le conseiller fédéral zougnois Philipp Etter (PDC) a demandé mon boycott et je n'ai plus reçu de commande de l'officialité pendant 15 ans.

- Sous quel motif?

- Il me percevait comme un communiste alors que je défendais la paix. Mais j'ai eu la chance de pouvoir travailler pour les États-Unis. Dans le même temps, de grandes usines utilisaient Braque et Picasso pour leur publicité.

- Les avez-vous connus?

- Surtout en 1933, lorsque j'ai organisé une exposition à Lucerne sur le surréalisme et l'abstraction. Cette présentation qui se voulait une synthèse est devenue historique. [.]

II. Lectures

Desnos sous la loupe

Source : <http://www.parutions.com:80/index.php?pid=1&rid=1&srid=122&ida=8272>

ANNE EGGER ROBERT DESNOS FAYARD 2007 / 42 ? — 275.1 FFR. / 1162 PAGES ISBN : 978-2-213-63187-5 FORMAT : 16,0CM X 24,5CM

Le principe d'une biographie est double : renseigner précisément le lecteur sur la vie de tel personnage historique et lui faire comprendre à travers elle l'œuvre qu'il a accomplie. En cela, le livre de Anne Egger répond confortablement à cette règle et se réclame dans le même temps être la biographie officielle de l'écrivain (plus de 1000 pages).

De la prime enfance à sa mort tragique en 1945 dans les camps de la mort d'Hitler, l'existence de Robert Desnos est passée au peigne fin grâce à une recherche et à une documentation des plus fouillées (Egger va jusqu'à collecter quelques factures d'hôtel du poète !). Et il faut passer par ce genre d'ouvrage lorsque l'on veut intégrer une fois pour toutes le parcours intellectuel d'un artiste dans un temps précis. Celui de Desnos semblait manquer malgré l'importante bibliographie qui lui est consacrée depuis près d'un siècle et les quelques ouvrages de référence le concernant, notamment un Cahier de l'Herne et une biographie Robert Desnos, Le Roman d'une vie de Dominique Desanti parus tous deux en 1999. Voilà qui est fait et l'on s'en réjouit car Desnos était un écrivain bien plus complet(xe) que ce que l'inconscient collectif ainsi que les manuels en ont gardé. Car, à l'instar de son ami Philippe Soupault, ce qu'il y a d'intéressant chez ce poète, c'est son éclectisme artistique et son désir furieux de ne vouloir appartenir à aucune caste (et cela dès le début de sa carrière), d'écrire une prose qui ne se range pas dans un genre déterminé, conséquence souvent des innombrables activités de cet écrivain de l'entre-deux-guerres.

Desnos, bien que nageant très profondément dans les eaux surréalistes à partir de 1922, n'en restait pas moins libre de faire des chroniques dans des journaux dits de droite ! (deux termes, « journaux » et « droite », bannis par Breton !) Ce qui expliquera, entre autres mauvaises raisons, son éviction définitive du mouvement en 1929. Mais c'est surtout l'homme qui intéresse l'historienne. La biographie, devenue un genre à part entière, doit masquer dans un sens le style de son auteur pour laisser place à l'originalité du personnage que l'on traite, et Anne Egger, de par son écriture à la fois simple, directe et dont la narration d'événements semble le souci principal, s'efface au profit du traitement et du rendu de la création artistique de Desnos au moyen de bon nombre de documents littéraires de l'époque qui viennent compléter son texte (extraits d'œuvres, de correspondances, de témoignages, de documents, de récits, de souvenirs, etc.).

C'est donc la voix du poète et l'environnement de son époque qui revivent le temps de cette lecture. Les multiples occurrences minutieusement placées au cours du livre permettent de mieux savourer les moments importants de la vie de Desnos. Anne Egger insiste davantage sur l'originalité de la personnalité de Desnos dans le mouvement surréaliste plutôt que sur son potentiel littéraire ; difficile mise en abîme quand on voit combien de talentueux écrivains cette école a contribué à faire connaître. Et Desnos, même si elle met en lumière son côté éclectique et visionnaire, a eu du mal à se distinguer et à compter parmi les grands qu'ont été Breton, Aragon, Eluard, Péret, qui se sont vite démarqués. D'où peut-être le rachat par l'écriture de ce livre afin de situer l'écrivain parmi les grands de cette première partie du XX^e siècle. Si elle revient longuement sur les inepties, parfois inacceptables, du groupe surréaliste, auxquelles il était impliqué, elle touche souvent juste en montrant dès le début les curiosités de Desnos qui s'aventura dans l'écriture, en matière poétique bien sûr, mais aussi en confession personnelle, en critique de cinéma, de musique, en chronique de voyage ; en tant que conteur, en résistant, en militant ou encore en journaliste local. Un enthousiasme qui a toujours parcouru l'homme et son œuvre. Un goût en la vie et à ses possibles miracles. Enthousiasme des rencontres même lorsqu'elles sont à contre-sens, de ses écrits lorsqu'ils sont directement inspirés de ses amours impossibles, de ses rêves de fantômes, de ses voyages et de son quotidien qu'il veut merveilleux à tout prix, peut-être aussi parce que le surréalisme s'en est toujours réclamé ; ce qui peut parfois laisser le lecteur, s'il est pétri de réel, quelque peu sceptique lorsqu'on divague sur le sens de tel ou tel rêve, hasard ou rencontre fortuite,

interprétations excessives souvent à la limite du ridicule que l'esprit surréaliste affectionnait tout particulièrement et dont Desnos s'est voulu un temps le garant.

En ce sens, il représente la part heureuse, éclatante, chatoyante du surréalisme, souvent partagé entre ombre et lumière ; d'un côté les Crevel, les Rigaut terrassés par l'obsession du suicide, des amours déçus et de la maladie, et de l'autre les Desnos, les Péret, plus entraînés à l'exaltation, à la célébration de l'amour fou, à liberté totale et à cette joie de vivre liée aux instants de grâce, à ces fameux hasards objectifs d'où naît la création poétique. L'après surréalisme, à notre sens moins crucial, montre un Desnos toujours en prise avec une activité riche et variée. Scénariste, employé à la radio, chroniqueur, journaliste, auteur de contes et de poésie pour enfants, homme amoureux et heureux en ménage jusqu'à ce que la Gestapo vienne le détrousser et le laisser mourir du typhus en 1945 à la libération des camps.

L'ennui, c'est qu'à l'instar de son sujet, Egger en voulant tout dire, se perd un peu dans ce magma d'informations, de textes, de rencontres, d'amours déçus, de banalités, de travail, qui font chaque vie d'homme. Au lieu de viser l'essentiel, elle se permet trop d'écarts dont l'intérêt littéraire et historique se perd au prix souvent de l'anecdotique, qui semble être d'un coup, en s'immisçant à de trop nombreuses reprises, la marque de fabrique du livre. On peut donc reprocher à ce travail titanesque fait autour de cette quête de s'attacher peut-être trop aux détails. Ce sens de l'exhaustivité s'apparente parfois à une volonté absurde de donner un maximum d'informations non pertinentes pour un artiste, comme ici, exemple significatif pris parmi bien d'autres: «On le couvre de recommandations et de cadeaux : cravate, canotier, montre, pour compléter le nouveau costume taillé sur mesure — son premier pantalon long — et puis un stylographe et un couteau suisse.» (p.43) Peut-être un signe de l'époque qui ne laisse plus rien dans la «gueule» de l'éphémère et de l'oubli en tentant de tout montrer et de tout dire. Au risque de ne plus rien retenir.

Mais pour qui veut comprendre, étudier, travailler ou tout simplement lire l'œuvre de Robert Desnos, cette biographie répond à cette attente en retraçant les années folles d'un homme (et d'une époque) qui a su résister d'abord à Breton, ensuite à l'envahisseur (!), avant de disparaître tragiquement à 44 ans dans les camps de la mort au moment où l'on fêtait déjà la paix. Destin tragique (il fait partie avec Max Jacob des rares écrivains français victimes «directes» des camps nazis) s'il en est, qui a réduit à néant les visions, les élans poétiques, les jeux de langage de celui qui a su à sa façon célébrer dans ce poème bien connu, l'absence d'une femme aimée. Quelques vers qui à eux seuls témoignent des obsessions du poète : amour fou, dissolution de la réalité, muse impossible, rencontre médiumnique, inconscient éveillé, tonalité amère, traitement populaire. Triste prémonition lorsqu'on voit l'aspect du poète (cf. les quelques photos du livre choisies par l'auteur) quelques jours avant de succomber.

«J'ai tant rêvé de toi que tu perds ta réalité. (.) J'ai tant rêvé de toi, tant marché, parlé, couché avec ton fantôme qu'il ne me reste plus peut-être, et pourtant, qu'à être fantôme parmi les fantômes et plus ombre cent fois que l'ombre qui se promène et se promènera allègrement sur le cadran solaire de ta vie»(Robert Desnos, «J'ai tant rêvé de toi» dans Corps et biens, Préface de René Bertelé, Ed. Gallimard, 1953, coll. «Poésie Gallimard», 1968, p.91.)

Jean-Laurent GLEMIN

W. Benjamin

«Ta Felicitas»

Dans l'amitié entre Benjamin et Adorno, on avait oublié un élément essentiel : la femme de Theodor, Gretel.

Gretel Adorno, Walter Benjamin Correspondance 1930-1940 Edition établie par Christophe Gödde et Henri Lonitz, traduit de l'allemand par Christophe David, Le Promeneur/Gallimard, 414 pp., 26,50 ?

A partir du mois de mai 1932, Walter Benjamin est à San Antonio, Ibiza, hôte du philosophe Felix Noeggerath. Sa vie, déjà sous le signe de l'itinérance, sera désormais une vie d'exilé. «Enfant de bonne bourgeoisie», né le 15 juillet 1892 dans les quartiers chic de Berlin - grands appartements au 24 Nettelbeckstrasse, résidence d'été à Potsdam et Neubabelsberg, gouvernantes françaises - il fait vite «sécession» et prend en haine «l'image de la puissance et de la grandeur» incarnée par son père, ainsi que les formes bourgeoises d'existence. Il étudie à Berlin, puis à Fribourg, Munich, Berne - il soutient là sa thèse de troisième cycle sur le Concept de critique d'art dans le romantisme allemand - et Francfort, où il tente en vain d'obtenir une habilitation sur travaux. Capri, Gênes, Vienne, Riga, Paris, Berlin, Moscou... Benjamin voyage beaucoup - mais il n'a pas de situation universitaire - vit, un peu, de sa plume, et, beaucoup, de subsides. A cette époque, il publie une trentaine d'articles de critique par an, dans Die literarische Welt, dans la Neue deutsche Beiträge, prestigieuse revue que dirige Hugo von Hofmannsthal, ou la Frankfurter Zeitung. Outre les traductions d'Aragon, de Proust ou de Baudelaire, et ses essais sur le langage, le surréalisme, les Affinités électives, Karl Kraus, etc., il a déjà fait paraître Sens unique et l'Origine du drame baroque allemand. Les éléments autobiographiques qui composeront Chronique berlinoise et Une enfance berlinoise sont, pour la plupart, rassemblés, l'immense chantier des Passages parisiens, déjà ouvert. Dans sa vie sentimentale, il y a sa femme Dora Kellner, de laquelle il divorcera (et qui lui a donné un enfant, Stefan Rafael), Jula Cohn, sour de son camarade d'enfance Alfred Cohn, qu'il a revue et pour laquelle sa passion s'est rallumée, ainsi que Asja Lacis, «une révolutionnaire russe de Riga, l'une des femmes les plus exceptionnelles que j'aie rencontrées», dont l'influence le fait se rapprocher du marxisme. Au nombre de ses amis comptent Siegfried Kracauer, Bertolt Brecht, Ernst Bloch, Gershom Scholem (qu'il envisage plusieurs fois d'aller rejoindre en Palestine) et les membres de l' Institut für Sozialforschung, dans lequel s'étaient regroupés les théoriciens de l'école de Francfort, Herbert Marcuse, Erich Fromm, Max Horkheimer ou Theodor W. Adorno.

Entre juin et août 1940, Benjamin, fuyant Paris occupé, est à Lourdes. Il cherche à obtenir un permis d'entrée en Suisse, où il attendrait, au siège genevois de l' Institut für Sozialforschung, le visa pour les États-Unis qu'il a demandé. Le 22 août, il rejoint Marseille, où il retrouve Kracauer et Arthur Koestler. Il n'obtient pas un visa de sortie de France, mais seulement une autorisation de transit par l'Espagne et le Portugal. Il décide de franchir la frontière pyrénéenne et d'atteindre Port-Bou. C'est là qu'il se suicide. Theodor Adorno et sa femme Gretel avaient réussi, eux, à émigrer, et se trouvaient à New York. [.]

Robert MAGGIORI

Lire la suite : <http://www.liberation.fr/culture/livre/262498.FR.php>

Agulha

Pour ceux qui lisent l'espagnol et le portugais, une remarquable revue numérique sud-américaine, presque totalement consacrée au surréalisme :

<http://www.revista.agulha.nom.br/ag57capa.htm>

Daumal

Le centenaire de la naissance de René Daumal est inscrit sur la liste des Célébrations nationales 2008 du Ministère de la Culture et de la Communication.

Par ailleurs, Marco Enrico Giacomelli a soutenu mardi dernier, devant l'université de Bologne sa thèse sur : René Daumal (1908-1944). An historical-critical study. Voici le résumé qu'il m'a envoyé :

The thesis proceeds from an "archaeological" interpretation of René Daumal's works. This choice is due to the extremely scarcity of secondary bibliography, in particular regarding the Italian one. Therefore, the thesis strongly contributes to the knowledge of the author, following his intellectual course through the analysis of the texts published ante and post mortem.

The thesis is structured in two parts that correspond to the macro-periods of his life and studies. Nevertheless, the articulation is fluid, therefore between the two parts many internal links are pointed out.

The first part concerns Daumal's works until 1935: poems and prose poems collected in *Le Contre-Ciel*, and essays published on literary and/or philosophical journals. The early sources of Daumal's thought are analysed in the circle of the group named *Simplisme*, focusing on Alfred Jarry (the laughter) and Arthur Rimbaud (the voyance). Then, the thesis deals with the Parisian years and the following group, *Le Grand Jeu*. First, Daumal, Lecomte and Renéville's poetics is studied in depth. Second, the «experimental metaphysics» is extensively taken into account, first of all clarifying the theoretic basis, then analysing the practical expressions: the crux negation/revolt and the experiments done by themselves, supported on one hand by the contemporary scientific researches, on the other by the interpretation of Nerval's work.

Finally, the themes developed in *Le Contre-Ciel* are investigated: the body, the death and the suicide. To conclude this first part, the connection between *Grand Jeu* and Surrealism are examined, comparing the different theoretic formulations and political attitudes.

The second part discusses Daumal's works from 1936 up to 1944. First of all, the conception and the reception of the art are evidently changed. To draw a comparison between the two periods is crucial the work of the Czechoslovak painter Josef Sima. The new Daumal's poetics is analysed starting from the considerations about performative arts (theatre, dance, cinema) and poetry. Afterward, the thesis investigates two novels, *A Night of Serious Drinking* and the unfinished *Mont Analogue*. About the first, the use of satirical tropes; regarding the second, some "allegories", i.e. the dialectic ascent/descent and the relationship *senex/puer*, are fundamental themes. The last chapter is dedicated to the Daumal's reception of the Hindu doctrines. Starting from the discussion about the East between geography and symbolism, and "the task of the translator", the thesis summarises the main points of Hinduism. That leads to develop a wide range analysis of the path towards Daumal's study of Advaita Vedanta (in particular the medieval master Shankara) throughout Hegel and Guénon reception. To conclude, a mention is due to the articles and reviews that Daumal wrote about other traditions like Sufism, Zen Buddhism, and Christian mysticism, and the relationship with Gurdjieff.

The aim of the thesis is double: on one side, to offer a contribute to the reception of Daumal's thought, since it's the only Italian critical study available; on the other side, to interpret the writings from a philosophical point of view, going over the sympathetic layout that often emerges in secondary bibliography.

An intellectual portrait arises. A portrait of a thinker that peculiarly participates in historical avant-garde, and then makes a fundamental contribution to the study of Hindu and non-dualistic tradition. The connective tissue between the two phases of his thought is represented by an atypical reception of heteroclitic sources, from Plato to Shankara, from Hegel to Guénon and Spinoza.

Contact: Marco Enrico Giacomelli

III. Opéra, musique, internet etc.

Un "Pelléas" surréel

Le Théâtre des Champs-Élysées donne une vision très imagée de "Pelléas et Mélisande", opéra-phare de Claude Debussy. Le flux musical est magnifiquement dirigé par Bernard Haitink.

Fin de saison en majesté au Théâtre des Champs-Élysées qui monte l'opéra-phare de Claude Debussy "Pelléas et Mélisande". Entre Wagner et Rameau, ce drame lyrique créé en 1902, véritable révolution dans l'histoire de l'opéra, s'inspire du poème éponyme de Maurice Maeterlinck et s'inscrit dans la veine symboliste. Mais la vision qui en est donnée aux Champs-Élysées, dans une profusion d'images, belles sans doute mais parfois absconses, avec

des connotations sexuelles plus ou moins explicites, s'apparente plus au surréalisme, à entendre au sens propre du terme: au-delà du réel. Rien de réaliste en effet dans cette histoire d'adultère qui se termine en fratricide dans un temps qui s'apparente au Moyen-âge, sans plus de précision, et des lieux propices à la rêverie: un château au bord de la mer, une vieille fontaine... [.]

Les 16, 18, 20 et 22 juin. Tél: 01 49 52 50 50. www.theatrechampselysees.fr

Noël TINAZZI

Source :<http://www.latribune.fr:80/info/Un--Pelleas--surreel--IDB2AE22118EB25DD9C12572FB003A63A9>

Vincent Meillon chante Aragon, Breton, etc.

""Vincent Meillon va puiser dans les textes de Louis Aragon, Victor Hugo, ou encore André Breton et Bernard Dimey pour créer un projet raffiné et subtil, entre jazz, swing et chanson. Auteur, compositeur et interprète, Vincent Meillon choisit de chanter les textes des autres. Mais pas n'importe quels ""autres"".

Sur des mélodies raffinées et épurées, teintées de piano jazzy et de guitares aux accents blues, Vincent Meillon met en chanson les textes de Louis Aragon, Victor Hugo, ou encore André Breton et Bernard Dimey.

Sur des compositions de Franck Bessard et Mickael Lecoq, tous deux arrangeurs émérites, Vincent Meillon et sa voix à la Nougaro rend un hommage remarquable aux illustres textes. Pas question ""d'intellectualisme"", ni de prétention, et encore moins de snobisme dans ce projet, qui flirte avec élégance avec le jazz, le swing, et la chanson.

Sur scène, il est accompagné de Frank Bessard à la batterie, Mickael Lecoq aux claviers, Nicolas Guiraud aux percussions, Arnaud François à la basse et Frank Amseli à la guitare. Si l'alchimie de la poésie et de la musique prend, c'est que Vincent Meillon, du haut de sa quarantaine bien tassée, n'enest pas à coup d'essai en la matière. Il a notamment créé en 1997 le quartet iconoclaste ""les Papparasites"", dont la ""mission"" était de mettre au goût du jour ""quelques belles chansons du répertoire"".

La formation s'est produite dans une cinquantaine de salles de concert, principalement à Paris (Sentier des Halles, Chapelle des Lombards.).

Reste à découvrir cet amoureux des mots sur scène, avec ce nouveau projet. Pour l'heure, il est à découvrir sur son myspace: www.myspace.com/vincentmeillon.""

http://www.concertlive.fr/bonplans_artiste.php?id=925

Site Guy Lévis Mano

Le site de l'Association Guy Lévis Mano (directrice : Mme Simone Pissarro) est en cours de création. Il devrait être en ligne vers octobre 2007.

Le prix de l'art : un Miró à un prix inouï

""L'ouvre la plus onéreuse de la semaine (chez Christie's) a été le tableau de Claude Monet ""Waterloo bridge, temps couvert"", adjudgé lundi pour 26,5 millions d'euros (35,5 millions de dollars), près de trois fois son prix estimé."" (AFP)

Bien cordialement,

L'administrateur toujours provisoire

Henri Béhar

avec la collaboration d'Eddi Breuil

publications Desnos

"Pour information. Outre Robert Desnos d'Anne Egger chez Fayard viennent de paraître

ROBERT DESNOS, LE POÈTE LIBRE, INDIGO/UNIVERSITÉ DE PICARDIE JULES

Verne, 2007, 194 pages, avec la participation de Jacques Darras, Pierre Lartigue, Jean-Luc Steinmetz, Mary Ann Caws, Marie-Claire Dumas, Étienne-Alain Hubert, Michel Murat,

Carmen Vasquez. Avec un dossier de fac-similés des articles parus dans Les Lettres françaises et Labyrinthe à propos du ""Dernier poème"" ainsi que des documents concernant les rapports de Desnos avec le monde hispanique.

ROBERT DESNOS, SURREALISM IN THE TWENTY-FIRST CENTURY, PETER LANG, 2006, 390 pages, éditeurs Marie-Claire Barnet, Eric Robertson, Nigel Saint. Robert Desnos, Inédits, DVD, Sevendoc, 10 rue Henri Bergson, 38100 Grenoble, 2007, durée 200 minutes, comportant La belle saison est proche, film de Jean Barral, un documentaire de Fabrice Maze, et en bonus divers entretiens, avec un livret de 84 pages.
(www.sevendoc.com).

Merci de porter ces informations sur votre site.

Pour l'association des Amis de Robert Desnos, M.-C. Dumas
Marie-Claire DUMAS

Relief

"Chères Mélusines, Chers Mélusins,
Sjef Houppermans me demande de relayer cette annonce, ce que je fais bien volontiers.
RELIEF

est une revue en ligne internationale. Son objectif est de fournir une plateforme destinée aux chercheurs dans le domaine de la littérature et de la culture françaises du moyen âge jusqu'à nos jours. RELIEF paraîtra deux fois par an. Les numéros seront organisés par thème.

Adresse <http://www.revue-relief.org>

RELIEF a consacré son premier numéro à l'actualité de Jean-Paul Sartre.

Le numéro 2 de RELIEF aura comme thème :

« Paris dans la littérature française »

Depuis des siècles, Paris a joué un rôle capital dans la littérature française. Ses hauts lieux — son fleuve, ses monuments, ses quartiers, ses parcs, et à l'époque moderne ses boulevards, ses grandes avenues et ses banlieues — hantent la poésie, la prose, et le théâtre d'innombrables écrivains et écrivaines depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. Sans aucun doute le caractère fortement centralisé de l'État français dès l'époque de la Renaissance, a contribué à cette aura de la capitale française et à la fascination qu'elle continue d'exercer sur les auteurs et artistes.

La rédaction de RELIEF vous invite à participer au deuxième numéro de la revue, qui sera consacré à la mémoire de Paris dans la littérature française, un lieu où l'imagination littéraire et l'histoire bien réelle de la capitale se rejoignent.

Date limite de la remise des manuscrits: 1-9-2007. Pour les démarches à suivre voir le site, rubrique : « au sujet de. ».

Les numéros 3 et 4 (2008) seront consacrés successivement à Marguerite Yourcenar et à la Bande Dessinée. On peut d'ores et déjà nous faire parvenir des propositions.

Bien cordialement,

L'administrateur toujours provisoire

Henri Béhar

SEMAINE_26 (25 JUIN-1^{ER} JUILLET 2007)

Chères Mélusines, Chers Mélusins,

Pour cette première semaine d'été, la collecte est moins pauvre qu'on ne pourrait le penser : voici des comptes rendus de lectures et d'expositions, ainsi que plusieurs annonces méritant l'attention. À propos de Judith Reigl et Simon Hantai, il convient de lire l'étude sur la galerie

A l'étoile scellée publié par Renée Mabin dans *Astu* sur notre site : <http://melusine.univ-paris3.fr/astu/Mabin.htm>

Messagers de la Tempête ; André Breton et la Révolution de janvier 1946 en Haïti

<http://www.alterinfos.org:80/spip.php?article1466>

C'est un livre au titre énigmatique que viennent de publier les éditions Le Temps des Cerises, *Messagers de la Tempête* [1] Ce beau titre évoque la rencontre à la fin de l'année 1945 entre André Breton et Haïti, quelques semaines à peine avant son embrasement révolutionnaire lors des "Cinq Glorieuses de 1946". Sur ces événements rares, il est très peu d'écrits. Comme le relèvent les deux auteurs dans leur introduction, "soixante années après, il était temps de combler cette étrange lacune ..." Voilà qui est fait, joliment fait.

L'étincelle et les abeilles : la révolution de 1946 en Haïti

Contrairement à ce que l'on pense d'habitude, Haïti fait partie de l'Amérique Latine – un terme qui n'a de signification que linguistique, car du point de vue ethnique, historique et culturel, il faudrait parler d'Afro-Indo-Amérique. Comme les autres pays de ce continent, son histoire moderne est soumise à la domination des États-Unis d'Amérique. Elle est faite des inégalités sociales croissantes, du pouvoir d'une insolente oligarchie, des dictatures militaires aux régimes corrompus qui se succèdent pratiquement sans interruption. Mais aussi d'une culture populaire d'une incroyable créativité. Celle-ci s'exprime dans les cultes magiques du vaudou, dans les arts plastiques, la musique, la danse, la poésie, la littérature. Ce sont aussi des pays de haute combativité populaire, de luttes, de révoltes, d'insurrections. Haïti a inauguré le cycle des révoltes anticoloniales du continent avec Toussaint Louverture. Puis il y eut la Révolution de 1946, laquelle a ouvert un autre cycle de soulèvements populaires, qui se traduira par des mouvements révolutionnaires en Bolivie en 1954, à Cuba en 1959-60, en Argentine avec le Cordobazo de 1969, au Nicaragua en 1979, au Chiapas en 1994, en Argentine en 2001, enfin en Bolivie en 2005. Comme souvent dans cette histoire mouvementée, les fruits de la révolte populaire haïtienne de 1946 ont été confisqués par une junta militaire, suivie, après un bref interlude démocratique (le président Estimé), d'une succession de dictatures sanglantes jusqu'à la fin du siècle. Cependant, l'événement est resté dans la mémoire populaire haïtienne comme un moment exaltant de libération et d'espoir. Un des aspects les plus étonnants de la Révolution haïtienne, dite des « Cinq Glorieuses de 1946 », a été le rôle joué par des étincelles poétiques dans le déclenchement de l'explosion. Cela vaut pour *Gouverneurs de la rosée* de Jacques Roumain, l'ouvrage qui a inspiré, plus que tout autre, la jeunesse rebelle haïtienne ; par les écrits de la revue *Tropiques* d'Aimé Césaire, avidement lu en Haïti ; par le recueil de poèmes *Étincelles* (1945) de René Depestre ; et par les conférences d'André Breton en décembre 1945, les plus directement associées à l'insurrection de janvier 1946, comme on va le voir dans les pages qui suivent. Ces étincelles sont tombées sur une poudre sèche et inflammable : la rage du peuple haïtien et son désir de liberté. Cette fusion explosive entre poésie et insurrection, surréalisme et révolte sociale, est un cas peut-être unique dans l'histoire des révolutions modernes. Mais le miel de la révolte, au goût d'acacia et d'oranger, a été recueilli et fabriqué par les abeilles de *La Ruche*, la revue des jeunes Haïtiens rebelles, qui a publié la conférence de Breton à l'Hôtel Savoy, et dont l'interdiction a été le motif immédiat de la grève et du soulèvement. Ces jeunes, eux-mêmes poètes, artistes et révolutionnaires à la fois, ont été les principaux instigateurs, organisateurs et promoteurs de la Révolte de Janvier 1946. Ce volume est composé de deux essais : le premier, de Michael Löwy, avance quelques hypothèses sur les rapports entre les conférences d'André Breton et les événements de Janvier ; le deuxième, le témoignage de Gérald Bloncourt, un des meneurs des « Cinq Glorieuses » (les journées du 7 au 11 janvier). Ces textes sont suivis de nombreux documents, poèmes, photos, dessins, témoignages, coupures de journaux et d'une étude historique sur les événements de 1945-46. Ce livre est, à notre connaissance, le premier

à être publié sur la Révolution haïtienne de 1946 avec le témoignage de l'un de ses principaux leaders. Soixante années après, il était temps de combler cette étrange lacune ...

MESSAGERS DE LA TEMPÊTE. GÉRALD BLONCOURT ET MICHAEL LÖWY, ÉD. LE TEMPS DES CERISES, 180 P., 18 €.

Méconnu en France, le peintre surréaliste Yves Tanguy célébré à Quimper

Source : <http://www.lorient-lejour.com.lb:80/page.aspx?page=article&id=345707>

En exposant 220 œuvres, le Musée des beaux-arts de Quimper présente cet été une vaste rétrospective de l'univers surréaliste du peintre Yves Tanguy (1900-1955), jusqu'à présent davantage célébré à l'étranger qu'en France.

Point d'orgue de la saison artistique estivale en Bretagne, l'exposition bénéficie de prêts majeurs de 60 collections publiques et privées provenant de huit pays, notamment des États-Unis où le peintre finistérien s'était installé en 1939, avant d'acquérir la nationalité américaine.

Moins connu du grand public français que Dali, Miro ou Magritte, Yves Tanguy a connu la notoriété dans le monde entier. Ses œuvres sont aujourd'hui très recherchées, comme le montre la vente à Drouot en mars 2004 d'une huile sur toile intitulée *Entre l'herbe et le vent*, datée de 1934, pour 657 740 euros.

« Yves Tanguy est le peintre surréaliste par excellence. Ses paysages mentaux créent de la poésie pure. Il utilise une sorte de langage automatique dont il est le seul à connaître les signes. On est face à un onirisme dans lequel on doit s'enfoncer sans s'accrocher à la logique », commente André Cariou, conservateur en chef et directeur du musée de Quimper.

L'exposition présente 53 peintures, 34 gouaches et 38 dessins à l'encre ou au crayon parmi lesquels des dessins « automatiques », des dessins érotiques, de minuscules gouaches et 15 « cadavres exquis » de différentes périodes de l'artiste qui avait adhéré au mouvement surréaliste dès 1925.

« Si l'étoile de Tanguy s'élève toujours davantage, c'est qu'il est idéalement intègre et intact, qu'il échappe par sa nature à toute espèce de compromission. La peinture de Tanguy n'a guère encore livré que son charme : elle livrera plus tard son secret », écrivait André Breton, le père du surréalisme, en 1939.

La méconnaissance du peintre en France « traduit surtout la difficulté de la plupart à entrer dans ce monde à part, ces paysages intérieurs où l'on aperçoit des objets impossibles à nommer », souligne M. Cariou.

« Le peintre lui-même n'a pas dit un mot de son univers, de sa peinture reconnaissable entre toutes qui évolue lentement au fil du temps, déclinant un langage propre qui n'appartient qu'à lui. Les titres, quand il y en a, ajoutent à la difficulté », ajoute-t-il.

Décédé en 1955 à Woodbury (États-Unis), Yves Tanguy avait conservé un grand attachement à la pointe de la Bretagne au point d'en faire découvrir les secrets à ses amis surréalistes comme Marcel Duhamel, Jacques et Pierre Prévert, Benjamin Perret et André Breton. Selon ses dernières volontés, ses cendres ont été dispersées en baie de Douarnenez, non loin de Locronan, le village d'origine de sa famille.

Après Quimper, l'exposition sera présentée à Barcelone du 22 octobre au 13 janvier 2008.

(Yves Tanguy, du 29 juin au 30 septembre, Musée des beaux-arts de Quimper,

renseignements : <http://musee-beauxarts.quimper.fr>)

Frédéric GAULIER (AFP)

Du conformisme de l'avant-garde

Source :

http://www.lefigaro.fr:80/litteraire/20070628.FIG000000272_du_conformisme_de_l_avant_garde.html

CHRISTIAN Delacampagne, mort depuis peu, n'a pas raté son dernier livre. Cet homme discret, auteur d'une œuvre importante touchant aussi bien à l'anthropologie, à l'histoire, qu'à

l'art et que l'on peut qualifier de philosophe des idées, était ennemi du tapage. À l'inverse d'un Jean Baudrillard, il ne cherchait pas la polémique. Peut-être aurait-il réfuté ce terme, mais c'est pourtant une sorte de colère que l'on sent sourdre sous sa plume à la lecture de son dernier ouvrage, *Où est passé l'art ?* Ni mélancolique et atrabilaire comme Jean Clair, ni réactionnaire assumé comme Philippe Muray, Delacampagne les rejoint pourtant sur un point précis : pour lui comme pour eux la création contemporaine se porte très mal, enfouie qu'elle est sous le fatras d'une culture para-artistique promue par les médias et les institutions culturelles qui confondent le véritable travail, généralement solitaire, de l'artiste et les provocations d'agitateurs qui vendent des « œuvres » auxquelles le grand public reste massivement indifférent.

«Un incroyable mauvais goût»

« J'adore la nouveauté, bien au contraire, et, curieux de nature, je ne demande qu'à comprendre. Mais il se fait tout simplement que, dans l'avant-garde officielle de notre époque, y compris chez la plupart des artistes que le marché porte actuellement aux nues, je n'ai précisément rien trouvé de nouveau. Rien d'autre qu'un incroyable mauvais goût doublé d'une platitude aux limites de la vulgarité (deux choses vieilles comme le monde) », écrit Delacampagne en conclusion de ce livre qui retrace l'évolution de l'art pictural depuis la Renaissance jusqu'à la naissance du pop art dans les années 1950, en passant par la crise de la peinture, engendrée par l'arrivée de la photographie au XIXe siècle et le surréalisme. Delacampagne en appelle à un sursaut de ceux qui prétendent aujourd'hui à la vocation d'artistes, aussi bien dans le domaine des arts plastiques que dans celui de la création littéraire. Il les exhorte à se délivrer du narcissisme auquel les convie notre époque « festive » (P. Muray). En somme à être des créateurs authentiques plutôt que des promoteurs d'eux-mêmes. *Où est passé l'art ?* de Christian Delacampagne, Panama, 212 p., 15 €.

Un faux Cendrars au goût bulgare

Source :

http://www.lefigaro.fr/litteraire/20070628.WWW000000377_un_faux_cendrars_au_gout_bulgare.html

EN 1995, à Sofia, Kiril Kadiiski, poète bulgare, fin lettré, traducteur dans sa langue de Villon, Verlaine, Mallarmé, Rimbaud, entre autres, et grand connaisseur de la littérature russe, découvre au hasard de ses lectures chez un bouquiniste un livre endommagé, presque en lambeaux, prisonnier dans un volume de Mikhaïl Artsybatchev.

Sur la couverture noire, auteur, titre, éditeur en blanc sont mentionnés en russe : « Frédéric Sause(r), Légende de Novgorode, traduit du français par R. R. Sovonov — Moscou-Saint-Pétersbourg — 1907. » L'écrivain tient entre les mains le premier poème de celui qui n'était encore qu'apprenti bijoutier, mais qui devait bientôt prendre pour nom de plume Blaise Cendrars. Douze ans après cette découverte inouïe, une jeune universitaire, Oxana Khlopina, dénonce pour la première fois, preuve à l'appui, une imposture : *La Légende de Novgorode* est un faux, à ranger aux côtés de *La Chasse spirituelle* de Rimbaud.

L'histoire, il est vrai, était trop belle. Que l'on songe seulement. Pendant près de quatre-vingt-dix ans, *La Légende de Novgorode*, le premier poème de Blaise Cendrars, que l'écrivain mentionnait toujours avec obstination en tête des bibliographies qu'il dressait lui-même, avec les mentions « épuisée » ou « hors commerce », restait obscurément introuvable. Lui-même avait toujours assuré qu'il ne possédait ni manuscrit ni aucun des quatorze exemplaires de ce premier livre que son ami R. R. édita à Moscou après l'avoir traduit en russe, « engloutissant ses dernières économies avant sa mort pour me faire une énorme surprise et m'encourager », écrira Cendrars dans *Le Lotissement du ciel*, dernier volume de ses *Mémoires*, sans lever le voile sur l'identité de ce vieil homme, savant linguiste qu'il avait rencontré lors de son premier séjour russe entre 1904 et 1907.

Les spécialistes, pour leur part, à force de recherches vaines et habitués qu'ils étaient aux tours de passe-passe de l'auteur de *la Prose du Transsibérien* et de *Moravagine*, tenaient alors cet ouvrage pour un mythe. Jusqu'à ce que l'improbable devienne pourtant réalité en 1995. L'ouvrage retrouvé à Sofia de seize pages imprimées en caractères cyrilliques sur un papier ocre clair, foncé par le temps, correspond aux descriptions les plus anciennes qu'en fit Cendrars.

Seule la date de l'édition diffère — 1909 dans les écrits du poète — et le nombre de page — 144. Des détails discutables. Trop ténus cependant pour remettre en cause ce « miracle ». L'émotion dissout les doutes. Miriam Cendrars, fille et biographe du génial poète, peut enfin vérifier l'existence de ce poème dont seul son père avait gardé la mémoire.

Une enquête romanesque

« C'est alors seulement que j'étais un vrai poète./ Lorsque l'on a dix-sept ans — comme a dit Arthur Rimbaud -/ on a que poésie et amour en tête... » Ainsi s'ouvre *La Légende...* dont tout le monde loue « l'étonnante modernité ». La BNF cherche à se porter acquéreur de *La Légende de Novgorode* mais demande, comme il est d'usage, des expertises. L'analyse du papier confirme qu'il est bien d'époque. Mais, avant que l'analyse de l'encre ne vienne dissiper les derniers doutes, un collectionneur suisse rafle la mise, pour, selon nos sources, plus de 50 000 dollars. Avant qu'il ne change de mains. Les chercheurs, privés de cet unique exemplaire connu de l'édition originale, sont déçus. Ils doivent se contenter du fac-similé accompagné de sa restitution inédite en français et publié chez Fata Morgana. D'autant que certains d'entre eux n'ont pas manqué de remarquer que ce long poème en prose, qui porte en germe des images, des pensées et des faits qui réapparaîtront au fil de l'œuvre encore à venir de l'écrivain suisse, aurait pu justement être établi à partir d'une parfaite connaissance de ses écrits futurs. *La Légende de Novgorode* mentionne notamment des éléments que Blaise Cendrars n'évoquera que très tardivement dans ses Mémoires.

C'est le point de départ de l'enquête romanesque, littéraire et quasi policière d'Oxana Khlopina, jeune universitaire russe de 28 ans, originaire de Novossibirsk, qui, pour les besoins de sa thèse de doctorat (Blaise Cendrars, une rhapsodie russe) qu'elle vient de soutenir à Nanterre sous la direction de Claude Leroy, est allée de Saint-Pétersbourg à Paris, en passant par la Suisse et la Bulgarie, chercher des pièces à conviction. Elle remarque ainsi que Blaise Cendrars, lorsqu'il évoquait ce poème, le décrivait comme une « épopée cocasse et héroïque » quand la simple lecture de *la Légende de Novgorode* fait apparaître des accents tragiques. Par ailleurs, le poème présente quelques incohérences, comme des anachronismes, à l'image de l'évocation de « l'hôtel d'Angleterre » de Saint-Pétersbourg, devenu universellement connu après la mort tragique de Sergueï Essenine dans l'une de ses chambres, écrivant avec son propre sang un poème d'adieu. Si cet hôtel de luxe existe bien depuis 1876, il ne prendra ce nom qu'en 1925.

Mais ce qui n'est que faisceau de présomptions va bientôt s'infléchir en preuves irréfutables à mesure que la chercheuse analyse de manière systématique l'orthographe et la grammaire de ce texte russe traduit du français en 1907. En effet, une réforme orthographique a eu lieu en 1917. « Cette réforme, souligne-t-elle, qui visait à une simplification de l'orthographe russe, revêtait un caractère hautement symbolique pour le nouveau régime bolchevique, introduisant notamment une rupture radicale dans la façon d'écrire, si bien que tout ce qui avait été publié auparavant devenait non seulement politiquement, mais également visuellement dépassé, donc de facto illisible. »

L'étrange Monsieur Kadiiski

Des lettres disparaissent, des terminaisons et des préfixes sont modifiés, de même que la grammaire évolue. Or le poème ne résiste pas à cet examen linguistique. Il ne peut avoir été écrit par un russophone avant 1917, ni même par un Russe ayant appris à lire avant la réforme. De toute évidence, c'est un faux, établi par quelqu'un qui possède, certes, une

parfaite maîtrise du russe moderne et qui a connaissance des principales règles orthographiques d'avant 1917, mais dont les corrections systématiques apportées a posteriori au poème écrit en russe moderne sont lacunaires. Oxana Khlopina aurait pu s'en tenir à cette découverte, se satisfaire de cette démonstration simple, évidente et imparable, mais son travail avait comme un goût d'inachevé. Il lui fallait comprendre quand et comment cette mystification avait pu s'opérer. La clé de l'énigme s'étalait sous ses yeux, inscrite en lettre blanche sur fond noir. Intriguée par la police de caractères dans laquelle est écrit le titre sur la première page, la chercheuse reconnaît une police de caractères cyrilliques pour ordinateurs, dite Izhitsa.

Créée en 1988, elle était dans les années 1990 la seule police de caractères informatique à large diffusion capable de transcrire les caractères russes disparus après 1917. Vérifiant cette hypothèse à l'aide d'un ordinateur, Oxana Khlopina reproduit à l'identique la page du titre retrouvé en Bulgarie. Mais il ne peut s'agir d'une simple coïncidence s'agissant d'une version légèrement retouchée, agrandie dans sa hauteur et réduite dans sa largeur. Si bien que la date d'impression ne peut pas être 1907, comme l'analyse linguistique l'avait déjà démontré. Elle est même postérieure à 1988. L'étau se resserre. D'autant que la jeune femme trouve également sur le marché aux livres de Sofia, là même où fut découvert le poème de Cendrars, une collection de livres pour enfants dont la page de titre utilise la même police allongée de caractères Izhitsa.

Et pourtant, trop respectueuse de l'homme de lettres qu'elle ne rencontra qu'une fois à la Rotonde, toute timide alors et pétrie d'admiration, la jeune universitaire se refuse à livrer le nom de celui que tout accuse : une parfaite connaissance de la langue russe et de ses subtilités, des qualités de poète, une connaissance des techniques de l'édition, la Bulgarie : Kiril Kadiiski. Celui-là même qui découvrit le faux Cendrars. N'est-il pas ce grand connaisseur de la littérature russe qui traduisit Tioutchev, Bounine, Blok, Volochine et Pasternak ? N'est-il pas ce poète délicat, couronné notamment en 2002 du prix Max-Jacob étranger pour *Les Cinq Saisons* et autres poèmes ? Cet éditeur bricoleur qui fonda en Bulgarie sa propre maison, *Nov Zlatorog* ? Pour l'heure, celui qui, depuis 2003, dirige le Centre culturel bulgare en France, se montre bien embarrassé. « Je ne suis pas un expert de Cendrars, vous savez », s'excuse-t-il comme pour se disculper d'un acte qu'il n'aurait pu commettre. À voir. L'affaire Sauser ne fait que commencer. La légende de Novgorode court toujours.

RAPHAËL STAINVILLE.

Exposition Dali. La pratique du recyclage,

ouverte le 22 juin au Scriptorial d'Avranches (musée des manuscrits du Mont-St-Michel)
du 22 juin au 16 septembre

Au Scriptorial d'Avranches : <http://www.ville-avranches.fr/site-scriptorial/index.htm>

Commissaires d'exposition : Fabienne Dorey et Frédérique Joseph-Lowery

Au retour d'un exil américain de dix années où le peintre s'efforça de faire le deuil du surréalisme, Salvador Dalí travailla avec trois éditeurs français : Joseph Forêt, Michelle Broutta et Robert Descharnes. Il résulta de cette collaboration une illustration des textes de « grands écrivains » aussi variés que Cervantès, Dante, Casanova, Bérroul, Caldéron et Boccace. Parallèlement à ce travail d'illustrateur, S. Dali clamait sa nouvelle orientation esthétique, ce qu'il appela son mysticisme nucléaire fondé sur les découvertes récentes de la science sur la matière et l'ADN. Tout logiquement, après avoir proclamé en 1951 son Manifeste mystique, il créa la couverture de l'ouvrage unique de l'Apocalypse de Saint Jean, projet auquel participa également d'autres artistes : Mathieu, Buffet, Cocteau, Zadkine, Léonor Fini, Foujita et Trémois. Si l'influence de l'art informel défendu en France par Georges Mathieu et Michel Tapié (qui préfaça Dali) se fait sentir dans la nouvelle technique de Salvador Dali qui quitte le dépôt de matière soigneusement huilées et vernissées, pour privilégier la tache d'encre et le geste de la projection de matières, ainsi que la spontanéité, il n'en demeure pas moins que

l'esprit surréaliste est vivace, aussi éloigné le peintre veut-il s'en tenir. La croix de son Christ, dans la bible qu'il illustre, n'est-elle pas faite de quatre fourchettes ? N'y écrase-t-on pas une machine à coudre ? Enfin aussi loin remonte-t-il dans le temps par le biais des textes qu'il côtoie dans sa démarche d'illustrateur, au milieu du XIIe siècle avec Tristan et Yseult, le peintre ne quitte pas une pratique d'illustration initiée par les surréalistes, à savoir le détournement de planches encyclopédiques, ou de gravures de livres populaires du XIXe siècle, comme le fit Max Ernst (*La Femme 100 têtes*). C'est en ce sens qu'il y a recyclage. Dali recycle avec une technique nouvelle, inspirée de l'art expressionniste abstrait, une pratique profondément surréaliste, comme le montre son recueil *Flordali* (*Surrealist flowers*) ou bien encore son « retouchage » des quatre vingt gravures de Goya. Mais surtout ce que Dali recycle, c'est le monde, qu'il travaille et déconstruit pour en créer un autre, qu'il appelle sa cosmogonie. Illustrant les auteurs Dante, Bérout etc., Dali recycle ses toiles et installe les écrivains chez lui, dans son monde de peintre et d'écrivain : il a à « ses » auteurs un rapport de filiation certain.

Le monde, pris entre mots et images, il l'a trouvé dans un ouvrage novateur en matière de pratique éditoriale, il s'agit du petit Larousse illustré, ouvrage capital pour le peintre. Il l'assimilera de plusieurs façons: d'abord en pratiquant une écriture volontairement analphabétique (voir ses manuscrits de *La Vie secrète de Salvador Dalí* dans l'édition récente de 2006, *Age d'Homme*), ensuite en faisant démentir (comme Magritte) le rapport de redondance entre un mot et « son » image, et partant, entre un texte et l'image qui est censée l'illustrer. Enfin, ce que trouve Dali dans le livre du Larousse, c'est une femme qui souffle un pissenlit. Il en prit la pose devant l'objectif de Robert Descharnes. Comme elle, il souffle son œuvre « à tous vents », au risque d'être pillé et...recyclé, ce qui est aussi le sort de son ami Duchamp qui lui même recycla dans le monde de l'art les objets du monde industriel (ses ready-made). Écrivant une préface aux Hyper-réalistes américains (1974), tout naturellement, Dali recycle sa propre préface à un hommage rendu à Duchamp (de 1933). Le recyclage, on le voit, est une galerie de miroirs.

Ce labyrinthe de reflets et de simulacres qu'est le monde dalinien l'amènera à explorer d'autres modes de reproduction de l'image que ceux des techniques d'impression traditionnelles et propres au livre: l'hologramme, la stéréoscopie, l'anamorphose. Dans le dernier ouvrage d'importance de Dalí *Les Dix recettes d'immortalité*, l'artiste pose un miroir dans le livre-objet qui joue le même rôle, dans son œuvre, que le cube miroitant de la cabine téléphonique des hyperréalistes. Il s'agit d'un appareil à déréaliser le monde, à montrer qu'il n'est fait que de matière en constante destruction, par exemple. La spirale de L'ADN qui structure le dernier livre de Salvador Dalí est cette grande puissance de recyclage de codes à travers le temps, dans une reproduction génétique insensiblement modifiée. Elle prend chez Dalí l'allure d'une tour de Babel, car c'est précisément la langue, telle qu'il la découvrit enfant et telle qu'il la pratiqua en tant qu'écrivain qui est à ses yeux une puissance d'extermination du monde.

Comme le dit Calderon, la vie est un songe. Un théâtre d'images, dit Macbeth, rôle shakespearien que Dali a illustré.

Contrairement aux expositions précédentes, Dali et les livres (Nîmes, 1982) et *Dallibres* (Barcelone, 2005), notre exposition examine la portée esthétique et philosophique de la pratique d'illustration dalinienne.

Les journées européennes de la culture juive, "Tristan Tzara, poète juif d'Europe orientale" ? Itinéraires du patrimoine juif en Europe (2-16 septembre 2007, à Nancy)

Le colloque international s'intéressera lui aussi à la musique, entre des sessions dédiées aux "Sociétés et sensibilités politiques", à la "Vie artistique et Intellectuelle" ou encore aux "Regards croisés", qui permettront d'entendre des interventions sur des thèmes variés : "Juifs et communistes en Hongrie", "Cosmopolitisme, altérité et dissidence : les Juifs et

l'intelligentsia en URSS (1946-1991), "Tristan Tzara, poète juif d'Europe orientale ?", "L'humour juif", "Les intellectuels et écrivains polonais face à la Shoah dans la presse des années 1945-1946", "Le yiddish comme espace de communication", ...

source : http://www.resmusica.com/aff_articles.php3?num_art=4021

Paul Éluard en CD

On ne compte plus les éditeurs qui, pour exploiter leur propre fonds, publient CD et DVD. Ainsi Gallimard a-t-il créé "Écoutez lire". Parmi les derniers titres de la collection, « le menteur », de Henry James (18 euros), lu par Barbara Schulz. Pas très convaincante, à vrai dire. Il est de grands pianistes incapables de jouer à la première lecture d'une partition, la belle Barbara doit faire partie du lot. Faut-il que le conte soit captivant pour que l'auditeur surmonte la monotonie de la conteuse ! Autre CD de la collection, 20 poèmes de Paul Éluard tirés de "Capitale de la douleur" (15 euros), recueil de 1926 tout imprégné de son amour pour sa femme, Gala. Lyrique mais jamais pompeux, Gérard Desarthe se révèle excellent diseur.(...)

Jacques Nerson, Le Nouvel Observateur — 2225 — 28/06/2007

Lire la suite : <http://livres.nouvelobs.com/p2225/a348749.html>

Reigl et Hantaï à nouveau réunis

Source : <http://www.lemonde.fr:80/web/article/0,1-0@2-3246,36-929622@51-917863,0.html>

C'est une jolie plongée dans le passé que propose la galerie Malingue, à Paris, en réunissant deux peintres d'origine hongroise, Judith Reigl (née en 1923) et Simon Hantaï (né en 1922). Un hommage à André Breton, aussi, qui les exposa pour la première fois à la galerie A l'étoile scellée. "Ah ! Les toiles, c'est laid", traduit avec humour Renée Mabin, une spécialiste d'Yves Tanguy, qui a consacré un sérieux travail à l'histoire brève (décembre 1952-avril 1956) de ce petit local de la rue du Pré-aux-Clercs qui fut, coincé entre le réalisme socialiste soutenu par le Parti communiste et l'abstraction alors triomphante, un des lieux où se revivifia le surréalisme après-guerre.

La première salle de la galerie Malingue plonge directement dans cette histoire-là, grâce à des prêts consentis par des amis collectionneurs. Il faut regarder alternativement Narcisse collectif, peint par Hantaï en 1953, et Volupté incomparable, un Reigl presque contemporain, pour comprendre ce qui pouvait séduire Breton chez les deux jeunes gens, fraîchement débarqués de derrière le rideau de fer.

Narcisse collectif tient de la peinture, du collage et de l'objet. Une sorte de combine painting avant l'heure : un personnage peint, surmonté d'un crâne d'animal, réel, enchâssé dans la toile, d'où surgit également une patte de poulet, laquelle étreint un miroir métallique, qui justifie — en partie — le titre du tableau.

Reigl est plus sage, en ce qu'elle se contente de peindre, mais les personnages de Volupté incomparable n'ont pas besoin des artifices du réel pour être inquiétants : "Vous êtes en possession de moyens qui me stupéfient de la part d'une femme, lui écrit Breton, tout machisme bu, et je vous crois en mesure d'accomplir des choses immenses."

UNE PEINTURE GESTUELLE

Ce qu'ils vont faire, l'une et l'autre, mais pas précisément dans la direction que Breton eût souhaitée. A commencer par Hantaï qui, de concert avec Georges Mathieu dans le rôle du chef d'orchestre, organise en 1957, à la galerie Kléber, les "Cérémonies commémoratives de la deuxième condamnation de Siger de Brabant", dont les connotations religieuses rendent furieux les surréalistes. Judith Reigl, pour sa part, retient du surréalisme l'importance de l'écriture automatique, qui la conduit vers une peinture de plus en plus gestuelle. Elle use des instruments les plus inadéquats — une tringle à rideau — pour contrarier sa dextérité ou, en musique, marche le long de ses toiles en les effleurant. C'est la série des "Déroulements", à laquelle une autre galerie, L'Or du temps, consacre une exposition.

Et il y a un autre larron, en filigrane, dans cette exposition. Un bon larron, Jean Fournier, qui dirigea la galerie Kléber, et sut, sa vie durant, accompagner et soutenir Reigl et Hantaï.

Galerie Malingue, 26, avenue Matignon, Paris-8e. Tél. : 01-42-66-60-03. Jusqu'au 7 juillet.
Galerie L'Or du temps, 25, rue de l'Echaudé, Paris-6e. Tél. : 01-43-25-66-66. Jusqu'au 7 juillet.

Harry BELLET

Bien cordialement,

L'administrateur

Henri Béhar

avec le concours de

Eddie Breuil

Pour envoyer un message à tous:

melusine@mbox.univ-paris3.fr

Site du Centre de Recherches sur le Surréalisme de Paris III/Sorbonne Nouvelle

<http://melusine.univ-paris3.fr/>

LISTE MÉLUSINE JUILLET-AOÛT 2007

SEMAINE_26 (25 JUIN-1^{ER} JUILLET 2007)

Chères Mélusines, Chers Mélusins,

Pour cette première semaine d'été, la collecte est moins pauvre qu'on ne pourrait le penser : voici des comptes rendus de lectures et d'expositions, ainsi que plusieurs annonces méritant l'attention. À propos de Judith Reigl et Simon Hantai, il convient de lire l'étude sur la galerie A l'étoile scellée publié par Renée Mabin dans *Astu* sur notre site : <http://melusine.univ-paris3.fr/astu/Mabin.htm>

Messagers de la Tempête ; André Breton et la Révolution de janvier 1946 en Haïti

<http://www.alterinfos.org:80/spip.php?article1466>

C'est un livre au titre énigmatique que viennent de publier les éditions Le Temps des Cerises, *Messagers de la Tempête* [1] Ce beau titre évoque la rencontre à la fin de l'année 1945 entre André Breton et Haïti, quelques semaines à peine avant son embrasement révolutionnaire lors des "Cinq Glorieuses de 1946". Sur ces événements rares, il est très peu d'écrits. Comme le relèvent les deux auteurs dans leur introduction, "soixante années après, il était temps de combler cette étrange lacune ..." Voilà qui est fait, joliment fait.

L'étincelle et les abeilles : la révolution de 1946 en Haïti

Contrairement à ce que l'on pense d'habitude, Haïti fait partie de l'Amérique Latine – un terme qui n'a de signification que linguistique, car du point de vue ethnique, historique et culturel, il faudrait parler d'Afro-Indo-Amérique. Comme les autres pays de ce continent, son histoire moderne est soumise à la domination des États-Unis d'Amérique. Elle est faite des inégalités sociales croissantes, du pouvoir d'une insolente oligarchie, des dictatures militaires aux régimes corrompus qui se succèdent pratiquement sans interruption. Mais aussi d'une culture populaire d'une incroyable créativité. Celle-ci s'exprime dans les cultes magiques du vaudou, dans les arts plastiques, la musique, la danse, la poésie, la littérature. Ce sont aussi des pays de haute combativité populaire, de luttes, de révoltes, d'insurrections. Haïti a inauguré le cycle des révoltes anticoloniales du continent avec Toussaint Louverture. Puis il y eut la Révolution de 1946, laquelle a ouvert un autre cycle de soulèvements populaires, qui se traduira par des mouvements révolutionnaires en Bolivie en 1954, à Cuba en 1959-60, en Argentine avec le Cordobazo de 1969, au Nicaragua en 1979, au Chiapas en 1994, en Argentine en 2001, enfin en Bolivie en 2005. Comme souvent dans cette histoire mouvementée, les fruits de la révolte populaire haïtienne de 1946 ont été confisqués par une junta militaire, suivie, après un bref interlude démocratique (le président Estimé), d'une succession de dictatures sanglantes jusqu'à la fin du siècle. Cependant, l'événement est resté dans la mémoire populaire haïtienne comme un moment exaltant de libération et d'espoir. Un des aspects les plus étonnants de la Révolution haïtienne, dite des « Cinq Glorieuses de 1946 », a été le rôle joué par des étincelles poétiques dans le déclenchement de l'explosion. Cela vaut pour *Gouverneurs de la rosée* de Jacques Roumain, l'ouvrage qui a inspiré, plus que tout autre, la jeunesse rebelle haïtienne ; par les écrits de la revue *Tropiques* d'Aimé Césaire, avidement lu en Haïti ; par le recueil de poèmes *Étincelles* (1945) de René Depestre ; et par les conférences d'André Breton en décembre 1945, les plus directement associées à l'insurrection de janvier 1946, comme on va le voir dans les pages qui suivent. Ces étincelles sont tombées sur une poudre sèche et inflammable : la rage du peuple haïtien et son désir de liberté. Cette fusion explosive entre poésie et insurrection, surréalisme et révolte sociale, est un cas peut-être unique dans l'histoire des révolutions modernes. Mais le miel de la révolte, au goût d'acacia et d'oranger, a été recueilli et fabriqué par les abeilles de *La Ruche*, la revue des jeunes Haïtiens rebelles, qui a publié la conférence de Breton à l'Hôtel Savoy, et dont l'interdiction a été le motif immédiat de la grève et du soulèvement. Ces jeunes, eux-mêmes

poètes, artistes et révolutionnaires à la fois, ont été les principaux instigateurs, organisateurs et promoteurs de la Révolte de Janvier 1946. Ce volume est composé de deux essais : le premier, de Michael Löwy, avance quelques hypothèses sur les rapports entre les conférences d'André Breton et les événements de Janvier ; le deuxième, le témoignage de Gérard Bloncourt, un des meneurs des « Cinq Glorieuses » (les journées du 7 au 11 janvier). Ces textes sont suivis de nombreux documents, poèmes, photos, dessins, témoignages, coupures de journaux et d'une étude historique sur les événements de 1945-46. Ce livre est, à notre connaissance, le premier à être publié sur la Révolution haïtienne de 1946 avec le témoignage de l'un de ses principaux leaders. Soixante années après, il était temps de combler cette étrange lacune ...

MESSAGERS DE LA TEMPÊTE. GÉRALD BLONCOURT ET MICHAEL LÖWY, ÉD. LE TEMPS DES CERISES, 180 P., 18 €.

Méconnu en France, le peintre surréaliste Yves Tanguy célébré à Quimper

Source : <http://www.lorient-lejour.com.lb:80/page.aspx?page=article&id=345707>

En exposant 220 œuvres, le Musée des beaux-arts de Quimper présente cet été une vaste rétrospective de l'univers surréaliste du peintre Yves Tanguy (1900-1955), jusqu'à présent davantage célébré à l'étranger qu'en France.

Point d'orgue de la saison artistique estivale en Bretagne, l'exposition bénéficie de prêts majeurs de 60 collections publiques et privées provenant de huit pays, notamment des États-Unis où le peintre finistérien s'était installé en 1939, avant d'acquérir la nationalité américaine.

Moins connu du grand public français que Dali, Miro ou Magritte, Yves Tanguy a connu la notoriété dans le monde entier. Ses œuvres sont aujourd'hui très recherchées, comme le montre la vente à Drouot en mars 2004 d'une huile sur toile intitulée *Entre l'herbe et le vent*, datée de 1934, pour 657 740 euros.

« Yves Tanguy est le peintre surréaliste par excellence. Ses paysages mentaux créent de la poésie pure. Il utilise une sorte de langage automatique dont il est le seul à connaître les signes. On est face à un onirisme dans lequel on doit s'enfoncer sans s'accrocher à la logique », commente André Cariou, conservateur en chef et directeur du musée de Quimper.

L'exposition présente 53 peintures, 34 gouaches et 38 dessins à l'encre ou au crayon parmi lesquels des dessins « automatiques », des dessins érotiques, de minuscules gouaches et 15 « cadavres exquis » de différentes périodes de l'artiste qui avait adhéré au mouvement surréaliste dès 1925.

« Si l'étoile de Tanguy s'élève toujours davantage, c'est qu'il est idéalement intègre et intact, qu'il échappe par sa nature à toute espèce de compromission. La peinture de Tanguy n'a guère encore livré que son charme : elle livrera plus tard son secret », écrivait André Breton, le père du surréalisme, en 1939.

La méconnaissance du peintre en France « traduit surtout la difficulté de la plupart à entrer dans ce monde à part, ces paysages intérieurs où l'on aperçoit des objets impossibles à nommer », souligne M. Cariou.

« Le peintre lui-même n'a pas dit un mot de son univers, de sa peinture reconnaissable entre toutes qui évolue lentement au fil du temps, déclinant un langage propre qui n'appartient qu'à lui. Les titres, quand il y en a, ajoutent à la difficulté », ajoute-t-il.

Décédé en 1955 à Woodbury (États-Unis), Yves Tanguy avait conservé un grand attachement à la pointe de la Bretagne au point d'en faire découvrir les secrets à ses amis surréalistes comme Marcel Duhamel, Jacques et Pierre Prévert, Benjamin Perret et André Breton. Selon ses dernières volontés, ses cendres ont été dispersées en baie de Douarnenez, non loin de Locronan, le village d'origine de sa famille.

Après Quimper, l'exposition sera présentée à Barcelone du 22 octobre au 13 janvier 2008.

(Yves Tanguy, du 29 juin au 30 septembre, Musée des beaux-arts de Quimper,

renseignements : <http://musee-beauxarts.quimper.fr>)

Frédéric GAULIER (AFP)

Du conformisme de l'avant-garde

Source :

http://www.lefigaro.fr:80/litteraire/20070628.FIG000000272_du_conformisme_de_l_avant_garde.html

CHRISTIAN Delacampagne, mort depuis peu, n'a pas raté son dernier livre. Cet homme discret, auteur d'une œuvre importante touchant aussi bien à l'anthropologie, à l'histoire, qu'à l'art et que l'on peut qualifier de philosophe des idées, était ennemi du tapage. À l'inverse d'un Jean Baudrillard, il ne cherchait pas la polémique. Peut-être aurait-il réfuté ce terme, mais c'est pourtant une sorte de colère que l'on sent sourdre sous sa plume à la lecture de son dernier ouvrage, *Où est passé l'art ?* Ni mélancolique et atrabilaire comme Jean Clair, ni réactionnaire assumé comme Philippe Muray, Delacampagne les rejoint pourtant sur un point précis : pour lui comme pour eux la création contemporaine se porte très mal, enfouie qu'elle est sous le fatras d'une culture para-artistique promue par les médias et les institutions culturelles qui confondent le véritable travail, généralement solitaire, de l'artiste et les provocations d'agitateurs qui vendent des « œuvres » auxquelles le grand public reste massivement indifférent.

«Un incroyable mauvais goût»

« J'adore la nouveauté, bien au contraire, et, curieux de nature, je ne demande qu'à comprendre. Mais il se fait tout simplement que, dans l'avant-garde officielle de notre époque, y compris chez la plupart des artistes que le marché porte actuellement aux nues, je n'ai précisément rien trouvé de nouveau. Rien d'autre qu'un incroyable mauvais goût doublé d'une platitude aux limites de la vulgarité (deux choses vieilles comme le monde) », écrit Delacampagne en conclusion de ce livre qui retrace l'évolution de l'art pictural depuis la Renaissance jusqu'à la naissance du pop art dans les années 1950, en passant par la crise de la peinture, engendrée par l'arrivée de la photographie au XIXe siècle et le surréalisme. Delacampagne en appelle à un sursaut de ceux qui prétendent aujourd'hui à la vocation d'artistes, aussi bien dans le domaine des arts plastiques que dans celui de la création littéraire. Il les exhorte à se délivrer du narcissisme auquel les convie notre époque « festive » (P. Muray). En somme à être des créateurs authentiques plutôt que des promoteurs d'eux-mêmes. *Où est passé l'art ?* de Christian Delacampagne, Panama, 212 p., 15 €.

Un faux Cendrars au goût bulgare

Source :

http://www.lefigaro.fr/litteraire/20070628.WWW000000377_un_faux_cendrars_au_gout_bulgare.html

EN 1995, à Sofia, Kiril Kadiiski, poète bulgare, fin lettré, traducteur dans sa langue de Villon, Verlaine, Mallarmé, Rimbaud, entre autres, et grand connaisseur de la littérature russe, découvre au hasard de ses lectures chez un bouquiniste un livre endommagé, presque en lambeaux, prisonnier dans un volume de Mikhaïl Artsybatchev.

Sur la couverture noire, auteur, titre, éditeur en blanc sont mentionnés en russe : « Frédéric Sause(r), Légende de Novgorode, traduit du français par R. R. Sovonov — Moscou-Saint-Pétersbourg — 1907. » L'écrivain tient entre les mains le premier poème de celui qui n'était encore qu'apprenti bijoutier, mais qui devait bientôt prendre pour nom de plume Blaise Cendrars. Douze ans après cette découverte inouïe, une jeune universitaire, Oxana Khlopina, dénonce pour la première fois, preuve à l'appui, une imposture : *La Légende de Novgorode* est un faux, à ranger aux côtés de *La Chasse spirituelle* de Rimbaud.

L'histoire, il est vrai, était trop belle. Que l'on songe seulement. Pendant près de quatre-vingt-dix ans, *La Légende de Novgorode*, le premier poème de Blaise Cendrars, que l'écrivain mentionnait toujours avec obstination en tête des bibliographies qu'il dressait lui-même, avec les mentions « épuisée » ou « hors commerce », restait obscurément introuvable. Lui-même

avait toujours assuré qu'il ne possédait ni manuscrit ni aucun des quatorze exemplaires de ce premier livre que son ami R. R. édita à Moscou après l'avoir traduit en russe, « engloutissant ses dernières économies avant sa mort pour me faire une énorme surprise et m'encourager », écrira Cendrars dans *Le Lotissement du ciel*, dernier volume de ses *Mémoires*, sans lever le voile sur l'identité de ce vieil homme, savant linguiste qu'il avait rencontré lors de son premier séjour russe entre 1904 et 1907.

Les spécialistes, pour leur part, à force de recherches vaines et habitués qu'ils étaient aux tours de passe-passe de l'auteur de *la Prose du Transsibérien* et de *Moravagine*, tenaient alors cet ouvrage pour un mythe. Jusqu'à ce que l'improbable devienne pourtant réalité en 1995.

L'ouvrage retrouvé à Sofia de seize pages imprimées en caractères cyrilliques sur un papier ocre clair, foncé par le temps, correspond aux descriptions les plus anciennes qu'en fit Cendrars.

Seule la date de l'édition diffère — 1909 dans les écrits du poète — et le nombre de page — 144. Des détails discutables. Trop ténus cependant pour remettre en cause ce « miracle ».

L'émotion dissout les doutes. Miriam Cendrars, fille et biographe du génial poète, peut enfin vérifier l'existence de ce poème dont seul son père avait gardé la mémoire.

Une enquête romanesque

« C'est alors seulement que j'étais un vrai poète./ Lorsque l'on a dix-sept ans — comme a dit Arthur Rimbaud -/ on a que poésie et amour en tête... » Ainsi s'ouvre *La Légende...* dont tout le monde loue « l'étonnante modernité ». La BNF cherche à se porter acquéreur de *La Légende de Novgorode* mais demande, comme il est d'usage, des expertises. L'analyse du papier confirme qu'il est bien d'époque. Mais, avant que l'analyse de l'encre ne vienne dissiper les derniers doutes, un collectionneur suisse rafle la mise, pour, selon nos sources, plus de 50 000 dollars. Avant qu'il ne change de mains. Les chercheurs, privés de cet unique exemplaire connu de l'édition originale, sont déçus. Ils doivent se contenter du fac-similé accompagné de sa restitution inédite en français et publié chez Fata Morgana. D'autant que certains d'entre eux n'ont pas manqué de remarquer que ce long poème en prose, qui porte en germe des images, des pensées et des faits qui réapparaîtront au fil de l'œuvre encore à venir de l'écrivain suisse, aurait pu justement être établi à partir d'une parfaite connaissance de ses écrits futurs. *La Légende de Novgorode* mentionne notamment des éléments que Blaise Cendrars n'évoquera que très tardivement dans ses *Mémoires*.

C'est le point de départ de l'enquête romanesque, littéraire et quasi policière d'Oxana Khlopina, jeune universitaire russe de 28 ans, originaire de Novossibirsk, qui, pour les besoins de sa thèse de doctorat (Blaise Cendrars, une rhapsodie russe) qu'elle vient de soutenir à Nanterre sous la direction de Claude Leroy, est allée de Saint-Pétersbourg à Paris, en passant par la Suisse et la Bulgarie, chercher des pièces à conviction. Elle remarque ainsi que Blaise Cendrars, lorsqu'il évoquait ce poème, le décrivait comme une « épopée cocasse et héroïque » quand la simple lecture de *la Légende de Novgorode* fait apparaître des accents tragiques. Par ailleurs, le poème présente quelques incohérences, comme des anachronismes, à l'image de l'évocation de « l'hôtel d'Angleterre » de Saint-Pétersbourg, devenu universellement connu après la mort tragique de Sergueï Essenine dans l'une de ses chambres, écrivant avec son propre sang un poème d'adieu. Si cet hôtel de luxe existe bien depuis 1876, il ne prendra ce nom qu'en 1925.

Mais ce qui n'est que faisceau de présomptions va bientôt s'infléchir en preuves irréfutables à mesure que la chercheuse analyse de manière systématique l'orthographe et la grammaire de ce texte russe traduit du français en 1907. En effet, une réforme orthographique a eu lieu en 1917. « Cette réforme, souligne-t-elle, qui visait à une simplification de l'orthographe russe, revêtait un caractère hautement symbolique pour le nouveau régime bolchevique, introduisant notamment une rupture radicale dans la façon d'écrire, si bien que tout ce qui avait été publié

auparavant devenait non seulement politiquement, mais également visuellement dépassé, donc de facto illisible. »

L'étrange Monsieur Kadiiski

Des lettres disparaissent, des terminaisons et des préfixes sont modifiés, de même que la grammaire évolue. Or le poème ne résiste pas à cet examen linguistique. Il ne peut avoir été écrit par un russophone avant 1917, ni même par un Russe ayant appris à lire avant la réforme. De toute évidence, c'est un faux, établi par quelqu'un qui possède, certes, une parfaite maîtrise du russe moderne et qui a connaissance des principales règles orthographiques d'avant 1917, mais dont les corrections systématiques apportées a posteriori au poème écrit en russe moderne sont lacunaires. Oxana Khlopina aurait pu s'en tenir à cette découverte, se satisfaire de cette démonstration simple, évidente et imparable, mais son travail avait comme un goût d'inachevé. Il lui fallait comprendre quand et comment cette mystification avait pu s'opérer. La clé de l'énigme s'étalait sous ses yeux, inscrite en lettre blanche sur fond noir. Intriguée par la police de caractères dans laquelle est écrit le titre sur la première page, la chercheuse reconnaît une police de caractères cyrilliques pour ordinateurs, dite Izhitsa.

Créée en 1988, elle était dans les années 1990 la seule police de caractères informatique à large diffusion capable de transcrire les caractères russes disparus après 1917. Vérifiant cette hypothèse à l'aide d'un ordinateur, Oxana Khlopina reproduit à l'identique la page du titre retrouvé en Bulgarie. Mais il ne peut s'agir d'une simple coïncidence s'agissant d'une version légèrement retouchée, agrandie dans sa hauteur et réduite dans sa largeur. Si bien que la date d'impression ne peut pas être 1907, comme l'analyse linguistique l'avait déjà démontré. Elle est même postérieure à 1988. L'étau se resserre. D'autant que la jeune femme trouve également sur le marché aux livres de Sofia, là même où fut découvert le poème de Cendrars, une collection de livres pour enfants dont la page de titre utilise la même police allongée de caractères Izhitsa.

Et pourtant, trop respectueuse de l'homme de lettres qu'elle ne rencontra qu'une fois à la Rotonde, toute timide alors et pétrie d'admiration, la jeune universitaire se refuse à livrer le nom de celui que tout accuse : une parfaite connaissance de la langue russe et de ses subtilités, des qualités de poète, une connaissance des techniques de l'édition, la Bulgarie : Kiril Kadiiski. Celui-là même qui découvrit le faux Cendrars. N'est-il pas ce grand connaisseur de la littérature russe qui traduisit Tioutchev, Bounine, Blok, Volochine et Pasternak ? N'est-il pas ce poète délicat, couronné notamment en 2002 du prix Max-Jacob étranger pour *Les Cinq Saisons* et autres poèmes ? Cet éditeur bricoleur qui fonda en Bulgarie sa propre maison, *Nov Zlatorog* ? Pour l'heure, celui qui, depuis 2003, dirige le Centre culturel bulgare en France, se montre bien embarrassé. « Je ne suis pas un expert de Cendrars, vous savez », s'excuse-t-il comme pour se disculper d'un acte qu'il n'aurait pu commettre. À voir. L'affaire Sauser ne fait que commencer. La légende de Novgorode court toujours.

RAPHAËL STAINVILLE.

Exposition Dali. La pratique du recyclage,

ouverte le 22 juin au Scriptorial d'Avranches (musée des manuscrits du Mont-St-Michel)
du 22 juin au 16 septembre

Au Scriptorial d'Avranches : <http://www.ville-avranches.fr/site-scriptorial/index.htm>

Commissaires d'exposition : Fabienne Dorey et Frédérique Joseph-Lowery

Au retour d'un exil américain de dix années où le peintre s'efforça de faire le deuil du surréalisme, Salvador Dalí travailla avec trois éditeurs français : Joseph Forêt, Michelle Broutta et Robert Descharnes. Il résulta de cette collaboration une illustration des textes de « grands écrivains » aussi variés que Cervantès, Dante, Casanova, Bérroul, Caldéron et Boccace. Parallèlement à ce travail d'illustrateur, S. Dali clamait sa nouvelle orientation esthétique, ce qu'il appela son mysticisme nucléaire fondé sur les découvertes récentes de la science sur la

matière et l'ADN. Tout logiquement, après avoir proclamé en 1951 son Manifeste mystique, il créa la couverture de l'ouvrage unique de l'Apocalypse de Saint Jean, projet auquel participa également d'autres artistes : Mathieu, Buffet, Cocteau, Zadkine, Léonor Fini, Foujita et Trémois. Si l'influence de l'art informel défendu en France par Georges Mathieu et Michel Tapié (qui préfaça Dali) se fait sentir dans la nouvelle technique de Salvador Dali qui quitte le dépôt de matière soigneusement huilées et vernissées, pour privilégier la tache d'encre et le geste de la projection de matières, ainsi que la spontanéité, il n'en demeure pas moins que l'esprit surréaliste est vivace, aussi éloigné le peintre veut-il s'en tenir. La croix de son Christ, dans la bible qu'il illustre, n'est-elle pas faite de quatre fourchettes ? N'y écrase-t-on pas une machine à coudre ? Enfin aussi loin remonte-t-il dans le temps par le biais des textes qu'il côtoie dans sa démarche d'illustrateur, au milieu du XIIe siècle avec Tristan et Yseult, le peintre ne quitte pas une pratique d'illustration initiée par les surréalistes, à savoir le détournement de planches encyclopédiques, ou de gravures de livres populaires du XIXe siècle, comme le fit Max Ernst (*La Femme 100 têtes*). C'est en ce sens qu'il y a recyclage. Dali recycle avec une technique nouvelle, inspirée de l'art expressionniste abstrait, une pratique profondément surréaliste, comme le montre son recueil *Flordali* (*Surrealist flowers*) ou bien encore son « retouchage » des quatre vingt gravures de Goya.

Mais surtout ce que Dali recycle, c'est le monde, qu'il travaille et déconstruit pour en créer un autre, qu'il appelle sa cosmogonie. Illustrant les auteurs Dante, Bérout etc., Dali recycle ses toiles et installe les écrivains chez lui, dans son monde de peintre et d'écrivain : il a à « ses » auteurs un rapport de filiation certain.

Le monde, pris entre mots et images, il l'a trouvé dans un ouvrage novateur en matière de pratique éditoriale, il s'agit du petit Larousse illustré, ouvrage capital pour le peintre. Il l'assimilera de plusieurs façons: d'abord en pratiquant une écriture volontairement analphabétique (voir ses manuscrits de *La Vie secrète de Salvador Dalí* dans l'édition récente de 2006, *Age d'Homme*), ensuite en faisant démentir (comme Magritte) le rapport de redondance entre un mot et « son » image, et partant, entre un texte et l'image qui est censée l'illustrer. Enfin, ce que trouve Dali dans le livre du Larousse, c'est une femme qui souffle un pissenlit. Il en prit la pose devant l'objectif de Robert Descharnes. Comme elle, il souffle son œuvre « à tous vents », au risque d'être pillé et...recyclé, ce qui est aussi le sort de son ami Duchamp qui lui même recycla dans le monde de l'art les objets du monde industriel (ses ready-made). Écrivant une préface aux *Hyper-réalistes américains* (1974), tout naturellement, Dali recycle sa propre préface à un hommage rendu à Duchamp (de 1933). Le recyclage, on le voit, est une galerie de miroirs.

Ce labyrinthe de reflets et de simulacres qu'est le monde dalinien l'amènera à explorer d'autres modes de reproduction de l'image que ceux des techniques d'impression traditionnelles et propres au livre: l'hologramme, la stéréoscopie, l'anamorphose. Dans le dernier ouvrage d'importance de Dalí *Les Dix recettes d'immortalité*, l'artiste pose un miroir dans le livre-objet qui joue le même rôle, dans son œuvre, que le cube miroitant de la cabine téléphonique des hyperréalistes. Il s'agit d'un appareil à déréaliser le monde, à montrer qu'il n'est fait que de matière en constante destruction, par exemple. La spirale de L'ADN qui structure le dernier livre de Salvador Dalí est cette grande puissance de recyclage de codes à travers le temps, dans une reproduction génétique insensiblement modifiée. Elle prend chez Dalí l'allure d'une tour de Babel, car c'est précisément la langue, telle qu'il la découvrit enfant et telle qu'il la pratiqua en tant qu'écrivain qui est à ses yeux une puissance d'extermination du monde.

Comme le dit Calderon, la vie est un songe. Un théâtre d'images, dit Macbeth, rôle shakespearien que Dali a illustré.

Contrairement aux expositions précédentes, Dali et les livres (Nîmes, 1982) et Dallibres (Barcelone, 2005), notre exposition examine la portée esthétique et philosophique de la pratique d'illustration dalinienne.

Les journées européennes de la culture juive, "Tristan Tzara, poète juif d'Europe orientale" ?
Itinéraires du patrimoine juif en Europe (2-16 septembre 2007, à Nancy)

Le colloque international s'intéressera lui aussi à la musique, entre des sessions dédiées aux "Sociétés et sensibilités politiques", à la "Vie artistique et Intellectuelle" ou encore aux "Regards croisés", qui permettront d'entendre des interventions sur des thèmes variés : "Juifs et communistes en Hongrie", "Cosmopolitisme, altérité et dissidence : les Juifs et l'intelligentsia en URSS (1946-1991)", "Tristan Tzara, poète juif d'Europe orientale ?", "L'humour juif", "Les intellectuels et écrivains polonais face à la Shoah dans la presse des années 1945-1946", "Le yiddish comme espace de communication", ...

source : http://www.resmusica.com/aff_articles.php3?num_art=4021

Paul Éluard en CD

On ne compte plus les éditeurs qui, pour exploiter leur propre fonds, publient CD et DVD. Ainsi Gallimard a-t-il créé "Écoutez lire". Parmi les derniers titres de la collection, « le menteur », de Henry James (18 euros), lu par Barbara Schulz. Pas très convaincante, à vrai dire. Il est de grands pianistes incapables de jouer à la première lecture d'une partition, la belle Barbara doit faire partie du lot. Faut-il que le conte soit captivant pour que l'auditeur surmonte la monotonie de la conteuse ! Autre CD de la collection, 20 poèmes de Paul Éluard tirés de "Capitale de la douleur" (15 euros), recueil de 1926 tout imprégné de son amour pour sa femme, Gala. Lyrique mais jamais pompeux, Gérard Desarthe se révèle excellent diseur.(...)

Jacques Nerson, Le Nouvel Observateur — 2225 — 28/06/2007

Lire la suite : <http://livres.nouvelobs.com/p2225/a348749.html>

Reigl et Hantaï à nouveau réunis

Source : <http://www.lemonde.fr:80/web/article/0,1-0@2-3246,36-929622@51-917863,0.html>

C'est une jolie plongée dans le passé que propose la galerie Malingue, à Paris, en réunissant deux peintres d'origine hongroise, Judith Reigl (née en 1923) et Simon Hantaï (né en 1922). Un hommage à André Breton, aussi, qui les exposa pour la première fois à la galerie A l'étoile scellée. "Ah ! Les toiles, c'est laid", traduit avec humour Renée Mabin, une spécialiste d'Yves Tanguy, qui a consacré un sérieux travail à l'histoire brève (décembre 1952-avril 1956) de ce petit local de la rue du Pré-aux-Clercs qui fut, coincé entre le réalisme socialiste soutenu par le Parti communiste et l'abstraction alors triomphante, un des lieux où se revivifia le surréalisme après-guerre.

La première salle de la galerie Malingue plonge directement dans cette histoire-là, grâce à des prêts consentis par des amis collectionneurs. Il faut regarder alternativement Narcisse collectif, peint par Hantaï en 1953, et Volupté incomparable, un Reigl presque contemporain, pour comprendre ce qui pouvait séduire Breton chez les deux jeunes gens, fraîchement débarqués de derrière le rideau de fer.

Narcisse collectif tient de la peinture, du collage et de l'objet. Une sorte de combine painting avant l'heure : un personnage peint, surmonté d'un crâne d'animal, réel, enchâssé dans la toile, d'où surgit également une patte de poulet, laquelle étreint un miroir métallique, qui justifie — en partie — le titre du tableau.

Reigl est plus sage, en ce qu'elle se contente de peindre, mais les personnages de Volupté incomparable n'ont pas besoin des artifices du réel pour être inquiétants : "Vous êtes en possession de moyens qui me stupéfient de la part d'une femme, lui écrit Breton, tout machisme bu, et je vous crois en mesure d'accomplir des choses immenses."

UNE PEINTURE GESTUELLE

Ce qu'ils vont faire, l'une et l'autre, mais pas précisément dans la direction que Breton eût souhaitée. A commencer par Hantaï qui, de concert avec Georges Mathieu dans le rôle du

chef d'orchestre, organise en 1957, à la galerie Kléber, les "Cérémonies commémoratives de la deuxième condamnation de Siger de Brabant", dont les connotations religieuses rendent furieux les surréalistes. Judith Reigl, pour sa part, retient du surréalisme l'importance de l'écriture automatique, qui la conduit vers une peinture de plus en plus gestuelle. Elle use des instruments les plus inadéquats — une tringle à rideau — pour contrarier sa dextérité ou, en musique, marche le long de ses toiles en les effleurant. C'est la série des "Déroulements", à laquelle une autre galerie, L'Or du temps, consacre une exposition.

Et il y a un autre larron, en filigrane, dans cette exposition. Un bon larron, Jean Fournier, qui dirigea la galerie Kléber, et sut, sa vie durant, accompagner et soutenir Reigl et Hantaï.

Galerie Malingue, 26, avenue Matignon, Paris-8e. Tél. : 01-42-66-60-03. Jusqu'au 7 juillet.

Galerie L'Or du temps, 25, rue de l'Echaudé, Paris-6e. Tél. : 01-43-25-66-66. Jusqu'au 7 juillet.

Harry BELLET

Bien cordialement,

L'administrateur

Henri Béhar

avec le concours de

Eddie Breuil

Pour envoyer un message à tous:

melusine@mbox.univ-paris3.fr

Site du Centre de Recherches sur le Surréalisme de Paris III/Sorbonne Nouvelle

<http://melusine.univ-paris3.fr/>

3 JUILLET 2007

Spécial Jarry

Chères Mélusines, Chers Mélusins,

Frédérique Joseph-Lowery me signale une journée radiophonique consacrée à Jarry.

Information que je m'empresse de relayer, la revue hebdomadaire risquant de vous alerter trop tard.

J'y ajoute l'annonce d'une émission de Patrick Besnier, que sa trop grande modestie...

Deux émissions, **dimanche 8 juillet**, sur France culture:

16:00

UNE VIE, UNE OEUVRE

Alfred Jarry (1873-1907)

Avec : Alexandre Bonnier, peintre, écrivain, Henri Bordillon, responsable de la publication des tomes 2 et 3 de l'intégrale Jarry dans la collection Pléiade, Serge Fauchereau, écrivain par Noël Simsolo

Alfred Jarry est surtout connu pour sa pièce Ubu Roi.

Il est pourtant l'auteur de nombreux autres textes, enfin disponibles dans l'intégrale de La Pléiade. Poète, librettiste, traducteur, romancier, journaliste et chroniqueur, il est également l'inventeur de la Pataphysique, science dont le respectable Docteur Faustoll fut l'initiateur inégalable. D'abord, il est écrivain du jeu (jeu avec la vie, les multiples sens du même mot, jeu avec les mythologies). Considéré comme un vecteur capital de la littérature contemporaine par les surréalistes, il fut aussi le maître à penser de Marcel Duchamp et le référent principal pour Raymond Queneau et Boris Vian. Extraits de : *Les jours et les nuits, Le Surmâle, Messaline, Minutes de Sable Mémorial, Almanach du Père Ubu.*

Avec les voix de Boris Vian, Paul Éluard

Textes lus par François Maistre

1ère diffusion le 6 octobre 1988

Réalisation : Jean-Claude Loiseau

17:28

PARTENARIAT- AUTOPROMOTION

17:30

POESIE SUR PAROLE

Spécial Jarry

Production : André Velter

Lectures d'Élise Caron et Claude Aufaure.

Réalisation : Patrick Molinier

20:30

ATELIER DE CREATION RADIOPHONIQUE

Bonjour Monsieur Jarry

Production-Coordination : Philippe Langlois, Production-Coordination : Frank Smith

(rediffusion de décembre 1951)

(Horaires exceptionnels : 20h30 à 22h)

BONJOUR MONSIEUR JARRY

Une œuvre de Georges Charbonnier et Alain Trutat mêlant formidablement les genres comme l'auteur des Almanachs du Père Ubu aimait le faire. Charbonnier et Trutat mettent l'Art roué du montage radiophonique au service de leur auteur-frondeur.

« Le Bonjour Monsieur Jarry, de Georges Charbonnier et Alain Trutat, a été un bel hommage à la mémoire du créateur du père Ubu. Pas un de ces hommages distingués que l'on prononce sur le ton emprunté de « l'émotion profonde », mais un hommage très sérieux quant au fond et doucement rigolard sur le dessus : un hommage digne de celui qui en était l'objet. Le texte de Charbonnier, apparaît non pas comme un bloc, mais comme la réunion heureuse de petits morceaux disparates. Une marqueterie sonore signée Alain Trutat. » G. Guilleminault

Ce programme a fait l'objet d'une édition sonore aux Éditions André Dimanche/INA (Grand Prix International du disque de l'Académie Charles Cros, 1996).

"De **jarry** à **Jarry** par les îles" : Une émission de Patrick Besnier et Hélène Delavault. ... le Mardi 10 juillet 2007, à 19 H 30 sur **France Culture**. ...

www.radiofrance.fr/chaines/france-culture2/emissions/papous/ -

Bien cordialement,

L'administrateur toujours provisoire

Henri Béhar

SEMAINE_27 (2-8 JUILLET 2007)

Chères Mélusines, Chers Mélusins,

cette semaine, à défaut de pouvoir rapporter des inaugurations d'expositions (voyez tout de même les Musées de Lisbonne et de Berlin), quelques retours sur certaines expositions à voir cet été, occasion aussi de faire un crochet par la publication du catalogue de la très belle exposition François Morellet de Cluny. E. B.

Agenda

Rappel : Alfred Jarry sur France Culture, dimanche 8 juillet de 16:00 à 22h

+ De **jarry** à **Jarry** par les îles" : Une émission de Patrick Besnier et Hélène Delavault. ... le Mardi 10 juillet 2007, à 19 H 30 sur **France Culture**. ...

www.radiofrance.fr/chaines/france-culture2/emissions/papous/ -

Francis Poulenc et Paul Éluard au Musée d'Orsay, le 17 juillet

17 Juillet 2007 à 20H00

Hors abonnement

Musée d'Orsay

Le Choeur chante à Orsay

Au programme

« Francis Poulenc : Un soir de neige

Un soir de neige est une «cantate de chambre en quatre tableaux pour six voix» où l'hiver et la neige sont associés à la mort et à la difficulté de vivre. Le texte de cette série de miniatures expressives est emprunté à Paul Eluard, l'un des poètes préférés de Poulenc. Le premier chœur est extrait du recueil Dignes de vivre de 1944, les trois suivants de Poésie et Vérité (1942). »

Jean-François Boukobza

<http://www.radiofrance.fr/chaines/orchestres/journal/concert/index.php?conc=215000046>

Expositions

Miró jusqu'au 23 septembre

Le Palais Bénédictine de Fécamp consacre son exposition d'été à au thème de "la femme et des oiseaux" chez Joan Miro. Choies par la galerie Maeght pour laquelle Miro a beaucoup travaillé, ces oeuvres (gravures, lithographies, bronzes...) au nombre d'une cinquantaine montrent l'éclectisme de cet artiste surréaliste catalan né à Barcelone en 1893 et mort à Palma de Majorque en 1983. Les gravures qui sont présentées se caractérisent par de larges traits noirs, des formes naïves et une profusion de couleurs...

http://www.infoceane.com/journal/070626-miro_fecamp.html

Le surréalisme en Belgique (1924-2000), au BAM jusqu'au 19 août

"Le musée BAM de Mons, en Belgique, rend hommage à la richesse du mouvement et témoigne de sa vivacité."

Article de Jean-Pierre Stroobants, à lire dans Le Monde, date vendredi 6 juillet 2007

Le Musée de Lisbonne

LISBONNE (Reuters) — Un musée d'art contemporain digne des plus grandes capitales européennes a ouvert ses portes cette semaine au Centre culturel de Belem, à Lisbonne. L'exposition permanente, constituée de 862 pièces issues de la collection privée de l'homme d'affaires Joe Berardo, rassemble entre autres des oeuvres signées Pablo Picasso, Jackson Pollock, Salvador Dali, Roy Lichtenstein ou de la Portugaise Paula Rego.

"Avec cette présentation d'oeuvres d'art, le pays devient plus riche et Lisbonne, une ville meilleure", s'est félicité lundi le Premier ministre José Socrates.

"Par le passé, la route européenne de l'art moderne s'arrêtait à Madrid. Désormais, elle commence ici", a-t-il ajouté.

La collection, qui peut rivaliser avec celles de la Tate Modern de Londres ou du Centre Pompidou à Paris, est la première du genre au Portugal. Christie's l'a évaluée aux alentours de 316 millions d'euros.

L'ouverture du musée est le fruit de dix ans de négociations entre les pouvoirs publics et Berardo, entrepreneur originaire de Madère qui a fait fortune en Afrique du Sud dans l'industrie minière.

http://www.challenges.fr/depeches/france/20070626.REU3820/lisbonne_se_dote_dun_musee_dart_moderne_digne_des_plus_.html

Musée de l'abbaye Sainte-Croix

Un des plus remarquables musées de province. L'art contemporain y est à l'honneur avec deux importantes collections consacrées à Gaston Chaissac (1910-1964) et Victor Brauner (1903-1966), lié au surréalisme, qui mêla sexualité, humour et alchimie. Les autres oeuvres majeures sont signées Baselitz, Beckmann, Dubuffet, Marquet, Hélion ou Blaise Drummond. A ne pas manquer, dans les combles charpentés, la partie consacrée à l'histoire des Sables : on y découvre les Sablaises et leurs jupes plissées au-dessus du genou (les premières en France), les délicieuses affiches des années 30 vantant la « plus belle plage d'Europe » et les ex-voto

laïques offerts par Paul-Emile Pajot aux marins. Cet été, exposition consacrée à l'oeuvre peinte d'Hervé Di Rosa.

Du mardi au dimanche (10 h-12 h, 14 h 30-18 h 30). 4,60 ? pour les adultes, 2,30 ? tarif réduit. Rue de Verdun. Les Sables-d'Olonne. 02.51.32.01.16.

Ré Soupault

Berlin consacre une exposition à Ré Soupault, "photographe de l'instant magique"

Une femme élégante, regard dans le lointain, cigarette à la main, visage qui se superpose à un journal : c'est un autoportrait de Ré Soupault, la femme du « dernier surréaliste », l'amie de Man Ray, d'Elsa Triolet, de Gisèle Freund... Une photographe de génie. Et une femme hors du commun.

Étudiante au Bauhaus de Weimar, élève de Kandinsky et de Paul Klee, celle qui est née Meta Erna Niemeyer se lance dans la vie culturelle berlinoise des années 20, trépidante. Puis, après avoir renoncé à partir pour le Moscou soviétique, elle choisit Paris. C'est là qu'elle crée un studio de mode, invente une robe qui se transforme selon les besoins et les obligations d'une journée de femmes qui travaillent... Avec son mari Philippe Soupault, alors grand reporter, elle parcourt le monde, des États-Unis à la Tunisie, traduit les plus grands poètes français, elle écrit, elle photographie. Ce qu'elle voit et ce qu'elle vit.

« Je n'ai jamais pris une photo posée. Tout ce que j'ai photographié venait directement de la vie », disait-elle en guise de tout manifeste. Ses appareils photo étaient le plus discret possible, comme si la plus haute ambition était de saisir l'instant, photographe « la seconde magique », en dehors de tout trucage ou montage, loin de tout surréalisme : Ré Soupault ne fut jamais dans l'ombre de son mari.

Instants heureux de la France du Front populaire, souvenirs de voyages avec son mari, vie quotidienne en Tunisie, moments dramatiques de l'Espagne de 1936 et de l'Allemagne de l'après-guerre : Galerie de portraits d'une époque et d'une vie. L'œil ne regarde pas seulement: il écoute, il respire, il parle.

Le musée Martin Gropius de Berlin consacre jusqu'au 13 août prochain une vaste rétrospective à la photographe Ré Soupault (1901-1996), photographe majeure du XXème siècle, située au coeur de la modernité classique, entre Paris et Berlin. Première grande exposition générale consacrée à Ré Soupault, la rétrospective du musée Martin Gropius présente 250 oeuvres, dont un quart de tirages anciens.

Plus d'informations :

www.berlinerfestspiele.de/de/aktuell/festivals/11_gropius...

Mode et publications

Prêt-à-porter masculin à Paris: Dada, la peinture, l'Orient et l'Occident

Ann Demeulemeester a rendu hommage samedi au mouvement Dada avec un vestiaire pour dandys poétiques, tandis que Véronique Branquinho jetait des passerelles entre Orient et Occident avec une collection aux détails raffinés d'inspiration asiatique.

Hommage au mouvement Dada pour cette création présentée lors du défilé prêt-à-porter Printemps-Eté 2008 d'Ann Demeulemeester à Paris.

PARIS (AFP) — 01 juillet 2007 | 00H00

Les deux stylistes belges présentaient leur collection de prêt-à-porter masculin pour le printemps-été prochain.

(...) Ann Demeulemeester, toujours fidèle au noir et blanc, a dessiné des silhouettes de dandys en courts pantalons noirs à revers clairs rayés, vestes en velours ras, brassard noirs sur des chemises blanches bouffantes, fine écharpe effrangée.

"Dada", affichent sur leur poitrine ces hommes dont les chemises légèrement fripées s'échappent de gilets de maille, qui relèvent haut le col de leur chemise, enfilent de longs manchons sur leurs bras nus et se chaussent de baskets/mules noires.

Cet homme est un "dadaïste imaginaire qui va en vacances dans le Sud de la France", explique Ann Demeulemeester à l'AFP à l'issue du défilé. "Dada, c'est un mouvement d'art et comme par hasard aussi mes initiales. C'est une période que j'adore. (...) C'est un personnage très excentrique, très libre dans sa tête, très artistique, qui mélange les vêtements du matin, du midi, du soir", ajoute-t-elle. Mais "il est toujours très digne, très chic".

Stefano Pilati pour Yves Saint Laurent imagine l'été en larges vestes sur pantalons droits, costumes effaçant les épaules sur chemise noire à grand col, chemises à double boutonnage, grand pull crème ajouré comme du macramé sur large short.

Des taches de peinture multicolore éclaboussent des pantalons ou des blousons crème.

[http://www.tdg.ch/pages/home/tribune_de_geneve/info_express/culture/depeches_culture/\(contenu\)/101864](http://www.tdg.ch/pages/home/tribune_de_geneve/info_express/culture/depeches_culture/(contenu)/101864)

François Morellet

Cette publication, pas vraiment rattachée au surréalisme, peut néanmoins l'être en partie par l'irrévérence (c'est le moins qu'on puisse dire) que François Morellet avait affichée, lors de l'exposition aux Écuries de Saint-Hugues (notamment sur le "tract" publié à l'entrée).

Catalogue de l'exposition aux Écuries de Saint-Hugues, Cluny, en 2005 : installation du dispositif noendneon (no end neon), un questionnaire sur la sculpture contemporaine.

Une exposition monographique de François Morellet est actuellement présentée au Musée d'Art moderne de la Ville de Paris ; ses œuvres sont également montrées dans le cadre de l'exposition Introvert, Extrovert à la Galerie Catherine Issert.

17 x 24 cm (broché), 32 pages (ill. coul.), 8 €, 978-2-95257-786-1

Plus d'informations sur www.lespressesdureel.com

Retours

Exposition Airs de Paris, jusqu'au 16 août 2007

Pour fêter ses 30 ans et célébrer la création actuelle en France, le Centre Pompidou a imaginé Airs de Paris, une exposition autour du thème de la ville et de la vie urbaine, inscrivant ainsi l'institution dans l'ici et le maintenant de l'art contemporain.

Un hommage à Marcel Duchamp, qui en 1919 apporte à ses amis new-yorkais Arensberg une fiole sensée contenir de l'« air de Paris », l'exposition du Centre Pompidou prend pour point central et centrifuge la ville de Paris, et pour prétexte à ce bilan de la création contemporaine française le thème de la ville. Les sous-thèmes abordés s'y articulent plus ou moins logiquement : l'espace urbain, les « nouvelles perceptions de l'espace et du temps », les nouveaux langages urbains, les médias, l'écologie urbaine, les identités, l'individu, le paysage, etc., bref une foulditude de thèmes qui résument la vie urbaine non seulement à Paris, mais aussi aux quatre coins du globe. Des sections plus « techniques » sont consacrées au paysage, à l'architecture et au design, et permettent d'imaginer la ville de demain, qui aura à gérer, entre autres, l'augmentation des flux, la nécessité d'un retour à la nature, la mixité sociale, etc.

Mutations urbaines et *urbis*

Inaugurant donc le parcours de l'exposition, la précieuse ampoule de Duchamp, maître à penser d'une grande partie de l'esthétique contemporaine auquel le Centre consacra sa première exposition en 1977, apparaît comme une relique sacrée bénissant la jeune génération. Michel Blazy a imaginé, pour rendre hommage à ce ready-made poétique, une Pluie d'air « sale » réalisée à la colle.

<http://www.fluctuat.net/5433-Airs-de-Paris-8211-Centre-Pompidou>

René Char, sentinelle solaire

Qui était-il ? Un révolté révolutionnaire ? Un fils de famille ? Un jeune poète ? Lorsque la guerre de 1939 éclate, René Char répond à toutes ces définitions. Révolté révolutionnaire ? Il est fiché "communiste" par les services de renseignement pour avoir crié sa rage contre le colonialisme et le patriotisme dans les années 1930.

Fils de famille ? Oui, son père, mort depuis vingt ans, était un industriel, maire de L'Isle-sur-la-Sorgue (Vaucluse). Jeune poète ? Disons qu'il ne possède qu'une dizaine de vrais lecteurs. Par bonheur pour lui, il s'agit d'André Breton, Paul Eluard, Victor Brauner, Aragon, Dali... Pour le reste, c'est un parfait inconnu. Un colosse épris des romantiques allemands. Un flâneur qui recherche la compagnie des arbres. Un solitaire qui n'aime rien tant que la chaleur des amitiés. A 32 ans, il n'a jamais accepté le moindre travail salarié. Sa morale ne le lui permet pas ! Seules l'intéressent la poésie, les femmes et la politique.
(...)

article de Laurent Greilsamer, paru dans l'édition du Monde du 05.07.07.

La suite ici : <http://www.lemonde.fr/web/article/0,1-0@2-781732,36-931328@51-931609,0.html>

Informations

Claude Pompidou

<http://www.lemonde.fr:80/web/article/0,1-0@2-3382,36-931464@51-931089,0.html>

[...] Si le normalien Georges Pompidou avait des goûts littéraires et artistiques affirmés, sa femme fut sans doute son guide dans l'exploration d'une modernité plus radicale. Leurs amis étaient souvent issus de la sphère culturelle. On voyait à Cajarc, dans leur maison du Lot, l'éditeur Christian Bourgois, le chanteur Guy Béart ou le peintre Pierre Soulages. Initiée dès l'entre-deux-guerres à l'abstraction et au surréalisme — elle fut l'amie de Max Ernst — en un temps où peu de Français prêtaient attention à ces mouvements, elle poussa son mari à mettre le palais de l'Elysée à l'heure de la création contemporaine en commandant des aménagements à des designers tels que Pierre Paulin et à des artistes comme Agam.

[...] Il était sans doute inévitable que ses préférences artistiques ne demeurent pas sans conséquences. Et celles-ci s'exercèrent le plus souvent en faveur de la nouveauté et de l'expérimentation. Elle avait aimé Kandinsky, Klee, Giacometti, Kupka, ses aînés. Elle avait acheté Pierre Soulages et Jean Degottex, ses contemporains, mais aussi Yves Klein, Martial Raysse ou Jean Tinguely au temps du nouveau réalisme. Et Niki de Saint Phalle était devenue l'une de ses intimes. Leurs œuvres étaient aux murs de la maison de Cajarc et furent aussi exposées en 1994 à la Maison des arts Georges-Pompidou (également à Cajarc), qu'elle avait largement contribué à créer en 1989. [...]

Emmanuel De ROUX et Philippe DAGEN

Appel à communication

Signe du temps ? L'avenir de la critique littéraire et culturelle psychanalytique dans l'évolution des paradigmes scientifiques.

Conférence internationale : Leuven, 31 janvier 2008 – 2 février 2008.

Du 31 janvier 2008 au 2 février 2008, Leuven (Louvain), Belgique

Propositions de communication: 500 mots avant le 25 juillet 2007

Contact: anneleen masschelein

Responsable : Anneleen Masschelein

Source : Fabula ; <http://www.fabula.org:80/actualites/article19469.php>

Bien cordialement,

Les administrateurs

Henri Béhar

Eddie Breuil

SEMAINE_28 (9-15 JUILLET 2007)

[Un incident technique, au niveau du serveur, semble avoir empêché la distribution de ce message. Je le renvoie, augmenté de 2 annonces d'expositions, en vous priant de m'excuser si vous l'avez en double. HB]

Chers Mélusins et Mélusines,

si cette semaine est un peu moins riche en événements, elle offre quand même de grandes expositions collectives, propices aux visites de vacances. Aussi bien vous pouvez encore vous inscrire aux décades de Cerisy ! Ces derniers mois ont également été marqués par une forte actualité Desnos : nous revenons sur deux publications ayant fait l'objet de comptes rendus. Enfin, vous trouverez un avant goût du téléfilm sur Max Jacob incarné par Brialy, programmé pour septembre sur Arte, et l'adresse des différents articles composant le dernier n° de la revue numérique Agulha (en portugais et en espagnol).

Agenda Expositions

Dali à Cerisy

Dalí, Sur les traces d'eros

Colloque international organisé par Frédérique Joseph-Lowery et Isabelle Gillet-Roussel avec le soutien actif du GDR 2223 au Centre International de Cerisy-la-Salle, du 13 au 20 août 2007. Il bénéficie du patronage du Ministre de la recherche et de l'enseignement supérieur, et de son soutien financier.

Ce colloque aborde une question étonnamment peu traitée à propos d'un peintre et écrivain dont l'œuvre est incontestablement aux prises avec le sujet de l'érotisme. Aucune des manifestations qui ont eu lieu à l'occasion de la célébration du centenaire de Salvador Dalí en 2004 n'a abordé ce thème. Aucun colloque n'a traité la question de front. Si, comme l'a montré Sarane Alexandrian, le terme d'*érotisme* est apparu tard dans les écrits du surréalisme, la révolution qu'a mené ce mouvement est indissociablement liée à une approche de l'amour différente, en ce qu'il devenait une part de l'activité créatrice et une des manifestations de la liberté que prônait ce mouvement qui appréciait du sexe sa dimension subversive. L'amour « fou » remet ainsi en questions les canons esthétiques du Beau, la beauté devint « convulsive ». Ce fut l'un des premiers mouvements artistiques à mener, auprès des artistes, une enquête ouverte sur la sexualité. Enfin, comme l'a montré Elizabeth Roudinesco dans son *Histoire de la psychanalyse*, le surréalisme, qui a compté parmi ses membres de nombreux médecins, fut le premier mouvement à interroger la portée des découvertes de Freud et de Charcot et ce fut Dalí qui permit au mouvement de sortir de l'impasse de l'écriture automatique et des pratiques subordonnées à une passivité que sa méthode paranoïaque-critique remet en question. C'est ainsi que l'on passa de l'« objet trouvé » à « l'objet à fonctionnement symbolique ». Dalí est aussi celui qui par ses textes attira la curiosité de Jacques Lacan qui dans ses *Écrits* se rapporte à l'œuvre de Dalí, bien après leur première rencontre et malgré l'impopularité de celui-ci parmi les intellectuels français dans les années cinquante. Il en va de même de Jacques Deleuze dans *Mille Plateaux*.

On y sollicite des approches de l'œuvre de Dalí tant peinte qu'écrite, que celle-ci couvre la période surréaliste de l'artiste ou qu'elle lui soit postérieure. Les sujets abondent chez Dalí qui exposent d'emblée la question érotique : le *Monstre du sex-appeal*, le portrait de Marilyn Monroe fondu à celui de Mao Tsé Toung, le corps libidineux d'Hitler, la mollesse qu'il inflige aux formes, sa recomposition des corps à travers le procédé de la double image, sa représentation de la masturbation, de la sexualité infantine et des divers actes sexuels (fellation, sodomisation, baiser, et actes préliminaires divers), et celle des fantasmes coprophiles, fétichistes, pédophiles, la mêlée des corps et des meubles, celle des hommes avec les animaux, dans son approche du mythe de Léda par exemple, ou sa féminisation du minotaure.

Consulter le programme : <http://www.ccic-cerisy.asso.fr/dali07.html>

Un demi-siècle de création catalane à la Fondation Maeght

Dans le sillage des maîtres Mirò et Tàpies, Barcelone a vu s'épanouir depuis la dernière guerre plusieurs générations de peintres et plasticiens, acteurs d'une création catalane bouillonnante que la Fondation Maeght propose de découvrir cet été à Saint-Paul.

Pari audacieux pour l'exposition qui a débuté ce week-end et se prolongera jusqu'au 4 novembre: hormis les deux figures tutélaires de ce parcours "Barcelone 1947-2007", rares sont ceux, parmi les 47 artistes présentés, dont le nom est familier aux oreilles du grand public.

Le choix de cette présentation, orchestrée par Michel Enrici, tout nouveau directeur de la fondation, renoue cependant avec les racines de la "culture Maeght": "Miro fut l'un des peintres phare des marchands d'art Marguerite et Aimé Maeght et, au-delà, l'un de leurs plus proches amis", rappelle-t-il. En ouvrant, en 1974, une importante galerie à Barcelone, le couple Maeght affirma sa curiosité pour l'art produit en Catalogne.

Au commencement fut donc Mirò (1893-1993) et c'est dans son univers de signes, de lignes folles et de créatures étranges que débute l'exposition, rendant d'autant plus frappante l'influence qu'il exerçait sur plusieurs générations d'artistes.

Parmi celles-ci se distingue le mouvement "Dau al Set" (la septième face du dé), "une des révélations de l'exposition", selon Michel Enrici. Ce groupe de poètes, de peintres, de philosophes confrontés à la misère artistique du franquisme réagit "en renouant avec l'esprit des avant-gardes antérieures à la guerre civile, en revendiquant l'art de Klee, Ernst, le romantisme allemand, le jazz, les sciences modernes, le dadaïsme", décrit Victoria Combalia, Barcelonaise spécialiste de la scène catalane et conseillère de l'exposition.

Autour des peintres Antoni Tàpies, Joan Ponç, Modest Cuixart, Joan-Josep Tharrats et Joan Brossa s'inventa dès 1948 une revue d'une grande liberté créative et politique, contestataire par le simple fait d'être rédigée en catalan. Les tableaux de ces artistes, d'intrigants paysages mentaux peuplés d'animaux fabuleux, de symboles mystérieux, s'inscrivent dans une filiation évidente avec le surréalisme, "une source d'inspiration constante de l'art catalan, tout comme l'utilisation des matières et des objets", note Victoria Combalia.

Près de trente ans plus tard, le franquisme agonisant vit l'émergence du second mouvement significatif de la scène catalane, celui de "l'art conceptuel". Autour d'artistes comme Fina Miralles, Jordi Pablo, Jaume Xifra, ce groupe plébiscitait les supports, à l'époque non conventionnels, pour réaliser des œuvres proches du body art, du land art, de la photographie. [...]

(Fondation Maeght, "Barcelone 1947-2007" jusqu'au 4 novembre. Tél. : 04.93.32.81.63 ou www.fondation-maeght.com)

Grandes figures du XXe siècle à travers l'œil et l'objectif de Pierre Argillet

Un parcours impliquant simultanément l'œuvre, l'anecdote ainsi que l'image des Artistes suivants: Salvador DALI, Jean ARP, Gaston BACHELARD, Hans BELLMER, Georges BRAQUE, André BRETON, CESAR, Giorgio DE CHIRICO, Jean COCTEAU, Marcel DUCHAMP, Jean FAUTRIER, Léonor FINI, Hans HARTUNG, Wilfredo LAM, Pablo PICASSO, Tristan TZARA et Jacques VILLON.

<http://www.lepetitjournal.com:80/content/view/15778/1257/>

L'exposition «Grandes figures du 20ème siècle à travers l'œil et l'objectif de Pierre Argillet» organisée par la Maison de l'Amérique Latine de Monaco retrace en fait le parcours d'une vie et constitue le témoignage d'une riche époque artistique et culturelle.

Pierre Argillet (1910-2001), très curieux et ouvert dès son plus jeune âge aux matières de l'esprit, se penche très tôt sur les deux grands courants nés quasiment avec lui, Dada (1916-1918) et le Surréalisme (1920-1945). En 1929, étudiant à l'ESSEC, il dévore le premier manifeste d'André Breton et se passionne pour l'écriture automatique. En 1932, il est reporter-photographe pour trois grands illustrés de l'époque: *Voilà*, *Vu* et *Détective*. De là naîtront ses passions pour l'écriture et la photographie ainsi que ses premiers contacts avec certaines figures de ces mouvements.

Après une expérience de plusieurs années au Maroc, il revient à Paris et renoue des liens avec les milieux artistiques. C'est alors la fréquentation assidue des grands libraires parisiens qui

l'amènera progressivement à des projets d'édition d'art auxquels ceux-ci se montreront unanimement favorables. L'effervescence artistique de l'époque se situant à Paris et sur la Côte d'Azur, les rencontres vont se succéder d'autant plus facilement que ces grands peintres et intellectuels ont été ou sont liés d'amitié. Inconditionnel de Salvador DALI, c'est tout naturellement par lui qu'il amorcera ce fantastique parcours qui le mènera sur les traces de Jean ARP, Gaston BACHELARD, Hans BELLMER, Georges BRAQUE, André BRETON, CESAR, Giorgio DE CHIRICO, Jean COCTEAU, Marcel DUCHAMP, Jean FAUTRIER, Léonor FINI, Hans HARTUNG, Wilfredo LAM, Pablo PICASSO, Tristan TZARA et Jacques VILLON. Avec certains rencontrés tardivement, les contacts et la collaboration seront éphémères, avec d'autres en revanche, il s'instaurera un profond entendement et un parcours de plusieurs années, par exemple avec BELLMER, FINI, DE CHIRICO et TZARA.

Quand à Salvador DALI rencontré pour la première fois en 1959, le cas est assez unique car la première illustration de l'Incantation Poétique réalisée à cette époque laissera la place à près de deux cents autres, plaçant ainsi le couple Argillet au premier rang des éditeurs de l'œuvre gravé de cet artiste, tant par la qualité que le nombre de sujets réalisés. Ces vingt-cinq années de contact privilégié avec DALI: "Argillet, je me méfie de vous car vous êtes plus fanatique qu'un espagnol et plus dalinien que moi-même" ont été rendus possibles d'abord par une admiration sans bornes de Pierre Argillet mais aussi et surtout par un parfait entendement artistique et philosophique entre les deux.

De toutes ces rencontres avec ces grands personnages, il subsiste heureusement de nombreux témoignages. Des œuvres tout d'abord, mais aussi des souvenirs écrits de toutes ces rencontres et enfin des documents photographiques de grande qualité. En effet, Pierre Argillet, en souvenir de ses jeunes années de reporter, avait souvent à portée de main son Rolleiflex 6 X 6, ce qui lui a permis d'immortaliser ces moments privilégiés avec toutes ces grandes figures. Inconditionnel du noir et blanc et du format carré permettant des cadrages et compositions dignes de grands tableaux, Pierre Argillet ne faisait que rarement poser ses prestigieux modèles. Les clichés étaient souvent pris sur le vif, dans le fil d'une conversation, ce qui les rend d'autant plus spontanés et émouvants.

L'idée originale de cette exposition crée pour la Maison de l'Amérique Latine est de concevoir pour la première fois un parcours impliquant simultanément l'œuvre, l'anecdote ainsi que l'image d'un Artiste.

Geneviève et Jean Christophe ARGILLET.

Lire une Anecdote "DALI", par Geneviève ARGILLET sur :

(www.lepetitjournal.com — Monaco) 11 juillet 2007

Le néo-dada Jasper Johns à Bâle

http://www.agoravox.fr:80/article.php3?id_article=26849

Jusqu'au 23 septembre 2007, le Kunstmuseum de Bâle, en Suisse, présente une suite de 73 tableaux de Jasper Johns le peintre néo-dadaïste. C'est un événement assez rare venu des Etats-Unis et des années 50-60. Tout d'abord, Jasper Johns semble un peintre assez paradoxal et il faut appréhender ses œuvres en surface comme en profondeur. Puisque tout est visible sur la toile ou dans l'assemblage, sinon dans la sculpture factice. Et c'est là le piège dada ! Robert Rauschenberg et Jasper Johns ont inventé le terme "néo-dadaïsme" pour définir leur travail dans les années 50. Pendant que le pop art devenait un mouvement international éclaté depuis l'Angleterre, jusqu'aux Etats-Unis et au rebours vers l'Allemagne pour enfin gagner la France avec les nouveaux réalistes. Pourtant les néo-dada ne se revendiquaient pas du pop art. Tout au contraire, ils s'en démarquaient. Car, leur propos était de réagir contre l'expressionnisme abstrait qui avait investi toute la sphère artistique aux Etats-Unis, depuis les années 45.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, les surréalistes européens, et surtout français, s'étaient réfugiés aux Etats-Unis. Là, ils ont essaimé, depuis la côte Est jusqu'à la côte Ouest, un

véritable mouvement surréalisant et natif aux Etats-Unis. Bien sûr, les oeuvres s'inventèrent en conformité avec les espaces américains. En effet, les toiles des expressionnistes abstraits, et du mouvement "subject of the artists", atteignirent des dimensions considérables. Ainsi, l'écriture automatique de Masson y trouva une sorte de démesure en laquelle le regardeur pouvait s'y plonger entièrement, comme devant la vastitude du landscape au Far West. Par ailleurs, ce fut un achèvement du "all over" selon Monet. C'est-à-dire que la toile était emplie de taches colorées sur toute sa surface. Et sans qu'on n'y trouva plus de hiérarchie des zones colorées dans la représentation. C'est un dispositif pictural que Monet avait inventé avec ses Nymphéas, et que Jackson Pollock a su mener jusqu'au plus haut siège des enchères des ventes de l'art.

C'est contre ce mouvement, qu'ils jugeaient un peu trop intellectuel, que Jasper Johns et Rauschenberg inventèrent le retour nécessaire de dada à New York. Certes, ils surgirent dans une mouvance post-dada assez régulière depuis les années 20. Mais, ils la rétablirent dans l'urgence de réconcilier l'art et la vie, sinon de concilier les peintres avec leur public. A la vérité, les expressionnistes abstraits avaient poussé la réflexion jusqu'au suicide des meilleurs d'entre-eux. Ce qui porte peu d'avenir en soi, on le reconnaîtra aisément. Et, par le biais de la philosophie parfois zen qui les pressait trop vers l'absurde ou vers la vacuité de l'existence. En d'autres termes, on se perdait dans leurs toiles immenses et abstraites, entre un lyrisme libéré et un géométrisme puriste, tant et si bien qu'ils s'y perdirent avec nous.

En conséquence, le pop art et néo-dada donnèrent naturellement, à nouveau, une légitimité à la simple joie de peindre. Et sans qu'ils durent se justifier par des nécessités rationnelles ou psychologiques. Il s'agissait de faire simplement des images qui plaisaient et contentaient les yeux et le sentiment. Et sans qu'il fut vraiment débattu d'y joindre d'autres considérations métaphysiques ou spirituelles. Il va de soi que les critiques d'art y virent, à nouveau, quelque critique cryptée de la société. Et ils lirent ces remarques introuvables ou improbables, jusque dans le tableau le plus immédiatement brutal, et revendiqué sans contenu réflexif par le cynique Warhol. Car, il est manifestement dans la nature de l'esprit qu'il se voit réfléchi par toutes les surfaces qu'il voudrait s'approprier.

Il reste que néo-dada s'est plus attaché à étendre le registre de la réconciliation de l'art et de la vie. Les néo-dadaïstes intégrèrent le happening ou la performance, et l'assemblage ou les collages à toutes leurs oeuvres. C'est pourquoi les "combine paintings" de Rauschenberg et les tableaux "targets" de Johns contiennent des objets collés sur la surface picturale devenu hybride ou composite. Les cibles peintes à l'encaustique par Johns, ou ses drapeaux américains en de nombreux prétextes obsessionnels à peindre, sont ajoutés de moulages de visages en cire et d'autres citations. Et, plus ces objets ont été simplement assemblés au tableau, sans autre intention que la jouissance de peindre-fabriquer, et plus ils suggèrent des énigmes dans l'esprit du regardeur. Ainsi, devant ces tableaux on se trouve naturellement à tenter de résoudre une quantité d'énigme perpétuellement surréelle. Tel un morceau de mémoire qui nous aurait échappé sur le bout de notre langue, pourtant si proche. Et ceci, comme un rappel du surréalisme, qui fut un mouvement pictural autant que littéraire.

Dans ces années 50-60, on vit donc une vaste mouvance américaine s'espaçant depuis l'expressionnisme abstrait voué à l'immersion du regardeur dans des paysages psychiques et peints. Puis, une réaction survint tout aussi vaste sur le front de cette tendance diffuse, le pop art s'appliqua à rendre l'imagerie cynique de notre société de la dévoration. Et enfin, nous vîmes le retour de dada, par le biais des pratiques gestuelles et des assemblages destinés à briser les frontières entre l'art et la vie.

Il apparaît, aujourd'hui et dans cette exposition à Bâle, que Johns s'était plutôt appliqué à insister sur la jouissance du métier de peindre. Il s'agissait avant tout de montrer l'activité du peintre comme une parousie du "faire". On pense à Monet qui peignait à la façon d'un méditant qui se sait soigner son corps ou son esprit par cette sorte de transe du peindre. La

pratique plastique ne semble-t-elle pas une méditation quotidienne, dont on ignore encore tous les process mystérieux. Les arts plastiques ne seraient-ils pas une sorte de pharmakon en guise de flux de jouvence ? Toujours est-il, que les peintres constants dans leur pratique quotidienne vivent vieux. On dira comme des sages, mais qui savent se lâcher et sensuellement aussi. Finalement, on pourrait tout imaginer de cette jouissance résolutoire de l'art de peindre, qui semble assez proche de l'acte amoureux bien-physique. Car l'art et la peinture ont ceci de semblable à l'acte amoureux, qu'ils savent unir la part animale en l'homme à sa nature plus spirituelle ou divine, comme le lecteur voudra.

Aussi, l'art s'est-il toujours espacé selon une alternance entre deux pôles. D'une part, on trouve un art exigeant la réflexion et la régulation de l'affect et du faire. Quant à l'autre bord, l'artiste sait se lâcher en des jouissance de peindre, qui abandonnent toute explication qui en deviendrait une ridicule inutile sur la surface. Parce qu'elle en brouille la lecture même de cette surface qui est l'oeuvre. C'est donc cette nature même de dada puis de sa postérité néo-dada, qui veut dire l'immédiateté de l'art sans raison. Et que tout serait art, et par-dessus tout la vie elle-même.

Dans ce sens, Jasper Johns a paradoxalement aidé à approfondir la connaissance et la perception des oeuvres de l'expressionnisme abstrait, contre lesquelles il s'était pourtant opposé en réaction. Puisque Johns a su replacer le regardeur, bien en face de ses organes des sens premiers. C'est-à-dire, avant toute réflexion qui viendrait à brouiller le contact réel avec la matière picturale, soit avec l'énergie "pure" en un "certain ordre assemblée sur la toile". Selon le credo des symbolistes de Gauguin, qui avaient lancé toute la ligne de force imaginaire ou "magique", sinon techno-shamanique de l'art du XXe siècle.

Clovis Trouille à Amiens

les délices du mauvais goût. Par Véronique Prat.

http://www.lefigaro.fr:80/magazine/20070713.MAG000000340_les_delices_du_mauvais_got.html

Le musée de Picardie expose l'oeuvre trop peu connue de cet enfant du pays, peintre à l'esprit subversif, ami d'André Breton et des surréalistes. Redécouverte.

«Je n'ai jamais travaillé en vue d'obtenir un grand prix à une quelconque Biennale de Venise, mais bien plutôt pour mériter dix ans de prison.» Clovis Trouille savait que son oeuvre n'était pas à mettre entre toutes les mains. Le risque, pourtant, était faible : ni le public ni la critique ne s'y sont beaucoup intéressés. De son vivant, une seule exposition lui a été consacrée, en 1963, à la Galerie Raymond Cordier à Paris : elle était interdite aux moins de 18 ans et aux plus de 70 ans. Les autres n'y venaient que sur invitation privée. Quant aux livres, très peu se sont penchés sur son oeuvre, mis à part l'ouvrage de Clovis Prévost publié en 1999. Sur ses vieux jours, le peintre eut bien son quart d'heure de gloire, mais pour de mauvaises raisons : Kenneth Tynan, un auteur de comédies musicales, lui offrit un bon paquet de royalties pour utiliser le titre de l'un de ses tableaux de 1946, *Oh ! Calcutta*, qui devint un spectacle érotique joué à l'Eden Theatre de Broadway à New York en 1969 avant de venir à Paris, à l'Élysée Montmartre en 1971, puis de se promener un peu partout dans le monde. L'épisode mit du beurre dans les épinards de l'artiste mais ne le fit pas changer d'avis : il n'a jamais considéré la pratique de son art comme un métier. «Il faut, disait-il, gagner de l'argent pour pouvoir vivre et peindre, mais jamais peindre en vue de gagner de l'argent. Un tableau fait seulement pour la vente est raté d'avance.»

Clovis Trouille ne gagna vraiment sa vie qu'à partir de 1923. Il est né en 1889 à La Fère, dans l'Aisne, où ses parents étaient horticulteurs. De bonne heure, Camille (qui ne s'appelle pas encore Clovis : le goût pour les prénoms médiévaux lui viendra avec le talent) hante le musée d'Amiens où il copie les maîtres avant de s'inscrire à l'école des beaux-arts. Parler de peinture serait un bien grand mot, mais Clovis réalise déjà des caricatures et des illustrations pour des journaux amiénois. Après deux ans de service militaire, il s'installe à Paris. Il est

engagé par les ateliers Imans comme... peintre-maquilleur de mannequins, ceux que l'on voit dans les vitrines des magasins. Cet amateur de femmes y prend un plaisir extrême et, d'ailleurs, il restera quarante ans au même poste ! Ce travail, en tout cas, lui permet de s'adonner à la peinture sans se soucier du quotidien.

Quelle est la situation de l'art en 1920 ? Les grands «fauves», les Matisse, Dufy, Braque, Derain, Vlaminck semblent avoir épuisé les sortilèges de la couleur. Ils évoluent maintenant chacun dans des directions différentes. Le cubisme n'est plus dans sa période militante, et d'ailleurs, Clovis Trouille ne songe pas un instant à s'y rallier : il déteste les tortures plastiques que le cubisme impose à l'image du corps féminin. Les arts africains et océaniens, que l'on commençait à découvrir, pouvaient apparaître comme une avant-garde avec leurs idoles, leurs masques, et tout un répertoire de nouvelles références (après tout, Picasso n'y avait pas été insensible). Bien que Clovis Trouille se veuille anticonformiste, son goût pour la peinture soignée, proche de la photographie, le rend indifférent aux arts lointains. C'est donc en marge de tous les courants, mais dans une totale liberté, qu'il continue à peindre. En 1930, au Salon des artistes et écrivains révolutionnaires, il expose *Remembrance*, une toile d'esprit anticlérical et antimilitariste dont la presse ne parle pas mais qui est aussitôt remarquée par Salvador Dali, qui insiste pour le présenter à Éluard, Aragon et Breton.

Leur goût des curiosités ne pouvait que pousser les surréalistes à s'amouracher de Clovis Trouille. Et c'est vrai que, par facilité, on l'a souvent identifié au mouvement créé par André Breton. Mais sa farouche indépendance conduisit Trouille à garder ses distances vis-à-vis de l'idéologie surréaliste, qu'il trouvait par trop orthodoxe. Plutôt que proprement surréaliste, il préférerait qualifier son art de «super réaliste», créant une réalité plus intense que le vrai. Pour Dali, Aragon, Eluard, la peinture de Trouille était au service de la révolution par son engagement contre l'armée, l'église et les honneurs de toutes sortes. Pour Clovis Trouille lui-même, elle était surtout une violente dérision érotique et macabre, Eros et Thanatos mêlés. L'évolution des mœurs a aujourd'hui débarrassé l'œuvre de Clovis Trouille de ses relents sulfureux. On a même un peu de mal à imaginer que ses toiles se soient heurtées à la censure. Mais elles ont à coup sûr leur place dans la grande histoire de la subversion, et elles sont parfaitement représentatives de l'aspect sensuel du surréalisme à côté d'autres marginaux comme Bellmer, Labisse ou Klossowski.

Musée de Picardie, 48, rue de la République, 80000 Amiens, jusqu'au 26 août 2007.

Réalisme Imaginaire

Date : 19 juillet 2007 — 8 septembre 2007

Adresse : Galerie Princesse de Kiev, 1 rue Valperga, 06000 Nice plan

La Galerie Princesse de Kiev (du groupe Art PleiaDA International) a organisé avec l'éditeur Salbru Publish une exposition internationale de 40 des meilleurs artistes au monde de l'école du Réalisme Imaginaire. Cette exposition s'est déroulée en mai 2007 au Danemark, en Juin 2007 aux Pays-Bas et se déroulera cet été à Nice, dans la rue Valperga, à la Galerie Princesse de Kiev et aussi dans l'Atelier de Celia Gouveiac.

Ces 40 artistes (provenant de quatorze pays différents) ont chacun, avec leur sensibilité propre et leur technique particulière, capturé la femme suprême et son intuition intangible.

Un travail Imaginaire existe quand les artistes expriment leur conscience d'une relation significative avec de plus grandes forces ou des faits, en utilisant le réalisme dans un effort de révéler leurs secrets. Cette école artistique peut être appelée de plusieurs noms à travers le monde, Réalisme Fantastique, Surréalisme, Réalisme magique, Art Visionnaire, Art d'Inspiration, Art de l'Imagination...

De nombreux artistes seront présents lors du vernissage qui aura lieu le Jeudi 19 Juillet à partir de 19h à la Galerie Princesse de Kiev et dans l'Atelier de Celia Gouveiac à Nice.

contact : 04 93 80 42 07

Site : <http://www.princessedekiev.fr>

Actualité Desnos ; Césaire
Robert Desnos le poète libre
Robert Desnos, le poète libre.

Parution

Information publiée le dimanche 8 juillet 2007 par Marc Escola (source : Livre reçu) ;
<http://www.fabula.org:80/actualites/article19490.php>

*ROBERT DESNOS LE POÈTE LIBRE, COORDINATION CARMEN VÁSQUEZ, ET DE MARIE-CLAIRE DUMAS
INDIGO & CÔTÉ FEMMES ÉDITIONS, 2007, ISBN 2-35260-010-3, 220 PAGES 18,80 €*

Sous le titre Robert Desnos, le poète libre, une journée d'étude a réuni huit intervenants à l'Université d'Amiens en mars 2006. Toute liberté dans le choix des sujets leur avait été laissée. Des affinités se sont dessinées entre certaines communications, ce dont ce volume témoigne.

Il s'ouvre par trois réflexions consacrées à l'art poétique de Desnos avec Jacques DARRAS, « Robert Desnos dans le matin le plus matinal de la langue française », Pierre LARTIGUE, « Robert Desnos et l'équation poétique », Jean-Luc STEINMETZ « Lanterne des 'Veilleurs' », sur les rapports de Desnos et Rimbaud.

Il se poursuit par trois analyses sur des thèmes récurrents dans l'œuvre du poète, avec Mary Ann CAWS, « Desnos dans le noir » (le noir intérieur et celui du cinéma), Marie-Claire DUMAS, « Robert Desnos ou la part de l'ombre » (l'ombre portée et la hantise du double), Étienne-Alain HUBERT, « Robert Desnos ou 'face à l'éternité' ».

Il se clôt par deux études d'histoire littéraire, celle de Michel MURAT, « Le Phénomène futur », qui analyse l'inscription de la figure du poète dans le surréalisme, l'autre de Carmen VASQUEZ « Robert Desnos et la voix du grand large », qui le situe dans le milieu latino-américain de Montparnasse.

En annexe figure la reprise, commentée par Pierre LARTIGUE, des articles des Lettres françaises consacrés au « Dernier poème » de Desnos.

http://www.indigo-cf.com/~pf302183/f/livre.php?livre_id=294

Desnos, la liberté de l'amour (Anne Egger)

Ilen va de certaines biographies comme de la peinture hyperréaliste : il n'y manque aucun détail. Force est d'admirer la minutie du travail d'Anne Egger à raconter la vie de Robert Desnos, son soin apporté à l'étude des sources, la somme des témoignages réunis. On regrette juste qu'un trait clair ne dégage mieux la ligne de vol de celui qui fut l'un des poètes les plus intensément vivants de l'entre-deux-guerres : Desnos, "d'aise l'os" comme il désigne peut-être sa vigueur d'exister à l'aide de l'un des jeux de mots qu'il affectionnait tant. On limite souvent Desnos à l'un de ces héros du surréalisme, de ses expériences, en particulier des "sommeils hypnotiques" grâce auxquels ces jeunes gens, décidés à libérer les forces de l'esprit du contrôle exercé par la raison, cherchaient une forme nouvelle d'automatisme psychique en éprouvant les charmes d'une dérive onirique et poétique. "Un dormeur formidable", écrira de lui Aragon, et qui, confiera André Breton, jetait sur le papier "sans la moindre hésitation et avec une rapidité prodigieuse de formidables équations poétiques". C'était en 1922.

Né avec le siècle, Robert Desnos était un jeune homme aux yeux immenses et clairs, continuellement cernés et comme agrandis par ses lunettes de myope qui lui conféraient un regard de voyant. Il était à la fois un créateur d'images parmi les plus surprenantes de la poésie de ce temps et, lui qui était aussi un enfant des halles populaires, un témoin du merveilleux le plus prosaïque. Celui qu'avant lui Baudelaire, Apollinaire et plus encore Nerval avaient su voir dans les rues de Paris. L'écriture d'ailleurs, il la qualifiait d'"opération magique en tant que manifestation organique et optique du merveilleux". "Nul comme lui, dira encore Breton, n'aura foncé tête baissée dans toutes les voies du merveilleux", s'y livrant "corps et biens", selon le titre d'un de ses livres de poèmes.

Par vocation comme par nécessité, Desnos exerça toutes sortes de métiers. S'il fut scénariste, chansonnier, mais aussi l'un des premiers à écrire des réclames radiophoniques, il fut avant tout et continûment un journaliste pour la presse comme pour la radio — à l'époque où les médias sollicitaient, plus que des spécialistes, des êtres en quête d'inconnu.

Article de Renaud Ego paru dans Le Monde daté du 13 07 2007. Lire la suite :

<http://www.lemonde.fr/web/article/0,1-0@2-3260,36-934600@51-920121,0.html>

Aimé Césaire, toujours debout !

<http://www.culturefemme.com:80/actualites/detail.php?id=9635>

Aimé Césaire est né le 26 juin 1913 au sein d'une famille nombreuse et pauvre à Basse Pointe, au Nord de l'île de la Martinique. Il poursuit ses études secondaires en tant que boursier du gouvernement français au Lycée Louis Le Grand de très grande renommée.

Là, il connaît le grand poète sénégalais Léopold Sédar Senghor, l'écrivain Ousmane Socé, entre autre. En contact avec ces jeunes africains, Césaire découvre une terre volontairement occultée à l'inconscient antillais.

C'est à partir de ce moment que commence son exaltation des valeurs noirs et la revalorisation de l'Afrique, la terre de ses ancêtres. En septembre 1934, il fonde, avec d'autres écrivains antillais et africains, Senghor, Damas, Birago Diop, le journal "L'Étudiant noir".

C'est dans ce journal qu'apparaît pour la première fois le mot "Négritude"; ce mot désigne en premier lieu le rejet. Le rejet de l'assimilation culturelle; le rejet d'une certaine image du noir paisible, incapable de construire une civilisation. Le culturel prime sur le politique. C'est au nom de la culture et des valeurs spirituel connu comme la négritude.

En 1935, Césaire est admis à l'école Normale Supérieure et cette année là il commence à écrire Cahiers d'un Retour au Pays natal, une de ses oeuvres les plus connues. Quelques mois après la publication de ce livre, Césaire retourne à la Martinique. Il fonde avec René Ménénil et Aristide Maugée la revue "Tropiques". Césaire adhère au Surréalisme et en 1941 rencontre à Fort-De-France le fondateur du Surréalisme français, André Breton.

Sous l'influence de ce mouvement il écrit les Armes miraculeuses. En 1944 Breton rédige la préface de Les Armes miraculeuses, publié aux Ediciones Hemisferio.

En 1944, il passe 6 mois en Haïti où il donne de nombreuses conférences. Cette visite fut capitale pour la conception, plus tard, de sa pièce de théâtre La Tragédie du Roi Christophe.

En 1945 Césaire est élu Maire de Fort-De-France et Député, candidature présentée par le Parti Communiste Français. Il participe à la fondation de la revue "Présence Africaine" sous l'impulsion, en autres, d'Allioume Diop, Paul Nègre et Guy Tirolien.

En 1950 il publie dans la revue "Présence Africaine" son "Discours sur le colonialisme", un de ses textes les plus violents. Césaire s'éloigne du Parti Communiste Français dont il démissionne cette même année, quelque peu déçu par la position du parti par rapport à la question nationale.

En 1957 il crée le parti Progressiste Martiniquais, qui a pour ambition d'instaurer "un type de communisme martiniquais plus résolu et plus responsable dans la pensée et dans l'action".

Parallèlement à son activité politique, il continue son oeuvre d'écrivain et publie de nombreux livres de poèmes Soleil Cou Coupé, Corps perdu, Ferrements. A partir de 1960 il s'oriente vers le théâtre. Successivement il écrit La Tragédie du Roi Christophe (1963), interprétée avec un grand succès dans toutes les capitales de l'Europe; Une saison au Congo (1965), Une tempête (1970).

Au total Césaire a publié plus de 14 oeuvres, des poésies, des pièces de théâtre et des essais. Plus de 64 publications ont été consacrées à l'oeuvre du grand poète. Egalement de nombreux colloques et conférences internationales ont été organisés sur son oeuvre littéraire qui est universellement connue. Son oeuvre a été traduite dans de nombreuses langues étrangères, anglais, espagnole, allemand et d'autres langues.

Césaire a mené une vie politique intense au profit de son peuple. Il a été Député et par conséquent membre de l'Assemblée Nationale française de manière ininterrompue de 1946 à 1993. Depuis de nombreuses années il est le Maire de Fort-De-France et il est considéré comme un Père de sa patrie natale en raison de son dur combat pour la défense de la culture de son peuple et des conquêtes politiques.

Source : toutelapoesie.com

A lire...

Cahier d'un retour au pays natal

La tragédie du roi Christophe

Discours sur le colonialisme

A venir...

Brialy est Max Jacob

Jean-Claude Brialy, pour son dernier rôle à la télévision, a choisi d'incarner le poète quimpérois Max Jacob. "Maintenant je peux partir l'âme tranquille", a-t-il confié à Daniel Leconte, producteur de "Monsieur Max". Ce téléfilm sera diffusé sur la chaîne Arte le 14 septembre 2007. Nul doute qu'il sera suivi comme un hommage touchant à l'acteur récemment disparu et au poète.

A la télévision, Brialy est Max Jacob :

Dans son dernier téléfilm, qui a été présenté à Biarritz au FIPA et accueilli des éloges unanimes, Jean-Claude Brialy interprète Max Jacob auprès de Dominique Blanc. Le scénario est de l'écrivain Dan Franck, l'écrivain qui s'exclame : « C'est un clown tragique. Un homme à l'incroyable destin qui, bien que converti au catholicisme, est mort en juif au camp de Drancy. Quelle ironie ! ». Février 1944 : Alice (Dominique Blanc) annonce à Jean Cocteau (Jean-Christien Siberton-Blanc) et Jean Marais (Alexis Michalik) que Max Jacob vient d'être arrêté et transféré à Drancy. Elle ne parviendra pas à le sauver et il mourra dans ce camp quelques jours après son arrestation. Les personnages sont réels à l'exception d'Alice qui est en partie inventée. "Jean-Claude Brialy y est bouleversant de tendresse et de profondeur. Nul ne pouvait imaginer qu'après avoir magnifiquement incarné les dernières années de ce poète emprisonné et mort à Drancy, il serait lui aussi frappé par la mort, quelques mois après le tournage", déclare Jérôme Clément, président d'Arte France et vice-président d'arte, en hommage à Brialy quelques jours après sa mort.

Qui était Max Jacob ? Il est né à Quimper (29) en 1876. Il est mort à Drancy en 1944 : c'est en hommage à son ami Max Jacob que Jean Moulin avait choisi Max comme nom de résistant. L'auteur du *Cornet à dés* (1917) et du *Laboratoire central* (1921) est né au 8, rue du Parc à Quimper, le 12 juillet 1876, d'une famille juive. Max Jacob a quitté sa ville natale pour Paris à 20 ans. A Paris, il rencontre, dès 1901, Picasso avec lequel il se lie d'une amitié très profonde, à tel point que, lorsqu'il se convertira au catholicisme, Picasso en sera le parrain. A Paris, Max fréquente Apollinaire et André Salmon. Il ne se révèle toutefois comme poète qu'en 1917 avec *Le Cornet à dés* qui établira sa réputation. En 1921, Max Jacob se retire à l'ombre d'un monastère et s'astreint à la vie religieuse. Son dernier passage à Quimper remonte à 1942, l'année du décès de sa soeur. Sa fin sera tragique : le 24 février 1944, au sortir de la messe, la Gestapo l'arrête. Il meurt le 5 mars au camp de Drancy.

Pour conclure, un extrait de poème de Max Jacob en hommage à Quimper, sa ville natale :
Quimper (extrait)

O mes écrits nouveaux ! je veux qu'ils outrepassent

Le ciel ! le poète fidèle à son rêve impossible !

Attelé dans les bras solides de la Muse

Il écrit sur l'azur envers du Paradis.

Gentil Quimper, le nid de mon enfance

De lierre, ormeaux, roches tout tapissé,
Vois ce, d'un tendre effort, qu'à ta face
J'offre ! un miroir de hêtres et de houx,
Hêtres et houx cachant nos jeux de courses
Par intervalle dans l'étroite vallée !
Ayant confié le cartable à la mousse
Avec les compagnons j'ai folâtré.

La Bretagne est parsemée de ces lieux mythiques encore hantés de la présence des grandes voix qui se sont éteintes. Il faut visiter ces traces qu'elles ont laissées puisque, comme l'a dit René Char, "Un poète doit laisser des traces de son passage, non des preuves. Seules les traces font rêver". Cet article est l'occasion d'évoquer deux autres grands poètes bretons, les aînés de Max : Tristan Corbière et Jean Richepin.

A Morlaix (29), Tristan Corbière (1845 — 1883), le "poète maudit" :

Il est né le 18 juillet 1845 au manoir de Koat Kongar, près de Morlaix. En août 1873, *Les Amours jaunes* paraissent à ses frais et n'ont aucun succès. Paul Verlaine tire l'oeuvre de l'ombre dix ans plus tard dans son étude des *Poètes maudits* dans laquelle Corbière paraît avec Mallarmé, Rimbaud et deux autres. Le 1er mars 1875 meurt Tristan dans sa trentième année. Il n'avait que la peau et les os ; il était surnommé l'Ankou (en Bretagne, spectre de la mort). André Breton saluera en Tristan Corbière le précurseur du surréalisme. "Çà" est le nom que Tristan se donne. Un poème porte ce nom. "Bonsoir – ce crapaud-là c'est moi", écrit-il aussi à la fin de son célèbre poème *Le Crapaud*. Tristan Corbière n'aura vécu que trente années.

Voir la suite sur : http://www.agoravox.fr/article.php3?id_article=26755

À lire : une revue numérique

agulha — ***revista de cultura # 58*

fortaleza, são paulo — julho/agosto de 2007

www.revista.agulha.nom.br

direção: floriano martins & claudio willer

editorial: a poesia sempre a poesia <<http://www.revista.agulha.nom.br/ag58capa.htm>>

*1 agostinho da silva <<http://www.revista.agulha.nom.br/ag58dasilva.htm>>: a propósito de algumas recordações em letra. nicolau saião **

**2 belleza, sí, pero, ¿qué es eso' **jorge ariel

madrazo* <<http://www.revista.agulha.nom.br/ag58madrazo.htm>>

*3 **cristiane grando* <<http://www.revista.agulha.nom.br/ag58grando.htm>>* o

el fluxos del espíritu poético. ángel ortega

4 **dora ferreira da silva* <<http://www.revista.agulha.nom.br/ag58silva.htm>>

*: caminhos em direção ao sagrado. constança marcondes cesar

5 — es +, o viceversa: **gustavo

vega* <<http://www.revista.agulha.nom.br/ag58vega.htm>>

*, artista, filósofo y teórico de la poesía visual [entrevista]. carlota caulfield

6 **friedrich hölderlin

* <<http://www.revista.agulha.nom.br/ag58holderlin.htm>>

* ou a reconciliação dos contrários. luís costa

7 la imaginación del instante: signos de **josé luis

Cuevas

* <<http://www.revista.agulha.nom.br/ag58cuevas.htm>>

*. miguel ángel muñoz

8 la mirada evasiva y el acerbo amor. **rafael hernández rodríguez*

<<http://www.revista.agulha.nom.br/ag58rodriguez.htm>>
*9 lâmparas com párpados. re-visitar las revistas de poesía en medellín. **luis fernando cuartas* <<http://www.revista.agulha.nom.br/ag58cuartas.htm>>*
10 **nelson magalhães filho* <<http://www.revista.agulha.nom.br/ag58filho.htm>>
* e a arte transgressora. wesley barbosa correia
11 notícias da bósnia herzegovina: **edin numankadic* <<http://www.revista.agulha.nom.br/ag58numankadic.htm>>
*. allan graubard
12 o fim dos comilões — para um novo paradigma cultural. **r.-l. etienne barnett*
<<http://www.revista.agulha.nom.br/ag58barnett.htm>>*
13 o peso das palavras. **radovan ivsic*
<<http://www.revista.agulha.nom.br/ag58ivsic.htm>>
14 poesía cotidiana y vida extraordinaria: **umberto saba*
<<http://www.revista.agulha.nom.br/ag58saba.htm>>
* (1883-1957). rodolfo alonso
15 uma leitura da poesia de **gérard calandre*
<<http://www.revista.agulha.nom.br/ag58calandre.htm>>
. ruy ventura
*artista convidado **siegbert franklin*
<<http://www.revista.agulha.nom.br/ag58franklin.htm>>
* [pintura ●** texto de ruy sampaio]*
resenhas **livros da agulha
<<http://www.revista.agulha.nom.br/ag58livros.htm>>
beth braitt alvim ● carlos felipe moisés ● eduardo mosches ● rubén mejía
● sérgio de castro pinto*
*música **discos da agulha*
<<http://www.revista.agulha.nom.br/ag58discos.htm>>
* andré juarez ● hamilton de holanda ● paul mccartney [por mário montaut] ● paula toller [por eduardo guimarães] ● renato anesi*
*poesia **banda hispânica* <<http://www.jornaldepoesia.jor.br/bhportal.html>>
*cumplicidade 1 **galeria de revistas* <<http://www.revista.agulha.nom.br/agrevistas.htm>>
cumplicidade 2 **galeria de manifestos* <<http://www.revista.agulha.nom.br/agmanifestos.htm>>
cumplicidade 3 **galeria de arte* <<http://www.revista.agulha.nom.br/agFMHR.htm>>
<http://www.jornaldepoesia.jor.br/bhportal.html>

Bien cordialement,
Les administrateurs
Henri Béhar
Eddie Breuil

18 JUILLET 2007

Chères Mélusines, Chers Mélusins,

1. Vous pouvez lire le lien informatique de mon nouvel ouvrage, *The Screen in Surrealist Art and Thought*, publié par Ashgate Publishing. La page web contient une brève description du livre et des liens à la table des matières détaillée, à l'introduction et à l'index.

<https://www.ashgate.com/shopping/title.asp?isbn=0%207546%206116%204>

2. Un lecteur allemand m'a posé la question de l'attitude de Breton et des surréalistes à propos du sionisme et de leur réponse à la création de l'Etat d'Israël en 1948. J'avoue mon ignorance à ce sujet et si l'un d'entre vous avait quelque information, je l'en remercie par avance.

Bien à vous,

Haim Finkelstein

Haim Finkelstein

Evelyn Metz Chair in Art History

Chair, Department of the Arts

Ben-Gurion University of the Negev

P.O.Box 653, Beer-Sheva 84105, Israel

Tel: 972-8-6461126- Fax: 972-8-6472822

E-mail: haim4u@netvision.net.il

19 JUILLET 2007

Cher Haïm,

Je me réjouis que ton livre sur l'écran dans l'art et la pensée surréalistes ait paru en anglais.

Reste à le donner à lire en français !

Pour ce qui concerne la question de l'attitude surréaliste lors de la création de l'État d'Israël, je ne connais, pas plus que toi, de réponse collective : les Tracts (consultables sur le site du Centre) n'en font pas état. Peut-être faudrait-il scruter la revue *Néon* et le n° spécial de *La Nef*, Almanach surréaliste du demi-siècle (que je n'ai pas sous la main au moment où je t'écris).

Mais il n'y a pas lieu de s'étonner du silence des surréalistes à ce sujet : ils n'ont pas la science universelle, ils n'ont pas pris position sur chaque événement historique, aussi important soit-il. Peut-être étaient-ils échaudés par un précédent fâcheux, que Breton avait qualifié de confusionniste, le « Pamphlet contre Jérusalem » de Desnos écrivant ceci : « Et cependant, voici que, né de la Société des Nations, un mouvement sentimental pousse vers la reconstruction de Sion et la fondation d'un État juif aussi ridicule et artificiel que la Pologne. Alors tous ces impurs, tous ces cerveaux mêlés qui affaiblissaient l'Europe au profit de l'Asie retourneront au pays sacré, ... »

La Révolution surréaliste, N° 3, première année. 15 avril 1925,

Par ailleurs, tu pourrais signaler à ton correspondant allemand que la revue *La Brèche* a évoqué le plaidoyer *pro domo* de Martin Heidegger, dont Crevel ne s'était pas privé de suspecter, dès 1933, les actes et les opinions :

« C'était tout d'abord Heidegger lui-même qui s'apprêtait à y verser du baume. Dans une interview accordée en 1946 à M. Alfred de Towarnicki (1), le philosophe renommé pour ses envolées au-dessus des nuages de l'« On », ne se gênait pas pour entrer dans des détails très terre à terre. Il énumérait quelques actions héroïques (telles que l'envoi au juif Husserl, en 1933, de fleurs accompagnées d'une lettre très gentille de Mme Heidegger, ou l'enlèvement, sur son ordre, d'une affiche antisémite placardée dans l'enceinte de l'Université de Fribourg) afin de prouver que seule « la responsabilité devant l'Occident » lui avait imposé le sacrifice de garder sa chaire malgré son « opposition croissante au régime ». (*La Brèche*, N° 6, p. 38) Voilà tout ce que j'ai pu glaner très rapidement sur ma banque de données textuelles. Brève réponse, qui n'a rien à voir avec le surréalisme et « la question juive » dont se préoccupe Colette Guedj.

Bien amicalement.

Henri Béhar

19 juillet 2007

Cher Henri Béhar, en ce qui concerne Heidegger que vous évoquez en passant dans votre réponse à Haim Finkelstein, je me permets d'attirer votre attention sur l'ouvrage collectif "Heidegger à plus forte raison" qui examine attentivement toute l'affaire du nazisme supposé, je pèse le mot, de Heidegger. La lecture de cette réponse à l'ouvrage d'Emmanuel Faye vaut le détour. Voir aussi le site de parolesdesjours de Stéphane Zagdanski. Je ne suis pas plus long, vous écrivant du Japon. Bien cordialement, Marc Dachy

SEMAINE_29 (22 JUILLET 2007)

Chères Mélusines, Chers Mélusins, cette semaine, Eddie Breuil a pu envoyer directement sa revue de presse hebdomadaire. Ne vous l'ayant pas présenté auparavant, je me rattrape en recopiant son CV ci-dessous. C'est lui désormais qui se chargera de "modérer" notre liste de discussion, ce qui me permet d'en redevenir l'initiateur, comme du temps de Carole Aurouet.

Eddie Breuil

- A commencé une thèse de doctorat sur les statuts de poète et de poésie à l'époque de Dada.
- Enseignant vacataire en NTE et TICE à l'Université Lyon 2 (2001 à aujourd'hui) et chargé de mission pour l'école doctorale HSH (base de données des doctorants)
- Publications de plusieurs articles, notamment sur Lautréamont (Cahiers Lautréamont), Dada (RiLune, Du Lérot) ou Genet (PUL).
- Participation à plusieurs colloques (sur Lautréamont, Dada)
- Est en train de réaliser une édition critique et une traduction du chapitre Dada des Littérature européennes d'avant-garde de Guillermo de Torre, ainsi que l'établissement de sa correspondance avec Tzara, Soupault, Picabia, etc.
- Recherches actuelles sur le Dadaïsme, le Surréalisme, CoBrA, le rôle des imprimeurs (notamment recherches bio-bibliographiques sur Julius Heuberger)...
- Recherches sur les études littéraires assistées par l'informatique : constitution de nombreuses bases de données, établissement d'éditions numériques (Les Chimères de Nerval, Les Poésies de Ducasse...), mais aussi création d'un site proposant des dossiers thématiques :

<http://perso.univ-lyon2.fr/~edbreuil>

Permettez-moi aussi de résumer un échange de correspondance qui s'est poursuivi en privé à la suite de ma brève et hâtive réponse à Haïm Finkelstein. Cela ne concerne pas directement sa question, et ne peut donc faire l'objet d'un débat sur notre liste. Toutefois, certains d'entre vous (ils me l'ont écrit) aimeraient connaître la position des surréalistes à l'égard de Heidegger.

Dans un premier temps, j'ai mentionné, par allusion, un texte de Crevel.

C'est: "Au carrefour de l'amour, la poésie, la science et la révolution" publié dans *Documents* 35 à Bruxelles, en 1935. Voici le paragraphe en question:

"Le pont des reflets est le contraire même de cette lourde escroquerie qui, de l'expérience, prétend remonter à la métaphysique. Aussi les plus actuels des philosophes scientifiques se sont-ils élevés contre une telle malhonnêteté. Parmi eux, tout particulièrement, Rudolf Carnap, de l'école de Vienne, a étudié la Science et la Métaphysique devant l'analyse logique du langage. Il n'attendit point l'avènement de Hitler pour régler leur compte au futur nazi Martin Heidegger et à son "néant qui néante" (du verbe néanter, en allemand : nichten)." Comme vous le voyez, il n'y a rien de supposé de ma part. Vous trouverez le texte complet dans la BNS, sur le site du Centre de recherche, à l'adresse habituelle: <http://melusine.univ-paris3.fr/>

Quant à la relation entre ce texte de Crevel et celui de *La Brèche*, vous me permettrez de

penser qu'en dépit des dix années écoulées, et surtout de la guerre, il n'y a pas de solution de continuité chez les surréalistes.

Sur quoi Ramona Fotiade me fait part des informations suivantes:

"Concernant la position des surréalistes sur la montée du nazisme en Europe, on peut toujours mentionner l'article intitulé 'Freud en danger', que Breton publie en mars 1938 dans les *Cahiers GLM*, et qui sera repris, en anglais, deux mois plus tard, dans le *London Bulletin*. Je cite, en anglais, un passage à l'intention de Haim Finkelstein (bien qu'il ne s'agisse pas encore de la fondation de l'état d'Israël):

'On the eve of publication we are terribly shaken to learn that Sigmund Freud has been arrested in Vienna. A full life of radiant understanding, of unswerving devotion to the cause of human emancipation in the widest sense ever conceived, seems thus virtually certain to end in the defilement of prison, in the tormenting humiliation of a Hitler concentration camp. This illustrious master in whose spirit Goethe's cry for "More light!" is really and truly incarnate, and from whom many of us derive our best reasons for existing and acting — Freud, fallen at the age of eighty-two into the grip of hoodlums, finds himself singled out for their mindless, bestial fury! [...] Nevertheless, we like to hope that the image of a Freud now long ailing although always wonderfully lucid, of a Freud forced at such an age to undergo the vilest outrages, will evoke an awakening of conscience throughout the world, creating a wave of indignation strong enough to erase a stain that sullies all civilisation. [...] March 18. "Freud has not been arrested but simply kept under watch". All over the world the mind must remain alert [...] A symbolic guard of honour must be organised around him, to secure his immediate and complete liberation, and to assure that his inspired life, which we hold as dear as our own, will be pursued to a peaceful and glorious close wherever he may choose'.

"On sait que Breton, ainsi que d'autres artistes menacés pendant la guerre, ont prit la route de l'exil, à la suite de Freud qui s'est réfugié à Londres. Mais peut-être que cette prise de position en 1938 démontre assez clairement la position du surréalisme envers la menace hitlerienne et la nécessité d'intervenir pour sauvegarder la vie des juifs en Europe.

Merci pour vos précisions à propos de l'article de Crevel que je ne connaissais pas.

Autrement, Benjamin Fondane, le poète et philosophe existentiel, a attaqué l'idéologie d'Heidegger dès 1932, dans une série d'articles où il dénonce 'le néant qui néantise l'être' et la confusion qui est en train de s'installer entre la pensée existentielle et la philosophie d'Heidegger. Fondane, disciple de Chestov (lui-même ami de Husserl, qui lui fait rencontrer Heidegger à Fribourg en 1928), a été déporté et est mort à Auschwitz Birkenau en 1944. Pour plus de renseignements sur la polémique entourant la réception d'Heidegger en France, et la prise de position de Fondane et de Chestov, se référer à l'ouvrage de Fondane, 'Rencontres avec Léon Chestov', publié aux Editions Plasma en 1982."

Je profite de l'occasion pour relayer quelques notes complémentaires:

SEMAINE_29 COMPLÉMENTS

René Char, la fertilité du poète

ARMELLE HÉLIOT. Publié le 17 juillet 2007

http://www.lefigaro.fr:80/culture/20070717.FIG000000119_rene_char_la_fertilite_du_poete.html

« SOYEZ gentil, aussitôt que cette lettre vous touchera, de téléphoner à Littré 46-94 (Yvonne Zervos) pour me fixer rendez-vous. » Cette lettre de René Char adressée à Jean Vilar le 12 décembre 1946 est reproduite dans l'excellente somme qu'Emmanuelle Loyer et Antoine de Baecque consacrent à l'histoire d'Avignon (Gallimard). Quelques mois plus tôt, en avril, celui qui était entré en résistance sous le nom d'Alexandre (voir le film de Jérôme Prieur, Arte-Vidéo) a publié *Feuillets d'Hypnos*. S'il écrit à Vilar, ce n'est pas encore à propos de

l'exposition de la Grande Chapelle et de l'idée d'une « semaine d'art » qui associerait aux peintres le théâtre... Non. Char veut alors que Vilar joue dans un film qui sera tourné au printemps... C'est *Le Soleil des eaux* qui connaîtra un autre destin.

Mais c'est bien l'auteur du *Marteau sans maître* qui proposera un peu plus tard de présenter Vilar à Christian Zervos, critique d'art et galeriste et organisateur de la fameuse première semaine, en septembre 1947.

Tout vient de Char. Avignon est l'idée d'un poète. On l'a souvent répété et il est naturel, alors que les soixante ans du festival coïncident avec le centenaire de l'écrivain né le 14 juin 1907, qu'il soit particulièrement à l'honneur, en expositions et mises en scène. N'oublions pas Paris et la Bibliothèque nationale de France qui propose un parcours extrêmement intéressant imaginé par Antoine Coron qui a souci de toujours inscrire la création poétique dans le mouvement de l'action, le surréalisme comme la guerre et de faire une place passionnante aux lettres et manuscrits. Par ses moyens et son ambition, c'est la plus importante des manifestations Char de l'été. Les choix sont sûrs, les supports annexes (photos, films et sons) précieux, les tableaux de Georges de La Tour à Vieira da Silva, éclairants.

On retrouve cet esprit du côté de L'Isle-sur-la-Sorgue à Campredon où Daniel Abadie et Yannick Pompidou proposent « Paysages premiers », déambulation du côté des livres, des manuscrits, des tableaux. Tels ceux de Nicolas de Staël, dans des tons de jaunes, bruns pâles, ocres qui fascinent ; en particulier ce Temple sicilien de 1953. La plus modeste et la plus juste des expositions est à la « Livrée Ceccano » d'Avignon. Il s'agit d'un « Hommage de Jean-Claude Xuereb à René Char » dans la lumière des « amitiés poétiques » qui trament la vie de l'auteur de *Claire*. Xuereb, ancien magistrat de la ville et lui-même poète, fit la connaissance de l'homme de la Sorgue en 1962. Le conservateur du fonds patrimonial de la bibliothèque de la Cité des papes, l'admirable « Livrée Ceccano », Georges Fréchet a rassemblé des livres et documents très émouvants.

Une correspondance avec Albert Camus

Côté théâtre, on est moins convaincu. *Claire*, dans une mise en scène d'Alexis Forestier, est un spectacle itinérant mais trop lourd. Aller loin pour être dans une salle polyvalente n'a pas de sens et les habitants des villes et villages où s'installe le spectacle préféreraient le charme de tréteaux. De plus, la pièce est rigide. Dans la Cour d'honneur, on entend très mal les *Feuillets d'Hypnos*. Le réglage des micros est catastrophique et Frédéric Fisbach a beau avoir pris soin de donner une ampleur ambitieuse à ces fragments numérotés de 1 à 237, composés en 43-44 et dédiés à Albert Camus avec qui Char entretint une correspondance (Gallimard), ils sont trop difficiles pour être ainsi distillés. Dommage.

« Feuillets d'Hypnos », Cour d'honneur à 22 heures jusqu'à ce soir. Nouvelle édition en Folio plus par Marie-Françoise Delecroix. « Claire » à Tavel les 19 et 20, « Oppède » les 23 et 24, Avignon les 26 et 27 juillet (04 90 14 14 14). Expositions : « Livrée Ceccano » d'Avignon jusqu'au 10 août. Hôtel Campredon à L'Isle-sur-la-Sorgue jusqu'au 30 septembre (04 90 38 17 41). Et à la Bibliothèque

La Fondation Maeght fête Barcelone

Source :

http://www.lefigaro.fr:80/culture/20070717.FIG000000113_la_fondation_maeght_fete_barcelone.html

Un étonnant condensé d'effervescence catalane, emmené par Antoni Tàpies et Joan Miró depuis l'après-guerre.

CET ÉTÉ, à Saint-Paul, la Fondation Maeght fête Barcelone et célèbre l'année 1947 qui fut celle de la première exposition de Miró à la galerie Maeght à Paris dans le cadre de l'exposition internationale du surréalisme organisée par Adrien Maeght, André Breton et Marcel Duchamp. Depuis, la création catalane accompagne l'histoire de la cité espagnole qui s'affirme désormais comme une capitale artistique européenne.

Barcelone 1947-2007* se conçoit comme le cheminement d'individualités marquées par deux moments d'actions collectives : Dau al Set et l'art conceptuel, explique Victoria Combalia, commissaire de l'exposition. Chacun correspond à une phase de l'histoire de la Catalogne. La première dans une après-guerre fermée, la seconde avec pour toile de fond la fin de la dictature. »

Avec le poète Joan Brossa, le philosophe Arnau Puig, les peintres Joan Ponç, Modest Cuixart, Antoni Tàpies et Josep Tharrats, le groupe Dau Al Set (la septième face du dé) lance en 1948 la revue éponyme qui sera publiée jusqu'en 1956. Ils revendiquent le retour aux avant-gardes classiques antérieures à la guerre civile. Dau Al Set se réfère à tout ce que le franquisme interdit, de la pensée de Nietzsche et de Sartre au romantisme sous toutes ses formes, au surréalisme, à l'existentialisme, au jazz et à la science moderne...

Poèmes-objets

« Aux côtés de Tàpies et Joan Miró, Joan Brossa se révèle être le troisième maître de l'art de Barcelone, poursuit Victoria Combalia. Il a, ces années-là, ouvert un autre espace mental et de nombreux artistes aujourd'hui se réclament de lui. » Outsider, anticlérical, antibourgeois, néodadaïste, discret et plein d'humour, il livre ses poèmes-objets dans lesquels il exprime une idée au moyen de la juxtaposition de deux éléments contradictoires ou, au contraire, de sens proche.

Dans les années 1960, le groupe Del Jardí del Maduixer en relation avec le mouvement pop préconise la dématérialisation de l'art. Un peu plus tard naît le mouvement d'art conceptuel catalan. Les artistes utilisent des supports non conventionnels, dénoncent le mercantilisme de l'art, remettent en question le statut de l'artiste. Parmi eux, Jordi Pablo et ses objets poétiques, Fina Miralles et ses actions touchant au corps, Francesc Torres ou encore Antoni Muntadas. Le Grup de Treball constitue, lui, un rare exemple d'application de l'art conceptuel à la lutte politique. Dans le même temps, le groupe Tram soutenu par Tàpies défend ardemment la peinture contre l'art conceptuel. Plus près de nous, Ramon Herreros dont l'œuvre est marquée par Paul Klee, Wassily Kandinsky, Miró, Max Ernst, Frédéric Amat pris sous influence mexicaine et Miquel Barcelo, héritier de Miró et Tàpies.

Enfin, la jeune génération surgit dans les années 1990 : Eullalia Valldosera, Ignasi Aballi, Miquel Mont, Joan Urrios, Montserrat Soti Víctor Pimstein, Joan Fontcuberta... La scène artistique catalane se dévoile ainsi, à la fois terriblement forte de ses traditions et formidablement audacieuse dans ses expérimentations.

Grenoble : Exposition Gavin Turk

Source : <http://www.paris-art.com:80/prochainement/exposition/9570/grenoble-le-magasin-the-negotiation-of-purpose-de-gavin-turk.html>

23 juill. 2007-02 sept. 2007

The Negotiation of Purpose de Gavin Turk

Lieu

Le Magasin

Communiqué de presse

The Negotiation of Purpose de Gavin Turk

L'exposition personnelle que consacre le Magasin à Gavin Turk est la première de l'artiste en France. Elle présente une large sélection de sa production des quinze dernières années, depuis les sculptures en cire le représentant jusqu'à ses plus récents autoportraits sérigraphiés sur toile. Au tout début des années quatre-vingt-dix, alors que les jeunes artistes britanniques, (Damian Hirst, Tracey Emin ou Sarah Lucas) se propulsent au rang de stars, Gavin Turk entreprend de parodier le culte de la personnalité de l'artiste célébré par le monde de l'art. Il cherche à mettre en évidence les conséquences alors induites sur la valeur intrinsèque de l'œuvre d'art.

En 1991, pour son diplôme de fin d'étude, il présente un atelier entièrement vide qui ne contient qu'une vitrine à la Joseph Beuys. À l'intérieur de cette vitrine, une plaque bleue, comme celles qui ornent les monuments historiques anglais, et sur laquelle on peut lire : «Borough of Kensington / Gavin Turk Sculptor / Worked Here 1989-1991» [Arrondissement de Kensington / Gavin Turk, sculpteur / a travaillé ici de 1989 à 1991]. Mais le Royal College of Art semble ne pas goûter la plaisanterie et refuse de valider son année. Une quinzaine d'années plus tard, *The Negotiation of Purpose* [La négociation sur l'objectif], reprend le titre d'une œuvre datée de 2002, dans laquelle un couteau tourne sur lui-même. Ce titre, pour Gavin Turk, c'est «aussi un titre Dada ou surréaliste pour ce qui a tout l'air d'une machine. Une sorte de modernité qui n'est jamais vraiment arrivée, qui est devenue autre chose, qui est devenue ce que nous connaissons aujourd'hui.»

Gavin Turk utilise des citations d'œuvres des Surréalistes et de René Magritte en raison de l'influence qu'ils ont exercée sur la peinture et l'art des années 1960 et 1970. Il choisit d'en reprendre les clichés comme l'œuf ou encore le célèbre «Ceci n'est pas une pipe» devenu *This is not a melon* [Ceci n'est pas un melon]. Ou bien, il évoque les recherches de ces artistes rejetées par le système marchand de l'art, notamment avec *Oscar* (2000), personnage emprunté à un tableau appartenant à la période dite «vache» de Magritte, pendant laquelle ce dernier essaie d'éviter de se copier lui-même.

De façon récurrente, Gavin Turk décline sa signature en parodiant celles d'artistes célèbres pour interroger le mythe de l'artiste démiurge, les concepts d'originalité et d'authenticité. Des noms d'artistes du XXe siècle tels René Magritte, Yves Klein, Piero Manzoni, Robert Morris, Marcel Broodthaers, Joseph Beuys ou Andy Warhol, il en vient, en parcourant les expositions de Gavin Turk, un certain nombre à l'esprit. Il semble même parfois impossible de le distinguer tant il cite librement leurs œuvres. Ses autoportraits en cire ou encore sérigraphiés à la manière de Warhol, ses objets et ses photographies offrent un panorama complet de l'histoire de l'art.

Font [Fonts baptismaux] (2006) est une citation de *Fontaine* (1917) de Marcel Duchamp, véritable emblème pour Gavin Turk du pouvoir alchimique de l'art qui transforme un objet banal et sans valeur en œuvre d'art. Il actualise la démarche de Duchamp en choisissant de représenter les objets au lieu de les déplacer. Il les sélectionne dans le quotidien et privilégie ceux que la société rejette : un trognon de pomme Ariane, variété créée par l'INRA en 1979 (*Ariadne*, 2006), des sacs poubelle (*Pile* [Tas] 2004 et *Waste* [Déchet] 2006) ou encore un sac de couchage évoquant un S.D.F. (*Nomad*, 2003). Le matériau qu'il choisit souvent est le bronze, symbole de la sculpture classique et qui, plus que le socle et le cadre, vient conférer à l'objet son statut d'œuvre d'art; matériau qui, recouvert de peinture, assure une reproduction à l'identique, créant une parfaite illusion.

Éléments (socles, cadres, rouleau de peinture, etc.), concepts (signature, problématique de la reproduction, etc.) théorisés par les artistes depuis les avant-gardes du début du XXe siècle côtoient, dans les expositions de Gavin Turk, les références aux héros historiques et rebelles comme Che Guevara : célébration ou dépréciation de l'art au regard du monde ? L'artiste semble osciller entre ces deux positions.

L'Artiste

Gavin Turk

Né en 1967. Vit à Londres.

Infos pratiques

The Negotiation of Purpose de Gavin Turk

> Lieu

Le Magasin – Centre national d'art contemporain

Site Bouchayer-Viallet

155 cours Berriat. 38028 Grenoble cedex 1

> Horaires

du mardi au dimanche de 14h à 19h

> Contact

T. 04 76 21 95 84

communication@magasin-cnac.org

www.magasin-cnac.org

> Entrée libre

Jarry

Revue 303 : la gidouille ça satrape !

Source : <http://www.fragil.org:80/blocnotes/643>

De par ma Chandelle verte, vous n'allez pas en croire vos oneilles ! La revue 303 célèbre le créateur du Père Ubu et de son croc à Phynance, du Docteur Faustroll et de la Pataphysique, des gidouilles et des palotins, j'ai nommé : le cultissime Alfred Jarry.

C'est dans le cadre de la commémoration du centenaire de la mort du grand esthète, dramaturge et poète, organisée par sa ville natale de Laval, que la revue des Pays-de-la-Loire a décidé de lui consacrer un numéro complet.

Bien loin des poncifs habituels qui peignent un Jarry excentrique et complètement malade (au sens propre comme au figuré) les différents auteurs s'emploient à démontrer à quel point Alfred Jarry a été un acteur majeur de l'art du temps et de celui à venir. Un des tenants du symbolisme, inspirateur du dadaïsme, du surréalisme et créateur posthume du collège de Pataphysique dont on connaît les plus illustres adhérents : tout à trac, le baron Mollet, Boris Vian, les Marx Brothers, Max Ernst, Jacques Prévert, Miró, Umberto Eco, Leiris, et bien d'autres...

Au menu : une passionnante biographie du Breton par Henri Béhar, écrivain et spécialiste des surréalistes, où l'on apprend que le père d'Ubu n'était pas si anar que cela. Il est même entré en littérature en participant à des concours d'écriture dans les journaux après que les portes de normal sup' lui ont été fermées !

Olivier Michaud rend également compte des festivités mises en place à Laval ; Jean-Louis Bailly, satrape du XXIe siècle, explique la pataphysique aux néophytes ; Maria Gonzales Merendes se penche sur le travail méconnu de Jarry pour l'illustration et l'image... Le tout assaisonné de gravures, de manuscrits et de lithographies toutes plus belles les unes que les autres. Bon, c'est sûr, le prix (15 €) risque d'en laisser certains sur leur faim, mais tout de même, par la savate de Venceslas, tout est bon dans cette revue...sauf la merdre !

Nicolas CORBARD

Bien cordialement,

Henri Béhar

SEMAINE_30 (23-29 JUILLET 2007)

Chères Mélusines, chers Mélusins,

en guise d'introduction, un extrait d'un article d'Anne Fournier paru dans le Journal *Le Temps* (à lire ici : <http://www.letemps.ch/template/regions.asp?page=7&article=211803>), sur la situation des artistes à Zurich. L'occasion de s'interroger sur l'avenir du Cabaret Voltaire...

Et toujours concernant Dada, un rappel pour les juillétistes parisiens malheureux de rentrer : la vaste collection exposition Busy Going Crazy.

Expositions

Yves Tanguy à Quimper

La rétrospective que lui consacre le Musée des beaux-arts de Quimper est ainsi un rattrapage tardif. Tardif mais bien fait. Il rassemble une cinquantaine de peintures, plus de quatre-vingts gouaches, dessins, décalcomanies, collages et illustrations, beaucoup de photographies à caractère biographique. L'entreprise était délicate à réussir, car les oeuvres sont très dispersées entre collections privées et publiques, plus souvent américaines que françaises.

(...)

"Yves Tanguy, l'univers surréaliste", Musée des beaux-arts, 40, place Saint-Corentin, 29000 Quimper. Tél. : 02-98-95-45-20. Jusqu'au 30 septembre. Tous les jours de 10 heures à 19 heures. Entrée : 6 €.

Philippe Dagen, article paru dans l'édition du 21.07.07.

Lire la suite sur : <http://www.lemonde.fr/web/article/0,1-0@2-3246,36-937702@51-932893,0.html>

Joan Miró à Fécamp : une oeuvre entre songe et veille

par Véronique Prat.

Publié le 20 juillet 2007

(...)

C'est en 1923 que Miró fait le grand saut : il abandonne le figuratif et donne tête la première dans l'onirisme. Il n'en démordra plus : «Je veux, écrit-il, exprimer toutes les étincelles d'or de notre âme.» Après plusieurs allers-retours Barcelone-Paris, il s'installe dans la capitale où il occupe un atelier rue Blomet. Il a André Masson pour voisin et, grâce à lui, il découvre les aquarelles de Paul Klee dont il se sent très proche : elles lui confirment que ce n'est plus l'observation de la réalité qui doit gouverner sa peinture, mais l'imagination. Désormais, les rêves colorés vont se succéder dans son oeuvre. Peuplées de signes, d'énigmes, d'angoissantes étrangetés, de formes inconnues à la jonction du réel et du fictif, ses toiles sont peintes avec une incomparable légèreté de main et une fraîcheur d'invention qui ne se démentira jamais. Au moment de s'engager dans ce territoire inconnu de la peinture, Miró lui-même s'en inquiète : «Je suis des chemins périlleux et j'avoue que, souvent, je suis pris de panique, de cette panique du voyageur qui marche en des chemins inexplorés...»

Masson lui présente Pierre Reverdy, Max Jacob, Tristan Tzara. Par eux, il sera bientôt en relation avec les surréalistes. Bien qu'il participe aux réunions du café Cyrano, QG de la tribu d'André Breton et de ses amis, et aux expositions du groupe, Miró ne se sent pas vraiment surréaliste : il est bien trop peintre pour cela. Sa première exposition parisienne, pourtant, est un four. Pour le consoler, Hemingway, avec qui il fait de la boxe, lui achète la désormais historique Ferme de 1922, qu'il conservera jusqu'à sa mort. Mais qui, mieux que les poètes, pouvait parler de Miró ? Jacques Prévert lui consacra un livre édité chez Maeght en 1956. «Joan Miró, écrit-il, est aussi sage que les folles images qu'il a apprivoisées.» Et René Char lui dédia une plaquette parue en 1965 où il analyse ce qu'il appelle joliment le «mirómonde».

Palais Bénédicte, 110, rue Alexandre-le-Grand, 76400 Fécamp, jusqu'au 23 septembre 2007.

La suite sur :

http://www.lefigaro.fr/magazine/20070720.MAG000000648_une_oeuvre_entre_songe_et_veille.html

Busy Going Crazy. Art et photographie de Dada à aujourd'hui

Par Pierre Juhasz

Allant à la rencontre des artistes, Sylvio Perlstein a constitué une collection d'un millier de pièces, parmi les plus puissantes et parmi les courants les plus décisifs de l'art notre temps: «Dessin, photo, peintures, sculpture, installation, vidéo, objets... Je vis dans ce labyrinthe où j'accumule des 'trucs' bizarres»...

Les artistes sont Man Ray, Marcel Duchamp, Raoul Hausmann, Hannah Höch, Francis Picabia, Max Ernst, René Magritte, Meret Oppenheim, Laszlo Moholy-Nagy, André Masson, Marcel Broodthaers, Brassai, André Kertész, Edward Steichen, Walker Evans, Marcel Broodthaers, Lucio Fontana, Sol Lewitt, Joseph Kosuth, Yves Klein, Edward Kienholz, Arman, César, Christo et Jeanne-Claude, Richard Long, Christian Boltanski, Barbara Kruger, Philippe Ramette et bien d'autres encore. Il serait vain de dresser une liste exhaustive puisque près de deux cent vingt artistes sont représentés par non loin de quatre cents œuvres. (...)

Lieu : [La Maison rouge - Paris](#)

DATES : DU 29 OCTOBRE 2006 AU 14 JANVIER 2007

La suite sur :

Mises à jour, mises au net

Queneau sur la République des Lettres

Le site La République des Lettres réactualise sa page concernant Raymond Queneau en dressant une biographie sommaire.

A consulter à cette adresse : <http://www.republique-des-lettres.fr/10004-raymond-queneau.php>

Bien cordialement,
Les administrateurs
Henri Béhar
Eddie Breuil

MERCREDI 1 AOÛT 2007 18:31

Bonjour, Je me permets de signaler à "Mélusine" ce compte rendu du nouveau recueil de Jean-Pierre Lassalle : "Brouiller les pistes convenues, en jeter des nouvelles — encore à défricher — à la raison du lecteur : la poésie de Jean-Pierre Lassalle est littéralement *déroutante*. La dernière plaquette qui vient de paraître, *Les Petites Seymour*, aux éditions Encres Vives (Colomiers), en est une merveilleuse manifestation. Les quatorze poèmes qui la

composent sont autant d'invitations aux voyages vers des contrées oniriques palpables, parce que charnelles, hantées de corps de femmes ou de fantômes incarnés, abolissant frontières topiques et temporelles..." (l'intégralité du texte se trouve sur le blog : [Les Féeries Intérieures](#))
Cordialement, Mikaël Lugan

SEMAINE_31 (30 JUILLET-5 AOÛT 2007)

Chers Mélusins et Mélusines,

Après le compte rendu de quelques expositions du moment, il faut malheureusement en venir aux « disparitions ». Mais pour vous remonter le moral, je vous adresse enfin une citation de Claude Allègre. A méditer...

Expositions

Picasso à Saint-Tropez

par Véronique Prat

L'œuvre de Picasso est inextricablement liée à la grande bleue. L'exposition évoque les séjours du maître à Juan-les-Pins, Vallauris, Cannes... Une période fructueuse où il passe de la peinture à la sculpture, et de la gravure à la céramique. (...) Musée de l'Annonciade, place Grammont, Saint-Tropez, jusqu'au 15 octobre 2007. Source :

http://www.lefigaro.fr/magazine/20070803.MAG000000515_les_plaisirs_de_la_mediterranee.html

Trésors premiers à Daoulas

Les poètes en avaient rêvé: Apollinaire, Breton et puis Senghor. Aujourd'hui il existe! C'est le "grand musée d'art exotique" d'Apollinaire, le "Musée imaginaire", le "musée sans murs". Après "Les mondes dogons" en 2002, "Les rêves d'Amazonie" et "Les masques d'Asie" en 2006, l'abbaye de Daoulas expose les arts premiers pour, selon le mot de Heidegger, "nous dépayser dans nos propres origines". (...)

Léopold Sédar Senghor est l'inspirateur de l'actuelle exposition. Il aura fallu attendre le XXe siècle pour qu'un explorateur d'Afrique noire, l'Allemand Leo Frobenius, reconnaisse que le continent africain n'était pas que barbarie, mais que les hommes y avaient produit une civilisation. En 1936, Senghor s'exclame : "Mais quel coup de tonnerre, soudain, que celui de Frobenius !... Toute l'histoire et toute la préhistoire de l'Afrique en furent illuminées jusque dans leurs profondeurs." Trente années plus tard, et l'indépendance venue, Senghor créait le Festival des arts nègres conçu comme "la manifestation d'un humanisme du XXe siècle" qui réunirait la culture occidentale et la culture africaine pour la construction d'une civilisation réellement "universelle".

André Breton s'était constitué une sorte de caverne du surréalisme. Un poète d'aujourd'hui, Alain Jouffroy, s'en souvient. C'était un jour de juillet 1946 au Grand Hôtel d'Angleterre de Huelgoat (Finistère), Alain Jouffroy, poète et amateur d'art français (prix Goncourt 2006 de la poésie pour l'ensemble de son œuvre), rencontre par hasard André Breton qui influencera fortement sa carrière. Il passera en sa compagnie des après-midi à parler des rites et des fêtes des Indiens d'Amérique que le couple Breton a visités dans les réserves. De retour à Paris, il visitera la caverne d'André Breton riche d'œuvres du monde entier dont Breton voulait "s'approprier les pouvoirs". Le centre Pompidou a reconstitué un mur entier de l'atelier. C'est finalement l'œuvre de Senghor, ses vues et ses visions, qui inspireront l'exposition "Primitifs ?" de Daoulas. Elle témoigne d'une convergence des arts, qui donne, selon le "poète-président" sénégalais Léopold Sédar Senghor, son sens et son unité à l'humanité. (...) Qu'y voit-on ?

L'exposition se compose de plus de 300 objets prêtés par de prestigieux musées (Quai Branly, Tervuren, Barbier Mueller, Louvre...) et des collectionneurs. L'exposition révèle les parentés entre les objets usuels et de cultes de ces peuples lointains avec les œuvres bretonnes ou

celtes. Elle se décline en thèmes : le couple, l'homme et les siens, l'homme dans son milieu, l'homme et la mort, dieux et démons, le jeu, le besoin de créer de l'art. À travers ces thèmes se dessine une image de l'homme dans ses rapports avec lui-même et avec le monde.

Source : http://www.agoravox.fr/article.php3?id_article=27386

Yves Tanguy, Bernard Buffet, frères ennemis

par Jean-Claude Lamy

À Quimper, les expositions consacrées aux deux artistes divisent les conservateurs.

À CHACUN son musée. Au coeur de Quimper, Bernard Buffet et Yves Tanguy coexistent à cent mètres l'un de l'autre ; le premier est au Musée départemental breton et le second au Musée des beaux-arts. Une aubaine pour l'office du tourisme qui espère que ces deux expositions vont faire le plein de visiteurs cet été. Son directeur, Éric Vighetti, applaudit à l'heureuse coïncidence. Cette belle vitrine artistique pour la préfecture du Finistère cache pourtant une guéguerre du style Clochemerle en Cornouaille. Les conservateurs impliqués dans ces événements ne peuvent plus se voir en peinture !

(...)

Peintre mal-aimé

(...)

« Le défi de l'exposition, explique André Cariou, est de révéler les liens qui unissent l'artiste à la Bretagne. Il ne faut toutefois pas chercher la moindre représentation des paysages bretons dans ses oeuvres. En effet, selon la définition d'André Breton dans le Manifeste du surréalisme de 1924, les oeuvres surréalistes expriment le fonctionnement réel de la pensée de l'artiste. C'est pourquoi les oeuvres d'Yves Tanguy sont sans doute le reflet d'une Bretagne intériorisée, telle que l'artiste a pu la ressentir durant sa jeunesse. »

En passant de la réalité « imaginaire » de Bernard Buffet aux rêves « lumineux » d'Yves Tanguy — qui doit beaucoup à sa découverte de la peinture de Giorgio De Chirico —, ce sont souvent les mêmes tourments que l'on devine. Au-delà d'une rivalité entre conservateurs, c'est un monde inconnu de la Bretagne qui se dessine.

« La Bretagne de Bernard Buffet », Musée départemental breton, 1 rue du roi Gradlon, Quimper, jusqu'au 30 septembre. « Yves Tanguy, L'Univers surréaliste », Musée des beaux-arts, 40, place Saint-Corentin, Quimper, jusqu'au 30 septembre.

Source :

http://www.lefigaro.fr/culture/20070801.FIG000000097_yves_tanguy_bernard_buffet_freres_ennemis.html

Disparitions

Louis Clayeux

Louis Gabriel Clayeux est mort le 22 juillet, à l'âge de 94 ans. Homme de l'ombre, proche de François Mitterrand, il fut une des chevilles ouvrières de deux des plus grandes galeries parisiennes de l'après-guerre. D'abord chez Louis Carré qui, d'après son actuel directeur, Patrick Bongers, l'initia aux arcanes du métier. Puis chez Aimé Maeght, où il passa avec armes et bagages (le peintre Jean Bazaine, en l'occurrence) en 1948. Nommé directeur, il y organisa quelques expositions d'anthologie, dont "Les mains éblouies", en 1950, qui lui fit rencontrer et apprécier le sculpteur espagnol Eduardo Chillida. Ses fonctions le rapprochèrent aussi d'Alberto Giacometti, ou de Joan Miro. Il quitta la galerie vers 1964, en désaccord, d'après certains témoignages, avec la volonté de Marguerite et Aimé Maeght de créer leur fondation à Saint-Paul.

Un autre de ses compagnonnages est plus ancien. Il date du temps où, jeune homme, il rencontra un provincial égaré à Paris, François Mitterrand. Tous deux avaient la passion de la chose écrite et faisaient partie d'un groupe qui se réunissait rue de Vaugirard, dans une maison tenue par les frères maristes, qu'avait autrefois fréquentée François Mauriac.

(...)

Harry Bellet, article paru dans l'édition du 28.07.07.

La suite sur <http://www.lemonde.fr/web/article/0,1-0@2-3382,36-939788@51-939864,0.html>

Isidore Isou : l'esprit de la lettre

Décès . L'inventeur du lettrisme s'est éteint à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Isidore Isou est mort samedi à Paris à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il est l'inventeur du lettrisme, l'un des principaux mouvements d'avant-garde qui prit la suite du dadaïsme et du surréalisme dans les années cinquante.

Né le 29 janvier 1925 à Botosani, en Roumanie, Isidore Isou Goldstein, enfant surdoué (il lit Dostoïevski à treize ans, Karl Marx à quatorze ans, Proust à seize ans) a, en 1942, l'intuition de la poésie lettriste en parcourant ces mots de Keyserlin : « Le poète dilate les vocables. » Il arrive en France en 1946 et fonde immédiatement le mouvement littéraire lettriste. Dans la lignée des poètes futuristes et dadaïstes, il annonce la fin de la poésie des mots au profit d'une poésie des lettres et des signes où les sons et les onomatopées prennent le pas sur le sens habituel. Dans *Bilan lettriste*, il définit le lettrisme comme « un art qui accepte la matière des lettres réduites et devenues simplement elles-mêmes ». Parmi les ouvrages dans lesquels ce contestataire né théorise son mouvement, citons *la Dictature lettriste* (1946), *Essai sur la définition et le bouleversement total de la prose et du roman* (1950). Par-delà la poésie, le lettrisme entend aussi s'opposer au mode de vie prôné par le capitalisme. Isidore Isou vante le potentiel révolutionnaire de la jeunesse comme base de changement de l'économie. Il appelle à la subversion des normes édictées par les moeurs bourgeoises, et milite pour la libération des puissances du langage. Guy Debord, l'un des futurs fondateurs de l'Internationale situationniste, sera longtemps parmi ses proches avant la brouille qui aura lieu sur le tard. Isou a écrit sur des domaines aussi variés que la philosophie, la physique, les mathématiques. Il est le créateur de pièces de théâtre et de films expérimentaux. On lui doit un très beau roman, *Je vous apprendrai l'amour*. Même si le mouvement lettriste s'est parfois perdu dans des formes particulièrement alambiquées, il n'en demeure pas moins à l'origine d'oeuvres audacieuses comme le Syncinéma, de Maurice Lemaître.

Muriel Steinmetz

Source : http://www.humanite.fr/2007-08-02_Cultures_Isidore-Isou-l-esprit-de-la-lettre

Publication

M'INTRODUIRE DANS TON HISTOIRE, PAR JACQUES DUPIN. ÉDITIONS POL, 224 PAGES, 23 EUROS.

Jacques Dupin critique ? Oui, et Valéry Hugotte qui signe ici un beau texte d'éclaireur, juste et retenu, a raison de rappeler l'affirmation de Baudelaire dans son Richard Wagner : « Tous les grands poètes deviennent naturellement, fatalement, critiques. Je plains les poètes que guide le seul instinct, je les crois incomplets. » Critique parce que poète et poète avant tout parce qu'il sait entendre dans cette « insurrection de la langue contre la langue » marcher la poésie ; parce qu'il sait la voir, ici ou là, disparaître, irréconciliée et fiévreuse, au tournant du poème « dans sa traversée aveugle de la langue et du monde ».

Cependant, qu'on ne s'y méprenne pas ! On ne trouvera dans ce livre ni le panthéon poétique de Jacques Dupin ni toutes ses lectures aimées ! Les lectures de ces « venins bénéfiques et envahissants », il arrive qu'elles trouvent leur place directement au détour du mot d'un poème — ainsi d'Artaud, Leiris, Michaux... — ou qu'elles demeurent, les ravissantes, aux cachots de son histoire, à lui. Ici, nous ne connaissons que celles « demandées » pour une préface, un hommage, un recueil critique... Et certes les deux peuvent aller l'amble, comme on le verra à propos du poème de Nicolas Pesquès, la Face nord du Juliau. Mais quoi, il y a lire et lire en vue d'écrire : deux actes, deux lumières !

Ce livre nous donne à parcourir les textes que Jacques Dupin écrivit pour, sur, ses amis poètes entre 1953 et 2006. Ainsi va-t-on de Pierre Reverdy à René Char en passant par Francis Ponge et le encore trop peu connu Jean Tortel, sans oublier Philippe Jaccotet et, proche d'entre les proches, « compagnon dans le jardin », André du Bouchet. Mais aussi Paul Celan, Maurice

Blanchot, Georges Schéhadé, Guy Levis Mano, Charles Racine, Octavio Paz, Edmond Jabès, Jacques Prévert, Paul Auster, Claude Royet-Journoud, Adonis, Vadim Kozovoï, Faraj Bayrakdar, Pierre Chappuis et des plus jeunes tels que Nicolas Pesquès, Philippe Rhamy et Jean-Michel Reynouard, auteur de cette Eau des fleurs, inclassable.

« M'introduire dans ton histoire », ce premier vers d'un sonnet sans titre de Mallarmé de 1886, vise moins à introduire le moi que l'autre qu'il porte et qui souvent le déporte ! Lire, c'est s'appauvrir notamment de ce moi imaginaire qui nous sert à croire que nous existons. Si Jacques Dupin sait qu'avec lui ils sont peu nombreux ceux qui s'effacent pour écrire, dans ce livre, il nous montre combien il sait aussi s'effacer pour lire. Et selon les mots mêmes de Mallarmé, c'est en « héros effarouché » d'avoir « du talon nu touché quelque gazon de territoire » qu'il s'introduit dans ces « histoires ». Jacques Dupin sait rendre les armes. Il sait qu'écrire sur la poésie exige de faire taire en nous cet orgueil qui croit comprendre ce qui lui échappe et écouter au contraire cet insaisissable, aimer le voir s'accroître, s'élancer haut dans le jour et passer toujours plus impénétrable dans le coup de vent qui polit nos yeux avant de les fermer. Définitivement. Car saccager et passer est sa vérité.

Ces intrusions sont l'occasion d'un dialogue de l'amitié qui se confond avec la poésie même quand elle est la Dérangeante, celle qui s'entremet et bouscule tout ce qu'il y a de figé dans les différentes strates de la réalité du monde et du langage.

Alain Freixe

Source : http://www.humanite.fr/2007-07-26_Cultures_Naturellement-fatalement-critique

Brève

Une phrase de Claude Allègre

"Dopage : trêve d'hypocrisie

Anquetil défendait courageusement la pratique du dopage. Pourquoi des professionnels ne mettraient-ils pas tous les atouts dans leur jeu ? Personne ne conteste ni ne brûle les oeuvres de Sartre, Malraux, Antonin Artaud ou Baudelaire, pourtant écrites sous drogue. La carrière d'Anquetil a été brillante, mais il est mort à 53 ans !"

Claude Allègre, dans *Le Point*, n°1820, 02 / 08 / 2007

Bien cordialement,

Les administrateurs

Henri Béhar

Eddie Breuil

SEMAINE_31BIS

Parce que j'aime bien Jean-Claude Silbermann et son œuvre ironique, je ne puis m'empêcher d'ajouter l'information ci-dessous à l'excellente revue de la semaine procurée par Eddie Breuil. De même pour le commentaire du livre de Guy Ducornet, déjà signalé (on trouvera le texte intégral du tract « A la niche les glapisseurs de Dieu » sur notre site). Pour le reste, informations utiles à tous.

Dossier presse expo Silbermann

http://www.mairie-brest.fr/communication/expo_silbermann.html

EXPOSITION JEAN-CLAUDE SILBERMANN :

LE POINTILLE CLANDESTIN

DU 12 JUILLET AU 14 OCTOBRE 2007

L'artiste surréaliste contemporain Jean-Claude Silbermann, peintre et écrivain, a longtemps séjourné en Bretagne.

Du « Cabinet des vellétés » à « Babil-Babylone » l'exposition présente un univers fabuleux en 50 dessins et aquarelles dont 12 dessins de très grand format et un texte inédit, qui donne son nom à l'exposition de Brest « Le pointillé clandestin »

Musée des Beaux-Arts de Brest
24 rue Traverse — 29200 Brest
Tél : 02 98 00 87 96

Ouvert tous les jours sauf lundi, dimanche matin
de 10H à 12H et de 14H à 18h

Exposition ouverte le 14 juillet et le 15 août

et le lundi sur rendez-vous pour les groupes

Mél : musee-beaux-arts@brest-metropole-oceane.fr

Commissaire de l'exposition :

Françoise Daniel, conservatrice en chef
du musée des Beaux-arts de Brest

Si vous avez besoin d'autres renseignements vous pouvez contacter :

Le dossier de presse :

Téléchargement (PDF : 328 Ko)

Alice au Pays des merveilles par Pierre Mabille

Texte à récupérer sur : http://www.larevuedesressources.org:80/article.php3?id_article=169

L'incroyable Arcimboldo au musée du Luxembourg à Paris

À consulter sur : http://www.agoravox.fr:80/article.php3?id_article=27512

Du 15 septembre 2007 au 13 janvier 2008, le musée du Luxembourg à Paris expose l'œuvre
du peintre maniériste Giuseppe Arcimboldo. [...]

À Martigny, Chagall demeure une valeur sûre

http://www.lefigaro.fr/culture/20070802.FIG000000107__martigny_chagall_demeure_une_valeur_sure.html

ON PEUT trouver ces jeunes mariés, ces violonistes ashkénazes, ces ânes, ces coqs, toute cette société systématiquement en apesanteur, d'une naïveté agaçante. Mais Marc Chagall est loin de n'être qu'un poète facile. En témoignent notamment les sept grands panneaux de décor du Théâtre juif de Moscou, peints en 1920 et restaurés en 1991 grâce au soutien de la Fondation Pierre Gianadda. À Martigny, au cœur du Valais, cette institution les montre à nouveau, après qu'ils ont fait le tour du monde et alors que le vernissage de l'exposition dont ils sont l'apogée, le 6 juillet dernier, coïncidait avec le 120^e anniversaire de la naissance du peintre.

Chagall est une valeur sûre : quelque 2 000 visiteurs se pressent chaque jour entre les murs au béton épais de la Fondation. C'est même une institution : outre Garnier, on ne compte plus dans le monde les opéras, musées, églises et cathédrales que l'enfant de Vitebsk, mort en 1985, a décorés. Mais les compositions pour le Théâtre Kamerny rappellent quel avant-gardiste il fut. Le Parisien des ateliers de la Ruche participant à la naissance du cubisme, le post-Fauve adepte des couleurs pures, le voisin des expressionnistes berlinois, le surréaliste hors du surréalisme, le Biélorusse de la Révolution ouvrant son « atelier libre de peinture » en 1919, le figuratif résolu dans un monde où l'abstraction est l'unique eldorado, le croyant dans un univers athée...

Pour avoir été ce marginal parmi les devanciers, Chagall fut l'un des premiers dont les travaux alimentèrent l'autodafé nazi. Et son décor aurait très bien pu être proclamé art dégénéré. C'est pourtant un art d'une humanité profonde. Où les motifs pittoresques ne cessent d'engendrer d'autres motifs pittoresques, où le jeu toujours surprenant des textures et des techniques se complique à mesure que le regard s'approche pour le plus grand plaisir des enfants. Où les grands musiciens et acrobates de cet hommage au spectacle se retrouvent à la taille de jouets jusque dans la calligraphie hébraïque. Où les scènes triviales comme ce maquignon urinant sur un goret voisinent avec la félicité d'un ménage présentant son nouveau-né. La vie en somme. Cocasse, tourbillonnante. Une œuvre monumentale, un peu comme Guernica, mais du seul côté du bonheur.

Autour, grâce à de très nombreux prêts de particuliers, la production abonde, accrochée serrée au fil des époques. Deux cents œuvres, des années russes à Saint-Paul-de-Vence, où les rêves « entre ciel et terre », nostalgiques, pacifiques et surtout pieux, sont désormais cristallisés en leitmotiv. Bouquets de fleurs pyrotechniques, groupes d'artistes, d'amoureux ou d'animaux domestiques, tantôt truculents tantôt songeurs... Et bien sûr personne n'a ici entendu parler de la loi de la gravitation universelle. Car nous ne sommes pas à l'âge de raison mais dans un bain de jouvence. Oui, décidément, ne serait-ce que pour cette jeunesse, la peinture de Chagall valait bien cathédrales et opéras. « Chagall, entre ciel et terre », jusqu'au 19 novembre à la Fondation Pierre Gianadda, rue du Forum, 1920 Martigny (Suisse). Tél. : (+41) 27 722 39 78 et www.gianadda.ch Catalogue édité par la Fondation et le Crédit Suisse, 248 p., 30 eur. Surréalisme & Athéisme, "A la niche les glapisseurs de dieu !", Guy Ducornet, Ginkgo éditeur, 2007

Source : http://www.gaucherepublicaine.org/article,1617,,,,,_Surrealisme-a-Atheisme-qA-la-niche-les-glapisseurs-de-dieu-q-Guy-Ducornet.htm

Par Jocelyn Bézecourt

JEUDI 2 AOÛT 2007

article publié dans la lettre 555

L'ouvrage de Guy Ducornet est une réparation. Il s'agit d'opérer une mise au point contre tous les exégètes du surréalisme qui ont eu soin de le déposséder de sa composante viscéralement antireligieuse. Car le surréalisme, en voulant rompre avec toute autorité, toute contrainte, toute norme préexistante, ne pouvait que vomir les religions et l'idée de dieu, cette béquille qui conduit l'aveugle à mener l'aveugle dans le fossé. Les surréalistes, en tant que révolutionnaires, n'ont alors pas craint d'allier le geste à l'idée et c'est de façon parfois très démonstrative qu'ils ont conchié l'Église catholique. L'auteur reproduit maints documents dont cette incroyable photographie montrant le surréaliste Benjamin Péret en train d'insulter un prêtre portant soutane et chapeau ! Ou encore ce crucifix, photographié par Man Ray, faisant office de poignée de chasse d'eau dans des WC.

Parmi les documents exhumés par l'auteur, celui qui en forme le sous titre est un tract de 1948 dont le titre pourrait, aujourd'hui, conduire ses signataires devant un tribunal : A la niche les glapisseurs de dieu ! Le surréalisme ne peut s'entendre sans un tonitruant Merde à dieu. Guy Ducornet rappelle à tous ceux qui souhaiteraient momifier le surréalisme dans une distraction obsolète que Breton n'a eu de cesse de pourfendre l'idée de dieu : "Tout ce qu'il y a de chancelant, de louche, d'infâme, de souillant et de grotesque passe pour moi par ce seul mot : Dieu. Dieu !". On regrettera cependant que des surréalistes se soient référés à Sade, dont la vie ne saurait être un modèle.

Page après page, *Surréalisme et Athéisme* inonde la canaille cléricale de blasphèmes, tous vivifiants : Unijambistes, Lourdes vous fera une belle jambe, L'islam brûle, Il est né le divin enfant accompagné du dessin d'un rat auréolé, jusqu'à des actions sacrilèges comme la destruction d'images religieuses dans une librairie catholique en 1927. La couverture très blasphématrice, par Jean Benoît, en constitue d'ailleurs l'annonce appropriée. Cet ouvrage vigoureux réjouira tout antireligieux fièrement primaire devant les impertinences des surréalistes.

SEMAINE_32 (6-12 AOUT 2007)

Chers Mélusines, chers Mélusins,

Le lettrisme est décédé. On peut quand même regretter de n'en avoir pas plus entendu parler dernièrement (les deuils sont de tristes occasions, mais des occasions quand même).

Malgré son côté très subjectif, je vous joins à ce propos un article sur Isidore Isou qui a un mérite : celui de s'interroger (sans vraiment y répondre) sur la production d'un Mouvement. L'article pourrait faire penser au tract Un Cadavre, mais de loin...

Mais ces querelles de chapelles n'apporteront sans doute pas grand chose. Délaissons donc les Lettres pour s'intéresser aux chiffres, et au 8 de Scelsi. Scelsi, qui, au passage, a été mis en page par un poète des ...lettres : Guy Lévis Mano.

L'énigme Scelsi fêtée à Salzbourg

Comme Pier Paolo Pasolini, l'Italien Giacinto Scelsi est mort sur une plage romaine. Mais tranquillement, au soleil, entouré de proches. Le compositeur romain, né en 1905, auquel le Festival de Salzbourg consacre un vaste hommage, "Continent Scelsi", avait le chiffre 8 pour fétiche. Il voyait avec circonspection se profiler une singulière occurrence numérique : le 8 août 1988, "8.8.88".

Et c'est évidemment ce jour-là qu'il est tombé dans le coma. Comme une édition du Monde, sa mort intervint le 8, datée du 9.

Le comte Scelsi d'Ayala Valva était sûrement venu prendre l'air sur la côte coiffé de l'un de ses chapeaux excentriques, conduit par son chauffeur en limousine "vintage" depuis sa belle demeure romaine surmontée d'une terrasse. C'est sur son toit que, le soir venu, cet ascète qui aimait le monde recevait ses amis et les visiteurs attirés sur le tard par sa légende. Mais, tel le comte Dracula, il était invisible dans la journée.

(...)

Scelsi n'était pas que l'homme des sons. Ses poèmes et récits, écrits pour la plupart en français (jugé supérieur à l'italien, qu'il réservait aux bas usages), témoignent d'une plume, d'une imagination, d'une fantaisie proches des esthétiques surréaliste et fantastique. Il était l'ami des écrivains, d'Henri Michaux qu'il admirait particulièrement. La compositrice et musicologue américaine installée en France Sharon Kanach a publié, en 2006 et 2007, chez Actes Sud, deux volumes de textes et documents fascinants de et sur Scelsi, Les anges sont ailleurs... et L'Homme du son.

Le comte Scelsi était doté d'une belle fortune, ce qui lui permit d'écrire de la musique sans se soucier qu'elle fût jouée. Détesté pour cette raison par les compositeurs "rouges", il fut mis au ban de la vie musicale italienne qu'il avait pourtant soutenue de ses propres deniers, en organisant des festivals de musique ouverts gratuitement au public dans les années 1930.

Scelsi préféra alors le retrait complet. Il ne fut désormais qu'une sorte de légende, connue de quelques-uns, avant que, à la fin des années 1970, des interprètes (Joëlle Léandre, Frances-Marie Uitti), chefs d'orchestre (Aldo Brizzi, Jürg Wyttenbach), compositeurs (les représentants de l'Itinéraire, György Ligeti), et musicologues (Harry Halbreich) s'en fassent les interprètes, les porte-parole et lui rendent hommage.

Les disques se sont multipliés et ont touché un vaste public, et Scelsi, ermite et fakir, est sorti enfin de sa tanière : on l'a vu à la Fondation Royaumont, près de Paris, en Allemagne et ailleurs. Lui qui disait se ficher que sa musique fût jouée ou non, avait l'air gai comme un pinson. Après la longue traversée du désert, cette reconnaissance fut une fontaine de jouvence. Avant l'éclipse, à nouveau et pour de bon, le 8.8.88.

Renaud Machart

Article paru dans l'édition du Monde du 09.08.07.

Consulter l'article sur : <http://www.lemonde.fr/web/article/0,1-0@2-3246,36-942876@51-939551,0.html>

"Le lettrisme est mort : tant mieux !"

(...)

Isidore Isou, l'inventeur du Lettrisme vient de mourir, le 28 juillet 2007, à l'âge de 82 ans.

Avec lui disparaît le Lettrisme. Tant mieux ! Né en Roumanie en 1925, Isou fut le fondateur du "Lettrisme" en 1945. Ce n'est bien sûr pas l'homme qui est mort que je mets en cause ici

(paix à son âme et condoléances à ses proches) mais le mouvement qu'il a généré — le Lettrisme — et quelques dérapages qu'a causés ce mouvement.

Plus fort que Dada ?

Enfant surdoué, il commence bien. Passionné par les grandes œuvres, il lit Dostoïevski à 13 ans, Karl Marx à 14 ans, Proust à 16 ans. C'est au cours de ces lectures de jeunesse, qu'il a, en 1942, l'intuition de la poésie lettriste, en lisant une phrase de Keyserling : « le poète dilate les vocables ». En roumain "vocalable" peut se confondre avec "voyelle". Il a alors 17 ans, et jouer avec les voyelles est de son âge. Rimbaud l'avait fait aussi avec son poème Voyelles et disait que l'on n'est pas sérieux quand on a 17 ans.

Mais les choses prennent vite un tour différent. A peine débarqué à Paris en 1945, dans une période où les douleurs de la guerre sont encore vivaces, en un moment où la solidarité et le besoin de reconstruction paraissent plus nécessaires, Isidore Isou cherche par tous moyens à se faire connaître et à devenir une vedette. Ne songeant qu'à être publié, il harcèle l'éditeur Gallimard. En vain. Il a recours alors aux relations, à l'entrisme pour parvenir à ses fins ainsi qu'au scandale. Le filon du scandale, le mouvement Dada, l'avait déjà exploité avant lui. Mais Isou veut aller encore plus loin. Il passe donc à l'action.

Comme les dadaïstes et les surréalistes, les lettristes lancent des opérations de persécution comme cette interruption forcée d'une pièce de Tristan Tzara au Vieux-Colombier. Lors de la messe de Pâques du 9 avril 1949, quatre lettristes font irruption dans la cathédrale Notre-Dame, en proclamant que "Dieu est mort".

Mais ce n'est encore rien. La même année, Isidore Isou est condamné pour outrage aux bonnes mœurs pour la publication de La Mécanique des femmes. Lors du Festival de Cannes, il coupe une projection officielle pour imposer la projection de son propre film, en fait le premier film lettriste, intitulé Traité de bave et d'éternité. Dans la salle, un lycéen nommé Guy Debord assiste à la projection qui sera interrompue avant la fin par les spectateurs justement indignés. Séduit par tant de subversion, Debord décide de rejoindre les lettristes à Paris (il adhère à leur mouvement en 1951).

L'insulte à Charlie Chaplin

En octobre 1952, Chaplin tient une conférence au Ritz où il présente son nouveau film Limelight (Les Feux de la rampe) qui sera d'ailleurs son dernier. Le mouvement lettriste de Debord exploite l'événement pour se faire de la publicité à bon compte. Il s'en prend à Chaplin de façon véhémement par un tract qui a pour titre Fini les pieds plats. En voici un extrait assez éloquent : "Vous êtes, Chaplin, l'escroc aux sentiments, le maître chanteur de la souffrance (...) Allez vous coucher, fasciste larvé (...), mourez vite, nous vous ferons des obsèques de première classe. Les feux de la rampe ont fait fondre le fard du soi-disant mime génial et l'on ne voit plus qu'un vieillard sinistre et intéressé. Go home, Mister Chaplin."

Or, on le sait, cette même année, 1952, est le théâtre des odieuses manœuvres du maccarthysme qui vont atteindre Chaplin en plein cœur et le pousser à fuir les Etats-Unis pour son pays natal, l'Angleterre. "Go home, Mister Chaplin" disent, finalement, d'une même voix les maccarthystes et les lettristes ! Pourquoi tant de haine ?

Isidore Isou désavoue publiquement (dans la revue Combat) cette mauvaise action et dit respecter l'œuvre de Chaplin. Mais c'est aussi pour lui le prétexte rêvé pour opérer une scission au sein du groupe lettriste : une scission spectaculaire entre deux courants de pensée, une division de deux néants en quelque sorte ! Le lettrisme a ainsi montré qu'il voulait nuire au cinéma. La démarche cinématographique d'Isou ne pouvait conduire d'ailleurs qu'à sa destruction.

(...)

Pour conclure, pourquoi ne pas tenter de réconcilier Chaplin et le lettrisme en reprenant ici la chanson que Charlot interprète dans Les Temps modernes. Dans la scène du film, Charlot a oublié son texte et se met à improviser un charabia constitué d'un mélange de français et

d'italien. Finalement, Chaplin n'avait-il pas inventé le lettrisme dès 1936 en reversant bien des conventions ?

*« Se bella piu satore, je notre so catore,
Je notre qui cavore, je la qu', la qui, la quai !
Le spinash or le busho, cigaretto toto bello,
Ce rakish spagoletto, si la tu, la tu, la tua !
Senora pelefima, voulez-vous le taximeter,
La zionta sur le tita, tu le tu le tu le wa ! »*

par La Taverne des poètes

Article en intégralité sur : http://www.agoravox.fr/article.php3?id_article=27609

Dalí et le cinema

La grande exposition de l'été à Londres [Tate Modern, jusqu'au 9 septembre, www.tate.org.uk] est consacrée au maître excentrique catalan et à sa fascination pour les images animées. Un voyage onirique.

Dali fait partie des grands maîtres de la légende moderne de la peinture. D'abord, parce que, au même titre que Chagall, par exemple, il a inventé une iconographie propre. Chez Chagall, on identifie immédiatement le petit village russe, les fermiers, la vache dans les airs, la mariée... Chez Dali, on reconnaît tout de suite la montre molle, le paysage désolé marqué au fond par un coucher de soleil, la présence de fourmis et d'un oeil isolé, de morceaux de corps humains désarticulés. Dali est allé outre, en inventant, avant Warhol, un culte de la personnalité autour de lui-même. Jusqu'au 9 septembre, dans « Dali & Film », la Tate Modern de Londres expose la production picturale de l'artiste surréaliste. Une soixantaine d'oeuvres dont les plus fascinantes sont les premières de sa carrière, alors qu'il est encore dans une phase expérimentale en matière de peinture. Dali est né en 1904, l'année où dans sa ville, Figueras, s'est installé le premier cinématographe. Il a étudié à l'Académie royale de San Fernando, à Madrid, et c'est là qu'il a rencontré des individus qui auront une influence : le poète Federico Garcia Lorca et aussi le futur réalisateur de films Luis Bunuel. Le propos de l'exposition : l'intervention de Dali intervint dans le domaine du film et l'influence du cinéma sur sa production picturale. La deuxième démonstration est moins évidente. Ainsi, en 1925, il peint un portrait de son père, notable au regard froid, dans un style réaliste. Commentaire des commissaires : « Cela reflète son admiration pour le regard impersonnel de la caméra »... A noter, par ailleurs, la qualité exceptionnelle de deux « Compositions abstraites » de 1928, qui tiennent à la fois des formes organiques d'un autre surréaliste, Hans Arp, et des derniers travaux de Matisse avant sa mort, les papiers découpés.

En 1929, Dali présente à Paris avec Luis Bunuel « Un chien andalou », qui tient l'affiche pendant six mois et est immédiatement classé comme « oeuvre surréaliste » par André Breton. Le film est une proposition volontairement incohérente qui s'ouvre par une scène insoutenable : l'oeil d'une jeune femme coupé avec une lame. L'obsession de l'oeil chez Dali. La deuxième production Dali-Bunuel en 1930 est « L'Âge d'or » avec des scènes étranges et fortes socialement, comme le passage, dans l'indifférence générale, d'une carriole de paysans au milieu d'une réception mondaine dans un palais.

Culture moderne

Si le Catalan s'intéresse au film, c'est parce que c'est une forme de culture moderne, destinée aux masses et qui s'éloigne des canons de l'académisme. L'Amérique est le pays du cinéma ; en 1934, il se rend à New York, mais son but est la conquête d'Hollywood. En 1937, il pousse jusqu'à la côte Ouest : « Je suis de retour d'Hollywood, et là-bas j'ai entendu le mot «surréalisme» dans toutes les bouches. » Quelques mois plus tôt, avant de revenir, il écrivait à ce sujet à André Breton : « Je suis à Hollywood, où j'ai pris contact avec les trois surréalistes américains Harpo Marx, Disney et Cecil B. DeMille ». C'est le muet parmi les trois frères comiques que l'artiste apprécie particulièrement, et il tentera une collaboration avec lui. Mais

son approche de Disney est plus fructueuse, puisqu'il tente un essai de dessin animé en 1946, « Destino ». Sept minutes de délire, animées par une créature féminine à transformations et une figure de prince charmant qui tombe en miettes au premier baiser.

Parmi les moments forts de l'exposition, on peut aussi citer son intervention en 1945 dans « La Maison du docteur Edwardes » d'Alfred Hitchcock. C'est Dali qui illustre en quelques minutes le récit par Gregory Peck d'un rêve. Il reprend simplement les canons habituels de sa peinture. En 1966, Andy Warhol réalise un « screen test », une séquence filmée, au cours de laquelle il prend le visage immobile du vieux Dali. On peut y voir un passage de témoin. C'est la dernière étape de cette exposition. Elle a le mérite non seulement de montrer des beaux tableaux du début, mais encore de mettre au jour un Dali prémonitoire, qui s'avance vers le XXI^e siècle en utilisant des pratiques communes chez les plasticiens d'aujourd'hui.

Judith Benhamou-Huet

Article sur : <http://www.lesechos.fr/info/loisirs/4607598.htm>

Bien cordialement,

Eddie Breuil

SEMAINE_32 COMPLÉMENTS

René Depestre se révolte

Rencontre avec le grand poète haïtien

<http://livres.nouvelobs.com/p2231/a352000.html>

A 81 ans, l'auteur de «Rage de vivre» ne mâche pas ses mots. Ni sur la francophonie, ni sur l'esclavage et ses commémorations, ni même sur la «littérature-monde»

Voilà exactement vingt ans qu'il a reçu le Renaudot pour son roman «Hadriana dans tous mes rêves». «Déjà !» s'étonne-t-il. Mais comme à 81 ans il regarde toujours devant, il ne se surprend même plus d'oublier. Sa joie est si transparente qu'elle pétille à tout bout de champ. A coups de bons mots, de petits rires secs. Les yeux, fébriles, s'éclairent au moindre motif. Les bras gesticulent pour indiquer ici un pupitre près de la fenêtre de son bureau, où le poète dépose son inspiration, là l'ouvrage «Terre- patrie» d'Edgar Morin, qu'il s'empresse d'extraire de la bibliothèque pour le laisser choir aussitôt.

Puis il passe à autre chose. Ce monsieur est un démenti permanent à l'existence du vide. On dirait que la vieillesse l'a surpris en un éclair et que, non content d'être ainsi sommé de prévoir le temps qui reste l'un des plus grands poètes vivants a décidé d'en finir une bonne fois pour toutes avec la mélancolie. Ici; dans sa demeure méridionale de Lézignan-Corbières, où après une longue et laborieuse errance idéologique le natif de Jacmel en Haïti posa ses valises, le poète s'abandonne à toutes les jouissances. C'est un épicurien. Des femmes, il dit : «C'est un miracle, leur érotisme continue d'exercer.» Et du prix que ses amis écrivains d'Etonnants Voyageurs lui ont décerné au mois de mai à Saint-Malo pour services rendus à la poésie : «Ils n'oublent rien...»

A propos d'un sentiment de sagesse par lequel il affirme se sentir envahi, ce qui reste à démontrer, il bredouille malicieusement : «C'est l'été indien de ma création.» Le bonheur d'écrire est pourtant toujours bien là, fidèle au rendez-vous quotidien que lui assigne le moine-poète. Dès 4h30 le matin, tous les jours, toute l'année ! Sur une petite fiche punaisée à gauche de son bureau, face au jardin, le Neptune des Caraïbes liste au feutre bleu tout ce qui lui reste à faire.

Pour l'heure, il commente sa «Rage de vivre», une totalité poétique fraîchement regroupée en un volume unique de plus de 500 pages qui court de 1945 à 2005. Sa lecture, commente Bruno Doucey dans sa préface, ressemble aux berges de l'Orénoque que décrivait Biais Cendrars. Elle évolue «entre le loa de la poésie, l'archivolute de la plante tropicale et l'oeil félin embusqué dans la nuit». Depestre a le don de provoquer les sens, de jouer tout en haut de

cette falaise accidentée de l'esprit où violence pure et sensualité extrême se disputent le magistère du vertige. Cet «animal marin de la poésie», comme il s'est défini lui-même dans son premier recueil, «Étincelles», publié en 1945 (il avait alors 19 ans), est un insurgé «de tout». Un exilé des utopies ratées. Un type capable de se révolter, tardivement parfois, contre toutes les puissances, tous les pouvoirs, toutes les idéologies qui, dans leur manie d'autocélébration, n'ont pas saisi que «les hommes étaient d'abord faits pour fraterniser». Il rencontrera sur sa route de cruelles désillusions. A Prague, où la jeune fille juive qu'il épouse est accusée d'être un agent du Mossad; au Chili, où il se laisse entraîner par Jorge Amado et Pablo Neruda dans des combats qui ne sont pas les siens; au Brésil et en Argentine, où le militant communiste qu'il est devenu crie trop fort son envie de vivre libre; à Cuba, où il rencontre le Che qui lui propose d'organiser un mouvement insurrectionnel contre son ami Duvalier, devenu entre-temps dictateur... «Entre un coup d'État militaire et un coup d'État poétique, il y a la distance qui sépare la charogne d'un léopard avec le dernier mouvement chanté de la Neuvième Symphonie.»

Pièges, malédictions, comment se sortir de pareil enfer ? Le poète alors surgit, tel un démiurge, pour aller, comme disait Nietzsche, «inonder toutes les rives». Son fleuve est généreux, séminal. Il charrie tout ce qu'un cerveau humain lucide peut redouter : les relents toxiques empoisonnés de ses pulsions. Au lieu de s'y noyer, Depestre remonte à la surface, le sourire en banane. Son lecteur le suit. Pas le choix. Les mots sont là, chauffés à mort, pour toucher l'âme, l'explorer, dire tout haut sa «civilisation de l'universel» à lui. Comme Senghor et Césaire, ses potes «impétueux» de la négritude éclairée.

Il y a des mots qui le font sourire : mondialisation, diversité culturelle. «Pourquoi être obligé de nommer ce qui se vit naturellement depuis que l'homme existe ?» La francophonie ? «Un tarmac sophistiqué, une sorte d'aéroport moderne. Froid.» Silence embarrassé tant il doit à la langue française. «Je reste sur ma faim quand je vois mes amis défendre cette idée de littérature-monde. On peut faire mieux : embrasser tous les arts dans cet affranchissement. Comment croyez-vous que les Africains et leurs descendants s'en sont sortis ? En dansant leur histoire, pardi ! En la mettant en musique ! Il faut s'inspirer d'Apollinaire quand il a sorti son manifeste. Nous avons tous besoin d'une perception nouvelle du monde que seuls les poètes, ensemble, peuvent traduire artistiquement. Il y a une place pour un puissant cri de ralliement.» Le voilà, lui, le combattant estampillé des libertés, en train de se révolter contre l'utilisation abusive d'expressions qui «remplissent le vide». Comme par hasard, la «Non-assistance à poètes en danger» est le titre de son avant-dernier ouvrage... La décision de commémorer l'esclavage ? «Une blague. Regardez ce qui se passe chez moi, en Haïti. On en est encore à apprendre ce qu'est la démocratie ! La jeunesse n'apprend plus rien des anciens. La mémoire végète. Comment voulez-vous dans ces conditions en finir avec les clichés ? C'est-à-dire avec la couleur de la peau, l'identité, si personne n'ose dire que c'est un passé qui nous étouffe. Ce sont les vivants que l'on cherche, pas les morts !» René Depestre n'en démordra jamais. La rage de vivre, on vous dit !

«Rage de vivre», par René Depestre, Seghers, 522 p., 25 euros.

Jean-Michel Djian

Perspectives du cinéma haïtien

Olivier Barlet

publié le 09/08/2007

Source : http://www.africultures.com:80/index.asp?menu=affiche_article&no=6820

[...] Le premier à introduire le vodou dans la peinture haïtienne fut l'étonnant Tiga auquel Arnold Antonin consacre Tiga, rêve, possession, création (2001, 52'). Il fut un grand découvreur de talents, notamment des peintres de St Soleil, groupe qu'il baptise ainsi en accord avec son adoration du soleil, et se voulait avant tout un pédagogue, persuadé qu'en chacun se cache un créateur. Il a ainsi animé des ateliers avec les enfants et travaillé avec des

malades mentaux. La folie de Tiga, "son incohérence créatrice", semble vouloir assumer les délires de son pays, en être l'incarnation. Il voulait sauver la peinture populaire haïtienne du folklore de l'Occident et fut l'un des premiers à avoir travaillé sur la récupération. Tiga Garou Jean-Claude est décédé d'un cancer le 14 décembre 2006, après avoir été nommé commandeur de la médaille d'honneur haïtienne par le Président René Préval trois semaines auparavant. "Il avait pris à bras-le-corps la folie du pays", dit le commentaire d'Arnold Antonin en ouvrant son film, film de mémoire et d'hommage au "dernier des grands surréalistes".

André Breton avait découvert en Haïti que le surréalisme pouvait ne pas seulement être une doctrine esthétique mais aussi une vision du monde ancrée dans le vécu populaire, ce qui lui conférait une attache politique particulière. Mario Delatour lui donne écho en revenant sur cette époque dans sa biographie d'un des grands poètes haïtiens, Roussan Camille, 40 ans après... (2003, 52') : à la fois grand journaliste et le poète d'Assaut à la nuit, il décrit Haïti comme "le phare avancé de l'antillanité dans la Méditerranée américaine". C'est en effet un centre francophone littéraire où se rencontrent Wilfredo Lam, Sartre, Césaire, etc. dans une ambiance de grande ébullition intellectuelle. Mais Roussan Camille ne copie pas la littérature française et puise dans une base originale. Pour lui, Haïti est aussi "soir sanglant de l'Afrique": "Mes ancêtres portaient leurs chaînes aux chevilles et aux poignets, moi je les porte aux cellules de mon cerveau". Mort le 7 décembre 1961 à 49 ans, il combina littérature et politique, tenant des postes de conseiller dans différents gouvernements jusqu'au coup d'Etat de 1950. Proche de Castro, il avait pour message "le pain sur toutes les tables". Delatour lui laisse largement la voix, s'appuyant sur une solide iconographie ou des illustrations oniriques ainsi que des retours sur les lieux de la biographie.

L'influence mutuelle entre le surréalisme et l'intelligentsia haïtienne a fait couler beaucoup d'encre. Sans vouloir forcément la déceler dans les écritures originales, l'œuvre filmée de Maxence Denis semble devoir au courant d'une écriture automatique. E pluribus unum (2002, 22') s'intéresse à des artistes de la récupération. Les deux sculpteurs André et Celeur puisent leur inspiration dans le vaudou et font de leur lieu de vie dans un quartier populaire de Port-au-Prince un musée où les ferrailles s'assemblent tant et si bien que les gens croient à des objets diaboliques. Maxence Denis multiplie les zooms, fondus enchaînés et superpositions dans un montage saccadé. La caméra épaulée galope sur les œuvres, le film devenant lui-même installation, la pixellisation débridée faisant partie de son expression plastique. En tant que vidéo artiste, Denis occupe ainsi une place particulière dans le paysage du documentaire haïtien, intervenant sur ses sujets plus qu'il ne les traite. Ses œuvres seraient à comparer aux ritualisations d'une Maya Deren qui était elle-même venue en Haïti en 1947 et 1951 filmer des cérémonies vaudou pour un film inachevé Divine Horsemen. The Living Gods of Haïti (qui sera complété et monté par Teiji & Chere Ito en 1973-75 avec les bobines de Haitian Film Footage, lui-même inachevé). [...]

Barcelone la moderne, du franquisme à nos jours

Barcelone a été l'une des villes majeures de l'art dans la première moitié du vingtième siècle, au temps de Picasso, Gargallo, Gaudí, Miro et Dali. Mais après 1939, c'est-à-dire après la guerre d'Espagne et sous le franquisme ?

Jusqu'ici, la question n'avait fait l'objet d'aucune exposition, celles qui ont rendu hommage à la Catalogne prenant prudemment fin à la guerre. Cette lacune est l'une des raisons qui ont décidé Michel Enrici, directeur de la Fondation Maeght depuis le début de l'année. Il avait d'autres motifs : l'intérêt d'Aimé Maeght pour la ville de Miro et de Tàpies à partir de 1947, et la certitude d'aborder, pour sa première exposition d'été, un sujet important. Soixante ans de création dans une telle capitale, soixante artistes, cent cinquante oeuvres : la matière ne pouvait qu'être abondante et variée. La leçon d'histoire orchestrée par la commissaire Victoria Combalia est dense et, parfois, surprenante.

Dans les salles, elle se dispose dans l'ordre chronologique, des Miro des années 1940 aux Fontcuberta et Pimstein actuels, et se divise par chapitres, du surréalisme à ce que l'on appelle, faute de mieux, le postmodernisme. Comme il convient à une métropole où informations et influences parviennent sans retard de New York, de Paris ou d'ailleurs, aucune des esthétiques dominantes ne manque, ni l'abstraction géométrique, ni le pop, ni le conceptuel.

[...] Ces œuvres suffiraient déjà à donner le sentiment d'une activité intense, dans la continuité du mouvement moderne. Mais il y a surtout Dau al set — la septième face du dé. Fondés en 1948, le groupe et la revue du même nom réunissent les peintres Tàpies, Cuixart, Ponç et Tharrats, le philosophe Puig et le poète Brossa. Feuilletter des numéros de la revue suffit à établir que Dau al set a été l'une des reprises les plus vives et singulières du surréalisme après 1945, mais surtout qu'il y avait là un créateur de premier ordre, Joan Brossa. Lire la suite : <http://www.lemonde.fr:80/web/article/0,1-0@2-3246,36-942880@51-942949,0.html>

Cette lumière qui traverse l'histoire

<http://hebdo.nouvelobs.com/hebdo/parution/p2231/articles/a351988-.html>

Le Nouvel Observateur republie l'entretien que l'ancien archevêque de Paris avait accordé à Jean Daniel et Jacques Julliard en décembre 1999. Voici, sans commentaire, ce qu'il disait du surréalisme :

Mgr Lustiger. — Le «Journal» de Léon Bloy vient d'être réédité. Furieux et caractériel ? Individualiste ? Peut-être, comme les prophètes d'Israël le furent, eux aussi. Je rangerais dans cette même lignée de l'individualisme prophétique bien des révoltes du siècle qui s'achève, par exemple le surréalisme. Notre temps attend les prophètes que le Christ annonce dans les béatitudes. Car en vérité les sociétés développées étouffent dans le conformisme pesant de l'individualisme.

Portrait des joueurs en poètes

Source :

http://www.rezolibre.com:80/ezine/dossiers/dossiers.php?val=154_portrait+des+joueurs+poetes

Alors que le temps a relégué le surréalisme dans les manuels scolaires, affadissant pour l'éternité les poses et les provocations en chambre de la bande à Breton, voici que l'on reparle du Grand Jeu. Pour faire simple, disons que ce mouvement d'avant-garde littéraire apparu à Reims en 1928 autour d'une revue, *Le Grand Jeu*, est en quelque sorte le pendant vécu du surréalisme, un petit frère qui aurait pris la subversion de l'aîné au pied de la lettre, au risque, pour paraphraser leur maître à tous, Arthur Rimbaud, de se rendre voyant par un dérèglement de tous les sens... Aussi bien, l'extraordinaire aventure commencée par Roger-Gilbert Lecomte et René Daumal en classe de troisième est restée longtemps en marge de l'histoire littéraire pour figurer plutôt dans celle des cataclysmes. L'ouvrage de Michel Random aujourd'hui réédité est d'ailleurs le seul à donner une vision d'ensemble de la quête tragique entamée précocement par ces quelques jeunes génies sous le nom de "métaphysique expérimentale" et qui, à coup de noctambulisme, de roulette russe, de respiration de vapeurs de benzine, de tétrachlorure de carbone, d'expérience de dédoublement et de métaphysique orientale a accouché d'un "Rimbaud collectif".

Rafaël Mathieu

MICHEL RANDOM, LE GRAND JEU, LES ENFANTS DE RIMBAUD LE VOYANT, ÉDITIONS LE GRAND SOUFFLE, 344 p., 24,20 € et LES POÈTES DU GRAND JEU, GALLIMARD, COLL. POÉSIE, 8,60€.

[Je rappelle que *Le Grand Jeu en mouvement*, réunissant les actes du colloque de Reims sous la direction d'Olivier Penot-Lacassagne et Emmanuel Rubio est paru aux éditions l'Age d'Homme, dans la Bibliothèque Mélusine]

Bacon et Picasso exposés à Lucerne

http://www.edicom.ch:80/fr/news/culture/1186_4141552.html

Des œuvres tardives de Pablo Picasso et Francis Bacon sont réunies au Kunstmuseum de Lucerne jusqu'au 25 novembre. Elles ont été prêtées par un collectionneur privé suisse. L'exposition s'intitule "Vis-à-vis".

L'exposition montre treize toiles, plusieurs sculptures et dessins ainsi qu'un choix de gravures de Picasso. Le public peut admirer neuf toiles de Bacon.

Près de 35 ans après sa mort, Picasso reste un artiste très coté sur le marché de l'art. Décédé il y a quinze ans, Bacon est aussi un peintre recherché. Leur travail présente des points communs rarement montrés, souligne le directeur du musée Peter Fischer, dont le surréalisme, l'érotisme et la représentation du corps.

SAMEDI 18 AOÛT 2007 14:40

surrealisme et fascisme

Chers Mélusins, Que pensez vous de cet entretien, publié sur un site d'extreme droite ?

http://www.voxnr.com/cc/dh_autres/EElyppEAllQtUahPBL.shtml Rares sont les surréalisto-fascistes .

A bientôt .

Ch . Boursellier

SEMAINE_33 13-19 AOÛT 2007

Expositions

Dans les traces de Picasso à Mougins

C'est ainsi qu'en 1924, Francis Picabia, peintre surréaliste, s'y installe. Amoureux fou de Mougins, il y invite tous ses amis. Picasso y descend à son tour, à l'hôtel des Muscadins. On raconte qu'un soir un peu trop arrosé, il repeint les murs de sa chambre. Le propriétaire furieux lui demande de tout effacer à la chaux. Il n'en reste rien aujourd'hui si ce n'est l',me du peintre qui est encore étonnamment présente. Quelques années plus tard, le peintre s'installe définitivement à quelques pas de la chapelle Notre-Dame-de-Vie, il y restera avec sa femme jusqu'à la fin de sa vie.

Pour imaginer Picasso à Mougins, il suffit d'aller au Musée de la photographie pour y découvrir toute une série de portraits intimistes et passionnants où l'on partage son quotidien et sa malice.

Un quotidien où il croisait Paul Eluard, Jean Cocteau, Fernand Léger, Isadora Duncan ou encore Christian Dior qui venait dessiner ses collections. De cette émulation artistique, il reste aujourd'hui un village protégé, luxueux et résolument magique. On vient ici pour les hôtels de charme (Les Muscadins), les hôtels de luxe (Mas Candille). On fuit Cannes pour une promenade au coeur des vieilles pierres, on quitte les m'as-tu vu pour croiser de vrais artistes venus marcher dans les pas de leurs maîtres. On se laisse surprendre par les expositions au Lavoir réputé pour la découverte de jeunes talents.

On vient pour jouer au golf ou pour découvrir l'excellence gastronomique locale. Le Moulin de Mougins, avec Alain Llorca aux commandes et ses deux étoiles au compteur, vous invite à partager une expérience inoubliable. Des bonbons au foie gras en passant par les pizzas en cube, délices et surprises sont au programme. Et si l'envie vous prend de passer aux fourneaux, vous pourrez vous inscrire à l'école de cuisine d'Alain Llorca ou aux cours de cuisine du chef Christophe Die à l'hôtel de Mougins.

Et le soir, au moment de prendre un pastis à l'ombre d'un arbre centenaire, il y aura toujours un Mouginois pour vous raconter des souvenirs où l'on croise Jacques Brel ou Edith Piaf, Yves Saint Laurent ou Catherine Deneuve, Elisabeth Taylor ou Elton John.

Source :

<http://www.cyberpresse.ca/article/20070812/CPVOYAGES/708040746/1016/CPVOYAGES>
Quand la réalité devient insaisissable — Surréalités

Le Centre PasquArt accueillera 'Surréalités^a dès ce soir et jusqu'au 21 octobre. Trente-cinq artistes exposent leurs œuvres sur la thématique du surréel dans l'art contemporain. Intrigant et accessible.

Par Vivian Bologna

La visite en vaut le détour. La nouvelle exposition du Centre PasquArt a de quoi surprendre. Le visiteur pourrait être freiné par son titre barbare 'Surréalités^a. Mais la réalité — ou l'impression de réalité — intrigue. Le 'Nichtpfeife^a, de Markus Raetz, donne le ton en ouverture. Observable sous divers angles, il ne dévoile jamais vraiment son identité. Un des mérites de l'exposition consiste en son accessibilité au grand public. 'Nous avons expressément voulu que la première partie soit plus abordable aux non-initiés et la seconde plus thématique^a, confirme Dolores Denaro, directrice du Centre PasquArt. Ainsi, le quidam sera interrogé par l'illusion créée par les œuvres de Lotta Hannerz, qui utilise l'illusion comme moyen stylistique privilégié, notamment dans son 'Secrétaire^a. Ce premier volet fait également la part belle aux métamorphoses du corps. Paul Mc Carthy, dans 'Dick Eye^a, met en évidence la crainte de castration de l'homme — au sens freudien — en remplaçant l'œil par son pénis. Quant à Erwin Wurm, il soumet les figurines de trois philosophes à des lois physiques singulières, leurs contorsions semblant impossibles à réaliser.

La seconde partie est davantage consacrée aux artistes s'exprimant sur toiles ou par films. A relever, notamment, 'Insomnia^a d'Alice Anderson, visible uniquement en se couchant sur un lit à baldaquin, ou la boîte musicale de Pipilotti Rist, avec l'inscription 'fragile^a symbolisant le caractère éphémère du rêve. Enfin, la salle Poma accueille le travail de Victorine Müller. Par des jeux d'ombres et grâce à des matériaux transparents, l'artiste évoque cette ambiance entre monde connu et espace imaginaire. Parallèlement, le surréalisme est au programme du Filmposium dès le 31 août prochain. /VB

'Surréalités^a. Du 20.8 au 21.10.07. Vernissage aujourd'hui à 17h. Centre PasquArt. Ouvert du mercredi au vendredi de 14h à 18h. Samedi et dimanche de 11h à 18h. Visite guidée en français le 14 octobre. Informations au 032 322 55 86.

<http://www.journaldujura.ch/article.cfm?id=218132&startrow=4&ressort=Bienne&kap=bta&job=7921310>

Compte rendu de publication : Kiki de Montparnasse

C'est avant tout le portrait d'une femme en avance sur son temps, autonome et délurée, que dresse le dessinateur Catel Muller et le scénariste José-Louis Bocquet avec Kiki de Montparnasse. De son enfance quasi-abandonnée à sa mort prématurée, elle aura connu tout ce que Paris abritait d'avant-gardiste et animé le Montparnasse mythique des artistes et des bohèmes, dont elle est, à elle seule, une part de la légende.

Alice Prin, pas encore Kiki, est alors une jeune provinciale débarquée dans la capitale. Elle va de place en place. Poussée par la nécessité, elle accepte ses premières séances de pose, à une époque où les modèles sont allégrement assimilés à des filles de petites vertus. Rapidement, elle rencontre Soutine, Modigliani, Utrillo et s'épanouit dans cette "mauvaise vie", pleine de fête, d'alcool et de coco. Si elle ne semble pas apprécier Breton outre mesure, elle s'entend à merveille avec Tzara, Cocteau, Foujita et surtout avec Man Ray. Elle entretiendra avec le photographe américain une longue liaison et il laissera d'elle bon nombre de clichés célébrissimes et désormais inscrits de plein droit dans l'Histoire de l'art.

Muse et pionnière

Utiliser la bande dessinée pour relater un tel parcours dans son ensemble ne semblait pas chose aisée. Catel et Bocquet s'en sortent haut la main en sélectionnant les épisodes clés et en prenant leur temps. Leur Kiki de Montparnasse est un épais volume de 375 pages, dessiné

sans prétention, en noir et blanc, et comportant de nombreuses notes biographiques en fin d'ouvrage. Chaque tête de chapitre évoque une date, une adresse, une façade d'un Paris disparu. On sent à chaque page leur passion et leur connaissance d'une époque créative et effervescente. Sous leur plume, Kiki modèle, Kiki amante, Kiki artiste, Kiki chanteuse leste de cabaret est avant tout une pionnière et une femme d'une légèreté et d'un charme irrésistible et ravageur.

Jean Marc JACOB. (www.lepetitjournal.com) vendredi 10 août 2007

[Kiki de Montparnasse](#), Catel et Bocquet (Casterman écritures), 375 pages, 18,95€

Source : <http://www.lepetitjournal.com/content/view/17415/1565/>

Jeux de l'été...

Un jeu littéraire de dominique noguez (6) (extrait)

Qui a dit ?

Vous connaissez la plupart de ces phrases, mais savez-vous qui les a écrites ? L'écrivain Dominique Noguez vous raconte la véritable origine des plus beaux aphorismes

3. «Littérature : quelle folie d'investir le meilleur de soi-même dans un art dont le médium, la langue, en continuelle évolution, reste à la merci de l'usage qu'en feront, année après année, quelques dizaines de millions d'analphabètes»

REPONSES

3. Julien Gracq note cela dans ses «Carnets du grand chemin» (José Corti, 1992, p. 284). C'est comme Gide craignant (paraît-il), sur son lit de mort, que «*certaines de ses phrases ne deviennent grammaticalement incorrectes*». C'est peut-être pourquoi, en France, pays par excellence de la littérature, on cherche depuis quatre siècles à légiférer en matière de langue (l'Académie, n'est-ce pas). En vain ? Restera toujours l'effort solitaire du poète pour «*donner un sens plus pur aux mots de la tribu*» (Mallarmé).

a) Bernard Frank

b) Julien Gracq

c) Vladimir Nabokov

4. «La littérature est un des plus tristes chemins qui mènent à tout»

a) André Breton

b) René Daumal

c) Jacques Vaché

4. C'est André Breton dans le «Manifeste du surréalisme» (1924) («Secrets de l'art magique surréaliste»), lorsqu'il prône, à rebours de tout souci littéraire, l'écriture automatique.

Le Nouvel Observateur — 2232 — 16/08/2007

Source : <http://livres.nouvelobs.com/p2232/a352424.html>

Bien cordialement,

Eddie Breuil

DIMANCHE 19 AOÛT 2007 13:42

Re: surrealisme et fascisme

Les sites de droite sont mensongers. Le Surréalisme a écarté de ses files les collabos. Personne peut se réclamer du surréalisme s'il n'accepte pas les deux mots d'ordre que ne sont qu'un seul: Transformer le monde, comme a dit Marx et changer la vie comme a dit Rimbaud

SEMAINE_34 (20-26 AOÛT)

Chères Mélusines et chers Mélusins,

c'est la rentrée, le web s'active. Bonne rentrée à toutes et à tous !

Expositions

Robert Gober sculpte son train fantôme

Rétrospective, au musée culte de Bâle, de cette star familière et inquiétante des plus grandes collections d'art contemporain.

BIZARRE, vous avez dit bizarre ? Plus étrange encore que la jambe d'homme blafarde et poilue qui jaillit du mur comme un pauvre sortant de l'ombre, agressant le bourgeois par sa seule présence physique (Untitled, 1991, Whitney Museum of American Art). Plus étrange encore que les jambes jumelles d'une fillette malingre qui semblent couler sans fin d'un évier géant, sorte de cousin américain de L'Urinoir de Marcel Duchamp (Untitled, 1999, Philadelphia Museum of Art). Plus étrange encore que le panier à linge tapissé en son fond d'un torse de cire blême, mi homme mi-femme, mi-poitrine velue mi-sein rond (Untitled, 1999, Collection Walker Art Center, Minneapolis)... Il y a la bougie ordinaire et jaunâtre, dressée et cernée d'un carré de poils qui lui donnent tout son sens (Untitled Candle, 1991, collection de l'artiste).

La suite de l'article sur :

http://www.lefigaro.fr/culture/20070823.FIG000000168_robert_gober_sculpte_son_train_fantome.html

González, le savoir fer

Au centre Pompidou, une rétrospective de la vie artistique du Catalan, père de la sculpture sur métal.

Par Vincent Noce

QUOTIDIEN : jeudi 16 août 2007

Beaubourg voudrait bien extraire Julio González d'une grande ombre. De ce sculpteur, on a beaucoup retenu sa collaboration avec Picasso.

Ayant fait son apprentissage dans l'atelier familial d'orfèvrerie et de ferronnerie d'art, González acquit la technique de la soudure à l'acétylène chez Renault. De 1928 à 1932, il a travaillé avec Picasso sur une série en métal. Des formes de têtes d'oiseaux ou de figures féminines, dont la version en bronze forgé de La femme au jardin. Picasso disait de son ami qu'il l'avait aidé à «penser en métal». Et sans doute aussi à concevoir l'art dans l'espace, ce qui ne devait plus le quitter.

Néanmoins, Werner Spies, historien de l'art et ancien directeur du Musée national d'art moderne (Mnam), récuse l'idée d'une entente similaire à celle de Picasso et Braque dans la naissance du cubisme : «il n'y avait pas d'influence stylistique de González à Picasso [ni de] collaboration conceptuelle» entre eux, écrit-il dans son ouvrage sur Picasso et la sculpture (qui vient de paraître en allemand chez Hatje Cantz). A ses yeux, González s'apparente davantage à un «assistant technique». Il prend ainsi le contre-pied de l'émule le plus fidèle de González, David Smith, lui-même sculpteur sur métal, qui surnommait le sculpteur catalan «le maître du chalumeau».

Étrange. González a-t-il pâti d'une si formidable confrontation ? Brigitte Léal, responsable de l'exposition, le croit, au point d'avoir délibérément écarté la référence à Picasso. En tout cas, la reconnaissance accordée à González fut bien tardive, alors même qu'il révolutionna la sculpture de son siècle en introduisant un matériau aussi étrange et, a priori, aussi malcommode que le fer.

Outre le faible intérêt porté aux avant-gardes dans la France de l'époque, et particulièrement à la sculpture, González déconcerte par son éclectisme. Du cubisme à l'abstraction, en passant par le surréalisme, il semble toujours frôler les styles, sans jamais s'y engager complètement. Il hésita longtemps entre peinture et sculpture avant de formuler son langage, fondé sur ses

visions métamorphiques. Dans le paradoxe d'une recherche de l'anticonstructivisme à partir de matériaux constructivistes, il emprunta du reste certaines pratiques formelles de Picasso. La réhabilitation est venue bien après sa mort en 1942 à Arcueil. En 1952, Jean Cassou lui consacra une première monographie au Musée national d'art moderne, à l'occasion de laquelle il acquit une sculpture clé, l'Ange, l'Insecte, la Danseuse. Aux États-Unis, elle vint avec les écrits de David Smith et avec une rétrospective montée en 1956 par le Moma. Grâce à la générosité de la famille, le Mnam détient aujourd'hui une des deux plus importantes collections de l'artiste (avec le centre Julio-González de l'Ivam à Valence, en Espagne), collection riche de 254 œuvres.

A côté des sculptures phares, présentées en permanence à Beaubourg, l'exposition offre de restituer les différentes facettes de l'artiste, en commençant par un collier d'or et d'ambre ou de délicates fleurs de deuil en fer. Suivent des dessins de femmes qui font penser à Toulouse-Lautrec, des statuettes des années 1900 marquées par l'influence de Rodin, ou un nu féminin «classisant» peint sur toile. Les premiers reliefs découpés dans le métal apparaissent à la fin des années 1920. L'artiste utilise alors le fer comme un carton découpé en formes angulaires, comme pour une série de têtes ou de figures d'amoureux. Femme se coiffant est la première statue grandeur nature, dans laquelle s'ébauche son vocabulaire. Elle date de 1930-1931. Dérive-t-elle de Picasso, comme les suivantes ? Elle est en réalité beaucoup plus stylisée. Tomàs Llorens, qui rédige le catalogue raisonné de González, répond ainsi «clairement par la négative», en soulignant combien La femme au jardin de Picasso tenait, elle, du collage, fonctionnant par addition.

Verticalité. González, lui, trouve la ligne et le vide dans Femme à la corbeille (comme dans les figures de danseuses) en formant de véritables dessins dans l'espace, la corbeille réduite à un cercle, les cheveux tracés de quelques traits, un boulon ironique en guise d'œil. On aurait aimé voir davantage de jeux sur les ombres dans l'exposition, pour marquer cette évolution qui n'est pas sans parallèle avec Giacometti. Dans la série des danseuses, la figure zoomorphe gagne avec l'Insecte, rebaptisée l'Ange par Picasso, vision noire de la femme aux obliques menaçantes et aux ailes en forme de faux. La comparaison avec les études de danseuses montre combien, dans ses sculptures, González choisit toujours la verticalité, effaçant les courbes qui peuvent apparaître au gré d'un mouvement dans le dessin.

Pour le pavillon de l'Espagne à l'Exposition universelle de 1937 à Paris, en regard du Guernica de Picasso, Julio González propose une Femme au miroir dont l'abstraction poétique eut fait honneur à la jeune République. Le commissaire lui préféra le réalisme d'une femme du peuple hurlant, la Tête de Montserrat, évocation plus facile de la guerre civile qui déchirait le pays. Enfin, vint la série des Hommes Cactus, qui — on aura beau dire — n'ont pas l'aspect sombre et effrayant des femmes insectisées, atténués qu'ils sont par leurs formes arrondies et la pointe d'ironie qui le dispute au surréalisme.

<http://www.liberation.fr/culture/272493.FR.php>

Superbe hommage aux galeristes Beyeler

Ouverture dimanche à la Fondation Beyeler à Bâle d'une exposition commémorant 60 ans d'activités de Hildy et Ernst Beyeler.

Depuis l'ouverture de leur galerie bâloise, près de 16'000 oeuvres sont passées par leurs mains. «L'autre collection» présente 130 pièces de la collection privée du couple.

Cette exposition qui marque les vingt-cinq ans de la Fondation et les dix ans de l'ouverture du musée à Riehen n'est pas un hit parade des meilleures œuvres, relève Oliver Wick, curateur de l'exposition.

Cet hommage au couple de galeristes vise plutôt à montrer leurs prédilections, ajoute Christoph Vitali, directeur du musée. Ce qui n'empêche pas «L'autre collection» de montrer

des œuvres majeures du 20e siècle. Parmi lesquelles certaines sont aujourd'hui en possession de prestigieux musées ou de collections privées.

De Monet à Warhol

Lesquels ont accepté de laisser certains chef-d'oeuvres revenir à Bâle, le temps de l'exposition spéciale, qui exceptionnellement couvre toute la surface du musée de Riehen. Seul le triptyque de nymphéas de Monet a été laissé en place.

D'immenses espaces ont ainsi été libérés pour des œuvres monumentales, parmi lesquelles onze toiles de Francis Bacon entourant cinq bronzes d'Alberto Giacometti.

En peinture encore, 24 artistes sont représentés, de Hans Arp à Gauguin, en passant par Mondrian et Warhol. Sans oublier Picasso, qui reste l'artiste majeur de la galerie et est le plus représenté dans la Collection avec plus de 30 œuvres (plus de 1200 Picassos ont passé par la galerie Beyler). Ou encore Paul Klee, à travers 14 peintures. [...]

lire la suite sur :

http://www.swissinfo.org/fre/a_la_une/detail/Superbe_hommage_aux_galeristes_Beyeler.html?siteSect=105&sid=8118804&cKey=1187541428000&ty=st

Eric Ledoux

Eric Ledoux est un artiste français qui réside au Mexique depuis plus de 20 ans. A l'occasion de sa prochaine exposition de peinture-sculpture "La Bodega de mis Dioses", qui sera présentée à Monterrey au mois de septembre prochain, Le Petit Journal en profite pour retracer son parcours...brillant!

Né à Paris en 1946, Eric Ledoux entre à l'Académie Charpentier pour apprendre le dessin et la composition.

Durant ses études à Saint Germain des Prés, il se lie d'amitié avec Max Ernst, Salvador Dali et le sculpteur César. En 1968, il dirige son atelier de créations de dessins pour textiles; Il travaille notamment avec des personnalités françaises comme Pierre Cardin et Pierre Balmain puis distribue ses créations à travers le monde dans des pays comme le Japon, les États-Unis ou encore l'Italie.

Puis Ledoux fait son premier voyage au Mexique où il rend visite à son oncle, le célèbre couturier Henri de Chatillon. Ce séjour lui laisse une très forte empreinte et va être déterminant dans sa vie et son style.

Ainsi, en 1989, il décide avec son épouse Françoise et son fils Adrien de quitter Paris pour venir s'installer au Mexique dans l'état de Morelos. Fasciné par les couleurs et les visages rencontrés, il se met à peindre. De cette initiative surgiront plusieurs événements.

La suite sur : <http://www.lepetitjournal.com/content/view/17897/1844/>

Le peintre français Balthus à l'honneur à Cologne

Manfred Schwarz est allé visiter l'exposition des dessins et des tableaux du peintre français Balthus à Cologne. "Balthus est le peintre des nymphettes langoureusement étendues et des lolitas aguichantes pour lesquelles le flou artistique, la chaise longue et le chemisier à volants semblent avoir été inventés. (...) Mais il existe également une autre facette de Balthus où, comme son ami Antonin Artaud l'a dit un jour, il utilise une technique tranchante, dure comme du métal, d'un Jacques-Louis David afin de 'crucifier' la réalité, il guillotine au pinceau l'emphase métaphysique de la modernité, entre Klee et Kandinsky. (...) Ce créateur aussi audacieux que blasé d'oeuvres éminentes des années 1930, qui allie merveilleusement Réalisme magique et Nouvelle Objectivité, classicisme et surréalisme — ce peintre peut aujourd'hui être admiré à l'exposition de Cologne."

Süddeutsche Zeitung (Allemagne)

<http://europe.courrierinternational.com/eurotopics/article.asp?langue=fr&publication/08/2007&cat=CULTURE&pi=0>

Promenade dans un demi-siècle d'art catalan à Saint-Paul de Vence

Jusqu'au 4 novembre, la Fondation Maeght, à Saint-Paul de Vence, retrace dans une rétrospective soixante ans d'art catalan

<http://www.la-croix.com/article/index.jsp?docId=2311852&rubId=1097#>

BARCELONE 1947-2007

À la Fondation Maeght à Saint-Paul de Vence

À l'origine de l'art catalan contemporain étaient Miro et Tapiès, dont le surréalisme, l'utilisation de la matière et des objets marquèrent toute une génération d'artistes. C'est cette filiation, mais aussi les ruptures et les voies nouvelles de l'art catalan que la Fondation Maeght de Saint-Paul de Vence (Alpes-Maritimes) propose de découvrir à travers 150 œuvres de 47 artistes sur plus d'un demi-siècle.

Cette rétrospective fait écho à une première rencontre : en 1947, Adrien Maeght, créateur de la Fondation, avait déjà accueilli Miro pour une exposition internationale sur le surréalisme. Outre ses fortes personnalités, l'histoire moderne de l'art catalan a été marquée par trois mouvements collectifs. Le premier est Dal al Set («la Septième face du dé»), fondé en 1948 par le poète Joan Brossa, le philosophe Arnau Puig et des peintres comme Joan Ponç, Modest Cuixart ou Antoni Tàpies.

« Ils revendiquent un retour à l'avant-gardisme qui prévalait avant la guerre civile : l'art de Paul Klee, l'existentialisme, le jazz et les sciences modernes », explique Victoria Combalia, commissaire de l'exposition. La revue du mouvement, diffusée jusqu'en 1956, mêle dessins à l'encre, collages, poèmes d'inspiration surréaliste. Geste ultime de résistance, Dal al Set est écrite en catalan, langue alors interdite par Franco.

Barcelone la contestataire devenue objet d'inspiration

L'exposition se poursuit avec une salle consacrée à Joan Brossa, autre maître de l'art catalan.

« Anticlérical, antibourgeois, néodadaïste et outsider revendiqué, ses poèmes-objets ont inspiré une génération d'artistes », note Victoria Colombia. Dans ses œuvres, il aime à juxtaposer des éléments hétérogènes, à l'image de ce Sans hasard où un jeu de cartes est emprisonné sous un énorme cadenas.

Dans les années 1960, revendiquant un art dématérialisé pour mieux échapper au marché, des artistes comme Jaume Xifra optent pour un art conceptuel, des supports non conventionnels (photographie, vidéo, corps de l'artiste...) et des performances parfois inspirées du folklore catalan (comme c'est le cas pour Fina Miralles).

Mais la peinture n'a pas dit son dernier mot. Influencé par l'abstraction américaine, le collectif Trama, animé par José Manuel Broto, Xavier Grau et Janvier Rubio, créera de grandes toiles colorées dont la radicalité des traits de couleurs rappelle Miro.

L'exposition se clôt sur des artistes contemporains inspirés par une Barcelone en pleine mutation, à l'instar de Jaime Pitarch, qui reconstitue des loges de concierges, ou de l'artiste anglaise Hannah Collins, qui montre des vues des toits barcelonais sur fond de ciels mauves ou jaunes. Hier en lutte pour la création, Barcelone la contestataire est devenue objet d'inspiration. Tout en restant fidèle à son identité : celle d'un creuset d'expressions libres.

Corinne BOYER

Jusqu'au 4 novembre.

www.fondation-maeght.com

Chroniques, entretiens...

[Nous reproduisons ci-dessous l'article dont Christophe Bourseiller faisait état dans un précédent courrier. À vous de juger.]

Marc Eemans

Mercredi, 1 Août 2007

Entretien avec Marc Eemans, le dernier des surréalistes de l'école d'André Breton
Koenraad Logghe et Robert Steuckers Histoire :: Autres

Aujourd'hui âgé de 83 ans [en 1989], Marc Eemans affirme être le dernier des surréalistes. Après lui, la page sera tournée. Le surréalisme sera définitivement entré dans l'histoire. Qui est-il, ce dernier des surréalistes, ce peintre de la génération des Magritte, Delvaux et Dali, aujourd'hui ostracisé? Quel a été son impact littéraire? Quelle influence Julius Evola a-t-il exercé sur lui? Ce "vilain petit canard" du mouvement surréaliste jette un regard très critique sur ses compères morts. Ceux-ci lui avaient cherché misère pour son passé "collaborationniste". Récemment, Ivan Heylen, du journal Panorama (22/28.8.1989), l'a interviewé longuement, agrémentant son article d'un superbe cliché tout en mettant l'accent sur l'hétérosexualité tumultueuse de Marc. Eemans et de ses émules surréalistes. Nous prenons le relais mais sans oublier de l'interroger sur les artistes qu'il a connus, sur les grands courants artistiques qu'il a côtoyés, sur les dessous de sa "collaboration"...

Q.: La période qui s'étend du jour de votre naissance à l'émergence de votre première toile a été très importante. Comment la décririez-vous?

ME: Je suis né en 1907 à Termonde (Dendermonde). Mon père aimait les arts et plusieurs de ses amis étaient peintres. A l'âge de huit ans, j'ai appris à connaître un parent éloigné, sculpteur et activiste (1): Emiel De Bisschop. Cet homme n'a jamais rien réussi dans la vie mais il n'en a pas moins revêtu une grande signification pour moi. C'est grâce à Emiel De Bisschop que j'entrai pour la première fois en contact avec des écrivains et des artistes.

Q.: D'où vous est venue l'envie de dessiner et de peindre?

ME: J'ai toujours suivi de très près l'activité des artistes. Immédiatement après la première guerre mondiale, j'ai connu le peintre et baron Frans Courtens. Puis je rendai un jour visite au peintre Eugène Laermans. Ensuite encore une quantité d'autres, dont un véritable ami de mon père, un illustre inconnu, Eugène van Mierloo. A sa mort, j'ai appris qu'il avait pris part à la première expédition au Pôle Sud comme reporter-dessinateur. Pendant la première guerre mondiale, j'ai visité une exposition de peintres qui jouissent aujourd'hui d'une notoriété certaine: Felix Deboeck, Victor Servranckx, Jozef Peeters. Aucun d'entre eux n'était alors abstrait. Ce ne fut que quelques années plus tard que nous connûmes le grand boom de la peinture abstraite dans l'art moderne. Lorsque Servranckx organisa une exposition personnelle, j'entrai en contact avec lui et, depuis lors, il m'a considéré comme son premier disciple. J'avais environ quinze ans lorsque je me mis à peindre des toiles abstraites. A seize ans, je collaborais à une feuille d'avant-garde intitulée Sept Arts. Parmi les autres collaborateurs, il y avait le poète Pierre Bourgeois, le poète, peintre et dessinateur Pierre-Louis Flouquet, l'architecte Victor Bourgeois et mon futur beau-frère Paul Werrie (2). Mais l'abstrait ne m'attira pas longtemps. Pour moi, c'était trop facile. Comme je l'ai dit un jour, c'est une aberration matérialiste d'un monde en pleine décadence... C'est alors qu'un ancien acteur entra dans ma vie: Geert van Bruaene.

Je l'avais déjà rencontré auparavant et il avait laissé des traces profondes dans mon imagination: il y tenait le rôle du zwansbaron, du "Baron-Vadrouille". Mais quand je le revis à l'âge de quinze ans, il était devenu le directeur d'une petite galerie d'art, le "Cabinet Maldoror", où tous les avant-gardistes se réunissaient et où furent exposés les premiers expressionnistes allemands. C'est par l'intermédiaire de van Bruaene que je connus Paul van Ostaijen (3). Geert van Bruaene méditait Les Chants de Maldoror du soi-disant Comte de Lautréamont, l'un des principaux précurseurs du surréalisme. C'est ainsi que je devins surréaliste sans le savoir. Grâce, en fait, à van Bruaene. Je suis passé de l'art abstrait au Surréalisme lorsque mes images abstraites finirent par s'amalgamer à des objets figuratifs. A cette époque, j'étais encore communiste...

Q.: A l'époque, effectivement, il semble que l'intelligentsia et les artistes appartenaient à la gauche? Vous avez d'ailleurs peint une toile superbe représentant Lénine et vous l'avez intitulée "Hommage au Père de la Révolution"...

ME: Voyez-vous, c'est un phénomène qui s'était déjà produit à l'époque de la Révolution Française. Les jeunes intellectuels, tant en France qu'en Allemagne, étaient tous partisans de la Révolution Française. Mais au fur et à mesure que celle-ci évolua ou involua, que la terreur prit le dessus, etc., ils ont retiré leurs épingles du jeu. Et puis Napoléon est arrivé. Alors tout l'enthousiasme s'est évanoui. Ce fut le cas de Goethe, Schelling, Hegel, Hölderlin... Et n'oublions également pas le Beethoven de la Sinfonia Eroica, inspirée par la Révolution française et primitivement dédiée à Napoléon, avant que celui-ci ne devienne empereur. Le même phénomène a pu s'observer avec la révolution russe. On croyait que des miracles allaient se produire. Mais il n'y en eut point. Par la suite, il y eut l'opposition de Trotski qui croyait que la révolution ne faisait que commencer. Pour lui, il fallait donc aller plus loin!

Q.: N'est-ce pas là la nature révolutionnaire ou non-conformiste qui gît au tréfonds de tout artiste?

ME: J'ai toujours été un non-conformiste. Même sous le nazisme. Bien avant la dernière guerre, j'ai admiré le "Front Noir" d'Otto Strasser. Ce dernier était anti-hitlérien parce qu'il pensait que Hitler avait trahi la révolution. J'ai toujours été dans l'opposition. Je suis sûr que si les Allemands avaient emporté la partie, que, moi aussi, je m'en serais aller moisir dans un camp de concentration. Au fond, comme disait mon ami Mesens, nous, surréalistes, ne sommes que des anarchistes sentimentaux.

(...)

Q.: Couperus a-t-il exercé une forte influence sur vous?

ME: Surtout pour ce qui concerne la langue. Ma langue est d'ailleurs toujours marquée par Couperus. En tant que Bruxellois, le néerlandais officiel m'a toujours semblé quelque peu artificiel. Mais cette langue est celle à laquelle je voue tout mon amour... Un autre auteur dont je devins l'ami fut le poète expressionniste flamand Paul van Ostaïjen. Je fis sa connaissance par l'entremise de Geert van Bruaene. Je devais alors avoir dix-huit ans. Lors d'une conférence que van Ostaïjen fit en français à Bruxelles, l'orateur, mon nouvel ami qui devait mourir quelques années plus tard à peine âgé de trente-deux ans, fixa définitivement mon attention sur le rapport qu'il pouvait y avoir entre la poésie et la mystique, tout comme il me parla également d'un mysticisme sans Dieu, thèse ou plutôt thème en lequel il rejoignait et Nietzsche et André Breton, le "pape du Surréalisme" qui venait alors de publier son Manifeste du Surréalisme.

Q.: Dans votre oeuvre, mystique, mythes et surréalisme ne peuvent être séparés?

ME: Non, je suis en quelque sorte un surréaliste mythique et, en cela, je suis peut-être le surréaliste le plus proche d'André Breton. J'ai toujours été opposé au surréalisme petit-bourgeois d'un Magritte, ce monsieur tranquille qui promenait son petit chien, coiffé de son chapeau melon...

Q.: Pourtant, au début, vous étiez amis. Comment la rupture est-elle survenue?

ME: En 1930. Un de nos amis surréalistes, Camille Goemans, fils du Secrétaire perpétuel de la Koninklijke Vlaamse Academie voor Taal en Letterkunde (= Académie Royale Flamande de Langue et de Littérature), possédait une galerie d'art à Paris. Il fit faillite. Mais à ce moment, il avait un contrat avec Magritte, Dali et moi. Après cet échec, Dali a trouvé sa voie grâce à Gala, qui, entre nous soit dit, devait être une vraie mégère. Magritte, lui, revint à Bruxelles et devint un miséreux. Tout le monde disait: "Ce salaud de Goemans! C'est à cause de lui que Magritte est dans la misère". C'est un jugement que je n'admis pas. C'est le côté "sordide" du Surréalisme belge. Goemans, devenu pauvre comme Job par sa faillite, fut rejeté par ses amis surréalistes, mais il rentra en grâce auprès d'eux lorsqu'il fut redevenu riche quelque dix ans plus tard grâce à sa femme, une Juive de Russie, qui fit du "marché noir" avec

l'occupant durant les années 1940-44. Après la faillite parisienne, Goemans et moi avons fait équipe. C'est alors que parut le deuxième manifeste surréaliste, où Breton écrivit, entre autres choses, que le Surréalisme doit être occulté, c'est-à-dire s'abstenir de tous compromis et de tout particularisme intellectuel. Nous avons pris cette injonction à la lettre. Nous avons déjà tous deux reçu l'influence des mythes et de la mystique germaniques. Nous avons fondé, avec l'ami Baert, une revue, Hermès, consacrée à l'étude comparative du mysticisme, de la poésie et de la philosophie. Ce fut surtout un grand succès moral. A un moment, nous avions, au sein de notre rédaction, l'auteur du livre Rimbaud le voyant, André Rolland de Renéville. Il y avait aussi un philosophe allemand anti-nazi, qui avait émigré à Paris et était devenu lecteur de littérature allemande chez Gallimard: Bernard Groethuysen. Par son intermédiaire, nous nous sommes assurés la collaboration d'autres auteurs. Il nous envoyait même des textes de grands philosophes encore peu connus à l'époque: Heidegger, Jaspers et quelques autres. Nous avons donc été parmi les premiers à publier en langue française des textes de Heidegger, y compris des fragments de Sein und Zeit.

Parmi nos collaborateurs, nous avons l'un des premiers traducteurs de Heidegger: Henry Corbin (1903-1978) qui devint par la suite l'un des plus brillants iranologues d'Europe. Quant à notre secrétaire de rédaction, c'était le futur célèbre poète et peintre Henri Michaux. Sa présence parmi nous était due au hasard. Goemans était l'un de ses vieux amis: il avait été son condisciple au Collège St. Jan Berchmans. Il était dans le besoin. La protectrice de Groethuysen, veuve d'un des grands patrons de l'Arbed, le consortium de l'acier, nous fit une proposition: si nous engagions Michaux comme secrétaire de rédaction, elle paierait son salaire mensuel, plus les factures de la revue. C'était une solution idéale. C'est ainsi que je peux dire aujourd'hui que le célébrissime Henri Michaux a été mon employé...

Propos recueillis en partie par Koenraad Logghe, en partie par Robert Steuckers. Une version néerlandaise de l'entrevue avec Logghe est parue dans la revue De Vrijbuitter, 5/1989.

Adresse: De Vrijbuitter, c/o Jan Creve, Oud Arenberg 110, B-2790 Kieldrecht.

L'intégralité de l'entretien se trouve sur

http://es.geocities.com/eurocombate/eurocom_014.htm

"Le metteur en scène de mariages" : cauchemar d'un cinéaste dans une Italie sclérosée

Le film, semé d'élan lyriques, cultive l'irrationnel, voire la provocation, montrant un voile de mariée arraché et piétiné, un cinéaste mort resurgissant sur une plage de nuit comme un fantôme, et convoquant l'onirisme par le son (musique composée par Erik Satie pour Entr'acte, de René Clair sur un argument de Francis Picabia) ou le culte discret du baiser fou surréaliste. Avec un clin d'œil à *la Mariée mise à nu par ses célibataires, même*, de Marcel Duchamp, dont il s'autorise une illustration au premier degré, rêverie d'insoumis à laquelle se prêterait volontiers la fille en blanc, mais pas sa famille.

Extrait d'un article du Monde, publié le 21 août, accessible ici :

<http://www.lemonde.fr/web/article/0,1-0@2-3476,36-946187@51-942665,0.html>

Au Flore ?

Apollinaire, Aragon, André Breton...

Vers 1913, Apollinaire investit les lieux. Avec Salmon ils transforment le rez-de-chaussée en salle de rédaction : la revue " Les soirées de Paris " voit le jour.

La guerre ne changera rien aux habitudes du grand poète, le Flore est son bureau, il y reçoit à heures fixes. Ainsi un jour de printemps 1917, il présente Philippe Soupault à André Breton. Plus tard, en provoquant la rencontre entre ces deux jeunes poètes avec Aragon, Apollinaire jette ainsi les fondements du groupe dadaïste. La même année, il invente le mot "surréalisme". Quand Tristan Tzara (voir la 4° de couverture du livre « Mémoire des mots abandonnés –

Gilbert Moreau – Edt Les points sur le si) — arrive à Paris, ses amis dadaïstes lui font visiter le Flore car c'est là qu'Apollinaire avait vécu et était mort (en 1918).

En 1922, la rédaction de la revue érudite " Le Divan " se rassemble régulièrement sur les banquettes du Flore. Malraux, lui, vient y prendre son Pernod glacé.

De passage hier dans ce lieu magique, j'invite tout le monde à y aller, c'est un lieu mythique, le berceau du surréalisme...

A voir, on y respire un passé actuel !

Publié le 25 août dans le journal 20 minutes. Je n'ai pas voulu vous proposer le jeu des 7 erreurs (on peut aussi y jouer, dans cet article), mais c'était l'occasion de parler du café...

<http://deslivresetmoi.blog.20minutes.fr/archive/2007/08/24/au-flore.html>

Publications

French Surrealism

VIOLENT HISTORIES: VIOLENCE, CULTURE AND IDENTITY IN FRANCE FROM SURREALISM TO THE NÉO-POLAR, TEXTES RÉUNIS PAR DAVID GASCOIGNE, OXFORD / BERN, PETER LANG, 2007.

Parmi les intervenants, Peter Read, "French Surrealism and la démoralisation de l'Occident in 1932 and 2001".

Kiki de Montparnasse

Un autre compte rendu sur la BD Kiki de Montparnasse est disponible ici :

<http://www.voir.ca/livres/livres.aspx?iIDArticle=52900>

On arrête bien son Char...

Char hermétique ?

Olivier Belin

ÉRIC MARTY, RENÉ CHAR, SEUIL, « POINTS POÉSIE », 2007, 320 P.

Si l'œuvre de Char a suscité de nombreuses monographies, celles qui ont bénéficié d'une édition de poche ne sont pas si nombreuses : à ce titre, le René Char d'Éric Marty, paru au Seuil en 1990 et réédité à l'occasion du centenaire du poète dans la collection « Points Poésie », mérite déjà de retenir l'attention. L'intention affichée par cet essai est à la fois modeste et ambitieuse, comme toute entreprise d'initiation et de vulgarisation : « Il s'agit donc ici de lire et de présenter la poésie de Char », affirme d'emblée É. Marty (p. 11). La poésie, et non la vie : les amateurs de biographie devront se contenter d'une notice placée en fin de volume, qui reprend l'essentiel de la chronologie fournie par les Œuvres complètes de Char dans la collection de la Pléiade. Se concentrant ainsi sur la lecture des textes, le critique prend un parti d'autant plus intéressant qu'il s'éloigne de la tendance, encouragée par Char lui-même lorsqu'il livre à ses lecteurs ou à ses interlocuteurs l'« arrière-histoire » de certains de ses poèmes, à expliquer la poésie charienne par le détour de la biographie, voire de l'anecdote.

La suite du compte-rendu sur : <http://www.fabula.org/revue/document3471.php>

«Merdre !» Alfred Jarry est toujours mort

Le centenaire du décès du créateur d'«Ubu» célébré en DVD, livres et manifestations en plein air à Laval.

Par KERBŒUF MARION